

POLITIQUE ÉDITORIALE

Synergies Monde méditerranéen, fait partie des revues du réseau mondial de diffusion scientifique GERFLINT (Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale). Le principe fondateur de ce groupe est la défense de la recherche scientifique francophone dans l'ensemble des Sciences Humaines. Il a pour vocation de promouvoir le dialogue entre les disciplines, les langues et les cultures.

Synergies Monde méditerranéen est une revue strictement scientifique. Libre de toute attache idéologique, religieuse ou politique, elle a pour finalité de rapprocher les chercheurs, quel que soit leur lieu de résidence dans le monde, en vue de traiter objectivement, courtoisement et équitablement toute question liée à l'espace historique, géographique ou humain de la Méditerranée.

LIBRE ACCÈS ET COPYRIGHT : © **Synergies Monde méditerranéen** est une revue éditée par le GERFLINT qui se situe dans le cadre du libre accès à l'information scientifique et technique. Ses articles peuvent être directement consultés et étudiés dans leur intégralité en ligne. Le mode de citation doit être conforme au Code de la Propriété Intellectuelle. La reproduction totale ou partielle, l'archivage, l'auto-archivage, le logement de ses articles dans des sites qui n'appartiennent pas au GERFLINT sont interdits sauf autorisation ou demande explicite du Directeur de publication. La rédaction de **Synergies Monde méditerranéen** travaille selon les normes éthiques les plus strictes. Toute procédure irrégulière (apparition de noms de personnes n'ayant pas participé directement à la recherche et à la rédaction de l'article) entraînera le refus systématique du texte. Les noms des auteurs, co-auteurs et collaborateurs doivent figurer. En cas de manquement à ces principes fondamentaux, la rédaction se verrait dans l'obligation d'entreprendre des actions nécessaires et d'informer institutions et associations scientifiques.

Président d'Honneur

Daniel Rondeau : Ecrivain, Ambassadeur de France près de l'UNESCO

Directeur de la Publication

Jacques Cortès : Prof. Emérite, linguiste et didacticien des langues

PROGRAMME MONDIAL DE DIFFUSION SCIENTIFIQUE FRANCOPHONE EN RÉSEAU

Rédacteur en chef : Jacques Demorgon Philosophe et sociologue

Adjointe : Nelly Carpentier

Maître de Conférences

Secrétaire de rédaction : Sylvie Lizard Linguiste et didacticienne

Conseil scientifique : Ibrahim Al Balawi (Prof. Linguiste), Saddek Aouadi (Prof. Linguiste), Maurice Aymard (Prof. Historien), Bernard Cerquiglini (Prof. Linguiste), Claude Condé (Prof. Linguiste), Jean Dufournet (Prof. Emérite, Littérature médiévale), Pierre Janin (Inspecteur Général à la DGLFLF), Michael Kelly (Prof. Linguiste), Jean Lacroix (Prof.émérite, Italianiste), Daniel Lebaud (Prof. Linguiste), Salah Mejri (Prof, Linguiste), Edgar Morin (Directeur de Recherches honoraire du CNRS, sociologue), Xavier North (Délégué Général à la Langue Française et aux Langues de France), Alain Rey (Linguiste lexicographe), Antonio Torrenzano (Prof. Economie industrielle), Marie-Berthe Vittoz (Prof. Linguiste).

Comité de lecture : Sophie Aubin (Docteur ès Lettres, Linguiste), Chantal Forestal (MDC HDR et qualifiée, Didacticienne des langues), Albert Cortès (Inspecteur, Historien), Greta Komur (MDC, Linguiste), Daniel Modard (MDC, Linguiste), Madeleine Rolle-Boumlic (Docteur ès Lettres), Jean-Paul Roumegas (Agrégé des Lettres), Mansour Sayah (Professeur Linguiste), Vidya Vencatesan (Prof. Médiéviste), Laurence Vignes (MDC, Linguiste).

Site : www.gerflint.eu

Siège et abonnements

Gerflint, 17 rue de la Ronde mare - Le Buisson Chevalier
- 27240 Sylvains les Moulins Tel : 02 32 34 35 86.
Courriel : ergon27@aol.com

Contact : synergies.mondemediterraneen@gmail.com

Périodicité : Annuelle

Revue publiée sous le haut patronage de la DGLFLF du Ministère de la Culture, de la DREIC du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la recherche et de la Fondation MSH de Paris

Conception : Laurent Pochat, Thierry Lebeau. © Archives Gerflint. Textes et documents. Tous droits réservés.
ISSN 2110 - 6126

SYNERGIES

MONDE MÉDITERRANÉEN N°2 - 2011

**HENRI VAN LIER
ANTHROPOGÉNIE ET LINGUISTIQUE
DEVENIRS MÉDITERRANÉENS**

**Marc Van Lier - Françoise Ploquin
Jacques Cortès - Nelly Carpentier
Jacques Demorgon**

Après la disparition d'Henri Van Lier en 2009 et la publication d'Anthropogénie en 2010, Synergies Monde méditerranéen a souhaité mettre à la disposition de ses lecteurs « Logiques de dix langues européennes » d'Henri Van Lier et divers textes linguistiques devenus introuvables. Merci à ceux qui dans le présent numéro ont accompagné l'implication exceptionnelle de Van Lier dans la diversité langagière et culturelle.

Que ceux qui prennent connaissance maintenant des textes d'Henri Van Lier poursuivent ces riches débats dans les diverses revues Synergies qui souhaiteront les accueillir. Déjà pour les langues européennes peu ou pas évoquées dont l'allemand et le russe. De même pour les autres langues du pourtour méditerranéen dont Van Lier traite aussi en relation à la diversité de leur écriture.

Ce dossier « Henri Van Lier – Anthropogénie et Linguistique » s'inscrit dans le thème « Devenirs méditerranéens ». D'autres perspectives, comme celle de la géohistoire du Maghreb, seront aussi reprises et développées. Avec le même souci, celui de faire droit à la compréhension de diversités qui constamment, aujourd'hui, ne s'expriment qu'au travers de conflits meurtriers (J.D.)



GERFLINT

fmsh fondation
maison des
sciences
de l'homme



Synergies - Monde Méditerranéen : revue du Programme mondial de diffusion scientifique francophone en réseau est une publication éditée par le GERFLINT.

<http://gerflint.eu/publications/synergies-monde-méditerranéen.html>

Indexations et référencement

DOAJ

SHERPA/ROMEO

MIAR

Mir@bel

Ent'revues

Synergies Monde Méditerranéen, comme toutes les revues Synergies du GERFLINT, fait partie du répertoire NUMES, corpus numérisés dans l'Enseignement Supérieur et la Recherche (MESR, TGE Adonis, ABES, CNRS). <http://www.numes.fr/>

DISCIPLINES

COUVERTES PAR LA REVUE

- Culture et Communication internationales
- Relations avec l'ensemble des sciences humaines
- Ethique et enseignement des langues-cultures
- Sciences du Langage, Littératures francophones et Didactique des Langues

© Editions **GERFLINT** - Sylvains les Moulins - France

Dépôt légal Bibliothèque Nationale de France 2012

Imprimé en Pologne en 2011

Sous les presses de Zakład Graficzny Colonel s.c. - ul. Dąbrowskiego 16
30-532 Krakow Tél. (012) 423-66-66

SOMMAIRE

HENRI VAN LIER : ANTHROPOGÉNIE ET LINGUISTIQUE

DEVENIRS MÉDITERRANÉENS

7

Jacques Cortès

Préface : Quelques idées que m'inspire l'œuvre d'Henri Van Lier

13

Marc Van Lier

Mon père Henri Van Lier

17

Françoise Ploquin

Rencontres avec un homme remarquable

21

Jacques Demorgon

L'évènement Van Lier. Anthropogénie et linguistique

27

Nelly Carpentier

Chronologie et logique des textes présentés de Van Lier (1989-2010)

29

Françoise Ploquin

Le débat

I. HENRI VAN LIER : LOGIQUES DE DIX LANGUES EUROPEENNES (1989-1990)

35. Avant propos

37. Le français et le jardin

43. L'anglais et la mer

49. L'allemand et la forge

55. L'italien et l'estrade

63. L'espagnol et le grill

69. Le russe et l'isba

79. Le néerlandais et le polder

85. Le portugais et l'océan

91. Le danois et l'entre-deux monde

99. Le grec et la lumière blanche

II. HENRI VAN LIER : UNE LINGUISTIQUE ANTHROPOGENIQUE

109. Epilogue linguistique. Le parti existentiel des langues (1991).
125. Memorandum pour un terminologue débutant (2002).
137. Complémentarités du français et de l'anglais. Entretien avec F. Ploquin (2004)
143. Linguistique anthropogénique et phonosémie mallarméenne (2008)
147. *Anthropogénie* 23D : Les théories du langage (2010)

III. LE DEBAT : LA METHODE

157

Marc Debono

Des liens entre langue, nature et culture chez Van Lier

171

Louis-Jean Calvet

Entre impressionnisme et pointillisme

175

Christophe Genin

L'*Anthropogénie* de Henri Van Lier : joindre le geste à la parole

IV. LE DEBAT : LES FRONTIERES ENTRE LES LANGUES

187

Pierre Escudé

Les langues selon Henri van Lier : l'océan, les poissons et la nasse

199

Marie-Christine Jamet

Les langues romanes et l'éventail

V. LE DEBAT : LES LANGUES

207

Ruggero Druetta

Quelques détours dans le jardin

213

Nelly Carpentier

Quand Claude Hagège rejoint Henri van Lier

221

Maddalena De Carlo

Faire se rencontrer les langues

227

Veronica Estay Stange

L'espagnol : entre constriction et expansion

235

Jan Baetens

Henri Van Lier, linguiste anthropogénique

239

Adriana Martins

Henri Van Lier : Le portugais et l'océan

241

Erik Hemming

Le danois

243

Sofronis Chatzissavidis, Argyro Moutzidou

La langue grecque moderne : une dame, jeune et pleine de vie

VI. GEOHISTOIRE ET DEVENIRS MEDITERRANEENS

253

Yves Montenay

Quelques éclairages sur la géohistoire du Maghreb

VII. LECTURES

267

Jacques Demorgon

Dany-Robert Dufour, *L'individu qui vient... après le libéralisme*. Paris, Denoël, 2011.

275

Jacques Demorgon

Maurice Mauviel, *L'histoire du concept de culture. Le destin d'un mot et d'une idée*. Paris, L'Harmattan, 2011.

287

Jean Moreau

Ismaël Diadié Haïdara, *Les Juifs à Tombouctou*. Editions Donniya, Bamako, 1999.

QUELQUES IDÉES QUE M'INSPIRE L'ŒUVRE D'HENRI VAN LIER

JACQUES CORTÈS

Préface

Je dois avouer ma perplexité en face d'une œuvre aussi **colossale** que l'Anthropogénie¹ d'Henri Van Lier. L'adjectif que je viens d'employer – avec des variantes sonores plus ou moins importantes – est, on peut le vérifier facilement, commun à des dizaines de langues : anglais, allemand, espagnol, croate, polonais, russe, irlandais, néerlandais etc. et se justifie généralement – comme c'est le cas ici – dans une situation d'interlocution nécessitant un jugement intense, soutenu, emphatique, voire paroxystique où l'intonation, l'accentuation et le geste confèrent à la désignation une présence phonosémantique et dramaturgique reléguant le domaine proprement linguistique (la combinaison de phonèmes) au rôle de simple support de l'énonciation. Au-delà du *digitalisable* (comprendre *le numérique*) à la portée de n'importe quel ordinateur, il y a la désignation *analogique* difficilement traductible en termes binaristes de « 0 » et « 1 ». Les trois syllabes du vocable employé, en effet, constituent en elles-mêmes, du point de vue strictement oral, un discours complet. On est donc dans une situation où le locuteur joignant le geste à la parole, communique une émotion, réelle ou feinte (tout à fait réelle ici), où le sens recherché passe massivement par le corps envisagé globalement (*tempo, intonation, jeu des mains et des bras, position de la tête, mimique etc.*) pour attribuer au message sa pleine valeur illocutoire dithyrambique, ironique, sarcastique... Cet exemple très banal constitue l'aspect le plus immédiat et simplificateur pour remonter concrètement à l'origine du monde et comprendre comment, par exemple, la communication par le langage est apparue. Il faut pour cela, bien sûr, ajouter le temps (quelques milliards d'années au bas mot), l'espace terrestre et les variations climatiques et géologiques où se sont développées « toutes les espèces minérales, végétales, animales, et un jour hominiennes »². Le territoire exploré est immense et se propose, anthropogénétiquement de montrer que « le corps d'Homo a été sélectionné comme un organisme segmentarisant », c'est-à-dire s'adaptant progressivement à son cadre de vie sur tous les plans (*physiologique, social, spirituel, scientifique, technique, sentimental, érotique, passionnel, artistique, linguistique, philosophique, éthique, médical...*) pour nous amener à ce que nous sommes aujourd'hui.

Présenter les choses ainsi est une réduction à caractère presque blasphématoire car l'œuvre d'Henri Van Lier est une totalité explicative, certes non exempte de doutes et de réserves de la part de son auteur lui-même, mais qui mérite d'être envisagée avec la plus grande humilité et respect. Personnellement, j'ai passé beaucoup de temps à la découvrir, avec un sentiment d'émerveillement comparable à celui qu'ont pu m'inspirer à d'autres moments de ma vie, les récits les plus extraordinaires de la littérature mondiale. Je crois que c'est ainsi que je suis le mieux entré dans le monde d'Henri Van Lier, je veux dire dans un état d'esprit ouvert à des idées neuves et audacieuses d'autant mieux acceptées par moi qu'elles me paraissent nimbées de poésie, de

délicatesse et même d'humour. Pour des raisons qui tiennent à mon histoire personnelle, je m'en tiendrai à quelques observations très cursives dans le domaine de la communication.

Les mots, donc – et là je suis entièrement en accord avec Van Lier - n'ont pas qu'une vie grammaticale même si cette dernière – apparue sur le tard, quand l'essentiel était déjà construit - est une entreprise de classement dont on ne peut que se féliciter des services qu'elle rend³ à ceux qui en connaissent bien les nuances souvent pleines d'ambiguïté, de mystère ou même d'incohérence⁴. Mais connaître la grammaire n'est pas une obligation. Elle peut même se révéler nuisible comme le remarquait facétieusement Lucien Tesnière dans ses *Éléments de Syntaxe structurales*⁵. De toute façon, avant de parvenir au stade de la *grammaire* désignant étymologiquement (grec *Grammatikê* et latin *Grammatica*) « l'art anthropographique de lire et d'écrire des lettres », il faut passer par celui de la phonosémie, comme le précise Van Lier lui-même quand il dit que « *le langage procède par phonosémie manieuse* », ou bien encore qu'il est « *le résultat d'une sélection phonosémique* » puisqu'« *il n'y a de langage qu'en interaction* ». Et j'ajouterai en interaction **orale** où la présence physique joue un rôle capital⁶ comme je le disais *supra*.

Il est fort probable (même s'il ne s'agit là que d'une conjecture plausible, évidente même, mais invérifiable) que chaque langue a mis un nombre incalculable de siècles à se construire, et que cette construction extrêmement laborieuse a été purement et simplement de nature sonore et gestuelle dans le cadre des milliards d'échanges à visée illocutoire devenus peu à peu intelligibles et codifiables avec le temps pour une communauté donnée. Ces langues ont ainsi rassemblé l'ensemble des savoirs nécessaires pour caractériser les actes humains dans une vision synthétique des procédures sociales et techniques exigés par les besoins de communication (économiques, nourriciers, sexuels, sécuritaires, artistiques...) de base. Se sont ainsi construits, comme une « *appréhension corporelle du monde* », ou mieux, comme une indexation sonore et gestuelle de ce dernier, des langages phylogénétiquement élaborés, transmis et enrichis de génération en génération par l'union du geste et de la parole (borborygmes dramaturgiques se transformant peu à peu en phonosémantèmes), donc par le bouche à oreille, pendant des millénaires difficilement chiffrables.

L'anthropogénie – qu'on me pardonne cette répétition – est donc le défi **colossal** d'une pensée humaine désireuse de tout englober pour expliquer la totalité de ce qui a pu se passer depuis la naissance d'Homo (*habilis* puis *erectus*, puis *sapiens*, puis *sapiens sapiens* jusqu'à notre parent du *Cro-Magnon*, le plus jeune de tous avec seulement 40 mA). Henri Van Lier est un évolutionniste post-darwinien, à bien situer dans un univers où ce qui est envisagé de prime abord, ce n'est pas l'homme en tant qu'essence⁷ mais l'être comme *Homo*, c'est-à-dire « *comme ces individus, ces espèces observables, attestés par des fouilles, des analyses d'os, des œuvres étudiables (foyers, silex, incisions etc.)* »⁸. Il ne s'agit donc pas d'une vision régressive de l'histoire mais d'un « *état de fait* » à partir duquel nous est proposée une étude évolutionniste inspirée de Darwin, phénoménale entreprise phylogénétique qui nous fait parfois penser aux travaux d'Edgar Morin ou de Michel Serres dans la mesure où Henri Van Lier « *opère de grands remembrements conduisant à relier, contextualiser et globaliser des savoirs jusqu'alors fragmentés et compartimentés, et qui permettent d'articuler désormais de façon féconde les disciplines les unes aux autres* »⁹.

Evidemment, les représentants des disciplines organisées, qui ont actuellement pignon sur rue, ne peuvent que se sentir mal à l'aise devant la théorie de la complexité en général, devant l'anthropogénie en particulier. Je ne suis pas sûr que l'écart entre les possibilités (non encore explorées complètement) de la linguistique et les travaux de Van Lier, soit aussi considérable qu'on peut le penser à première vue. Lorsque Ferdinand de Saussure affirmait que « *la langue*

est forme et non substance », ne précédait-il pas la pensée très exacte de Van Lier ? Cette petite phrase, en effet, signifie tout simplement qu'il n'y a rien d'absolu dans la langue mais uniquement des relations situationnelles où le mot employé dépend de circonstances extérieures et intérieures appelant un comportement illocutionnaire exprimé vocalement, donc dramaturgiquement, par le locuteur avec tous les ingrédients sonores, gestuels et comportementaux qu'exige la situation. Henri Van Lier ne dit pas autre chose quand il pose « *qu'il n'y a de langage que dans l'interaction* ». Bien sûr, le linguiste, avec Saussure, travaille uniquement en synchronie et ne remonte pas jusqu'à l'homme du Cro-Magnon, mais on sait que l'homme sapiens et l'homme moderne constituent une seule et même espèce. La recherche anthropologique peut donc être envisagée à n'importe quelle époque dans une perspective évolutionniste. Qu'un esprit moderne éprouve le plus grand désarroi devant un univers qui lui semble totalement imaginaire, est une réaction complètement compréhensible, mais qui ne me paraît pas infirmer le projet grandiose de ce grand aventurier de l'esprit qu'a été Henri Van Lier. Nous avons besoin de ces audaces pour colorer notre monde et je me plais ici à rappeler un texte prolongé par une anecdote puisés dans le livre de Morin cité à la note n°4 (p. 38 et 39) :

« La vie est une moisissure qui s'est formée dans les eaux et à la surface de la terre. Notre planète a engendré la vie qui s'est développée de façon buissonnante dans le monde végétal et animal, et nous sommes un rameau de cette évolution, parmi les vertébrés, les mammifères, les primates, porteurs en nous des héritières, filles, sœurs des premières cellules vivantes. Par la naissance, nous participons à l'aventure biologique ; par la mort, nous participons à la tragédie cosmique. L'être le plus routinier, le destin le plus banal participe à cette tragédie et à cette aventure.

Et voici en complément l'anecdote :

Au cours d'un banquet au château de Beychevelle, Michel Cassé répondit à un œnologue distingué qui lui demandait ce qu'un astronome voyait dans son verre de Bordeaux : « Je vois – expliqua-t-il, la naissance de l'Univers puisque je vois les particules qui s'y sont formées dans les premières secondes. Je vois un soleil antérieur au nôtre puisque nos atomes de carbone se sont forgés au sein de cet astre qui a explosé. Puis ce carbone s'est lié à d'autres atomes dans cette sorte de poubelle cosmique dont les détritons en s'agrégeant vont former la Terre. J'y vois la composition des macromolécules qui se sont assemblées pour donner naissance à la vie. Je vois les premières cellules vivantes, le développement du monde végétal, la domestication de la vigne dans les pays méditerranéens. Je vois les bacchanales et les festins ; Je vois la sélection des cépages, un soin millénaire autour des vignobles. Je vois enfin le développement de la technique moderne qui permet aujourd'hui de contrôler de façon électronique la température de la fermentation des cuves. Je vois toute l'histoire cosmique et humaine dans ce verre de vin, et bien entendu aussi l'histoire spécifique du Bordelais ».
Et Morin ajoute : « *Connaître l'humain, c'est non pas le retrancher de l'Univers, mais l'y situer* ».

Nous ne sommes pas dans le digitalisable lorsque nous lisons ce texte de Morin, mais dans l'analogique le plus fantastique, plongés dans un univers poétique de suppositions étayées de réalités étonnantes où Van Lier et Morin sont nos hôtes et nos précepteurs. La vision qu'ils nous proposent dépasse certainement nos habitudes, bouleverse notre confort intellectuel, relève du romanesque, de l'imagination, de l'inatteignable, de l'inconnaissable comme pouvait l'être l'exploration maritime du monde au XV^{ème} siècle ou celle de la lune au XX^{ème}. Jules Verne, s'il revenait sur terre, regretterait certainement son manque d'audace et trouverait dans la lecture de Van Lier, l'occasion de nouvelles aventures toutes plus invraisemblables que pouvait l'être ses romans *De la Terre à la Lune* en 1865, ou *sa Maison à vapeur* en 1880. Je ne pense pas qu'Henri Van Lier se serait senti offensé d'être comparé à Jules Verne. En tout cas, ce n'est pas ici mon intention même si Mallebranche, dit-on, a dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions.

Mais J'ai aussi des raisons toutes personnelles, et même un peu égocentriques, de vouer à Henri Van Lier une admiration particulière. J'en citerai simplement deux ici : 1) son audace et son ouverture d'esprit dans le domaine de l'analyse et présentation linguistiques, mais aussi 2) sa modernité pour démolir le côté mesquinement et catastrophiquement « pensée unique » de la mondialisation dans le domaine des langues et des cultures.

En ce qui concerne la linguistique, Van Lier considère, en effet, qu'il n'y a pas deux mais quatre articulations du « langage détaillé » :

1^{ère} articulation : les segments vocaux initiaux transformés en **tons** puis en en **phonèmes**

2^{ème} articulation : les phonèmes complétés pour se boucler en **glossèmes**

3^{ème} articulation : les glossèmes se combinant en **séquencèmes**

4^{ème} articulation : les séquencèmes construisant le **phrasé**

Tout disciple de Martinet reconnaîtra une analogie entre le couple *Phonèmes* (2^{ème} articulation chez Martinet) et *Glossèmes* qui ressemblent beaucoup aux Monèmes ou unités de première articulation de Martinet.

Van Lier ajoute les **séquencèmes** et les **phrasés**, c'est-à-dire une combinatoire de glossèmes pour sa troisième articulation, et ce que je classe personnellement sous l'appellation de phrasé, **la musique** donc la mélodie mais aussi et surtout le **rythme** pour la quatrième articulation qui, dans la logique des trois précédentes, implique une combinatoire de **séquencèmes**, donc une possibilité de dépasser largement les limites de la phrase pour parvenir **au texte** et plus exactement même au **discours**¹⁰.

Cette quadruple articulation me ravit car je me souviens que Martinet, mon Maître vénéré, m'avait un peu remonté les bretelles, lors de la soutenance de ma thèse d'Etat en 1976, parce que j'avais émis l'idée que la double articulation du langage me gênait un peu aux entourures et que je sentais le besoin d'y ajouter une articulation rythmique qui, évidemment, sortait de l'orthodoxie stricte de l'approche fonctionnelle. Pour résumer les faits le plus possible, je montrais, en partant d'un texte de Baudelaire, que la signification suit le rythme qui tient, dans toute énonciation un rôle informatif capital. Le rythme, en effet, est toujours interprétation aussi bien par le locuteur que par l'écouter, et le sens linguistique au travers de l'organisation syntaxique d'un discours, vaut en fin de compte moins que sa cadence, son accentuation et sa ponctuation de silences plus ou moins longs dans un environnement donné. Grand prosateur, André Gide, dans son journal, en 1923, me confortait en disant ceci : « *l'exigence de mon oreille, jusqu'à ces dernières années, était telle que j'aurais plié la signification d'une phrase à son nombre* ». Ce sont là des considérations, comme on le voit, qui rejoignent en droite ligne la pensée d'Henri Van Lier à qui je suis infiniment reconnaissant de me rassurer après plus de trente ans.

Quant au rejet de la pensée unique par la défense du multilinguisme, il affleure constamment dans son œuvre parce qu'il est tout simplement constitutif de l'approche anthropogénique des faits de communication langagière. On ne sacrifie pas, sur les autels de la finance et de l'économie internationales, toutes les langues et les cultures du monde au profit d'une seule érigée en langue **hypercentrale** (dans le *modèle gravitationnel* de Louis Jean Calvet¹¹ ou, à peu près dans les mêmes termes, dans le *modèle galactique* d'Abram de De Swann¹²) sous les seuls arguments qu'il faut faire des économies de formation en ces temps de crise où les budgets nationaux sont exsangues et où l'humanité, pour pouvoir enfin communiquer de façon efficace, aurait besoin d'unification, tout particulièrement dans le domaine de la communication langagière. Une atmosphère délétère

de « sauve-qui-peut » mondial traverse la planète, véritable pandémie touchant tous les pays furieusement attachés à l'idée de s'américaniser le plus vite possible³³. Prôner une telle nécessité, c'est définitivement opter pour la « pensée unique »³⁴ qui n'a jamais été, fort heureusement, la « tasse de thé » d'Henri Van Lier. A cet égard, je ne saurais trop recommander à nos lecteurs, de lire, *infra*, l'article de lui intitulé « Memorandum pour un terminologue débutant ». Finalement, dire avec Herder³⁵, Humboldt, Saussure, Bally, Sapir, Whorf et Van Lier... que la langue est une « vision du monde », c'est précisément placer au premier plan le monde comme présence/absence incontournable. La langue, dès lors, devient pour Van Lier « un destin » « dont *chacun hérite dans son milieu physique, son milieu social, ses images, ses musiques* » c'est-à-dire dans toute son existence. On n'échappe pas à son destin et Jan Bastens dit fort justement, tout à la fin de son Avertissement que « *L'Anthropogénie doit beaucoup à l'amour d'Henri Van Lier pour la langue mais aussi pour les langues – rien n'est plus étranger à la pensée anthropogénique que la réduction d'Homo à un seul moule universel – et son texte aujourd'hui offert au lecteur est la preuve d'une nouvelle synthèse de l'écriture du monde* »

J'ai bien conscience d'avoir à peine effleuré la substance **colossale** (décidément ce mot me poursuit) de l'œuvre de Van Lier. Son projet me laisse tout simplement pantois par sa démesure mais aussi par le courage qu'il a fallu à cet homme pour affronter tant de savoirs, et avec quelle élégance ! L'anthropogénie est une tentative sans doute pleine d'incertitudes et de fragilité, une sorte de métaphore inachevée et pourtant infiniment éclairante sur l'univers qui est le nôtre car le livre d'Henri Van Lier est à bien des égards un grand texte quasi-prophétique. On peut comprendre qu'il puisse susciter des réactions très négatives chez celui ou celle dont il déstabilise les certitudes. Une certaine forme de pensée unique (la bête n'est jamais loin) se dissimule souvent sous une argumentation péremptoire. A mon avis l'anthropogénie, au-delà de la science dont elle est nourrie, est une œuvre d'art et c'est en tant que telle que je souhaite la considérer dans une comparaison finale par laquelle je voudrais embrasser dans la même révérence, l'œuvre d'Henri Van Lier, celle d'Edgar Morin et celle de Jacques Demorgon (à qui cette nouvelle revue du GERFLINT doit tant) car ils éprouvent tous trois, intensément, le besoin de conserver au Vaisseau spatial Terre, la diversité de toutes les composantes qui font sa richesse et son ouverture à la lumière, ce mot qui convient si bien à la Méditerranée.

Il y a un peu plus de 10 ans, en mars 2001, l'explosif de quelques fanatiques a détruit les Bouddhas de Bâmiyân dans le centre-est de l'Afghanistan. On a donc supprimé pour l'amour du vrai Dieu, une magnifique trace de notre passé. Les statues sacrifiées étaient, en effet, un des anneaux nous reliant à notre « ancêtre », aux milliers d'heures vouées par lui à « l'écriture » d'un « colossal » message de pierre, aux techniques, aux efforts, à la fatigue, à la générosité, au talent, à l'amour qu'il a lui fallu pour offrir à ceux qu'il ne connaîtrait jamais un présent éternel d'une grande beauté artistique. La route qui mène à l'infini est ainsi balisée de villes calcinées, de liberté volée, de symboles détruits, de décisions démentes. Le Moloch économiste est infiniment plus destructeur que son compère fanatique en religion. Ce qu'il exige, lui, avec la promesse de lendemains qui chantent, c'est le sacrifice de nos âmes, de nos cultures, de nos pensées, de nos langues. « (...) toute civilisation arrivée à notre stade », écrit Henri Van Lier, dans l'ultime alinéa de son livre, risque de devenir « autodestructrice ». Et il conclut par une crainte : « *Homo d'aujourd'hui pourrait être amené bientôt à vérifier la part de vérité et d'erreur de ce propos intimidant* ». Sage mise en garde en ces temps de grande fragilité et instabilité mondiales.

CODA : Que le Comité de rédaction de Synergies Monde méditerranéen m'autorise à reprendre brièvement ma casquette de président du GERFLINT pour lui dire mon admiration et ma reconnaissance et celles de toutes les autres équipes de recherche de notre réseau, pour le travail

impressionnant que constitue ce recueil consacré à Henri Van Lier. Le projet n'était pas facile mais le résultat est là et les enjeux d'un tel travail sont suffisamment considérables pour amener – j'en forme le vœu ardent - la recherche en sciences humaines, notamment dans le domaine de la linguistique et de la didactologie des langues-cultures, à envisager de nouvelles et très nécessaires avancées.

Je remercie chaleureusement tous les auteurs de ce numéro. On me pardonnera de faire une mention particulière pour Jacques Demorgon, Nelly Carpentier et Françoise Ploquin, et de dire aussi à Monsieur Marc Van Lier combien nous apprécions sa présence parmi nous et le grand plaisir que nous a donné le touchant article de souvenirs sur son père.

Notes

¹ Le terme **Anthropogénie** est le titre exact du VIII^{ème} chapitre de *l'Homme neuronal* de Jean-Pierre Changeux, Fayard, 1982, p. 331. Mais si Changeux met bien en relation le développement des industries humaines, et même pré-humaines avec celui du cerveau, en revanche il se montre sceptique sur les questions de communication et donc sur la naissance du langage, sans toutefois s'éloigner beaucoup des hypothèses d'Henri Van Lier. Il commence par dire, en effet: « *la corrélation entre l'évolution de la morphologie cérébrale et celle de la technologie des outils n'est pas parfaite* » et il conclut de cela : « *tout commentaire sur les aptitudes linguistiques de ces hominidés fossiles tombe d'emblée dans le domaine de la spéculation* », car « *l'habileté et la précision du geste n'accompagnent pas nécessairement l'usage d'une langue. Néanmoins, la confection d'un outil de forme définie requiert une représentation mentale de celui-ci et l'élaboration d'une stratégie de manipulations à effectuer. Les facultés d'imageries et de conceptualisation du cerveau des Australopithèques étaient donc déjà importantes. Ils devaient communiquer entre eux par le geste, mais utilisaient-ils déjà un répertoire diversifié de cris, rudiments d'un premier langage parlé* ». Comme on le voit, de tels propos, en fin de compte, confortent considérablement les hypothèses d'Henri Van Lier » (pp. 341-342)

² Anthropogénie de Henri Van Lier, op.cit.p.12

³ Van Lier est le premier à le reconnaître quand il dit, à la fin de son remarquable article ; « *Epilogue linguistique, le parti existentiel des langues* » : « *Rappelons-nous d'abord combien la vue de la langue comme traductible a rendu de services* ».

⁴ L'art de bien parler (ou de bien écrire) est souvent, comme en géométrie, la capacité de raisonner juste sur des figures fausses. Dire que *pencher*, par exemple, est un verbe d'action, est parfaitement absurde quand on dit que *le mur penche*.

⁵ « *Le malade qui s'écoute trop se fait plus de mal que de bien. Le jour où tous les sujets parlants sauraient comment ils parlent, c'en serait fait de l'éloquence et du bavardage. Le linguiste lui-même, naturellement peu éloquent, perdrait complètement l'usage de la parole si, quand il parle, il n'avait soin d'oublier sa linguistique* ». *Éléments de Syntaxe structurale*, Klincksieck, 5^{ème} édition, cinquième tirage, 1988, p.41.

⁶ Au moment où j'écris ces lignes, la France est en pleine campagne électorale pour la Présidence de la République et il apparaît avec une netteté presque comique que la relation entre chaque orateur et son public est d'ordre purement et simplement passionnelle et dramaturgique. L'intellect n'est convoqué qu'à minima, l'orateur appelant, par son intonation, sa gestuelle et sa mimique, une réaction de jouissance sensuelle ponctuée par des hurlements orgasmiques, des applaudissements frénétiques et une mer agitée de drapeaux déferlant dans une liesse de bonheur, de délice, de volupté et d'abandon. On n'est plus en campagne mais dans un spectacle où l'on est acteur et spectateur à la fois.

⁷ Comme nous l'explique *infra* Christophe Genin, qui est certainement, à ma connaissance, l'un des plus subtils connaisseurs de l'oeuvre de Henri Van Lier

⁸ Ibid.

⁹ On reconnaît là le style et les idées d'Edgar Morin formulées dans *La tête bien faite*, Odile Jacob, 1999, P.29

¹⁰ Il me paraît toujours très artificiel de séparer la *Grammaire de Phrase*, la *Grammaire de Texte* et l'*analyse du discours* qui sont tout à fait complémentaires et liées.

¹¹ Calvet L.J. : *Le marché aux langues- les effets linguistiques de la modalisation*, Plon, Paris 2002

¹² De Swann A. *Language problems and Language planning*, Benjamin, Amsterdam, 1998.

¹³ Un peu comme dans « les animaux malades de la peste » : « *ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés* »).

¹⁴ J'ai personnellement dénoncé de multiples fois cette maladie contemporaine du monolinguisme mais je renvoie ici au dernier essai que Claude Hagège vient de publier chez Odile Jacob (janvier 2012) et qui a précisément pour titre *Contre la pensée unique* ». Le réquisitoire est implacable.

¹⁵ Johann, Gottfried von Herder, *Fragments sur la nouvelle littérature allemande*, 1768

MON PÈRE HENRI VAN LIER

MARC VAN LIER

Parler de mon Père sous l'angle spécifique des langues, n'avait rien de naturel pour moi. Je m'y suis livré à la demande de Jacques Demorgon, rédacteur en chef de *Synergies Monde méditerranéen*. Je le remercie aujourd'hui d'avoir insisté.

Parmi les souvenirs de mon enfance, il y a d'abord celui de la voix de mon Père.

Sa voix était à la fois celle d'un chanteur, d'un conférencier, d'un professeur, d'un conteur, d'un homme de théâtre, etc... Habitué aux chorales et aux chants à quatre voix, conférencier hors pair, il lui arrivait de marteler subitement un poème, engager une réplique de théâtre, dérouler un texte de Shakespeare ou de Goethe, ou encore de jouer un extrait de la Divine Comédie. Il avait un sens rare des sons, du rythme et de la phonétique.

Les textes, avec lui, sonnaient comme des partitions de musique. Et, tous les textes qu'il mémorisait l'étaient dans leur langue d'origine.

Jeune adolescent, le plus frappant pour moi était sa connaissance exceptionnelle du latin et du grec ancien. Cette connaissance venait de dix ans passés chez les Jésuites. Il y avait entrepris un parcours ecclésiastique avant de fonder une famille de quatre enfants. A cette époque, les cours de théologie et de philosophie destinés aux ecclésiastiques étaient donnés en latin. L'administration ecclésiastique était faite en latin. Les religieux professeurs de grec parlaient grec. Mon père lui-même disait avoir « parler » latin. Et pour moi le contraste était saisissant entre les cours de latin que je suivais tranquillement à l'école, et la connaissance vivace que mon père en démontrait régulièrement.

Très jeune, l'expression « au sens étymologique du terme » a fait partie de mon quotidien. Comme tous les enfants, nous posions des questions. Mais les réponses de mon père étaient rarement celles de nos professeurs. La plupart du temps elles commençaient par une définition exacte et complète des mots, de leurs racines et de leur parcours étymologique. Mon père s'amusait ensuite à nous raconter comment ces mots (latins, grecs, sanskrit, ou autres) avaient pu se transformer / évoluer jusqu'à nos jours en français, anglais, italien, allemand, etc... Lorsqu'il avait un doute, il vérifiait dans un dictionnaire.

Cette virtuosité avec les mots et leurs évolutions dans les langues indo-européennes se prolongeait dans tous les domaines qui l'intéressaient. La technique, l'art, l'amour étaient de ceux-là. Et il semblait tout savoir sur la manière dont les mots « technique », « technologie »,

« science », etc... se disaient et se « vivaient » dans une multitude de langues et de civilisations. Cette vision horizontale des concepts était manifestement pour lui une source d'inspiration mais aussi de validation de ses réflexions.

A la maison il y avait beaucoup de dictionnaires et de grammaires. Et les grammaires comparées semblaient jouir d'un rang particulier. Au chapitre des histoires de famille, il se disait que la première phrase que mon Père ait dite à ma mère ait été : « Comment, Mademoiselle, vous faites de la philologie classique, et vous ne fréquentez pas Meillet et Emout-Meillet, la grammaire comparée des langues indo-européennes ! ». Voilà sans doute une phrase que peu d'autres parents ont échangée lors de leur première rencontre !

Les transformations / évolutions terminologiques, sémantiques, grammaticales n'étaient qu'une petite partie de celles auxquelles mon père s'intéressait. Les langues n'étaient pour lui que des langages parmi d'autres langages : langage musical, langage mathématique, langage pictural, etc... Au fil des années j'ai pu observer qu'il s'intéressait à tous les types de transformations / évolutions (théorie des catégories en mathématiques, histoire des sciences, darwinisme en biologie, etc...).

Son livre monumental, auquel il a consacré vingt ans de sa vie, est d'ailleurs intitulé *Anthropogénie* (genèse de l'homme), et sous-titré « Un darwinisme des sciences humaines ».

Ce père, quasi extra-terrestre, s'est un jour décrit lui-même en six mots « Je ne vois que des référentiels ». Evidemment cette phrase est restée gravée dans ma mémoire. En six mots je comprenais tout à coup comment mon père voyait le monde.

Il est sans doute vrai qu'il voyait chaque langue comme un référentiel parmi d'autres, et que partant de là il était assez naturel pour lui d'écrire des phrases comme celles-ci :

« Une langue est une approche originale du monde, qui témoigne d'une option singulière dans l'exploration et la représentation que les hommes font de la réalité : une manière particulière qu'a l'univers de leur apparaître.

Ainsi, la phonétique, la syntaxe, la grammaire d'une langue fonctionnent ensemble selon une même logique interne, et constituent chaque fois l'expression d'une attitude, d'une sensibilité, d'un parti spécifique face à l'univers. »

Notre salle à manger a été le lieu de bien des exposés. Elle valait une salle de cours. Pendant de nombreux mois nous y avons notamment entendu parler de phonèmes, de monèmes et de Jakobson. Seule ma mère semblait comprendre ce dont il s'agissait. Encore enfants, nous baignions dans ces commentaires sans y prêter réellement attention. Le repas fini, et après la vaisselle, nous avons plusieurs fois assemblé des dizaines ou des centaines de photocopies, tantôt destinées aux étudiants, tantôt destinées aux auditeurs de ses conférences. Les fascicules consacrés aux phonèmes et aux monèmes semblaient très sérieux, truffés d'expressions diverses et de signes cabalistiques qui m'intriguaient.

Mon père était capable de mémoriser un nombre impressionnant de phrases, expressions, textes littéraires, ou mots exotiques pour autant que ceux-ci lui permettent d'illustrer telle ou telle caractéristique d'une langue, d'une civilisation, ou d'un auteur.

Et, lorsqu'il croisait les professeurs de l'école de traduction / interprétariat (Institut Marie Haps) où il donnait des cours de culture générale, il ne manquait guère l'occasion de leur faire valider

tel ou tel point précis pour lesquels ces éminents professeurs étaient conduits, semble-t-il, à faire eux-mêmes quelques recherches.

En famille, il était capable de lancer une phrase russe ou portugaise à un oncle ou tante ayant vécu dans des pays où ces langues se pratiquaient. Il adorait aussi épater l'assistance par quelques phrases « parfaites » en néerlandais, et laisser planer brièvement le doute sur sa langue maternelle.

Cette connaissance d'expressions typiques ne lui permettait pas pour autant de commander un café, ou un simple verre d'eau. Il pouvait parler des phonèmes, glossèmes, séquencèmes, du phrasé de l'italien sans pour autant pouvoir acheter un ticket de métro à Rome. Il mémorisait aussi des textes entiers à la manière des ecclésiastiques qui déroulaient brillamment un sermon ou un chapitre de l'évangile dans une langue exotique sans pouvoir engager la conversation avec leurs fidèles.

Parfois catégorique, un de ses principes fondamentaux était « Ne jamais tenir compte des paroles répétées. Toujours aller à la source. Les paroles répétées n'existent pas. »

Pour mon père, il valait mieux décortiquer phonétiquement, grammaticalement, sémantiquement quelques lignes d'un texte d'origine plutôt que de lire une multitude de pages d'un texte traduit ou aménagé. Rares étaient les traducteurs trouvant grâce à ses yeux. Il lisait Goethe et Freud en allemand. Gould en anglais. Il ne s'appuyait que sur les seuls textes originaux. Il n'hésitait pas à étudier chaque mot, chaque phrase, chaque son à l'aide de multiples dictionnaires, grammaires et grammaires comparées.

Chaque fois qu'il avait exploré un domaine, il en entreprenait un autre. D'abord il s'est intéressé à l'art dans les *Arts de l'Espace* (1959), puis à la Technique dans *Le Nouvel Age* (1962). Il se voyait lui-même comme l'un des seuls Philosophes de la Technique. Puis il a consacré sa vie entière à inscrire les créations de l'homme (Arts, Technique, Sexualité, Photographie, Linguistique, Mathématique, Musique,...), dans un grand ensemble baptisé *Anthropogénie* (1982-2002). Dans ce livre créé sur Internet, et enrichi au fil du temps, chaque page ouvre un ou plusieurs champs de réflexion. On y voit petit à petit apparaître et grandir l'homme et ses multiples langages. Les langues indo-européennes y sont une création parmi bien d'autres.

N'appartenant à aucun courant universitaire il se rangeait volontiers parmi les « fous de vérité ». Au cours des dernières années de sa vie, il se passionnait pour le cerveau, sa chimie, son imagerie. Dès qu'une découverte scientifique l'y invitait il réécrivait inlassablement les paragraphes de l'*Anthropogénie* qui devaient être modifiés.

Il espérait que d'autres viendraient enrichir le site de l'*Anthropogénie*, y contribuer, le compléter, remanier les textes et les faire vivre à la manière de Wikipedia. Il se décrivait comme un « facilitateur », et un simple état-moment de l'univers.

J'espère que ceux qui liront cette publication, dont l'initiative revient à la rédaction de *Synergies* en la personne de Jacques Demorgon, y trouveront de vastes sources d'inspiration.

*

RENCONTRE AVEC UN HOMME REMARQUABLE

FRANÇOISE PLOQUIN

Rédactrice en chef du *Français dans le monde* (1987-2009)

La découverte

Quand j'ai entendu Henri van Lier parler de la langue française un lundi matin de 1988 à France-Culture, puis de la langue anglaise le mardi matin et d'une autre langue chaque jour de la semaine, j'ai été séduite, captivée, fascinée. Je voyais tout à coup ma propre langue (et celle des autres) sous un jour nouveau qui me paraissait juste et éclairant. J'étais alors rédactrice en chef adjointe de la revue *Le français dans le monde*. J'ai pensé que, s'il était possible de transformer en articles ce qui sonnait si bien énoncé par la voix, la revue pourrait s'enorgueillir de magnifiques textes directement liés à ses objectifs. Aussi ai-je pris contact avec Emmanuel Driant, producteur de la série d'émissions sur la logique des langues européennes ; j'ai pu ainsi entrer en contact avec Henri Van Lier.

Ma proposition ne lui a pas paru déplacée et il a accepté sans discussion les contraintes que je lui imposais. Les textes n'occuperaient pas plus de quatre pages de la revue, ils devaient donc ne pas dépasser 15 000 signes (blancs compris) ; ils étaient destinés à un public de professeurs de français dont le français n'était pas la langue maternelle et qui n'étaient pas spécialistes de linguistique. Il convenait donc d'éviter tout langage technique et de viser à pouvoir être lu par le plus grand nombre.

En fait, Van Lier adorait les consignes contraignantes qui transformaient en un jeu de précision le travail à accomplir. La revue étant bimestrielle, de mars 1989 à juillet 1990, parurent régulièrement dix articles sur les langues européennes. Quant à nous, à la rédaction du *Français dans le monde*, lorsque nous recevions les textes nous cherchions une illustration pour les accompagner et je me souviens avoir puisé dans mes photos de vacances (pour la Grèce notamment), sans me douter que nous avions affaire à l'un des plus grands spécialistes de la photographie, auteur de *La philosophie de la photographie* (1983) et de *l'Histoire photographique de la photographie* (1992). Il se jouait ainsi un échange de surprises attendues : nous attendions de découvrir ses textes et lui, amusé, attendait de voir quelle image nous allions leur associer.

Quant à la rédaction même des articles, nous ne pouvions que nous étonner de cet universalisme qui permettait à leur auteur d'entrer d'emblée si intimement dans la connaissance de si nombreuses langues. C'était là encore un jeu pour lequel il s'appuyait sur trois piliers : la consultation des grammaires et des dictionnaires de ces langues, l'écoute attentive de leur phrasé dans la bouche des locuteurs dont c'était la langue maternelle, et la relecture (qui n'était généralement qu'une vérification) par des linguistes natifs comme le rapporte l'*Avant-propos* publié dans ce recueil.

On notera que Van Lier signale (comme on aurait pu s'en douter vu l'importance accordée à la phonosémie), que « l'écrit est à cet égard en perte sur la parole ». Heureusement pour cinq des langues abordées (le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol), leur version radiophonique est librement accessible sur le site anthropogenie.com.

Les visites

A dater de cette publication, je rendais visite à Henri chaque fois que j'avais l'occasion d'aller à Bruxelles et la conversation s'engageait. Une conversation qui était plutôt un long monologue ponctué de « Maintenant je me tais, à vous de parler ! ». Ces coupures n'étaient que la manifestation d'une courtoisie qu'il tentait de faire coïncider avec son exaltation à parler des sujets sur lesquels il était en train de travailler. Comme il était difficile d'intervenir dans la course oratoire de ce maestro de la parole, l'exposé reprenait. Il n'est qu'à voir la vidéo présente sur le site -à l'entrée « Fondation »- pour comprendre à quoi pouvait ressembler ces après-midi passés en sa compagnie. C'est pourquoi le mot *maestro* qui évoque la direction d'orchestre, le geste, la puissance, le jeu et l'humour me semble être le mieux à même de caractériser l'emprise qu'il exerçait sur son interlocuteur. Le mot *maître* -ce qu'il était- sent trop l'école ou le prétoire pour le caractériser dignement.

Une autre dénomination lui conviendrait assez, c'est celle que Diderot donne de ces « originaux » au début du *Neveu de Rameau* « leur caractère tranche avec celui des autres, ils rompent avec cette fastidieuse uniformité que notre éducation, nos conventions de société, nos bienséances d'usage ont introduites. S'il en paraît un dans une compagnie, c'est un grand levain qui fermente, qui restitue à chacun une portion de son individualité naturelle. Il secoue, il agite ; il fait approuver ou blâmer, il fait sortir la vérité... ».

Le système

Au cours de ces conversations, j'en ai su un peu plus sur la manière dont il travaillait à la rédaction de ses articles sur les langues. Il y a une multitude de façons possibles d'entrer dans la connaissance d'une société. Les arts qu'elle pratique de préférence, la cuisine qu'elle a élue et jusqu'à sa façon d'appliquer la peine capitale (la guillotine en France, le garot en Espagne, la pendaison en Angleterre...) ; tout est cohérent et se réfère au même destin-parti d'existence. Mais il est évident que la langue qu'elle parle en est une manifestation privilégiée.

Evoquant les langues romanes, il voyait dans l'italien un latin qui a perdu ses déclinaisons mais reste proche de ses origines. Le français lui apparaissait comme un latin qui a rencontré les Germains et l'espagnol comme un latin influencé par les Arabes. La conviction de l'incidence réciproque de la langue sur la pensée l'amenait à toujours se reporter à l'original et à recourir le moins possible aux traductions. Mieux valait, selon lui, ne lire que quelques lignes d'un texte dans sa langue d'origine que de le parcourir dans toute son étendue en traduction.

Ce virtuose de la métonymie se complut particulièrement dans l'exercice qui consistait à accoler à chaque langue un mot ou une expression qui la caractérisait toute entière. Ainsi convient-il d'attacher une importance particulière aux titres de chacun des articles sur les langues : le jardin pour le français, la mer pour l'anglais, la forge pour l'allemand, l'estrade pour l'italien, le gril pour l'espagnol, l'isba pour le russe, le polder pour le néerlandais, l'océan pour le portugais, l'entre-deux-mondes pour le danois et la lumière blanche pour le grec.

Cette condensation de toute une façon d'être au monde par un mot ou une expression était typique de sa démarche intellectuelle. Il racontait avoir reçu, trois jours avant un examen de culture générale pour accéder à de hautes fonctions, le coup de téléphone d'un ami qui lui demandait de lui dresser

un panorama de la philosophie. Il répondit à cet appel au secours par quatre pages présentant les grands philosophes de l'antiquité à nos jours, chacun accompagné d'une phrase condensant tout son système. Et assez content, de son entreprise, il disait « Tout y est ».

On retrouve cette même démarche et cette même façon de procéder pour les trente émissions de France Culture, produites également par Emmanuel Driant, consacrées à l'*Histoire langagière de la littérature*. C'est souvent à partir d'une courte séquence phonique qu'il mène l'étude de l'œuvre ou de l'auteur. Toute la *Chanson de Roland* trouve sa clé dans « Carles li reis, nostre emperere magnés », tout Flaubert se lit dans « C'était à Magara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar » et il suffit, d'après lui, d'entendre « Parmi l'arbre, la brise berce la vipère que je vêtis » pour comprendre Valéry.

Ainsi, il expliquait que pour préparer ces émissions, il lui avait généralement suffi de lire attentivement trois pages de l'auteur choisi pour saisir sa spécificité langagière. Seuls deux auteurs n'avaient pas révélé rapidement leur système et l'avaient obligé à une relecture complète : Sade et Rimbaud.

Curieusement, il procédait différemment en musique. Lorsqu'il commençait à jouer au piano l'œuvre d'un musicien, pendant une période, il tâchait de la parcourir dans son intégralité.

Les prises de distances

Profitant d'un de ces moments où il disait « je me tais... », je l'ai interrogé sur deux penseurs sur lesquels portaient régulièrement ses critiques : Freud et Saussure. Pour Freud –et il cite la phrase dans l'*Anthropogénie*– il s'appuyait sur une note écrite par ce dernier disant que lorsqu'on connaîtrait mieux le cerveau, toutes ses hypothèses seraient obsolètes. Or, de l'avis de Van Lier, les progrès dans la connaissance du cerveau réalisés grâce aux résonances magnétiques rendaient cette remarque prophétique.

Quant à Saussure, Van Lier lui reprochait son insistance sur l'arbitraire du signe. Il estimait qu'on ne prenait pas suffisamment en compte l'ambiance intellectuelle de l'époque dans laquelle sa théorie avait vu le jour. Jemslev à Copenhague défendait alors le caractère arbitraire du signe en mathématiques et en physique ; de son côté l'indianiste Whitney utilisait cette notion d'arbitraire dans sa comparaison des langues indiennes. C'est le mot *arbitraire* qui choquait Van Lier.

Il soutenait qu'il y avait toujours dans le signe une part de conventionnel et une part de motivation. Tout signe est mimétique avec des conventions. Et les signes sont oppositifs (haut/bas) ; ils marchent par deux comme les sexes, disait-il. C'est à Sapir et Whorf, Leenhardt ou Wittgenstein qu'il aimait à se référer.

Une pensée libre

Ceux qui connaissent son œuvre se demandent souvent pourquoi un esprit si brillant, si documenté, si original, ne jouit pas d'une plus grande notoriété. Bien des raisons peuvent être alléguées. Son parcours d'abord, dont la Belgique a été le décor essentiel, est atypique. Il n'était pas professeur d'université et n'a pu de ce fait former des thésards ou tout au moins des disciples susceptibles de défendre son héritage intellectuel. Ses élèves, qui lui gardent estime et reconnaissance, sont devenus scénaristes, cinéastes ou éditeurs.

Lui-même a connu vers le milieu de la seconde moitié du XX^e siècle une période de célébrité en Belgique mais il a renoncé aux conférences, émissions de radio, et autres manifestations publiques pour se consacrer pendant les vingt dernières années de sa vie à la rédaction de sa grande œuvre *l'Anthropogénie* qui existait en version numérisée sur internet avant d'être publiée aux Impressions nouvelles en 2010, un an après sa mort.

Certain de la force de sa pensée, il disait « *l'Anthropogénie* se promeut d'elle-même et d'autant mieux qu'on ne la promeut pas ». A une époque où tout est affaire de communication, cette conviction l'a certainement beaucoup desservi.

De plus, ce Pic de la Mirandole des temps modernes est regardé avec la plus grande suspicion par la foule des spécialistes qui constituent la communauté scientifique moderne. Pour lui les différents domaines du savoir étaient en constante résonance. Les apports de la physique quantique, la découverte de l'ADN et des acides aminés, le développement des connaissances en biologie, en physique, en informatique avaient apporté de telles révélations qu'on ne pouvait plus, à son avis, penser le monde de la même manière qu'avant ces découvertes.

Joignant une érudition peu commune concernant le patrimoine culturel classique à une curiosité éclairée pour les avancées scientifiques de notre temps, il disait « Aucun être humain n'a eu le bonheur de faire ce travail-là. C'est un apex. Levi-Strauss aurait pu le faire mais il est systématique, je suis systématique. Je regarde comment les données connues s'inscrivent dans la macro-histoire ».

De fait tous les articles écrits avant la grande œuvre, dont *La logique des langues européennes*, sont rangées sous le titre d'Anthropogénies locales. Qu'il s'agisse d'architecture, de photographie, de bande dessinée, toutes ces disciplines gravitent autour des mêmes concepts qu'elles abordent chacune sous un angle spécifique. Or, ce caractère systématique qui satisfaisait tant son auteur ne plait pas forcément aujourd'hui.

Quant à la façon dont il aborde les langues dans *La logique des langues européennes*, elle rencontre des réticences de la part de certains linguistes professionnels. D'une part ils y retrouvent une façon de parler à nouveau du génie des langues. Cette approche, parce qu'elle servit pendant un temps à conclure à la supériorité de certaines langues par rapport à d'autres est aujourd'hui déconsidérée. Qu'on le veuille ou non, les grandes langues européennes font l'objet de représentations dans l'esprit du public et Van Lier s'attache à faire ressortir le génie de chaque langue sans qu'aucune comparaison en termes de supériorité ou d'infériorité ne s'attache à l'entreprise. Remarquons au passage que quelques grands théoriciens du langage comme Henri Meschonnic ne craignent pas d'aborder le sujet. Autre front critique : formés à une science actuellement dominée par la pensée de Saussure, ils qualifient d'intuitive et d'empirique une pensée qui sort continuellement du cadre scientifique aujourd'hui en usage.

Par ailleurs, les spécialistes de la langue n'admettent pas que dans un même paragraphe Van Lier se réfère à Coco Chanel, la cuisine de sauces, la guillotine, Stendhal, Claudel, l'art des jardins, Rameau, Debussy et Ravel. C'est choquant, ça ne se fait pas ! Or, il ne pouvait y avoir, pour Van Lier, aucune étanchéité entre les disciplines ; il était au contraire convaincu que la connaissance d'une société ne pouvait s'entreprendre qu'à travers celle de la cohérence entre ses différentes composantes. Et l'approche par la langue qu'elle emploie est un accès privilégié dans la compréhension qu'on peut avoir de son parti d'existence.

L'ÉVÉNEMENT VAN LIER ANTHROPOGÉNIE ET LINGUISTIQUE

JACQUES DEMORGON

Henri Van Lier (1921-2009) a laissé une œuvre considérable dont la presque totalité est accessible sur le site <http://www.anthropogenie.com/main.html>. En 2010, les Editions « Les Impressions Nouvelles » ont publié *Anthropogénie*, un volume de plus de 1.000 pages ; et le Centre Pompidou a rendu hommage à cet auteur en février-mars 2011.

Nous souhaitons publier de *Logiques de dix langues européennes* avec, pour la première fois, les réactions de plusieurs locuteurs linguistes des langues étudiées. Pour faciliter ces commentaires, nous proposons ici une brève évocation de certains des concepts décisifs mis en œuvre par Van Lier et développés dans son œuvre maîtresse *Anthropogénie*.

1. *Anthropogénie*, genèse des humains

Bien entendu, la somme que représente *Anthropogénie* ne saurait faire preuve en elle-même. Elle prend cependant un tout autre sens quand on consulte les titres des trente chapitres. On voit mal qu'il puisse y avoir des lecteurs qui trouvent sans intérêt l'un ou l'autre de ces chapitres. Ils traitent des ressources des humains telles qu'elles apparaissent au cours de la préhistoire et de l'histoire, à partir de leurs actions, de leurs activités, de leurs organisations et des configurations individuelles, groupales, sociétales qu'elles ont engendrées.

C'est donc toute la géohistoire qui est prise en compte par le canal des productions humaines diversifiées, antagonistes et complémentaires : techniques, économies, religions, politiques, langues, écritures, jeux, arts, littératures, sciences et droits.

Cette description de l'*Anthropogénie* d'Henri Van Lier pourrait suggérer que l'événement Van Lier devrait aller de soi. Malheureusement, il n'en est rien parce que le travail qu'il effectue met en évidence et exprime un bouleversement fondamental dans nos conceptions. Et même, à vrai dire, une suite et un ensemble de bouleversements. Dès lors, en rendre compte exige de prendre à contre-pied nombre de nos pensées acquises. Les propositions qui s'y trouvent faites peuvent difficilement être d'emblée comprises puisqu'elles ne correspondent pas à ce que nous savons déjà.

Ce pourrait être une aide pour le lecteur de savoir comment nous nous sommes personnellement intéressé aux travaux de Henri Van Lier. Travaillant pendant plusieurs décennies, sur le terrain de la construction européenne et de l'éducation interculturelle supposée l'accompagner, nous avons rencontré fréquemment deux conduites opposées qui se confortaient de leur opposition même, et qu'il était difficile de faire évoluer.

La première de ces conduites insistait sur l'existence d'une « culture nationale allemande » et d'une « culture nationale française » mais aussi bien « anglaise », « italienne », « espagnole »... Bref, les nations européennes étaient culturellement singulières et l'Europe ne pourrait pas se faire sans connaissance de ces singularités.

La seconde conduite niait sinon certaines différences du moins leur importance. Les exagérer, c'était sombrer dans « le culturalisme » qui ne voit pas qu'au travers même de leur culture les êtres humains disposent toujours d'une certaine liberté pour mettre en œuvre des stratégies nouvelles.

2. Logiques de dix langues européennes : le choc sur France Culture

Dans ces débats, apparurent un jour ces textes d'Henri Van Lier : « *Logiques de dix langues européennes* ». De nouveau, les deux attitudes se manifestèrent. Les uns applaudissant son courage, son audace, sa lucidité. Les autres ne voyant dans ses analyses qu'un tissu de préjugés. Nous ne savions pas alors que ce qui se passait sur le terrain éducatif européen avait pareillement lieu au niveau du grand public.

En effet, cinq de ces « *logiques des langues européennes* » furent tout d'abord présentées, en 1988, sur France Culture, lors d'émissions produites, réalisées, montées par Emmanuel Driant. Malgré des courriers enthousiastes, les remarques de quelques personnes scandalisées amenèrent France Culture à ne pas poursuivre l'enregistrement des cinq émissions suivantes.

Ces auditeurs mécontents étaient choqués par des propos qui remettaient en cause la sacro-sainte idéologie égalitaire de l'époque, à savoir que nous sommes tous pareils, que les différences culturelles sont le fruit de simples différences de coutumes, etc...

La revue *Le français dans le monde* publia l'ensemble des dix études au cours des années 1989 et 1990. Elles n'ont pas été depuis publiées ailleurs. Ces textes ne font pas non plus partie des 1050 pages d'*Anthropogénie*. On peut seulement les trouver en ligne sur le site (www.anthropogenie.com), où l'on peut également écouter les cinq émissions diffusées sur *France Culture*.

Si ces analyses donnent à certains lecteurs l'impression qu'elles sont traversées de préjugés, nous pensons que c'est d'abord le produit d'une incompréhension des processus interprétatifs sur lesquels s'appuie Henri Van Lier. Pour effectuer ses analyses, il conjugue les méthodes « *comparative-descriptive, comprehensive-explicative, dialogique-implicative* ».

Prévenons encore un autre malentendu. Celui qui consisterait à croire qu'Henri Van Lier, comme d'autres, ne s'intéresse qu'à ce qui est européen. On dispose avec *Anthropogénie* de références planétaires. Singulièrement sur la genèse des écritures.

Si des interprétations différentielles des langues « nationales » sont possibles, c'est aussi que les nations ont relativement existé. Les humains qui vivaient en leur sein se sont situés en fonction de « *destins-partis d'existence* ». *Destins* pour ce qui est acquis et déterminant, *partis* pour les choix stratégiques nouveaux. Précisons quelles sont les bases interprétatives auxquelles Van Lier se réfère pour définir la genèse constitutive de tels ou tels « *destins-partis d'existence* ».

3. Comprendre la diversité des humains à partir des destins-partis d'existence qu'ils engagent

Ces « *destins-partis d'existence* » peuvent être référés au moins à quatre grands domaines de déterminations et de choix. D'abord, le domaine de la « *topologie* ». Les êtres humains s'y trouvent entre plusieurs orientations opposées entre lesquelles ils doivent choisir ou qu'ils doivent composer : « *proche, lointain* », « *continu, discontinu* », « *ouvert, fermé* », « *englobant, englobé* », etc.

Ensuite, le domaine de la « *cybernétique* » dans lequel se manifestent de nouvelles orientations opposées : « *activité, passivité* », « *feedback, feedforward* », « *action, rétroaction* », « *rétroaction positive, rétroaction négative* », « *linéarité, détours* ».

Un troisième domaine, celui du « *logico-sémiotique* » comporte aussi tout un ensemble d'orientations à choisir ou à composer. Ainsi, entre les « *indices* » qui partent de l'objet et les « *index* » qui partent du sujet. Ou encore : « *pour l'association, la disjonction, l'implication ; pour la disjonction - inclusive ou exclusive - ; pour les « effets de champ » logiques : statiques, cinétiques, dynamiques, excités* » dont Van Lier donne des définitions précises.

Enfin, un quatrième domaine de déterminants et de choix oppose « *fonctionnements* » et « *présence, absence* ». Cette opposition est facilement intuitionnée par les uns et très difficilement par les autres. La difficulté est certainement plus grande en Occident où déjà le principe aristotélien du *tiers exclu* rend vaine l'expression « *présence, absence* » qui peut d'ailleurs être tout aussi bien « *absence, présence* ».

Alors que les *fonctionnements* sont clairement accessibles à une description scientifique, il n'en va pas de même avec la « *présence, absence* » qui relève du réel indescriptible. Opposer physique et métaphysique est possible mais ne va rien simplifier, au contraire. Que peut-on dire tout de même de la « *présence, absence* » ou de « *l'absence, présence* » ? Des milliers et des milliers de choses mais qui ne seront jamais des descriptions. Empruntons un exemple au Paul Valéry du « *Cimetière marin* » :

« *Les morts cachés sont bien dans cette terre
qui les réchauffe et sèche leur mystère* »

En Occident aussi, mais plus souvent ailleurs, les *fonctionnements* ont été vus comme trompeurs, irréels. « *Tout n'est qu'illusion !* » ; « *La vie est un songe* » ; le réel véritable est celui de la « *présence, absence* ». On ne saurait en rester là car cette opposition donne heureusement lieu aussi à des compositions subtiles, associant diversement immanence et transcendance.

Pour parler du « *sentiment* » de la « *présence, absence* », Van Lier emploie parfois le terme « *autotranslucidité* ». C'est peut-être ce qu'avait en tête Henri Bergson quand il opposait « *l'intelligence* », maîtresse des *fonctionnements* à « *l'intuition* » comme accès au réel. Il faut encore dire que des *fonctionnements* peuvent être impliqués dans cet accès au réel de la « *présence, absence* ». Mais elle même ne relève pas des « *fonctionnements* ».

Van Lier marque bien la transdisciplinarité (il dit plus modestement l'interdisciplinarité) de l'anthropogénie quand il écrit : « *Le destin-parti d'existence ainsi compris (à travers les quatre domaines de choix définis) qualifie les groupes hominiens autant que les X-mêmes (les personnes). Le destin-parti d'existence se retrouve dans les œuvres en tant que celles-ci, indépendamment*

de leurs messages narratifs ou descriptifs, activent et passivent elles-aussi des topologies, des cybernétiques, des logico-sémiotiques, des présentivités, que nous appellerons leur sujet d'œuvre. L'indépendance de l'œuvre à l'égard de son producteur fait que les destins-partis de l'œuvre et ceux du X-même qui l'a produite sont loin de se recouvrir exactement. L'œuvre fait (partiellement) son producteur plus qu'elle ne l'exprime. Par là encore, le X-même est plus X que même ».

Le terme d'œuvre doit être pris dans ses divers sens comme œuvre d'une personne, d'un groupe, d'une société. Cela comprend donc les grandes œuvres humaines globales – les techniques, les économies, les dialectes et les langues, les mathématiques, les religions, les politiques, les arts, les littératures, les sciences, les droits et les philosophies – qui cristallisent en singularités de pays, d'époques, de générations.

4. Les langues sont comparables, interprétables à partir des « destins-partis d'existence » qui les fondent

Les langues font partie de tout cet ensemble actionnel, personnel, groupal, sociétal. Elles sont donc tout à fait tributaires déjà, elles aussi, des quatre domaines de choix et de compositions. C'est pourquoi Van Lier précise : « Les dialectes, comme topologie, cybernétique, logico-sémiotique, présentivité, donc « destins-partis d'existence ». C'est seulement sur ces bases qu'il pourra les analyser comme langage - phonosémie, sémantique, syntaxe -, avec leurs consonances culturelles. Il ne faut pas voir ici de déterminisme simpliste mais des inter-causalités complexes, évolutives, ouvertes. Ce point de vue rejoint la notion nouvelle de « langues-cultures ».

Pour présenter ses dix brèves études de langues – dont il connaissait bien certaines – Henri Van Lier s'est entouré d'innombrables précautions. Il a, chaque fois, cherché le dialogue avec des linguistes spécialistes de cette langue, ce qui atteste du sérieux de l'exercice que nous nous proposons de prolonger et enrichir dans cette publication.

Dans cette perspective, nous ouvrons la revue *Synergies Monde Méditerranéen*, aux textes exceptionnels de Van Lier : « *Logiques de dix langues européennes* ». Pour ce faire, nous avons obtenu un double accord : d'une part, de la « *Fondation Anthropogénie Henri Van Lier* », grâce à Marc Van Lier et à Françoise Ploquin ; d'autre part, du *Groupe d'Etudes et de Recherches pour le Français Langue Internationale*, le GERFLINT, présidé par Jacques Cortès.

Toutefois, ne nous cachons pas l'enjeu et le défi que présente cette opération de prise en compte renouvelée de textes qui ont pu en leur temps déjà susciter des conflits. Van Lier en était conscient. Il y voyait un test d'une bifurcation nécessaire, pas encore faite entre deux linguistiques.

5. La linguistique en question ?

Henri Van Lier est très clair : Il y a « un manque de compréhension de la vraie nature du langage, du geste, de la logique pratique, de l'impact de la circonstance (atmosphère), compréhension qui tient essentiellement dans celle du mot (vs terme) en particulier quant à sa phonosémie, laquelle suppose une linguistique anthropogénique ; en revanche, la linguistique et la logique universitaires ont été traductionnelles, formalistes, terminologistes ».

Même s'il s'engage dans des critiques constructives à l'égard des linguistiques antérieures, concernant Peirce, Saussure, Jakobson, Henri Van Lier fait d'abord état de l'exceptionnalité de

leurs apports. Ainsi, pour Jakobson, Halle, et leur matrice à douze entrées pour les traits des phonèmes, il écrit : « *une des rares découvertes majeures des sciences humaines* ».

D'ailleurs, il reconnaît aussi le retard et les difficultés de la linguistique qu'il souhaite : « *Une linguistique fondamentale, anthropogénique, phonosémique ne se trouve encore qu'à l'état de trace, peut-être parce qu'elle jette une lumière trop crue sur les forces mais aussi les limites d'Homo* ».

Il rassure son lecteur en indiquant ses prédécesseurs et ses alliés : « Mallarmé, *Les mots anglais* (1877) sur la phonosémie des consonnes anglaises, « une nouvelle Science » (selon lui) ; Whorf, *Language, Thought and Reality*, posthume, 1956 (l'épistémologie du langage Hopi) ; Leenhardt, *Do Kamo*, 1947 (l'ontologie du vocabulaire canaque) ; Wittgenstein, *Philosophische Untersuchungen*, 1953 (fondement des « *Sprachspiele* », du langage dans le geste et la circonstance préalables) ; Searle, *Speech Acts*, 1969 (la langue veut dire, toute locution comporte une illocution, au sens d'Austin, c'est-à-dire qu'elle réfère, ordonne, questionne, promet, affirme, approuve, prévient, excuse, critique, etc.) ». Enfin : René Lavendhomme (Alphes, 2000) traite de « la phonosémie poétique des voyelles françaises, comme pendant à la phonosémie théorique des consonnes anglaises chez Mallarmé ».

Certes, les langues ont des fonctionnements précis auxquels on doit s'attacher mais elles sont aussi des sources diverses de sens que les humains doivent échanger. Faute de cela, ils resteront dans l'incapacité de produire les coopérations antagonistes dont la mondialité écologique, économique, politique, religieuse, ne pourra pas se passer. Issa Asgarally, chercheur mauricien, soutenu par Le Clézio, écrit : « Si nous ne sommes pas d'emblée capables d'aimer les hommes, aimons au moins les langues, nous finirons peut-être par aimer les hommes ».

Dans cet esprit, souhaitons que l'audace de Henri Van Lier ne soit pas refusée mais accueillie, explorée, reconnue, comprise ; éventuellement réorientée, enrichie, développée.

*

CHRONOLOGIE ET LOGIQUE DES TEXTES PRÉSENTÉS DE VAN LIER (1989-2010)

NELLY CARPENTIER

En ligne, les travaux d'Henri Van Lier se présentent sous deux titres : *Anthropogénie générale* (1982-2002) et *Anthropogénies locales* (1957-2008).

Nous ne développons pas ici le très riche contenu d'*Anthropogénie locale* (1957-2008), mélange de textes autrefois publiés, épuisés ou pas, et de nouveaux textes en ligne. Nous nous intéressons, ici, à sa seule sous-partie « Linguistique ». Elle comporte une version audio issue de cinq émissions de vingt minutes chacune produites par Emmanuel Driant sur France Culture. S'y ajoutent, hors audio, les mêmes cinq langues mais aussi cinq autres.

En effet, à la suite d'un mélange d'enthousiasmes mais aussi de vives protestations, la production de France Culture, *Logiques de cinq langues européennes* s'arrête après la diffusion des cinq premières émissions. En fait, Henri Van Lier avait pris en compte dix langues européennes. Sous la responsabilité de Françoise Ploquin, ces *Logiques de dix langues européennes* furent alors publiées, en 1989-1990, dans une suite de numéros de la revue *Le français dans le monde*. Ces textes n'ont jamais été réunis en livre, c'est la raison pour laquelle nous souhaitons faciliter leur connaissance en les mettant à la disposition du lecteur intéressé dans ce numéro de *Synergies Monde Méditerranéen*.

Un an après la mort de Henri Van Lier, les Editions *Les Impressions nouvelles* publient en 2010 *Anthropogénie*, volume de 1050 pages qui reprend la totalité de *Anthropogénie générale* ainsi que le *post-scriptum* et la *biographie intempestive*. Par contre, *Le Tour de l'Homme en quatre-vingt thèses* n'y figure pas. Ce texte, aujourd'hui épuisé, avait été publié, en 2004, par le Musée de la Maison d'Erasmus à Bruxelles. Il représente un tour de force puisqu'il synthétise en quelques dizaines de pages la forte et riche pensée de Van Lier.

Compte tenu des problèmes soulevés lors des émissions de *France Culture*, Henri Van Lier reprit la question tout au long de deux décennies. D'abord, un an après la publication de *Logiques de dix langues européennes* dans le *Français dans le monde*, il produisit *Epilogue linguistique. Le parti existentiel des langues*. Ce texte n'a été publié qu'une fois dans la revue *L'homme et le langage*, en décembre 1991. Dans la même revue, mais en 2002, Henri Van Lier publie *Memorandum pour un terminologue débutant*. Nous remercions vivement Lorenzo Campolini et Olivier Hambursin qui, pour l'Institut Libre Marie Haps de Bruxelles, éditeur de la revue *L'homme et le langage*, ont autorisé la publication, dans *Synergies Monde Méditerranéen*, de ces deux textes devenus introuvables.

En 2004, Françoise Ploquin, rédactrice en chef de la revue *Le français dans le monde* s'entretient avec Henri Van Lier. Le texte s'intitule « *Complémentarités du français et de l'anglais*. Nous le redonnons ici. Nous y ajoutons *Linguistique anthropogénique et phonosémie mallarméenne*, de 2008, texte qui n'existe qu'en ligne.

De plus, nous avons jugé nécessaire, pour faciliter la compréhension du lecteur de lui communiquer ici un texte bref mais fondamental qu'il pourra toujours retrouver sous le même titre « *Les théories du langage* », dans *Anthropogénie*, pages 730-739. Elles figurent dans le chapitre 23, intitulé « Théories d'Homo urgentes ».

*

LE DÉBAT

FRANÇOISE PLOQUIN

Rédactrice en chef du *Français dans le monde* (1987-2009)

Je rends hommage à la revue *Synergies Monde méditerranéen* qui, en réunissant les écrits qu'Henri Van Lier a consacrés aux langues et aux théories du langage, permet aux lecteurs intéressés d'avoir accès à des articles jusqu'ici difficiles à trouver.

Les textes figurant dans la partie *Une linguistique anthropogénique* brassent les mêmes convictions, s'appuient sur les mêmes auteurs de référence (Leenhardt, Sapir et Whorf en particulier) et permettent de mieux saisir la pensée du maestro en la présentant sous différentes facettes.

On y voit un penseur non conformiste, connaissant ses classiques en la matière mais s'amusant à aborder le sujet sous l'angle qui lui est propre, celui de l'anthropogéniste. Lecture stimulante parce que le regard est panoramique dans le temps comme dans l'espace.

La revue *Synergies Monde méditerranéen* a souhaité également recueillir des commentaires de linguistes sur le cas Van Lier ainsi que des témoignages de natifs connaisseurs des langues, faisant part de leurs impressions à la lecture d'un auteur analysant leur langue maternelle alors même que, pour telle ou telle, il ne la parlait pas.

Plusieurs se sont récusés « je ne peux pas prendre cela au sérieux », « j'admire son ingéniosité, Bally avait un peu suivi la même voie... », « je suis très réticent, oui bien sûr, Marchand procédait largement de cette façon... ». L'un d'entre eux a fort bien exposé leurs griefs à tous, c'est Louis-Jean Calvet qui ne trouve pas de « cohérence dans ces pages flamboyantes » et estime que « la théorie est sacrifiée sur l'autel du style ». Mais d'autres ont relevé le défi. Certains se sont concentrés sur l'étude de la méthode utilisée par Van Lier, d'autres ont focalisé leur propos sur l'une des dix langues abordées.

Marc Debono, avec une érudition historique et linguistique remarquable, replace Van Lier dans le grand courant de pensée qui depuis l'antiquité s'interroge sur les rapports entre la langue, la nature et la culture. La façon dont il montre comment Van Lier utilise les notions de digital et d'analogique (données fournies par l'informatique, science toute récente) pour établir une sorte de dialogue avec Platon et Humboldt, éclaire d'une lumière neuve l'interrogation millénaire sur le sujet.

Jouant le rôle d'accusateur public, soutenant que l'exercice « relève au mieux de la poésie, au pire de la métaphore facile et attendue mais ne constitue pas une théorie », Louis-Jean Calvet

ouvre le débat. A-t-on affaire à un habile conteur qui enfile les préjugés avec brio ou bien est-on en présence d'un auteur à prendre au sérieux ? Une remarque à ce sujet : Van Lier ne s'est jamais considéré comme un linguiste et n'a pas cherché à proposer des thèses neuves sur le sujet (voir le « *Memorandum à l'usage d'un terminologue débutant* »).

Il s'est au contraire servi de ses considérations sur le langage pour appuyer la construction théorique qu'il était en train de construire dans l'*Anthropogénie*. Et il vérifiait que ses considérations sur le langage entraient parfaitement dans l'ensemble de son système. C'est ce système - où technique et sémiotique se relient quand Homo compose sa vie - que le philosophe Christophe Génin explore dans son analyse de la méthode transdisciplinaire « systématique » de Van Lier, située aussi en écho au Leroi-Gourhan de « *Le geste et la parole* ».

Un autre débat s'instaure autour de la frontière entre les langues. Deux linguistes, convaincus du continuum qui existe entre les langues proches, protestent contre le fait même d'établir des frontières étanches entre les langues.

« La langue ne fonctionne pas hors d'un système de langues » telle est la thèse défendue par Pierre Escudé. Certes, chacun se fait une représentation des différentes langues mais l'insistance de la découpe accentue le fossé qui sépare artificiellement les langues estime-t-il. Consacrer un chapitre au français, un à l'italien, un à l'espagnol, sans se soucier des variations existant entre ces langues aurait à ses yeux le tort d'instaurer « une logique définitive qui tue son objet ».

Marie-Christine Jamet partage partiellement cette opinion sur le continuum des langues. Mais elle nuance considérablement son propos. Elle admet, comme le souligne Van Lier, que dans la mesure où « le corps des langues est avant tout musical », la représentation qu'on se fait d'une langue dépend essentiellement du « paysage musical » qu'elle suggère. Elle voit dans l'approche vanlierienne une façon intéressante « d'ouvrir l'éventail des langues et de donner accès aux cultures qui s'expriment à travers elles ».

D'autres commentateurs ont abordé le cas Van Lier à partir de l'étude d'une des langues proposées, à deux exceptions près, leur langue maternelle. Ce sont pour la plupart des natifs qui ont observé sur eux-mêmes leur réaction de locuteur et l'ont mise en parallèle avec les considérations de notre philosophe.

Ruggero Druetta s'est interrogé sur le malaise que ressent le lecteur français séduit par des propos auxquels le linguiste de formation a du mal à adhérer. Ce point de vue a le grand mérite d'aborder le texte tout à la fois, avec les yeux du grand public (pour lequel ces textes avaient été demandés à Van Lier), et avec la science du spécialiste.

Aucun des linguistes anglais contactés n'ayant répondu à notre invitation, Nelly Carpentier a eu l'excellente idée de confronter le texte de Van Lier aux tout récents propos comparatifs que développe Claude Hagège concernant « le français et l'anglais, deux langues, deux univers » dans son ouvrage de 2012, fortement intitulé *Contre la pensée unique*.

L'italienne Maddalena di Carlo interroge les rapports très particuliers qui se sont établis entre la langue et la culture dans la mesure où l'Italie linguistique est « une invention de Dante ».

La mexicaine Veronica Estay, se référant à l'espagnol de l'Amérique latine, s'est livrée à une analyse langagière et culturelle fort rigoureuse et développée de « L'espagnol et le gril ». Appliquant les

ressources de la sémiotique greimassienne à sa lecture du texte et y ajoutant une connaissance approfondie des auteurs cités par Van Lier, elle déploie et exemplifie toutes les virtualités de la langue « entre constriction et expansion ».

Jan Baetens, qui a bien connu Van Lier et profité de son enseignement, fait bien remarquer combien ses écrits sur les langues s'intègrent à sa recherche centrale qui est anthropogénique ; il cherche à « voir comment la langue, comme d'autres outils de l'animal signé qu'est l'homme, fait partie d'un processus plus large, celui du *devenir-homme* ».

Enfin, des textes, souvent plus courts, proposent des pistes de réflexion. Pour « Le portugais et l'océan », sous la plume d'Andrea Martins qui souligne le lien de continuité et de discontinuité qu'établit Van Lier entre le Portugal et le Brésil au travers de trois grands poètes Camões, Pessoa, de Campos. Pour « le danois et l'entre-deux mondes » sous la plume d'Erik Hemming, habitant inspiré des péninsules nordiques voisines. Sofronis Chatzissavidis et Argyro Moumtzidou de la revue *Synergies Sud-Est européen*, nous font rencontrer « une femme jeune et pleine de vie, la langue grecque « dans la lumière blanche ».

A n'en pas douter l'incursion de Van Lier dans la linguistique dérange nombre de spécialistes. Serait-il impertinent d'avancer que la science – dans la mesure même où elle a obtenu des réussites époustouflantes – a trop tendance à tarir les courants de pensée qui s'éloignent des cadres qu'elle s'est donnés ? Elle accepte mal la pensée libre. Elle juge que dire d'un esprit qu'il est intuitif, pragmatique, impressionniste,...le condamne définitivement. Et si ces termes définissaient au contraire des ferments porteurs de perspectives novatrices ? Si ces impuretés scientifiques qui dérangent les spécialistes ouvraient une possibilité de lancer le débat et de faire par là même avancer la connaissance... ? C'est ce défi qu'ont tenté de relever nombre des contributeurs à ce numéro et je suis heureuse que nous puissions présenter ici une véritable controverse.

Merci à tous ceux qui ont accepté de participer à cette « dispute » sur les rapports de la langue et de la culture et plus profondément sur un aspect fondamental de la nature humaine à savoir la façon dont nous forgeons les langues que nous parlons et dont nous sommes forgés par elles.

*

**I. HENRI VAN LIER :
LOGIQUES DE DIX LANGUES EUROPEENNES (1989-1990)**

AVANT-PROPOS

On a voulu garder au texte son caractère d'aventure. Les dix langues européennes ici envisagées se sont découvertes à l'auteur l'une après l'autre comme des paysages surprenants. Assurément, les dernières éclairaient rétrospectivement les premières. Il eût été possible, après coup, de réajuster ce qui avait été écrit d'abord. Cela n'a pas été fait.

Car pourquoi donner à croire qu'on est exhaustif ? Le pari d'existence d'une langue se retrouve tout entier dans chacun de ses détails. La démonstration est par conséquent infinie. Quelques traits de structure convenablement diversifiés et quelques consonances culturelles éclatantes suffisent à engager un parcours que chacun complètera à son gré.

Ainsi, à de rares exceptions près, voici le feuilleton que *Le français dans le monde* a publié de mars 1989 à juillet 1990. Encore faut-il se rappeler qu'au départ il s'agissait de radio. Celle-ci permet de sentir la topologie et le parti existentiel d'une langue comme aucun écrit ne le pourrait. L'écrit est à cet égard en perte sur la parole.

Mais en même temps il a ses avantages. Comme de pouvoir être parcouru en tout sens. Un langage est globalement si cohérent qu'il peut et doit s'aborder par n'importe où. Ainsi, le lecteur aura le loisir de choisir et varier ses angles d'approche. La rédaction est assez explicite pour que n'importe quel alinéa pris au hasard fournisse une entrée accessible, une fois le sous-titre d'une langue bien saisi.

Les remerciements aux collaborateurs ne sont pas, en ce cas, de pure forme. D'abord il a fallu ces locuteurs natifs et naïfs qu'on rencontre au coin d'une rue et à qui on dit à brûle-pourpoint mais lentement, avec chaque fois une pause : « le français et le jardin, l'anglais et la mer, l'allemand et la forge, l'italien et l'estrade, l'espagnol et le grill, le néerlandais et le polder, le portugais et l'océan, le danois et l'entre-deux monde, le grec et la lumière blanche » pour voir quelle fraction de seconde précède l'éclair approbatif dans les yeux. Car si, en une matière si intime et si publique, un locuteur a une vraie divergence persistante, il faut sans doute réajuster le tir, voire tout recadrer.

Nécessité aussi d'amis informés. J'ai eu la bonne fortune de disposer continûment des encouragements et des réactions de Georges Lurquin, fondateur de « *Le Langage et l'homme* » et président du Centre Informatique et Bible (CIB, Maredsous), groupe éditeur de l'admirable Chouraki, où l'on navigue quotidiennement entre les partis d'existence d'une vingtaine de langues.

Le reste fut ponctuel mais souvent décisif. Johannes Blum pour l'allemand, Vittoria et Vincenzo Arena pour l'italien, Luc Jabon pour l'espagnol, Alexis Guedroitz pour le russe, Wim De Geest pour

le néerlandais, Maria Ganddra pour le portugais, Mettime , Jean-Paul Walravens, Micheline Van Lokerine pour le danois, Georgia Perakis et Panayotis Yannopoulos pour le néohellénique. Avec une mention spéciale à Pierre Lottefier, auteur inspiré de la translittération du russe et lecteur attentif de l'anglais. La collaboration omniprésente de Micheline Lo a été une fois encore inestimable. Et sans Emmanuel Driant qui a eu l'audace de mettre ces propos en ondes sur France Culture, et sans l'écho échauffant des auditeurs, rien n'eût commencé.

Le voyage ne supposait pas de bibliographie. Cependant l'auteur ne se serait jamais avancé sur le terrain miné du néohellénique s'il n'avait disposé de la deuxième édition de *Medieval and Modern Greek* de Robert Browning.

Puisque ce genre de méthode s'établit en marchant, les réflexions théoriques se trouvent en épilogue.

LE FRANÇAIS ET LE JARDIN

*Quoi qu'on die d'Italiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.*
François Villon

1A. Le langage

Le français, du moins celui d'oïl, est exceptionnellement égal. Il forme une pellicule transparente entre le locuteur et ce dont il parle. Mais aussi entre le locuteur et celui à qui il parle, voire entre le locuteur et lui-même. Cela va jusqu'à une certaine incorporité. Tout concourt à cet effet.

1A1. La phonosémie

L'accent mis régulièrement sur la dernière syllabe du groupe phonétique (qui peut comprendre plusieurs mots) donne à l'énoncé une allure calmement décidée. Le fait qu'à côté des consonnes il y ait des voyelles multiples, et que celles-ci soient orales mais aussi vraiment nasales, assure la stabilité de la diction, encore équilibrée et lissée par un point d'application très avancé dans la bouche. Toutes les productions phonétiques se dissimilent fermement. La tessiture est plus large qu'en espagnol mais moindre qu'en anglais. En même temps, les syllabes sont toutes prononcées avec des longueurs et des impacts à peu près égaux, ce qui exclut les variations de rythme et d'intensité locales. Les à-coups dans l'égalité des syllabes (gouvernement) trahissent les locuteurs étrangers même experts. Cette transparence a exclu les consonnes trop bruitées, telles les vraies aspirées (les différents 'h' arabes), les vraies gutturales ('ch' ou 'g' néerlandais), ou les sons détournés comme le 'the' anglais. Même le 'r' d'abord roulé, a été apaisé, filtré jusqu'à devenir cette spécialité rare qu'est le 'r' grasseyé parisien. Les mots trop longs ('communautarisation') détonnent. En plus de quelques fluctuations de hauteurs, et des déplacements d'accents vers la première syllabe, un des rares moyens d'insistance est la stridence, par exemple dans la prononciation du mot 'injustice', prédestiné à ce renforcement des hautes fréquences par la suite 'è' nasal, 'ü', 'iss'.

Assurément, l'égalité de cette moquette verbale répugne à la prononciation correcte des noms étrangers, qui sont tous francisés, en particulier par l'accent sur la dernière syllabe. Leur intrusion fait obscène, car elle provoque presque toujours une entrée du bruit du corps ou du monde dans l'incorporité générale. «J'y arrive», s'excuse le présentateur nommant un club anglais ou néerlandais. Il est rare qu'un locuteur français se mettant brusquement à parler vraiment l'anglais ou le néerlandais ne provoque pas un moment de malaise.

1A2. La sémantique

Beaucoup de mots désignent fort bien des parties d'objets (merlon, douve), des outils (gouge, varlope), et les actions ainsi développées (vriller, forer), grâce à quoi l'environnement se stabilise

en substances ayant secondairement des qualités, des accidents, et le locuteur français moyen montre souvent à cet égard des connaissances vastes et fines. Dans le même esprit, on trouve beaucoup de substantifs désignant des idées générales, fréquemment juridiques («liberté, égalité, fraternité»), mais aussi abstraitement physiques («ayant subi une rotation»). Étant donné l'incorporité de mise, les mots analogiques, comme 'hop', 'vlan', 'bof', sont rares et réputés vulgaires, car ils viennent troubler l'égalité de la diction et de l'idéation par le mime du corps vocal, voire du corps entier. C'est même tout le vocabulaire descriptif de mouvements concrets qui est pauvre comparé à celui d'autres langues, en particulier de l'anglais. Comme on le sait, un locuteur anglais nage à travers la rivière ('swims across the river') là où le locuteur français traverse la rivière à la nage : ce sont deux ontologies. Du reste, c'est d'une façon habituelle que le français a pratiqué la limitation du lexique depuis le début du XVIIe siècle. La tragédie racinienne est fondée sur l'étroitesse pathétique du vocabulaire, à l'inverse de celle de Shakespeare.

Dans cette abstraction délimitante, les classes de mots sont très distinctes, et le plus souvent un mot dans une classe n'engendre pas automatiquement son correspondant dans une autre : pas de 'concrétude' pour 'concret' ; pas de 'planéité' ni de 'plainement' pour 'plainness' et 'plainly'. Les modes aussi se distinguent fermement. A l'indicatif s'opposent un conditionnel et un subjonctif, dont l'imparfait et le plus-que-parfait ajoutent aux déclarations générales l'appui de leurs 'que', et le planement évasif de leurs 'asse', 'isse', 'usse'.

1A3. La syntaxe

Enfin, nous en arrivons à un choix crucial. Beaucoup de langues mettent canoniquement les déterminants (épithète, complément déterminatif) avant le déterminé : 'a black table, my brother's book' ; on peut même croire que c'est là le mécanisme syntaxique minimal, puisqu'on fait ainsi l'économie d'une préposition ('de') et qu'on voit directement que le déterminant concerne le déterminé, et ne se relie pas à ce qui le suit. Or, le locuteur français fait l'inverse, il met canoniquement le déterminant après le déterminé : 'la table noire, le livre de mon frère'. C'est que pour lui l'environnement est organisé en substances (ou en idées quasi substantifiées) avec leurs accidents. Il faut donc que, sauf intention particulière, le déterminé vienne avant (c'est lui l'essentiel), et que le déterminant le suive (c'est lui l'accidentel).

L'accord grammatical intervient partout, en nombre, en genre, jusqu'au participe passé. C'est qu'il renforce la dépendance à l'égard des substances organisatrices ('la petite table que j'ai créée'), mais surtout l'énoncé entier apparaît ainsi plein, suffisant, comme une bonne forme, dont tous les éléments sont de vraies parties intégrantes (intégrantes du tout), avec le minimum de bruit de fond. Aussi le terme 'phrase' désigne tout naturellement la 'sentence' complète au sens des linguistes, non ses portions principales, comme en anglais. Du coup, les modalités logiques qui affectent la 'phrase' au sens français sont également englobantes, et pour cela la précédent. On ne compte pas les introductions du type : 'Il serait utile que...', 'Il est évident que...', 'Je suis convaincu que...', rares ou absentes (non pensables, non pensées) dans beaucoup d'autres langues.

Cette saisie devait donner lieu, du moins après le XVIIe siècle, à une ponctuation explicite et équilibrée, sans surcharge et sans lacune. En particulier, les relatives sont fermement rattachées à leur antécédent par un relatif exprimé, et l'absence ou la présence de virgule distingue la relative déterminative et la relative explicative. Les phrases sont souvent reliées par des adverbes du type 'par conséquent', 'en effet', 'néanmoins', qui les organisent en alinéas eux-mêmes consistants et intégraux. Et le passage d'un alinéa à l'autre suppose des transitions, qui absorbent une bonne part de l'effort rédactionnel. Un chapitre bien rédigé rappelle son thème principal à intervalles

réguliers par ce que l'on a parfois appelé des agrafes. Le baccalauréat comporte une dissertation mettant en œuvre ces exigences.

Honnies les rimes intérieures et les répétitions de mots, qui dans ce tissu égal créeraient une insistance, seulement tolérée à des fins oratoires ou lyriques, comme chez Pascal. L'obligation de varier les termes a pour conséquence tantôt les antithèses tantôt les pesées subtiles entre vocables proches : «elle vous prêche quand on lui parle», écrit déjà Guez de Balzac. Cela peut compliquer la rédaction et surtout la traduction de l'information scientifique, qui préfère les mêmes mots pour les mêmes choses, mais du coup fait fleurir le discours moral, nourri de la nuance, et parfois féconde la généralisation théorique en l'incitant à explorer d'autres termes. Dans la vie courante, la variabilité verbale fait pulluler le jeu de mots («fils de pub», «le parti prix») favorisé par la netteté et le petit nombre des syllabes différentes employées. L'étymologie est peu présente au locuteur, sauf chez certains écrivains. Outre que le latin, dont viennent beaucoup de mots français, a des étymologies souvent obscures, l'épaisseur sémantique ostensible compromettrait le lissage, la transparence et les sautes de l'expression.

Le goût de la stabilité est tel qu'on parle d'ordinaire comme on écrit, jusqu'à faire les liaisons de l'écrit (vers <z>eux). Bien plus, on s'en tient aux expressions usitées. Ce qui n'a pas été dit ou écrit est suspect ; et d'ouvrir le Littré pour vérifier si l'expression s'y trouve. Aussi, les citations sont-elles valorisées comme des signes de culture, et être cultivé revient presque à faire régulièrement des citations : «comme disait Jaurès», «comme l'a bien souligné Montesquieu». Peu de néologismes, peu d'emprunts étrangers, l'Académie y veille depuis les environs de 1630, et le locuteur français est coté par les linguistes comme un des plus sévères au monde sur ce que Chomsky appelle la compétence linguistique.

Bref, tout est conçu pour que le désignant disparaisse devant le désigné (objet, événement, idée, interlocuteur, locuteur), pour qu'il en soit un équivalent mental, sans à-coups, sans embarras de la voix et sans trop de détours cérébraux. Les étrangers aiment à dire que les locuteurs français sont superficiels. La remarque est malveillante si on entend qu'ils ne vont pas au fond des choses. Elle est pertinente si elle signale que, même quand ils parlent de jazz, de folie ou de dérives, ils sont bien forcés de ramener tout à la pellicule mince, continue, transparente, formellement globalisante et intégrante qu'est le langage français.

1B. Les consonances culturelles

Tout ceci fait un locuteur sûr de soi, ayant le sentiment de voir clair dans sa pensée, et de pouvoir l'exprimer adéquatement : «Je vais être très clair.», «Vous m'avez mal compris», «Vous m'avez mal lu». S'adressant à des auditeurs également transparents, ce locuteur a une morale déclarée. Il a des opinions politiques qui se présentent elles-mêmes comme des morales, tranchant une Droite et une Gauche. Il sait ce qu'est le goût et le bon goût. Les actions humaines sont saisies comme des conduites (120 lignes chez Littré) plutôt que comme des comportements (5 lignes chez Littré). Chaque individu a l'obligation de tout savoir et, dans certains milieux, d'avoir tout lu. Le pouvoir est centralisé comme la phrase-sentence. S'il est vrai qu'on parle comme on écrit, le droit a fortiori est écrit. Ce fut la fortune internationale du Code Napoléon.

Dans les nouvelles du jour, l'information, le commentaire et l'opinion sont peu ou pas séparés, puisque chacun est invité par sa langue à penser quelque chose de tout. Il semble oisieux de s'étendre sur les arguments des adversaires, sinon pour montrer leur ridicule. Les présentateurs des journaux télévisés assurent des transitions (des accords) entre les thèmes, en sorte que le

journal entier est orchestré, accordé comme une 'phrase' ou un alinéa français, ce qui ne se retrouve dans les journaux télévisés d'aucune autre langue. C'est un cas où il est utile de distinguer les locuteurs français et les Français, puisque les journaux parlés belges francophones montrent ce même désir de globalité, d'opinion latente et de divertissement, que les journaux parlés belges néerlandophones ne cherchent pas.

Naturellement, la littérature est abondante et très diversifiée (comme les consonnes, les voyelles orales et nasales dans la phonétique). Pour les mêmes raisons, elle est aussi constamment moraliste. L'amour même est politique, remarquait Stendhal, qui ajoutait que la peur du ridicule est un impératif premier. Tout est matière à discours, au sens étymologique d'une course procédant par disjonctions successives (dis-duo-currere). L'intelligentsia, qui se justifie par la tâche de maintenir la citation, jouit d'un prestige inconnu ailleurs. Il existe un beau style, dit épuré. Peu de pratique de l'humour, mais un usage intensif de l'ironie et de la gouaille, puisque chacun croit y voir clair. On remarquera à quel point toutes ces pratiques sont entretenues par l'obligation de ne pas répéter les mots, et de jouer subtilement avec des presque synonymes.

La philosophie de Descartes a mué en une vision du monde universelle ces caractères langagiers. Il y a un bon sens (et pas seulement un sens commun, un common sense), ce bon sens est la chose du monde la mieux partagée, chacun pense en être suffisamment pourvu, il y a des idées claires et distinctes, la perfection existe, et l'idée de parfait contient même son existence, c'est Dieu, lequel a le bon sens (ou le bon goût), bien que sa volonté soit infinie, d'agir selon les voies les plus directes, les plus transparentes. La logique est immédiate, globale, et tient tout entière dans la saisie visuelle de proportions équivalentes : $A/B = C/D = M/N$, sans plus. 'Moi' est un mot à phonie puissante ; et ses fonctions grammaticales lui permettent de donner à 'Je' une consistance, 'Moi je', et de le traiter aussi comme un objet : 'Je me vois moi'. Ainsi le «Moi» cartésien est aussi une idée claire et distincte, à certains égards la première. Bien sûr, il est substance, le déterminé par excellence de tous les déterminants, comme déjà chez Montaigne («car c'est moi que je peins»), puis chez Corneille («Moi. Moi, dis-je, et c'est assez»), Biran et Valéry («inépuisable Moi !...»). Dans la transparence générale du langage, son incorporité est telle que Moi, René Descartes, j'ai vu que «je pouvais feindre que je n'avais aucun corps, et qu'il n'y avait aucun monde ni aucun lieu où je fusse». La psychanalyse française parlera de «Moi» et de «Surmoi» là où Freud parlait de «Ich» et «Über-Ich».

Ce langage, comme tous les autres, favorise certaines performances techniques, politiques, économiques, et il en défavorise d'autres. Retenons quelques exemples un peu au hasard et sommairement, en laissant le soin des compléments et des nuances au lecteur.

Consonnent en effet avec cette structure et ce fantasme langagiers une cartographie et une signalisation routière les meilleures du monde, dignes de la ponctuation écrite. En imprimerie, le Garamond et le Didot. Des déclarations assez abstraites pour conquérir une partie de la planète, comme la Déclaration des droits de l'homme, ou encore pour servir à clarifier (à 'mettre à plat') certaines négociations internationales (Jean Monnet). Le goût des grands desseins : Concorde, Ariane, Euréka, Superphénix, Sophia-Antipolis. Un mensuel scientifique, «La Recherche», dont les capacités synthétiques sont inégalées, et qui suffit à assurer l'honneur d'un pays. Une éducation précoce des enfants facilitée par la phonie claire, qui en fait vite de petits adultes. Une exigence générale d'excellence, dont le minimum est définissable nationalement, dans un baccalauréat. Les handicapés physiques et mentaux de même que les attardés scolaires perçus comme des fausses notes. Les Prix Nobel sacrés conducteurs des peuples.

De même, une vestimentation rendant le corps évident et intégré, comme la sentence, et créant par là une mode amiable, Coco Chanel. Une cuisine de sauces, aussi accordante que l'accord du participe passé. Une guillotine excellent dans des exécutions lisses et parfaitement disjonctives («Tout condamné à mort aura la tête tranchée») a suscité l'admiration conjointe de Stendhal et de Claudel). Des jardins dits «à la française», qui rangent, taillent, émondent les croissances et dépérissements sauvages de la nature, et disposent les chemins boisés comme des discours. Une musique classique rare, et en tout cas peu fuguée (Rameau, Debussy), transparente jusque dans les effets de timbres (Ravel). Peu de chœurs populaires.

L'impressionnisme, qui est le moment pictural français, est sans doute la peinture la plus superficielle jamais produite. Il se continue aujourd'hui dans la lumière irradiante frontale de la télévision, où s'est créé, outre des journaux parlés de très haute qualité imagétique et rythmique, un «French touch» publicitaire universellement vendu, dont l'indicatif des journaux de TF1 reste le parangon. Corrélativement, une difficulté presque invincible à comprendre que le cinéma n'est pas du théâtre moral filmé, mais un jeu de mouvances photoniques latérales multidimensionnelles. Du reste, dans la télévision chatoyante, pas de ces «talk shows», ni de ces débats et reportages où interviennent monsieur ou madame Tout-le-monde, et qui remplissent les écrans d'autres langues, anglais, italiens, mais aussi ceux du français périphérique, canadiens, belges, suisses, etc. Seulement de «grands échiquiers».

Tout langage, en raison de sa cohérence, produit des formations réactionnelles, au sens où l'entendent les psychologues. C'est ici l'abondance des jeux de mots gaulois, tenant à la disponibilité phonétique déjà notée, mais peut-être aussi à ce que le locuteur parle d'autant plus de «ça» que son langage ne parle pas «ça», à moins d'altérer la voix (souples nymphomanes de la publicité). De même, depuis les Contes de La Fontaine, les incessantes allusions dites «d'esprit» tiennent sans doute au besoin de compatibiliser la crudité des choses avec le lissé de l'expression. La pornographie haute couture de Roberte ce soir de Klossowski comme le déglingué cousu main de Céline ne sont concevables qu'en français et à cause du français. La minauderie aussi est un phénomène plus présent que dans les autres aires de langages. On peut penser que par l'obliquité de la pose et de la diction elle permet de faire affleurer quelque peu le corps tout en l'éluant.

Enfin, le texte de Mallarmé dans la littérature, celui de Lacan dans la psychanalyse, tous deux éloignés du parler courant, ne se comprennent que comme des effractions dans le champ d'un langage structurellement et fantasmatiquement très stabilisateur.

*

L'ANGLAIS ET LA MER

*The only people for me are the mad ones, the ones who are mad to live,
mad to talk, mad to be saved, desirous of everything at the same time.*

Jack Kerouac

2A. Le langage

L'anglais est à plusieurs égards l'inverse du français. Il privilégie le bruit, en tant qu'opposé de l'information sonore. Il favorise l'information en genèse, par opposition à l'information achevée. Il croit d'abord à la folie du locuteur, de tout locuteur, non à sa raison. Il est presque brutalement corporel.

2A1. La phonosémie

Cela apparaît à nouveau dès la phonétique. Les syllabes sont loin d'avoir la même longueur, les accents sont mobiles au point de défier presque toute règle générale, et il y en a souvent deux ou trois par mot, d'intensités diverses : 'intermediary', pour la diction anglaise, 'intermediary', pour la diction américaine. Dans les syllabes non accentuées, les voyelles disparaissent au profit d'un son neutre, noté 'e' renversé (qui n'est pas le creux actif du 'oe' français de 'cœur'), et dans les syllabes accentuées, où les voyelles se prononcent, elles sont souvent doubles ('out'), ou du moins sonnante double ('low', 'free'), c'est-à-dire qu'elles sont impures et fluctuantes. Les consonnes aussi sont bruitées, comme le 'h' très aspiré, le 'r' très rentré (encore beaucoup plus bruyant en américain qu'en anglais), les occlusives 't', 'p', 'k' prononcées explosives à la façon des notations chinoises correspondantes. Le 'th' et les sonores finales ('god', 'dog') favorisent une diction affectée, au contraire du français, qui veut se parler sans affectation (la minauderie joue entre le naturel et l'affectation). La virtuosité musicale de l'élocution se traduit jusque dans le faciès. Elle est d'autant plus nécessaire que la dissimilation des phonèmes est faible ; l'américain actuel assimile les occlusives sourdes aux sonores : 'predy' pour 'pretty', 'viabilidy' pour 'viability'.

Sur la même lancée, surabondent sémantiquement les désignations de mouvements physiques ; 'ayant subi une rotation' se traduit par une syllabe unique : 'spun'. Ces désignations efficaces se précisent moyennant des préfixations parfois naïves, 'up-grade', parfois subtiles, 'a-do', 'be-have'. Confirmant le bruitage général, elles sont le plus souvent analogiques, presque onomatopéiques : 'up', 'down', 'clash', 'check in', 'check out', 'clip', 'chewing', 'slab', 'slack'. Même plus lointaines, elles restent très parlantes : 'glitter', 'glitz', 'glitzy' marquent l'éclat, le brillant. Somme toute, le locuteur anglais perçoit des 'ways', des voies, là où le français perçoit des manières, des façons : 'to do something in a certain way' pour 'faire quelque chose d'une certaine manière, d'une certaine façon'. Plutôt que les conduites (conduct), il enregistre les comportements (behavior), communs aux vivants et aux machines.

Bien plus, l'analogie phonique, non contente de jouer entre le désignant et le désigné, intervient aussi entre les désignants eux-mêmes. Pour rendre les grands mouvements physiques, ainsi que les formes ou sentiments qui en résultent, s'organisent des sortes de confréries phoniques : 'blunt, bluff, bold' ; 'baubles, bangles, beads' ; 'scrap, scrape' ; 'whiff, fluff' ; 'bottle, battle', qui pourtant sont fréquemment d'étymologie différente. D'où aussi les mots valises, depuis le 'brunch' (breakfast + lunch), la 'stagflation' (stagnation + inflation) et les 'reagonomics' (Reagan + economics) jusqu'aux abîmes du *snark* (snake, snag, etc. + shark, spark, etc.) de Lewis Carroll. Comme on le voit, les mots valises, où la similitude sonore synthétise des êtres composites, sont le contraire du jeu de mots, où la similitude fait bifurquer. Étant donnée la confrérie verbale, on ne voit pas pourquoi tout monème ne passerait pas d'une classe de mot à une autre. A partir de 'slack' (relâchement) s'engendrent sans ambages un verbe (to slack), un substantif d'action (the slack), un substantif d'état (the slackness), un adjectif (slack), un adverbe (slackly). Et tout verbe peut se substantiver à la fois comme infinitif et comme gérondif : 'reading French is easier than speaking it'.

2B2. La syntaxe

Venons-en alors au rapport crucial du déterminant et du déterminé. Toujours à l'inverse du français, le déterminant est mis canoniquement avant le déterminé. En effet, dans une saisie du monde par des mouvements physiques, les accidents ou qualités sont les désignés principaux du discours, et les substances sont furtives : «the ones who [...] burn, burn, burn like fabulous yellow roman candles», continue Kerouac dans le passage cité en épigraphe. Ceci fait la joie des physiologistes, qui peuvent parler en bloc, et sans compromettre la syntaxe générale de la sentence, de «split-brain subject», «split-chiasm cat», et même de «specified labeled line coding».

Le déterminant fait alors tellement corps avec le déterminé, c'est tellement lui qui prévaut, que souvent c'est à son initiale qu'il faut chercher l'entrée dans le dictionnaire : Analog computer, Digital computer, Hybrid computer (et demain sans doute Neuronal computer) sont des entrées différentes du Webster's, là où un dictionnaire français ferait l'entrée à Computer, distinguant en cours d'article computers analogiques, digitaux, hybrides, neuronaux. Bien entendu, dans cette vue non substantialiste, il n'y a pas de privilège spécial du substantif, lequel a des marques du pluriel, puisque nous restons dans le domaine indo-européen, mais pas de genres, sauf pour les êtres sexués. Et toujours en raison de la perception des mouvements concrets, le vocabulaire est franc : une femme est volontiers 'a human female', et le Webster's précise que les 'intercourses' ont lieu avec ou sans pénétration.

Il va de soi que les caractères phoniques, morphologiques, sémantiques jusqu'ici relevés engendrent une syntaxe beaucoup plus paratactique et beaucoup moins marquée que celle du français. Étant donné l'antécédence habituelle du déterminant, le rapport entre déterminant et déterminé n'a pas à être indiqué autrement que par leur simple juxtaposition : 'a customs official' pour un 'responsable des douanes'. La proposition relative étant à peu près le seul déterminant à suivre le déterminé n'appelle pas fatalement un relatif : 'the boy I met'. Et il en va de même de la proposition subordonnée, qui peut parfois se passer d'introduction conjonctionnelle et de caractérisation par des modes : 'he said he swam'. A fortiori, les liaisons adverbiales entre sentences ('nevertheless', 'hence', 'consequently') sont exceptionnelles.

Ainsi, l'élément de base du langage n'est pas le mot et la phrase au sens français, mais des bouffées sonores et sémantiques appelées 'phrases', où les mots sont peu individués, et dont la juxtaposition, souvent sans conjonction, est appelée 'sentence', laquelle depuis Chomsky comprend principalement un 'noun phrase' et un 'verb phrase'. D'où il suit que des modalisations

globales comme 'il est évident que', 'il est nécessaire ou utile que', sont rares, peu concevables, non conçues.

Le paratactisme fait que la ponctuation est plutôt faible ; par exemple, il n'y a guère de virgule entre la temporelle et la principale. Et, dans ce bruit global et cette absence d'accords, les mots peuvent se répéter sans prendre un poids rhétorique particulier. Il n'y a donc pas lieu d'éviter les répétitions de termes, ce qui permet une remarquable constance du vocabulaire et favorise l'exactitude objective du propos dans les textes de physique, de biologie ou d'économie ; les «referees» de revues d'économie mathématique renvoient la copie à l'auteur jusqu'à ce que chaque mot soit entièrement élucidé. D'autre part, le scientifique qui rédige sa contribution n'a guère à s'inquiéter de trouver des transitions.

Somme toute, peu de grammaire. Ou plutôt, car les grammaires anglaises sont volumineuses, une grammaire qui est une logique, et une logique raffinée, sophistiquée, non la logique globalisante de Descartes (si l'on évite les répétitions de mots, comme en français, on ne peut avoir qu'une logique globale). Au 'un' du français correspondent les trois précisions : 'a', 'one', 'any'. Les prépositions donnent lieu à des distinctions spatio-temporelles subtiles là où le français utilise seulement 'de' ou 'à'. L'adverbe a des règles de position délicates selon qu'il est spatial, temporel, qualitatif, etc. Les temps du verbe, eux aussi attentifs aux mouvements physiques, distinguent les actions passées dont les effets persistent au présent ('I have seen'), comme dans le parfait grec, et celles dont on ne précise pas si les effets persistent (I saw). Par contre, dans pareil tissage de mouvements physiques et de rêveries phoniques, on ne doit guère s'attendre à beaucoup de différenciation des modes. L'indicatif et quelques conditionnels suffisent à presque tout, et en particulier aux propos rapportés: 'he said he would like'. A part de rares expressions archaïques et optatives ('God forgive you'), le subjonctif et l'optatif indo-européens sont rendus sans formes propres.

2A3. La sémantique

Dans ce dispositif, les locuteurs prennent un malin plaisir à utiliser les locutions et les mots étrangers en respectant autant que possible la diction : 'coup de force', 'tour de force', 'restaurant', 'noblesse oblige', 'fait accompli'. 'Brahma' est parfois prononcé 'brōkmo', à l'indienne, en une densité consonantique énorme (b-r-k-m), qui permet de comprendre qu'il puisse être le principe suprême, comme l'est presque Krishna (k-r-sh-n). Si on lit un texte à haute voix, on imite les voix des intervenants, c'est-à-dire que, dans une lecture radiophonique de Lewis Carroll, le lecteur parle comme la petite fille, la vieille reine, Humpty Dumpty, ce qui serait en français du dernier mauvais goût. Ce sont là autant de façons de bruyamment la phrase, de lui donner des variations de rythme et d'intensité, bref d'épouser la bizarrerie et la folie phonétiques, syntaxiques, sémantiques que sont tous les langages.

Du reste, c'est la langue anglaise comme telle qui, en raison de ses origines mi-latines mi-germaniques, confronte à chaque instant non seulement deux langues, mais deux sous-groupes langagiers. Assurément, pour des anglophones 'respect' n'est pas un mot français, c'est bien un mot anglais. Il n'empêche que son rapport avec 'whorship' est un peu celui que 'mutton' (le mouton sur la table) entretient avec 'sheep' (le mouton dans le pré). La langue a ainsi un coefficient médiéval, tout comme le Parlement anglais. D'où l'importance de l'étymologie, que le Collegiate Webster's donne avec un tel luxe qu'elle occupe parfois plus de place que le corps de l'article. Dans cette mer de mots en devenir, la sémantique est un exercice perpétuel, et bien des articles s'achèvent sur des discriminations lexicales : 'behave' ne se comprend que dans son rapport à 'conduct', 'deport', 'comport', 'acquit'. Il n'y a guère moyen de parler pleinement pareille langue sans se prendre à être

linguiste et logicien. L'orthographe très chargée y contribue, témoignant des états antérieurs et donnant à chaque mot une étoffe graphique aussi riche que son étoffe sonore.

Par opposition au français, qui pratique la désincarnation juridique, le langage anglais est d'emblée corporel, et même érotisé. Il est jazz, et 'intercourse' signifie à la fois relation sexuelle et communication verbale (en français, c'est 'commerce' qui a ce double sens). Le pasteur pendant l'office comme les Beatles au studio de la BBC peuvent commencer en parlant, continuer en chantant, et revenir à la parole sans désespérer. Des études récentes montrent que chanter des rimes anglaises favorise chez l'enfant l'apprentissage de la lecture anglaise. Il serait éclairant de mesurer jusqu'où le chant de rimes françaises a la même influence sur l'apprentissage de la lecture française.

En tout cas, cette fois le langage ne s'efface pas devant son désigné. Il n'est ni une vitre ni un miroir. C'est une onde aussi mouvante que l'onde du réel entier, que celui-ci soit l'environnement ou le corps du locuteur. La machinerie du souffle n'est jamais éludée, et le plus bel éloge pour un écrivain c'est de dire qu'il est 'breathtaking'.

2B. Les consonances culturelles

À l'inverse du locuteur français, sûr de lui, le locuteur anglais croit d'emblée que ce n'est que par moments et fugitivement qu'il accède à quelque consistance et exactitude. La dernière pièce de Shakespeare, *The Tempest*, s'ouvre symboliquement sur des cris de marins en perdition, au bord de l'inintelligible. On peut tout au plus postuler un sens commun, un 'common sense', et pas un 'bon sens'. De même qu'on peut invoquer des droits humains, des droits des hommes, 'human rights', qui ne sont pas tout à fait des droits de l'Homme, lesquels invoquent une espèce et une essence.

Aussi, dans les nouvelles du jour, le fait, le commentaire et l'opinion sont continuellement distingués, sauf dans la presse à sensation. Et, quand il s'agit d'un conflit, il est de coutume de donner les arguments des uns et des autres, puisqu'il est entendu que tout le monde a quelque peu raison et très largement tort. Le coefficient d'incertitude de chaque information est d'autant plus facile à préciser que des formules très courtes comme 'allegedly', 'reportedly', 'presumably' sont fournies par la dérivation universelle des adverbess, là où, pour obtenir le même résultat, le français est condamné à des formules encombrantes ('à en croire ce qu'on rapporte'), tranchées ('prétendument'), agressives ('je cite'). Étant donné que pour le locuteur anglais tout langage est mensonge, le mensonge délibéré, souvent valorisé par le locuteur français comme une preuve d'aplomb, est mal vu, surtout aux plus hauts niveaux (Watergate et Irangate). Le droit fait la part belle à la jurisprudence. La monarchie est d'abord symbolique. Pas de constitution écrite. Une Magna Charta qui remonte à 1215.

Parlant ce langage bruité, faisant la part belle à l'animalité du corps, en même temps qu'attentif aux mouvements concrets, les philosophes, comme Hume, devaient mettre en doute le principe de substance, que Descartes croyait apercevoir «très évidemment et très certainement», et même celui de causalité. Ils devaient penser, comme Berkeley, que «esse est percipi», et, comme Russell, qu'il n'y a d'abord que des «sense data». Corrélativement, ils devaient aussi avoir un sens aigu de l'évolution géologique, puis biologique de la planète et des espèces, et être sensibles au fait que cette évolution avait lieu moins par adaptation active (par accords actifs, comme chez Lamarck) que par voie de sélection naturelle sur des hasards naturels, chez Wallace, Darwin, jusqu'à la sélection culturelle de Spencer. Un handicap est une singularité, et toute singularité est un événement ; l'intérêt pour les handicapés (de constantes émissions spéciales à la radio) est non seulement social mais cosmique, ou plus exactement évolutif. Et l'on ne s'étonnera pas que

l'Absolu de Carroll, au lieu d'être «parfait», soit un Snark, dont on peut dire seulement qu'il est (qu'il était) un Boojum : «For the Snark was a Boojum, you see».

De même, à l'opposé de la logique massive des proportions cartésiennes, s'est constamment développée une logique subtile. Très vite la logique anglaise a insisté sur l'opposition entre la dénotation des mots et leur connotation, mot que Littré donne encore comme absent du Dictionnaire de l'Académie, et qui est attesté en anglais depuis 1532. Avec Peirce, elle remarque qu'à côté des signes arbitraires que sont les symboles, toute sémiotique doit prendre en compte les index, parfois franchement motivés, en attendant que Spencer Brown propose une «logique des indications». Enfin, elle s'est sous-distinguée en (a) une syntaxe, étudiant le rapport des signes entre eux, (b) une sémantique, étudiant le rapport des signes à la chose, (c) une pragmatique, étudiant le rapport des signes aux interlocuteurs et aux tiers. En français, ce dernier aspect a été longtemps et très normalement négligé, et *Pragmatics of Communication* de Watzlawick est raboté en *Une logique de la communication*. Du reste, le goût de la sophistication se retrouve partout. Dans *Alice in Wonderland*, livre d'enfants, mais aussi bible des logiciens. Comme dans les couleurs des biscuits, des bonbons, de tous les aliments, jamais «straight», toujours «odd», de guingois, c'est-à-dire comportant des sauts internes.

Cependant, 'indice' et 'index', que distingue si judicieusement le français à la suite du latin, sont confondus par l'anglais, qui emploie 'index' pour les deux. On peut voir là un accident morphologique, dû au fait que selon le pluriel des mots en '-ex', 'indices' est le pluriel de 'index'. Mais, à lire Peirce, logicien infiniment rusé, on croit apercevoir que cette confusion grave, et malencontreuse par exemple dans la théorie de la photographie, concorde avec une vision fondamentale où les choses sont à la fois indices (passifs, objectaux) et index (actifs, subjectaux) de leurs natures. Qu'on songe aux accointances de tout locuteur anglais, croyant ou athée, avec le divin, ou plutôt avec le surnaturel. «As to God, open your eyes and you see Him», dit Peirce. Kerouac enchaîne : «And of course no one can tell us that there is no God.» Rien autant que cette confusion langagière et existentielle des indices et des index ne fait comprendre pourquoi tant de châteaux anglais sont hantés. Tout craquement y est indice, mais aussi index de quelque chose, donc de quelqu'un.

Tout ceci donne une production littéraire immense, où la poésie, le roman, le théâtre se fondent l'un dans l'autre. Pas une littérature de belles-lettres, mais de salut («mad to be saved»), où chacun, souvent à partir de la Bible, dans la remarquable version de King James, réécrit sa Bible à lui, son Moby Dick, en vers ou en prose, ou plutôt dans ce mixte de vers et de prose qu'est toute phrase anglaise. Peu de crédit à l'intelligentsia, puisque chacun est fou et chacun est poète, et qu'on n'a trop que faire de citations, lesquelles sont toujours des à peu près dès qu'on les applique. On lit parce qu'on aime ça, non parce qu'il faut l'avoir lu, remarquait Julien Gracq, qui a appartenu aux deux cultures. Cependant, tout le monde ne peut pas parler adéquatement une langue aussi complexe, et longtemps ce fut le niveau de pratique de l'anglais, non l'argent ni le titre, qui a hiérarchisé les classes sociales, alors que Malherbe disait avoir pour maîtres les crocheteurs du Port-au-Foin. Du reste, le chic est que la distinction langagière soit à peine repérable, comme celle du vêtement.

Le discours politique connaît alors deux régimes. D'une part, un parlement où le gouvernement et l'opposition, le cabinet et le 'shadow cabinet', se font face, séparés par une ligne, au-dessus de laquelle chacun glapit à qui mieux mieux, puisqu'il n'y a pas de raison universelle, mais seulement des forces en conflits. D'autre part, ce sont les panels télévisés ou radiodiffusés où, entre les trois ou quatre représentants des partis et des groupes de pression, règne le fair play. Là l'ironie et le persiflage sont exclus au profit de l'humour, c'est-à-dire de la perception que tout travers appartient au genre humain comme tel, et donc au locuteur en particulier. Ce qui n'empêche pas l'humour d'être féroce. Voltaire est un mouton à côté de Swift.

Peu de production en musique classique, qui bannit le bruit au profit de l'information sonore. En revanche, une production considérable dans le rock, la pop, le disco, qui élaborent justement les aspects bruités du son. Une radio très polyphonique, où il est fréquent, en une demi-heure d'émission, de faire entendre une quinzaine de locuteurs sur un même thème, montrant ainsi leur symphonie et leur cacophonie. Un mélange fréquent de la parole et du bruitage. Plusieurs dramatiques radio par jour, d'une grande subtilité sonore. Innombrables 'talk shows', puisque tous les langages sont intéressants, ceux des hommes, ceux des animaux, ceux des plantes. L'hebdomadaire scientifique *Nature* consiste moins en articles qu'en un prodigieux courrier planétaire. Pas de «vulgarisation» scientifique au sens où il y aurait à distribuer un savoir «possédé» par des «savants» moyennant des facilitations et des enjolivements pour le vulgaire, mais de vraies «histoires» (historia = recherche) de la technique et de la science (laquelle n'est pas savoir) où chercheur et lecteur avancent avec les moyens du bord dans le maquis du réel à travers des questions et des réponses partagées par tous et saisies comme transitoires. Dernier témoin : *A Brief History of Time* de Hawking. À l'inverse de Versailles, les jardins miment la forêt, perçue comme «a tapestry of songs». Certains anglophones eussent préféré que nous titrions : L'anglais et la forêt, alléguant la forêt mouvante de *Macbeth* ?

Dégager parmi les bouffées sonores de l'entourage les «phrases» et leurs phonèmes est un rude travail pour le bébé anglais. L'acculturation de l'enfant fait donc problème, et exige des soins qui rappellent ceux aux handicapés. L'Alice de Lewis Carroll est plus perdue devant le monde que le bon petit Diable de la Comtesse de Ségur. Entre autres, elle se demande si les mots se disent ou se mangent. Puisqu'il est déjà assuré qu'ils se chantent et, à entendre Humpty Dumpty, s'avalent souvent aussi.

*

L'ALLEMAND ET LA FORGE

*Durch alle Töne tönet/ Im bunten Erdentraum/
Ein leiser Ton gezogen/ Für den der heimlich lauschet.*
Schlegel, cité par Schumann

3A. Le langage

Les mots allemands ne sont pas de simples parties intégrantes de la phrase, comme en français, ni de simples bouffées musicales, comme souvent dans le «phrase» anglais. Ce sont des cavernes bourrées de trésors ou d'explosifs, ou mieux des blocs d'énergies élémentaires tellement ramassées et enfouies qu'elles frôlent leur éruption. Ils sont 'heimlich', c'est-à-dire qu'ils appartiennent au 'Heim', à un domicile qui est en même temps un secret, une retraite par-dessous. Il faut les écouter attentivement, 'lauschen', d'une façon qui soit également 'heimlich', de haut en bas, en fouille. On doit donc attendre que le dispositif langagier favorise les insistances, et pour cela les ralentissements et les fragmentations presque cahotantes.

3A1. La phonosémie

Les retardements commencent avec la phonie. Sont fréquentes les consonnes doubles ou triples : 'erst', 'Herbst' ; de même que ces consonnes simples à implosion et explosion successives qu'on appelle des affriquées : 'Pferd', 'Kampf', 'Strumpf', ou la célèbre rime de Goethe : 'Gipfeln', 'Wipfeln'. Bien plus, les voyelles doubles des langues germaniques sont souvent ici du type ai, oi, encore sonorisées par la consonne suivante confirmant la résonance lointaine et descendante : 'ein', 'Rhein', 'Freud', 'Freund', 'Feuer'. A quoi s'ajoute la diction soufflée de certaines consonnes, mais aussi le 'Knacklaut', bref coincement glottal avant l'émission phonétique. Du coup, comme en français, et à l'inverse de l'anglais, les syllabes ont à peu près la même longueur et sont prononcées fermement. Sans quoi se perdraient leurs retournements, cahotements internes.

3A2. Morphologie et sémantique

Morphologiquement, les substantifs, les adjectifs et les articles se déclinent selon des cas multiples, comme en russe, et pas résiduellement comme en anglais, ce qui ajoute à leur poids. Il arrive même que leur radical varie sensiblement, 'mutter' (mère), 'mütter' (mères), ce qui leur confère un écho interne. «Die Mütter ! Mütter ! 's klingt so wunderbar», s'exclame Goethe dans le second *Faust*, et il y revient dans ses *Entretiens avec Eckermann*. D'autre part, les racines sont censées si riches que, par exemple, 'erkenn' (connaître) peut apparaître dans le verbe 'erkennen', dans le verbe substantivé 'das Erkennen', dans trois substantifs verbaux à nuances subtiles : 'Erkenntnis', 'Erkennung', 'Erkenntlichkeit'. Pourtant, il n'y a là aucune coquetterie morphologique, aucune obsession de la classe verbale, comme en français, puisque l'adjectif et

l'adverbe ne se différencie point ; nous venons de rencontrer 'heimlich' pour l'un et l'autre. Le souci majeur est la profondeur sémique.

Du reste, les mots déjà si lourds se composent encore entre eux. Surtout, les millions de composés engendrables se proposent comme des noeuds de monèmes (unités significatives) identifiés. C'est que les composants ne s'y fondent pas, ils y cohabitent dans des tensions d'autant plus vives qu'ils demeurent intacts. En particulier, l'adjonction des terminaisons préserve généralement les radicaux : '-keit' s'ajoute à 'Ewig', et '-heit' à 'Gott' sans les altérer. En sorte que 'Ewig-keit' est entendu comme 'Eternel-ité', et 'Gott-heit' comme 'Dieu-ité', alors qu'en français 'éternité' et 'divinité', ou même 'déité', ont un rapport beaucoup plus évasif à leur thème. La chimie ou l'alchimie verbale ainsi produite est parfois innocente, comme dans 'Zahn-rein-ig-ungs-mittel', moyen de nettoyage des dents, pour dire 'dentifrice'. Mais elle crée aussi souvent des mixtes sémiologiquement et affectivement détonants. Revenons à 'Heim', dont les dérivés occupent plusieurs colonnes dans les dictionnaires. Il donne 'Heimat' (pays natal), déjà chargé. Mais aussi les composés 'Heimatkunde', 'Heimathafen', 'Heimatdorf', 'Heimatland', plus chargés encore. Par l'addition du possessif 'mein', la densité affective de «mein Heimatland» devient énorme.

Des préfixes plus ou moins détachables expriment (et donc suscitent) des mouvements physiques et psychiques, comme en anglais et du reste dans toutes les langues germaniques. Mais ici, selon la résonance en profondeur, les mouvements évoqués viennent s'appliquer à des monèmes déjà intenses, et par surcroît ils sont souvent eux-mêmes plus complexes qu'en anglais. Accouplé à 'heben' (soulever), le 'Auf-' de la fameuse 'Aufhebung' hégélienne évoque à la fois un soulèvement, un enlèvement, une suspension, une élévation, une substitution, une assumption, le relais, etc. La 'Ver-nehmung' de Freud et la 'Ver-wandlung' de Kafka sont plus qu'une dénégation et une métamorphose. 'Er-' signale des opérations qui sont à la fois actives et passives, comme l'expérience vécue ('Er-leben', 'Er-fahren'), la reconnaissance ('Er-kennen'), et surtout l'éducation ('Er-ziehen'), dont la désignation latine et française signale seulement qu'il s'agit de conduire l'enfant (ducere) hors de quelque chose (ex). Selon la même logique de la langue, 'Ur-' confère au concept qu'il préfixe un caractère à la fois originel et réduplicatif : 'Urgeschichte', 'Urgrund'. Il peut même se redoubler en un ultime écho vers le fond, et nos premiers parents sont des 'Ur-ur-eltern'.

3A3. La syntaxe

Dans la syntaxe, l'inversion du sujet et du verbe, et surtout le rejet du verbe à la fin de la subordonnée, donc aussi l'attente parfois longue de la décision du verbe (va-t-on dire que tout ce qui précède est affirmé ou nié, construit ou détruit ?), renforcent la structuration gigogne, l'étagement en profondeur, la disponibilité plus ou moins catastrophique à des événements ou des retournements en suspens. La place du déterminant est tantôt avant, tantôt après le déterminé, procurant des pondérations logiques : 'Die Menschengestalt', mais aussi *Die Bestimmung des Menschen* chez Fichte. Elle permet, dans la première phrase de la *Métamorphose*, la terrible et cocasse suite iambique : «Er lag/ auf sei/nem pan/zerar/tig har/ten Rücken», en quoi consiste désormais Gregor Samsa, transformé dans son lit en une énorme et chitineuse vermine, «zu einem ungeheueren Ungeziefer verwandelt». (On remarquera combien la métamorphose, qui en Inde solubilise, ici contracte.)

La déclinaison en cas multiples non seulement intensifie le mot mais, par les fonctions souples qu'elle implique, permet d'unifier la sentence, selon la structure indo-européenne, tout en l'habitant de forces en tensions. Nietzsche interroge : «Wohin kam die Träne meinem Auge ?» :

vers quoi (wohin) est venue (kam) la larme (Träne) pour mon oeil (meinem Auge, datif). Il y a là deux mouvements, où la traduction : «Que sont devenus les pleurs de mes yeux?», sauve «Wohin kam», mais pas le datif «meinem Auge», devenu un simple déterminatif de «Träne», alors qu'il s'agit d'une relation tangentielle. La structure de certaines phrases allemandes fait ainsi penser à la tectonique des plaques terrestres, où des éléments se jouxtant de façon tantôt dérivante tantôt frontale provoquent des soulèvements et des effondrements terribles. Assurément, ces collisions syntaxiques supposent la densité déjà notée des monèmes. De par la «femellité» de 'Weib', «Mann und Weib und Weib und Mann», dans leur chiasme phonique, monématique et syntaxique, estime le Mozart de la *Flûte*, «reichen an die Gottheit an», confinent intimement (an...an) à la divinité, à la «dieu-ité». On conviendra que dans la structure du français, malgré le chiasme, la déification du couple n'a pas lieu.

3A4. L'écriture

Jusqu'à hier l'écriture gothique répercuta dans les textes cette germination grouillante, ces retournements sur soi ; et le quotidien *Frankfurter Allgemeine*, qui se qualifie éloquentement «Zeitung für Deutschland», la maintient encore pour quelques titres à la une. Du reste, même dans la graphie actuelle, les substantifs et les verbes substantivés demeurent majuscules, ce qui conforte leur poids monématique. Rien que par sa majuscule, «das Denken» dans un texte de Heidegger pèse plus lourd que «le penser», et surtout que «la pensée», dans la traduction française. Articulant ces concentrations et frictions successives, la ponctuation est puissante, parfois jusqu'à l'encombrement. Telle la virgule qui sépare canoniquement la principale de la proposition complément d'objet direct. Ou encore le point et virgule du cri nietzschéen : «Ein Ungestilltes, Unstillbares ist in mir ; das will laut werden».

C'est sans doute le verbe 'klingen', le 'sonner' de la cloche lourd, lointain, double, impur, archaïque, qui marque le mieux l'étonnement à la fois ravi et effrayé du locuteur allemand devant les mystères de cette sonorité, cette sémantique, cette syntaxe abyssales. Nous l'avons rencontré chez Goethe : 's klingt so wunderbarlich ; il était déjà chez Mozart : «Das klinget so herrlich, das klinget so schön». La flûte enchantée, ou plutôt enchantante, *Die Zauberflöte*, fondatrice de l'opéra allemand, et qui en épuise les possibilités, insiste Wagner, est pour finir la langue allemande elle-même.

Zarathoustra incarne pleinement ce double mouvement langagier, fait d'abord d'une pression en retour ou en profondeur (zurücktrekken), puis d'un éclatement (brechen aus), c'est-à-dire d'une pression éruptive ou d'une condensation déflagrante : «Ich trinke die Flammen in mich zurück, die aus mir brechen». Toute traduction à partir de l'allemand est décompressive, surtout vers l'anglais, où le second Faust est réputé intraduisible. Les seules langues à densité comparable auront été le grec ancien, et à certains égards le sanskrit. Aujourd'hui le russe.

3B. Les consonances culturelles

Nietzsche vient de nous parler de flammes (Flammen), et Schlegel-Schumann, dans notre épigraphe, de rêve de la terre (Erdentraum). En effet, ce langage est celui d'un monde d'éléments, en particulier des quatre Éléments grecs : terre, eau, air, feu, saisis dans leurs conflits permanents et primordiaux. C'est eux, comme 'Anfangsgründe', comme fondement du commencement, qui sont l'origine des formes, qu'ils défont en même temps qu'ils les engendrent, selon l'Amour et la Haine d'Empédocle.

Philosophiquement, ces éléments sont si archaïques, si grouillants, qu'ils ne sauraient être les substances cartésiennes, ni les qualités sensibles (sense data) anglaises. Ce sont les possibles, dans leurs terribles jeux. Recherche des possibles et des compossibles comme tels, chez Leibniz. Recherche des conditions de possibilité transcendantales, donc de tout objet comme objet, chez Kant. Déploiement des possibles jusqu'à l'engendrement dialectique du concret, chez Fichte et Hegel. Point de *tabula rasa* cartésienne, mais un départ qui est toujours déjà un champ, comme la suffocante prolifération des *cogitata* husserliens. Conjonction initiale de Dieu et du Diable pour qu'il y ait un monde, selon Goethe. Car les éléments ne sont féconds que dans leur guerre héracléenne («polemos pantôn men patèr esti»), dans leur négativité hégélienne. D'ailleurs, la saisie des possibles suppose une double pureté (Reinheit) : celle de la pure multiplicité (reine Mannigfaltigkeit), d'une part ; et de l'autre, celle des formes a priori de la sensibilité, des catégories de l'entendement, des idées de la raison pure (*Kritik der reinen Vernunft*).

Ainsi, au détour de ce siècle, la langue allemande a été l'humus obligé de la phénoménologie, c'est-à-dire du dévoilement de couches sémantiques en apparition émerveillante, depuis l'essence illuminatrice. Et, en même temps, l'humus obligé de la psychanalyse, écoute des poussées occultes vers un fond, puis à partir d'un fond : Triebe, Verdrängung, Verneinung, Verschiebung, autant de termes qui désignent les mouvements des mots allemands à l'intérieur de la phrase, mais aussi à l'intérieur d'eux-mêmes. Si bien que, quand on déploie une topique du conscient, du subconscient, du contre-conscient, de l'inconscient, ou encore du Ich (Je), Über-Ich (Sur-je), Es (Il neutre de «il pleut»), on ne sait trop si on parle de la psychè humaine ou de la phonétique, de la monématique et de la syntaxe de la langue allemande.

Assurément, l'Absolu ici ne saurait être l'Être parfait de Descartes, ni non plus le Boojum de Carroll. C'est l'Englobant, «das Umgreifende», dont parle Jaspers, à moins qu'on remonte à l'Intégrale des intégrales leibniziennes. La pression interne de la langue et de la foi (pecca fortiter et crede fortius) instituées par ce torrent psychique que fut Luther consonne avec des courants alchimistes, illuministes, faustiens, surhumains (übermenschlich). Goethe s'exclame: «Wie fass Ich dich, unendliche Natur?». Donc, point le Moi substantiellement individué de Descartes, mais le «Ich» indéfiniment générateur de Fichte, ou le «Je qui est un Nous, le Nous qui est un Je» de Hegel, dans l'inquiétude sans repos de l'adéquation de la conscience et de la substance universelles.

Et du même coup, avant même la psychanalyse et la phénoménologie, ce fut dans cette aire de langage un siècle et demi de philosophie de l'histoire, des langues, des cultures et des civilisations, depuis Herder, Humboldt (qui n'aurait pas répugné aux considérations ici faites) jusqu'à Spengler. Dans *Archipelagus*, Hölderlin voyait l'océan principal (pelagos archè) de l'Egée, comme un vieillard prétemporel : «Komm'ich zu dir und grüss'in deiner Stille dich, Alter !». Les quatre monèmes puissants de «Alter-tums-wissen-schaft», la science de l'antiquité, qui a fini par s'épanouir en comparatisme indo-européen, ont sonné haut à travers tout le XIXe siècle. Le dictionnaire étymologique de la langue russe qui fait toujours autorité fut édité à Heidelberg par Max Vasmer. Encore aujourd'hui, les encyclopédies allemandes, conçues pour un «Fachmann» se plaisant à la pullulation grouillante du détail, contrastent avec le jardin à l'anglaise (évolutionniste) d'*Encyclopaedia Britannica*, comme aussi avec le jardin français d'*Encyclopaedia Universalis*, qui conjoint la vue synthétique et l'article d'auteur.

Beethoven considéra la musique comme «une révélation plus haute que toute sagesse et toute philosophie». C'est que la structure et le fantasma déflagrants de l'allemand se réalisèrent au mieux dans l'«allemande», dans l'épaisseur de la fugue, dans le redoublement de la note de l'aria, chez Bach, projetant d'approcher dans les *Variations Goldberg* jusqu'à la pensée divine. Dans le son

vrillé en profondeur et le phrasé contrarié, chez Mozart. Dans le devenir sonore à partir du bruit, chez Beethoven. Dans le décalage harmonique continu entre les deux mains, chez Schumann. Dans la fusion lointaine de l'origine chez Wagner. Partout avec cette volonté de variations (*Variationen*), voire de transformations (*Veränderungen*, op. 120), que les philosophes disaient dialectiques. Le meilleur commentaire de Beethoven est sans doute Hegel, et réciproquement.

La peinture devait être réduite, tout en travaillant également à attiser des éléments en conflits ou en condensations déflagrantes, non sans effets chromo, à travers les rétorsions du Crucifié de Grünewald, les bannières grouillantes de Altdorfer, les appas tordus de Cranach, les tensions psychiques et graphiques des réformateurs de Dürer, sans compter les éclaboussures des expressionnistes du début de ce siècle. C'est dans cette aire de langage que l'Actionnisme devait aller le plus loin, jusqu'à l'autocastration publique de l'Autrichien Schwarzkogler, jusqu'au tournage de l'agonie d'un ami américain par Wim Wenders. Le tambour de Günther Grass est un «Blechtrommel», un tambour de fer-blanc, non de peau. Comme les vocables allemands, le parfum de *Das Parfum* de Süsskind contient tous les parfums du monde, avec toutes leurs catastrophes, dont il serait trivial (alltäglich, dirait Heidegger) de se demander si elles sont bénéfiques ou maléfiques.

La densité est si grande qu'elle ne laisse guère place à la distance de l'humour. Ni non plus à l'érotisme tempéré. La sexualité est déflagrante comme le reste : Hannah Schygulla n'est pas Catherine Deneuve. Au théâtre, le *Kaspar* de Peter Handke et le comique de Didi montrent la même frayeur devant la dynamique infernale du langage et du monde. L'image télévisuelle et photographique est d'ordinaire frontale, arrêtée, d'une extrême compacité graphique et colorée.

Dans les moeurs, c'est la volonté de maintenir à la fois la discipline et la grossièreté, à la chinoise. Une cuisine aigre-douce, 'sauer-süsse'. Une ouverture à tous les possibles moraux qui fait penser à l'indifférence et à la disponibilité indiennes depuis Schopenhauer, mais avec un coefficient d'effraction. Dialectique militante de la société chez Marx, dialectique militante de la nature chez Engels, conception cataclysmique de l'écologie chez beaucoup de Verts contemporains. Politiquement, pas de centralisme français, ni de royauté symbolique anglaise, mais, sous le vol de l'aigle noir du Reich millénaire et flottant, et à côté de la Realpolitik d'ensemble, une politique locale exprimant la vitalité de Länder multiples, chacun étant un mélange compact d'éléments premiers et lointains, non sans patois et dialectes. En contraste avec le souci urbanistique français, globalisateur, des agglomérations plutôt que de vraies villes.

Faut-il aller plus loin, et voir un lien entre l'alchimie ancienne et la tradition de la chimie actuelle, sous la croix emblématique de BAYER ? Ou remarquer que c'est un locuteur allemand, Alfred Wegener, qui promut l'idée de la tectonique des plaques et de la dérive des continents ? La première de ces consonances est sans doute beaucoup trop lâche, et la seconde beaucoup trop serrée. En revanche, les théories de l'école mathématique et logique qu'évoquent les noms de Leibniz, Riemann, Klein, Dedekind, Cantor, Frege, Hilbert ont certainement trouvé un «Heimat» fécond dans ce système langagier.

De même, on ne survolera pas distraitement la triple parenté que nous avons été amenés à signaler lointainement avec la Chine et l'Inde (la croix gammée est le swastika), et de très près et constamment avec la Grèce présocratique. Les seules éditions et traductions valides des présocratiques restent celles de Kranz. En 1939, il en fit une courte anthologie bilingue, *Vorsokratische Denker*, un des grands livres de l'humanité, qu'il jeta comme une bouteille à la mer avant la deuxième Guerre Mondiale.

L'ITALIEN ET L'ESTRADE

*De antiquissima Italorum sapientia,
Vico*

4A. Le langage

Cicéron ressuscité, et entendant dire aujourd'hui «Cicciolina», se souviendrait de la façon dont lui-même avait clamé «Catilina» dans sa fameuse invective. Pareille continuité à travers deux millénaires doit d'abord être expliquée, avant d'en mesurer les conséquences éthiques, politiques, culturelles.

4A1. La phonosémie

Le latin distinguait des syllabes courtes et des syllabes longues, par racine, par position, par syntaxe : le 'a' de 'rosa' marquait l'ablatif ou le nominatif selon qu'il était long ou bref. Dans la poésie, cette distinction donnait lieu à l'iambe (-.), au trochée (-.), au dactyle (-.), au spondée (--), à l'anapeste (..-), une syllabe courte étant intuitionnée comme la moitié d'une longue. Dans la prose oratoire, si les habitudes étaient plus souples et s'il fallait justement éviter de faire des vers, c'était pour privilégier d'autres combinaisons, telle la fameuse clausule : crétique (-.-) + dichorée (-.-.). Ainsi, combiné avec des accents de hauteur très francs, et qui ne coïncidaient pas nécessairement avec les syllabes allongées, le rythme développait une prosodie variée, affectant jusqu'au langage courant. C'est ce que Cicéron appelait la «vis numerose dicendi», la force de parler de façon nombrée, «numéreusement». Or, tout locuteur italien actuel qui pique une crise de colère ou félicite la voisine pour les jolis yeux de son enfant, tout camelot continue à marquer des accents de hauteur et des quantités syllabiques, et demeure donc pour une large part un orateur cicéronien.

Assurément, des transformations sont intervenues. Sous l'influence des envahisseurs et du marasme culturel du haut Moyen Âge, en raison aussi de nouvelles orientations de la pensée, les six cas de la langue ancienne ont fait place à des prépositions et à des positions de mots dans la sentence pour marquer les fonctions. Et, comme ailleurs dans les langues romanes, on a cessé de distinguer un ablatif d'un nominatif par la simple opposition entre un 'a' long et un 'a' bref. Mais la diction a subsisté en gros.

Sans doute ont joué des raisons extralinguistiques : les locuteurs latins furent moins secoués par les invasions sur le sol de l'Italie, où ils étaient majoritaires, même compte tenu des Visigoths, qu'en France, où ils étaient minoritaires. Cependant, ceci ne suffit pas, puisque le français, l'anglais, l'allemand ont continué à évoluer fortement depuis le XI^e siècle sans plus d'invasions notoires. C'est peut-être alors qu'une diction à accents de hauteur et à quantités syllabiques, donc avec des activations pneumatiques et des ressauts phoniques très forts et très réguliers, jouit d'une autarcie hystérique sur laquelle les événements extérieurs ont peu de prise.

A quoi s'est ajoutée une étonnante coïncidence, depuis le XVI^e siècle en tout cas, depuis que la musique occidentale s'est installée progressivement dans une mesure égale, avec des durées doubles ou demies, de la ronde à la quadruple croche. C'était conforme à l'enthousiasme pour l'horlogerie, fondée sur la régularité de l'échappement, ou tout simplement aux exigences de toute polyphonie, comme en témoigne la mesure très exacte des Pygmées, justement polyphonistes. Simultanément, dans une polyphonie s'étendant sur plusieurs octaves, s'imposa la pureté des quintes et des tierces. Alors, la langue italienne, avec ses hauteurs et ses quantités mesurées trouva une confirmation puissante dans la musique classique, en concordance de structure. La naissance de l'opéra, précisément italienne, consacra la confortation réciproque d'une musique et d'un langage consanguins autour de 1600.

Les premières mesures chantées de *Don Giovanni* sont exemplaires. Leporello, personnage populaire, y décline la quinte majeure complète, do-ré-mi-fa-sol, de même que les écarts fondamentaux.

De antiquissima Italarum sapientia, Vico

descendants : quarte (do-sol), quinte (ré-sol), tierce majeure (mi-do), tierce mineure (fa-ré), quinte (sol-do). Et cela dans une mesure 4/4 impitoyable, où toutes les syllabes prononcées sont des noires. Par commodité, nous transcrivons en do ce que Mozart écrit en fa :

(do) Notte e/ giorno/ fati/car ; do-sol (descendant) (ré) Per chi/nulla/sà gra/dir ; ré-sol « (mi) Piova e/vento/ soppor/tar, mi-do « (fa) Mangiar/male e/ mal dor/mir, fa-ré « (sol) Voglio far il gentiluomo sol : (mi) sol-do »

Ainsi, depuis la fin du XVI^e siècle, la diction italienne s'est confirmée dans la musique classique et donc aussi comme musique classique, de la même façon que la diction espagnole se confirma comme flamenco au XVIII^e siècle, et la diction anglaise comme rock et disco aujourd'hui.

On comprend mieux l'état présent. L'accent latin sur la pénultième, demeuré accent de hauteur, a préservé une dernière syllabe légèrement sonore : 'pronto' face à 'prompt', 'pavimento' face à 'pavement'. Le français est iambique (-.), l'italien trochaïque (-.), remarquait Montesquieu, pour qui l'anglais était dactylique (-..). Les hauteurs sont si importantes que, dans 'buono', un 'u' est venu servir de marchepied au 'o' menacé d'être rabattu par le 'b' de 'bonum'. Les liquides 'l' et 'r' sont roulées plus haut et davantage que nulle part ailleurs. Quant à la quantité syllabique longue, si elle a perdu sa fonction syntaxique, elle s'est maintenue dans les syllabes accentuées et à consonnes doubles : *Il co<r>riere de<ll>a sera.*

Afin de préserver ces ressauts métrés, si deux consonnes sont trop distinctes, la première non seulement s'assimile, mais s'égalise à la seconde: 'inte<ll>e<tt>uale' pour 'intelle(ct)uale', 'o<nn>ipotenté' pour 'o(mn)ipotenté', 'stra' pour 'extra' ; à moins qu'elle tombe tout simplement: 'Tolomeo' pour 'Ptolemaeus'. Ceci va jusqu'à la métathèse du 'r' passant de 'crocodilus' à 'cocodri<ll>o'. Ont été évidemment gommées les aspirations et gutturalisations perçues cahotantes; dans les dictionnaires, le chapitre 'H', à part l'interrogatif 'hem' et l'exclamatif 'hui', ne compte guère que des emprunts. Les voyelles nasales du latin ont disparu, gommées par la hauteur exacte.

4A2. La sémantique

La même pratique vocale a favorisé les mots longs ('infrequemmenté'), composés ('gravisonante'), superlatifs ('eccellentissimo'), répétitifs ('povero povero'). La conjugaison se plut aux formes opulentes : 'parlerebbero', 'quelli che possiedono come se non possedessero'. A quoi correspondit une surenchère idéelle, en particulier dans l'extension du subjonctif (mode

de la pensée supposée complexe, détournée, subtile) jusque dans la conditionnelle : 'se lo sapessi, glielo direi'. C'est donc à tous les niveaux qu'intervient un écho proliférant, et à notre adjectif 'retentissant' correspondent une cohorte de synonymes: 'risonante', 'rimbombante', 'ecccheggiante', 'fragoroso', 'squillante', 'clamoroso', 'strepitoso', 'gravisonante', etc. Il est rare que l'éloquence détache des mots dans le flux général, recours constant en français. Le procédé habituel est plutôt de faire suivre un mot important par un second, renforçant.

Du reste, l'élan phonique s'est bien marié avec une dérivation aisée et abondante des classes verbales : 'numero', 'numeroso', 'numerosamente', 'numerosità'. Cette dernière formation a même eu des conséquences idéologiques importantes, puisqu'elle a poussé à envisager un peu partout des reduplications et des réflexivités ; l'aisance à passer de 'arte' et 'artista' à 'artisticità' n'a sans doute pas été étrangère à la vigueur de l'*arte povera*, modalité italienne de l'art conceptuel. Ainsi, cette langue hystérisante est aussi une langue théoricienne et sémiologisante, et sa familiarité avec l'allemand n'a pas tenu qu'à la proximité de l'Autriche. Le risque étant que le gonflement, voire la flatulence de l'expression dissimulent parfois, dans le discours académique, l'absence de véritables idées.

En tout cas, le lissage des consonnes — 'patto' pour 'pactum', 'è' pour 'est' — a eu pour résultat que l'étymologie italienne est encore moins apparente que la française. Au point que le texte écrit, sans monèmes tranchés, oblige le lecteur à rétablir intérieurement la parole proférée, avec ses saillies et ses quantités sonores, rien que pour se structurer. On voit la conséquence de cela pour la théâtralité de toute écriture italienne, même non théâtrale, postulée par Marcello Verdenelli, dans *La Teatralità della scrittura*.

4A3. La syntaxe

D'autant que, du latin toujours présent, est demeurée une certaine liberté dans la place des mots, malgré la disparition des cas : «Tutto so» ; «Ma in guerra l'Italia non c'è ancora» ; «Da nient'altro che da quella innocenza traeva spiegazione l'irresistibile forza». Et l'infinitif substantivé peut encore régir des compléments verbaux : «l'infanzia non è che un vigile raccogliere gli aromi del mondo». Ainsi, la sentence italienne garde la possibilité latine d'épouser le décochement successif des fantasmes. Sa ponctuation souple se règle sur les irrptions perceptives et mémoratives.

Dans ce système, il va de soi que la personne s'efface. Le locuteur n'est généralement pas exprimé : dire 'Io' fait figure d'insistance, et équivaut à 'Moi je'. L'interlocuteur non intime n'a pas davantage d'individuation, visé qu'il est par la troisième personne du verbe. Loin de se saisir comme un «moi» cartésien ou biranien, le spécimen humain se tient ici à son statut étymologique de rôle (lat. persona = masque de l'acteur), confluent temporaire de forces proches ou lointaines. Cicéron attribue à la parole une 'vis' ; or 'vis' désigne une force naturelle, comme d'une bête ou d'un fleuve. C'est moins un tel qui parle que sa colère, son amour, des mots qui le traversent et le déploient en gestes archétypaux. D'où l'obsession d'Eschyle chez Pavese. Et sa façon de comprendre, en lisant Frazer, que la vigne, le grain, la moisson, la gerbe, avaient été des drames : «che l'uva, il grano, la mietitura, il covone erano stati drammi», ou encore que «la bestiola che fuggiva nel grano era lo spirito».

L'effacement du moi, le mimétisme panthéistique de la diction, la mobilité et le trochaïsme de l'accent ont pour effet que les mots étrangers, souvent eux-mêmes trochaïques ou dactyliques, sont accueillis volontiers et avec quelque chose de leur musique native, — à quoi répugne l'iambisme ou anapestisme du français. Des romans italiens proposent des phrases entières en latin, mais aussi en allemand, sans les traduire.

Ainsi, depuis trois-quarts de millénaire, s'est soutenu un locuteur orateur parlant autant au passé qu'au présent, au subjonctif qu'à l'indicatif, percevant et se rappelant tout à partir d'un en-deça spatio-temporel, que résume bien une préposition symptomatique : 'da'. «*Memoria filtrata in un sogno sognato a distanza*», écrit Ramat à propos de Campana. Croisement perpétuel de cirque et de pathétique, d'élan bref et de démissions. Ailleurs le pathétique peut être dans les situations, jamais pareillement dans la trame même du langage.

Mais on ne verrait pas jusqu'où va cette alternance de manie et de dépression si l'on ne prenait pas en compte l'originalité de la langue regrettée, le latin. Cette langue qui n'a guère produit de grands philosophes, mais qui était elle-même si philosophique qu'elle nous a fourni tous nos termes opératoires vraiment généraux : fonction, raison, présence, absence, conscience, liberté, création, personne, foi, charité, pitié, remémoration, — par rapport à quoi les termes grecs, comme 'démocratie', paraissent seconds. Une langue où la pauvreté et la généralité du vocabulaire invitait à la permanente abstraction. Où l'absence complète d'articles renforçait l'ambiguïté entre le particulier et le général. Où la réduction des prépositions combinée avec la liberté de la place des mots permise par les cas obligeait à d'incessantes suppositions sur la pensée d'autrui, du reste confirmées par le prestige du style indirect. Où la nasalisation de certaines voyelles s'ajoutait à l'abstraction et à la généralisation pour créer un langage des sentiments (Virgile, Catulle), c'est-à-dire d'états mentaux durables, alors que le grec, sans voyelles nasales, fut une langue d'émotion et de curiosité.

Ce n'est donc pas seulement parce qu'il est le souvenir d'une langue prestigieuse, impériale, que l'italien est si mémorant, mais parce que la langue par lui mémorée fut elle-même déjà incroyablement introréverbérante, au point de n'avoir pu vraiment se transformer, comme le grec, et d'avoir disparu comme telle dans ses descendants, les langues romanes. Nulle part la distinction entre 'antico' et 'vetusto', comme aussi la liaison entre nature et culture, occurrence historique et archétype intemporel, ne sont aussi omniprésentes. Voulant dire que la langue qu'il parlait n'était pas internationale, comme l'espagnol et le français, un sémiologue italien déclarait récemment que c'était une langue «morte». Sans lapsus. Il y a ici une présence de la mort active, du latin et de l'empire, — d'ailleurs concordant avec une certaine qualité de la lumière méditerranéenne, — qui ne se retrouve pas ailleurs. En tout cas, dans cette phonie sans voyelles nasales, point de place pour la nostalgie continue et lancinante du portugais, à nasalisation renforcée.

4B. Les consonances culturelles

Animées par la «vis» cicéronienne de la parole, les forces naturelles sont omniprésentes. D'abord et le plus fortement, celles de la montagne et de la mer, en une péninsule étroite où l'Adriatique, la Tyrrhénienne et les Apennins sont proches tout du long. Celles aussi des corps, saisis puissamment comme 'mascolinità' et 'fe<mm>inilità'. Avec ou sans volcans, le polythéisme continue de gronder sous les unifications chrétiennes : «*Le nuvole (les nuages)...le aveva guardate come fe<mm>ine capaci di so<mm>are il ma<ss>imo di castità e d'impudicia.*» Rituels religieux, politiques, juridiques attisent l'obscène du monde plus qu'ils ne le rationalisent, «*che ogni orgasmo che avviene sulla terra libera un'anima del Purgatorio*».

Si nulle part nature et culture ne s'articulent si spontanément, — pour beaucoup de locuteurs français la culture est d'abord une bienséance, — c'est que nulle part le présent n'est autant senti comme une portion réduite du passé, les vivants comme une portion infime des morts, les cités étrusques se continuant dans l'opéra des cimetières contemporains : «*Infine senti solo l'assurdo di appartenere a quelle minoranza scandalosa et ridicola che sono i vivi*». *Come se* (Comme si)

de Luigi Santucci, ce résumé de l'italianité dont sont tirées toutes nos citations non autrement référées, narre ce que revoit un Kapellmeister au cours de l'extrême-onction appliquée à ses cinq sens : «quidquid per visum, per auditum, per olfactum, per gustum et locutionem, per tactum, per gressum deliquisti».

D'où le sentiment spécifiquement romain que, dans une posture bimillénaire, on a tout vu, tout entendu, tout dit, qu'on ne saurait plus être étonné par rien. Pessimisme compatible avec la grandeur, ou plutôt étant la grandeur même. Onkel Kaus, qui commente son goût des femmes : «Ogni volta pompo da quei bei ventri la linfa della continuità biologica», ajoute aussitôt «che l'unica coerenza dell'uomo è il suicidio» (rappel du «suicidio ottimistico» de Pavese ?). Bref, voici la dernière aire de langage où il y ait encore une vraie aristocratie, c'est-à-dire des maîtres jouissant par soi, au-delà de toute convention, de toute politesse, jusqu'à la mort théâtre sur la plage de *Mort à Venise*, jusqu'à la mort volupté dans l'étable de 1900. Le Tasse précisait que ces aristocrates-là sont peuple autant que noblesse.

En sorte qu'est imbécile (imbecillus, faible) celui qui croit sortir de la communion des fous, «della comunione dei matti, che è molto più alta in cielo di quella dei santi». Dieu même est fou et grossier : «Dio è piu grosso, ti scappa da tutte le parti. E matto, non lo sai ?». Point pourtant le «Boojum» informe de l'Anglais Lewis Carroll. Car la folie (entre follia et pazzia), contenue par la quantification syllabique et l'exacritude des hauteurs, reste articulée, farouchement respectueuse du son bien accordé, et par là socialisée : «Suoni il fa diesis quinto : cinquanta, cento volte. C'è la risposta a tutte le guerre».

Au regard de la sapience antique, la philosophie déclarée ne pèse pas lourd. Giordano Bruno redit seulement avec emphase ce que tout le monde pense, à savoir que l'individu est d'autant plus individuel qu'il est plus infini : «Più altamente individuo è quello che ha tutto l'essere naturale ; più altamente lo che ha tutto lo essere intellettuale ; altissimamente quello che ha tutto lo essere che puo essere.» Et aussi que panthéisme et polythéisme s'équivalent : «Lodati sieno gli dèi, e magnificata da tutti viventi la infinita semplicissima, unissima, altissima, et absolutissima causa, principio, et uno» (où on notera les rémanences latines). Vico à son tour, dans la *Scienza Nuova*, articule ce que sait chacun : que les lois particulières émanent de lois idéales, dites Providence par respect, et qu'en tout cas l'âge humain n'est jamais qu'un dernier temps après l'âge divin et l'âge héroïque, avant leur recommencement. Tout geste a son archétype magnifiant et relativisant. D'où le nombre restreint et défini de thèmes séculairement revisités. Près de nous, le couple Croce-Gramsci a continué ces consonances historico-archétypales.

Quotidienne comédie (kômos + aeidein, chanter non sans ivresse bacchique), le langage italien aura été le seul à oser, dans une *Divine Comédie*, visiter physiquement l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis. Toutefois, ce parcours par la grande mer de l'être, «per lo gran mar del essere», ne fut réalisable que parce que Dante s'est situé phonétiquement, sémantiquement, syntaxiquement au tournant exact de l'esprit latin à l'esprit italien, c'est-à-dire qu'il bénéficia de l'élan direct et familier du «dolce stil novo» tout en conservant la «virtus», la «vis», la naturalité presque féroce de la grandeur sénatoriale et impériale : «E spira tue/ Si come quando Marsia traesti/ della vagina delle membra sue». Mû par une Béatrice qui ne sourit pas, mais rit. D'où l'orgueil inconfusable : «L'acqua qu'io prendo jamai non si corse [...]. Tornate a riveder li vostri liti». Pour des siècles, Dante venait de dépasser, jusque dans l'amour, la lamentation triviale de la possession et de la perte par l'intensité de l'admiration.

Déjà écrasée par la ressouvenance du latin, il n'est pas sûr que la littérature italienne se soit jamais remise tout à fait de son initiale culmination. Mais elle a montré depuis, sinon des empires, du

moins quelques belles provinces. L'idéalité concrète de Pétrarque. L'énergie combinatoire de Boccace. L'intrépidité de Machiavel, le premier, celui du pouvoir personnel dans le «riscontro coi tempi» d'*Il Principe* ; et plus encore le second, celui du pouvoir idéal, de l'Etat collégial, romainement sénatorial, des *Discorsi sulla prima deca de Tito Livio*. L'épopée comique de l'Arioste et du Tasse devait faire pendant à la comédie divine. Sinon, la prison joua dans cette littérature un rôle étrange, de Silvio Pellico à Gramsci et à Campana, comme s'il avait fallu sa solitude purificatrice pour dégager le blé dur dans une langue trop encline à la verbosité.

Le théâtre est dans la rue, et les acteurs professionnels ne sont que des vicaires temporaires des locuteurs quotidiens. Portée par ce langage et les gestes qu'il recèle, toute action provoque une mise en scène, et la vie courante est d'emblée une *commedia dell'arte*, avec ses Pantalons, Arlequins, Scaramouches, et ses clowns felliniens : «tutto è vero quello che inventano gli uomini». Cependant, ajoute Montesquieu, le trochaisme italien ne pouvait porter ni une tragédie à la Corneille ou Racine, ni une grande comédie à la Molière, toutes deux si bien favorisées par la décision des iambes et anapestes français. En revanche, quelle source pour les «personnages en quête d'auteur» de Pirandello !

L'ambiance des arts plastiques est parfaitement concordante. Soutenant le geste comique et dramatique (non tragique) parlé, l'architecture italienne ne fut nullement globalisatrice comme la française, mais justement saillante, se plaisant à susciter des événements emphatiques jusqu'en des recoins perdus : façades immenses dans des rues étroites où elles sont intotalisables ; places formées de la rencontre d'espaces hétérogènes ; salles de séjour quelconques animées d'une simple applique ponctuant la nudité du mur là où on l'attend le moins. La peinture et la sculpture, tantôt imageant tantôt programmant ces environnements attisent ou déploient le geste oratoire en statures et postures, parmi des effets perspectifs moins distributeurs qu'énergétiques, «vis» et «virtù» toujours. Le Moïse de Michel-Ange réalise le même effet de ressort bandé que sa coupole de Saint-Pierre. Accomplissant absolument le phrasé italien, Raphaël est le plus «pneumatique» de tous les peintres. Bref, les arts plastiques, soutenus par la langue, furent plus parfaits qu'elle. Ils n'avaient pas les mêmes limites congénitales. Ils n'avaient pas la même mémoire écrasante du latin et de Dante. De la Rome antique, quelques colonnes dressées et quelques chapiteaux au sol. Et Saint-Paul-Hors-Les Murs. Assez pour avoir envie de reconstruire à plusieurs reprises Saint-Jean de Latran.

Seule la musique fait paradoxe, vu qu'elle a engendré d'une part les éclats de l'opéra de Verdi, et de l'autre la musique de chambre de Vivaldi, où un même accord répété ou à peine décalé s'évertue à la pure présence de la «nota solitaria». Mais la combinaison de la quantité syllabique et de l'accord strict des auteurs comportait ces deux faces du lyrisme, pour des violes de gambe, stradivari, guarneri, porteurs du son le plus sinusoïdal. Le Mico de *Come se*, détenteur de la sagesse ultime, est dit «il più grande accordatore di tutti i tempi». Ce sont presque les instruments qui composent : « la musica è solo ciò che *latet* in un oboe, un clavicembalo o un violoncello perfettamente accordati ». Rien ne révèle mieux l'italianité que ces premières compositions de Vivaldi où la voix (celle de Nella Anfuso par exemple) atteint ostensiblement sa justesse à partir de la machinerie physiologique de ses organes. Luciano Berio, exploitant l'animalité vocale de Cathy Berberian, a poursuivi le même engendrement organique dans la musique sérielle.

Ce dernier cas signale à quel point l'antiquissima sapientia a fait parfois bon ménage avec certains aspects de notre contemporanéité. Elle a sous-tendu l'*arte povera* mais aussi les «catastrophes» de la *Trans-avanguardia* de Cucchi et Paladino ; un design industriel globalement inconfortable (voisinant avec le «suicide optimiste», le meuble est austère, comme les fromages), mais pour

autant capable d'envisager la *resemantizzazione* de tous les systèmes de signes, jusqu'à l'ampleur à la fois souple et brisée, passablement «gay», du vêtement de Gianni Versace.

Peut-être surtout, l'antiquissima sapientia a inspiré un cinéma dont Pavese, impressionné par l'«imagine-raconto», avait senti déjà qu'il irait un moment plus loin que la littérature. Parce que ses mouvances photoniques et les ruptures de son montage permettaient d'épouser exactement l'innocence antique du regard, celle de *L'Innocente* de Visconti, supplantant d'Annunzio. Et surtout de construire une véritable sémiologie pertinente, chez le très shakespearien Fellini. Dans d'incessants travellings haut-bas, qui miment assez le phrasé italien, *Casanova* fait contraster jusqu'au tréfonds de leur conscient (il n'y a sans doute pas de vrai inconscient dans la mémoration distante) les signes hallucinants que furent Venise et Rome, mais aussi la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Le *Satiricon* fournit la psychologie génétique la plus intense de l'homme comme animal signé, ou devenant progressivement signé. Par delà toute protestation ou prédication particulière, *Prova d'orchestra* touche la politique comme structure anthropogénique. Et avec quelle entente de la logique des langues quand, en conclusion, le chef d'orchestre recontrôlant ses musiciens sous sa baguette passe de l'italien à l'allemand !

Dans *Roma*, «imagine-raconto» des topoï éclatants de l'Urbs éternelle, l'auteur prononce sans doute le mot de la fin quand il nous confie, au-dessus d'on ne sait quels spaghetti ou cappuccino (que de volutes encore !), que «Rome est le meilleur endroit pour attendre la fin du monde».

*

L'ESPAGNOL ET LE GRIL

Un muro (impávido ante el sol y mis ojos),
Octavio Paz

5A. Le langage

Alors que l'italien est du latin parlé continûment pendant vingt siècles, que le français est du latin très tôt parlé par des Germains ou au contact de Germains, l'espagnol est du latin parlé en face d'Arabes.

Les objets importés gardèrent leur désignation arabe : almohada (coussin), alquimia (pierre philosophale), alquitrán (goudron), almacén (magasin) ; parfois le terme étranger l'emporta même pour les objets préexistants : 'aceito' (huile de table) a supplanté 'óleo'. Mais c'est surtout la diction arabe en bloc qui influença la diction espagnole, laquelle devint une sorte d'élan aussitôt réprimé ou comprimé, presque l'inverse de ce qui se passe en allemand, où le mot se creuse d'abord, se condense, pour exploser en retour. L'énoncé espagnol se dresse, se bande sur place. Il carre, presque incarcère.

5A1. La phonosémie

Ce qui saille dans l'italien ici se rétracte : 'mento' en 'miento', 'porta' en 'puerta', 'bene' en 'bien', 'buono' en 'bueno' ou 'buen'. Au cœur du pays, en Castille, les 'z' et 'c' devant 'e' et 'i' s'étouffent, et on ne les confondra pas avec le «th» anglais, qui est une dentale bruitée. Dans le même parti, le 's' final peut se rapprocher du 'ch' français, ou plutôt du 's' final portugais. Le roulement du 'r' se resserre derrière les dents. La jota s'arrache avec violence sans se libérer. Les consonnes refusent les assimilations facilitantes : 'inmenso' se garde de la flatulence de l'italien 'immenso' ; mais elles se défient autant du bruit et, à côté d'«obscuro», on trouve 'oscuro', semblable à l'italien. Les initiales latines 's + consonne' sont devenues 'es + consonne' : 'escala', 'especimen', 'estar'. Dans ce dernier cas, la transformation réalise parfaitement le mouvement de dressement, puis de répression : es-tar.

Les 'b' ou 'v' français ou italiens décidés seraient trop généreux, et ils se tiennent donc dans leur entre-deux. De même, la soufflerie du 'f' initial latin a disparu, 'facere' a donné 'hacer', et 'fuego' de 'focum' est dû à l'influence gasconne. Le «z» français introduirait une mollesse inacceptable, et le 's' est toujours dur, même entre voyelles : correctement prononcée, la 'rosa' a autant d'épines que de parfum. Avec son 's' unique, le superlatif, au lieu de fuser comme dans le double 'ss' italien, insiste de haut en bas : 'a la mismísima puerta'. Quand l'accent tombe sur la dernière syllabe, les mots viennent y buter fortement, et le 'r' de l'infinitif bloque plus qu'il ne propage : comer, tomar, decir. L'apocope poursuit le même effet : cien(to) muchachos. 'No lo sé' ou 'no sé' contraste avec 'non lo so' par l'assèchement de «non» en 'no', et de 'so' en 'sé'. Par sa phonie déjà, le mot 'ejecución' prononcé correctement ne désigne pas seulement une exécution, il la réalise.

Somme toute, la troisième personne des verbes 'être' suffit à situer l'une par rapport à l'autre les six langues que nous envisageons ici. La sécheresse du 'es' espagnol contraste avec le 'est' français oralement glissé, le 'is' anglais sonorisé 'iz', le 'ist' allemand se creusant dans la double consonne, le 'è' italien presque nasal à force de s'ouvrir. Nous verrons le russe se mouiller en 'yèsst'.

5A2. La sémantique

Le vocabulaire est rude, comme en arabe (contrastant à cet égard avec l'hébreu) : 'preguntar' pour demander, 'contestar' pour répondre, 'tomar' pour prendre, 'sacar' pour tirer, 'disgusto' pour le regret. Les jurons forcent la même note : «ÁMe cago en tus muertos, hijo de la gran puta !». La station comme dressement immobilisé intervient partout. Dès qu'il s'agit de qualités spatiales ou temporelles (donc non essentielles), 'ser' est remplacé par 'estar', le 'stare' latin qui marque l'immobilité ferme (comme dans le premier sens de statim : de pied ferme), et que le français n'a gardé que pour la circonstance solennelle de 'ester' en justice, et l'italien au sens étymologique ('si sta comunicando', 'sta caricando'). Nous avons signalé les vertus phoniques, bas-haut + haut-bas, de 'estar', qui résonnent aussi dans 'estabilizar', 'establecer'.

Le dédain implicite concorde avec une certaine négligence dans la façon de marquer les mouvements précis, jusqu'au flottement des prépositions, en contraste avec l'anglais : 'por' rend à la fois 'for' et 'by'. Même la délectation et la tendresse doivent s'accommoder de la dureté phonique et sémique : «A como me gusta tomar el sol con este cielo tan azul!» Le «gozar a Isabela» de Don Juan est autrement distant que le «Hai mai dubitato di Dio quando godi in una donna» de Santucci.

5A3. La syntaxe

A ce compte, la sentence espagnole fait le plus souvent un effet de rafale, de tir soutenu et constant, impitoyable. Cela tient à l'égalité des syllabes, sans aucune afféterie. A certaines insistances : 'cincuenta y tres', 'ver a Lola' (adjonction de «ad» latin devant le complément d'objet direct personnel). A l'étroitesse des écarts de hauteur et d'intensité. A une mélodie générale légèrement descendante ne se relevant, aussi légèrement, qu'à la fin. Ainsi, dans les textes, l'interrogation et l'exclamation, ne pouvant guère se caractériser par le relèvement final, s'annoncent dès le début de la sentence et l'encadrent ainsi tout entière, confirmant visuellement l'effet de ceinture, de ceinturage : ¿Se puede ? ¿No sé !

La prosodie confirme la volonté d'empêcher tout alanguissement. Le vers théâtral d'*El Burlador de Sevilla* est de 7 pieds (la syllabe suivant le dernier accent n'étant pas prise en compte, tout comme en italien), donc plus court d'un tiers que l'alexandrin français et impair : «No quiero daros disculpa,/ que l(a) auré de dar siniestra / ; mi sangr(e) es, señor, la vuestra,/ sacald(a), y pague la culpa.» (texte de 1630, Guenoun, Aubier). La disposition des rimes, ABBACDDC, montre une fermeture, une carrure du dialogue impensable dans une tragédie ou une comédie françaises. Le vers lyrique (mystique) de Jean de la Croix est pair, mais fait preuve de la même brièveté fulgurante : «En una noch(e) oscura/ Con ansias en amores inflamadas,/ O dichosa ventura !/ Salí sin ser notada/ Estanda mía casa sosegada.»

La syntaxe ne cherche pas les rapports compliqués et lointains de la période française, mais une succession de coups frappés d'estoc et de taille, en des verbes très vifs, comme ceux, dans le même *Burlador*, de Don Pedro Tenorio : «No prosigas/ Tente. Como l(a) engañaste ? / Habla quedo, cierr(a) el labio» ; mais aussi dans les éclats substantivés d'Isabela : «Mis glorias seràn verdades,/ / promesas,

y ofrecimientos, / regalos, y cumplimientos, / voluntades, y amistades». On voit que la ponctuation, parfois faible, peut au contraire se faire pressante au profit du resserrement général : «A quien eres? — A quien á de ser? / un hombre, y una muger.» L'orthographe est parfaitement phonétique, puisque même l'accent y trouve sa règle, ce qui n'est pas le cas de l'italien. Ainsi les rugosités sont nues, crûment proposées, et les monèmes ont du ressaut. Le texte espagnol est frontal d'où qu'on le prenne.

L'abord de l'interlocuteur se fait souvent à la troisième personne, comme en italien. Mais l'orientation est toute différente. Alors qu'en italien cette pratique aboutit à une expansion et une vicariance de l'individu, elle l'enserme ici, le carre à nouveau, par le rituel social. 'Usted' est la syncope de 'Vuestra merced' : 'Votre merci', 'Votre grâce'. Contrastant avec 'je', 'I', 'Ich' et 'io' (accentué sur le 'i'), la sécheresse de 'yo', accentué sur le 'o', se jette phoniquement à la face. La tension du 'yo mismo' et le confort satisfait du 'moi-même' français contrastent autant.

5B. Les consonances culturelles

Géographiquement entre Europe et Afrique islamisée, le paysage ne propose ni l'énergie montant du sol comme en France (le Balzac de Rodin), ni le mirage descendant du ciel, comme dans l'aire arabe (l'Alhambra de Grenade). Dans un double refus du ciel et de la terre, le corps se dresse sur ses ergots, bandant le ventre, les pieds frappent une terre rebelle dans le martèlement immobile du zapateado.

Et autour de ce corps, affrontées à lui, les grilles très hautes et omniprésentes carrent de partout les nefs de Burgos et de Séville. Les fenêtres se grillagent de la Sierra Nevada aux Pyrénées, permettant de voir du dedans vers le dehors, pas du dehors vers le dedans. L'Escurial est un gril, celui de saint Laurent. La «silla de hiero», le plus constrictif des supplices, travaille par strangulation progressive entre le métal du dos de la chaise et le métal du licou, en contraste avec les exécutions tranchées et lisses de la guillotine. Les corridas, toujours bonnes, disait Picasso, sont des face-à-face ultimes, d'autant plus intenses que l'arène provinciale est plus petite. Il arrive parfois que les bancs des parcs soient tournés vers les haies, non vers le jardin.

Il n'est pas insignifiant que le tableau espagnol par excellence soit *les Ménines*, modèle non pas de la représentation classique en général, mais de la représentation classique à l'espagnole, carcérale, où le couple royal, les enfants royaux qui l'accueillent et le peintre peignant (dans un autre affrontement) sont tous saisis face à face en un champ clos recadré de toutes parts par des rectangles dressés, et cela gauche droite, mais aussi devant derrière, et dessus dessous. L'autre tableau espagnol exemplaire est *la Fusillade du 3 mai 1808* : un homme surgit de la nuit, blanc comme le blanc de Goya, c'est-à-dire comme celui du néant, et aussitôt bloqué par le mur des fusils qui l'assaillent. La première phrase de *Cien años de soledad* nous met «frente al pelotón de fusilamiento».

Le néant espagnol, «todo y nada», tout *et* rien, n'est pas le néant dialectisé de la négativité hégélienne, ni de la néantisation sartrienne. C'est un pessimisme du vide, ou plutôt du pur interchangeable, là où l'italien, qui ne connaît que le 'Nulla', pratique un pessimisme du plein. «Hic est homo, et pulvis, et nihil», porte une inscription tombale de Tolède. Le pourrissoir de l'Escurial, le Podridero, solennisait la décomposition des rois pendant cinq ans.

Les vrais philosophes durent donc être des mystiques. *Castillo interior o Las Moradas*, a-t-on donné pour titre à un des traités de Thérèse d'Avila, écrit «à la demande de son supérieur et confesseur». Enfoncement dans la «nuit obscure», pense Jean de la Croix, pour qui «la vive flamme d'amour»

tient en anxiétés enflammées, «ansias inflamadas». La tête brûlée du Quichotte et la panse de Sancho Pança vont du même pas nulle part.

Dès son entrée, Don Iuan Tenorio se dresse comme un homme sans nom, «un hombre sin nombre», voire sans corps dans la nuit : «Mataréte la luz yo». L'homme espagnol est un costume qui cherche un corps, disait le peintre Pedro del Aguila, en une formule qui éclaire jusqu'au couturier basque Paco Rabanne. La tradition de l'épouvantail, de l'«esperpento», est vivace de Velazquez à notre contemporain Saura.

Dans cette ambiance, la musique classique devait se restreindre à quelques sons indéfiniment répétés, non pour leur justesse, comme en Italie, mais pour leur enfermement par modulations sèches. L'Italien espagnolisé Domenico Scarlatti a produit des sonates pour piano qui sont les plus plaquées qui furent écrites. Par exemple, l'enchaînement de l'accord : sol-do-ré-sol-ré-sol (modulé mi bémol pour le ré haut) suivi de l'accord : la bémol-do-fa-do-fa (modulé si pour le do haut) préparait les accents du flamenco, et ceux de la guitare classique, insistance lancinante pour l'auditeur, et «silla de hiero» pour les mains de l'interprète.

Comme il y a un «satori» du japonais, il y a un «duende» de l'espagnol, que García Lorca a décrit dans ses *Juego y teoría del duende* (1933). Ce n'est ni une muse (qu'il trouve allemande), ni un ange (qu'il trouve italien), mais un daimôn socratique qui blesse les contours de toute forme, se plaît aux bords de la blessure portée par un coup ('herida' de 'herir', lat. ferire) : «el duende ama el borde de la herida y se acerca (rôde autour) a los sitios donde las formas se funden en un anhelo (désir) superior a sus expresiones visibles». La mort ailleurs est une chute du rideau, ici un lever de rideau : «En todos los países la muerte es un fin. Llega y se corren las cortinas. En España no. En España se levantan. [...] Un muerto en España está más vivo como muerto que en ningún sitio del mundo.»

Les images de Lorca dans ce seul essai reparcourent toute la fantasmagorie espagnole. Le dressement sur les pieds : «por el solo hecho de levantar los brazos, erguir la cabeza, y dar un golpe con el pie sobre el tabladillo». Le mur : les contemplateurs goyesques de la mort à San Antonio de la Florida se penchent par-dessus une balustrade de fleurs de salpêtre («la imagen de la baranda, o barandilla, o barandal, es frecuentísima en la obra de F.G.L.», insiste l'éditeur). Le sang jaillissant : «chorro de sangre». Le couteau : ce «cuchillo», qui traverse toutes les *Milongas* de Borges et conclut ses *Ficciones* par la vengeance entêtée d'El Sur, affûte ici le profil de l'homme comme le fil d'un couteau de barbier : «hiere su perfil como el filo de una navaja barbera». Enfin, on retrouve le ceinturage, qui va cette fois jusqu'à la Voie lactée, s'il est vrai que derrière les rumeurs noires du fond de l'univers (les noirs de Velasquez, de Goya, de Ribera, de Zurbarán) il y a la nature transcendante, dont la divinité n'est qu'une symbolisation elle-même mortelle : «Sonidos negros detrás de los cuales estan ya en tierna intimidación los volcanes, las hormigas, los céfiros, y la gran noche, apretándose la cintura (se serrant la ceinture, au propre et au figuré) con la Vía Láctea».

Attisée par le duende, la corrida n'est pas une affaire de trompe-la-mort, de «jugarse la vida», mais «una lección de música pitagórica». Somme toute, rien n'éclaire mieux le démon de ce langage que le trempage savant des fameuses lames de Tolède. Comme une lame japonaise éclaire le satori japonais. Là où l'italien toujours se remémore, à la façon du Kapellmeister de Santucci, l'espagnol, «con insistencia sobre las cabezas de los muertos», surgit d'instant en instant vers l'inouï «que anuncia el constante bautizo (baptême) de las cosas recién creadas».

Il est classique de parler de passion à propos de l'espagnol, et nous verrons Pessoa faire contraster le portugais et l'espagnol sur ce point. Il faut sans doute tout ce qui précède pour comprendre de quelle qualité de passion il s'agit.

On pourrait donc croire que cette situation de langage si singulière dût se restreindre à un seul peuple, en d'autres mots qu'elle fût inexportable. Pourtant, parmi les langues européennes ici envisagées, l'espagnol est seul à avoir été vraiment assumé par des peuples non indo-européens, parlant par exemple maya ou nahuatl, au point de véhiculer adéquatement jusqu'à leurs revendications précolombiennes.

Et en effet il s'est produit, après 1500, une coïncidence historique encore plus formidable et improbable que celle qui a conjugué dans l'opéra la «numérosité» et les «accords» de l'italien avec ceux de la musique classique. Ce fut, sur le sol américain, la rencontre de l'espagnol, si constrictif, avec des civilisations précolombiennes également constrictives, comme en témoignent leurs sculptures et leurs architectures, mais aussi leurs langues. Le sang séché des pyramides aztèques avait la plus étouffante, la plus suffocante des odeurs. Et c'est, peut-on croire, un extraordinaire croisement de diversités et de similitudes qui a fait de la littérature espagnole d'Amérique latine une des plus grandes d'aujourd'hui. Elle a même produit trois états originaux de la constriction.

Dans le bout du monde qu'est l'Argentine, après quoi il n'y a plus que *El Sur*, ç'aura été la constriction logique. A des milliers de kilomètres de l'Espagne, l'Univers du locuteur espagnol Borges est le gril d'un Escorial multidimensionnel : «El universo (que otros llaman la Biblioteca) se compone de un número indefinido, y tal vez infinito, de galerías hexagonales [...] interminablemente. La distribución de las galerías es invariable.» Encore l'enfermement ne serait rien s'il demeurait un sens, mais le seul mouvement là est celui de la pure combinatoire selon le calcul des probabilités des années 45, donc d'avant la philosophie thermodynamique. «Explicar (o juzgar) un hecho es unirlo a otro ; esa vinculación, en Tlön, es un estado posterior del sujeto, que no puede afectar o iluminar el estado anterior. Todo estado mental es irreductible.»

En Colombie, avec Gabriel García Márquez, c'est une constriction imagétique, mais toujours fidèle à un escurial. Dès la première phrase d'*El Otoño del Patriarca* les gallinacés détruisent les mailles de métal de fenêtres, «las mallas de alambre de las ventanas», remuent de leurs ailes «el tiempo estancado en el interior» (que Couffon traduit superbement par «le temps stagnant intra muros»), tandis que la ville s'éveille d'une léthargie séculaire dans un chiasme phonique, sémique et syntaxique de mort, de pourriture et de grandeur, «de muerto grande y de podrida grandeza». Les éditeurs espagnols ne s'y sont pas trompés ; leur couverture porte le mur le plus abrupt du monde, la paroi de la Cordillère des Andes (la couverture française, faisant un contresens politico-moralisateur, montre une figure de Pinochet).

La troisième constriction prend place au nord de l'Isthme, sur le sol volcanique du Mexique, dans la mâchoire du ciel et de la terre. C'est là que Juan Rulfo nous fait descendre avec *Pedro Páramo* ('páramo' = plaine désertique) «en la mera boca del infierno».

*

LE RUSSE ET L'ISBA

*Forêt, et clairières (Liès, da palianeu), Sans personne à la ronde (bizlioudiyé krougom),
Tempête de neige et pleure et gémit (Viyouga i plâtchètt i stôniètt).*

Moussorgsky, Chants et danses de mort pour voix et piano

6A. Le langage

Dans les cas qui précèdent, l'environnement a certainement joué un grand rôle. Mais enfin, il était assez maîtrisable, assez dialectisable, pour qu'on ait pu penser que les langues étaient largement indépendantes de lui, et donc envisageables d'abord pour elles-mêmes, quitte à marquer ensuite leurs consonances avec le paysage et les autres aspects de la culture.

Il existe des situations différentes. Il semble impossible de situer correctement le néerlandais sans évoquer l'extraordinaire intégration sociale et corporelle, la «gezelligheid», qu'a supposée la lutte séculaire contre une mer plus haute que les terres. On ne saurait davantage comprendre l'arabe sans prendre en compte la menace mortelle exercée sur les corps par la chaleur torride et l'immensité nue du désert de sable. De même, comment décrire les structures et le fantôme fondamental de la langue russe, qui s'est fixée entre le XIV^e et le XVII^e siècle autour de Moscou, et donc septentrionale avant d'être méridionale, sans partir de l'environnement où elle s'est développée ?

C'est d'abord le froid ; le fleuve où l'on pêche les yeux fixés sur le trou qu'on a fait dans la glace ; le permafrost qui tord les rails. C'est ensuite l'immensité de la steppe, non pas balisée d'oasis comme un désert de sable, mais continûment informe, sauf des tertres (kurgan), en une étendue qui, l'Oural excepté, se parcourt du Sud jusqu'au grand Nord, mais également de Lvov à Vladivostok sans ponctuation majeure. Ces provocations physiques en ont entraîné d'autres, socio-politiques. Les invasions des Mongols par l'Est, les fantaisies conquérantes de monarques suédois, polonais, français, allemands par l'Ouest. Tandis qu'en raison des distances le pouvoir tendait à être à la fois flou et discrétionnaire.

Ainsi, la langue russe s'est constituée comme une machine de chaleur contre le froid, d'ancrage contre l'étendue, de permanence sous l'invasion, de vie privée et de convivialité en regard des aberrations de la vie publique. Alors qu'en français, anglais, allemand, italien, espagnol, dans un milieu largement médiatisable, le corps est au service de la langue, c'est la langue cette fois qui est au service des corps. Non pas en les gantant individuellement, comme il convient à la lutte du locuteur arabe contre la chaleur desséchante, ni en entretenant un coude à coude proche mais extérieur des corps communautarisés, comme le demande la lutte du locuteur néerlandais contre la mer s'insinuant de partout. Mais en faisant *participer (latéralement) les organismes les uns aux autres comme de l'intérieur, thermiquement et physiologiquement*, plus que gestuellement. Nous parlerons de l'*endosomie* du russe, comme on parle d'endopathie.

Cependant, on précisera que le locuteur russe ne se défend pas contre le froid et le vide comme un locuteur esquimau ou ouralo-altaïque. C'est un indo-européen. Il s'inscrit dans une aire de langage qui d'avance a privilégié une grande cohésion latérale du syntagme, et cela syntaxiquement, morphologiquement, phonétiquement. On sait sans doute alors beaucoup sur la structure et le fantasme fondamental du russe si l'on dit qu'il est une spécialisation *endosomique* d'un fonds indo-européen déjà *latéralisant* au départ ; en d'autres mots, qu'il latéralise très fortement. Parmi les autres langues à grande influence somatique, cela le distingue de l'arabe, non indo-européen, qui ne latéralise pas du tout. Et du néerlandais, qui, tout en étant indo-européen, donc latéralisant, a préservé la frontalité à l'égard des choses au sein du coude à coude, et n'est donc pas endosomique au sens ici entendu.

6A1. La phonosémie

Puisque nous sommes tellement à même le corps, il faut plus encore qu'ailleurs partir de la phonétique. Une façon courante de se protéger contre un environnement hostile c'est de multiplier les consonnes, et le russe les accumule, comme l'arabe et le néerlandais: 'zdrav-stv-oui(tié)!', 'bonjour!', de la racine 'zdrav', sain et raisonnable, en bon ordre (du reste, le premier 'v' ne se prononce pas, et la forme entière est souvent réduite à 'zdrastié'). Mais, étant endosomique, il les mouille et les sonorise, car ainsi elles se chevauchent, formant un tissu continu à la fois impénétrable et épais. Les chuintantes sont privilégiées et appuyées : 'jè', 'tchè', 'cha', 'chtcha'. Là où l'allemand fait se succéder implosion et explosion, dans les affriquées, ici se succèdent explosion et implosion dans 'vp' (inverse de 'Pferd' allemand), 'dn' ('Dniepr'), 'zn', 'sd', 'stv', 'chk', 'kv', sortes d'affriquées à rebours. Surtout, en plus de leur version dure, presque toutes les consonnes ont une version mouillée, ignorée du français. Les autres choix confirment le molleton sonore : le 'r' est roulé en grondement, et les doubles ('ss', 'nn', 'll', 'tt') s'allongent sans l'extraversion italienne. Pas d'aspiration véritable, et la gutturalisation se contente de produire un khi grec, translitéré 'kh', relativement doux, à la différence de la jota espagnole, et aussi des aspirées et gutturales de l'arabe ou du néerlandais, très râclées.

Dans les langages de défense contre l'environnement, les voyelles, trop découvertes, sont généralement réduites. C'est le cas de l'arabe, qui n'en a guère que trois (a, ou, i), et du néerlandais, qui, s'il en compte davantage, tantôt les diphtongue (moeite), tantôt les moude dans la meule des consonnes ('graag', 'slurpen'). Le russe en a six principales, mais seul le 'a' est ouvert ; déjà le 'è' et le 'o' sont semi-ouverts, et le 'i' (antérieur), le 'eu' (central, et écrit 'bl') et le 'ou' (postérieur) sont franchement fermés. Le système est dominé par les sons 'a' (la plus compacte et primordiale des voyelles) et 'i' (qui cette fois, à l'inverse du français, solubilise plus qu'il ne pointe). Ainsi, 'o' devient un 'a' soutenu avant l'accent, et un 'a' amuï après : 'avtabiagrafia' ; 'è' devient 'i' avant l'accent : 'nigatif'. Le 'i' est encore omniprésent sous la forme du yod ('y'), 'ya', 'yè', 'yo', 'you', 'yi' : 'Briejniev', d'autant qu'on ne compte pas les terminaisons en 'iet', 'iyou', et que la terminaison abstraite est 'tseyé' : 'dimocratsiye', 'likvidatsiye' ('liquidation'). Cependant, le russe ignore les diphtongues, trop confondantes : les 'y' et 'i' que nous venons d'écrire ne font pas corps avec la voyelle qui les suit, mais appartiennent à la mouillure, à l'adoucissement de la consonne qui les précède (il est aussi difficile pour un locuteur russe d'entendre nos diphtongues que pour nous d'entendre ses consonnes douces). Les voyelles nasales et le ü, si caractéristiques du français, sont exclus, les premières comme résonnant trop narcissiquement vers l'intérieur (donc non endosomiques au sens défini) ; le second comme trop distanciateur.

Voilà quelques détails parmi bien d'autres d'une diction masticatrice et savoureuse, où les interactions à la fois latéralisantes et sonorisantes sont attentives non seulement aux dissimilations

nécessaires à tout langage, mais encore aux timbres (intensités relatives des harmoniques) qui peuvent naître entre les éléments dissimilés. Il n'y a pas meilleur moyen de se maintenir dans la physiologie d'un corps sonore que le timbre, avec ses effets de rhombe. La phonétique anglaise l'exploite également, mais en laissant sa réalisation à la fantaisie individuelle. Endosomique, la phonétique russe produit un tissu d'autant plus continu et épais que la position de chaque fil y est délicatement définie point par point. Elle fait penser au sandhi du sanskrit.

Cependant, on ne comprendrait rien à cette diction thermique et physiologique si on négligeait le souffle vital qui la soutient. Le russe se parle plutôt fort et pas trop vite, disent les manuels, ce qui convient à son environnement. L'accentuation n'y poursuit ni la décision du français, ni l'effusion de l'anglais, ni le creusement de l'allemand, ni la quantification et le ressaut de l'italien, ni la pression frontale de l'espagnol ; mais pas non plus le relâchement du wallon, dont les voyelles entravées ('eu' pour 'i', 'mon p'teu') ressembleraient à celles du russe, le souffle en moins. C'est un soutien de fond, une reprise incessante par le fond, un bombement presque abdominal, appelé par l'effet de rhombe, qui se manifeste jusque dans le maintien général du locuteur et dans sa sphéricité de bouche (plus qu'une simple rondeur) concordant avec le visage poupin déjà sélectionné par les facteurs climatiques et alimentaires. Ainsi, le mètre, sensible dans le vers mais aussi dans la prose, n'a pas la «vis» agressive dont il fait preuve en latin et en grec ancien. Dans la turbine thermique de la diction russe, lui aussi latéralise fortement et épaissit le syntagme.

6A2. L'écriture

Les caractères cyrilliques, adaptés du grec au IX^e siècle par Cyrille et Méthode pour noter les langues des Slaves qu'ils voulaient évangéliser, visualisent remarquablement ce parti phonétique, et l'on comprend qu'indépendamment du lien qu'ils assurent entre les peuples divers de l'URSS, ils ne soient pas à la veille de disparaître dans une graphie internationale comme le pinyin du chinois. Eux aussi latéralisent et épaississent le texte par la longueur mimétique de 'jê', 'cha', 'you' ; par les jambages écartés de 'd' et 'l' ; par les appendices de 'tsê', de 'chtcha' et du signe durcissant 'tviørdeuï znak' ; beaucoup sont plus carrés que hauts ; ils comptent plus de pleins que de déliés ; les minuscules y ont des formes majusculees, ce qui a pour double effet de magnifier l'ensemble et de l'égaliser en y noyant les vraies majuscules. Mais surtout, ces caractères épais rendent visibles les moindres interactions savourantes du «sandhi» russe. Au point que beaucoup ne sont pas nécessaires phonématiquement. Des trente-trois signes de l'alphabet on pourrait sans doute supprimer une dizaine sans que la lecture soit troublée. Mais tout se passe comme si, à l'inverse du lecteur arabe, qui valorise la réduction des signes jusqu'à l'ambiguïté, et du lecteur anglais, qui creuse l'écart graphique entre lecture et étymologie, le scripteur et le lecteur russes voulaient que le texte note tout ce qui dans les phonèmes peut les joindre entre eux, en faire un tissu sonore continu et épais. La ponctuation est forte, et la subordonnée est toujours séparée de la proposition dont elle dépend par une virgule.

La morphologie latéralise à son tour en soulignant puissamment l'articulation racine/thème/désinence, propre à l'indo-européen. Cela a donné l'orthographe dite morphologique : la 'maison' est 'dom' au nominatif singulier et 'dama' au nominatif pluriel, mais s'écrit 'doma' même au pluriel pour que les flexions externe et interne demeurent patentes. Le mot peut prendre ainsi un poids énorme. On dit couramment à un enfant qui a fait une bêtise : '(èta) bièzabrazna'. On traduit : 'C'est vilain'. Mais, en fait, il a été proféré, entendu, écrit, lu : 'Cela <est> sans image' ; èta (cela) bièz (sans) obrass (icône)-na'. Servie par la mise à nu morphologique, la sémantique est aussi dense que le tissu phonique.

6A3. La sémantique

La sexualisation interne des vocables conforte encore la prégnance, donc l'endosomie. Les trois genres de la trinité cosmologique indo-européenne, masculin, féminin, neutre, ne sont pas cette fois de simples caractères de la déclinaison, ils appartiennent au thème du nom, et cela par des règles. Bien plus, ces règles ont une portée analogique. Dans la forme canonique du nom, à savoir son nominatif singulier, le thème masculin laisse à découvert sa consonne finale dure ou mouillée (première déclinaison). Le thème féminin la couvre vocaliquement par '-a' ou '-ia' si elle est dure (deuxième déclinaison), et la laisse découverte si elle est mouillée ou chuintante, car elle est alors vocalisée d'avance (troisième déclinaison). Les thèmes neutres se signalent par '-o' et se rangent dans la première déclinaison. Les dictionnaires ne caractérisent pas un mot par 'masculin' ou 'féminin', comme en français, mais bien par : 'racine (rod) masculine', 'racine (rod) féminine'. La sexualisation morphologique se retrouve jusque dans des formes verbales : au passé, ce sont les genres, non les personnes, qui forment la conjugaison. Quant au pluriel des noms, il est asexué, mais il conserve l'autre distinction indo-européenne intense, parfois active déjà au singulier : animé/inanimé. Un cadavre est inanimé, mais un mort est animé ; une foule et une armée, étant des collectifs, sont inanimés. Quelle sociologie implicite !

Mais c'est la déclinaison qui syntaxiquement contribue le plus à la latéralisation organique. Rien ne fait un tissu plus coalescent que de marquer les fonctions par des cas déclinés, et pas seulement par des prépositions ou des positions du mot, comme en français, langue distanciatrice. Le russe décline donc, tout comme l'allemand. Et il le fait avec des terminaisons très variées, consonantiques : 'm', 'n', 'v', 'kha', et vocaliques : 'a', 'ou', 'o', 'è', 'i', 'ia'. Ainsi, tandis que les cas en 's' ou 'en' de l'allemand, fort discrets, n'entament pas le caractère monématique des mots et resserrent seulement leur déflagration, les cas très visibles du russe proclament les fonctions en tant que telles, nouant intimement le tissu verbal de loin comme de près.

Du même coup, les cas sont nombreux. Ils comptent évidemment les quatre de l'allemand : sujet (nominatif), déterminant (génitif), objet frontal (accusatif), objet tangentiel ou bénéficiaire (datif). Mais on y trouve deux autres des cas du proto-indo-européen : le locatif et l'instrumental, ce dernier étant d'emploi fréquent et marqué. De la sorte, c'est presque toutes les fonctions qui peuvent se passer de la préposition, distanciante, et appartenir intérieurement au mot. Une absence remarquable pourtant, mais qui concorde avec la volonté endosomique ? Celle de l'ablatif, cas de l'ablation, si opératoire en latin, langue juridique, et dont la fonction est ici assurée par d'autres cas, comme en grec.

Sinon, quand la préposition est requise, elle fait corps avec le nom qu'elle précise, vu qu'elle y régit un cas : 'ia v komnatié maïèï pichou' est ainsi plus serré que 'j'écris dans ma chambre', et peut remplir un vers de Pouchkine. Et il arrive même que la préposition contribue à la chaleur ; là où le français dit sèchement : 'un champion d'échecs', 'un compagnon d'armes', le russe dit et pense 'tchèmpiyon po chakhmatam' et 'tavarichtch po aroujiyou', créant les multiples liens de 'po + datif'. Evidemment, en contraste avec les prépositions anglaises de soi très directionnelles, la préposition ici se contente souvent de marquer un simple type d'adhérence, précisée ensuite par le cas. Ainsi, moyennant le cas, 'Na' couvre des directions aussi variées que 'sur', 'en', 'contre', 'pendant', 'pour' (pour deux roubles), 'de' (être en retard de cinq minutes), 'à' (à la manière de)', (à l'an prochain), (au Nouvel An)'.

6A4. Le verbe

Toutefois, comment étendre l'endosomie jusqu'au verbe? Les temps verbaux ne sont-ils pas l'expérience irréductible de l'extériorité ? On peut bien franchir les distances de l'espace, si grandes soient-elles, on ne peut pas retourner dans le passé, ni aller déjà dans l'avenir !

Eh bien, les verbes russes présentent, et cela primordialement, avant toute autre détermination de mode et de temps, ce qu'on appelle un *aspect*, lequel marque si l'action dont il s'agit est indéterminée à l'égard de son achèvement, et est donc éventuellement répétée (lire), c'est l'imperfectif ; ou au contraire comporte son achèvement (lire un livre d'un bout à l'autre), c'est le perfectif. L'imperfectif est normalement premier, quand bien même on peut le reformer parfois à partir d'un perfectif. Ce système appartient au proto-indo-européen, et on en trouve des traces dans la conjugaison grecque, par exemple dans son parfait (perfectif). De la sorte, les actions sont situées d'entrée de jeu soit dans l'écoulement pur, héraclitéen, soit dans l'achèvement définitif, parménidien, ces deux registres étant les deux faces de l'état. Dans le grec post-socratique, ces aspects du verbe ont cédé progressivement la place aux temps du verbe, ou plus exactement ils y sont devenus une simple caractéristique de certains temps (comme le parfait et le plus-que-parfait) ; ils ont même disparu dans les langues considérées par nous jusqu'ici. Signe que l'état s'estompait comme transcendantal premier au profit d'un autre transcendantal : l'action progressive, le progrès (pro-gredi), avec ses présents, imparfaits, aoristes, futurs simples, futurs antérieurs, plus-que-parfaits, ouvrant une dialectique.

Or, en russe l'aspect, donc l'état, reste principal. Gardant la pratique proto-indo-européenne, les thèmes verbaux comportent leur *aspect* par préfixation, suffixation, infixation, avant même de se conjuguer, tout comme, nous venons de le voir, les thèmes nominaux ont un genre avant de se décliner. Et les temps proprement dits préservent cette prévalence des états sur la dialectique du progrès. Perfectif ou imperfectif, le verbe ne compte qu'un passé, sans distinction d'imparfait, aoriste, parfait, plus-que-parfait, et ce passé ne se conjugue pas d'après les personnes, mais selon que le sujet est pluriel ou singulier, et au singulier selon qu'il est masculin, féminin ou neutre ; le passé est ainsi adjectivé, plus qualifiant qu'actif. Et il n'y a qu'un futur, où l'état est également privilégié, puisque, quand il a une forme originale, il est perfectif, et sinon se conjugue moyennant être + infinitif (le futur français est formé de l'infinitif + avoir : aimer-ai). Quant au présent, il ne s'applique qu'aux imperfectifs, désignant ainsi des actions dont on déclare ne pas considérer l'achèvement, et qui par là sont constantes ou itératives, une des deux faces de l'état.

Somme toute, ce système endosomique confirme en stase ce que les philosophes modernes, habitués aux temps progressifs de leurs verbes, ont parfois appelé les ex-tases des moments du temps. Les modes verbaux sont alors limités. L'indicatif et le conditionnel suffisent, sans subjectif ni optatif. Par contre, les infinitifs, participes, gérondifs, toutes formes ayant des statuts de noms, d'adjectifs ou d'adverbes, et marquant donc des états, sont largement représentés.

Reste à envisager les deux verbes essentiels : être et avoir. L'être et l'avoir, c'est là que se joue la topologie fondamentale du vivant et surtout du mammifère : être englobé, ou *être* ; être englobant, ou *avoir* ; le premier ne crée pas d'extériorité, le second en crée une. Nous avons deviné. Dans l'endosomie russe, être est si naïf, si natif, il fait si peu événement dans l'état qui lie le sujet et l'attribut, qu'au présent il n'a pas à être exprimé : 'je suis à la maison' = 'ia' ('je') 'dom-a' ('maison' au locatif) ; 'ma maison est commode' = 'moï dom oudobneū' ; 'être' au présent s'indique assez d'une pause dans la diction ou d'un tiret dans le texte. 'Etre' n'intervient vraiment que pour marquer un autre temps que le présent, ou bien la négation : 'niètt' (ne ièstt) avec le génitif.

Par contre, avoir, étant extériorisant, fait problème. Le russe tourne son englobement actif en englobement passif par la ressource de 'chez' : 'quelqu'un avoir quelque chose' = 'quelque chose chez quelqu'un'. 'J'ai un crayon' = 'Ou minia (chez moi) karandach (crayon)'. 'Tu as un crayon' = 'Ou tibia karandach'. 'Il a un crayon' = 'Ou nivo karandach'. 'Elle a un crayon' = 'Ou niyo karandach'. En cas d'insistance ou d'interrogation, on ajoute 'ièstt'. Alors, le possédé pluriel ne change pas 'ièstt' : 'Oui, il a vraiment une femme et un fils' = 'Ou nivo ièstt jeuna i seun'. La topologie d'une langue est d'une cohérence inébranlable.

Pas de raison, dans un tel système d'existence, de préciser, comme par les articles français 'un', 'des', 'les', 'le-la', qu'un nom représente un individu singulier, ou des individus, ou un universel en extension, ou un universel en compréhension. Donc point d'articles. En revanche, comment se priverait-on de la chaleur conviviale du pronom devant les formes personnelles du verbe, comme font le latin et l'italien ? Et comment ne pas décliner jusqu'aux noms, prénoms et patronymes des personnes (ce que l'allemand ne fait pas), et cela substantivement dans les deux derniers cas, et adjectivement dans le premier, sans doute plus périphérique, plus simplement légal ? Dans l'endosomie, au lieu que l'individu soit un inamovible phonique et graphique, il est lui-même syntaxisé.

6A5. La syntaxe

En résumé, voilà un tissu langagier serré, chevauchant, fortement latéralisé, épais autour de son locuteur, qui préserve la chaleur et la vie, et en même temps rayonne la chaleur et la vie. Par les timbres subtils et définis. Par l'ostentation des fonctions grâce à la déclinaison et aux prépositions régissant des cas. Par l'évidence des thèmes et même des racines archaïques, peu nombreuses et protégées par l'orthographe dite morphologique. Par l'absence d'articles, autre mise à découvert des racines et des thèmes. Par l'impact et le fourmillement de la graphie cyrillique. Et surtout, il faut maintenant l'ajouter, par la liberté que donne la déclinaison non seulement de jouer avec les places du déterminant et du déterminé, mais aussi de placer les blocs sémantiques et les fonctions dans l'ordre d'ébranlement le plus efficace pour la chaleur fantasmatique et logique de la sentence. Par là, les vers de Maïakowski pourront souvent consister en un mot isolé : « mot ainsi plus lourd, plus en suc, plus en sang, aussi serré qu'un ongle fermement tiré, juste essayé et aussitôt expulsé, nous rendant plus responsables de lui, inversant sans cesse le mètre ».

Plusieurs de ces caractères font que le russe est, avec le sanskrit, une des présences les plus insistantes du vieux fonds proto-indo-européen, et en particulier de ses ressources syntaxiques latéralisatrices dégagées par la grammaire comparée : la distinction animé/inanimé, le couple perfectif/imperfectif, la déclinaison et la conjugaison accordantes, la trinité masculin-féminin-neutre, la trinité racine-thème-désinence, la trinité des trois degrés d'un même radical : voyelle forte/ voyelle fléchie/ voyelle absente, ou apophonie vocalique. Le tout sur le fond de la trinité sociologique : fécondité/guerre/loi, répondant à paysan/guerrier/roi.

Les analyses archéologiques de Marija Gimbutas (1963) attribuent la révolution proto-indo-européenne à la « civilisation des tertres (kurgan) » qui a écloué au IV^e et au III^e millénaires dans la plaine qui va du Dniepr au haut Iénisséï, c'est-à-dire de l'Ukraine au Kazakhstan, tout le long du 50^e parallèle, en des lieux favorisés déjà par des civilisations néolithiques que nous apprenons à mieux connaître chaque jour. Alors, non seulement la langue russe est une spécialisation endosomique de la révolution syntaxique indo-européenne, latéralisante, mais le milieu russe, avec sa géographie singulière, a sans doute eu une part décisive dans l'éclosion de cette révolution syntaxique elle-même.

Plaine + terre + climat continental, c'est-à-dire circulation facile + défense militaire et stratification sociale haut-bas + défenses physiques immédiates, mais aussi transitions étirées de la nuit et de la lumière (*deiv, dieu) ! Cet environnement et cette topologie, créant une situation non encore dialectique (il faudra attendre les post-socratiques pour passer de l'aspect de l'état au temps), mais proto-dialectique, mérite d'être méditée quand on pense à l'anthropogénie. Tout comme l'absence de ponctuations majeures de ce paysage est, au dire de certains locuteurs russes actuels, l'image (l'induction ?) des compénétrations latérales (de la non-ponctuation ?) phoniques, morphologiques, syntaxiques de leur langage.

6B. Les consonances culturelles

L'institution primordiale qui consonne avec une langue aussi endosomique est évidemment le repas. Repas de nourritures substantielles, où les liquides brûlants, borchtch, vodka et thé à côté de la réserve d'eau bouillante du samovar, sont aussi vitales que les viandes, d'autant plus importantes que le légume est rare, le chou mis à part (la soupe aux choux se dit 'chtchi', quintessence de la phonétique). Mais ce repas est autant une recharge de la «psychè» au sens grec (principe animateur corporel), puis du «pneuma» toujours au sens grec (principe spirituel évusif, pneumatique), dans une savouration des mets qui compte moins que celle des mots. La liturgie prandiale comporte deux moments : l'expression de l'affection commune, puis bientôt la perte de chacun et de tous ensemble dans l'espace, dans le temps, parmi la divagation des hommes et la raideur des lois, à mesure que la soirée et l'ivresse s'avancent. Car l'approfondissement de l'immensité nocturne fait partie de l'approfondissement de la communauté. On ne dit pas : de la société, toujours suspecte.

Autour du repas, c'est la chambre, 'komnata', l'abri agricole-nomade contre la fuite trop lisse de l'environnement extérieur, et qui pour cela privilégie la viscosité des formes et des couleurs, stabilisantes et réchauffantes, comme les mots et les mets. La cellule architecturale n'est pas la maison, à moins que celle-ci, comme l'isba, et aujourd'hui la datcha, n'excède point trop les dimensions de la chambre. A fortiori pas d'urbanisme, comme le constataient déjà les troupes napoléoniennes passant de Paris à Moscou. Les perspectives de Léningrad sont «la fenêtre par laquelle la Russie regarde en Europe». Ailleurs, dans la torsion de leurs bulbes et l'insistance de leurs couleurs (de crépuscule transparent, «prazratch(i)neui soumrak»), les palais et les églises créent en grand la viscosité agricole-nomade que la chambre assure en petit.

Pour le reste, tout conduit à l'icône, qui rayonne comme le mot russe. Par la monotonie de ses thèmes, par sa centration sur le visage, par les entrelacs de ses fonds et aussi de ses figures, par sa couleur-lumière à la fois épaisse et diffuse, l'icône et l'iconostase transforment l'espace et le temps en états, piégeant la transcendance même dans l'endosomie. En Occident, les images sont distinctes de ce qu'elles représentent : «imago alicuius rei est ad quandam significationem, non est ipsa res», insistait Thomas d'Aquin, coupant court à toute idolâtrie. Continuant Byzance, l'image russe participe ontologiquement, et pas seulement sémiotiquement, de ce qu'elle figure. Stase dans l'iconostase, état parmi les états, perfectif/imperfectif déclaré, elle est véritablement la Vierge et le Sauveur, ou en tout cas leur lumière. D'où le sérieux des querelles iconoclastes, perpétuées devant les portraits de Lénine et de Staline. Le génie de Roublev fut d'élargir l'entrelacs de l'icône, de filtrer la viscosité de sa couleur, sans perdre son épiphanie. Il est remarquable qu'il ait travaillé à Moscou au moment de la constitution du russe actuel autour de 1400. Malevitch dans la vitesse héraclitéenne-parménidienne des formes, et Rothko dans la suffusion lumineuse de la couleur, montrent que cette épiphanie se continue à travers le XXe siècle.

Aucun philosophe fracassant, il fallait s'y attendre. Car rien dans la turbine physiologique et thermique de l'endosomie n'appelle les médiations lointaines qu'est une grande philosophie. Le matérialisme de Lénine dé-dialectise Marx : «Toute différence mystérieuse, ingénieuse et subtile entre le phénomène et la chose en soi n'est qu'un tissu d'absurdités philosophiques». La «sophologie» de Soloviev (peut-être surtout poète) et de Serge Boulgakov est une gnose érudite, obsédée de communion et de contact immédiat, où réel et réalité, et surtout souvenir et présent veulent coïncider. La religion orthodoxe a poussé le plus loin la symbolique conjugale du corps de l'Église unie au Sauveur. Elle a aussi fermement rejeté les définitions juridiques tranchant le mal qu'on confesse et le bien qu'on ne confesse pas, à la romaine, pour cultiver un aveu libre qui laisse au repentant l'intimité presque physique de la faute et du repentir.

La paresse philosophique devait aller de pair avec une puissante littérature en prose, seul moyen de la gnose en acte. Le roman russe s'égalait au vent de l'immensité extérieure, tantôt tentant de le domestiquer par le parcours orchestré chez Tolstoï, tantôt s'abandonnant à sa folie chez Gogol, tantôt faisant résonner ses illuminations charitables ou diaboliques, en tout cas «idiotes», jusque dans les courants d'air des intérieurs de Dostoïevski. Tous ces romanciers partagent un même procédé : mener de front de tout petits détails très exacts avec des desseins généraux sans axes de référence. C'est ce qu'on a parfois appelé réalisme et métaphysique, et qui n'est ni l'un ni l'autre, mais seulement l'expérience d'un temps et d'un espace non dialectisables où tout plein est vide, tout vivant mort ou jamais né, en d'inachevables *Ames mortes*, d'inconciliables, incoordonnables et du reste aussi inachevables *Frères Karamazov*. Dès 1849, dans *le Songe d'Oblomov*, Gontcharov décrivait la tentative de conversion du Russe quiétiste Oblomov ('Ablomov', ablameuvatyé', être cassé) par le Russe mi-occidentalisé Shtoltz, et l'échec de cette perestroïka. Lénine connaissait l'écrit et en mesurait la portée.

Sur pareille plaine, la poésie ne peut être d'abord qu'horizontale, c'est-à-dire épique : «Na biériégou pousteunneukh voln (Sur berge <des> désertes ondes)/Stayal On (<se> tenait-il), doum viilikikh poln (<de> pensées grandes rempli), i vdal gliédièl (et au loin regardait)». Ainsi commence le canonique *Cavalier d'airain* de Pouchkine. Et, pour les mêmes raisons que les romanciers, les poètes conjoignent vastitude et détail. Un poème de Maïakowsky de 1922 commence par un simple et large effet de lumière : un garçon («Maltchik») s'avance face à un couchant jaune inégalable («niéprivzaidima jolt»), où la neige même jaunissait («snièg jeultièl»). Et subitement : Chol (Avançant)/ vdrouk (soudain)/ vstal (arrêta)/ F cholk (Dans soie)/ rouk (des mains)/ stal(i) (acier).

Le suicide est consommé en six monosyllabes, qui sont six vers, avec toutes les causalités circulaires de Chol/cholk, vdrouk/rouk, vstal/stal, sans compter «jolt/jeultièl/Chol/cholk». Comme 'cholk' est un accusatif, on sent même le poignard glisser dans la soie des mains. Grâce à l'extraordinaire force iconique des mots russes, le paysage («jolt») et la marche («Chol») suffisent à déterminer la mort. Tout *L'Étranger* de Camus en une quinzaine de lignes.

L'art musical, on s'en doute, s'est nourri au «sandhi» du langage, c'est-à-dire aux timbres, plutôt qu'à la mélodie et au rythme. Il fut d'abord celui des chants liturgiques, archaïques comme les racines et les thèmes des mots. Puis, quand il devint instrumental, il s'est disposée, non en vrais opéras ou symphonies, mais en suites de tableaux instrumentaux (*Tableaux pour une exposition*), véritables icônes sonores, de Moussorgsky à Chostakovitch. Le rock russe actuel est un poème long comme les repas et les offices orthodoxes, où le groupe participe de l'intérieur (endosomiquement) à la voix et au corps du poète et de tous. Dans la danse autochtone, les corps individuels sont les organes ou les répliques du corps convivial. À cet égard, la danse classique est en Russie aussi muséale que Léningrad, où elle fut d'abord introduite par le Marseillais Petipa.

Quant à l'*intelligentsia*, si son nom a fait le tour de la planète, elle n'a sa force native que là, communiant, tantôt croyante tantôt athée, mais millénariste toujours, exaltant jusqu'au paroxysme le repas de nourriture et le repas de mots. Les propos de Jésus et de Pilate dans *Le Maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov illustrent assez l'essence gnostique de son logicisme, surtout si on les compare à ceux de Borges sur le même thème.

La communauté russe est sans doute la seule où la notion de «classe» au sens marxiste ait pu être autre chose qu'une abstraction militante. Participant à la foule pleurant après la mort de Lénine, Maïakowski croise au plus serré endosomie et classe : «Joie que soient communes même les larmes hors des yeux [...]. Plus fortement/ et plus purement/ impossible de communier/ avec le noble sentiment/ qui a nom -/ classe ! : Sil(i)niéié/ i tchiichchié/ nil(i)zia pritchiastitsa/ po imeni -/ klass ! Pour l'emploi de 'pritchiastitsa', le commentaire officiel ne craint pas de rappeler le sens premier : recevoir l'eucharistie. Les programmes politiques, comme les religions, ont besoin de certains sols langagiers pour s'épanouir.

L'importante contribution russe à la linguistique ne dément pas l'endosomie et l'icône. Jakobson a systématisé les phonèmes de toutes les langues connues en les ramenant aux divers remplissages d'une matrice de douze traits, douze couples d'opposés sonores, physiques mais aussi existentiels : compact/diffus, énergie forte/énergie basse, voisé/non voisé, strident/non strident, diézé/non diézé, bémolisé/non bémolisés, etc. Il a franchement marqué les restrictions qu'il fallait apporter à l'arbitraire du signe trop massivement emprunté par Saussure à l'Américain Whitney, et cela dans le rapport signifiant/signifié, mais aussi dans le sens phonique des mots, coïncidant ou non avec leur sens lexical ; et il cite Mallarmé remarquant que 'nuit' est phoniquement clair, tandis que 'jour' est phoniquement obscur, alors que dans le couple tchèque den/noc (comme dans le latin diem/noctem) cette discordance n'intervient pas. Il n'a cessé de signaler qu'on ne saurait comprendre adéquatement une langue si l'on ne repère pas selon quelles voies elle s'apprend chez l'enfant et se perd chez le sénile ou l'aphasique, et il a proposé en particulier une psychologie génétique des phonèmes à partir de l'opposition a/p, a/ou, ou/i, p/t, d/t, et ainsi de suite. Il s'est constamment préoccupé de situer la fonction poétique, considérant que le langage y renvoie autant à lui-même qu'à des désignés extérieurs.

On a beaucoup parlé de l'âme russe. Ce genre de cliché n'est jamais faux. Si 'âme' est pris dans son sens étymologique de souffle puissant, chaud, intérieur et néanmoins subtilement modulé latéralement, c'est là une description rigoureuse.

*

LE NÉERLANDAIS ET LE POLDER

Want indien men de zelfstandigheid eindig stelde, zo zou men in haar natuur ten deel het wezentlijk te zijn (Existere) ontkennen (Negare) ; 't welk ongerijmt is. (Orthographe originale.)

Car si on supposait finie la tenue-par-soi, on dénierait partiellement dans la nature de celle-ci l'être essentiel-nodal ; ce qui est absurde (non rimé, sans rime ni raison)

Spinoza, *Ethica*, Proposition VIII

7A. Le langage

Le russe nous a montré que certaines langues sont en relation étroite avec leur environnement, et à cette occasion nous avons, à côté de l'arabe, allégué le néerlandais, le 'nederlands', langue des Neder-landen, des bas-pays (le «plat pays» de Brel), ceux de la Belgique néerlandaise et des Pays-Bas proprement dits. Là, dans une lutte constante contre la mer nourissante et invitante, mais aussi submergeante, les groupes humains ont été appelés à des prestations physiques soutenues en même temps qu'à une très exacte intégration sociale ; on ne badine pas avec les digues et les polders. Là, le rêve même reste réalité, jusque chez les mystiques.

La langue néerlandaise correspond étroitement à cette situation. Dans sa diction comme dans ses textes, elle crée un frottement au corps propre, aux objets et aux autres corps dans un contact tantôt frontal tantôt râpeusement coude à coude, qui contraste avec l'endosomie subtile du russe.

7A1. La phonosémie

Ainsi, dans le fonds commun germanique, déjà consonantique au départ, le parler de Spinoza, de Rembrandt et de Van Eyck a-t-il privilégié les consonnes robustes, et parmi elles, les gutturales ouvertes très râclées : 'GH' à l'initiale, 'KH' en finale, grâce auxquelles le corps parlant se projette d'un dedans solide vers un dehors solide tout en confortant sa prise de sol. L'occlusive finale est toujours sourde (p-t-k), évitant l'afféterie du 'd' du 'god' anglais, et les subtilités phonématiques de l'opposition 'god/got' ; si vous dites 'GHod' au lieu de 'GHot', c'est inhabituel, mais on comprendra 'Dieu', et on ne vous en tiendra pas rigueur ; dans pareil réalisme, l'orthophonie, comme toute orthodoxie, a peu de crédit. Le 'r' est roulé richement ; le 'h' initial est fort ; le 'w' est soufflé comme en anglais, mais sans le détour sophistiqué de «wh». Corrélativement, les voyelles sont peu éclatantes, et beaucoup se réduisent au son neutre, le «murmur vowel» anglais, que nous écrivons 'i' : 'vergemakkelijken' (faciliter) se dit presque 'v_irGH_imak_il_ik_i(n)'. Mais ces voyelles neutres restent solides, et les diphtongues, au lieu de faire flotter l'émission vocale, comme en anglais, l'étoffent : rijk (rèik, riche, royaume), 'vrouw' (vraou, femme), tuig (teuiKH, outil).

Somme toute, prononcer correctement 'Rembrandt van Rijn', 'Brueghel', 'Rubins', 'V_irmeer van Delft', 'GHeert van Veld_i', et surtout les 'GH' et 'KH' prenant en tenailles le 'oa' central de

Van Gogh (GH-oa-KH), c'est déjà faire un pas décisif dans la compréhension des peintres ainsi nommés. De même, dire Amsterdam avec l'accent de Brel, donc avec 'tɪr' encadré par 'am'- 'am', selon la même structure que GH...-KH, c'est déjà comprendre les avenues-canaux, les «grachten», eux aussi sonnante GH...-KH. L'écart avec le français est bien rendu par l'opposition entre l'exclamation 'Volontiers !', dont la phonie se courbe presque cérémonieusement, et son correspondant néerlandais 'Graag !', où, pour exprimer l'adhésion, les plus compactes des consonnes, 'GH-KH', compriment aussi la plus compacte des voyelles, 'a'.

La longueur presque constante des syllabes, même des neutres, confirme la solidité de la saisie, comme en français et en allemand (les voyelles dites «longues» et «brèves» sont plutôt des fermées et des ouvertes). Mais la tessiture est beaucoup plus serrée, jusqu'au grondement des jurons : 'God verdoeme ! God verdomme !'. Quant à l'accent, nulle part parmi les langues européennes il ne marque autant l'appui. Alors que le locuteur anglais monte à l'octave supérieure (dans 'extraordinary', 'magnificent', mais aussi dans le banal 'indeed'), que l'allemand se plaît à des stridences sur une même note ('Das ist das wichtigste !'), que le danois roucoule, que l'italien prend courage en montant le ton et en planant, le locuteur néerlandais s'assure en baissant le ton, en prenant sol. Bien plus, par le jeu de la morphologie, il est fréquent que l'appui, qui affecte d'ordinaire la première syllabe du *mot isolé*, ou plutôt l'unique syllabe de la racine, comme dans les langues germaniques, se situe au-dedans (parfois même au milieu) du *groupe phonétique*, lequel de la sorte prend une forme d'entonnoir (léger-lourd-léger), autre modalité de la structure convergente et comprimante que nous venons de rencontrer sous la forme GH...-KH: 'getuigen', 'vertrouwen', 'gebaren', bewijzen (moyennant des affixes) ; 'de waarde' (moyennant l'article) ; 'de vrienden' (moyennant l'article et le pluriel). L'entonnoir accentuel peut s'échauffer de son redoublement : 'mijn beste vrienden' (mes chers amis). Parmi toutes les langues ici envisagées, le néerlandais est sans doute la seule à avoir un accent d'*intensité* au sens plein et rigoureux du terme.

7A2. La syntaxe

La morphologie du nom et du verbe est du même esprit substantiel. Dans un réalisme immédiat, pourquoi s'encombrer de cas, mis à part un génitif dans quelques composés : 'Vrijheid<s>laan', 'avenue <de> la liberté'? Les prépositions et affixes verbaux suffisent presque à tout. Toujours selon le même parti substantialiste, le substantif se dit éloquemment 'zelfstandig naamwoord' (mot-de-nom tenant-par-soi), et il conserve les trois genres indo-européens, masculin, féminin, neutre, dont cependant la détermination est plus tolérante qu'en français (toujours l'horreur du dogmatisme). Germaniquement, on rencontre pas mal de composés, mais jamais trop longs (aucun excès en rien). Au français 'dentifrice' correspond 'tandpasta', mais pas de 'Zahnreinigungsmittel' à l'allemande. L'étymologie est présente, comme dans les langues germaniques, mais sans avoir la force déflagrante qu'elle recèle en allemand.

La syntaxe confirme la profondeur substantialisante en exploitant fermement les dispositifs germaniques gigognes. Ainsi, la subordonnée a la forme : sujet + complément/attribut + verbe. Et la principale subit l'inversion, verbe + sujet + complément/attribut, chaque fois que la sentence commence par autre chose que par le sujet de la principale. Un adverbe peut même s'intercaler au milieu d'une locution pronominale. A 'Maintenant j'en suis intimement persuadé' correspond 'Nu ben ik er vast van overtuigd', où 'nu ben ik overtuigd' ('maintenant suis-je persuadé') enserme 'er van' ('de cela'), lequel à son tour enserme 'vast' (fermement). Comme on l'attend dans un réalisme très immédiat, les modes mentalistes sont peu marqués : quasiment pas de subjonctifs. Les déterminants (adjectifs, certains compléments) se mettent germaniquement avant le déterminé, mais jamais par paquets comme en anglais ; et 'van' (le 'de' français) est fréquent, toujours dans le

souci d'évidence robuste. Le 'phrasal verb', au lieu de rester groupé comme en anglais ('to go on', 'to sort out'), est souvent séparable ('afscheidbaar'), c'est-à-dire qu'il renvoie l'affixe à la fin de la proposition, si longue soit celle-ci, confirmant la structure gigogne, encadrante.

7A3. La sémantique

La sémie des mots à son tour évoque des densités sans pareilles. Tel 'wezen', que nous traduisons par essence. Le correspondant allemand, 'Wesen', désigne également ce qui caractérise et distingue une chose. Mais on sent bien que pour l'allemand l'essence tient en façons d'être, et 'Wesen' veut dire aussi 'manières' : voilà de quoi nourrir des dialectiques subtiles, fichtéennes ou hégéliennes. Au contraire, le 'wezen' néerlandais allègue, non pas des façons d'être, mais l'être même, comme centre compact, comme noyau ('kern'). Ces deux orientations, la première plus déterminative, la seconde plus ontologique, se confirment dans 'verwezen'-'verwesen', qui s'adjoint le préfixe germanique 'ver', lequel marque toutes espèces de transformations (accomplissement, destruction, déviation, inversion, etc.). Or l'allemand entend 'verwesen' dans le sens de décomposer et d'administrer ; c'est donc encore de déterminations qu'il s'agit. Le néerlandais comprend 'verwezenlijken', 'verwezenlijking' comme 'mettre-en-être', en une action dont la force ontologique («ontifiante», «entifiante») n'a d'équivalents ni dans 'effectuer' français, ni dans 'to realize' anglais, ni dans 'ausführen, verwirklichen, realisieren' allemands. La saisie nodale se confirme dans le substantif 'substantie', qui désigne également un noyau (kern), ou la matière première, tandis que le correspondant allemand, 'Substanz', n'a qu'un emploi philosophique, presque citatif. Le contraste est fondamental. D'un côté, la pluralité et la plurification infinie et infinitésimale des monades de Leibniz. De l'autre, la solidité, le «d'un-seul-tenant» de la substance de Spinoza.

Du reste, ceci dépasse le cas de «wezen», et c'est tout le vocabulaire néerlandais qui a tendance à centrer, concentrer, ramasser, au lieu de disséminer ; en d'autres termes, la prolifération sémantique y est aussi réduite qu'elle est prospère en allemand ou en anglais. On le voit dans la perception des affixes. Dans les dictionnaires anglais ou allemands courants, les préfixes ('be-', 'ver-', 'ent-', etc.) donnent lieu à des entrées particulières et riches. Au contraire, un dictionnaire néerlandais comme le Van Daele n'en prévoit pas. Tout se passe comme si le préfixe, quand il est inséparable (onafscheidbaar), faisait corps avec le mot, pris dans sa pesée, dans son insistance globale, tandis qu'en anglais il donne lieu à jeux logiques, en allemand à jeux dialectiques, phénoménologiques, psychanalytiques.

Il faut alors rassembler les caractères sémiques, morphologiques et phoniques relevés jusqu'ici pour comprendre la massivité extraordinaire des mots néerlandais impliquant le locuteur lui-même, tels 'getuigen' (témoigner), 'vertrouwen' (avoir confiance dans), 'beslissen' (décider). Ou encore le 'houden' du «Ik Hou» («Je tiens») de Guillaume d'Orange, qu'on ne traduit suffisamment en français qu'en ajoutant 'bon' («Je tiens bon»), et dont toute la coalescence se dévoile dans 'houden van', littéralement 'tenir de', beaucoup plus adhésif que notre 'tenir à', comme quand on lit dans le *Journal d'Anne Franck* : «Nu is mijn eerste wens na de oorlog, maak me Nederlander ! Ik houd van de Nederlanders, ik houd van ons land, ik houd van de taal, en wil hier werken.» (C'est mon premier souhait après la guerre, faites-moi Néerlandaise ! Je tiens aux Néerlandais, je tiens à notre pays, je tiens à la langue, et je veux travailler ici.) En français et en anglais, cela sonne un peu creux et grandiloquent. Dans l'original, le 'houden van', coude à coude et 'dichter bij' (plus prochainement près), est le correspondant latéral de la 'verwezenlijking' frontale.

Rien donc, dans cette densité rugueuse qui va jusqu'au raclage buccal, ne s'oppose à ce que l'orthographe soit strictement phonétique, comme en espagnol, mais sans l'accentuation, laquelle généralement va de soi («Il ne faut pas faire quatre passes quand on peut marquer en deux passes», dit l'entraîneur néerlandophone de Bordeaux). Et la solidité horizontale exclut, bien sûr, la majusculation des substantifs à l'allemande. Les gestes qui accompagnent le langage sont relativement rares, mais, quand ils miment, c'est avec la même immédiatité et la même participation de tout le corps que les mots. Evidemment, la «*verwezenlijking*» généralisée va de pair avec une crudité qui exclut toute demi-teinte. En français, en raison de l'abstraction latente des termes même concrets, on peut dire et écrire, par exemple, que la copulation sexuelle comporte une relation tenon-mortaise. Pour l'inconfort des traducteurs, la formule transposée littéralement en néerlandais serait si brutale qu'elle ferait contresens.

Cependant, tout langage, étant inadéquat à ce qu'il exprime, a besoin d'un certain taux de glissement, de fuite, de subtilité. Comment les obtenir ici sans contrevenir à la structure de la langue ? Nous retiendrons cinq recours principaux. (1) L'emploi surabondant de diminutifs, '-je, — tje, -ke' : à 'tu me donnes la main ?' correspond 'geef me een handje' (donne-moi une petite main). (2) L'insertion d'éléments courts sans fonction impérieuse, comme 'eens' (une fois) ; d'où l'incongru 'une fois' des Bruxellois marqués par le bilinguisme. Les incidentes comme 'zie je' (vois-tu ?) ou 'weet u' (savez-vous ?) sont si fréquentes qu'elles ont même un nom spécial : 'stopwoorden' (mots d'arrêt). (3) Les glissements de l'intonation, à l'anglaise, surtout aux Pays-Bas. (4) Les minauderies de l'intonation, à la française, surtout en Belgique. (5) Les emprunts massifs de mots étrangers prononcés plus ou moins avec leur accent, et qui ne tiennent pas à une pauvreté congénitale du vocabulaire, puisque le néerlandais dispose du même fonds commun que l'allemand, même s'il s'interdit les composés trop longs.

Le flirt avec le français, qui connut un paroxysme au XVIIIe siècle hollandais, mérite une mention spéciale. Ici comme ailleurs, de Londres à Moscou, ce genre de maniérisme a assuré le marquage social. Mais il y a plus. L'anglais a la commodité et la puissance (shakespearienne) de composer les ressources sémantiques des langues germaniques, mobilisatrices et individualisantes, et des langues romanes, juridiques et universalisantes. Les emprunts au français ont été pour le néerlandais une façon de participer au même bénéfice. La séduction fut d'autant plus forte que le locuteur néerlandais partage avec le locuteur français le goût de l'évidence du langage, en contraste avec l'anglais et l'allemand, plus contournés.

7B. Les consonances culturelles

Ce système devait alimenter peu de créations musicales, sauf au XVe siècle, dans le moment de la polyphonie dite franco-flamande, justement dense et épaisse, au point qu'on l'a parfois rapprochée des profondeurs de la peinture à l'huile. Par contre, il devait porter une production picturale extraordinaire, en quantité et en qualité.

La peinture dite «hollandaise» et «flamande» est un art de la matière, «*materia prima*» au sens scolastique, dont le statut en deça de toute détermination frappa violemment Antonin Artaud face à Van Gogh (*Vincent Van Gogh, suicidé de la société*), Jean Genet face à Rembrandt (*Ce qui est resté d'un Rembrandt déchiré en petits carrés bien réguliers, et foutu aux chiottes*), Samuel Beckett face à Bram (Abraham) Van Velde (*Le Monde et le pantalon*). Mais c'est aussi souvent, et corrélativement, une peinture de géométrie pure jusqu'à la non-figuration stricte, chez Saenredam et Piet Mondriaan, ou dans le groupe De Stijl : les noms de Rotterdam et d'Amsterdam évoquent la digue (dam), et celui de Den Haag la haie (haag). Combinant les deux

aspects, Vermeer a suscité une matière-ordre, ou plutôt une matière-lumière substantiellement arrêtée, contemporaine de Spinoza. De même, par leur fond blanc préalable, mais aussi par leurs figures s'entre-poussant à partir du fond chez le premier et bombées vers le fond chez le second, Bosch et Bruegel ont produit une peinture graphique et lumineuse de-par-derrrière et de-pour-dedans. Van Eyck est le peintre le plus compact de l'histoire humaine : compacité de graphisme, compacité de brillance. Jusque chez les «petits maîtres», les chambres dans la chambre, la porte ouvrant sur la porte, comme aussi, dans les natures mortes, les fruits dans les fruits, le gibier dans le gibier répètent la structure gigogne activée par la syntaxe et la phonie de la langue. On distinguera néanmoins les peintres du Nord, plus statiques, protestants, à morale stricte, et les peintres du Sud, plus mouvementés, catholiques, à morale accommodante.

En architecture, ces locuteurs à la fois singuliers et collectifs ont produit des façades chaque fois différentes (pour l'autarcie de l'individu) mais selon un gabarit communal (pour l'adhésion communautaire), en contraste avec le façadisme à gabarit anarchique du *no man's land* culturel qu'est Bruxelles. On a dessiné des cuisines «équipées» selon Mondrian, et les quelques planches rectangulaires du fauteuil de 1917 de l'architecte Rietveld restent la déclaration la plus décisive du groupe De Stijl, tremplin et mentor du Bauhaus.

Bien sûr, peu ou pas d'idéologie politique. Nul besoin de «socialisme» ni même de «déclaration des droits de l'homme» pour que la société et l'entreprise soient égalitaires et ne laissent tomber personne. Le mot 'burgerij' (bourgeoisie) ne désigne pas un état abstrait, mais la collection des individus bien établis, 'welgesteld', pratiquant une organisation locale (localisatrice) intense (ramassage attentif des crottins par les camionnettes superclean du «Caca de La Haye», le «Haagse Kak»), mais en respectant, presque exaltant l'indépendance radicale de chacun. Pas de «petits» bourgeois, du moins dans le Nord. Tout bourgeois est moyen, par son être, par son «wezen», même s'il est 'provo' ou hooligan ou fou, depuis la *Nef des fous* et *Dulle Griet*. On n'a rien compris à ce réalisme si l'on n'a pas mesuré sa familiarité avec la folie «commune», bref avec Ruysbroek, Erasme, Bosch, Bruegel.

L'entreprise commerciale a le même visage. Si elle se défie des projets prétentieux, elle envisage spontanément des stratégies à long terme. La colonisation de l'Indonésie autrefois comme la planétarisation de Philips aujourd'hui montrent que la 'verwezenlijking', apparemment bornée et bornante (Vermeer peintre ne quitte pas Delft), peut porter loin. New York, qui fut d'abord New Amsterdam, l'atteste dans les noms néerlandais de la 'Bowery' (baw;ri), de Harlem (harl;im) et de Brooklyn (broukl;in), sans oublier Peter Stuyvesant, le Hollandais Volant, dont le décollage continue d'inspirer la diagonale ascendante de toutes ses publicités.

Avec ce parler et cette graphie, la littérature n'est pas médiocre, mais elle n'a jamais eu l'envergure de la peinture, sauf au Moyen-Âge, dont le réalisme, fantastique à force d'être réel, consonna avec la structure de la langue, aussi bien dans *Reinaert de Vos* (Renard le goupil) que dans le mysticisme tempéré de Ruysbroek. Même à la Renaissance, si Erasme écrit et pense en latin son *Encomium moriae* (éloge de la folie) et sa *Ratio verae theologiae*, on ne saurait comprendre la fascination européenne qu'exerça son pantagruélisme («Père, ai-je dit, je dirai même mère [...] ; le peu que je suis et tout ce que je peux valoir, je l'ai reçu de vous seul», lui écrit Rabelais) si l'on n'y suit, de ligne en ligne, le croisement du *Reinaert* et de «la vie commune». Ce n'est pas le Huizinga de *Homo ludens* qui nous contredirait.

Mais terminons sur le cas foudroyant de Spinoza, en ce XVIIe siècle qui fut aussi celui des peintres. Somme toute, après ce que nous venons de voir, il n'est guère étonnant qu'un Juif d'origine

portugaise vivant à Amsterdam et La Haye comme polisseur de verres et lisant Descartes, et par ailleurs contemporain exact de Vermeer de Delft, ait tracé les digues du polder métaphysique qu'est *l'Ethica ordine geometrico demonstrata*, où la béatitude tient en l'acquiescence à l'essence adéquatement saisie de ce qui est en-soi. 'Acquiescence' (quiescere ad, se reposer à-vers-dans) a été retenu par Littré justement pour traduire *l'acquiescentia* spinozienne. Cependant, à lire le texte latin de *l'Ethica*, comment ne pas être troublé que cette acquiescence, qui a tellement fasciné Flaubert, semble se déduire de concepts largement formels, comme 'substantia' et 'attributum', ou assez plats, comme 'existere'?

On se rappellera donc utilement que Spinoza a appris le latin sur le tard, vers vingt ans, et qu'il a continué à penser en sa langue courante. Ce n'était pas le cas, rappelons-le, du Descartes des *Meditationes*, formidable écrivain latin, ni même de Pascal mathématicien s'excusant de passer au latin pour se faire mieux comprendre dans une lettre à Fermat. Alors, en présence des annotations en néerlandais, courtes mais décisives, de la version latine de *l'Ethica*, on s'aperçoit que la timide «substantia» (ce qui se tient en-dessous) est en fait une «zelf-stand-ig-heid» (qualité de ce qui tient par soi), laquelle du reste est phoniquement et donc aussi sémantiquement plus massive que la 'Selb(st)-stand-ig-keit' allemande. Que le froid «attributum» (attribué à) est une affaire de «toe-eigen-ing», le 'eigen' (propre) germanique étant beaucoup plus intime que le propre latin, sans compter qu'il s'agit ici du substantif verbal (-ing), et non pas du nom (-nis). Que le banal «existere» (sistere-ex) du latin est «het wezenlijk te zijn», avec la force nodale, nucléaire, que nous avons reconnue au 'wezen', et nullement un simple 'bestaan' (fait d'être).

Et de la sorte, une fois pesées les trois massivités et autarcies qui se cachent derrière 'substantia', 'attributum', 'existere', la fameuse définition liminaire de *l'Ethica* («Per causam sui intelligo id cuius essentia involvit existentiam...») acquiert la densité absolue qui lui permet d'engendrer toutes les digues des propositions, démonstrations, scholies, corollaires jusqu'à l'acquiescence finale à travers les idées adéquates. D'autant que, dès une annotation de la deuxième page, 'natura' est mis en rapport avec «des zelfs natuur», où le 'zelf' germanique est beaucoup plus dense que le 'ipsum' latin ou le 'soi-même' français. Et c'est sans fausse note que suit une éthique, mi-néerlandaise mi-juive, où chacun pousse son avantage aussi loin que possible et au minimum de frais, sans complexe, l'ordre universel étant reconnu pour autant. Est-ce même ici l'ontologie qui engendre l'éthique, ou l'inverse ? Il reste que Spinoza a titré *Ethica* la plus ontologique (la plus «entifiante») des ontologies.

Le néerlandais langue philosophique ? En tout cas, pas comme l'allemand, incitateur de dialectique historique, d'analyse transcendantale, de phénoménologie et de psychanalyse, en raison de son volcanisme étymologique, qu'on ne retrouve pas ici. Ce langage est trop de bon sens pour alimenter la prétention du philosophe à tout expliquer : les 'ideae adaequatae' de Spinoza n'expliquent pas, mais fondent ; plus près de nous, on comparera le solide et terne *De Vrouw (La Femme)* du naturaliste F.J.J. Buytendijk au brillant et spécieux *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Par contre, le néerlandais ne serait-il pas théologique, d'une certaine théologie à la fois intense et quotidienne (on voudrait dire : laïque) ? La question se pose quand on suit la filière Ruysbroek, Erasme, Spinoza et quelques théologiens d'aujourd'hui. Théologie de béguinage ou de «frères (soeurs) de la vie commune». Non sans ruades profondes, fortement diagnostiquées par Claude Louis-Combet.

C'est dans un intérieur luisant de la France presque Flandre que Balzac situait *La Recherche de l'Absolu*. On continuera d'y penser en rêvant, plus qu'à l'alchimiste Van Helmont, au pendule et aux ondulations lumineuses de Huygens, aux animalcules de Van Leeuwenhoek, aux mutations et aux pressions osmotiques des plantes chez De Vries.

*

LE PORTUGAIS ET L'Océan

*Já no largo Oceano navegavam,
As inquietas ondas apartando ;
Os ventos brandamente respiravam
Das naus as velas côncavas inchando*

*Déjà dans le large Océan ils naviguaient
Séparant les ondes inquiètes ;
Les vents respiraient suavement
Gonflant les voiles concaves des navires.*

Camões, *Os Lusíadas*

Le Portugal bascule vers l'ouest, à contre-Europe. Cette pente a découragé sa population d'envahir le plateau voisin de la meseta espagnole, et l'a écoulée sans cesse vers l'ailleurs océanique, occidental. Pessoa fait de cette topologie remarquable le poème liminaire de *Mensagem* :

A Europa jaz, posta nos cotovelos : / De Oriente a Ocidente jaz, fitando. [...] /// Fita, com olhar esfingico e fatal, / Ocidente, futuro do passado. / O rosto com que fita é Portugal». («L'Europe gît, appuyée sur ses coudes : / De l'Orient à l'Occident elle gît, fixant. [...] /// Elle fixe, avec des yeux de sphinx et de fatum/ L'Occident, futur du passé. / Le rostre (visage) avec lequel elle fixe est le Portugal.»)

Le territoire n'a pas de cœur, ni de nombril, mais il a un point de catastrophe, Cabo da Roca, la pointe la plus occidentale du continent européen, où la terre s'achève et la mer commence, «onde a terra se acaba e o mar começa». Dans ce cas, «o mar» n'est pas simplement une mer, comme la Méditerranée, avec des vagues s'agitant sur place et des eaux tièdes, mare nostrum, mais l'océan, l'Atlantique, charriant des eaux froides qu'apporte la houle venant de très loin, de l'ailleurs, indéfiniment. Ainsi, les colons romains du Portugal ne furent pas seulement des locuteurs d'extrémité d'Empire, comme les Roumains. Ils se sentirent à la fois loin du centre, Rome, mais également loin d'eux-mêmes par l'appel de l'immensité aquatique vers laquelle le basculement du relief les dissolvait. En appel non du Levant mais du Couchant.

Si bien que le lointain nostalgique de l'espace se double d'un lointain nostalgique du temps. La défaite d'Alcacer Quibir, où le 4 août 1578 le roi Sébastien, alors âgé de 18 ans, périsait et littéralement disparaissait (desapareceu), eût sans doute créé partout un traumatisme, d'autant qu'elle succédait à un siècle de gloire et n'allait pas sans la culpabilité d'un premier relâchement social. Mais nulle part le jeune roi volatilisé ne serait pareillement devenu le désiré, Sebastião o Desejado, donnant lieu à une remémoration inlassable et insistante. Les «sebastianistas» veulent qu'un jour l'ombre du disparu remonte le «souple Tage» par temps de brouillard, d'Ouest en Est, à contre-soleil (le mouvement inverse du Quetzalcoatl mexicain).

8A. Le langage

La langue portugaise s'est établie comme pratique constante du désir, s'il est vrai que désirer c'est saisir à partir des étoiles, 'de-sidera'. Et elle a fondamentalement réalisé ce parti dans la nasalisation vocalique hypertrophiée.

8A1. La phonosémie

La nasalisation permet, en abaissant le voile du palais, de faire résonner plus ou moins longuement les émissions vocales dans la cavité nasale, rendant par là le son ambivalement pectoral et cérébral. Un peu partout, elle se réalise dans les consonnes 'm', 'n' (parfois 'ng'). Mais elle peut atteindre jusqu'aux voyelles. Les Grecs toujours dans l'éveil de l'émotion ne nasalisaient pas dans ce sens fort.

Au contraire, les Latins, promoteurs du sentiment autant que du droit, finirent par dire à peu près 'bonûst' quand ils écrivaient encore 'bonum est', comme nous l'apprend le compte de leurs vers. La nasalisation de 'm' avait entraîné celle de 'u' (ou), qui en retour avait rendu 'm' superflu. On ne comprend pas le mélange de fermeté et de tendresse que fut Virgile, ni le bramement de saint Augustin, ni les fureurs amoureuses de Catulle, si on ne réalise pas suffisamment leurs voyelles nasales.

Les locuteurs italiens évacuèrent la nasalisation latine, qui eût altéré l'accord exact poursuivi par eux dans la voix. Les locuteurs espagnols de même, parce qu'elle eût compromis leur provocation affrontée. Par contre, les locuteurs français lui firent la part belle. C'était le moyen de conforter un parti général de netteté en ménageant l'écart maximal des phonèmes, mais aussi de favoriser un parti subsidiaire, le jugement propre, en permettant au locuteur d'afficher, grâce à de multiples sons suffisamment rentrés, un permanent quant-à-soi. Assurément, ce double objectif supposait des voyelles nasales simples et brèves, pas trop insistantes ni fuyantes. Le français d'oil retint celles de 'a', 'è', 'oe', 'o', c'est-à-dire : 'an' 'in', 'un', 'on'. Furent logiquement exclues les nasales de 'ou' et de 'i', trop bruitées.

Les Romains de Lusitanie, au bord du lointain-proche du Couchant océanique, poussèrent la nasalisation vocalique à l'extrême. Ils gardèrent assurément la pratique latine : 'm' et 'n' continuèrent de se résorber dans la voyelle antérieure non seulement pour 'em-en', 'om-on', 'am-an', mais également pour 'im' et 'oum', ce qui déjà dérouta le locuteur français. En sus, ils creusèrent comme d'un écho le 'ôn' de 'cônchas'. Cet écho redoubla dans 'coração', du fait que la voyelle nasale précédait une buccale, et encore davantage dans 'João', ou 'leão', où elle se répercutait entre deux buccales. Tous ces retours labyrinthiques signalés par le til (le tilde espagnol se contente de mouiller 'n') commandèrent d'autant plus largement la phonie entière que 'ão' concluait les nombreux vocables abstraits formés à partir de l'accusatif latin 'tionem' : 'nasalação', 'união', 'ligação', 'perturbação', etc.

Le 'fadingue' (fading) envahit tout. Les terminaisons latines en 'um' produisirent un 'o' prononcé 'ou' liquéfiant la terminaison ('edicto' dit 'edictou') là où l'italien 'editto' et l'espagnol 'edicto' mettaient en place un 'o' d'appui, tandis que le français, supprimant 'um' tout à fait, obtenait la décision maximale par le couperet de la voyelle finale tonique (édit). Les 's' finals de syllabe se rentrèrent en des 'ch' sans avancée des lèvres (donc sans la sensualité de Brassens dans ses «chasses aux papillons») : 'naus' (bateau) se prononça presque 'naouch', et 'esta' (cette) 'ech/ta'. Les initiales latines 'cl' et 'pl', trop lancées, devinrent ces 'ch' à leur tour : 'clavem' fit 'chave', 'plenum' fit 'cheio'. Le 'l' final se mouilla : 'til' se prononce 'tilli', contrastant avec 'tilde' (ld) espagnol. Le 'fadingue' alla jusqu'au gommage des voyelles dans les syllabes non accentuées, au point de créer des 'murmur vowels' : 'Pessoa' fait 'p̃i:soa'. A ce compte, il était impossible que l'orthographe portugaise soit phonétique comme l'espagnole, et 'x', par exemple, a cinq valeurs.

8A2. La syntaxe

La syntaxe s'est installée dans la même attitude existentielle avec ses moyens propres, c'est-à-dire qu'elle a privilégié la réflexivité et le mentalisme. C'est sans doute en portugais que la proposition infinitive latine, permettant de présenter un énoncé comme structuré par la pensée d'autrui (on

se rappelle les interminables discours indirects de Tite-Live), est restée le plus vivace : 'Ele julgava ser eu feliz' (il estimait moi être heureux). De même, des locuteurs portugais disent plaisamment qu'ils mettent la moitié de leur verbe au subjonctif, mode mentaliste par excellence (dans les subordonnées indirectes latines, il assurait la structure «aliénante» de l'infinitif dans la principale). Puis, les pronoms réfléchis, voire les simples pronoms personnels se placent ici après le verbe (toujours le retour final) tout en lui étant intimement lié par un tiret : 'tu lavas-te', 'impressionar-nos'. La réflexivité est parfois presque explétive : 'a que haja de se fazer referência' (auxquelles il faut <se> faire référence). Les locutions conjonctives s'étalent : 'a ideia fundamental do soneto é <a de> que [...]'. Le discours académique est encore plus diffus ici qu'ailleurs.

8A3. La sémantique

Ce parti d'existence devait se résumer dans un mot, à la fois fétiche et invocation, la 'saudade'. Croisant les ancêtres latins 'solitatem' (solitude) et 'salutationem' (salutation), mélange d'aspiration et de langueur, la 'saudade', dont le genre féminin n'est pas innocent, se définit comme «la remembrance triste et suave de personnes ou de choses distantes ou éteintes» («a lembrança/triste e suave/ de pessoas ou coisas/ distantes/ ou extintas»). Elle comprend, continue le *Pequeno Larousse*, un mélange de «cumprimentos» et de «lembranças afectuosas, dirigidas a pessoas ausentes (personnes absentes)». Ainsi, le locuteur portugais n'est ni émotif comme le locuteur grec, ni sentimental comme le locuteur romain : il vit d'émotions plus que de passions («a predominação da emoção sobre a paixão», dit Pessoa), mais d'émotions modulant un sentiment unique (Pessoa accepte 'sentimento', même s'il exclut 'paixão').

Au point que tous les autres termes psychologiques comportent un coefficient de 'saudade', par exemple 'alheação' (dérivation plus vulgaire), 'alienação' (dérivation plus savante), 'lembrança', 'suave', cet adjectif si évocateur (il est présent dans la définition de la 'saudade' et dans le 'brandamente' de Camões) qu'il a donné une marque de cigarettes. Evidemment, pour peser la sémie d'un mot on ne saurait la séparer de sa phonie, et la 'saudade' inhérente à 'alheação' tient largement à son '-ão' final, comme encore à la résorption du 'n' latin entre 'e' et 'a', sa nasalisation étant assumée par celle, modérée mais active, de ces deux derniers.

Ainsi, portée par sa phonie, sa syntaxe, sa sémie, la sentence portugaise suit un déploiement sinusoïdal, dans l'insistance et la distance conjointes d'une houle continue. Son expansion est si sensible que le très classique *Compêndio de gramática portuguesa* consacre sa première moitié à la sentence entière (avec son accent, ses rimes, ses nombres, etc.), puis au discours (avec ses genres littéraires), avant de considérer le statut des mots isolés.

Du reste, ce dernier passage se fait après un long chapitre intitulé : «Do latim ao português», permettant de présenter toute la morphologie comme une suite de dérivations explicitées du latin. Le *Pequeno Larousse* donne pour beaucoup de mots une étymologie que le *Petit Larousse* ne donne pas. Le portugais se vit comme «lingua romana rustica» continuée. Camões est formel. Les exploits accomplis par le Portugal sont d'autant plus puissants qu'ils s'expriment dans un langage qui, à quelque corruption près, possède les vertus du latin : «na língua, na qual, quando imagina,/ Com pouca corrupção crê que é a Latina.» Nouvelle dimension du sébastianisme. Surtout si l'on remarque le «quando imagina».

Pourquoi l'espagnol s'est-il tellement teinté d'esprit arabe, et le portugais point (l'emprunt de quelques mots ne fait pas un esprit) ? Les arguments sont multiples. Fidélité des colons de Lusitanie à la langue mère du fait qu'ils étaient les plus éloignés de Rome, un peu comme les Roumains ?

Exacerbation du «faustisme» occidental par la présence obsédante du Couchant océanique, évacuant tout Islam ? Cohérence inexpugnable de la nasalisation hypertrophiée, et donc aussi de tout le dispositif langagier régi par elle ? Opposition structurale aux voisins espagnols, puisque Pessoa écrit : «Somos ternos <tendres> e pouco intensos, ao contrário dos espanhóis — nossos absolutos contrários -, que são apaixonados e frios (qui sont passionnés et froids)»?

8B. Les consonances culturelles

Semblable parti ne fait attendre ni une prose somptueuse, ni une grande musique savante, et un Flaubert ou un Beethoven portugais ne sont guère concevables.

Par contre, une poésie et une musique populaires intenses furent secrétées continûment. Le 'fado', où la voix cassée de Marceneiro s'allie aux syncopes de la guitare, porte le nom terrible du 'fatum', le destin en tant qu'insondable (de 'fari', préférer) : «esfíngico e fatal» est l'«olhar» (regarder) portugais, nous a prévenus *Mensagem*. Cela remonte aux troubadours galiciens-portugais, le relais étant assuré à la Renaissance par les sonnets de Camões. Le contraste de ces *Sonetos* avec ceux de Pétrarque, dont pourtant ils suivent jusqu'à l'ordre des rimes, oppose bien les montées et dépressions des vagues de l'italien, d'une part, la propagation horizontale et sinusoïdale de la houle portugaise, de l'autre. Dès les premiers vers, contrastent le presque jacassement de «Voi ch'ascoltate in rime sparse il suono/Di quei sospiri [...]» et l'aspiration lancinante et étale de «Enquanto quis Fortuna que tivesse/Esperança de algum contentamento [...]».

La topologie du lointain-proche enfanta un second grand art populaire, l'architecture. Eugenio d'Ors exagère à peine quand il déclare qu'il n'y a de vrai «baroque» que portugais. Mais c'est dès 1500, dès l'ère manuéline que le gothique lui-même, pourtant congénitalement ascensionnel, s'est distribué là selon la tension horizontale océanique, au fil de motifs décoratifs liant des noeuds et des ondulations de flots, mais surtout par la structure globale où la rhétorique des arcs surbaissés crée un espace-temps de la transcendance immanente, de l'immanence transcendante. Les mosaïques ondulantes des trottoirs continuèrent la navigation obsédante dans l'urbanisme. Alors, sur cette triple assise fadiste, manuéline et baroque, la poésie savante put étendre à son tour ses deux conquêtes : Camões et Pessoa.

On ne lit pas *Os Lusíadas*. On y navigue. Camões ne les a pas écrits. Il les a nagés. Somme toute, il avait tout contre lui quand il entreprit de célébrer les Lusitaniens, les Lusitades, *Os Lusíadas*. Autour, l'épopée était devenue héroï-comique chez l'Arioste, romanesque chez le Tasse, fleurie chez Ronsard. Surtout, comment en 1572 maintenir le ressort mythologique, au moment où la Renaissance découvrait l'attitude objectivante de la science ? D'autant que ce réaliste, qui avait perdu un oeil dans ses expéditions d'outre-mer, se targuait de la réalité des prouesses qu'il narre (façanhas) contre les songeries des anciens : «As verdadeiras vossas <façanhas> sao tamanhas,/ Que excedem as sonhadas, fabulosas.» (Vos vraies <prouesses> sont si grandes qu'elles excèdent les rêvées, les fabuleuses.). A ce compte, on joue à Polybe. Pas à Homère ni à Virgile.

Pourtant, l'épopée eut lieu. C'est que, par un concours unique, les lieux parcourus (l'océan et ses partages en étendues, en îles, en presqu'îles et en cap des tempêtes), le thème traité (l'aspiration du lointain-proche, ceinturant érotiquement la Mère-Terre), la structure du langage (la transcendance horizontale du portugais), la topologie générale inhérente à l'épique (justement horizontalisant) coïncidèrent si étroitement que le réel eut l'intériorité de l'imaginaire, que l'histoire devint mythologie, que les opérations des acteurs furent en même temps celles de l'écrivain écrivant et du lecteur remurmurant son texte. Qu'on relise les quatre vers de notre épigraphe. Parlent-ils des marins portugais épousant les mouvements de Neptune et d'Eole

ou de ces autres marins que sont les locuteurs portugais avançant dans les méandres de leurs syllabes nasalisées, en une succession de trochées, de spondées, de dactyles, de choriambes, d'iambes, : Os ven/tos bran/damen/te res/pira/vam ?

Mais faut-il même énumérer tant de mètres divers, et Camôes n'est-il pas l'exemple le plus flagrant de la théorie de Poe dans *The Rationale of Verse* ? Le problème alors ne serait pas tant d'un nombre fixe de pieds que de la façon dont, par groupes de deux ou trois (rarement quatre ou cinq), leur mesure est battue égale si l'on place bien l'accent, mais aussi si l'on perçoit que, par position et parfois par sens, des syllabes ont une valeur quasiment double ou triple d'autres. En sorte que la diction et l'événement se prennent à nager de conserve, de brasse en brasse, en ouverture-fermeture, élan-rétraction, sonance-résonance, écho rétroversif et proversif ; bref, qu'ils naviguent «on/das in/quie/tas ap/partan/do», «ve/las cõnca/vas inchan/do». A la condition, bien sûr, que la strophe entière soit nageante. La disposition ABABABCC existait aussi chez l'Arioste et le Tasse, mais c'est dans la sinusoïde portugaise qu'elle trouve son ultime accomplissement.

Ainsi, le ciel même entra dans la mythologie océanique. Quand les dieux de Camôes parcourent l'éther, c'est selon un mouvement horizontal et souple d'escadre convolante : «Pisan/do o cris/tali/no Céu/ fermo/so,/ Vêm pe/la Vi/a Lác/tea jun/tamen/te» (Foulant le beau ciel cristallin, ils vont de conserve à travers la Voie Lactée). Dérisoires alors l'«intérêt» narratif et la «vérité» des caractères. Les questions de Voltaire (hélas, sans remords) et de Chateaubriand (heureusement, avec palinodie) montrent seulement qu'ils ne savaient pas le portugais.

Pessoa (p;soa), presque contemporain de Proust, et si proustien, a fait un voyage encore plus périlleux que Camôes, celui de l'alheação absolue. En effet, il signa Pessoa, Alberto Caeiro, Ricardo Reis, Alvaro de Campos, et autres «heterónimos», selon que c'était le 'eu' (je) sébastianiste et futuriste qui publiait *Mensagem* (Le Futurisme, image en miroir du Sébastianisme, connu un moment vif à Lisbonne), ou que les «subpersonalidades» de cet «ele mesmo» (lui-même) activaient une poésie antique panthéistique, pré-culturelle, archéologique, latinisante, etc. A ce propos, on s'est livré au jeu mondain (toujours faux) des rapprochements, alléguant «les personnages en quête d'auteur» de Pirandello, les crises d'identité de Milosz et d'Ungaretti, les instances multiples du polythéisme antique. Mieux vaut prendre le poète au sérieux quand il déclare que «sa patrie c'est la langue portugaise», et que «o bom português é várias pessoas». Chez ces locuteurs-là, même la différence sexuelle n'aiguise pas la provocation, comme en Italie, en France ou en Espagne, mais l'ajustement. Dans la 'toirada', on ne tue pas le taureau, on le serre. A la façon dont la voile serre le vent, et la coque le flot.

Il aura pourtant fallu des facteurs renforçants pour produire le Camôes extrême que voulut être Pessoa. S'appeler 'pessoa' : persona = masque = personnage. N'avoir pas eu vraiment de langue maternelle ; il fut élevé en Afrique du Sud, et perçut anglais et portugais comme deux secondes langues. Une disposition hystéro-neurasthéticque : «Não sei se sou simplesmente histórico, se sou, mais propriamente, um histero-neurasténico». Une homosexualité (platonique) invitant à transgresser son sexe, ou plutôt, puisque nous sommes dans l'ajustement sexuel portugais, à appartenir aux deux sexes tout en restant dans le sien : «Na mulher os fenómenos histericos rompem em ataques [...] Mas sou homem — e nos homens a histeria assume principalmente aspectos mentais».

Numérotions quelques questions ultimes. (1) Y a-t-il eu dans cette aire langagière un grand philosophe ? Réponse aphoristique : Oui, saint Augustin. Réponse non aphoristique : Oui, Pessoa, même si celui-ci fait déclarer à Alberto Caeiro : «não ter filosofia nenhuma. Com filosofia não há

árvores (avec la philosophie il n'y a pas d'arbres) : há ideias apenas». (2) Y a-t-il eu dans la première moitié du XXe siècle un anthropologue fondamental plus essentiel que Freud ? Oui, Pessoa. (3) Enfin, une autre langue pouvait-elle prétendre à l'alheação, mélange d'«étrangèreté» et de trouble (perturbação) ? Oui, l'anglais, et c'est sans doute pour cela que *The Rationale of Verse* élucide si bien Camões. Pessoa fut aussi un poète anglais, tantôt byronien, tantôt shakespeareien : «achou nos sonetos de Shakespeare uma complexidade que quis reproduzir numa adaptação moderna».

Dans ses 35 sonnets organisés ABABCDCDEFEG/GG, tout comme les 154 de Shakespeare, on trouve une définition parfaite du lointain-proche : «Our soul *from us* is infinitely far.»

Dans la peinture, Vieira da Silva a fait des villes tout entières navigantes, appareillant dans le glissement des valeurs. La photographie, elle aussi volontiers bistre, confirme la désontologie valoriste. Elidant tête et pieds des motifs, les évanescences horizontales de Jorge Molder tendent le champ perceptif en une «alheação» sans limite. Ce qu'en Italie on nomme des *raccourcis* devrait s'appeler ici des *élongeants*.

*

Le portugais n'a pas, comme l'espagnol en Amérique latine, accompli le miracle de fondre une civilisation européenne et une civilisation précolombienne puissante. Mais sa sinusoïde océanique rencontrant la rythmique noire (africaine et caraïbe) a engendré la danse du Brésil, cette perception de la vie où les corps sont à la fois frénétiques et ondulatoirement respiratoires, où naissance et mort s'entre-respirent, l'une éveillant et attendrissant l'autre, sans amertume et sans illusion. Plus de 'fadingue' des 'murmur vowels', les 'ch' finals sont 's', les voyelles rentrées s'ouvrent. La syntaxe se désimplique. Et la sémantique se pratique comme déplacement «dansé» du désignant.

Mais, si locuteurs portugais et brésiliens ont parfois de grandes difficultés à se comprendre, parlant presque deux langues, c'est cependant les Portugais Camões et Pessoa qui de loin portent encore le Brésilien Haroldo de Campos quand sous la forme de la «poésie concrète» (très importante en Amérique latine par influence aztèque plus que mallarméenne), il obtient que la mort et la naissance ondulent à la brésilienne entre les deux pôles de «se», pronom réfléchi et conjonction conditionnelle mentaliste, et de «re», réitératif et nostalgique :

se/ nasce/ morre nasce/ morre nasce morre/ renasce remorre renasce/ remorre renasce/
remorre/ re

re/ desnasce/ desmorre desnasce/ desmorre desnasce desmorre/ nascemorrenasce/ morrenasce/
morre/ se

Et c'est sans doute aussi dans la houle de ce locuteur portugais-brésilien que les langues européennes depuis la Grèce se sont croisées le plus intimement comme intertexte polyglotte : polifluxbórboro polivozbárboro polúphloisbos/ polyfizzyboisterous weitaufrauschend fluctissonante esse mar esse mar/ esse mar esse martexto (mer-texte) por quem os signos do bram marujando (les signes se redoublent tanguant comme des marins) num estuário/ de papel num mortuário num monstruário de papel múrmur-rumor-remurmurhante [...] escribalbuciendo [...] na primeira, segunda, terceira posição do amor». A la condition d'être «une fois de plus uni à la mer» : «Mais uma vez junto ao mar...».

*

LE DANOIS ET L'ENTRE-DEUX-MONDES

Han bygger sin sats op af nogle faa simple motiver, der bestandig varieres, saa at rigdommen mære ligger i modulationerne end i det tematiske indhold.

Il construit sa phrase (musicale) sur quelques rares motifs simples, qui constamment <se> varient, si bien que la richesse consiste plus dans les modulations que dans le contenu thématique.

Johannes Hohlenberg, Sören Kierkegaard

Occuper une péninsule très allongée pointant vers le grand Nord et avoir sa capitale, Copenhague, sur le dernier bord d'une dernière île jouxtant la péninsule scandinave, laquelle pointe vers le Sud, et cela en éprouvant dans le dos l'énorme bloc culturel de l'Allemagne qui vous coupe de la Méditerranée, c'est tout autre chose que d'habiter les Pays-Bas, à deux pas égaux de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France.

Le Danemark se vit comme un pont. A pareille latitude, pendant plusieurs mois de l'année, la lumière ne crée ni tout à fait le jour ni tout à fait la nuit, — pas de soleil de minuit, mais pas non plus de soleil de midi ; c'est cela la féerie. Et d'autre part, pour moins de 100 kilomètres de frontière terrestre avec le Schleswig-Holstein, cette péninsule escortée de 500 îles compte 7 000 kilomètres de littoral, où mer, terre et lumière se convertissent l'une dans l'autre. Le temps qu'il fait (vejr) n'est pas objet de conversation, comme en Angleterre, parce que, disent les habitants, il est trop versatile (omskifteligt) et capricieux (lunefuldt). Cela fait beaucoup d'entre-deux : géographiques, géologiques, météorologiques, culturels. Shakespeare ne pouvait situer ailleurs Hamlet et Ophélie.

9A. Le langage

Ainsi, autant le langage de Spinoza et de Van Eyck est râclé et presque éructé, autant celui d'Andersen et de Kierkegaard entretient des phonèmes sans aspérité extérieure et sans massivité interne non plus, une sorte de bulle fluide et irisée, comme en rotation sur elle-même, à tangente postpalatale (vélaire).

9A1. La phonosémie

La première condition pour obtenir cette sphéricité lisse et ferme entre corps et monde c'est de ne pas retenir l'opposition, trop discontinue, entre occlusives sourdes et sonores : p/b, t/d, k/g. Et de pratiquer, comme en chinois, l'opposition entre occlusives aspirées (soufflées), pH, tH, kH, écrits p, t, k, et les occlusives non aspirées (non soufflées), p, t, k, écrits b, d, g, à la manière du pinyin, dont nous garderons ici la convention. On peut en effet émettre les oppositions pH/p, tH/t, kH, k tout en maintenant la sphère médio ou postpalatale. Le parti est semblable pour les fricatives sourdes et sonores, où seul demeure le couple f/v, car les couples s/z, ch/j seraient trop distendus, outre que 'z' et 'j' sont chacun trop appuyés. Semblablement, à 'th anglais sonore',

où la pointe de la langue touche les dents supérieures, donc encore prostrusif, correspond ici un 'th' où cette pointe touche les dents inférieures, la langue en son milieu rejoignant le palais. Et le correspondant de 'GH' néerlandais pratique moins la râclure que la rondeur postpalatale. Bien sûr, pas de 'l dark', trop retourné vers l'arrière. Ni de 'r' italien, trop roulé vers l'avant. Mais un 'r' qui serait parisien si, au lieu de grasseyer un retrait, il ne confirmait le gargarisme postpalatal. Ainsi, ce système consonantique bien symbolisé par 'sk-' et '-sk' se dispose pour éviter toute évansion irréversible au-dehors mais aussi toute rentrée irréversible au-dedans. Limage courbe, faisant glisser les sons sans à-coups, haut-bas et avant-arrière, sphériquement.

Les voyelles suivent la même rotation postpalatale entre corps et monde. Pour cela elles estompent l'écart entre ouvertes et fermées, et leur référentiel global est bien indiqué par le son intermédiaire entre 'a' et 'o', actuellement noté 'ä' (encore écrit 'aa' dans notre épigraphe de 1940). C'est le 'ao' ou 'oa' puissamment activé et soutenu par le toast 'skål', expérience de suffisance phonique assez intéressante pour avoir fait le tour du monde, et que l'anglais écrit 'skoal'. Les autres voyelles confirment cette position privilégiée, telles les médiopalatales semblables à 'oe' français de 'jeune' et de 'jeûne', notées Ø. Evidemment, pas de nasales, trop rentrantes, si bien que, dans les noms étrangers, la nasalisation est assumée par la demi-consonne 'ng', laquelle ramène la nasalisation vers le palais mou ; 'restaurant' et 'annonce' se disent 'restorang' et 'annongsj'. La semi-voyelle 'w' (écrite 'v'), fréquente en fin de syllabe ('hav', la mer), est inexistante en début de mot et de syllabe, où elle produirait une projection phonique refusée par le système ; pas de chapitre 'W' dans un dictionnaire danois. Parmi cette sphéricité vélaire on attend même un son qui croise voyelle et consonne, et c'est la fusion 'o' = 'r', phonétiquement notée.

Le reste concorde avec ce roucoulement de base. (1) L'accent tient largement en des inflexions de hauteur, et pas seulement d'intensité (versus le néerlandais). (2) La longueur des syllabes est distinctive (ce qui n'est pas le cas de l'italien) : l'opposition entre 'at tale' (parler) et 'at tælle' (compter) se réalise autant par '-/.' que par 'a/æ'. (3) Les mots courts varient fort selon leur position : 'je' (écrit 'jeg') se dit 'jai', 'ya', 'yè', 'yi'. (4) Inversement, il arrive que des monosyllabes, comme 'og' et 'at', se confondent presque.

Le chantournage (courbure externe et évidemment interne) apparaît bien quand on lit un texte, dont l'orthographe témoigne des états plus anciens de la langue. Ainsi le 'd' écrit ne se prononce pas après une consonne, et se détend en 'th sur dents inférieures' après une voyelle. A l'anglais 'word' (mot, parole) correspond 'ord' écrit, et 'or' prononcé. Disparaît, de même, le 'g' des finales '-ig' d'adjectifs. Le préfixe 'af-' se dit 'aw', et la préposition 'til' (vers) s'ouvre entre 'té' et 'ti'.

Tout ce parti phonétique culmine dans le 'stød' ('stö', coup). C'est un arrêt de la famille du knacklaut allemand. Mais, tandis que le knacklaut précède le son selon le parti explosif (affriqué) de l'allemand, le 'stød' présente l'ordre inverse : (1) le son est d'emblée fermement engagé, (2) la tension laryngale devient telle que le larynx se clôt un instant, interrompant le son, (3) la tension nerveuse de la clôture ne pouvant durer, le larynx se rouvre laissant passer un son affaibli, voire mourant. Ce parti, rare ailleurs (on cite 'wa'er' pour 'water' du cockney), est basal dans le danois de Copenhague, dont il conjugue la fermeté postpalatale au début et la ductilité postpalatale à la fin. Le 'stød' d'un mot, qui se justifie par l'étymologie, a parfois un rôle distinctif, comme dans 've/d' (savoir) versus 'ved' (auprès de), mais c'est si rare que l'écriture ne le note pas. Il joue donc surtout un rôle existentiel, qui n'est pas si mal rendu par les phonéticiens quand ils le notent : (ˀ), (?), ou (/). Il peut même soutenir le sens. La capitale, 'port des marchands', se magnifie sans doute de son stød final : 'K!benhaw/n'. Et 'man/' (homme), écrit 'mand', fait couple avec 'kveni;' (femme), écrit 'kvinde'.

9A2. La syntaxe

La syntaxe alors élargit ce parti rotatoire en étant permutationnelle, et l'indication des places possibles des fonctions dans le syntagme occupe une part importante des grammaires, comme en chinois encore. En français, les permutations de «Marquise/ vos beaux yeux/ me font/ mourir/ d'amour», «D'amour/ me font/ Marquise...», «Mourir/ Marquise...» n'ont guère passionné que le groupe Oulipo. Ici, c'est l'exercice de base de l'énonciation. La suite 'mot antéposé (privilegié) + verbe + sujet' est fréquente, et les propositions subordonnées gardent la même structure que les principales, comme en anglais, car la disposition gigogne (sujet + complément + verbe) qu'elles ont en néerlandais ou en allemand les rendrait massives ou coalescentes et non interchangeables. Ainsi, nous n'avons rien dû modifier à notre épigraphe pour en faire une proposition principale, alors qu'elle était en fait une proposition subordonnée introduite par 'at'.

Cependant, malgré certaines similitudes phoniques et syntaxiques, le danois n'est pas le chinois. C'est une langue indo-européenne, et il a donc une morphologie plus ou moins riche. Qu'en faire ? Développer des cas, d'autant plus utiles que les positions des mots sont variables ? Oui, un peu, comme le génitif en '-s': 'Hvilken stol der er Oles?' (Quelle chaise qui est de Ole ?). Mais, tout compte fait, le danois est peu casuel. C'est que des cas nombreux, comme en allemand et surtout en russe, y créeraient une coalescence du syntagme qui serait le contraire de son parti transmutationnel. D'où également le refus des circonstancielles participiales ('en faisant ceci'), justement très coalescentes, et l'emploi constant de propositions circonstancielles à conjonction ('quand il fait ceci'), créant des membres suffisamment individualisés pour rester permutable dans le syntagme.

Alors, encore une fois, à quoi bon une morphologie ? Eh bien, surtout à douer certains termes (principalement concrets) de caractères à la fois singularisants et bifurquants, signalant leur transformabilité. Retenons l'essentiel. (1) Un jeu fusionnant des genres : pas de masculin et de féminin, mais un «genre commun» qui s'oppose au neutre. (2) Un régime très signalétique de la détermination et de l'indétermination du nom : (a) Que le nom soit seul ou accompagné d'un adjectif, son indétermination est marquée par un «article extérieur antécédent» mais phoniquement discret, 'en' ou 'et' selon que le genre est commun ou neutre : 'en historie' = 'une histoire', 'et blad' = 'une feuille'. (b) Au contraire, la détermination est marquée par les mêmes '-en' ou '-et' selon le genre, ou 'ne' au pluriel, mais fonctionnant comme «articles intérieurs terminaux», donc intimes, si le nom est isolé : 'nattergalen' = 'le rossignol', 'ordet' = 'la parole, le mot', 'pigerne' = 'les filles'. (c) Enfin, si la détermination porte sur un nom précédé d'un adjectif, elle s'opère par un «signe extérieur antécédent» si intense qu'il a la forme démonstrative 'den' ou 'det' selon le genre : 'det gode humØr' = 'la bonne humeur'.

Le reste est à l'avenant. (3) Des pluriels métaphoniques. (4) Des adverbes avec ou sans '-t' selon qu'ils déterminent un verbe ou un adjectif. (5) Des noms de jours qui portent '-s' quand ils concernent le passé. (6) Un diminutif du singulier (lille), un diminutif du pluriel (små). (7) Des voix du verbe défavorisant l'actif : une seule terminaison (-r) pour toutes les personnes du présent ; par contre, faveur au passif, soulignant les modifications spontanées : il a non seulement une forme syntaxique (avec auxiliaire) mais morphologique (sans auxiliaire), laquelle est en '-s' ; fleurissent déponents et semi-déponents. (8) Les formes varient selon l'aspect perfectif ou imperfectif du prétérit. (9) Pas de subjonctif, trop mentalisant.

9A3. La sémantique

La sémie épouse alors le parti transmutationnel de la syntaxe, en présentant souvent ses objets comme des interfaces. Un catadioptre de bicyclette se dit 'katteØji' (oeil de chat). Un hublot, 'koØji' (oeil de vache). Un jaune d'oeuf, 'æggeblomm;' (prune de l'oeuf). 'Blive' est à la fois 'rester' et 'devenir', comme le présent exprime aussi le futur, sauf proche. 'Som' sert de relatif et de conjonction de comparaison. Certaines alternances sont mimétiques : 'op', si l'on monte, 'oppe', si l'on reste en haut ; 'den stol' (cette chaise-là), 'denne stol' (cette chaise-ci). Un grand nombre de monèmes (unités significatives) sont monosyllabiques, toujours comme en chinois.

Ces fragmentations du syntagme font qu'un texte danois, sauf s'il est abstrait, présente peu de paquets graphiques immédiatement saisissables (beaucoup moins encore qu'un texte italien). Nouvelle manière de muer le lecteur et l'écrivain en transmutateurs potentiels. C'est même en raison de ce fractionnement que l'orthographe *doit* être étymologique. Sans lest graphique, le texte serait trop volatile.

Nulle part, cependant, le parti mutationnel ne paraît mieux que dans les particules logiques. Ailleurs, la négation s'exprime d'ordinaire par des sons relativement nets : 'non, ne pas <non... passum>, ne point <non...punctum>, no, não, neen, nein, niet, neen, niëtt, dënn'. Ici elle est rendue par 'ikke', dit 'igg;' ('k' non soufflé, mais plus doux qu'en français) très roucoulé dans les fréquences. De même, la conjonction de coordination s'énonce par 'og', réalisé par un 'auw' aussi tournant qu'agrégatif. Elle est d'autant plus fréquente que les actions impliquent la situation des acteurs : 'les autres sont en train de travailler = 'de andre sidder <sont assis> og arbejder <travaillent>; ...d'écouter = stå <sont debout> og høre <écoutent>; ...de visiter = gå <marchent> og ser <regardent>'.

Mais le plus remarquable est la disjonction double. Dans les langues romanes, celle-ci se réalise par des désignants égaux : 'ou bien... ou bien', 'soit... soit', comme le latin disait déjà : 'sive... sive'; l'âne de Buridan, né en Artois, mourut de faim entre deux bottes égales et équidistantes. Les langues germaniques, moins juridiques, ne croient pas à tant de justesse ni de justice, et (sauf le néerlandais, dont le réalisme ne connaît guère que 'of' simple) elles varient les deux désignants : 'neither... or', dit l'anglais ; 'entweder (ein-de-weder, un des deux) ...oder', dit l'allemand. Le danois dit : 'enten...eller', où 'enten' vient de 'en ting' (une chose), et où 'eller' s'apparente à 'ellers' (autrement). La phonie glissante des deux termes confirme la saisie plus mutationnelle qu'adversative. Quant à la disjonction simple, rendue aussi par 'eller', elle est symptomatiquement rare. 'Og' (et) suffit presque à tout dans cet univers associatif.

9B. Les consonances culturelles

À plusieurs reprises, en sus de Kierkegaard, on aura reconnu Andersen. Pas trop un romancier. Ni non plus un conteur, s'il est vrai que, dans le conte, c'est la voix et le corps du diseur qui sont au principe.

Mais simplement un locuteur danois au sens plein, donc assez disponible pour que, sur ce langage phoniquement sphérique et syntaxiquement transmutationnel, les désignants et les désignés, moyennant leurs interfaces, déclenchent leurs métamorphoses, leurs ad-ventures. Son titre est *Eventyr*, et non pas 'fortællinger' (anglais 'tales').

Qu'est-ce qu'une princesse ? L'être le plus sensible. Où la sensibilité est-elle plus aiguë que dans la peau, surtout quand cette interface par excellence (dehors-dedans, percevant-perçu) saisit

l'objet le plus mince, un pois, à travers l'interface la plus opaque, un matelas ? La vraie princesse est donc celle dont la peau perçoit un seul petit pois sous des dizaines de matelas. Qui peut être amoureux de cette sensibilité-là ? Un prince. Et en connaître le critère ? Une vieille princesse, donc une reine. Voilà *Prindsessen paa Aerten* (La princesse sur le pois). Andersen conclut : «Se, det var en rigtig historie» (Voyez, ceci était une histoire correcte). D'une «rigtighed» (correction) langagière, psychologique, sociale, qui implique l'humour, cette relativisation du locuteur autant que de l'interlocuteur, à la différence de l'ironie. Les schémas de Propp sont bien loin. Dans un conte russe, le vent circule sur le nulle part de la plaine indifférenciée, laissant libre cours à des «fonctions» et des «suites de fonctions» rigides. Parmi les centaines d'îles du Danemark, où le site et le temps qu'il fait (vejrr) changent sans cesse mais de façon chaque fois singulière, les *Eventyr* activent des métamorphoses concrètes, non des fonctions abstraites inamovibles.

Si *Den lille Havfrue* (haw/froui), la petite dame-de-la-mer, est l'«eventyr» exemplaire, c'est qu'elle propose l'interface des éléments majeurs : l'eau et l'air, la profondeur et l'élévation, les âmes mortelles et les âmes immortelles, le poisson et le mammifère, la queue non séparée et les jambes séparées (non sans douleurs aiguës), le sexe-immersion et le buste-émergence, selon l'illustration de Pedersen. «Overflade og dyb går i ét» (Surface et profondeur vont en un), dit la poétesse Marianne Larsen. La transmutation fluide pénètre jusqu'au phrasé. Dans les éditions originales, la sentence d'Andersen est longue, les mutations prenant la forme de membres courts, où désignants et désignés, pour être mutables, sont sans aucun colifichet. Ce qui n'est pas le cas si, comme parfois dans nos traductions, «det var Sommer» (c'était l'été) devient «on était au milieu de l'été» ; si «kornet stod guult» (le blé se dressait jaune) devient «les blés agitaient des épis d'un jaune magnifique» ; si «être avec (med) le roi et la reine» devient «être en leur présence».

Philosophe, Kierkegaard thématise ce qui est impliqué chez son contemporain Andersen. Se nommant 'église-jardin', donc 'cimetière', et se roucoulant 'Kikigå!', il ne pouvait guère se plaire aux vues totalisatrices du locuteur allemand Hegel. Très danoisement, le recueil de ses premières oeuvres est titré *Enten-Eller, Une chose-Ou alors (autrement)*, rendu faussement adversatif-exclusif par *Ou bien... ou bien*, et plus encore par *Alternative*, ou *Dilemme*, substantifs abstraits qui totalisent à la française ce qui doit être détotaillé. Car, entre l'esthétique, l'éthique et le religieux, il n'y a pas à hiérarchiser ni à assumer, mais bien à faire que les trois, qui ne sont nullement des «ordres» pascalien, se séduisent et se convertissent incessamment l'un l'autre à partir de leurs innombrables interfaces. Cela fait presque un roman picaresque : je me promène, j'aperçois un secrétaire, je l'achète, je dois prendre une diligence, je ne trouve pas mon argent, je veux ouvrir le secrétaire, il est fermé, je le fends, j'y aperçois des papiers, je les classe en A et B, je [...].

Mais encore, y a-t-il quelque chose qui tienne debout («står») là-dedans ? Oui, «den Enkelte». On traduit souvent par 'l'individu', parfois majusculé : 'l'Individu'. Mais 'Enkelte' n'évoque pastellement l'indivision de l'in-dividuum, et est plus proche de 'qui-ne-se-rencontre-qu'une-fois', 'tiré-à-un-exemplaire', 'singulier'. D'autre part, comme 'den' ici ne précède pas un adjectif antéposé à un substantif, c'est un vrai démonstratif : 'ce' ou 'tel'. Traduisons donc approximativement : 'ce singulier'. Message ultime de Kierkegaard. «C'est en la catégorie 'den Enkelte' que tient mon importance éthique.» Et il répète l'adjectif et l'adverbe 'rigtig(t)' d'Andersen : «Var denne Kategorie rigtig (si cette catégorie a été correcte), var det med denne Kategorie in sin Orden (si avec cette catégorie ce fut dans son ordre à elle), saae jeg her rigtigt (l'ai-je vue correctement), forstod jeg rigtigt at det var min (ai-je compris correctement qu'elle était mienne), om end i inderlige Lidelser (serait-ce dans des souffrances intimes), om end i udvortes Opoftelser (serait-ce dans des sacrifices extérieurs) : saa staaer jeg (alors je tiens debout) og mine Skrifter med mig (et mes écrits avec moi).»

«Den Enkelte» ne se réalise jamais dans les affaires de l'Etat ni de l'Eglise, domaine de «Maengden» (*la foule*), où électeurs et élus jouent au poker de la majorité insignifiante des voix sans que personne puisse se flatter d'une vraie intention. Il n'émerge que dans la phrase musicale (sinsats) d'une existence humaine où chaque note prise à part est contingente et sans valeur, mais où toutes ensemble, à condition d'être ressaisies dans une intention, peuvent être fulgurantes. Philosopher est affaire d'ouïe, plus que de regard. «Min Kjaere Laeser, laes om muligt høit» (Mon cher lecteur, lis autant que possible à haute voix). Alors, disons tout haut :

«Gift Dig, Du vil fortryde det ; Gift Dig ikke, Du vil ogsaa fortryde det ; gift Dig eller gift Dig ikke, Du vil fortryde begge Dele ; enten Du gifter Dig, eller Du ikke gifter Dig, Du fortryder begge Dele.» ('Gift dig' = 'marie-toi' ; 'fortryde' = 'regretter' ; 'ogsaa' = 'aussi' ; 'begge dele' = 'les deux parties' ; 'dig' se dit 'dai<g>') :

On le voit, ou plutôt on l'entend, le thème est inessentiel. L'opinion de Kierkegaard sur le mariage (gift Dig) nous est aussi indifférente que celle de Pascal sur les jésuites. Seule importe la suite des modulateurs : 'fortryde', 'ikke', 'ogsaa', 'eller', 'begge', 'enten...eller', et leur humour, non plus unanime comme celui d'Andersen, mais presque sulfureux. Quand il écrit sa pensée ultime sous son propre nom, — car il convenait à cet environnement mutationnel qu'il ait aussi beaucoup écrit sous des «pseudonymes», qui ne sont pas du tout la même chose que les «hétéronymes» du Portugais Pessoa, — il chromatise comme Wagner, remarque Hohlenberg, qui parle à ce propos de «dialectique qualitative, jouant de pesées plutôt que d'articulations logiques». Ainsi, le danois, langue modulatrice, a engendré ses deux grands écrivains au moment où l'Europe entière se mettait à moduler. Mais précisons que le chromatisme wagnérien dissout dans l'immense, tandis que le danois métamorphose de singulier en singulier, comme les états du temps (vejrr).

Cette aire de langage devait privilégier la biographie, genre qui témoigne justement de l'irréductibilité de «den Enkelte» à toute généralité (sauf chez Taine, Sartre et les psychanalystes). Le *Sören Kierkegaard* de Hohlenberg est une sorte d'absolu de la biographie littéraire en ce que s'y renvoient en boucles autoconfirmantes la théorie de la vie singulière jusqu'au martyr et la vie-martyr de son théoricien. De même, Dreyer a fait culminer la biographie cinématographique dans *La Passion de Jeanne d'Arc*, avant que son stød module la bande sonore de *Ordet* (le mot-parole) et le montage de *Gertrud*. Cinéma en danois se dit 'biograf' ('bioscoop en néerlandais).

L'autre contribution majeure de ce naturalisme singularisant fut la physique. Sautons même Tycho Brahe, observateur de l'«étoile nouvelle» de 1572 et grand collecteur de singularités astronomiques à Uraniborg. L'essentiel est que, depuis 1930, l'École de Copenhague a dégagé de manière pareille comment tout phénomène atomique, du fait qu'il implique *intrinsèquement* ses conditions d'enregistrement (selon la mécanique ondulatoire et les relations d'incertitudes de Heisenberg), comporte des exclusions mutuelles et des inclusions réciproques, et est donc «global», «individuel», lui aussi «den Enkelte». C'est le «principe de complémentarité» de Bohr, que son auteur a fini par étendre à la biologie, où il lui semblait qu'intervenaient également des inclusions et des exclusions déterminables entre les descriptions moléculaire, fonctionnelle et topologique.

L'apport à la linguistique est beaucoup moins considérable, même si Holger Pedersen a subodoré, dès 1903, que les langues indo-européennes n'étaient qu'un groupe d'une famille plus vaste, le nostratique ; même si le permutationnisme ambiant a favorisé les vues systémiques de Hjelmslev, pour le meilleur et pour le pire. Mais une langue si subtile devait appeler des grammairiens excellents, et *Velkommen til Danmark*, leçons sous forme de roman policier dont les personnages permutent jusque dans les dessins qui les accompagnent, est la plus consonante des méthodes de langue.

Peu de musique, mais Buxtehude, justement 'lunefuld'. Peu de peinture, mais Jorn, justement le plus métamorphique des peintres. En tout cas, beaucoup d'architecture et de design. Terminons alors par l'être 'heureux ensemble' (hyggelig) que cultive cette saisie naturaliste de singularités en mutations constantes. Le couvert conçu il y a une trentaine d'années par l'architecte Arne Jacobsen supprime le glacis central, le tiers médian, qui dans les cuillers et fourchettes traditionnelles séparait le tiers extérieur destiné au monde (la nourriture) et le tiers intérieur destiné au corps (la main). Ainsi s'annule la distance occidentale entre le sujet et l'objet, le couvert devenant leur interface rapprochante. La gamme très étalée des dimensions selon les mets n'est pas pratique, mais «rigtig». Couvert avec lequel on ne peut pas bouffer. Pour les locuteurs d'une langue dans laquelle on ne peut guère gueuler.

Et, à l'échelle d'une grande ville, c'est la même topologie de la bulle fluide et vide entre corps et monde qu'amplifie l'Arche de la Défense. Interface cosmique, skål à l'Univers, conçus par Spreckelsen pour fermer-ouvrir la perspective Colbert de Paris.

*

LE GREC ET LA LUMIÈRE BLANCHE

Oti mia méra tHa thagásis méss sto néo lemóni
ke tH'apothsméfsis
terásties posótites íliou apó méssa tou.

*Qu'un jour tu mordras en plein dans un citron frais
et tu délieras
de monstrueuses quantités de soleil
depuis son milieu.
Othiséas Elítis, María Neféli (Marie Nuée)*

10A. Le langage

Le néohellénique, ou grec moderne commun, Common Modern Greek (CMG), comprend un langage qui se parle spontanément, le démotique, étymologiquement langue du peuple, et qui est aujourd'hui enseigné à tous les niveaux. Mais il comprend aussi un rapport intense de ce démotique avec la plupart des états antérieurs de la langue grecque, restée fondamentalement elle-même depuis trois mille ans, et cela dans les écrits exigeants, mais aussi dans certains moments et aspects du parler quotidien. Les locuteurs grecs actuels pratiquent ainsi, non pas deux langues, comme le terme de 'diglossie' le donne trop à entendre, mais une langue à deux polarités, - parfois même à trois, quand sont activées des ressources dialectales.

10A1. La phonosémie

Phoniquement, le démotique est une machine à frontalisation, où les locuteurs s'avancent en d'incessants *départs* et *redéparts* vers un *avant*, et plus précisément vers un *avant-haut*, en une saisie épiphanique ou parousiaque. «Le grec <moderne> sonna comme une étoile paraît dans la nuit», note Goethe, ayant entendu, à la Congregatio de propaganda fide, des jeunes gens lire des textes sacrés chacun dans sa langue.

Là où le grec ancien disait et écrivait 'i', 'ü', 'ei', 'oi', 'è', le démotique prononce 'i', la plus frontale des voyelles. Bien plus, là où le grec ancien disait et écrivait 'ai', 'é', il prononce 'è', de nouveau plus poussé vers l'avant. Ont été supprimées les anciennes diphtongues vraies, 'ai', 'oi', 'èi', 'own', trop insistantes, de même que 'é' et 'ü', trop appliqués. Demeurent les cinq voyelles les plus directes : a, è, i, ou, o, avec des diphtongaisons transitoires résultant des hasards de la flexion. Les consonnes ont suivi le mouvement. Ce qui se disait et s'écrit toujours 'b', 'd', 'g' s'est avancé haut en 'v', 'th anglais', 'gH', ce dernier étant très médiopalatal, comme le confirme le fait que, devant ce qui est dit 'è' et 'i', il se réalise par yod. Plus de consonnes redoublées, 'll' ou 'ss', qui insisteraient comme des diphtongues. La semi-voyelle 'w' elle aussi s'est avancée en 'v' : un evzone (fantassin) s'écrit 'eu-zonos' (bien ceinturé), mais se dit 'évzonos' contre 'éw-dzonos' autrefois.

Cependant, féminine ou masculine, la voix est chaude, nourrie de miel, comme la pâtisserie qui l'alimente. Sa résonance s'enrichit du 'r' roulé, mais aussi des frottements de 'th' et 'tH' (thêta) ou de gH' et 'kH' : 'égHo ékHo' (j'ai). Du reste, s'il n'y a jamais de nasalisation sentimentale des voyelles comme en latin, la nasalisation inhérente aux consonnes m, n, ng est assez chaleureuse pour entraîner la sonorisation des occlusives qui les suivent. D'où l'astuce très « grecque » qui consiste à représenter le son 'b' par 'mp', 'd' par 'nt', 'g' par 'gk' : *gkamparntina* = gabardine.

Le phrasé complète cette topologie en l'ouvrant. Les syllabes avancent égales, se détachant comme des événements contigus (des Portugais croient entendre des Japonais) en une horizontalité d'ensemble (on trouve des chants recto tono), mais sur laquelle alors pointent les accents devenus toujours aigus, d'aigus/graves/flexueux qu'ils furent à l'origine. Or, ces accents de hauteur-force sont latéralement mobiles, affectant selon les mots une des trois dernières syllabes. Ceci a un effet rhétorique, puisque les oxytons peuvent paraître plus interpellateurs ('parakaló, s'il vous plaît) ; les paroxytons, plus centrés ('neféli', nuée) ; les proparoxytons, plus initiateurs ('évzoni', lesquels pointent le pouce en avant à chaque pas). Mais surtout cela donne à la diction un mouvement non seulement vertical mais latéral, sorte de déportement diagonal dont les danseurs crétois, témoin Zorba, montrent le paroxysme. Notre translittération a essayé d'en garder quelque chose. Partout, les lettres figurent naïvement les sons du français ou de l'anglais. Mais, si pour le grec ancien la syllabe accentuée est en gras, par contre, dans les textes du néohellénique on a évité les caractères gras qui fausseraient le ton pointu : c'est l'accent aigu (´) qui marque la hauteur ; 'e' se prononce 'è'; 'é' figure donc le son de 'è' français avec accent de hauteur.

Ce parti multiplement proversif se confirme dans les prépositions, où l'on remarque l'omnipotence de 'se' (vers), anciennement 'éïs', dont l'état intermédiaire 'is' se retrouve dans Istamboul, 'éïs-tèn-polin' (vers-la-ville). Non seulement cet opérateur vectoriel se combine constamment avec l'article, 'stin AtHína' (vers ou dans <la> Athènes), mais des locutions prépositives d'orientations diverses le comportent comme second terme : epáno sto trapézi (sur à la table) ; anámesa se thio kímata (entre à deux vagues). L'autre préposition dominante est 'apo' (hors de), corrélatif de 'se'.

10A2. Le verbe

On attend alors que le verbe réalise la même topologie, et pour cela montre quatre caractères : (a) de privilégier l'actif aux dépens du passif, (b) de trancher fortement les aspects continu/momentané, (c) de privilégier un mode mentalisant mais à coefficient volontariste, (d) d'avoir des formes saillantes du futur. Et c'est bien le cas.

(a) Non seulement le passif et le moyen se sont fondus depuis la koïnè, mais les sentences vraiment passives sont devenues rares : à notre 'le chien a été écrasé par l'autobus' correspond 'le chien, l'a écrasé l'autobus', où 'chien', saillant d'abord comme un sujet est repris aussitôt comme complément d'objet direct.

(b) Le couple d'aspects continu/momentané, qui au début de notre ère a remplacé un peu partout le couple imperfectif/perfectif, se réalise ici avec une vigueur particulière du fait que depuis Homère les verbes grecs ont gardé deux thèmes morphologiques distincts, un par aspect.

(c) Le subjonctif, mode mentaliste qui a absorbé l'optatif trop vague, se forme par 'na' suivi de l'indicatif (présent pour l'aspect continu, aoriste pour le momentané). Or, ce 'na' est l'ancienne conjonction de but 'ina' (afin que). Nous voilà loin du subjonctif d'évasion du portugais, de l'italien et du français. Et ce subjonctif finalisant intervient dans de nombreuses propositions subordonnées

où d'autres langues se contentent d'un infinitif ou d'un indicatif : 'qui peut le faire ?' = 'pios borí na to káni ?'.

(d) L'impulsion, voire l'impulsivité, culmine dans l'indicatif futur, formé de 'tHa' suivi de l'indicatif (présent pour l'aspect continu, aoriste pour le momentané), lequel 'tHa', dérive carrément de 'tHélií ina' (on veut que), et crie gare par la fricative alvéolaire dure 'tH' suivie de la voyelle la plus compacte 'a'. Notre futur 'aimer-ai' (infinitif + avoir) paraît bien sage en comparaison.

Et le parfait achève l'activisme latent sous les voix miellées. Alors que notre passé composé se forme par 'avoir' suivi d'un participe passé passif, - tellement passif à l'égard du complément d'objet direct qu'il s'accorde adjectivement avec lui s'il le suit, - le parfait démotique se forme par 'avoir' + infinitif actif + complément d'objet direct' en une double cascade d'activations : 'ékHi thési aftó' (il a attacher ceci).

10A3. La syntaxe

Nous supputons du coup la fonction des cas. Ils ont été rabotés comme ailleurs selon le parti analytique de l'ère chrétienne, et parfois plus qu'ailleurs en raison des confusions phonétiques dues à la frontalisation. Mais pas mal ont été maintenus. C'est qu'à leur façon ils soutiennent une perception proverbiale des choses en permettant d'adopter un ordre des mots qui fasse saillir le perçu comme événement, avènement, apparition, épiphanie, mobiles comme les accents. Ainsi, rien que le complément déterminatif dispose de quatre possibilités syntaxiques : (1) suivre le déterminé à l'accusatif, sans préposition, comme à joints vifs : «mia stagHóna éma» (une goutte de sang) ; (2) le précéder en s'y soumettant par le génitif ; (3) le suivre au génitif : c'est le cas de tous ces pronoms personnels et démonstratifs postposés qui accomplissent de façon quasi apostrophante, parfois polémique, — comme quand on dit : 'son fils à elle', — la fonction que nos adjectifs possessifs antéposés réalisent presque subrepticement ; (4) entrer en composition avec le déterminé.

Car, dans cette curiosité boulimique, les compositions les plus diverses, déterminatives ou juxtapositives (dvandva), sont permises. Ceci, joint à d'innombrables emprunts ou calques de locutions étrangères (italiennes pour la navigation et le commerce, françaises pour la politique et le droit, turques pour l'alimentation, anglaises pour la contemporanéité), produit un vocabulaire indéfiniment riche, mais également flou, qui appelle la fréquence de 'ke' (et) joignant des synonymes.

Au point qu'avec toutes ces libertés le groupement grammatical des mots, le «parsing», est très fuyant. Dans le langage parlé, le problème est partiellement résolu par la gravitation des enclitiques et des proclitiques autour des mots principaux seuls accentués. Dans le langage écrit, c'est la distinction étymologique de 'i', 'è', 'ai', 'oi', 'ei' (pourtant tous prononcés 'i'), et parfois d'accents aigus, graves et flexueux (alors que depuis peu seul subsiste l'accent aigu), voire d'anciens esprits, qui aide l'oeil à reconnaître et grouper les mots. On le voit, le néohellénique n'archaïse pas seulement par recherche poétique ou par purisme politique selon les principes de la katHarévousa (i katHarévousa thiálektos, la langue épurée, parfois droitiste), mais par nécessité structurale.

En retour, ces archaïsmes donnent lieu à une orthographe polygraphique, telle qu'il n'est pas rare qu'un dictionnaire donne deux ou trois versions d'un mot, et qu'on en lise encore une autre dans un bon auteur. Ceci nourrit chez les locuteurs néohelléniques une conscience étymologique et sémantique inconnue aux locuteurs français, et même aux locuteurs allemands et russes, et cela jusque chez les illettrés à qui il suffit à cet égard d'entendre parler les lettrés, le pope par exemple. Ainsi, 'epifánia' c'est 'surface', mais, écrit ou dit sur un certain ton, c'est 'épi-phanie' (apparition

dessus). 'Parousía' c'est la présence, mais également le jugement dernier si elle est deuxième (deftéra). Sans doute, les Grecs d'aujourd'hui n'ont plus le culot des Grecs d'autrefois, qui se saluaient par 'kHaïre !' (réjouis-toi !), mais leur 'kHeretismoús' (salutations !) continue d'aller de pair avec 'kHéro' (je me réjouis). 'Contents' (efkHaristiméni), ils sont 'bien graciés'. Et s'ils disent simplement 'bon' (kaló), c'est par un mot qui continue de descendre de 'beau'. L'incessant 'parakaló' comprend autant de mandement que de prière (parakaléo). Douze termes différents désignent la lumière.

Nous touchons là à l'énergie potentielle quasi explosive du néohellénique. Car, par le biais de la perception étymologique et polygraphique, il s'adjoit les ressources du grec depuis toujours. Et d'abord de cette stupéfiante langue dorienne, ionienne et attique qui, surgie en Hellade autour de 1300, a engendré, entre 700 et 300, tous nos genres traditionnels : l'épopée, l'épigramme, l'ode, la tragédie, la comédie, l'histoire, le discours philosophique, mathématique, physique, biologique. Et cela par ses trois voix du verbe (active, passive, moyenne) ; ses cinq modes majeurs (indicatif, subjonctif, optatif, participe déclinable, infinitif temporalisé) ; ses deux thèmes distincts perfectif/imperfectif ; ses terminaisons catégorielles (+sis, +ma, +tès, +tos, +ticos, +teos, etc.) distribuant un même sème dans tous les types opératoires ; ses deux négations, l'une réelle (ou), l'autre mentale (mè) ; ses articles définis invitant à substantifier toute locution («l'étant est, le non-étant n'est pas») ; son adjectivation et adverbialisation sans restriction («to ontós on, l'étantément étant», d'où sortirent le néoplatonisme et la participation de l'être thomiste) ; l'incroyable obligation d'articuler toute sentence sur la précédente par une particule logique (oûn, dé, gar) ; l'assaisonnement constant du discours par des opérateurs réduplicatifs, précisifs, métalogiques («to on ê on, l'étant en tant qu'étant») ; une morphologie verbale labile jusqu'au désordre ; trois tons haut/bas/flexueux ; un feu d'artifice de cinq voyelles brèves, de sept voyelles longues, de vraies diphtongues, parmi des consonnes très oppositives, mais en excluant les voyelles nasales sentimentalisantes. Bref, la plus formidable machine à curiosité et à étonnement jamais activée, jusqu'à l'héroïsme mental des paradoxes de Zénon, de la philosophie autocritique de Platon, de l'impitoyable démonstration géométrique selon Archimède.

Et nous n'avons pas fini. Car, par la même graphie étymologique et polygraphique, le néohellénique communique encore avec la koïnè, 'i kiní thíalectos', cette langue commune qui, de la conquête de la Grèce par Rome à sa conquête par les Arabes, donc pendant sept siècles, a fourni à toute la partie orientale de l'Empire une lingua franca assez puissante pour porter les deux formules : «En arkHè èn o logos» (Au commencement était le verbe) et «Kai o logos sarx egéneto» (Et le verbe s'est fait chair), dont la détonation alimenta les mille dogmes, hérésies, séductions logiques et érotiques de l'Eglise d'Orient, jusqu'à cette *Vie de saint Antoine* par saint Athanase dont Flaubert a communiqué l'extravagante odyssee spirituelle au lecteur français.

Rien n'éclaire mieux que la koïnè la nature du grec en général. Car que faut-il pour devenir une koïnè ? Disposer du pouvoir politique ? Mais c'est le latin qui l'avait. Du pouvoir commercial ? Mais quand Marc-Aurèle, empereur romain du II^e siècle, écrit ses méditations en koïnè savante, il s'agit non de commerce mais de feeling, un peu comme si Gorbatchev aujourd'hui prenait plaisir à tenir son journal intime en anglais. Au fond, et le statut actuel de l'anglais le confirme, une koïnè est avant tout une langue ouverte, capable phoniquement, morphologiquement, syntaxiquement d'assimiler sans crampes et sans périphrases n'importe quel concept ambiant, et spécialement nouveau, par emprunts, par calques, par agglutinations, par dérivations (surtout catégorielles), par repiquages de racines, mais aussi de terminaisons et d'inflections. À cet égard, la koïnè antique, occidentale mais orientalisée, fut d'autant plus apte à l'emporter sur le latin que celui-ci, en raison même de ses capacités abstraitives, était si introréverbérant, donc si inadaptable, que

partout, ne pouvant assimiler les influences extérieures, il a donné lieu à des descendants, les langues romanes, où il disparut comme tel.

Cependant, on méconnaîtrait d'importantes virtualités du néohellénique si l'on oubliait son écriture. Rappelons-nous qu'à l'origine celle-ci fut la première écriture phonétique unie et complète, c'est-à-dire notant non seulement les consonnes, comme les écritures sémitiques, mais les voyelles, indispensables dans une langue à flexion. Du coup, les désignants écrits parurent des calques des désignants langagiers, qui à leur tour parurent des calques des désignés réels ou imaginaires, par là même censés intelligibles. Bref, ces capitales, puis ces minuscules, jointes aux autres pouvoirs de la langue, soutinrent une métaphysique de l'être un et multiple, un savoir social (doxa), un savoir vérifiable (épistèmè), enfin une herméneutique (érmènèia) de la vérité comme dévoilement (a-lètHéia) très différente de l'interprétation scripturale, sémitique (juive, arabe) et psychanalytique. Personne n'a moins connu le complexe d'Œdipe de Freud que l'Œdipe de Sophocle, qui tue Laërte et épouse Jocaste non parce qu'ils sont son père et sa mère, mais parce que son 'hubris', son excès (rançon de la proversion), l'a rendu aveugle au fait qu'ils l'étaient.

D'ailleurs, les formes de cette écriture concordent avec l'élan curieux et étonné, voire éristique. Les caractères romains sont si nûment efficaces qu'ils disparaissent comme tels dans la lecture ; à l'autre extrême, les caractères cyrilliques sont si latéralisants qu'ils captivent en eux. Les caractères grecs, surtout minuscules, sont à la fois stables et instables, dansants et déportés comme l'accentuation qu'ils portent, au point de demeurer visibles comme tels sans enfermer en soi. Éveillant aux accidents du discours. Attaisant la polygraphie. Plastiquement étymologiques.

Les consonances culturelles

Si le néohellénique est ainsi le moment actuel d'un langage s'étendant sur trois millénaires, au point que ses locuteurs peuvent encore assister à une tragédie de Sophocle dont on a seulement frontalisé la prononciation, toute activité culturelle grecque, qu'elle soit littéraire, sculpturale, picturale, théâtrale, a également une extension trimillénaire.

Cette situation est d'autant plus prégnante que, dans tous les ordres de l'activité humaine, c'est ici que, vers 500 avant J.-C., à la perception-construction par éléments agrégatifs et pulsatoires régnant depuis les origines (MONDE 1) fut substituée la perception-construction par «formes intégrées» (eïdè, d'où idées), c'est-à-dire par «touts constitués de parties intégrantes» (MONDE 2), laquelle a régné jusqu'à la fin du XIXe siècle, moment où l'être humain a commencé à percevoir-construire par éléments fonctionnels (en fonctionnement), selon des dispositifs et processus ouverts sur d'autres dispositifs et processus (MONDE 3). On voit le problème de toute production culturelle grecque d'aujourd'hui. Comment intervenir dans le Monde 3, tout en communiquant toujours avec le Monde 2 dans ses accomplissements les plus puissants, et même dans son surgissement à partir du Monde 1, - Monde 1 encore palpitant chez Homère et Archiloque, ou dans les vases, puis les sculptures qui remplissent les salles initiales du Musée d'Athènes ?

Eh bien, le théâtre, 'tHéatron', surtout dans sa partie essentielle le chœur, 'kHoros', dansé, chanté, parlé, est sans doute la pratique la plus favorable à ces confrontations ultimes. Il fut, c'est vrai, l'exercice par excellence du Monde 2 : le verbe correspondant à 'tHéatron', 'tHéâstHaï', désignait l'appréhension d'une chose ou d'une pensée précisément dans cette distance moyenne de la 'skènè' (scène) qui permettait de les comprendre comme des tous constitués de parties intégrantes, qu'il s'agisse des acteurs-statues sur leurs cothurnes, des protases et apodotes des périodes, des deux tétracordes de l'échelle heptatonique, voire des trois angles d'un triangle

comme égaux à deux droits pour ce 'tHéôros' (spectateur) exemplaire, fou de 'tHêôria' et de 'tHêôrema', que fut le géomètre. Il y a donc quelque abus de terme à continuer d'appeler aujourd'hui théâtre les productions du Monde 3, lesquelles renoncent à cet embrassement totalisateur du 'tHêâstHaï', verbe nodal du «miracle grec», et ne retiennent dans le 'théatron' que la confrontation périlleuse de corps vivants présents avec d'autres corps vivants présents. Mais justement la possibilité de cette radicalisation, à la Grotowski ou à la Beckett, témoigne de la capacité agonistique du théâtre généralisé à activer (par le 'drama') et à purifier (par la 'katHarsis') les rapports des trois grands moments fondamentaux de l'histoire humaine.

Ainsi, c'est sans doute les musiciens Xenakis et Théodorakis, plus que les peintres ou les sculpteurs, qui sont exemplaires de la création grecque d'aujourd'hui, s'il est vrai que leur référentiel est le chœur généralisé, croisant danse, musique, voix, parole, sculpture, peinture, architecture, processus lumineux (lasers), exploitant ainsi une structure qui avait permis à Pindare, il y a 2 500 ans, de passer décisivement du Monde 1 au Monde 2 pour nous faire passer fragilement du Monde 2 au Monde 3 non sans souvenir du Monde 1. Le souffle de la musique orthodoxe grecque intervient pour beaucoup dans cette confrontation fusionnante.

Les poètes aussi se réclament du moule chorégique. Elitis prévient que sa *María Neféli* (Marie Nuée) est un poème scénique (skinikó pííma), un antiphonaire pindarique où María et son Antiphoniste (Andifonitis) occupent chacun une des pages en regard selon l'alternance : M-A, A-M, M-A. Dans leurs tensions d'ombres et de lumières, les deux protagonistes sont alors le néohellénique lui-même. María est dite «irréfutablement fille aiguë» (anamfisvéteta korítsi oxi), selon une langue stridulante líiii (tsirízonas líiii) ; elle brille tel un coutelas (lámbi san makHéri) ; véritable menace du futur» (alitHiní apílí tou melóndos), chaque fois qu'elle dit «je <me> coucherai avec lui» (tHa kimitHó m'áftón), elle pense qu'elle tuera encore une fois l'Histoire (ennoí óti tHa skotósi akómi mia forá tin Istoría). Car «le pur ne peut se représenter que dans l'impur», s'adjoignant l'allemand pour le dire : «Das Reine, Kuries ke Kírri, / kann sich nur darstellen im Unreinen». Elle vit aux antipodes de l'Éthique, elle est ethos absolument (zi stous andípodes tis ItHikís/ íne ólo ítHos). Sa fin ne peut qu'être empédocléenne : «Flux de la mer et vous/ épiflux lointains des astres – assistez-moi» (Roés tis tHálasas ke sis/ ton ástron makrinés epiroés – parastatHíte mou !). Et, Monde 3 oblige, parmi les flux cosmiques, on peut lire : «PHILIP MORRIS KENT CRAVENA», transformant un vers entier en un tube au néon. L'écriture traverse son destin, «et une goutte de sang au-dessus d'elle/ a l'apparence qu'eut jadis/ le Lambda de l'Iliade» (ke mia stagHóna éma epáno tis/ ékHi tin ídia simasía pou íkHe álote/ to Lámbtha tis Iliáthas).

Le néohellénique aura été d'abord poésie en raison de son noyau démotique et de sa propension chorale, mais il compte également une prose. Le (nouveau ?) roman *To trító stefáni* (La troisième couronne) étend sur deux cents pages le monologue intérieur d'une vieille trois fois mariée (une couronne est un mariage) vitupérant contre sa fille, vieille fille qui n'a jamais su faire, et priant le Seigneur de lui conserver son troisième époux mal en point, tout en s'assurant que, s'il le fallait, elle saurait faire, elle, pour en dénicher un quatrième. C'est donc toujours le redépart consanguin au néohellénique, mais allant cette fois jusqu'à l'apostrophe, la revendication, la rouspétance contre les dieux, vieilles comme Euripide, à qui TákHtis fait irrésistiblement songer : «The boró, ókHi, the boró na tin ipoféro pia» (Je ne peux plus, non, je ne peux plus la supporter). Monologue, polylogue d'autant plus soutenu que dans pareille langue il n'y a guère que des émotions, pas de sentiments ; des niveaux de discours, peu d'inconscient. Nous n'avons pas quitté la chorégie.

Revenons donc, pour finir, à cette permanence trimillénaire. On alléguera la solidité de l'accent de hauteur, comme dans le cas de l'italien. Et l'élasticité d'un langage ayant fourni une koinè.

Mais il faut voir surtout la scène (skènè, skiní) des Cyclades et des Sporades sur l'Egée. Mer praticable et difficile. Îles blanc sur bleu plongeant et émergeant comme des dauphins selon qu'on en repart ou qu'on y réaborde sans cesse. Marins seuls ou peu nombreux, donc autonomes, c'est-à-dire trouvant chacun sa norme en soi. Avec la nécessité de contrats d'assurance pour le fret, de constitutions pour les colonies. Donc d'une écriture complète pour fixer tout cela. Donc.

A ce compte, l'institution de base, ici, c'est le périple. 'Perí-plous', la circumnavigation cyclique mais non aisée, qui va si bien avec l'hédonisme cru depuis Archiloque, l'homosexualité culturalisée depuis Sappho, la cruauté ultime depuis les Atrides, le sophisme des Sophistes, l'éros de Platon, l'étonnement d'Aristote, l'agón (combat) politique de Démosthène, l'agón religieux des Conciles. Le périple n'est pas la diaspora, dispersion plus ou moins malheureuse à partir d'une unité transcendante. C'est une exploration horizontale, bifurquante, autour, quitte à ce que le tour ait le diamètre de la Terre. Ainsi Homère a pu tracer *l'Odyssée* il y a deux mille sept cents ans. Et *Odyssée* en néohellénique est encore un prénom.

*

II. HENRI VAN LIER : UNE LINGUISTIQUE ANTHROPOGENIQUE

EPILOGUE LINGUISTIQUE LE PARTI EXISTENTIEL DES LANGUES (1991)

Pour conclure cette lecture de dix langues européennes, nous allons tenter de situer le point de vue inhabituel sous lequel elle a été conduite. Cela pourrait se faire en complétant les modèles linguistiques qui ont cours généralement. Mais ceux-ci sont souvent si étrangers à ce genre de démarche que, tout compte fait, il sera plus économique de retracer depuis le principe les dimensions du langage qui nous importent. Pour autant, le lecteur sera soumis à la douche écossaise. Après les paysages somptueux que sont les langues dans leur vie si vaste et imprévue, voici les austérités de la cartographie, souvent en noir et blanc. Si certains n'ont pas le courage de nous suivre jusque dans ces aridités, ils se consoleront en se disant qu'après tout ils ont vu et peut-être déjà compris intuitivement et en fusion ce que les cartes ne peuvent que découper et refroidir. D'autres, plus aristotéliens, s'encourageront pourtant à la pensée que la géologie la plus abstraite n'a jamais gâché la saisie de paysages singuliers, qu'elle donne même à leur contemplation le détachement et l'accomplissement qui ne vient que de la théorie, quand celle-ci ne quitte ni la perception ni la motricité dans leur rythme.

1. Langage communicationnel, mental, présentiel-absentiel

Un langage met en présence des interlocuteurs, et alors, comme on dit, il active un émetteur (qui parle), un récepteur (qui reçoit cette parole), un référent (dont on parle), un message (ce qui est dit de ce dont on parle), un canal (l'air, le fil du téléphone), des usages langagiers (parfois dits codes, un peu abusivement). Pour autant le langage est une des formes de communication, éclairée par la théorie de l'information. Cependant, il a des propriétés d'autorestructuration, d'autodésignation et d'ouverture indéfinie qui lui donnent une place culminante dans la Théorie du système général. En particulier, l'auditeur y est un récepteur actif, parce qu'il comprend et répond, mais aussi parce que la performance du locuteur anticipe sa compréhension et sa réponse. Toute locution est une interlocution, laquelle est un commerce, *intercourse*, dit fortement l'anglais, serait-ce dans l'écholalie, ou dans l'écho de tout locuteur s'entendant lui-même parler.

Mais, par moments, le langage se confine également dans les circuits fermés du cerveau, ou du moins s'active sans engager notablement le système nerveux de relations, ni perceptif, ni moteur. C'est le langage mental. Dire que ce dernier a lieu sans interlocuteur est forcé, parce qu'il demeure en ce cas une interlocution interne, à multiples interlocuteurs, autant que d'univers de discours ; seulement il n'y a pas d'interlocuteur extérieur. On pourrait penser que parler de langage intracérébral serait plus franc, mais langage mental a l'avantage de ne pas se prononcer sur le statut de la conscience.

Pour notre propos, nous n'avons pas à décider si l'aspect communicationnel du langage est plus essentiel que son aspect mental, ou inversement. Ni si l'un est antérieur ou postérieur à l'autre,

phylogénétiquement, ontogénétiquement, logiquement. Mais il nous importe grandement de noter que ces deux aspects cohabitent au plus étroit. Quand des gens parlent entre eux, ils continuent à avoir une dimension de quant-à-soi langagier dans leurs silences, mais aussi dans leur discours même. Et quand ils se parlent intérieurement, ils continuent à être langagièrement en communication avec leur groupe langagier et culturel, même s'ils ne font pas de gestes apparents.

De l'aspect mental du langage on rapprochera son aspect présentiel, qui a au moins deux réalisations constantes. Dans un locuteur isolé, il arrive que le langage mental lui-même se taise, soit que s'ouvrent d'autres champs mentaux (plastiques, musicaux, mathématiques, logiques, etc.), soit que ne reste qu'une sorte de pure présence, sans aucun champ particulier. Ainsi, dans un groupe, le silence des locuteurs peut activer entre eux une participation tantôt de contenus mentaux, tantôt de simples présences, en un échange tacite que le français désigne efficacement par « communion », opposé à « communication ». Si l'on fait un rapide tour du monde, comme le permet *The Cambridge Encyclopaedia of Language* de David Crystal (1987), on remarque que plusieurs langues accentuent certaines de ces disponibilités au point d'en faire des conduites réglées. Et il va de soi que, quand on parle ainsi de présence, celle-ci fait couple avec absence. « Present-absent » figure déjà chez Shakespeare.

Tout cela relève de la pragmatique du langage, dira-t-on ? Sans doute, mais pas seulement. Sont concernés aussi sa sémantique et sa syntaxe. Avoir beaucoup ou peu ou pas de subjonctifs ou d'optatifs est déjà un parti mental, voire présentiel-abstentiel ; et du reste, un subjonctif néohellénique n'est pas, à ce point de vue, un subjonctif français. Les négations créent des partis encore plus francs : le 'ikke' roucoulé du danois ne nie pas comme le 'ne...pas' et le 'ne...point' français, de même que 'enten...eller' danois ne disjoint pas comme le 'ou bien...ou bien' français.

2. Désignation digitale et analogique. La sélection analogo-digitale de la désignation. Phonie et sémie.

Les désignants du langage désignent souvent leurs désignés par des choix exclusifs (oppositifs) au sein d'inventaires fermés. A la limite, 'cheval' pourrait être remplacé par 4347, 'vache' par 4362, 'veau' par 4363, 'petit' par 24 'grand' par 68, tous ces chiffres-mots étant eux-mêmes réductibles à une suite de choix 0/1, comme le montrent les machines à traduction et à production de discours, dont les performances sont bien présentées dans *Natural Language Understanding* de James Allen (Rochester, 1987). Et les phénomènes qui nous permettent d'énoncer et d'entendre 'ch-e-v-a-l' en français sont également réductibles à une suite de décision 0/1 (par exemple, en remplissant la matrice de Jakobson-Halle). Prise sous cet aspect, la désignation est digitale, ou du moins digitalisable, donc réductible à de purs chiffres (digits), et en particulier au bit, *binary digit*, 0/1, des ordinateurs digitaux. (N-B : Traduire 'digital' par 'numérique' et 'computer' par 'ordinateur' occulte qu'en l'occurrence le '0' et le '1' sont de purs chiffres, et non des nombres, et que, si la plupart des ordinateurs sont digitaux, donc des ordinateurs, il y a cependant aussi des ordinateurs analogiques et des ordinateurs hybrides, ce qui est utile à savoir quand on réfléchit aux mécanismes du cerveau et du langage ; tout anglophone distingue d'emblée : digital computer, analog computer, hybrid computer).

Mais le langage désigne aussi très souvent ses désignés de façon analogique, d'une analogie visuelle dans certains idéogrammes chinois, d'une analogie sonore dans le langage parlé, auquel nous nous limitons pour l'instant. L'analogie sonore propose deux cas. (1) Un mot ou une locution sont assez clairement analogiques pour que l'analogie réalise largement le sens du mot. Telle

est l'onomatopée. Le mot peut alors être employé seul : 'coucou', 'ho hisse', comme en français, ou se faire accompagner d'un mot digitalisable qui en confirme le sens, comme généralement en japonais. (2) Mais, le plus souvent, la désignation est à la fois digitale et analogique. Quand je dis 'seigneur', un message est transmis digitalement du fait que je ne dis pas 'saigner', ni 'signeur', cependant qu'un autre message est transmis analogiquement du fait que 's-è-gn-oe-r' a phoniquement en français un éclat qui se prête à l'apostrophe révérentielle d'un inférieur s'adressant à un supérieur.

Dans ce deuxième cas, les deux désignations entretiennent des rapports divers. (a) Ou bien elles coïncident *étroitement*, comme dans 'seigneur'. (b) Ou bien elles se répondent *suffisamment*, comme dans 'fuseau', où le ü pointu et rond entre les deux tenues 'f' et 'z' convient à l'idée d'affûtage. (c) Ou bien leur rapport semble presque *neutre*, comme dans 'haricot'. (d) Ou bien elles *divergent* : aux yeux de Mallarmé comme de Jakobson, 'nuit' désigne digitalement l'obscur, mais analogiquement le clair, en raison des deux pointues 'ü' et 'y' ; il a fallu à Racine la préparation de 'en-an-rroer-ond' pour l'obscurcir dans « C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. » (e) Enfin, l'anglais montre une pratique des *confréries* verbales, où des mots d'origine différente se ressemblent analogiquement assez pour que le locuteur les utilise comme appartenant à des désignations digitales fraternelles.

Il y a peu de lois universelles du langage, mais c'en est peut-être une que l'élocution tend le plus souvent à aligner assez l'analogique et le digital l'un sur l'autre. Ainsi, tantôt l'analogique s'assimile le digital, au point que la suite 'v-a-ch-e' a fini par faire d'un paisible ruminant une redoutable source de méfaits : 'Ah, la vache !', ou même le signe de toute intensité : 'c'est vachement gentil, vachement salaud', - 'salaud' dont le féminin 'salaude', sonnait comme les laudes, la belle Aude et les reines-claude, devait finir par le céder à 'salope'. Tantôt le digital influence l'analogique, et l'équilibre qu'implique sémiquement le mot 'raison' y a produit phoniquement une précession fréquente de l'accent : « Et puis est revenu, plein d'usage et 'r-è(é)-z-on' ».

Tout compte fait, il n'y a pas beaucoup de locutions neutres du point de vue des rapports de l'analogique et du digital, et la plupart des locuteurs, lorsqu'ils disent 'les haricots', tirent plus ou moins parti de la fermeté des suites 'a-i-o' et 'r-k', et de la non-liaison de 'a' après 'h' dit aspiré, pour souligner le caractère compact des grains. Quant aux divergences poussées entre analogie et digitalité langagières, elles sont rares : même le 'ü' et le 'y' de 'nuit' ont été utilisés à marquer que la nuit était parfois peuplée d'étoiles. De toutes les langues européennes, le français est sans doute la plus digitalisante, ne pratiquant guère que des analogies sonores lointaines, semi-abstraites. Au point que le locuteur français parle volontiers après Saussure de « l'arbitraire du signe », sans penser à préciser « signe digital ou digitalisable ». Ce qui n'empêche que la grand-mère qui dit que sa fille est 'a-do-ra-ble', et que la poupée de sa fille est également 'a-do-ra-ble', profère d'abord la remarquable suite 'a-o-a', 'd-d', 'r-l', analogiquement significative des perceptions familiales de la Comtesse de Ségur, avant de renvoyer digitalement à l'adoration. Chez Hugo, le 'bl' de 'blé' se prête au vent qui passe dans « l'océan des blés ». Ou il fait écho au 'b' de 'boisseau' pour marquer l'abondance (bounty) des « boisseaux pleins de blés ».

Une vue claire de ce phénomène permet d'élucider un mystère apparent de l'histoire des langues. Comme on le sait depuis la grammaire comparée du XIX^e siècle, les mots et locutions, sauf exceptions habituellement justifiables, descendent d'ancêtres par des conversions phonémiques réglées : 'pater', 'father', 'vader', 'hair', 'pitar', viennent d'un même ancêtre indo-européen selon des dérivations si strictes qu'on peut passer de l'un à l'autre non seulement verticalement mais aussi horizontalement. Rien dans pareil processus ne permet d'assurer qu'il y ait une concordance

entre le sens digital et le sens analogique des mots. Or, cette concordance existe, elle est même forte et en tout cas suffisante dans presque tous les cas. C'est donc que, au sein du processus de la dérivation digitalisable, les locuteurs opèrent une sélection analogisante. Ils retiennent les mots suffisamment consonants et finissent par éliminer ou gauchir les autres. Nous parlerons de *sélection analogo-digitale*, ou *sélection phonosémique*. Le terme de sélection espère évoquer le parallèle entre ce processus langagier et la sélection naturelle régissant l'histoire de la vie, où se combine aussi une dérivation de soi nonsense et des prélèvements intégrateurs.

Il y a une accointance millénaire entre le muscle, d'une part, le rat-souris et le lézard, de l'autre : le 'mûs' grec voulait dire à la fois muscle et rat-souris (comme le latin 'mus', dim. 'musculum') ; le 'lacertus' latin voulait dire à la fois muscle et lézard (ce dernier étant aussi 'lacerta'). Selon la dérivation phonémique, rien ne s'opposait donc à ce que nous disions aujourd'hui qu'un athlète à du *lacerte*, comme encore en vieux français, et qu'un muscle est passé derrière le buffet. Mais phoniquement, quelle mollesse pour le muscle, et quelle vigueur pour la souris, en contraste avec les termes anciens, qui eux analogisaient correctement : lakertous, lakerta, mous, mûs, musculum ! Et nos ancêtres, qui n'étaient pas sourds, ont préféré dire que l'athlète est m-u-scl-é (avec le 'scl' d'esclandre et d'esclaffer), et qu'une insinuante s-ou-r-i est passé derrière le buffet, selon la bonne fortune phonique du latin vulgaire 's-o-r-ix' (oui, « des souris et des hommes »). Lacertus-lacerta bifurqua efficacement en l-éz-arde, puis l-éz-ard. Et on remarquera au passage que, disposant de la double voyelle 'aou', l'anglais n'eut qu'à continuer dans 'm-ou-se' les vertus flexueuses du 'mus' grec, auquel il s'apparente tout droit.

Les exemples sont partout, car, si les 'raï-no-se-ros' anglais devinrent des 'raï-nos', c'est assurément par abréviation verbale mais aussi en raison du ramassement de leur forme physique. Et c'est l'occasion de saluer, avec un clin d'œil au Socrate du *Cratyle*, ces rares substantifs demeurés constamment heureux à travers les aléas de la dérivation, tel le 'crocodeïlos' grec, devenu avec des bonheurs presque égaux 'crocodilus', 'crocodrilo', 'croccodrillo', 'crocodile' jusqu'à l'énorme 'kräk-dail', qui, au Museum of Natural History de New York, happe les bambins de sa première syllabe et les digère dans la panse de sa dernière dès que, non sans effroi, ils prononcent son nom. Les adjectifs et les adverbes, par nature plus descriptifs, musicalisent encore d'avantage à en juger par 'mou, malléable' ou 'souple, ductile', contrastant avec 'rude, rugueux, rêche, rigoureux, raide' ('roïde' pour faire bonne mesure). Y a-t-il même une vraie exception au fait que, dans toute langue dont on perçoit suffisamment la phonétique, les couples léger/lourd, bas/haut, ici/là, une fois identifié leur concept commun, livrent leur sémie à partir de leur phonie. L'anglais 'bubble' doublé en 'hubble-bubble', et inversement 'whim-wham' simplifié en 'whim' montrent bien la part de sélection et de création de la sélection analogo-digitale.

En contre-épreuve, imaginons un moment qu'en français, par une dérivation régulière, les chevaux se soient appelés souris, et les souris chevaux. Peut-être le tiercé aurait-il existé quand même. Mais devant la fadeur de dire que c'était des 's-ou-r-is' qui avaient piaffé, henni, rué, (oh, que ces verbes-là sonnent bien à leur tour !), sans doute les parieurs, à défaut de 'c-a-va-les', en seraient-ils venus à parler de 'ca-nas-sons', voire de 'car-nes'. En tout cas, il est peu probable qu'ils eussent misé gros sur les 'ha-ri-de-lles', lesquelles digitalement et analogiquement arides et demoiselles, auraient imperturbablement continué à désigner les « souris » maigres, boiteuses et efflanquées. Tout comme les 'rosses', descendantes pourtant de coursiers valeureux dans la diction et le neutre du 'Ross' allemand, finirent par donner, dans la diction et le féminin français, des rosses et même des rossards capables de toutes les rosseries.

Nous nous sommes limités au cas où des désignants renvoient à un être ou à une qualité, en des désignations primaires : 'cheval', 'adorable', ' salope', 'ruer', 'piaffer', 'hennir'. Mais la phonie n'est pas indifférente non plus dans les désignants plus généraux qui ajoutent à des désignants primaires des désignants secondaires comme des quantifications (un, des, les, le, de, du), des aspects temporels (mangeait, mangea, remanger, brusquement, toujours), des modes d'existence (réel, possible, nécessaire, contingent, conditionnel, souhaitable, envisageable, etc.), des négations, disjonctions, implications, (ne...pas, non, ikke, si...alors). Ainsi, le français classique a-t-il sélectionné le subjonctif imparfait et le conditionnel passé deuxième forme parce qu'ils permettaient de rendre digitalement le survol en retrait de Malherbe et de Descartes, mais aussi parce que leur dérivation avait dégagé des finales en '-usse', '-ût' (allongé) suscitant analogiquement le même effet (« et qu'il n'y avait aucun monde ni aucun lieu où je fusse »). La disparition progressive de ces formes en français moderne tient à une nouvelle sélection, analogisante autant que digitale, concordant avec une vue des choses moins planante et moins incorporelle.

La collaboration de la désignation digitale et de la désignation analogique invite à introduire le terme de 'phonie'. Car ce qui provoque l'analogie sonore de 'l-é-z-a-r', 'a-d-o-r-a-bl-e', 'ikke', c'est au moins trois choses différentes : (a) une certaine distribution des sons pris en soi dans leurs rapports de résonances et de rythme ; (b) une certaine distribution des sons par rapport aux traits sonores pertinents dans le système des unités distinctives de la langue ; (c) les manœuvres de production des sons avec leur taux d'effort/détente, ampleur/réduction, avancée/recul, etc. Comme on le voit, (a) relève de la musique, (b) de la phonologie, (c) de la phonétique. Bref, s'il reste alors correct de parler de voyelles, de consonnes, de syllabes, il devient beaucoup moins pertinent de parler uniment de phonèmes. Un mot comme 'phonie' n'est pas trop mauvais, puisque la voix qu'il évoque étymologiquement est en même temps entendue et produite, langagière et musicale.

Le terme de 'sémie' est également utile pour couvrir à la fois la désignation digitale et la désignation analogique d'un mot ou d'une locution, puisque les termes de 'sème' et de 'sémantique' s'en tiennent plutôt à la désignation digitale. On dirait alors que pour mesurer la sémie d'un mot il faut tenir compte de sa phonie. Mais une autre pratique est également possible. C'est de faire de sémie et phonie un couple de complémentaires, la sémie étant alors ce qui n'est pas couvert par la phonie. Ainsi parlerait-on de confrérie phonosémique, de désignation phonosémique, de sélection phonosémique, cette dernière locution étant plus commode que 'sélection analogo-digitale'.

Et l'on n'aura pas oublié que le langage est communicationnel, mental et présentiel-absentiel. Car la phonie et la sémie jouent un rôle décisif à cet égard, comme viennent de nous le rappeler le 'usse' et le 'ût' pointus des subjonctifs français.

3. Composition digitale et analogique. La sélection analogo-digitale de la composition.

Un langage ne tient pas uniquement en des désignants primaires et secondaires. Il suppose encore le moyen de dire quelles fonctions exercent les désignés primaires dans les événements énoncés, en signifiant leurs fonctions « réelles » par des fonctions « grammaticales ». Fillmore, qui a bien posé ce problème dès 1968, a proposé une première liste de ces dernières, dont les noms anglais sont : Agentive, Instrumental, Dative, Factitive, Locative, Objective, etc.

Nous n'avons à discuter ni la définition de ces termes, ni leur pertinence à chacun, ni leur exhaustivité. Ce qui nous importe c'est que les langues disposent de trois ou quatre grands

procédés pour rendre les fonctions grammaticales, et donc indirectement les fonctions réelles. Ces procédés syntaxiques sont à tout le moins : (a) l'ordre des mots ; (b) les cas (au sens latin) ou des sigles (à la japonaise) ; (c) des pré-, inter-, postpositions ; (d) des intonations. – On voit alors que le latin s'est contenté » de (b) et (c), le chinois de (a) et (c), que le japonais combine des sigles avec des positions, que le français utilise beaucoup (d), etc. Nous appellerons ce travail du langage la *composition* des désignants.

Or, la composition ainsi entendue, tout comme la désignation, a deux aspects. D'une part elle est digitalisable ; telle est la syntaxe et son algèbre de Boole, que les machines à production et analyse de discours ainsi que les machines à traduction réalisent sur des computers digitaux (ordinateurs). Mais elle a aussi un aspect analogique. Si « Tant de royaumes nous ignorons ! » est peut-être équivalent digitalement à « Nous sommes ignorés par tant de royaumes ! », il y a un renversement de hiérarchie, ou en tout cas de polarité, entre les deux énoncés. De même, lorsque Claudel se plaît à écrire : « ça a une espèce d'air sur le papier de se mouvoir », il ne dit pas seulement : « cela fait mine de se mouvoir sur le papier », ni : « cela se meut sur le papier, semble-t-il ». Il y a ainsi, dans un énoncé, un « sens » analogique de la composition syntaxique, qui tient d'une part au choix général des procédés syntaxiques fait par une langue, puis à la divergence compositionnelle d'un énoncé particulier par rapport à ce choix, le taux de divergence ou de conformité donnant à entendre que l'énoncé est plus ou moins (encore des *taux*) ordonné, perturbateur, intégrateur, dispersant, coalescent, etc. Voire plus ou moins communicationnel, mental, présentiel-absentiel selon le cas.

Au cours de l'histoire d'une langue il intervient une sélection digito-analogique de la composition comme il y en a une de la désignation. Ici encore la succession d'un état de langue à une autre est réglée par des dérivations obligées, étudiées par la grammaire historique ; en néohellénique, le rétrécissement de l'éventail des voyelles a contraint à des révisions syntaxiques strictement identifiables. Mais, parmi ces déductions, sont sélectionnées par les locuteurs les solutions qui réalisent des cohérences suffisantes entre les aspects désignatifs (digitaux et analogiques) de la langue et les aspects compositionnels (digitaux et analogiques). En néohellénique, le régime du possessif concorde avec la phonie et la sémie générales.

On a longtemps parlé, dans la linguistique scolaire, d'une loi du *moindre effort*, qui aurait justifié la suppression des finales, celle des cas, celle des significations improbables, en même temps que les assimilations de consonnes, etc. C'est d'un économisme non pertinent, comme le prouve le moindre survol des langues. Le français moderne n'est pas plus facile à parler que celui de la Renaissance, lequel ne simplifiait pas celui du Moyen Age, ni pour la désignation ni pour la composition, ni digitalement ni analogiquement. Ce qui est vrai c'est qu'à chaque moment les locuteurs établissent une *compatibilisation* entre les différents aspects de leur langue. Par moment, la propension est à la facilité dans la diction, mais à la sophistication dans la syntaxe et le lexique. Ou inversement. Somme toute, il y a chaque fois un parti original et global mis en œuvre, comme il faut le préciser maintenant.

4. L'expression de la structure ou le parti d'existence

Tout ce que nous avons considéré jusqu'ici dépend de la structure d'une langue. Ce sont des applications particulières de cette structure par quoi naissent des significations. Mais que dire de cette structure même ? N'a-t-elle pas de soi un « sens », mot plus large ou plus fondamental que « signification » ? N'est-elle pas comme telle un certain parti sur les choses, ce parti ayant un sens ? Pour répondre, il faut détailler ce que la structure d'une langue met en jeu, et qui est à la

fois très abstrait et tout à fait concret. On demandera au lecteur quelque courage d'attention et d'abstraction pendant tout ce quatrième paragraphe, parce que nous sommes au cœur.

A. La structure d'une langue entretient d'abord une *topologie*, c'est-à-dire une spatialisation fondamentale antérieure à la mesure. Cela comporte des choix se formulant selon les couples les plus familiers et en même temps les plus fondamentaux : proche/ lointain, ouvert/ fermé, englobant/ englobé, continu/ discontinu, compact/ diffus, marqué/ non marqué, direct/ indirect, opaque/ transparent, linéaire/ gigogne, franc/ visqueux, extérieur/ intérieur, etc.

Ces choix seraient digitalisables s'ils étaient fermement oppositifs et binaires. Mais, pour la phonie d'un langage, il est question plutôt de *taux*, de plus ou moins ouvert/ plus ou moins fermé, etc. Et l'on en dirait autant des partis topologiques propres à la composition, que l'on ne saurait enfermer dans des choix simples : linéaire/ gigogne, etc. Et, comme le devenir joue un rôle dans les formes et les catastrophes ainsi produites, la topologie qui intervient là est différentielle.

B. Mais, de plus, la structure d'une langue ne comporte pas seulement des partis topologiques et cinématiques, mais aussi des partis mécaniques. En effet, la *production* des choix phoniques, sémiques, compositionnels comporte des *taux* de plus ou moins passif/ actif, linéaire/ rotatoire, linéaire/ sinusoïdal, insistant/ labile, actuel/ potentiel, coalescent/ non coalescent, haut/ bas, diézé (poussé haut)/ non diézé, bémolisé (poussé bas)/ non bémolisé, strident (concentrant l'énergie dans les harmoniques hauts)/ non strident, etc. avec des gradients de potentiels plus ou moins escarpés. Bien plus, il s'agit rarement de polarités simples (à deux pôles), mais d'*effets de champ perceptivo-moteurs et logiques* déterminés par des attracteurs multiples provoquant des gradients de potentiel complexes : ainsi, l'opposition phonique entre consonnes sourdes et consonnes sonores travaille en allemand sous l'influence des affriquées ; les termes abstraits n'ont pas la même portée en anglais, où l'abstrait et le concret se tranchent assez, et en français, où les termes semi-abstraites sont fréquents ; l'indicatif n'est pas le même s'il est pris ou non dans la mouvance d'un conditionnel, d'un subjonctif et d'un optatif, de même qu'un passé vire dès lors qu'il comprend ou non un aspect (duratif/ non duratif, achevé/ non achevé) en plus du temps. Et, comme en tous ces cas il ne s'agit pas seulement de systèmes isolés, mais de systèmes en interaction, en réorganisation, et même en autoréorganisation incessante, la structure de chaque langue comporte, en sus d'une topologie différentielle et d'une dynamique, une cybernétique originale.

C. D'autre part, la structure d'une langue établit une *sémiotique fondamentale*, c'est-à-dire un rapport particulier – des *taux* divers encore une fois – entre les quatre niveaux principaux du signe, c'est-à-dire ; (a) les *indices* (lat. *indicia*), signes non intentionnels, où une cause est indiquée par son effet, ce qui intervient beaucoup dans l'analogie phonique ; (b) les *index* (lat. *indices*), signes intentionnels mais à référent non déterminé, comme un doigt pointé, une anaphore, une cataphore, mais aussi le 'tHa' du futur grec, ou les sigles casuels japonais, ce qui intervient beaucoup dans la syntaxe ; (c) les *signes analogiques pleins* (à désignés déterminés), dans les phonies désignatives et les compositions produisant du sens ; (d) les *signes digitaux pleins* (à désignés déterminés), dans l'abstraction des phonèmes, dans les choix sémantiques exclusifs, dans l'algèbre de Boole de la syntaxe.

Pour prendre un cas extrême, en chinois l'énoncé tout entier est presque toujours perçu par les interlocuteurs comme un élément dans une situation où interviennent d'autres signes, et il travaille donc largement comme un indice ou un index. Au contraire, le français, très digitalisant implique que l'énoncé vaut à soi seul : « C'est toi qui l'as nommé ! ». Cela ne tient pas uniquement à la pragmatique de la langue, mais à sa phonie, sa sémie, sa composition, donc à sa structure comme telle, et au sens de cette structure.

D. Enfin, si l'on prend pour *coupure fondamentale* du réel l'opposition fonctionnements/ présence(s)-absence(s), et non pas l'opposition occidentale monde/ conscience, chaque langue s'arrange pour réaliser des *taux* particuliers de ce rapport. Le français privilégie les fonctionnements au point d'occulter presque la présence. Beaucoup d'autres langues, en particulier africaines, insistent sur l'évocation constante du présentiel-absentiel échappant au fonctionnel. Et cela pas seulement par l'importance des silences, mais aussi par le type d'activation-passivation de la phonie, de la sémie, de la composition.

Y a-t-il alors un terme général qui permette de couvrir le sens produit par ces quatre aspects de la structure d'une langue ? 'Parti d'existence', ou 'parti existentiel', semble convenir assez. Car l'existence, définie opératoirement comme topologie différentielle, mécanique-cybernétique, sémiotique, pratique fonctionnelle/ présenteielle, évite le vague un peu mystique qu'elle a souvent dans la philosophie existentialiste et la phénoménologie, tout en conservant l'avantage de bien marquer l'engagement corporel, cérébral, mental du locuteur dans l'activation de la structure langagière. Et 'parti' marque alors l'adhésion intime des locuteurs, sans impliquer pour autant une décision arbitraire concertée. 'Expression de la structure', qui n'a rien à voir avec le couple 'expression/ contenu', convient aussi pour marquer que la structure d'une langue pousse (premere) quelque chose dehors (ex), le réalise, l'actualise-passive.

Reste à prévenir une confusion. Parler de « parti d'existence » n'implique nullement qu'on envisage des langages comme des systèmes unitaires ayant la propriété d'engendrer leurs sous-systèmes, ce qui se passe dans la mathématique, à tout le moins partiellement. Au contraire, le système qu'est un langage est le résultat toujours fragile d'innombrables petits systèmes locaux et transitoires (phoniques, sémiques, compositionnels) en voie de compatibilisation ou de rupture ; le langage est *modulaire*, comme le démontre abondamment les études sur ses pathologies (Colthaert, Sartori, Job, *The Cognitive Neuropsychology of Language*, LEA, London, 1987).

D'où l'importance topologique, mécanique, cybernétique de la notion d'*effets de champ*, non seulement perceptivo-moteurs et logiques, mais aussi généralement existentiels au sens défini. Seule cette idée permet, à travers la postulation de bassins d'attractions à attracteurs multiples, de comprendre comment se compatibilisent les divergences de modules phoniques, sémiques, compositionnels souvent très hétérogènes entre eux dans un parti global cohérent au moins partiellement et transitoirement. Ce parti global est ainsi une sorte d'*hyperchamp* (au sens où on parle d'hyperespace) dont les champs particuliers des modules sont à la fois les réalisations et les activations (ré)organisatrices.

Le rapport entre l'hyperchamp – d'un langage et de sa modularité – confirme que les évolutions langagières ne soient pas continues mais quantiques. En d'autres mots, quand un langage bouge, et il bouge tout le temps, il ne passe pas par tous les intermédiaires entre les deux états, mais procède par sauts grands et petits. Comme les physiciens y ont insisté depuis Schrödinger, l'effet quantique permet de concilier l'évolution et la stabilité tant des individus que des espèces.

Depuis Waddington, des biologistes, remarquant les voies ouvertes et les voies barrées dans le développement embryologique d'un organisme, soulignent que, dans l'Evolution, tous les intermédiaires n'ont pas été possibles, comme le donnerait parfois à croire une approche trop exclusivement menée à partir de la biologie moléculaire. Le langage obéirait ainsi, lui aussi, à un principe d'Univers – courant des particules aux galaxies – la *compatibilisation quantique*.

Si chaque locuteur est si émergent, c'est en tant que lieu, résultante et principe de ces compatibilisations quantiques langagières. Il est tout cela dans ses activations cérébrales et dans ses organes phonateurs, dont alors la position et la motricité débordent en des postures et mouvements de la tête, du tronc, des membres, jusqu'à investir le corps entier. On regrettera que 'gesticuler' et 'gesticulation' en français marque d'ordinaire des gestes forcés, ce que ne fait pas 'gesticulate, gesticulation' anglais. On dirait sinon que tout langage se gesticule peu ou prou, extérieurement ou intimentement. En tout cas, il déclenche le geste, visible ou invisible, et en est déclenché en retour.

Il serait alors plaisant, comme en psychologie, de pratiquer en linguistique comparative un test de l'arbre. Du fait de sa répartition de la racine souterraine au faite aérien, l'arbre, organisme stable en face de nos organismes mouvants, est un remarquable activateur-support des quatre « sous-partis » (topologique, mécanique, sémiotique, fonctionnel/présentiel) d'un « parti existentiel » général ou langagier. On ne s'étonnera donc pas des options fondamentales que portent les analogies visuelles, sonores, logiques des mots 'a-r-b-re' français, 'B-aw-m' allemand, 'b-ô-m' néerlandais, 'tri' et 'trios' anglais, 'albero' italien, 'déndron' du grec ancien et moderne, etc., en y retrouvant largement nos dix descriptions. On noterait du même coup que c'est en français, langue de l'équilibre maximal du haut et du bas, du vertical et du latéral, que l'arbre a suscité ses trois éloges les plus somptueux : celui de Bossuet dans le *Sermon sur l'ambition*, d'Hugo dans *Le Satyre*, de Valéry dans *l'Ebauche d'un serpent*.

Quoique très digitalisables, les noms de nombres sont tout aussi exemplaires des « partis d'existence » langagiers que l'arbre très analogisable. En anglais, ils forment une suite où, à l'exception de la première vingtaine, les dizaines dérivent par simple addition de -ty aux neuf chiffres (digits) de base ; en français, ils montrent le cousu main non seulement de 'quatre-vingts', mais aussi de 'soixante-dix' et de 'quatre-vingts-dix' ; en allemand et en néerlandais, la mentalité gigogne met les unités avant la dizaine ; en danois, s'y « conte » un parti mutationnel, etc. Il est aussi symptomatique qu'un locuteur anglais donne son numéro de téléphone en en énumérant les chiffres (digits), alors qu'un locuteur français le regroupe en nombres.

Il n'y a là aucun hasard pour ceux qui voient, entendent et « gesticulent » l'expression d'une structure. Rappelons qu'on peut être intelligent et génial tout en y étant aveugle, ou sourd, ou gourde ou les trois à la fois, et il n'y a aucune honte à ne pas entendre la musique, à ne pas voir la peinture, à ne pas être traversé par la danse et le geste, comme c'est le cas d'un tiers de nos populations. Mais il n'y a aucun ridicule non plus à les entendre et voir et agir, comme c'est le cas des deux-tiers de nos populations, et sans doute les neuf dixièmes des populations non occidentales.

5. Les traits du parti existentiel

En tentant de dégager les partis d'existence de dix langues européennes, nous avons rencontré plusieurs fois des traits semblables, comme le fait d'avoir ou de n'avoir pas de voyelles nasales, des modes mentalistes, des vocables simples ou composés, de pratiquer une composition gigogne ou linéaire, etc. La question se pose de savoir s'il y a une liste précise et exhaustive de ces traits.

Si tel était le cas, l'avantage serait immense. On obtiendrait un tableau à deux entrées, où chaque langue disposerait d'une ligne, mais où en même temps ces lignes traverseraient des colonnes, chacune représentant un trait. Il n'y aurait plus alors qu'à remplir chaque bifurcation de ligne et de colonne pour obtenir une sorte de tableau de Mendeleïev des partis existentiels des langages, où

chacun se situerait par rapport aux autres, et même par rapport au langage en général.

Regroupons d'abord quelques-uns des traits déjà rencontrés.

A. Partis phoniques. – Nasalisation vocalique ou non. Pureté des voyelles (netteté de leurs deux premiers formants) ou non. Sonorisation consonantique ou non. Occlusion-explosion non soufflée, soufflée, affriquée. Consonnes tenues (portugais) ou cursives (néohellénique). Application ou élision dans l'articulation des consonnes. Phrasé détachant la sentence et le mot, ou consistant en bouffées phrasales. Etc.

B. Partis sémiques ; - Sémie plus digitale ou plus analogique. Sémie simple ou combinée. Mots peu composés, très composés, phrasal compounds. Sémie se tenant dans la synchronie ou faisant une part à la diachronie (épaisseur étymologique). Epaisseur ou minceur sémantique (étymologique) du système d'écriture. Distribution des genres. Liaison ou non des genres à la racine. Modes de réalisation des quantifications. Détermination de l'espace-temps par le choix de temps ou d'aspects. Liaison lâche ou serrée entre sémie et classe grammaticale. Réalisations diverses de la négation, adverbiale, verbale, substantive. Taux de l'actif et du passif. Faveur ou défaveur des anaphores (réitérantes) et cataphores (anticipatrices). Etc.

C. Partis compositionnels. – Beaucoup d'accords ou peu d'accords. Manière de déterminer le groupe logique (parsing). Ordre adopté pour le déterminant et le déterminé. Licence ou non de répéter le même mot. Place de la négation, avant, après, autour (ne...pas). Phrasé continu, heurté, swing. Ponctuation faible ou forte. Distance entre langage parlé et langage écrit. Indication du sexe du possesseur ou du genre du possédé. Aisance à trouver l'antécédent du relatif. Etc.

Assurément cette énumération, si sommaire soit-elle, fournit de bonnes questions à poser à une langue. Le fait que l'anglais met le déterminant avant le déterminé en des « phrasal compounds », que la détermination de l'antécédent des relatives n'y fait donc pas difficulté (au point d'élider souvent le relatif), qu'il puisse répéter sans vergogne les mêmes mots, qu'il dérive ordinairement un sème dans toutes les classes verbales et que le participe présent y a le régime le plus libre jusqu'à la substantivation, qu'il n'y ait pas de genre, que les possessifs disent pourtant le sexe du possesseur, tout cela fait que le locuteur anglais est toujours assuré de finir une sentence commencée, et peut parler « cool » ou « hot » sans broncher et sans complexe. La situation inverse en français fait que le locuteur n'est jamais certain de pouvoir terminer une sentence un peu compliquée, du moins sans faute, ce qui crée souvent son hésitation, et en tout cas sa tension de bien faire. Il va de soi que les deux situations ont des avantages et des inconvénients pratiques, moraux, esthétiques, politiques, etc. En particulier, le temps de rédaction d'un texte peut passer du simple au double. Mais cette difficulté a fait le Code Napoléon, Balzac et Proust.

L'approche n'en a pas moins des limites. Car on n'est jamais sûr que ce genre de tableau soit complet. Comment, si l'on ne s'est pas trouvé en présence de la rotation phonique danoise à tangente postpalatale, prévoir un cas de diction si singulier ? Comment attendre les futurs percutants du néohellénique ? Mais surtout, les traits repérés ne se disposent pas de façon oppositive ou exclusive. Des langues ont des voyelles nasales, d'autres pas, mais, si l'italien n'en a pas, il nasille souvent tout entier. Et peut-on mettre dans le même sac la nasalisation simple du français et la nasalisation double du portugais ? Voire la nasalisation simple du français et celle du latin ?

Ce qu'il y a de si saisissant dans chaque langue, c'est qu'elle est un événement historique singulier, obligeant à envisager des traits nouveaux, parfois strictement imprévus. Et cela, répétons-

le, parce qu'il s'agit de taux et de gradients complexes, de bassins d'attraction à attracteurs multiples, d'effets de champ perceptivo-moteurs et logiques, ou plus généralement existentiels, au moins autant que de choix digitalisables entre des traits simplement oppositifs.

C'est pourquoi dans l'approche d'un langage, il est commode de commencer, comme nous l'avons fait, par les caractères phoniques. Car seule la voix est spatiotemporellement assez complexe, - elle l'est beaucoup plus que la sémie et la composition syntaxique, - pour permettre de rendre un parti d'existence dans la multiplicité et la subtilité de ses composants et de ses dimensions.

6. Consonances entre langage et culture

S'il est vrai qu'une langue implique un « parti d'existence », une expression de sa structure, il est normal qu'elle soit en résonance avec les autres aspects d'une culture, qui activent largement les mêmes partis existentiels et la même expression. Encore doit-on voir à quel niveau la résonance s'établit. Et pour cela disposer d'abord d'une esthétique suffisante.

On distinguera alors, dans les productions artistiques, - les *thèmes scéniques* (ce tableau ou ce texte écrit proposent une Vierge, un joueur, une montagne, un triangle au milieu, deux carrés sur les côtés, une lumière venant d'un ou plusieurs foyers), - et le parti existentiel activé-passivé par les traits, la couleur, la matière, la lumière comme tels, - le choix des voyelles et des consonnes (« C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar ») ou de composition syntaxique, le tout déterminant des effets de champ perceptivo-moteurs et logiques. Ici également ce « parti » se distribue en quatre « sous-partis », à savoir un parti topologique (taux proche/lointain, etc.), un parti mécanique (taux linéaire/rotatoire/spiralé, etc.), un parti sémiotique (taux divers réservés aux indices, aux index, aux signes analogiques et aux signes digitaux), un parti sur la coupure fonctionnements/ présence-absence. L'ensemble constitue ce qu'on peut appeler le *sujet artistique* de l'œuvre, - *sujet pictural*, sculptural, musical, chorégraphique, architectural, langagier, photographique, cinématographique, qu'on ne confondra pas avec les thèmes traités, ni non plus avec les *formes* (sonate, tragédie, miniature).

Ainsi, si l'on veut apprécier la consonance entre le parti d'existence (l'expression de la structure) du néerlandais et les peintures hollandaise ou flamande, il ne faut pas se borner à leurs *thèmes scéniques* (bien qu'il puisse venir des indications de ce côté) mais dégager leurs *sujets picturaux*, où l'on trouvera un certain traitement de la « matière première », de la géométrie imbriquante, de la substantialité comme « tenue-par-soi », etc. De même, si l'on veut voir en quoi l'allemand consonne avec la musique de Bach, le fait qu'il a écrit des cantates, des passions, des concertos sera moins décisif que son *sujet musical*, qui tient en un certain type de contrepoint en un triple écho coalescent. Même chose pour la photographie ; ce n'est pas les thèmes scéniques de George Molder qui nous ont confirmé la structure du portugais, mais l'espace-temps 'élongeant' qui constitue l'essentiel de son *sujet photographique*. Et c'est en relevant le 'stöd' qui habite le montage visuel et sonore de Dreyer, donc son *sujet cinématographique*, que nous avons pu le mettre en consonance avec la structure du danois, non en le trouvant optimiste ou pessimiste, mystique ou réaliste, droitiste ou gauchiste. Il en va de même de la littérature : qu'Andersen ait choisi tel ou tel thème de conte ne nous aurait pas été d'un grand secours, mais bien de voir la structure permutationnelle et métamorphique selon laquelle ces thèmes s'engendrent et s'enchaînent chez lui pour former son *sujet langagier*.

Un « grand » écrivain est celui qui, à l'intérieur du parti général d'une langue, crée un sujet langagier singulier, dont on peut montrer que, tout en étant imprévisible, il est cohérent avec le

parti général et en constitue un moment historique qu'il est impossible de concevoir ailleurs dans la suite du temps : Malherbe ou Proust impossibles vingt ans plus tôt ou vingt ans plus tard. Ce qui fait aussi quelques écrivains exemplaires : ceux dont le sujet langagier accomplit décidément le parti existentiel de leur langue dans ce qu'il a de singulier. Ce fut sans doute le cas de Dante pour l'italien, de Shakespeare pour l'anglais. Il est alors intéressant de remarquer que pour l'allemand Luther, Hölderlin, Goethe et Nietzsche se partagent ce rôle tandis que pour le français ce rôle n'est guère attribuable à aucun écrivain en particulier, Voltaire étant trop moyen par rapport à la structure, Bossuet étant trop excentrique, comme Pascal, sauf dans les *Provinciales*, dont le thème est malheureusement limité. Des différences de ce genre ne sont pas sans leçon sur le parti existentiel d'une langue.

Voilà pour les artistes qui pratiquent l'*art extrême*, c'est-à-dire qui créent des effets de champ perceptivo-moteurs et logiques réussissant à activer-passiver ceux de l'univers jusqu'à leurs éventuelles contradictions. Mais une culture compte surtout des œuvres d'*art quotidien*, des peintures, sculptures, danses, musiques, textes, films, outils, mobilier, qui ont pour but de confirmer les codes ambiants, que ce soit dans la connaissance, la morale, le goût, et qui entretiennent également des consonances entre langue et culture. Rien qu'à voir une table, une auto, un rasoir, un marteau, si l'on ne s'en tient pas platement à leurs dénotations et connotations, si l'on perçoit le parti existentiel (topologie, etc.) sous-jacent à leur design, on reconnaît la structure propre à des locuteurs italien, danois, espagnol, japonais, chinois. Les variations de la mise en pages selon les langues sont déjà symptomatiques. Comme celles de la publicité. Si nous avons si peu pris nos exemples dans l'art quotidien, c'est qu'il est difficile d'y trouver des objets connus de tous. Puis c'est vrai que la singularité d'une structure n'apparaît jamais aussi évidemment que dans ses produits extrêmes. Le « rígtig » (rigoureux) d'Andersen fait mieux saillir la structure du danois que le comique d'Holberg, trop mélangé.

Les consonances langue-culture vont-elles alors jusqu'à déborder l'art ? En tout cas, chez les grands philosophes, c'est non seulement la structure mais les thèmes mêmes qui consonnent, puisqu'ils visent la structure basale des choses ; d'où la façon déconcertante dont les énoncés de Descartes, de Hegel, de Kierkegaard s'appliquent presque équivalement à leur univers et à la langue qu'ils parlent. Mais la mathématique et la physique ? Niels Bohr, physicien du singulier et parlant une langue du singulier, le danois, nous a paru si troublant que nous avons cru devoir relever son cas, tout comme celui des mathématiciens allemands du tournant du XXe siècle. La question rebondit. Peut-on imaginer Newton ailleurs que dans un milieu langagier dominé phoniquement, sémiquement, compositionnellement, par des déclencheurs directionnels et gravitationnels ? Voit-on la gravitation universelle exprimée d'abord en français ? Et comme l'italien de Galilée est aussi lisse que ses mobiles sans frottements ! Cependant, ne nous emportons pas. La mathématique, la physique, la chimie, la biologie ont une spécificité et une cohérence interne qui font que les consonances avec des partis langagiers n'y peuvent jamais jouer qu'un rôle extrinsèque. Ce qui n'est pas le cas de l'art extrême ou quotidien, ni même sans doute de l'histoire, de la psychologie et de la sociologie, toutes très marquées intrinsèquement par le langage.

Les expériences les plus humbles sont souvent les plus riches. Ecouter des bulletins du temps dans une dizaine de langues, et surtout les voir proposés à la télévision, où l'on ne manque ni les gestes ni les jeux de physionomie, fournit les enseignements les plus évidents sur les partis topologiques, mécaniques, sémiotiques, fonctionnels/ présents-absents, liés aux partis d'existence de leurs locuteurs. Un médiéviste n'entendra pas la météo d'Alain Gillot-Pétré sans songer au filage du français mis en place depuis la Châtelaine de Vergi voilà trois-quarts de millénaire.

On aura compris qu'il y a deux grands types de traductions. Celles qui font passer le désigné digitalisable d'une langue de départ dans une langue d'arrivée en le ramenant au parti existentiel de cette dernière. Et celles qui veulent rendre à la fois le désigné digitalisable et le parti existentiel de la langue de départ. On ne s'étonnera pas que des locuteurs français, comme Valéry, aient été du premier parti. Et que les traducteurs allemands du grec ancien aient été du second. Du reste, la structure du français explique sans doute aussi pourquoi pas mal de traductions vers cette langue, jusque dans des collections prestigieuses, sont d'une étonnante incorrection même digitale. L'extraordinaire réussite de la traduction de la Bible par Chouraki, locuteur multilingue, montre bien que c'est moins la phonie, la sémie et la composition du français comme telles qu'il faut incriminer que l'état d'esprit créé par la pratique d'une langue de l'évidence (on ne dit pas de clarté) chez ses locuteurs unilingues.

D'ailleurs, presque toute traduction non purement technique ou scientifique est partielle, quelle que soit la langue. Dans laquelle a-t-on jamais proposé une page d'Aristote sans de graves ambiguïtés, et en même temps avec ses vertigineuses ambivalences phoniques, sémiques, syntaxiques ? Et, plus modestement, combien d'idiomes peuvent rendre, serait-ce à moitié, le « Nicole, apportez-moi mes pantoufles » de Monsieur Jourdain ? N'est pas pantoufle, ni phoniquement, ni sémiquement, n'importe quelle chaussure de repos. Les universaux du langage repérés par Greenberg sont statistiques (*Language Universals*, Mouton, 1980). Et l'isomorphisme global de langue à langue postulé par la *Sémiophysique* de René Thom n'intervient qu'à un niveau transcendantal.

7. Qu'est-ce qu'une langue ?

Nous avons parlé de langue et de langage sans nous en expliquer. On aura remarqué que nous n'avons pas retenu la distinction saussurienne langage/langue, serait-ce parce que « langage » anglais, qui couvre les deux termes, la rend provinciale. Les vocabulaires varient selon les intentions des auteurs. Pour son propos dans *L'homme de paroles*, Claude Hagège distingue pertinemment les langues et le langage. Pour notre propos, convenons, avec David Crystal, qu'il y a au départ des *dialectes* réalisés par des *idiolectes*, c'est-à-dire des langages de locuteurs singuliers. Les dialectes ont cette propriété que, sauf obstacle, ils sont en continuité territoriale. Ainsi, si l'on envisage des groupes de locuteurs dialectaux A à G séparés par une distance suffisante, on remarque que D ne comprend pas mal C, même parfois B, et quelque peu A, que semblablement D comprend plus ou moins E, F, G, mais que B a bien de la peine à comprendre F, et que A et G ne se comprennent plus du tout. L'Europe est couverte par six ou sept de ces continua dialectaux (bas-haut allemand, etc.).

Selon cette vue, une langue est un dialecte parmi d'autres ; « il n'y a que des dialectes ». Cependant, on précise qu'une langue au sens strict est un dialecte qui, par l'action de facteurs politiques, religieux, commerciaux, militaires, géographiques, scolaires, et maintenant médiatiques, jouit d'une unité et d'une stabilité particulières. En Europe, les dialectes-langues ont perduré pendant des siècles moyennant des dictionnaires, une grammaire, une littérature imprimée, des écoles, voire des académies. La « langue » apparaît alors à ses locuteurs comme ayant une essence, dont toute déviation est une erreur logique, voire une faute morale. La lexicalité et la grammaticalité font partie des bonnes mœurs, et dans les dialectes-langues à écriture (beaucoup ne le sont pas) il en va de même pour l'orthographe, avec des nuances selon que l'écriture est consonantique (hébreu, arabe) ou consonantique et vocalique (grec) ou qu'elle constitue largement un autre « langage » (chinois).

Il ne faut pourtant pas oublier qu'en même temps qu'ils se maintiennent, les dialectes-langues varient. Dans quelle mesure peut-on parler alors, comme nous l'avons fait naïvement, du parti d'existence du français, de l'anglais, du russe en général ? La question est délicate, et elle mérite un bref détour par la musique, où la réponse est le plus clair et le plus vérifiable.

Nous savons par Czerny que, lorsque Beethoven joua lui-même son troisième concerto en 1803, il enfonça la pédale forte sans lever le pied durant tout le largo. C'est dire que nous ne jouerons plus jamais le mouvement comme lui, puisque sur les pianos actuels les sons ainsi prolongés créeraient des dissonances insupportables. Pourtant, même joué dans les conditions actuelles, ce deuxième mouvement reste reconnaissable comme beethovénien, négativement en ce que sa structure fortement bruitée demeure à des distances infranchissables de celle de Mozart, qui le précède, et de Schubert, qui le suit, et positivement en ce qu'il concorde avec la part des autres œuvres du musicien, parti d'immersion et d'émergence de la mélodie et du rythme dans le bruit de fond. Qu'est-ce que cela montre ? Qu'un sujet musical, donc un parti existentiel réalisé par une suite réglée de sons, tolère de très importantes modifications sans cesser d'être lui-même. Cependant tout musicien sait aussi que c'est selon d'infimes nuances en des fractions de secondes que chaque note de ce largo détruit ou maintient la structure beethovénienne. Comment concilier deux constatations si opposées, que vérifie du reste la peinture : un Rubens dégradé peut demeurer un Rubens, alors qu'il suffit d'un éclairage artificiel mal réglé pour anéantir un Rubens intact ?

Revenons maintenant à nos dialectes-langues. L'anglais peut être prononcé avec 'h' initial, comme dans gentry (Upper-class), ou sans 'h' comme par le peuple, bref être U ou Non-U, il maintient une distance infranchissable avec le français, le néohellénique, le danois. Cependant, prononcé avec des 'h' initiaux en bonne et due forme, il peut être subverti par la moindre déviation du phrasé. On en dirait autant du français, lorsque le 'a' est tiré vers le 'è' chez le parigot disant 'mèdème' pour 'madame', ou que le 'è' est tiré vers le 'a' chez la féministe disant presque 'la balle des balles' pour 'la belle des belles'. De nouveau ces divergences phonétiques pourtant fortes altèrent moins le sens de la structure que certains impondérables du phrasé.

L'allégation du phrasé est bonne, et montre bien où réside le parti basal d'un dialecte-langue. Ce n'est pas une succession de décisions oppositives comme h/non h, ni même a/è, justement digitalisables. Mais bien, répétons-le, des effets de champ perceptivo-moteurs et logiques, et plus généralement existentiels. A la manière du sujet musical d'un musicien, du sujet pictural d'un peintre, etc. Des études sur des enfants musulmans et français ont montré que c'était d'abord les convections globales qui étaient saisies par le nourrisson et reproduites par lui. Ainsi pouvons-nous encore percevoir le sujet langagier de Ronsard, alors que toute la diction est changée. En même temps que le moindre relâchement dans la mise en résonance entre son texte et le lecteur, la moindre déclamation, détruit tout. Tant de latitude et tant d'exactitude se réconcilient dans une théorie fine, mais pas obscure.

Néanmoins, la continuité de structure globale n'empêche pas que les dialectes-langues, dans la mesure même où ils sont des partis d'existence, connaissent des mutations majeures sous l'effet de changements politiques, religieux, techniques, scripturaux, scientifiques. C'est ce qui s'est passé pour le français entre Villon et Rabelais, en particulier sous l'effet de l'imprimé. Puis, entre Sade et Chateaubriand, par le passage de la manufacture à l'industrie, et par la découverte de l'événement. Aujourd'hui, une nouvelle mutation des langues est en cours sous l'effet des médias, du langage informatique, de la planétarisation, de la responsabilité écologique. Dans les études sur les dix langues européennes, nous avons éludé ces moments singuliers pour nous en tenir au permanent. Ils sont au contraire le thème de notre *Histoire langagière de la littérature* (diffusée par France-Culture, 1989-1991).

De même, en raison de notre propos, nous nous sommes constamment tenus au plus centripète. Par exemple, pour le français, nous n'avons nullement envisagé le très difficile statut linguistique des dialectes qui se parlent au Québec, en Suisse romande, en Alsace, dans une moitié de la Belgique, dans certains pays d'Afrique, des Antilles, du Pacifique. Car il est certainement inexact de dire qu'il y a là de simples gauchissements d'un archétype. Ce sont bel et bien des dialectes originaux, qui seulement subissent moins de forces centripètes du dialecte-langue central, et davantage de forces centrifuges des dialectes-langues étrangers. Bien plus, certains sont eux-mêmes des dialectes-langues, confortés par des institutions régulières, tel le français canadien, auquel sa presse, sa radio, sa télévision assurent une véritable compétence du locuteur.

En tout cas, rien ne permet de décrire les dialectes périphériques (le sont-ils même ?) comme de simples résultantes des dialectes-langues en conflit. Est très instructif à cet égard le cas du bruxellois, qui loin d'additionner le français et le néerlandais, les joue plutôt l'un contre l'autre, utilisant chacun des deux à faire sentir la relativité culturelle de l'autre, à faire voir à quel point l'autre n'est justement qu'un parti, relatif (et donc un peu ridicule) comme tous les partis. D'où la charge sémiologique des sujets artistiques de Magritte et de Broudthaers comme des chansons de Brel. Et, d'Hergé à Peyo, la vitalité de la bande dessinée, genre sémiologique par excellence. L'alsacien juif utilisé par Edmond Fleg pour traduire le yiddish d'*Un violon sur le toit* (*Tévié le laitier*) de Cholem Aleichem prouve, s'il en était besoin, que certains jargons sont seuls à rendre des niveaux de conscience auquel un dialecte-langue, en raison de sa forte articulation, ne saurait atteindre, même quand il est le russe manié par Dostoïevski et l'anglais déboîté par James Joyce.

8. Langue et linguistique

La linguistique ne s'est guère intéressée au parti existentiel des langues, ainsi qu'à leur dimension analogique, alors que la philologie antérieure y avait été attentive, du moins épisodiquement chez Platon, Descartes, Montesquieu, Rousseau, Fichte, von Humbolt, Mallarmé (Les mots anglais), Proust, etc.

Cela se comprend. Depuis 1950, depuis l'explosion de la théorie de l'information, l'effort des linguistes s'est orienté vers les machines à traduction. La définition chomskyenne du langage est celle même de la traductibilité : un énoncé est une transformation grammaticale d'une structure de profondeur, qui est le sens à traduire. La langue est alors une affaire de règles (ce qui donnait des boutons à Edgard Poe), permettant d'engendrer la structure de profondeur et ses transformations. 'Le chat est écrasé par l'autobus' et 'L'autobus a écrasé le chat' sont des énoncés équivalents, et fréquents ont été les propos injurieux (retour du refoulé ?) à l'égard de ceux qui n'en étaient pas convaincus. Que l'on dise 'le chat', ou 'le cat', comme en Picardie, n'est qu'une transformation de plus. Tout cela est digitalisable. Du reste, la traductibilité a hanté la linguistique bien avant l'âge de l'informatique. Très tôt, un de ses dogmes a été qu'un énoncé dans une langue quelconque était traductible dans une autre langue quelconque, moyennant périphrases suffisantes.

Rappelons-nous d'abord combien la vue de la langue comme traductible a rendu des services. Traductions presque automatisées pour les cas faciles, comme les bulletins du temps. Traductions assistées par ordinateur pour les cas plus difficiles. Et le service théorique est également remarquable, comme en témoigne *Natural Language Understanding* de James Allen. Rien ne vaut le test de l'ordinateur pour nettoyer certains problèmes de désignation et de composition digitales.

Ceci dit, on ne peut nier l'autre aspect des langues, tout ce qui, comme la phonie, la sémie, la composition syntaxique, l'expression de la structure, n'est pas digitalisable, et est activé non seulement par la littérature extrême ou quotidienne mais également par les phrases les plus banales émises par des locuteurs quelconques à tout moment. Dans la vie des sociétés, l'information digitalisable (celle dont la quantité croît en raison inverse du logarithme de la probabilité) occupe dans le langage quotidien une part modeste, alors que le « chattering » et le « jabbering » entretiennent sans cesse une charge d'analogie énorme.

Evidemment, l'analogique devait avoir moins de succès linguistique que le traductible. Le rationalisme occidental l'a refoulé dans les « ornements égayés » dès l'origine : nous n'avons ni mantras, ni théorie de la mimensa, ni Patanjali le grammairien. L'urgence économique en détourne. Surtout pour analyser des effets de champ, qu'ils soient perceptivo-moteurs ou logiques on ne dispose pas des vérifications des ordinateurs digitaux (ordinateurs). On pourrait rêver que les ordinateurs analogiques ou hybrides, ou encore des ordinateurs puissants couplés avec des théories de jauge viennent un jour nous apporter quelques quantifications là-dessus. Mais ce n'est pas pour demain.

Quoi qu'il en soit, si la linguistique est la science du langage en général, elle doit au moins signaler, à défaut de maîtriser, cet aspect essentiel de son objet. Sinon, il serait plus honnête de la redéfinir comme la science du langage traductible exclusivement.

Du reste, les dimensions analogiques du langage n'ont-elles vraiment qu'un intérêt théorique et esthétique ? L'enjeu pédagogique est immense. Le parti d'existence d'une langue est ce qui engage le plus largement et le plus profondément ses locuteurs. L'animation d'une pédagogie c'est, avant les apprentissages particuliers, son horizon. Et l'horizon d'une population n'est nulle part aussi actif-passif que dans le parti existentiel de sa langue.

*

MÉMORANDUM POUR UN TERMINOLOGUE DÉBUTANT (2002)

Le terme et le mot

La tension entre le mot et le terme est vieille comme le langage. Un mot, surtout un nom, a mille échos : *Son nom de Florence dans Calcutta désert*, titre Duras. Mais 'table' et 'saucisson' sont aussi riches pour le camelot de Provence au-dessus de son étal ; et même 'celui-ci', 'celui-là' (« Ou comme cestuy-là qui conquiert la Toison ») ; ou encore 'car', qui au XVII^e siècle déclencha une Querelle de Car. Pourtant, il faut bien qu'Homo faber cesse de rêver et soit producteur, qu'à certains moments il délivre les mots de tout ce qui ne concerne pas sa tâche pratique ici-maintenant. Qu'il leur donne des bornes, des termes. Qu'il en fasse des termes. En somme, parler c'est sans cesse aller du mot au terme, dans la technique. Et c'est aussi revenir du terme au mot dans la poésie de l'existence en vers ou en prose. Les dictionnaires sont les témoins, grandioses quand ils s'appellent Bailly ou Gaffiot ou Webster, de la gigantomachie millénaire du terme et du mot autour du Logos.

Cependant, la tension fut plus vive en certains moments. On doit en supposer une, violente, au néolithique, quand pour la première fois le cadrage s'introduisit dans les constructions et les images d'Homo, à Catal Hüyük, et donc sans doute aussi dans les mots. Et au début des empires primaires, à Sumer, en Egypte, en Chine, en Inde, en Amérinde, lorsque les spécimens hominiens se mirent non seulement à cadrer, mais à tout sous-cadrer, en inventant des écritures intenses pour régler dans le dernier détail leurs flux de poteries, de soldats, de prisonniers, de titulatures, d'arpentages de la terre et du ciel ; jamais hommes et femmes ne furent plus justifiés par l'ordre du monde ; dans leurs images et leurs musiques, mais aussi mot à mot, terme à terme. L'héroïsme logique des sophistes grecs porta ce débat dans la rue, de Protagoras à Aristote, dont les syllogismes exigeaient que le langage soit fait de petits blocs transposables, et donc bien tranchés, les *Horoï* (frontières), dit-il, que le latin Boèce répandit comme *terminus*, le futur *terme*, qui connut son premier moment de gloire, dans notre Moyen Âge, lors de la Querelle des Universaux.

Mais c'est nous, locuteurs français, qui avons le privilège d'avoir sur ce topique le plus beau des textes. Il devait être écrit, au milieu du XVII^e siècle, entre le temps de Galilée-Descartes et le temps de Leibniz-Newton, quand l'explosion de la mathématique moderne et de la physique archimédienne, bref de la Géométrie comme on disait alors, obligea non pas à expliquer au géomètre comment employer ses mots, puisque justement il le savait parfaitement, vu qu'il en faisait des termes, mais à observer que sa nouvelle rigueur mettait en question toutes les autres sphères du langage quant à leur vérité. Pascal, qui des êtres humains est celui qui a eu la passion la plus folle de la vérité (« l'amour de la vérité est la plus grande des vertus chrétiennes »), et qui a le plus pathétiquement et pratiquement éprouvé la multiplicité de ses modes, - vérités géométrique, physicienne, mondaine, philosophique, théologique, charitable, et même «vérité

en deçà des Pyrénées, erreur au-delà», - devait fatalement, dans son opuscule *De l'esprit géométrique*, dès avant les *Pensées*, sans doute au moment des *Provinciales* (1656), rencontrer le « terme », ce « nom que l'on destitue de tout autre sens, s'il en a, pour lui donner celui de la chose désignée ». Apercevant du même coup les limites de ce parti ascétique chez qui veut exercer la persuasion, puisque « l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre ». Lui-même, dans les *Pensées*, qui se voulaient persuasives, continuera d'employer « cœur » dans une douzaine d'acceptions.

Nous vivons une époque particulièrement orageuse entre les pôles du terme et du mot. Notre ingénierie généralisée réticulaire oblige à des contacts interdisciplinaires et internationaux constants et radicaux, où les jargons menacent cacophonie, autant que la diversité des langues. Au point que fut suscitée, depuis 1950, une corporation de terminologues. Voire un début de terminologie, Littré, qui ignore le terminologue, et même la terminologie comme discipline, voit pourtant poindre ce vocable pour désigner un ensemble de « termes », et même de « termes techniques », proches pour lui d'un idiolecte, puisque ses exemples sont la « terminologie chimique » et « la langue particulière que se fait chaque auteur ».

La terminologie devenue discipline montre aujourd'hui cinq vocations. (a) Celle du pompier ou garagiste là où des incendies et des pannes font urgence, par exemple quand le biologiste ne parle pas le même langage que le statisticien et l'informaticien dont pourtant il ne saurait se passer ni dans la forme ni dans le fond. (b) Celle du missionnaire allant d'avance reconnaître et déminer certains domaines langagiers, parce qu'ils sont menaçants, ou simplement parce qu'ils semblent délimitables, propices aux travaux des terminologues en herbe. (c) Celle de l'analyste repérant sous les mots-termes, trop massifs pour être commodément adaptés, leurs composants, plus facilement et intelligemment recomposables en cas d'extension, de restriction, de reversion sémantiques. (d) Celle du conceptaliste espérant dégager, entre les mots-termes et ce qu'ils désignent, un champ idéal cohérent, qu'il pourrait alors distribuer, sinon une fois pour toutes (la réalité bouge quand même), du moins en une suite de synchronies assez épaisses pour prévenir le tournis. Alors, dans le langage, la linguistique serait censée plus attentive à la réalité (aux référents, aux désignés), et la terminologie à ce champ conceptuel-idéal. Les ordinateurs sont la bonne fortune, puisque, si on leur présente des concepts-idées sous forme de matrice de traits sémantiques, ils sont capables de comparer instantanément ces traits d'un bout à l'autre du système. Raymond Lulle et Leibniz, premiers rêveurs du projet, n'eussent même pas envisagé pareille vitesse d'exécution. (e) Celle du philosophe en quête des caractéristiques épistémologiques et technologiques d'une époque à travers les tensions mot/terme qu'elle montre dans ses domaines majeurs ; pour nous, par exemple, dans la biologie, la mathématique, la logique, l'histoire.

Mais rien qu'à passer en revue ces cinq niveaux, on croit comprendre que la linguistique et la terminologie ne sont pas séparables. Le terminologue ne saurait éviter de rester un peu linguiste, et même philologue, c'est-à-dire ami du logos. Et donc d'aller de temps en temps se rafraîchir l'esprit du côté de la linguistique, qui se propose d'être la science du langage en général. Or c'est ici qu'il achoppe. Car, depuis un siècle, la linguistique véhiculaire, traditionnelle, magistrale, est elle-même terminologique, ou terminologisante, et de la fréquenter l'aère et le dépayse peu. Écoutons plutôt. Dans la langue il n'y a que des différences (Saussure). Les phonèmes sont des unités phoniques distinctives pertinentes dans le système de la langue (Troubetskoï), et mêmes réductibles à des traits phonématiques (Jakobson-Halle). Les langues sont traduisibles les unes dans les autres (Jakobson). Sous les structures de surface, retrouvez en effet les structures de profondeur, bâties sur un schéma initial universel : *noun* phrase + *verb* phrase (Chomsky). Il y

a des traits syntaxiques autant que des traits phonématiques (Fillmore). Il y a même des traits sémantiques (Allen).

A quoi s'ajoutent des règles d'hygiène sévères, depuis Saussure. Ce que Peirce appelait 'objet', vous l'appellerez 'réfèrent' ; donc 'signe' sera 'signifiant' ; et 'idée', 'signifié'. Quelle sécurité! Ainsi, en vous préservant des choses, devenues référence, en définissant le signe linguistique comme l'union (la solidarité, pour Hjelmslev) du signifiant et du signifié, votre job tient maintenant tout entier dans votre chambre, et même sur votre table. Et soyez fiers, linguistes, car à ce compte vous pratiquez maintenant une science autonome, la linguistique, une théorie de plein droit (comme la théorie physique chez Mach et Poincaré où, dans ces mêmes années 1900-1910, f, m et g s'entredéfinissaient systématiquement, indépendamment de l'expérience). Lacan fera le pas ultime en évacuant le signifié : «Ce qu'il faut – c'est là que la linguistique se centre bien – c'est se centrer sur le signifiant en tant que tel». «Ce n'est pas essentiel que ça ait un sens, et c'est même là-dessus qu'est fondée cette nouvelle pratique qui s'appelle la linguistique» (Milan, 12 mai 1972).

Quoi qu'il en soit, la linguistique officielle terminologisante s'est fait l'idée que son objet était la langue plus que la parole, et que la langue était un système qui découlait d'une structure (ce qui pourtant n'est le cas que des systèmes mathématiques ; les autres, depuis les vivants, comportant aussi bien des restructurations, des textures, des croissances), et qu'elle est donc adéquatement traduisible, au point de permettre des machines à traduction. Habitons-nous à dire d'un souffle : la linguistique terminologisante et traductionnelle. Or, ceci fait problème. Les machines à traduction sont rentables et admirables, intrigantes et appétibles, éclairant des *terrae incognitae*, comme tout ce qui touche à l'intelligence artificielle. Mais il faut voir que, parmi leurs découvertes, il y a celle de leurs limites. Elles auront contribué à faire sentir, a *contrario*, ex *absurdo*, à quel point le terme le plus terminologisé continue à vivre du mot, lequel lui-même vit de l'environnement technicisé qu'il spécifie. (On songe un peu à l'axiomatique et à la cybernétique menant aux théorèmes restrictifs de Gödel et de Turing).

Ainsi, le terminologue qui veut se revigorer d'un bain brûlant ou glacial de linguistique, plutôt que Saussure, ira visiter *Do Kamo* de Leenhardt écoutant les Canaques, ou *Language, Thought and Reality* de Whorf écoutant les Hopi. Ces deux livres des années 1940-50, antérieurs à la grande passade traductionnelle structuraliste, obligent leur lecteur appartenant au groupe SAE (*Standard Average European*) à se dépayser vraiment, à devenir vraiment autre, un autre. Ce qui en fait sans doute les plus difficiles jamais écrits, s'il est vrai que «c'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement», dit encore *De l'esprit géométrique*. Leenhardt et Whorf mirent une vie pour entendre la parole dans la parole. Une vie suffit-elle pour les entendre ? Lévi-Strauss est plus confortable, qui fut terminologisant et traductionnel au point d'édifier des théories du mythe sur des traductions.

Pour le terminologue en vacances, on pourrait cependant prévoir des douches moins drastiques que Leenhardt, et surtout que Whorf. Ce serait d'envisager parfois, quelques moments, une linguistique générale ou fondamentale, c'est-à-dire où le langage apparaîtrait pour ce qu'il est, dans la constitution continue d'Homo, donc dans une anthropogénie. *Anthropogénie* de l'auteur développe cette démarche en ses chapitres 10 (la musique et le langage massifs), 16 (le langage détaillé quant à ses éléments), 17 (le langage détaillé quant à sa pratique), avec des compléments aux chapitres 18 (les écritures) et 20 (les logiques), et aussi 23 (les théories d'Homo du fait de ses langages).

Il serait vain de vouloir résumer ce que le lecteur trouvera, s'il le souhaite, sur le site *Anthropogénie*. Mais en un geste d'amitié pour un collaborateur et ami, Georges Lurquin, je voudrais exploiter le genre traditionnel du mémorandum pour rassembler quelques points et traits testamentaires. Sans développements. Comme bouteilles à la mer.

1/ Le langage est une intervention dans un environnement préalablement technicisé

On ne peut rien comprendre au langage, courant ou terminologisé, si l'on ne voit qu'il présuppose, à son origine, mais aussi d'instant en instant, un environnement déjà mis en ordre par la technique. Homo a été un ouvrier au moins un million d'années avant d'être capable d'un *langage massif*, et trois millions d'années avant de produire un *langage détaillé*, lorsque, avec son accession au stade sapiens sapiens, il y a quelque cent mille ans, sa voix commença de former des tons, c'est-à-dire des sons suffisamment tenus-tendus (tonos, teïneïn, tenir-tendre) pour que leurs fondamentaux ne soient pas trop brouillés par leur partiels. Bafouillant alors de premières musiques détaillées, quand ces tons étaient employés en *régime insistant*. Et de premiers traits vocaux, donc quelques phonèmes, et un premier langage détaillé, quand ils l'étaient en *régime urgent*.

Pour une anthropogénie, Homo ouvrier est l'apparition dans l'Univers d'un primate révolutionnaire, en station debout habituelle, aux articulations orthogonales et donc aussi orthogonalisantes, qui transversalise et latéralise (gauche/droite) son environnement, lequel est ainsi distribué d'abord en largeur (témoin la page que j'écris et celle que vous lisez), puis, par la vertu de ses angles droits articulatoires, selon les trois dimensions de la largeur, de la profondeur, de la hauteur. Ce programme général du corps hominien se résume et s'intensifie entre les faces symétriques de deux mains planes en symétrie bilatérale, orthogonalisantes elles aussi, et segmentarisantes. Corrélativement, la vue, l'ouïe, le tact d'Homo exploitèrent les ressources du cerveau primate pour faire surgir, à toute occasion, des tranches planées et lissées, des tracés et des traits, des points, des traits-points, des limites, des distributions décisives en oui et non, oui ou non, ceci alors cela. Bref, distribuant en *panoplie* et en *protocole* non seulement ses outils, ses aliments, ses rapports sociaux, mais encore ses forêts, ses rivières, ses saisons, jusqu'aux étoiles. Ainsi distribuée, technicisée, la Terre devint le « woruld » (wereld, world, Welt) des langues germaniques, c'est-à-dire l'environnement en tant qu'approprié par la vie humaine.

Cette appropriation comporte deux stades, ou plutôt deux strates. Durant des centaines de milliers d'années, les segments du « woruld » se thématifèrent mutuellement selon des interactions physiques, au moins virtuelles, créant une distance technique, où fut suscitée une proximité générale qui a fait du *voisinage* la notion de base de la topologie, et que Heidegger a suggestivement pointée sous le terme de *Bewandnisganzheit*, résultat de la *Zuhandigkeit*. Ensuite, au plus tard avec Homo erectus, peut-être déjà chez Homo habilis, des segments ont commencé à se thématiférer sans même d'action physique, en une thématifération pure, s'épuisant en elle-même, créant donc une *distanciation sémiotique*. Les signes étaient nés, car qu'est-ce qu'un signe sinon un *segment d'Univers thématiférant un autre segment d'Univers en s'épuisant dans cette thématifération* ? Ces signes furent d'abord des *indices*, allant de l'objet au sujet, et des *index*, allant du sujet à l'objet, comme les Latins et les langues romanes les ont génialement distingués (et que malheureusement les index anglais de Peirce confondirent, nous faisant perdre un siècle entier). Puis des *images massives* quand des bifaces se mirent à développer quelque ressemblance avec le corps qui les sculptait, et aussi avec le corps qui les emploierait. Et des *musiques massives* quand des sons insistants exprimaient des états généraux, surtout rythmiques, du chanteur ou des choses. Enfin, des *langages massifs* lorsque, en un usage urgent, des segments techniques furent accolés en des rapports stables avec des segments vocaux.

Alors, inchoativement il y a 100.000 ans, et déclarativement, il y a 35.000 ans, au moment où surgirent les images détaillées du paléolithique supérieur, ces segments vocaux devinrent des tons, donc des éléments phonématisables, donc de premiers phonèmes, donc aussi de premiers glossèmes, séquencèmes, phrasés, bref la *quadruple articulation du langage détaillé*. En 20.000 ans les phonèmes se complétèrent assez pour se boucler en systèmes cadrés et cadrants, comme les images et lectures néolithiques. En 6.000 ans de plus, ils donnèrent lieu à des glossèmes, séquencèmes, phrasés dorénavant assez abstraits pour porter, en Chine, en Inde, en Grèce, en Amérinde, en Europe, les grandes métaphysiques basales qui ont duré jusqu'à nous (la fameuse «période axiale» de Jaspers). Ce qui est tout à fait remarquable, et qui en dit long sur la nature du langage détaillé, c'est que dès lors il n'eut plus rien d'essentiel à inventer, par opposition à ce qui s'est passé dans l'image détaillée et dans la musique détaillée.

La grande erreur serait de croire que la révolution phonématique et la quadruple articulation du langage comme spécification au sein d'un milieu technique ont eu lieu une fois pour toutes, au paléolithique supérieur. Elles ont cours chaque fois qu'un nourrisson apprend une langue, ou plus exactement la construit, et où un adulte la parle ou l'écoute. Nous sommes *dans* le langage, l'image et la musique ; mais la musique, l'image et le langage sont *dans* l'environnement distribué, segmentarisé par la technique, le « world ». Ils y *interviennent*, au sens étymologique fort de *venire-inter*, ou *ad-venir-parmi*. En sorte qu'il est bon que le terminologue et le linguiste aient pour mémorandum premier qu'il n'y a pas une rectitude de langage, ni non plus une rectification de langage naturel ou terminologisé qui puisse naître, sinon à l'intérieur d'une saisie pertinente et préalable des cohérences synchroniques et diachroniques de leur « world » technicisé.

2/ Le langage est spécification d'une chose-performance-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon

Etant donné la segmentarisation préalable du monde technique dans laquelle il intervient, le langage a alors comme fonction biologique de *spécifier* des segments de ce monde pour que s'y crée ou s'y exprime un événement. En en spécifiant trois ou quatre, même deux, parfois un seul, et simplement par prélèvement, par déclenchement, par distribution, par suspens, lesquels suffisent souvent à barrer, susciter, modifier un événement entier. Pourtant, ne fallait-il pas dire : *thématiser*, et même *thématiser en distanciation*, comme il convient à tout signe, plutôt que *spécifier* ? Mais on peut trouver utile d'avoir un verbe topique du langage, lequel thématise fréquemment tantôt une *espèce* (c'est un chat) tantôt un *spécimen d'une espèce* (c'est mon chat), selon les deux acceptions du verbe *spécifier*.

Bref, retenons qu'il faut fort peu de chose pour que le langage fonctionne et réussisse. Mais à la condition que les locuteurs et interlocuteurs pressentent assez l'horizon, embrassent assez la *circonstance*, perçoivent assez la dynamique de la situation, réalisent assez les gestes et les intergestes attenants à la *chose-performance*. Et cela selon leurs circulations cérébrales exotropiques, s'il s'agit d'interlocution extérieure, et endotropiques, s'il s'agit de cette interlocution intérieure que le français appelle *pensée*, l'anglais *mind*, l'allemand *Gedanke*.

Cette formidable et presque toute-puissante simplicité du langage, qui le rend apte à parler de presque tout, et même de soi, se confirme d'un parcours des langues, dès qu'on prend soin d'y défalquer leurs additions culturelles ou existentielles, comme les articles, les genres du nom, les accords du verbe et de l'adjectif, les séquencèmes très réglés, les classes grammaticales (verbes, substantifs, adjectifs, adverbes), les classes ontologiques (comme en Kenya-Rwanda). La fréquentation du chinois parlé ou écrit est la plus efficace pour ce décapage mental. On y vérifie à

tout bout de champ comment un, deux, trois glossèmes, tantôt pleins (à désigné intrinsèquement déterminé), tantôt vides (à désigné extrinsèquement déterminé), suffisent, en des séquences aussi obvie que libres, à spécifier tous nos événements, triviaux ou sublimes.

Ce qui se comprend d'autant plus aisément que chez Homo les glossèmes pleins apparemment les plus éthérés - /sublimité/, /transcendance/, /immanence/, /de droite/, /de gauche/, - ne sont d'ordinaire que des faisceaux d'index (« là-haut », « à travers », « en dedans », « à droite », « à gauche ») avec divers pathos dans le phrasé. Une des séductions de l'anglais est de mettre à nu ces phonèmes indexateurs (up, down, back, round, around, arise, awake), que le français, entiché de semi-abstraction, dissimule souvent. D'où ces propositions métaphysiques buvables en français, et ridicules dans la nudité anglaise. Ou encore l'efficacité irrépessible des vocables pratiques anglo-saxons, puisque généralement un objet technique est un geste (indexateur, indiciel) réifié.

3/ Le langage est une spécification modulaire

Ce qui contribue à simplifier encore la pratique du langage, c'est que son unité n'est guère le mot, ni le terme, mais le module. Pour spécifier des choses-performances, des situations, des circonstances, des horizons, le locuteur recourt le plus souvent à des blocs langagiers de quelques syllabes. « Où en est-on à / De Jaer? - Aux / bétonnières mobiles » suffit largement, entre gens du quartier, à demander quel est l'état d'avancement des travaux du nouveau building de l'avenue De Jaer, et à apprendre qu'on a commencé à couler des dalles d'étages, puisqu'on a fait appel aux bétonnières mobiles, alors que ce sont les bétonnières fixes qui convenaient hier encore pour la dalle des fondations, surtout en raison de l'affleurement souterrain d'un métro.

Le linguiste et le terminologue affecteront même de dire que les modules non pas *consistent en* glossèmes, mais *tiennent en* glossèmes, pour mieux marquer que ceux-ci n'y sont pas perçus par le locuteur actuellement, mais virtuellement tout au plus. Ce que confirme le neuropsychologue quand il écoute les pathologies du langage, non pas de façon quantitative comme des aberrances par rapport à des moyennes, - scolairement selon les «deux» aphasies, - mais qualitativement dans les singularités pathologiques des patients où se manifeste la multiplicité des niveaux cérébraux engagés, beaucoup plus nombreux et croisés qu'on ne croyait : « *the language-processing system is modular in character* » (*The Cognitive Neuropsychology of Language*, LEA, 1987). Et voyons bien que les modules ou boîtes verbales sont souvent doubles, comme le confirment certains lapsus. « La séance est ouverte - La séance est close » ne font pas deux boîtes, mais une. Et c'est même pourquoi un président a pu un jour ouvrir une séance en la déclarant close, simplement parce qu'il était un peu fatigué ou distrait, et non pas parce que son inconscient la souhaitait achevée, comme le *Wunsch* de Freud l'a trop vite conclu.

4/ Le langage procède par phonosémie manieuse

Encore, pour fonctionner comme un langage, faut-il que les boîtes sonnent juste, c'est-à-dire que le geste vocal qu'elles impliquent chez leurs locuteurs permette à ceux-ci, non pas de « représenter » des événements, comme, le veut le *Tractatus logico philosophicus*, ni de se mettre à leur place selon le « stare pro » de la signification médiévale, mais de les manier, puisque Homo transversalisant est si manuel qu'il manie tout, même les idées. On trouvera une panoplie des ressources de ce maniement, que nous dirons phonosémique, dans la préface de « *l'Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* de Kluge, dans l'édition de 1995, sous les titres éloquentes de *Urschöpfung*, puis de *Wortbildung*.

Moins théoriques, mais aussi couvrantes et plus excitantes à cet égard sont les cent cinquante pages (884-1053 de La Pléiade) où Mallarmé a regroupé des centaines de mots anglais selon leur réussite : «Un lien, si parfait entre la signification et la forme d'un mot qu'il ne semble causer qu'une impression, celle de sa réussite, à l'esprit et à l'oreille, c'est fréquent». Et ce qu'il a fait pour les consonnes de l'anglais, langue consonantique, le mathématicien et logicien René Lavendhomme vient de le faire poétiquement pour les voyelles du français, langue vocalique, dans *Alphes* (Pavillon vert. Maison de la poésie d'Amay). Mais cette fois en démontrant pratiquement qu'un système phonématique - nos A, E, I, O, U, et aussi nos AN=EN, ON, IN, UN - déploie une topologie, une cybernétique, une sémantique, un songe, une algèbre, une éthique où s'épanouit, en même temps qu'il y est enfermé, tout locuteur français du seul fait de ses « voix ». En une origine du génie (ingenium, gignere, in) français au sens où Mallarmé entendait « l'origine de l'anglais », « l'âme même de l'anglais », dont il espérait qu'elle n'échappe pas à la linguistique contemporaine ». Mais quels linguistes citent Mallarmé ? Beaucoup de nos linguistiques sont des théories de la danse écrites par des perclus.

En effet, dans les éléments d'une langue, qu'ils soient phonèmes, glossèmes, séquencèmes, phrasés, il y a de la convention, de l'institution, de la dérivation, de l'immotivation, mais jamais d'arbitraire, ni d'*arbitrium*, qui veut dire jugement d'arbitrage, et surtout guise. Si, par un de ces coups de force dont Homo a le secret, les saussuriens ont vulgarisé le motto de l'arbitraire du signe dont Jakobson attribue l'occasion au sanskritiste comparatiste Whitney, c'est que, consciemment ou inconsciemment, ils se mirent à vouloir que les langues fussent traduisibles universellement et idéalement (par des machines à traduction), et donc que les mots fonctionnent comme des termes, phoniquement neutres, confirmant la linguistique comme science autonome. Il n'en a jamais rien été, pour aucun mot. De façon piquante, le module //arbitraire du signe/ doit beaucoup à sa phonosémie, à sa suite vocalique /a-i-è/ + /u=i/ sur le sommet /rèr/, et même /trèr/ préparé par /ar/, et même /arb/, et s'apaisant sur l'élan modéré /u-i, soutenu par les tenues /s/ et /gn/, qui permet à son locuteur d'adopter une contenance suffisante et flatteuse, professorale : «Mon cher ami, vous oubliez l'arbitraire du signe!». Comme nos langues sont heureuses ! Comme elles passent bien par nos gueuloirs !, martelait Flaubert.

Reste à décider si, dans un langage, le terme doit répondre alors aux exigences phonosémiques du mot. J'avoue que je viens seulement de remarquer que la préface du Kluge propose sa panoplie des voies phonosémiques sous le titre : *Einführung in die Terminologie*. Incurie, ou lapsus qui trahit que, même chez ceux qui perçoivent intensément la phonosémie, mot et terme sont en passe de se confondre, le premier mangé par le second ?

5/ Le langage est le résultat d'une sélection phonosémique

En tout cas, si les langues sont si sapides, si l'on n'y trouve que des mots qui se parlent juste, et beaucoup de termes aussi, ce ne saurait être le résultat brut de la dérivation, puisque celle-ci laissée à elle-même doit fatalement comporter des dissonances. Pensons-y, si *caritatem* a sonné efficacement en latin, on voit mal pourquoi en français devait réussir *cherté*, qui en descend selon des règles de consonance diachroniques ne prévoyant pas la phonosémie des dérivés particuliers. De même, ce n'est pas parce que *pater* a sonné efficacement en latin que pour cela *vader* doit convenir en néerlandais et « *hayr* » en vieil arménien, qu'on peut en déduire selon les règles de la grammaire comparée des langues indo-européennes de Meillet, qui n'ont que faire de convenance phonosémique. L'explication doit être ailleurs.

Elle s'éclaire de la biologie. Les vivants procèdent de la variation et de la sélection. Eh bien, de même que sur la variation naturelle des vivants opère une sélection naturelle, on peut croire que, sur la variation naturelle-culturelle des langages opère une sélection naturelle-culturelle. C'est vrai que les langues dérivent l'une de l'autre selon des lois qui sont de compatibilité phonématique (et phonétique) à tout moment globale, et n'assurant pas la phonosémie manieuse de chaque module langagier particulier, mais les locuteurs ont toujours eu besoin d'un langage efficace, et ils n'ont donc chaque fois gardé que les dérivés qui avaient réussi phonosémiquement leur passe, et confortaient même les «familles» de Mallarmé, que nous appellerons des confréries phonosémiques : swift, slip, slurp, slide, sleep, snivel, snuffle; blunt, bluff, bold ; baubles, bangles, beads. Ou encore : burst, brake, beach, bray, brittle, breeches.

Rien qu'à entendre et à prononcer /braie/, ils sentirent avant 1700 que les traverses mobiles de leur moulin à vent étaient des /braies/, et avant 1800 que les serrer c'était /embrayer/, dont /débrayer/ serait l'inverse, jusqu'à nos /embrayages/ et /débrayages/ de moteurs à essence, ou d'ateliers. La sélection phonosémique pique infailliblement au passage les mots étrangers qui lui conviennent. Quel ministre de la francité vous empêchera jamais de faire un break ? Et du reste de le prononcer, non pas bréék, mais brèkk, selon la formidable histoire du «è» rétracté, rétractant, de l'éthique, de la topologie, de la cybernétique, etc. de la langue française. Retrait d'escrimeur (celui déjà rencontré dans /arbitraire/ de /l'arbitraire du signe/) familier au locuteur français depuis le XVIIe siècle, et dont il doute seulement maintenant, depuis que François Mitterrand lui a confié que les «Francés voulé la pé», et que les féministes ont remplacé ma «chère» par ma «chare», jusqu'à «la balle des balles» (pour la «belle des belles») d'Eve Ruggieri, C'est sans doute que topologiquement, cybernétiquement, etc., nous devenons plus tendres, plus nounous. En assassinant au passage la poésie française, telle celle de Valéry. Disons donc «Té pas» dans «Tes pas, enfants de mon silence » ! Et annonçons notre lecture par «Lé pas», en place de «Les pas»!

6/ Les deux apprentissages du langage : par expérience, par règle

Il y a longtemps qu'on a remarqué la différence de maîtrise des langues selon l'âge où on les acquiert. Au plus tôt au mieux, dit-on aujourd'hui. En tout cas, les premières sont acquises par expérience et par construction, expliquant ainsi la compétence du locuteur, dont les langues apprises par règles ne jouissent jamais pleinement. C'est cette originalité constructive, initiatrice, instauratrice, compétente, des langues primaires – tantôt unique, comme notre langue maternelle, tantôt multiples, comme celles des jeunes indiens de Bombay qui, à la façon de Salman Rushdie, parlent primairement et naturellement trois langues au moins – qui permet de comprendre l'hostilité de Wittgenstein à l'idée que le langage obéirait à la logique, alors que c'est la pratique du langage se construisant qui est la logique (logikè tekhnè, technique du langage).

En effet, revisitons le nourrisson jusqu'à deux ans. Il capte et adopte les modules «segments langagiers + segments technicisés» qui se véhiculent dans son entourage. Il y adhère sans critique, il les ingurgite comme ses biberons et ses bouillies. D'abord d'une pièce. Puis progressivement, ses expériences lui montrent que certains modules sont incompatibles avec d'autres, ou qu'ils ne se vérifient pas dans la manipulation de certaines choses-performances, situations, circonstances, horizon visés ; à quoi s'ajoutent très vite, vers trois ans, des compatibilités et incompatibilités avec de premières abstractions de classe logique, comme le démontre la compréhension précoce de l'humour. Ainsi, par essais et erreurs, le nourrisson met en place des axes de sécurité, de stabilité, de référence, non pas des axes préalables, selon on ne sait quel innéisme chomskyen, mais à la suite d'informations qu'en retour ces axes servent à référer. C'est même ce paradoxe d'axes de référence résultants qu'on appelle l'expérience, laquelle, comme on commence d'y insister,

fait la différence essentielle entre nos computers analogiques, digitaux (ordinateurs), hybrides, d'une part, et d'autre part ce computer très particulier qu'est le cerveau animal, et en particulier le cerveau mammalien et primate qui est le nôtre, moyennant quelques spécialisations dues à la station debout transversalisante et aux mains planes en symétrie bilatérale, avec une vue globalisante, une ouïe proportionnante, un toucher discriminateur et caressant. Bien sûr, s'il se confirmait que les centres cérébraux d'acquisition des langues primaires (maternelles) ne sont pas exactement les mêmes que ceux d'apprentissage par règles des autres langues, comme le suggéreraient certaines imageries cérébrales récentes, on devrait attendre des précisions précieuses sur ceci.

7/ Il n'y a de langage qu'en interaction

Une des observations retentissantes de ces dernières années est celle de cet enfant américain, dont les parents étaient sourds-muets, qui regardait la télévision à loisir, où il entendait et voyait parler anglais, et qui pourtant ne savait toujours pas l'anglais alors qu'il avait fait des progrès sensibles dans l'*American Sign Language* pratiqué par ses parents. Ceci concorde avec le caractère expérimental du langage primaire. Toujours dans le même sens, on a vérifié le peu de profit que l'enfant préadolescent tire de la fréquentation des dictionnaires, alors que pendant le même temps il apprend interactivement quarante mille mots. *The emergence of Language*, recueil d'articles pionniers publiés par les *Scientific American Readings*, et actualisé en tout cas jusqu'en 1989, rassemble un matériel éloquent sur ce thème. Recommandons-y instamment *The Acquisition of Language* de Breyne Arlene Moskowitz, de 1978.

Du reste, l'interactivité langagière ressort de l'enseignement trivial des langues, et quel que soit l'âge des apprentis. Il y a un bon demi-siècle, dans le cycle moyen de Wallonie, quelques professeurs de néerlandais qui ne faisaient jamais ouvrir une grammaire, ne donnaient pas un devoir, voyaient ou ne voyaient pas de textes, obtenaient les résultats les meilleurs du pays en deux ans, parfois en un, sous deux conditions : ne jamais dire un mot de français, introduire des thèmes de conversation provocants pour leurs auditoires (la stupidité des mouvements de jeunesse, l'inexistence de la liberté humaine, l'utilité de la guerre). Dans l'enseignement supérieur, il fut montré depuis comment la même absence de toute grammaire et de tout lexique conduisait des étudiants néerlandais à une maîtrise exceptionnelle du français simplement à travers la lecture paraphrasée de textes très variés et très abondants depuis la Renaissance, sans oublier le champ de la biologie, de la physique, de la philosophie de l'histoire.

Chomsky aurait postulé, dit-on, son innéité d'une grammaire universelle pour expliquer que les enfants apprennent le langage si vite alors qu'il est si compliqué. Mais n'a-t-il pas confondu le langage de l'enfant avec celui de l'adulte, et celui de l'adulte avec le sien propre quand il faisait de la linguistique traductionnelle, et non de la linguistique générale ? En effet, il est difficile de voir ce qui se passe dans «Le chat mange la souris», dont René Thom fait grand cas pour expliquer que tout énoncé repose sur le schéma universel du lacet de captation, lequel est formalisable dans la théorie des catastrophes dont il fut le brillant initiateur. Mais quel locuteur depuis le commencement du monde a jamais dit en une interaction concrète : « Le chat mange la souris » ? Pas plus, gageons, que « My taylor is rich ».

Dans le langage, le préalable de l'interactivité langagière agrandi, s'il est possible, le préalable du monde technicisé, d'une façon décourageante pour ceux qui croient à des traits sémantiques dénombrables. Rappelons-nous la «bétonnière mobile» de De Jaer dans l'interlocution de deux habitants du quartier. Qui aurait le front, en ce cas, de remplir les matrices conceptuelles

de « bétonnière » et « mobile »? Car que de choses-performances, que de situations, que de circonstances, et même quel horizon ! Quelle vérification assourdissante que le langage ne se construit pas brique à brique, mais axe à axe, nœud à nœud, comme résultantes de gravitations très larges, où interviennent par exemple les longueurs de trajets d'une bétonnière mobile, ses cadences, ses charges, son turnover, etc. L'occurrence vous paraît tirée par les cheveux ? Mais faites donc mieux sur le « menace ruine » (concept) du /menace ruine/ (module) du clocher qui menace ruine (désigné, réalité extérieure) dans le village voisin. Même si votre physique s'encourage d'un portrait de Newton.

Plus généralement, qui est vraiment sûr d'avoir rencontré un concept ? Et où ? Sur quel concept entre un désigné et un désignant quelqu'un a-t-il buté avant l'âge de dix ans, sinon en mathématique, mais où justement les indexations (conceptuelles) et les index (désignants écrits) sont si proches qu'ils se recouvrent presque. C'est pourquoi la terminologie mathématique prend la liberté d'être si souple, comme René Lavendhomme le montre ici. A moins d'appeler «concept» toute réalisation endotropique d'une circulation cérébrale exotropique. Les latins ne connurent pas *conceptus* dans le sens actuel, qui selon Gaffiot n'apparaîtrait qu'au I^{er} siècle, et justement dans un écrit mathématique. Saint Thomas encore fait de ce substantif verbal un usage ontologique et non épistémologique, entendant l'intimité mentale de la *conceptio* plus que sa pertinence idéale. Et que de prétendus concepts qui ne sont que des technèmes (toujours l'oubli de la segmentarisation technique préalable) ! Comme quand un jeune enfant, malgré la différence des formes, appelle pourtant du même mot «oreille» ce que son père porte sur les côtés de la tête et son chien par-dessus la tête, vu qu'il s'agit de part et d'autre d'organes auditifs.

8/ La langue est destin-parti d'existence

Dans un groupe et pour un chacun, le parti général ou fondamental d'existence est, d'abord et avant tout, une certaine topologie, une cybernétique, une logico-sémiotique (c'est-à-dire une certaine façon de pondérer les signes, et en particulier les indices et les index), une présentivité (une certaine manière de se situer par rapport à la présence, à l'absence, à la présence-absence). Et ce parti est largement un destin, puisque chacun en hérite par son milieu physique, son milieu social, ses images, ses musiques, son langage. C'est un peu lourd, mais on devrait parler de destin-parti d'existence.

Il est alors possible de déclarer que chaque phonosémie manieuse d'un mot ou d'une langue reflète et commande le destin-parti qui est celui d'une civilisation ou d'un groupe culturel. Rouvrons *Alpes*. La trinité /e-é-è/ détermine pour tout locuteur français un certain cercle du sentiment, surtout si on l'appuie sur quelques /en-an/ : « Je perce le secret que berce cet été / Et cherche lentement le cercle de dentelle. / Je tresse des pensées levés vers cette belle / Et leste de temps cher cette légèreté...// Lentement décentré, je pense être resté / En cet événement de fenêtre éternelle [...]» Jusqu'à ce que les deux quatrains, canoniquement statiques transitent aux deux tercets, dynamiques, par : « Sec, le cercle net cesse le désert terne [...]». Il fallait que la pièce s'intitule *Le rêve de Perec*, parce que Georges Perec inaugura cet exercice, et puisque les deux syllabes de son nom avec leurs /e-é-è/ centrés sur R, entre P et K, /Perec/, étaient déjà pareil destin, suggérant pareil parti. Annoncé ici par /rêve/.

Un destin-parti d'existence se réalise à travers des effets de champ. Et donc aussi une hiérarchie de fantasmes, si l'on entend par fantasme une chose-performance, une situation, une circonstance, un horizon quand ils sont nimbés d'effets de champ. Effets de champ perceptivo-moteurs stables, cinétiques, dynamiques, excités. Effet de champ logico-sémiotiques, eux aussi stables,

cinétiques, dynamiques, excités. Affaire des poètes, des prophètes religieux et politiques. Affaire des poissonnières proposant leur poisson ou se disputant un emplacement. Affaire hyperactive des enfants qui se plaisent aux comptines et à l'humour, lequel est la fine fleur des effets de champ logico-sémiotiques.

Et, sur ce chapitre, n'opposons pas trop vite le mot, qui se plairait aux effets de champ excités, et le terme, qui inclinerait aux effets de champ stables, ceux qui font qu'un poulet manque rarement la boule ronde qu'il picore, et que le géomètre distingue un cercle d'un carré. Même s'ils évitent fatalement les effets de champ excités, les terminologues les plus conceptualisants, à moins d'être aveugles, sourds et gourds. Dieu nous garde, restent sensibles, dans les vocables qu'ils sauvent ou condamnent, à des effets de champ cinétiques, voire dynamiques, que le français appelle *mouvances*, et les musicologues anglais *motions*. Les termes pas plus que les mots n'échappent aux destins-partis d'existence. Ils les jouent même parfois au dé. Le dé de la syllabe de trop, ou manquante, ou bêtement dite.

La possession commune d'un destin-parti d'existence entre locuteurs et constructeurs d'une même langue explique, avec la simplicité de la quadruple articulation du langage, et la segmentarisation préalable du « woruld » dans l'intergeste, la complicité entre les interlocuteurs. Complicité intercérébrale quasiment instantanée, aussi remarquable pour l'anthropogénie que la précoce entrée du jeune enfant dans les subtilités de l'humour, cette forme du comique qui porte justement sur le partage d'un destin-parti d'existence.

9/ Langue ou dialecte

Dans ce qui précède, nous avons employé distraitemment le mot « langue ». Il eût mieux valu dire « dialecte », selon l'excellent terme *dialektos* (dia-logos ou logos en interaction) utilisé par Aristote pour désigner le langage courant. On peut convenir alors, avec *Encyclopaedia of Language* de David Crystal, de dire qu'un dialecte devient une langue lorsque, pour des raisons éthiques ou religieuses, et surtout politiques, il est fixé par des grammaires et des lexiques défendus grâce à des académiciens et des enseignants, voire des ministres de l'éducation nationale. Il est même instructif de dire que tout commence par l'idiolecte, et que le dialecte résulte de la compatibilisation des idiolectes à travers l'interaction de l'interlocution et de l'intergeste. Au moment où, dans la vie de chacun, l'*idios*, marquant la distinction massive (sFe : de sva et de self), non dialectisable, le cède au *dia*, marquant la séparation oppositive (dFi), dialectisable.

La distinction langue/dialecte permet de formuler des phénomènes de grandes conséquences pédagogiques. Car la langue est l'amie intime de la linguistique terminologisante et traductionnelle ; elle ne l'est pas fatalement de la littérature, ni de toute parole intense, lesquelles sont toujours des remontées de la langue au dialecte, et du terme au mot. On se rappellera comment historiquement les culminations du langage hominien se sont situées très souvent dans des laps de temps relativement courts où commençait à poindre une langue mais encore chaude du dialecte. Quand Malherbe alla recueillir les éléments du vers français classique chez les crocheteurs du Pont-Neuf. Quand Descartes et Pascal créèrent en vingt ans la prose classique que Bossuet acheva, à l'adhésion émerveillée de leurs contemporains. Quand Shakespeare dressa en toutes directions l'anglais élisabéthain. Quand le vers grec d'Homère et Archiloque devint tragédie chez Eschyle et Sophocle. Quand Muhammad transforma en la langue d'Allah le dialecte de sa tribu.

Nous vivons précisément une période de passage accéléré en tous ordres. Avec de multiples gravitations qui nous poussent du mot au terme. Et nous rappellent en même temps vers la source inévitable qu'est le mot. Puisque l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de rythme. Comme le savent les Noirs et les Brésiliens, et chacun depuis toujours.

*

*Ce Mémorandum pour un terminologue débutant a été à l'origine publié dans la revue *Le Langage et l'Homme*, Institut libre Marie Haps, Bruxelles - XXXVI.1-2002, pages 15 et s.*

*Nous remercions vivement Lorenzo Campolini et Olivier Hambursin de l'autorisation qu'ils nous ont donnée de reproduire ce texte dans *Synergies Monde Méditerranéen*, en 2012.*

COMPLÉMENTARITÉS DU FRANÇAIS ET DE L'ANGLAIS

Entretien avec **F. PLOQUIN** (2004)

La radio vient au secours de la linguistique quand elle lui permet d'étudier les langues en les donnant à entendre, et en faisant ainsi percevoir leur phonosémie, donc aussi leurs topologies, leurs cybernétiques, leurs logico-sémiotiques, leurs présentivités. Belle occasion encore de montrer combien le langage parlé trouve son origine dans le geste avec sa danse, geste naïf ou technique qui le précède chez le nourrisson, et du reste aussi dans l'anthropogénie, chez Homo habilis avant Homo erectus, chez Homo erectus avant Homo sapiens. Ces cinq performances orales sont disponibles en cassettes à France Culture. Le texte qui suit, et qui, au lieu de traiter successivement le français et l'anglais, confronte directement leurs oppositions, et donc aussi leurs complémentarités, fut publié en 2004 dans Le Français dans le Monde.

Vous avez fait pour nous en 1980 un feuilleton intitulé Logiques de dix langues européennes. Quoi de neuf ?

L'anglais est devenu indiscutablement la langue internationale, et c'est une chance anthropogénique, car la langue est la première logique et la première morale de chacun. Ne savoir qu'une langue, c'est croire que sa logique et sa morale sont universelles, que ce sont celles de l'Homme en tant qu'homme. Quiconque a visité une autre langue sait que cela n'est pas vrai. Toucher à deux langues c'est déjà faire la rencontre inconfortable mais éclairante de la diversité de l'esprit humain.

Alors, plus l'écart des deux langues est grand, plus on peut attendre d'ouverture d'esprit ?

Et le locuteur anglo-français est en ce cas tout à fait privilégié, puisqu'on ne peut s'écarteler davantage, tout en n'explosant pas ; on reste quand même dans le champ indo-européen. En bonne méthode, commençons par le phrasé. Le français, étant du latin parlé par des Germains, a laissé tomber ce qui suivait la syllabe accentuée latine (caritatem, kareté, cherté) ; du coup, l'accent y tombe sur la dernière syllabe sonore du groupe phonétique. Cela a favorisé des syllabes de longueur égale ; des voyelles aussi importantes que les consonnes ; un certain recto tono, ou bien encore des montées et des descentes régulières (souvent par demi-tons pour finir à l'octave inférieure chez Molière) ; et assurément le jeu de mots. Le français est si vocalique qu'il pratique des voyelles pures, c'est-à-dire sans fléchissement tonal. Le débit général s'y tient autour de 2000 hertz, la longueur d'onde la plus familière à l'ouïe humaine. Les vers de la poésie sont rimés, non mètres (sauf dans les laisses de la *Geste de Rollant*), et la prose de Pascal connaît la rime intérieure. Une phrase s'élargit aisément en strophe. Ainsi le français constitue une sorte de medium protecteur étale, transversalisant, semi-abstraitif, normatif, entre son locuteur et la réalité qu'il exprime.

L'anglais est presque le contraire ...

D'abord, c'est une langue consonantique, comme les langues germaniques. Mais, tandis que l'allemand sauve encore les voyelles en maintenant une certaine longueur égale des syllabes et la modération de l'accent tonique, l'anglais exalte les consonnes, dont il exploite au maximum la capacité de mimer tous les mouvements du monde. Et, dans ce mime, la syllabe accentuée est si puissante qu'elle est seule encore vocalisée, les autres s'articulant autour de simples 'ə'. Bien plus, là même où subsistent les voyelles, elles comportent un fléchissement tonal, elles sont doubles, impures. L'ensemble produit un débit où les accents sont à la fois puissants et mobiles, et le locuteur est invité à rythmer et moduler son discours d'accent en accent, presque de mot en mot. Plus qu'en rimes, le poème tient en mètres, le plus souvent iambiques, comme dans la tragédie grecque ; et les effets locaux du langage sont tellement denses qu'ils découragent les effets à distance : il faudra Edmund Spenser (1552-1599) pour créer une strophe anglaise (la strophe spensérienne), et encore sous l'influence de Ronsard et Du Bellay. Bref, l'anglais ne cherche pas à maintenir un écran protecteur, neutralisant, entre son locuteur et la réalité, au contraire il le met en prise directe sur elle, pas après pas, frontalement. Ce branle se confirme d'incessants 'up', 'down', 'on', 'upon', 'about', etc., tantôt en affixes, tantôt en fin de la phrase, qui est ainsi animée de convections rétrospectives ('Come on !'). A l'inverse, le français, vocalique et égal, tolère et même cultive un certain vague des mouvements : 'de' pour 'of' et 'from' ; 'à', pour 'to' et 'for' ; 'sur' pour 'on' et 'upon' ; 'comme' pour 'as' et 'like', etc. (Viens !).

Le contraste entre prise directe et prise indirecte se retrouve sans doute dans la syntaxe...

Le cœur d'une syntaxe est l'ordre du Déterminant et du Déterminé. Si vous cherchez une saisie étale et très transversalisée, en vous protégeant des détails chaotiques, vous irez d'abord à des substances (stables), que vous complétez d'accidents (fluents) ; en d'autres mots, vous mettrez le Déterminé avant le Déterminant : 'une table brune', 'des gens intelligents', 'la maison de ma mère', 'l'effet cran d'arrêt' ; et vous ne direz 'le sens commun' et la 'bonne femme' que pour marquer qu'en ce cas l'accident et la substance sont indissociables. Par contre, si vous poursuivez la prise directe, frontale, le *happening* du monde, les *sense data*, vous marquez d'abord des changements incessants, lesquels ne se rassemblent en objets, en 'things', que secondairement. Vous mettrez le Déterminant avant le Déterminé : 'a brown table', 'common sense' (vs 'sens commun'), 'my mother's house', 'the ratchet effect'.

Ces deux prises n'expliquent-elles pas alors la prédilection pour l'actif ou le passif, ou encore pour la principale ou la subordonnée?

Assurément. Si je dis 'Abel a été assassiné par Caïn', je vais droit au fait cru, brutal, un cadavre sur le sol, puis je m'occupe (légalement) de l'assassin. Si je dis : 'Caïn a assassiné Abel', Abel l'assassiné est mis en complément, et l'assassin, cause du résultat, est en sujet. On ne s'étonnera pas trop que beaucoup de tournures françaises actives se rendent en anglais par des tournures passives. Semblablement, si je dis 'je pense qu'elle perd la carte', le fait visé est en subordonnée, et la modalité fait la principale. L'anglais, en supprimant souvent ce 'que' ('that') de subordination, et en disant 'I think (Methinks) she is out of joint », maintient le fait visé en principale, à quoi la modalité s'adjoint en incidente.

D'où aussi les mots composés évités par le français et multipliés par l'anglais...

D'autant que l'anglais, frontal, s'embarrasse peu de morphologie, et pratique des compositions à joint vif : 'a split brain' pour 'un cerveau dont le corps calleux est neutralisé par une maladie ou une opération'. On remarquera que parfois la composition n'est pas que brèves, mais aussi théorie.

Quand le Collegiate Webster fait trois entrées pour *analog computer*, *digital computer*, *hybrid computer*, il rappelle au locuteur qu'il y a trois sortes de computers : les computers analogiques, les computers digitaux, les computers hybrides, tandis qu'*ordinateur*, mot isolé pour dire *computer digital*, estompe la pluralité.

Ce sont des partis de ce genre qui rendraient la syntaxe anglaise plus facile à manier?

La facilité de continuer une phrase commencée tient à deux facteurs : la détermination des antécédents et le nombre des options syntaxiques. Prenons le cas du possessif. S'il est régi par le possesseur, comme en anglais, la distinction '*his*', '*her*', '*its*' rendra ce dernier moins ambigu que s'il est régi par le possédé, comme en français ; '*sa table*' peut renvoyer à un possesseur tant masculin que féminin. Et le sort du relatif est encore plus frappant.

Si, selon l'ordre Déterminé-Déterminant, je construis : 'la porte de ma maison, qui...', le 'qui' peut renvoyer à 'porte' ou à 'maison' ; tandis que si je construis : 'my house's door that', selon l'ordre Déterminant-Déterminé, le 'that' ne peut avoir pour antécédent que 'door'. La détermination habituelle des antécédents autorise à continuer presque n'importe quelle phrase par des *gérondifs* en '-ing', lesquels expriment des actions et des états quelconques, et selon des fonctions grammaticales quelconques. Ainsi, quelle que soit sa classe sociale, le locuteur anglais bronche peu, tandis qu'il faut une virtuosité syntaxique et locutionnelle pour ne pas broncher en français.

Le Collegiate Webster, que vous invoquez si souvent, multiplie les étymologies, sans craindre de remonter jusqu'à l'osque ou au sanskrit...

Je vois que vous parlez de la vraie racine, celle qui rapproche 'sacré' de 'saklais' hittite, et pas un simple 'sexus' pour 'sexe', qui ne dit rien, puisque, comme souvent en latin (à l'opposé du grec), on ignore tout des parentés sémantiques du mot. Or, le locuteur français, qui met l'accent sur la dernière syllabe, est beaucoup plus sensible à la classe grammaticale et au genre (-ité, -ation, -ence) qu'à la vraie racine, même quand il la sait ; il entend d'abord des mots, ou des locutions. Frontal, le locuteur anglais entend d'abord des racines consonantiques motrices, qui, une fois palpées, mimées, dansées, lui permettent de dériver indifféremment les classes grammaticales : verbes, substantifs, adjectifs, adverbes, prépositions : 'prevalent' donne déjà 'prevalently', alors que 'prévalement' ne suit pas de 'prévalent'. Selon le même processus, les verbes anglais sont transitifs ET intransitifs, sauf contre-indication majeure. Ainsi, d'innombrables mots qu'on n'a jamais rencontrés se devinent dans le contexte, parce qu'ils comportent 'st', 'sp', 'sr', 'dr', ou 'st-p', 'dr-p', 'sw-ch', etc., et s'inscrivent dans ces « familles » phonosémiques que Mallarmé a si bien reconnues au fil des deux-cents pages de *Les Mots anglais*. Rien qu'à entendre la syllabe 'spin', vous vous doutez qu'il s'agit de 'donner / comporter / recevoir une rotation'. Et les physiiciens ont universellement adopté le mot.

Je crois vous avoir entendu dire que l'aisance de la dérivation s'accorde avec la pondération entre réalité et modalité...

Si vous dérivez sans problèmes des adverbes, vous pouvez modaliser vos énoncés tout en satisfaisant votre goût de traiter les faits visés dans des principales ; il suffit dans celles-ci de glisser, presque n'importe où, un furtif '*allegedly*', '*presumably*', '*supposedly*', '*reportedly*', etc. Le français, qui restreint la dérivation, a peu de ces adverbes de modalité, et ouvre donc la phrase entière par 'On prétend que', 'On rapporte que', 'On présume que', 'Il est nécessaire que', ce qui met la modalité (morale) en principale et le fait visé en subordonnée. Et voilà, du même coup,

deux journalismes. L'un s'appliquant à distinguer le fait, l'analyse, l'opinion. L'autre fusionnant les trois.

On ne saurait donc assez dire que grammaire et pensée se commandent...

Vers 1660, les solitaires de Port-Royal ont spontanément produit une *Grammaire* et une *Logique* de l'évidence, de la confiance dans les mots, du « bon sens » qui est « la chose du monde la mieux partagée » ; logique des stances de Corneille, qui pour finir conduisent à une solution. La logique anglaise a été constamment celle de la folie initiale, du pourquoi pas, de la défiance, de la détection des pièges langagiers, de la communication hasardeuse, des revenants, des solutions d'attente. Celle de Shakespeare, par delà le bien et le mal, mais aussi celle d'Occam, de Hume, de Lewis Carroll, d'Austin et Searle. Du reste, quand il dit « logique », un Anglais n'entend pas un domaine, mais trois : logique syntaxique, logique sémantique, logique pragmatique. *Pragmatics of communication*, avait titré Watzlawick. *Logique de la communication*, a généralisé Le Seuil. D'où encore la différence entre ironie française (Voltaire) et humour anglais (Dickens).

Trois questions qui intéressent au plus près des professeurs de langue. Quelle pondération s'établit alors entre langage parlé et langage écrit ? Entre idiolecte et dialecte ? Entre phonosémie et musique ?

Syntaxe et sémantique françaises sont tellement écrites que souvent les liaisons de la parole se font selon l'écrit, ainsi le « sanguimpur qui abreuve nos sillons » et le « gouvènement anglais ». Orthographe et orthophonie, le locuteur subordonne l'idiolecte au dialecte, et le dialecte à la langue (officielle), alors que la hiérarchie est inverse en anglais ; le charme de Jane Birkin est de parler français idiolectalement. Enfin, la phonosémie anglaise, avec ses consonnes qui miment le monde de syllabe en syllabe, avec ses accents mobiles, avec ses voyelles doubles, glisse constamment au *soul*, à Ray Charles chantant *Georgia* trois mille fois de façon différente. En d'autres mots, entre la *musique musique* et la *phonosémie langagière*, un locuteur anglais, même quand il n'est pas pasteur protestant, s'élève facilement à une *musique phonosémique*.

Le cas de la France...

Elle a une solide *musique musique*, depuis Couperin et Michel Richard Delalande. Elle a aussi une *phonosémie langagière large* (vs la phonosémie anglaise serrée), d'où le caractère de cathédrale, sans doute unique au monde, de la littérature française embrassée comme un tout. Mais elle n'a pas de *musique phonosémique*, comme l'a déclaré haut et fort Rousseau, d'autant plus autorisé à le faire qu'il est lui-même un exemple accompli d'une prose de phonosémie large : « Le flux / et le reflux / de cette eau, // son bruit continu / mais renflé par intervalle, // me faisait sentir... ». Le cas intermédiaire de l'allemand éclaire ces distinctions : il profère des racines consonantiques très sensibles, mais reste assez vocalique et égal pour porter une *phonosémie langagière* plus large que l'anglaise. Ainsi, n'a-t-il guère produit de *musique phonosémique*, mais il a soutenu une immense *musique musique* SUR de la *phonosémie langagière*, de Bach à Wagner. (Livrons *Pelléas et Mélisande* comme colle au lecteur.)

L'anglais et le français vieux et moyens n'avaient pas les caractéristiques que nous venons d'évoquer. Quels événements ont opéré le passage ?

Notre français a été fixé, moyennant l'électrochoc des *Provinciales* de Pascal, dans des salons, dont celui de Mlle de Scudéry, donc comme une langue de gens de bon goût et bon ton, moralisateurs, cherchant un art de vivre et de dire équilibré non sans restrictions (« cela

pourrait se dire mais ne se dit point»), entretenant un certain vague qui convient à l'esprit de finesse de l'honnête homme et du diplomate ; le français fut langue diplomatique autant que langue de société pendant trois siècles. L'anglais, lui, a achevé sa mutation autour de 1700 à la Royal Society, comptant Newton, comme un instrument de biologistes et de physiciens. Et le langage dont héritaient ces scientifiques s'était vulgarisé déjà depuis 1611 à travers la *Bible* de King James, porteuse d'une parole prophétique, pratique, opératoire, transformatrice, assimilée par les écrivains anglais jusqu'à *Moby Dick* et la Beat Generation. La logicisation permanente fut facilitée par l'absence d'un sexe des choses (nos masculins et féminins), laissant la place aux déterminations logique en extension : 'the', 'a(an)', 'one', 'any', 'many', 'some', etc. ; l'absence d'article signifiant généralité et abstraction : 'Society is...'. Sans oublier que, depuis Guillaume le Conquérant, chaque locuteur anglais avait eu à concilier une sémantique germanique pour le concret, et une sémantique romane pour l'abstrait.

Peut-on épingler quelques effets de tout cela sur les styles d'existence ?

Pointons deux esprits d'entreprise, Dupont de Nemours et Airbus ou le TGV : là une approche *by trials and errors*, décidons et évaluons, qui distingue *going on organization* et *innovative organization* ; ici, une approche conceptuelle globale, cadrante, prenant son temps à prévoir d'avance des étapes modulaires, un esprit de plan. Et deux visions politiques : souci de l'égalité (légaliste), souci des singularités (biologique). Et même deux érotiques littéraires. Celle, semi-abstraite, de Baudelaire : « Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne, / O vase de tristesse, / ô grande taciturne, / Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis, / Et que tu me parais, ornement de mes nuits, / Plus ironiquement accumuler les lieues, / Qui séparent mes bras des immensités bleues ». Celle en prise directe de Keats : « Pillow'd / upon my fair loves / ripening breast, / To feel for ever / its soft fall and swell... » Jusqu'à la musique phonosémique de *La Belle Dame Sans Merci* : « I met a Lady in the meads / Full beautiful, / a fairy's child ; / Her hair was long, her foot was light, / And her eyes were wild. » De plain pied avec le country de Lightning.

Demander à un locuteur cadrant de pratiquer des accents mobiles, n'est-ce pas lui proposer de perdre son âme ?

Ou de l'ébranler pour en avoir deux. C'est ce qu'ont cru Poe, James Joyce et Henry Miller, dans un sens. Baudelaire, Mallarmé et Proust le ruskinien, dans l'autre.

*

LINGUISTIQUE ANTHROPOGÉNIE ET PHONOSÉMIE MALLARMÉENNE (2008)

La linguistique de l'Anthropogénie n'est pas la **linguistique traductionnelle**, courant de Saussure à Chomski, et qui se limite à rassembler des recettes utiles à la construction de machines à traduction, en usant surtout depuis 1948, des ressources de la Théorie de l'Informatique et de la Cybernétique pour obtenir, ou du moins faciliter, les traductions rapides requises par la globalisation des techniques et des populations. L'Anthropogénie exige une linguistique plus essentielle et plus large, à laquelle se sont exercés depuis longtemps certains philosophes : Patanjali (le 'sanskrit' est compris 'parfait', parce que le son y correspond parfaitement au contenu), le Socrate de Platon, Aristote (pour la syntaxe), Augustin et Wittgenstein (pour l'ontogenèse) ; celle encore qu'ont exercées pratiquement les littérateurs et poètes, mais aussi les camelots sur tous les marchés du monde, les commères à tous coins de rue, les conducteurs de peuples et d'armées sur toutes leurs tribunes. C'est cette linguistique **fondamentale** qu'on trouve dans l'*Anthropogénie* générale au chapitre 10, Musique et langage massifs, puis dans la même Anthropogénie générale aux chapitres 16, Dialectes quand à leurs éléments, et 17, Dialectes quant à leurs pratiques.

Dans la lecture des chapitres des anthropologies locales qui vont suivre, il faudra toujours présupposer cette **linguistique anthropogénique**, laquelle ne croit nullement à « l'arbitraire du signe » de Saussure. Ni à la traductibilité universelle adéquate des langues l'une dans l'autre de Jakobson. Ni à la permutabilité axiomatique de l'Expression et du Contenu de Hjelmslev. Ni à la syntaxe cartésienne universelle de Chomsky, et moins encore à son innéisme langagier. Par contre, elle envisage le langage comme une **pratique phonosémique** réalisant le « destin-parti d'existence » des individus et des groupes, c'est-à-dire leurs topologies, leurs cybernétiques, leurs logico-sémiotiques, leurs présentivités (la pondération qu'il pratiquent entre fonctionnements et présence-absence).

La **phonosémie** n'est pas en ce cas le sens des sons vocaux et instrumentaux que déploie la musique dans son exploitation **insistante** des sons, mais le sens lié à leur caractère **oppositif et distinctif**, quand ils sont exploités comme ces choix que sont les **phonèmes** dans des **matrices de traits** (douze selon Jakobson). C'est cette performance phonématique que, dans *Language* (Cambridge, 1987), David Crystal reconnaît à trois niveaux phylogénétiques. Au départ dans les **idiolectes** : le gazouilli et le babil protophonématique que le nourrisson construit à partir des rapports qu'il observe autour de lui entre des phonèmes de locuteurs avec des actions ou des objets (Augustin, Wittgenstein). Dans les **dialectes**, à mesure qu'un idiolecte se stabilise et compatibilise avec ceux du groupe langagier. Dans les **langues**, lorsque des dialectes, pour des raisons politiques, se soumettent à des dictionnaires et des grammaires, si impératifs que leurs locuteurs finissent par les croire naturels.

Pour dire au lecteur qui parcourra ci-dessous les *Logiques de dix langues indo-européennes* et *l'Histoire langagière de la littérature française*, qu'il serait bon qu'il ait à l'esprit une linguistique suffisante, on pourrait donc lui recommander simplement de prendre connaissance de la « linguistique anthropogénique ». Mais ce serait tautologique, et en tout cas peu parlant. Par bonheur, en 1877, Stéphane Mallarmé a produit *Les mots anglais* et *Thèmes anglais*, qui permettent de pointer la **linguistique anthropogénique** comme **phonosémie mallarméenne**. Avec beaucoup d'avantages et peu d'inconvénients.

Mallarmé est un auteur connu et fort respecté en matière de langage. Il s'est exprimé abondamment sur la théorie : *Mots et thèmes anglais* font trois cents pages serrées de la Pléiade. Il déclare franchement ce qu'il fait : une « **nouvelle science** ». Il voit parfaitement comment les mots donnent lieu à des **phonosémies**, des petits blocs de phonèmes ayant un sens sonore suffisants du moins si on les prend par couples oppositifs ('haut'/'bas', 'ici'/'là', 'here'/'there', 'jetzt'/'da'), et mieux encore si l'on voit qu'ils s'apparentent en **phraties phonosémiques** : ainsi ceux s'initiant par 'b', voire 'bl' : 'blend', 'block', 'blow', 'bluff', 'bole', comme 'spl', 'spr'). Bien plus, dans *Thèmes anglais*, il souligne que l'ordre des mots réalise des **phonosémies syntaxiques**, actualisant par la diversité du décochement du sens, de véritables ontologies et épistémologies différentes, par exemple selon que le Déterminant ('père') se place avant ou après le Déterminé (maison') : 'la maison de mon père', comme en français, ou inversement 'my father's house', comme en anglais, ou en chinois, et dans la plupart des autres langues. Son horizon est **international** ; il part de deux langues indo-européennes, le français et l'anglais, mais en lorgnant (serait-ce à travers les emprunts) vers le Chinois, le Japonais, le Turc.

Enfin, Mallarmé manifeste d'autant mieux la spécificité de sa phonosémie langagière qu'il en mesure la distinction avec les sons de la **musique**, en particulier chez Wagner, qui a exploité à l'extrême les vertus des deux (« Comment croire qu'on puisse faire des adaptations françaises de mes opéras allemands ! », *Journal de Cosima*). D'autre part, il mesure constamment aussi les recouvrements entre phonosémie et **gestes** dans ses chroniques sur la toilette féminine. *La dernière mode* compte 150 pages serrées. Un geste dit plus que cent mots, savait le proverbe chinois.

Enfin, à côté de sa théorie linguistique, Mallarmé a produit des poèmes qui en montrent toutes les potentialités : *Prélude à l'après-midi d'un Faune*, mais surtout, et presque en conclusion de son existence autour de 1900, **Un coup de dés Jamais n'abolira le hasard**. Ce fut le lieu de faire étalage, en plus des ressources du langage parlé, de celles de son **écriture**, où se dévoile le caractère central de la **punctuation**, c'est-à-dire de l'inspiration et de l'expiration dans la production des pensées, et même comment les fonctionnements langagiers sont sans cesse accompagnés de débordements (les blancs, les réorientations, les minuscule et les majuscule) où se trahit la transcendance irrépressible du taux de présence/absence qui transforme tout comportement humain en conduite.

Accessoirement, dans *Un coup de dés Jamais n'abolira le hasard*, Mallarmé a l'avantage de situer ses théories et performances linguistiques à l'occasion d'un thème anthropogénique central, peut-être le plus central : les conceptions de l'**événement** (venir, ex) de la **chance** (cadentia, cadere, tomber, chute). Jusqu'en 1980, même les théories de l'Evolution géologique et biologique avaient toujours, en fin de compte, reposé sur des continuités ; ainsi, le hasard (arabe *hdzr*, dés) était une chance intervenant parmi des possibilités dont on connaissait au moins virtuellement le nombre et la nature ; les six faces des dés, dans les « calculs » des probabilités de Pascal et de Newton. Or, depuis 1980, depuis l'Evolution darwinienne précisée par Eldredge-Gould comme

une suite d'**équilibres ponctués**, il y a lieu de distinguer, selon Ebble (1999), une nouvelle chance infiniment plus radicale, la chance évolutionnaire (**evolutionary chance**), versus les chances probabilistes et statistiques antérieures (**statistical chance**). Assurément, Mallarmé est bien alors encore dans la chance statistique, celle du « Hasard », et du « Nombre », ses mots majuscules ; et ainsi il conclut le MONDE 2, plutôt qu'il n'inaugure le MONDE 3. Comme le fera encore Borges en 1950. Mais ceci, qui est capital s'il s'agit des vues sur l'Univers et sur le Vivant, n'affecte pas ou peu la linguistique, qui seule nous concerne ici.

Avouons-le également, les imprimeries du temps de Mallarmé n'avaient pas les ressources de nos **traitements de texte informatiques**, lesquels favorisent justement une « pensée par équilibres ponctués » quand ils permettent au texte de jouer dans l'instant avec des corps différents, des grandeurs, des écartements (espacements), et permettant même de créer des colonnes de navigation où les équilibres ponctués s'étendent à des systèmes entiers. Mais, dans tous ces cas, Mallarmé a remarqué l'essentiel. Sa « Constellation » au milieu d'un « Naufrage » (« Excepté peut-être une constellation ») ne prévoit pas les « équilibres » gouldiens, mais ne les exclut pas non plus, et les annonce plutôt.

Et l'actuel projet d'un WEB 3.0, *a search engine with a depth*, ne change pas substantiellement ce qui précède. Au contraire, Tim Berners-Lee, un de ses promoteurs, quand il dit qu'appeler **sémantique** ce projet serait présomptueux, et qu'il vaudrait mieux parler de « Web des données », signale indirectement que seule une linguistique naturelle, commune, anthropogénique, « mallarméenne », peut réaliser une sémantique assez innovante pour suivre les innovations biologiques, techniques, comportementales, suivant l'évolutionary chance d'Ebble. Grâce à la vertu extraordinaire du langage, la disponibilité indéfinie de ses phonèmes langagiers, plus recodables que codés.

*

ANTHROPOGÉNIE 23D : LES THÉORIES DU LANGAGE (2010)

Les théories du langage ont été chez Homo non seulement des théories urgentes, comme celles de l'art, de l'érotisme, du pouvoir et de l'ordre social, mais des théories intrinsèques à leur objet, plus même que celles de la coutume et du droit. En effet, le langage est un système qui a pour caractéristique de prendre en compte tous les autres systèmes, et lui-même aussi. Ainsi, le systémique y est déjà systématique, c'est-à-dire que la pratique y est en même temps une certaine théorie de cette pratique, et même une théorie de la théorie de la pratique. C'est ce qui fait que toute parole va de pair avec un certain humour <27E4> de la parole, et avec une certaine logique pratique <20B> de la parole, humour et logique exploités par l'enfant presque en même temps qu'il accède au langage même. Il n'y a aucune raison de croire que ce lien entre le langage et sa théorie, qu'on vérifie dans l'ontogénèse d'Homo, ait été absent dans sa phylogénèse, ou anthropogénie.

Les mythes de langage du MONDE 1A

On ne s'étonnera donc pas que, chez tous les groupes hominiens appartenant au MONDE 1A ascriptural, on trouve des discours systématiques, et qui ne sont nullement de simples bricolages (sans cohérence générale), sur le langage, sur sa nature, son origine, son rythme d'énonciation, sa fonction dans les échanges. Ainsi a-t-il été affirmé un peu partout que la nomination d'une chose-performance est un pouvoir sur cette chose-performance, parfois même un pouvoir de vie et de mort. Que la plénitude analogique de la parole est au moins aussi importante que sa précision distinctive. Que le langage est un cours, quasiment continu, en ajustement constant, avec autant de flou que de net, de courbes que de droites. Que ce cours s'imbrique, ou plutôt se tisse, se trame, avec les autres cours de la Réalité et du Réel <8E1>. Que dans le sacrifice <6G2,7G7>, la parole situe et introduit la victime dans le circuit (échange) sacrificiel, autant que ne le fait le geste qui l'immole. Que les paroles, comme les flux de biens, et en particulier les flux de sang sacrifié, non seulement courent à travers ce monde-ci, mais mettent en circulation les trois mondes auxquels participe le primate redressé qu'est Homo : le monde supérieur, le monde à niveau, le monde souterrain. Les entretiens de Griaule avec le sage dogon Ogotemméli, publiés sous le titre Dieu d'eau, ont exemplifié plusieurs de ces affirmations plus ou moins explicitées.

Grammaires et lexiques pragmatiques du MONDE 1B

Les écritures allaient renforcer la réflexion théorique inhérente au langage. D'abord parce qu'elles le décomposent en ses éléments. Puis, quand elles sont intenses et peu complètes, comme dans les empires primaires impériaux, elles ont une fixité fascinante qui rend leur lecteur perplexe <18B>. Surtout, transmettre l'écriture suppose une pédagogie raisonnée, et les scribes furent amenés à produire des bribes de grammaire et de lexique, en particulier quand une même écriture, comme la cunéiforme, avait à transcrire des langues pour lesquelles elle n'avait pas été inventée <18B2b>. A ce compte, les dialectes se convertirent progressivement en langues, c'est-à-dire en des dialectes fixés, officialisés sous la garantie du despote <16A>. La grammaticalité, la

lexicalité, l'orthophonie devinrent même des pierres de touche supposées de l'ordre public, de la morale, voire de l'intelligence.

Les empires primaires virent donc poindre une première linguistique, c'est-à-dire un ensemble de considérations systématiques sur le langage en général, ses ressources, ses limites, ses types, ses habitudes, ses mutations synchroniques et diachroniques. Du moins à partir du moment où, au premier millénaire avant notre ère, leurs écritures devinrent assez mûres pour porter et même engendrer ces grands systèmes philosophiques que furent les Upanishads en Inde, le Taoïsme et le Confucianisme en Chine, les mythes stabilisés en rébus chez les Amérindiens <21C1>.

Le cas de l'Inde est le plus complet. Le salut védique tint, comme nulle part ailleurs, dans le rite, et le rite majeur était l'énonciation de la Parole, culminant dans le mantra. Or le mantra se formulait en sanskrit, le dialecte indo-européen le plus subarticulant jamais inventé par Homo : substantifs formés par des adjonctions presque indéfinies de glossèmes, centaines de combinaisons de phonèmes entre sons finals et sons initiaux de mots (samdhi), compénétrations des voyelles et des consonnes au sein de la syllabe, que l'écriture nâgarî <18E1> donnait à palper dans ses ligatures. Ainsi, à partir de Patanjali (-150), et même de Panini (-300), se sont succédé de monumentales grammaires indiennes s'entre-commentant pour produire des dizaines de milliers de pages où se croisèrent phonologie, logique, épistémologie, ontologie, dans la plus stricte fidélité « disciplinée », chaque commentateur prétendant seulement préciser le commentateur précédent. Le ritualisme fut tel que, pour les théoriciens de la Mîmâmsâ, ce qui sauve l'homme et aussi l'univers ce n'est pas la compréhension des glossèmes du mantra, mais la réalisation parfaite de ses phonèmes. Ainsi, quelques heures passées dans une grammaire indienne, par exemple le Durgahatvrtti (1170) utilement présenté en édition bilingue par Louis Renou, introduisent à la saisie indienne du monde et de son dharma (ordre) mieux que tous les textes, les temples, les sculptures de l'Inde.

De façon moins prolifique, mais également essentielle, les caractères chinois furent de telle nature que, quand un calligraphe Tang ou Song traçait un grand trait vertical dans lequel il fichait à droite un petit trait oblique, et qu'il lisait BU en comprenant « signe à interpréter » et « présager », parce que cela lui évoquait la fissure provoquée par le tison brûlant sur l'os divinatoire ; ou encore, quand écrivant une figure représentant le sexe féminin, il lisait YE et pensait « copule », « essence », « définition » <18B1>, il ne pouvait pas s'empêcher de faire à la fois une théorie du monde, de soi, de l'écriture, du langage.

Le cas des écritures précolombiennes fut fort différent, puisque les rébus y noyaient les aspects macrodigitaux des mots parmi les analogies picturales. Mais en même temps ce mode de graphie invita sans doute à faire quelque théorie sur les parts respectives de l'analogique et du macrodigital dans le langage comme tel. Et donc aussi, comme en témoigne le Popol Vuh, à distinguer l'Engendré-singe parlant de façon peu dialoguante et l'Engendré-humain capable de vrai dialogue.

Grammaires, lexiques et linguistiques traductionnels du MONDE 2

Une linguistique rationaliste

Avec la démocratie grecque, la théorie du langage, réservée jusque-là aux scribes et aux mandarins, devint un phénomène populaire ; les enfants apprennent la grammaire et le lexique en même temps que la nage et la musique. Le lexique invita le Socrate de Platon à se demander comment les mots signifient, et il conclut dans le Cratyle que c'est par une certaine analogie entre leur son et leur désigné. La grammaire invita Aristote à fonder une logique ; la sentence grecque

lui sembla pouvoir se ramener à la suite : « sujet + copule + attribut », l'attribut équivalant à un participe présent quand il s'agissait de désigner une action ou un état ; « X coupe B » pouvait se réduire à « X est coupant Y » ; il n'y avait donc au monde que des substances et des attributs de la substance (ce langage se continuera jusqu'à Spinoza) ; et les mots pouvaient se manier comme des termes <17E1>. D'autre part, la panoplie grecque des articles invitait à distinguer des couples singulier/pluriel, universel/particulier, déterminé/indéterminé.

Selon l'esprit du MONDE 2, le langage, avec son lexique et sa grammaire, correspondit à une logique, qui correspondait à une épistémologie, qui correspondait à une ontologie, qui correspondait à une métaphysique de l'Être intelligible.

La population estudiantine de l'Empire romain s'accrut fortement durant le premier et le deuxième siècles de notre ère, ce qui favorisa le remplacement des rouleaux par des codex, ou volumes de feuilles de parchemin reliées, d'autant que le papyrus commençait à faire défaut. Le codex, feuilletable d'une main pendant qu'on écrivait de l'autre, et permettant de confirmer des règles distantes par un simple saut de page <18Dfin>, conforta le caractère légal des grammaires et des lexiques, comme du reste des recueils de lois ; la définition (finis, oros) des mots devint une clé du langage. Après l'an 1000, quand Homo commença de se saisir comme le cocréateur du Créateur, et qu'il dut décider en rigueur de la pertinence de ses desseins sur une création dont il se croyait désormais responsable, l'esprit grammatical et lexical donna lieu à la très théorique Querelle des Universaux : qu'est-ce qui dans les choses correspondait à l'universalité des mots qui les visaient ? Ainsi se mit-on de plus en plus à user des mots comme de termes, *termini* dans un nouveau sens ignoré des Latins <17E1>.

La rationalisme extrême de la première moitié du XVIIe siècle renforça la conviction que le langage était une épistémologie et une ontologie à ciel ouvert. Avec la fondation de l'Académie en 1634, le dialecte français écrit par Rabelais et Montaigne devint définitivement une langue, ou dialecte fixé. Vers 1650, les auteurs de la Grammaire et aussi de la Logique de Port-Royal croyaient fermement qu'en établissant le langage, ils établissaient la Raison même. Un peu après, Leibniz projeta de clarifier définitivement le sens des mots, donc d'entièrement les terminologiser, en faisant le recensement de tous les concepts possibles, et en les réduisant à des traits sémantiques, premiers et universels. Jamais sans doute le MONDE 2 ne connut pareil paroxysme de sa visée d'évidence.

De façon plus empirique, dans la découverte d'Homo historicus depuis 1800, les philologues, allemands puis européens, découvrirent que des dialectes présentaient entre eux des homologies, qui faisaient penser à celles que Cuvier découvrait au même moment entre les espèces vivantes. Quelques transformations simples et fixes suffisaient souvent pour retrouver, à partir d'un mot d'une langue indo-européenne (indo-germanique), son équivalent dans les autres langues du même groupe, en latin, en germanique, en grec, en arménien, en sanskrit, en hittite, en tokharien, etc <16B2c>. Cette convertibilité affermit l'idée rationaliste d'une certaine convertibilité universelle des langages. Le fait qu'en 1824 Champollion publia un déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens, et qu'en 1835 Rawlinson commença de transcrire et traduire les inscriptions cunéiformes de Darius confirma cette impression.

Une linguistique structuraliste

Enfin, depuis 1900 environ, s'imposa une théorie du langage dite linguistique, qui a dominé presque tout le XXe siècle <24B2>. En définissant le signe langagier non plus comme le Désignant d'un Désigné-

Objet (action, chose, idée), ainsi que Peirce se disant médiéval le faisait encore <24B1>, mais comme l'union d'un Signifiant et d'un Signifié (concept), Saussure relégua le Désigné-Objet du langage au statut de simple Référent. Du coup, un dialecte (il disait : une langue) devenait un objet autonome, thème d'une discipline autonome, la linguistique, que le linguiste pouvait étaler tout entier sur sa table, sans se préoccuper des événements et mutations du monde extérieur ; sa préoccupation serait la cohérence interne de ce système, non sa pertinence à la pièce vis-à-vis des choses ; il lui suffirait de postuler, comme le physicien « pragmatique » à côté de lui, que globalement le système langagier répondait sans doute aux systèmes des choses. Ceci donna un sens tout à fait forcé à l'« arbitraire du signe », postulé un peu avant par le sanskritiste Withney (la prévalence du phonème sur le glossème affirmée par la théorie de la mimansa suggère en sanskrit un certain arbitraire du signe).

Vers 1930, le Danois Hjelmslev pensa même axiomatiser le langage comme le mathématicien le faisait, et le physicien espérait le faire, à côté de lui. Au même moment, *Language* de Bloomfield proposa de voir dans le langage un système de communication qui, dans ses dénotations soigneusement distinguées de ses connotations, comprenait des messages, un canal, un code, un référentiel, un émetteur, un récepteur. De quoi Jakobson fit les six fonctions du langage. Le fait que le même Jakobson et Halle purent proposer douze traits phonématiques à partir desquels ils décrivaient tous les phonèmes de toutes les langues du monde confirma chez beaucoup l'idée fort discutable que toute langue était adéquatement traduisible dans toute autre.

Lorsqu'en 1950 Chomsky estima que l'idée de communication n'épuisait pas toutes les activités du langage, que celui-ci était un phénomène de pensée (*Language and Mind*), ce fut pour conclure que les énoncés langagiers, sous leur structure de surface propre à chaque dialecte, résultaient de structures de profondeur communes à tous, et dont il réclama même l'innéité pour expliquer la vitesse déconcertante à laquelle les enfants apprenaient à parler.

Fillmore acheva cette visée universalisante en proposant des « traits » syntaxiques universels (Agentive, Dative, etc.) qu'il voulut aussi communs que les « traits » phonologiques de Jakobson-Halle. La continuité de cette linguistique structuraliste avec la linguistique rationaliste antérieure était apparente ; la suite « S(entence) = N(oun)P(hrase) + V(erb)P(hrase) » est fidèle à Aristote ; et le premier titre de Chomsky fut *Cartesian Linguistics*. Elle rompait en tout cas avec les logiciens de la première moitié du siècle qui, comme Russell, avaient observé que le modèle « sujet + verbe + attribut » était aristotélien et nullement universel ; Korzybski (1879-1950) croyait même que le salut de l'humanité viendrait d'une nouvelle pédagogie, qu'il dit « non-aristotélienne » en ce sens.

Dans la seconde moitié du XXe siècle, cette linguistique structuraliste et traductionnelle devint le modèle de toutes les sciences humaines. Son malaise n'apparut que vers 1980 quand certains de ses tenants commencèrent à remarquer que le congé saussurien du Référent leur facilitait la tâche de relever les relations entre les signes linguistiques, mais ne leur permettait pas de comprendre comment ces signes signifiaient. Ceci aboutit, entre 1960 et 1980, à une ferveur de l'insignifiant, du moins en France. Roland Barthes fit école en déclarant que « Sade n'est pas un érotique, Fourier n'est pas un utopiste et Loyola n'est plus un saint ; en chacun d'eux il ne reste qu'un scénographe » ; pour le « plaisir du texte » l'écrivain était un « logothète », et son lecteur aussi.

Lacan, qui pourtant trouvait que rien n'est plus étranger au langage que l'idée de code, et qui se démarquait donc du structuralisme, n'eut de cesse qu'il ne dévalorisât le Signifié en plus du Référent ; seul le Signifiant, censé plurivoque, méritait l'attention <24B3d>.

En tous ces cas, la phonosémie manieuse du langage était négligée, voire honnie. Quand elle était prise en compte, comme par Jakobson dans ses considérations sur *The Raven* de Poë, et dans ses Six leçons sur le son et le sens, ce fut pour y voir banalement des combinaisons d'assonances et d'allitérations, sans sujet d'œuvre <11J> et sans destin-parti d'existence <8H>. Le MONDE 2 était au bout de son évanouissement.

La linguistique fondamentale et différentielle du MONDE 3

Une linguistique du MONDE 3 a été exposée par Anthropogénie de façon directe dans ses chapitres 16 et 17, sur les éléments et les pratiques des dialectes, de façon indirecte dans le chapitre 18, sur les écritures, et 20, sur la logique. Il y fut souligné que le langage part constamment du Désigné, puisque ses Désignants fonctionnent non comme des représentations mais comme des spécifications de la chose-performance-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon <1A3> ; qu'il consiste en une association souple de boîtes (modules) plus qu'en une syntaxe de règles ; que les glossèmes y sont des mots avant d'être des termes ; que, comme il convient aux choses-performances des primates redressés, il est d'abord indicialisant et indexateur ; qu'il comporte un certain arbitraire macrodigital, mais qu'il exploite autant les ressources de la phonosémie manieuse ; que ses éléments réalisent, de façon différente dans chaque dialecte, et même dans chaque idiolecte, une topologie, une cybernétique, une logico-sémiotique, une présentivité, donc un destin-parti d'existence <8H>, qu'il faut saisir pour comprendre ses énoncés, dès que ceux-ci ne sont pas strictement techniques ou scientifiquement archimédiens.

Une anthropogénie doit s'arrêter un instant à la naissance de ces vues. Autour de 1800, Fabre d'Olivet avait reçu le choc de l'hébreu, langue sémitique, et de sa différence radicale d'avec le français, le latin, le grec ; il estimait qu'il n'aurait pas assez de son existence entière pour accomplir la transformation d'esprit qui lui permettrait de percevoir le sens originel d'un texte de l'Ancien Testament en hébreu. Durant tout le XIXe siècle, beaucoup d'Allemands, tel von Humboldt, ne cessent de remarquer que chaque dialecte (langue) est un organisme vivant, réalisant la vision du monde d'un peuple, en particulier à travers une phonosémie, et qu'il est pour finir intraduisible, comme Wagner y insiste selon le Journal de Cosima. Mais c'est vraiment vers 1900 qu'une linguistique du MONDE 3 commence à prendre corps, quand des anthropologues comme Malinowski se rendent compte qu'ils ne comprendront rien d'essentiel aux peuples qu'ils étudient si le participant observer ne commence par maîtriser les structures, les textures et les croissances <7F> de leur dialecte. Les travaux de Leenhardt en Nouvelle-Calédonie depuis 1902, résumés dans *Do Kamo* en 1947, montrèrent que, si certaines données techniques réductibles à l'espace-temps technique et sémiotique étaient adéquatement traduisibles entre le canaque et le français, les autres contenus, impliquant la durée concrète et l'étendue concrète, étaient intraduisibles, et supposaient une participation au destin-parti d'existence réalisé par chaque dialecte *mélanésien*.

Ces approches prirent toute leur décision lorsque, autour de 1930, Whorf montra comment, en contraste avec les langues qu'il nomme SAE (*Standard Average European*), où la durée est ramenée au temps (et même au « t » de la physique), et le temps à l'espace, en des énoncés surtout cardinaux (« j'y suis resté trois jours »), le hopi parlé par les Indiens Hopi d'Amérique du Nord exprimait et réalisait une temporalité ordinale (« j'ai quitté le quatrième jour »), intensive et gravitationnelle, sans métaphore spatialisante, sans distanciation entre l'objet et le sujet, le premier étant saisi comme le « révélé », le second comme le « révélant » de substantifs-verbets-états. Un remarquable concours de circonstances avait favorisé la lucidité de Whorf : il maniait une vingtaine de dialectes appartenant à des groupes très différents, et il élaborait lui-même des grammaires consistantes du hopi, de l'aztèque, du maya de son temps ; il avait une

perception aigüe des originalités de sa propre langue, l'anglais, dont il eut le mérite de saisir les « cryptotypes » par leurs « réactances » sous les « phénotypes » ; il trouva au M.I.T. le soutien constant d'un linguiste confirmé, Sapir ; sa formation de chimiste l'avait rendu familier de la Relativité et des Quanta, deux théories physiques qui exigeaient un réel effort intellectuel ; il prit constamment en compte toutes les dimensions d'Homo, des plus techniques aux plus mystiques. Il mourut à quarante ans, mais nous avons la chance que *Language, Thought and Culture* (traduit en français sous le titre *Linguistique et anthropologie*, publié au M.I.T. en 1956, douze ans après sa mort prématurée, comprend l'essentiel de sa visée.

Cette linguistique du MONDE 3, qui évoquait dans les sciences humaines quelque chose de la crise des fondements autour de 1900 dans les sciences physiques, mathématiques et logiques, ne fut pas entièrement isolée. Les anthropologues Mauss et Lévi-Bruhl furent vivement impressionnés par Leenhardt. Ce dernier et Whorf n'étaient pas en contradiction avec les remarques, malheureusement peu techniques, que faisaient, sur le rythme, le Jousse de *L'Anthropologie du geste ou le Spire de Plaisir poétique et plaisir musculaire* ; la formidable collecte du français de leur temps par Damourette et Pichon appartenait au même sentiment. Depuis 1970, la psychologie expérimentale, contre l'innéisme de Chomsky, a établi le rôle de la situation, de la circonstance, de l'horizon, et plus généralement de l'interaction dans l'apprentissage du langage ; ce qui ne fut pas contredit par les différences des localisations cérébrales entre les langages « maternels » (constructeurs) et les langages appris par règles (construits) que croit reconnaître la récente imagerie cérébrale, et qui permet de comprendre la « compétence du locuteur » pour les premiers.

En même temps, depuis Grice (1975), certains linguistes SAE commencèrent à prendre en compte les effets proprement syntaxiques (et pas seulement pragmatiques) des focalisations argumentaires <20D> qui organisent toute production et réception d'une interlocution (leurs résultats sont bien rassemblés par Lerot, in *Schaetzen, Des termes et des choses, 2000*). *La Cambridge Encyclopaedia of Language* de David Crystal reconnaît en 1986 que les langues sont des dialectes fixés, lesquels eux-mêmes sont des idiolectes compatibilisés. L'auteur de la présente anthropogénie a publié en 1985 des Logiques de dix langues européennes, où la singularité de leur parti d'existence (topologie, cybernétique, etc.) est montré dans leurs phonologie, leur sémantique, leur syntaxe, comme dans leurs productions culturelles ; ces études forment les dix premiers compléments de la présente anthropogénie. Et la radio lui a donné l'occasion de faire concrètement « entendre », à travers une cinquantaine d'auteurs français, allant de *La Chanson de Roland* à *La Route des Flandres* de Claude Simon, combien les destins-partis d'existence thématiques que sont les grandes oeuvres littéraires <17F5b> tiennent en constructions d'abord phonosémiques (*Histoire langagière de la littérature française*, France Culture).

Cependant, le modèle saussurien-jakobsonien-chomskyen reste aujourd'hui prévalent, le seul qui soit enseigné classiquement dans les universités, où les textes de Whorf sont difficilement trouvable, même en pays anglo-saxons. Cela tient à des raisons impérieuses. Les vues du MONDE 2 sur l'universalité de la pensée habitent encore beaucoup d'esprits. Les machines à traduction, ainsi que la terminologisation des langues exigée par la technique et l'industrie planétaires supposent une grammaire générative et transformationnelle aussi étendue que possible, et les linguistiques traductionnelles ont des aspects quantifiables que les autres n'ont nullement. A quoi s'ajoute que les linguistiques différentielles de type Leenhardt-Sapir-Whorf demandent des années d'études et supposent des intérêts fort divers, alors qu'un modeste informaticien peut assimiler en une semaine *Natural Language Understanding*, où James Allen résume un siècle de linguistique traductionnelle, avec en sus ses rapports à l'ordinateur.

On s'attendrait donc à ce que la linguistique différentielle, même si elle est seule fondamentale et répond seule à l'esprit du MONDE 3, soit définitivement tenue sous le boisseau. Elle a pourtant une chance d'émerger, qui est son intérêt pédagogique. En effet, le langage saisi comme phonosémie manieuse et comme champ d'indexation et d'indicialité, activé-passivé comme un destin-parti d'existence, composé de mots et non de termes, senti comme une spécification hasardeuse (vs une représentation) de choses-performances-en-situation-dans-la-circonstance- -un-horizon suscite plus d'interaction dans une classe de petits d'homme qu'un système prétendument formalisé, à l'abri des désignés mouvants, et sans même le fun des systèmes mathématiques. A quoi pourrait s'ajouter un jour un intérêt politique dans une société transnationale, s'il est vrai qu'une linguistique différentielle est un préalable à la compréhension des peuples, dès que celle-ci suppose plus que des collaborations techniques et sémiotiques, et engage les topologies, les cybernétiques, les logico-sémiotiques, les présentivités de chacun, dans la musique, dans l'image, dans l'intergeste et l'interlocution

*

III. LE DEBAT : LA METHODE

DES LIENS ENTRE LANGUE, NATURE ET CULTURE CHEZ VAN LIER : UNE LECTURE DES *LOGIQUES DE DIX LANGUES EUROPÉENNES*

MARC DEBONO

Université François-Rabelais, Tours

Dans ces *Logiques de dix langues européennes*, la première chose qui frappe le lecteur est l'expressivité des associations proposées dans les titres par l'usage d'une bien mystérieuse conjonction de coordination *et* : « Le français *et* le jardin », « L'italien *et* l'estrade », « L'espagnol *et* le gril », « Le portugais *et* l'océan », « Le grec *et* la lumière blanche ». Le mystère de ces associations pour le moins originales se dissipe pourtant assez rapidement quand on entre dans la lecture des cinq études, et que l'on y découvre le projet de description linguistique vanlierien : les « logiques » qu'il recherche dans les langues européennes étudiées résident dans la *coordination* entre langue *et* culture, dans la recherche des « consonances culturelles » qui se nichent dans le détail des fonctionnements phonétiques, morphologiques, sémantiques, pragmatiques de ces langues.

La présence, dans les mises en vis-à-vis que constituent les titres de ces essais, d'éléments naturels (« océan » et « lumière blanche ») ne doit pas surprendre : nous chercherons, dans un premier temps, à positionner Van Lier par rapport aux courants naturalistes et conventionnalistes qui ont traversé l'histoire des idées linguistiques. Nous nous pencherons ensuite sur le rapport déterministe que pose Van Lier entre langue et culture/pensée, avant de situer cette idée linguistique à travers une brève généalogie partant des références convoquées par le linguiste belge. Ces deux premiers points nous permettront de mieux comprendre la teneur de la « logique » que recherche Van Lier dans les langues qui font l'objet de ces essais. Enfin, après avoir montré tout l'intérêt et la finesse de l'analyse vanlierienne, nous chercherons à expliquer cette perspective linguistique en dégageant certains de ses enjeux, esthétiques, épistémologiques, mais aussi didactiques.

1. Logiques naturelles ou conventionnelles ? Du naturalisme linguistique chez H. Van Lier

Pour bien comprendre la manière dont Van Lier conçoit l'articulation entre langue et nature, il faut revenir sur la distinction qu'il établit dans l'« Épilogue linguistique » entre la désignation digitale et analogique, deux systèmes de désignation articulés différemment selon les langues.

1.1. L'« analogique » et le « digital »

Le fonctionnement *digital*¹ de la langue est celui qui permet de composer des mots en combinant des unités linguistiques, à la manière dont la combinaison de chiffres permet de créer des nombres. Ainsi, nous dit Van Lier, si les langues ne fonctionnaient que de manière digitale, « cheval » (notons

au passage que le choix de cet exemple n'est pas anodin : c'est un des exemples pris par Saussure dans l'exposé de sa théorie de l'arbitraire du signe) pourrait être remplacé par la suite « 4347 ». La réduction de la langue à un système de sélection digital est une vieille utopie, magnifiquement mise en scène dans le court texte de Borges « La langue analytique de John Wilkins »².

Nous verrons que Van Lier est très sceptique quant à cette possibilité et, plus largement, quant au primat du digital pourtant selon lui au cœur des linguistiques dominantes, marquées par le rationalisme occidental et orientées vers les travaux de traduction (cf. plus bas : 3.2.). Ce scepticisme tient au fait que la désignation digitale est pour le linguiste belge inséparable de la désignation *analogique*³ : celle qui passe par l'analogie, l'imitation, la ressemblance entre désignant et désigné - qui peut être sonore ou graphique (cas des idéogrammes chinois par exemple).

L'exploitation de l'analogique varie d'une langue à l'autre (Van Lier considère par exemple que « de toutes les langues européennes, le français est sans doute la plus digitalisante, ne pratiquant guère que des analogies sonores lointaines, semi-abstraites »), mais également au sein d'une langue, avec des variations parfois considérables : certains mots ont en effet un sens qui passe essentiellement par l'analogique (les onomatopées par exemple), mais la plupart du temps, « la désignation est à la fois digitale et analogique ».

Par exemple, « seigneur » est une suite de lettres-sons transmettant digitalement un message différent de « saigner », mais analogiquement le mot « a phoniquement en français un éclat qui se prête à l'apostrophe révérencielle d'un inférieur s'adressant à un supérieur ». De la même manière, « si les 'rai-no-se-ros' anglais devinrent des 'rai-nos', c'est assurément par abréviation verbale, mais aussi en raison du ramassement de leur forme physique » : un double mouvement de la désignation donc, digital (recherche de l'économie linguistique) et analogique (recherche d'une plus grande ressemblance entre le désignant et le désigné).

1.2. Saussure vs Cratyle : où se situe exactement Van Lier ?

On voit se dessiner, derrière cette complémentarité digital/analogique, une contestation très claire de la théorie de l'arbitraire du signe que Van Lier, très significativement, ne fait pas remonter à Saussure, mais à l'Américain sanskritiste Whitney, relativisant ainsi l'apport du Genevois⁴. Que nous dit cette théorie ? Que la suite de sons « cheval » (le « signifiant ») ne ressemble en rien à ce qu'elle désigne, que les relations entre le signifiant, le signifié (concept) et le référent (l'action, la chose, l'idée désignée) sont purement conventionnelles, immotivées. En d'autres termes, et pour reprendre la terminologie vanlierienne, l'arbitraire revient à dire que la désignation relève uniquement du digital⁵ (convention), aucunement de l'analogique (imitation).

Or, nous avons vu que pour Van Lier, ces deux aspects de la désignation sont inséparables. Sa critique de l'arbitraire du signe est, sur ce point, assez similaire à celle formulée par W. Von Humboldt et résumée ainsi par J. Trabant : « Aux créations spontanées de l'entendement correspondent les signes arbitraires et aux 'impressions' qui nous parviennent à travers nos sens correspondent les images ou symboles. Le mot se situe au milieu, entre l'image et le signe : le mot comme entité sémiotique intermédiaire est selon Humboldt à la fois 'produit de l'arbitraire', du choix volontaire (Willkür), comme le signe, et 'produit de l'impression des objets' comme l'image, il unit spontanément et réceptivité par la 'synthèse' de l'imagination productive. Il n'est donc ni l'un ni l'autre, mais une entité sémiotique sui generis » (Trabant, 1986 : 88).

Van Lier se situe dans une position intermédiaire comparable, en affirmant que le langage relève *à la fois* du digital et de l'analogique, de la convention et de l'imitation de la nature⁶. Les historiens des idées linguistiques ont mis en évidence la récurrence historique de l'opposition dialectique entre culturalisme (ou conventionnalisme) et naturalisme : « Qu'est-ce qui fait que quelque chose de « naturel » prend du sens ? La réponse naturaliste revient à soutenir que le sens naît de la nature elle-même ; la réponse culturaliste propose, au contraire, que le sens vienne d'un ordre spécifique, étranger à la nature » (Auroux, 2007 : 8).

L'option conventionnaliste trouve son point d'orgue dans la théorie saussurienne de l'arbitraire, l'option naturaliste, se retrouve dans les noms-imitations de Cratyle aussi bien que dans le bioprogramme chomskyien. Dans *Logiques de dix langues européennes*, Van Lier se situerait entre les deux, entre Cratyle et Saussure donc. Pourtant, il n'est pas anodin que l'objection à l'arbitraire saussurien passe par une référence explicite, en forme d'hommage, au cratylisme. Dans ce célèbre dialogue de Platon, le personnage éponyme soutient que les signes sont naturels, c'est-à-dire motivés par la nature des choses qu'ils désignent : le langage fonctionne par imitation (« analogie » dit Van Lier), et non par convention. En se référant au Cratyle *contre Saussure*, Van Lier inscrit donc clairement sa théorie du langage dans une perspective naturaliste, l'analogique pesant pour lui davantage que le digital dans le fonctionnement du langage : « seigneur » et « räi-nos » (cf. plus haut) sont deux exemples de ce primat, tout comme l'est « l'énorme 'kräk°dail', qui, au Museum of Natural History de New York, happe les bambins de sa première syllabe et les digère dans la panse de sa dernière dès que, non sans effroi, ils prononcent son nom ». Là encore, la parenté avec Humboldt est évidente : « La balance entre les sens et l'intelligence n'est pas un équilibre parfait : le mot penche du côté de l'image plutôt que du signe : la matérialité phonique n'est pour Humboldt jamais 'indifférente' [...], elle reflète, à des degrés plus ou moins forts, le contenu [...]; certains sons vont même jusqu'à être des 'peintures' iconiques des choses » (Trabant, 1986 : 88).

La critique d'un conventionnalisme saussurien jugé excessif⁷ et le primat de l'analogique dans le fonctionnement du langage sont deux indices du penchant naturaliste des *Logiques...* Les développements sur l'influence de la topologie et des facteurs climatiques sur les langues viennent confirmer cet ancrage théorique.

1.3. Naturalisme : topologie et climat

Comme le montrent les évocations, émaillant le discours de Van Lier, d'une influence de la nature sur les expressions linguistico-culturelles, le naturalisme est très sensible dans les textes sur les cinq langues européennes dont il est question ici.

Influence de la topologie d'abord. Prenons l'exemple du texte « Le portugais et l'océan » : la géographie portugaise, « à contre-Europe », aurait tournée sa population « vers l'ailleurs, océanique, occidentale », désir d'ailleurs qui se retrouve dans la langue : « La langue portugaise s'est établie comme pratique constante du désir, s'il est vrai que désirer c'est saisir à partir des étoiles, 'de-sidera'. Et elle a fondamentalement réalisé ce parti dans la nasalisation vocalique hypertrophiée ».

Influence du climat également. Le naturalisme linguistique de Van Lier est encore plus manifeste quand il examine la diction du russe : « on ne comprendrait rien à cette diction thermique et physiologique si on négligeait le souffle vital qui la soutient. Le russe se parle plutôt fort et pas trop vite, disent les manuels, ce qui convient à son environnement ». Le froid du climat russe contraint à ne pas trop ouvrir la bouche, ce qui influe sur le langage même : nous ne sommes

pas loin ici de la théorie aristotélicienne des climats, reprise et popularisée par Montesquieu qui l'applique au domaine politique⁸.

C'est dans « L'italien et l'estrade » que l'on trouve la formulation la plus claire de la tendance naturaliste de la linguistique vanlierienne. La langue italienne proposerait en effet une matérialisation paroxystique des influences naturelles sur les langues-cultures : « nulle part nature et culture ne s'articulent si spontanément ». Cette formule éclaire bien l'optique de Van Lier quand il examine les « Consonances entre langage et culture » des cinq langues européennes étudiées dans les textes reproduits ici : le langage s'enracine dans une nature qui peut être diverse (climats, topologies, etc.) et qui donne donc naissance à des expressions culturelles *naturellement* diverses, ou, pour le dire autrement, la nature détermine le langage qui lui-même agit sur les autres formes d'expression culturelle. L'« articulation », les « consonances » entre les langues et les cultures sont naturelles, donc *nécessaires* : le naturalisme de Van Lier est ainsi logiquement accompagné d'un relativisme linguistique. Les liens entre les langues et les expressions culturelles relèvent pour lui d'une logique causaliste qui confine au déterminisme. C'est ce qu'il nous faut maintenant examiner.

2. Des logiques déterminantes ? Du déterminisme linguistique chez H. Van Lier.

2.1. Un relativisme linguistico-culturel qui confine au déterminisme

Dans ces textes (et plus particulièrement dans les paragraphes sur les « Consonances entre langage et culture »), on retrouve donc, dans le style réjouissant de Van Lier, l'antique question du rapport langue/culture, et par extension, langue/pensée⁹. Savoir si la culture ou la pensée sont déterminées par leur langage est en effet une vieille interrogation, présentée de manière extrêmement raffinée par Van Lier dans ce qui semble relever d'intuitions tout aussi géniales qu'indémonstrables.

Cela est manifeste, par exemple, quand il écrit que la syntaxe portugaise « a privilégié la réflexivité et le mentalisme », que « l'allemand consonne avec la musique de Bach », ou encore que la langue italienne est « hystérisante » et « théoricienne », ce qui s'expliquerait par sa parenté avec le latin, dont « la pauvreté et la généralité du vocabulaire invitait à la permanente abstraction ».

Mais c'est certainement dans l'étude sur « Le français et le jardin » que le déterminisme linguistique vanlierien apparaît le plus clairement : la structure de la langue française expliquerait la philosophie de Descartes, l'Impressionnisme, les jardins « à la française », le droit napoléonien, la « French touch » publicitaire, Céline, voire la cuisine de sauces et la guillotine¹⁰ : ces expressions culturelles « ne sont concevables qu'en français et à cause du français ». Plus loin, l'hypothèse déterministe est confirmée en des termes plus mesurés : « Ce langage, comme tous les autres, favorise certaines performances techniques, politiques, économiques, et il en défavorise d'autres ».

C'est cette idée qui sous-tend la boutade attribuée à Charles-Quint sur la langue à utiliser avec un ami (le français), son cheval (l'allemand), sa maîtresse (l'italien) et Dieu (l'espagnol) – et qui connaît d'ailleurs de nombreuses variantes au XVI^e siècle, selon l'origine de l'auteur du bon mot, bien entendu... Plus proche de nous, Rivarol établissait dans son fameux discours la supériorité du français sur l'allemand (trop en relation avec l'abstraction et doté d'un trop proluxe vocabulaire), sur l'anglais (trop synthétique et langue d'inversion), sur l'italien (trop volubile), sur l'espagnol enfin (trop peu communicatif).

La « caractérologie »¹¹ linguistique a donc une histoire ancienne. Pour le français, c'est le plus souvent le caractère de clarté qui revient dans les discours sur la langue, comme H. Meschonnic a pu le montrer dans son ouvrage *De la langue française*, significativement sous-titré *Essai sur une clarté obscure* (1997). L'essai de Van Lier sur cette langue porte la trace de cette permanence : il y est question de « netteté », de « lissage, de « transparence » du langage, et, par là, de la pensée, de la philosophie, de l'expression culturelle. C'est ici que l'on trouve l'explication des jardins « à la française » du titre de l'étude.

Langue et culture/pensée entretiennent donc un rapport de détermination : ce passage, tiré de la même étude sur le français, l'exprime encore plus clairement, au détour d'une parenthèse : « les modalités logiques qui affectent la 'phrase' au sens français sont également englobantes, et pour cela la précèdent. On ne compte pas les introductions du type : 'Il serait utile que...', 'Il est évident que...', 'Je suis convaincu que...', rares ou absentes (*non pensables, non pensées*) dans beaucoup d'autres langues » (nous soulignons).

2.2. Généalogie d'une idée linguistique ancienne

Revenons un instant sur l'histoire de cette idée linguistique, de manière à mieux en éclairer les enjeux dans le discours de Van Lier. Dans son *Anthropogénie générale* (23D4.), Van Lier relie explicitement ses *Logiques de dix langues européennes* aux deux sources principales du déterminisme linguistique dont il se réclame : la linguistique comparative et historique de W. Von Humboldt en particulier, et l'anthropologie linguistique américaine d'E. Sapir et B. L. Whorf : « Durant tout le XIXe siècle, beaucoup d'Allemands, tel von Humboldt, ne cesseront de remarquer que chaque dialecte (langue) est un organisme vivant, réalisant la vision du monde d'un peuple, en particulier à travers une phonosémie, et qu'il est pour finir intraduisible, comme Wagner y insiste selon le *Journal* de Cosima. [...] Ces approches prirent toute leur décision lorsque, autour de 1930, Whorf montra comment, en contraste avec les langues qu'il nomme SAE (Standard Average European), où la durée est ramenée au temps (et même au «t» de la physique), et le temps à l'espace, en des énoncés surtout cardinaux («j'y suis resté trois jours»), le hopi parlé par les Indiens Hopi d'Amérique du Nord exprimait et réalisait une temporalité ordinale («j'ai quitté le quatrième jour»), intensive et gravitationnelle, sans métaphore spatialisante, sans distanciation entre l'objet et le sujet, le premier étant saisi comme le «révélé», le second comme le «révélatant» de substantifs-verbés-états ».

Dans « L'allemand et la forge », Van Lier va même jusqu'à avancer qu'Humboldt « n'aurait pas répugné aux considérations ici faites ». Vision du monde humboldtienne et hypothèse de la relativité linguistique, dite « Sapir-Whorf » : il faut les replacer sur ces sources revendiquées dans le débat ancien qui remonte à la pensée aristotélicienne. Avec Aristote, la philosophie européenne considéra longtemps que langue et pensée sont deux entités totalement distinctes et que l'un ne saurait agir sur l'autre. C'est dans *De interpretatione* qu'Aristote fixe sa doctrine linguistique et celle-ci est très claire : la pensée élabore des concepts qui, communs à l'ensemble de l'humanité, n'ont rien à voir avec la langue. En d'autres termes, la vérité philosophique ne pouvant être qu'unique, la pensée humaine l'est également et cela même si son expression change de forme à travers les différentes langues existantes. Celles-ci sont donc réduites à une fonction purement instrumentale : communiquer les idées qu'en aucune manière elles ne servent à concevoir. Le signe linguistique est donc totalement arbitraire : sa justification n'est pas à rechercher dans l'idée qu'il sert à exprimer. On comprend combien cette idée d'une pensée conçue en dehors de la langue, donc non contingente, est chère aux philosophes. Elle va profondément influencer la pensée linguistique occidentale, qui ne la remettra en question qu'à partir du XVIIe siècle, l'autorité d'Aristote étant certainement pour beaucoup dans la tardiveté de cette critique.

Deux événements, mis en lumière par J. Trabant (2006), permettent de mieux comprendre l'origine de cette rupture avec une tradition philosophique millénaire – et autoritaire. D'une part, l'émergence, face au latin, des langues vulgaires qui, à leur tour, se veulent langues de connaissance. Cette concurrence va mettre en évidence la particularité des langues vulgaires dans l'expression de la « réalité », entraînant l'idée d'un rapport au monde profondément marquée par sa langue. Le postulat aristotélien de l'universalité de la pensée est donc contesté par la mise en évidence de sa linguisticité, et donc, de sa relativité.

Si l'expérience de l'altérité linguistique, à l'origine de cette contestation de la tradition aristotélienne, se fait dans un premier temps en Europe, avec des langues indo-européennes, elle va considérablement s'intensifier lors des grandes découvertes, avec la confrontation des Occidentaux à des langues radicalement différentes. Ainsi, les missionnaires, confrontés aux problèmes de traduction des « dogmes catholiques », s'apercevront rapidement que l'altérité linguistique ne pose pas que de simples questions de forme : peut-on *concevoir l'idée* du « Saint-Esprit » dans les langues amérindiennes ? L'idée s'établit alors que ces peuples, à travers leur langue, pensent d'une manière profondément différente. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, ce sont les philosophes Bacon, Locke, Condillac en particulier (Formigari, 1992) qui vont théoriser l'idée d'une « linguisticité » de la pensée. Si les différences de ces approches sont parfois importantes, pour S. Auroux (1979 : 112) « ni Condillac ni aucun auteur du XVIII^e siècle n'ont posé quelque langue que ce soit comme indépassable et enfermant la raison dans ses possibilités contingentes d'expression ». Les révolutionnaires français, qui s'empareront de ces théories (et tout particulièrement de la théorie condillacienne), les interpréteront pourtant dans un sens déterministe : la célèbre diatribe de Bertrand Barère (1974) contre les idiomes régionaux constitue un témoignage saisissant de cette vision de l'articulation langue/pensée : « Le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton; l'émigration et la haine de la République parlent allemand; la contre-révolution parle italien et le fanatisme parle basque. Cassons *ces instruments de dommage et d'erreur* » (nous soulignons)³².

Sans tomber dans le déterminisme de ses épigones, Condillac faisait de la langue une caractéristique du « génie » de chaque peuple. C'est certainement en s'inspirant de cette doctrine condillacienne (sur cette possible filiation, voir : Trabant, 1986), même s'il s'en écarte sur plusieurs points importants, que Humboldt va élaborer sa notion de langue comme « vision du monde » propre à chaque nation.

Les rapports entre langue et pensée vont très tôt intéresser Humboldt. Son premier texte sur le sujet, *Sur la pensée et le langage*, date de 1785. Il s'attaque alors à la théorie instrumentaliste, « néfaste à l'étude des langues », qui fait de la langue une simple « nomenclature »³³ : si l'on accepte cette thèse, la conséquence, inacceptable pour Humboldt, est l'interchangeabilité des nomenclatures. Au contraire, pour le linguiste allemand, la langue, loin de n'être qu'un instrument de description d'un monde qui lui préexisterait, participe à la construction de celui-ci : elle est une « vision du monde », formule promise à un succès certain (Chabrolle-Cerretini, 2007) qu'il tient de la philosophie herdérienne du langage³⁴. Il est intéressant de noter au passage qu'Herder, que l'on présente souvent comme l'un des grands théoriciens du déterminisme linguistique³⁵, s'inscrit, tout comme Van Lier, dans une perspective naturaliste en s'accordant avec la théorie des climats, « oscillant entre un déterminisme géographique et une climatologie physico-pathologique et historique »³⁶.

Cette considération nous amène naturellement à la question du déterminisme chez Humboldt : il faut bien comprendre, et c'est là un point essentiel, que le déterminisme strict de certaines

approches linguistiques parfois qualifiées d' « humboldtiennes » (Sériot, 2008) est une interprétation en forme de radicalisation de la réflexion humboldtienne concernant les rapports entre langue et pensée. Ces rapports ne sont pas - c'est l'opinion de la plupart des spécialistes du linguiste-philosophe allemand - conçus par Humboldt en termes déterministes. Il rompt en cela avec toute une tradition de catégorisations datant des XVIe et XVIIe siècles européens : « Selon le tour pris par sa formation, une langue reçoit une certaine aptitude à accomplir telle ou telle opération de l'esprit. Il serait pourtant erroné, comme on a pourtant été tenté de le faire, de séparer les langues et de les assigner, les unes à la fiction, les autres à la philosophie, d'autres encore aux activités immédiatement pratiques, etc. » (Humboldt, 2000 : 161).

C'est à travers le concept de « vision du monde » qu'Humboldt développe l'idée d'une subjectivité linguistique, déjà présente dans l'ancienne notion de « génie de la langue », mais qui avait donné lieu aux catégorisations qu'il entend dénoncer. Il s'en démarque donc nettement. Si cette « vision », propre à chaque langue, « limite » le regard porté sur le monde, elle est loin d'être une « prison de la pensée » (Trabant, 1992 : 51), comme le relève D. Thouard²⁷ dans son commentaire de l'ouvrage de Humboldt *Sur le caractère national des langues* : « Les éléments linguistiques se disposent de telle ou telle façon [les « visions du monde »], ce qui n'empêche aucun locuteur, de quelque langue que ce soit, de formuler *tout le pensable* et de traduire *toutes les expériences possibles* » (Thouard, D., « Glossaire », In : Humboldt, 2000 : 181 ; nous soulignons).

Si l'on rapproche de ce que nous avons dit sur le déterminisme vanlierien (par exemple : certaines nuances du français « non pensables, non pensées » dans « beaucoup d'autres langues »), on voit se dessiner une ligne de fracture avec la perspective humboldtienne. Même si Van Lier cite les deux sources, il s'inspire finalement davantage de la radicalisation de la théorie humboldtienne par l'anthropologie linguistique américaine, à travers la formulation de la fameuse et très controversée « hypothèse Sapir-Whorf ». Comme il a souvent été souligné, l'accolement – passé à l'Histoire – des noms des deux anthropologues et linguistes pose problème, et ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Van Lier, dans ces textes théoriques, renvoie moins à Sapir qu'à Whorf²⁸. Ce dernier, dans son travail sur la représentation du temps et de l'espace dans la langue d'une tribu indienne d'Amérique du Nord (les Hopis), a en effet accentué l'approche de celui qui fut son maître, Sapir : « L'idée de Sapir, reprise et *radicalisée par Whorf*, est bien celle d'un lien entre langage et vision du monde (on peut, de ce point de vue, la faire remonter à W. Von Humboldt), et de *mondes différents associés à chaque langue*, ou à chaque grammaire, ou plutôt *produits par elle* et par un 'découpage' (l'expression revient chez Whorf) spécifique qu'elle opère du donné, ou une 'construction' du réel » (Laugier, 2006 : 590).

La radicalisation des thèses de Sapir (et donc, indirectement, de celles de Humboldt) aboutit chez Whorf à un relativisme « fort », posé en des termes causalistes et déterministes : la pensée des indiens Hopis est *contrainte* par la perception du temps et de l'espace que *produit* leur langue. Chaque langue est *associée* à une vision du monde qui agit sur l'individu : on retrouve ce causalisme dans les associations de Van Lier, les termes coordonnés aux langues étudiées (le jardin, la mer, la forge, l'estrade, le grill, l'isba, le polder, l'océan, l'entre-deux-mondes, la lumière blanche) constituant des *métonymies de « visions du monde »*.

Le naturalisme vanlierien (cf. plus haut, 1.) est donc accompagné d'une forme de déterminisme linguistique, ce qui est finalement cohérent : la nature contraint les langues, qui elles-mêmes agissent sur les individus par le biais de la perception du monde qu'elles proposent. Ceci étant posé, il nous reste à dégager certains enjeux de l'inscription des *Logiques...* dans une telle perspective.

3. Explications et enjeux de la perspective vanlierienne

Les trois explications principales au déterminisme linguistique qui imprègne les textes des *Logiques...* avancées ici sont bien entendu des propositions de lectures ouvertes et discutables.

3.1. Une radicalisation esthétisante du relativisme linguistique

A l'occasion d'un hommage à Henri Van Lier organisé par le Centre Pompidou-Beaubourg en 2011, un de ses disciples vantait l'interdisciplinarité curieuse du maître en ces termes : « son refus de la spécialisation a fait de lui un artiste plus qu'un scientifique tel qu'on l'entend de nos jours » (Baetens, 2011 : n.p.). Il semble que cette assertion s'illustre parfaitement dans les études sur les logiques des langues européennes, en particulier à travers la radicalisation par Van Lier des postulats de l'anthropologie linguistique dont il se réclame. Érudite, cette radicalisation ne se veut pourtant pas « scientifique » (au sens moderne du terme), mais relève bien davantage d'un goût pour une certaine « esthétique de l'excès » : les impressions de Van Lier sur la langue française en constituent une bonne illustration : « Le français, du moins celui d'oïl, est exceptionnellement égal. Il forme une pellicule transparente entre le locuteur et ce dont il parle. Mais aussi entre le locuteur et celui à qui il parle, voire entre le locuteur et lui-même. Cela va jusqu'à une certaine incorporité. Tout concourt à cet effet. [...]. Les étrangers aiment à dire que les locuteurs français sont superficiels. La remarque est malveillante si on entend qu'ils ne vont pas au fond des choses. Elle est pertinente si elle signale que, même quand ils parlent de jazz, de folie ou de dérives, ils sont bien forcés de ramener tout à la pellicule mince, continue, transparente, formellement globalisante et intégrant qu'est le langage français ».

Le français, « incorporel », « mince », « continu », « transparent », et qualifié ailleurs de manière très imagée de véritable « moquette verbale », expliquerait le jugement de superficialité que portent fréquemment les étrangers sur ses locuteurs. Le style vanlierien - marqué par une recherche constante de l'image (« pellicule », « moquette »), des associations évocatrices (« quand ils parlent de jazz, de folie et de dérives) et de l'emphase (« exceptionnellement égal », « Tout concourt à cet effet ») - participe de l'expressivité de ces intuitions. On pourrait, par exemple, rapprocher ce goût de l'« excès bien formulé » de celui que manifeste Cioran dans ses considérations sociologiques sur la France et les Français, en partie concordante avec celles, (anthropo)linguistiques, de Van Lier : « Pays du mitan, entre le Nord et le Sud, la France est une Méditerranée avec un supplément de brume. Dans cette contrée où sont nés les cathédrales et Pascal, le bleu est foncé, et bien qu'elle excède en clartés, elle n'en est pas moins rayée par des suggestions d'obscurité. Parmi tous les grands pays, aucun ne donne l'impression – à première vue – de plus de superficialité. Ceci parce qu'elle a cultivé les apparences » (Cioran, 2009 : 77-78).

Des propos tout aussi expressifs, tout aussi excessifs, voire stéréotypés. Mais les stéréotypes peuvent s'exprimer de très belle et subtile manière : Van Lier le montre. Sans s'en cacher d'ailleurs : « On a beaucoup parlé de l'âme russe. Ce genre de cliché n'est jamais faux », écrit-il, constatation qui s'accompagne de considérations sur la langue russe, présentée tout à la fois comme reflet et source de cette « âme »¹⁹.

Le style vanlierien entraîne donc parfois le fond dans de vivifiants excès. On ne saurait pourtant réduire à cela sa pensée linguistique : si Van Lier est un « artiste plus qu'un scientifique », c'est aussi parce qu'il rejette une certaine conception de la « science » en se positionnant contre une linguistique qu'il juge dominante.

3.2. Un enjeu épistémologique : contre l'abstraction de la linguistique dominante

Derrière la mise en rapport de la langue et de la culture, il y a chez Van Lier une visée épistémologique dont on trouve la trace dans d'autres textes (dans son *Anthropogénie générale* en particulier) : il s'agit pour lui de combattre le technicisme (et ses conséquences) d'une certaine linguistique en en sapant les fondations (dont, entre autres, la théorie de l'arbitraire du signe examiné plus haut). L'analyse de Van Lier est que les théories structurales et génératives sont uniquement justifiées par une finalité pratique, à savoir la production de systèmes efficaces de traduction et, in fine, de « machines à traduire ». Cette finalité technologique et économique explique la domination de ces linguistiques du seul digital, et la minoration corollaire des modèles analogiques : « La linguistique ne s'est guère intéressée [...] à la dimension analogique des langues [...]. Cela se comprend. Depuis 1950, depuis l'explosion de la théorie de l'information, l'effort des linguistes s'est orienté vers les machines à traduction. La définition chomskyenne du langage est celle même de la traductibilité [...] . La langue est alors une affaire de règles (ce qui donnait des boutons à Edgard Poe) [...]. Évidemment, l'analogique devait avoir moins de succès linguistique que le traductible. Le rationalisme occidental l'a refoulé dans les 'ornements égayés' dès l'origine : nous n'avons ni mantras, ni théorie de la mimensa, ni Patanjali le grammairien. L'urgence économique en détourne²⁰.

Van Lier est donc plus que sceptique et critique quant aux « linguistiques traductionnelles », même s'il leur concède certains services rendus : « Rien ne vaut le test de l'ordinateur pour nettoyer certains problèmes de désignation et de composition digitales »²¹. Mais selon lui, fixer la traduction et le traitement automatique du langage (TAL), comme but ultime de l'analyse linguistique, informe celle-ci en l'écartant d'un étude de la désignation analogique – ce que propose au contraire le relativisme linguistique whorfien que Van Lier cherche à réhabiliter : « [...] le modèle saussurien-jakobsonien-chomskyen reste aujourd'hui prévalent, le seul qui soit enseigné classiquement dans les universités, où les textes de Whorf sont difficilement trouvables, même en pays anglo-saxons. Cela tient à des raisons impérieuses »²².

Le relativisme linguistico-culturel se combine en effet assez mal avec l'objectif de traductibilité et de TAL, lesquels nécessitent un degré important de digitalisation de la langue, de détachement du signe de son environnement culturel : pour pouvoir traduire il faut que les signes ne soient pas trop culturellement « colorés ».

La conclusion de ces critiques est sévère : si la linguistique continue de négliger les dimensions analogiques, il faudrait « la redéfinir comme la science du langage traductible exclusivement »²³. La question épistémologique, au cœur des *Logiques...* est donc d'importance²⁴.

Nous voudrions montrer ici qu'elle converge en partie – même s'il y a des points de divergences très importants – avec certains questionnements traversant la sociolinguistique contemporaine. Dans une publication collective intitulée « Un siècle après le Cours de Saussure la linguistique en question » (*Carnets d'atelier de sociolinguistique*, n°1), Philippe Blanchet, Louis-Jean Calvet, et Didier de Robillard formulaient un certain nombre de critiques contre la technicisation des sciences du langage, qui font écho à celles de Van Lier. Ceci est particulièrement vrai concernant la contribution de L.-J. Calvet : le sociolinguiste y établit les bases théoriques d'une « linguistique du désordre et de la complexité », qui verrait se compléter l'étude de l'*analogique* (sociolinguistiques) et du *digital* (linguistiques positives) : « [...] la linguistique avait, pour se constituer en science, délibérément choisi la voie digitale (du latin *digitus*, « doigt » sur lequel on compte), posant que les unités de la langue étaient comptables, discrètes. La phonologie est, bien sûr, le résultat le plus achevé de cette approche, faisant l'inventaire des phonèmes d'une langue, mais négligeant

parfois des phénomènes comme l'intonation qui participent pourtant à la construction du sens. Face à cette pensée digitale, il en est une autre, analogique, que l'on considère généralement comme moins précise ou moins 'scientifique' (Calvet, 2007 : 48).

La convergence terminologique est frappante et, en extrapolant un peu, on peut dire que les réflexions de fond se rejoignent en partie dans leur refus de l'abstraction et de la déshumanisation des sciences du langage. Idée que l'on retrouve dans la « linguistique de la complexité », proposée par P. Blanchet (2000, 2007), qui veut associer les approches internes (centrées sur le signe en système abstrait) et les approches externes (centrées sur la signification du discours en contexte).

Le souhait vanlierien d'articulation du *digital* et de l'*analogique* renvoie finalement à l'articulation du *décodage* de signes et de leur *interprétation* : une élaboration de significations qui, pour Van Lier, passe essentiellement par les rapports de ressemblances, d'analogie. En ce qu'il insiste sur la part interprétative de toute construction de significations, le projet d'articulation vanlierien peut être rapproché de la conciliation, envisagée par D. de Robillard, des approches à la fois « complémentaire[s] et antagonique[s] » (Robillard, 2008, II : 148) des linguistiques de la *complexité* (herméneutiques) et de celle du *compliqué* (technolinguistiques). Le projet du linguiste belge présente encore certaines ressemblances avec l'« herméneutique matérielle » de F. Rastier (2001 : 99), qui propose d'unifier l'étude du « signe » (philologie, linguistique, etc.) et l'étude de la construction des significations (herméneutique). Il n'est pas inintéressant de noter à cet endroit que F. Rastier voit dans l'« oubli de Humboldt » par les linguistes une des principales raisons des « déficits herméneutiques » qu'il impute aux sciences du langage actuelles. Où l'on retrouve Humboldt...

Si tous les postulats épistémologiques à la base des *Logiques...* ne sont pas partagés par les auteurs que nous venons de mentionner (naturalisme et déterminisme notamment), il reste l'idée commune d'une nécessité d'articuler les études linguistiques digitales, techniques, « ordonnées », « compliquées », aux dimensions analogiques, herméneutiques, « désordonnées » « complexes ».

« Du reste, les dimensions analogiques du langage n'ont-elles vraiment qu'un intérêt théorique et esthétique ? » : cette question posée par Van Lier lui-même ouvre sur un troisième enjeu de son approche linguistique.

3.3. Un enjeu didactique : articuler dimensions linguistiques et culturelles

Selon Van Lier, les chances d'émergence de l'approche qu'il propose dans *Les logiques...* tiennent à son intérêt pour une didactique des langues²⁵. Une telle approche, en effet, « suscite plus d'interaction dans une classe de petits d'homme qu'un système prétendument formalisé, à l'abri des désignés mouvants, et sans même le *fun* des systèmes mathématiques »²⁶.

Ce que condamne ici Van Lier, ce sont les dérives de la didactique des langues d'inspiration structurale, avec sa focalisation sur la manipulation abstraite du « matériau » linguistique comme moyen d'apprentissage. Ce formalisme conduit à une négligence des aspects culturels qui ne peut que démotiver les apprenants. L'influence du fonctionnalisme en didactique des langues ne semble pas avoir vraiment changé la donne, comme le notaient D. Coste, D. Moore et G. Zarate (1997) dans leur étude de référence effectuée pour le Conseil de l'Europe sur la *Compétence plurilingue et pluriculturelle* : « [...] la tendance dominante dans le secteur de l'enseignement / apprentissage des langues, sous l'influence notamment d'une certaine conception de la pragmatique linguistique, a été de privilégier les lectures de la compétence à communiquer en termes plus langagiers que culturels. »

Face au maintien d'une focalisation sur le « linguistique » en didactique des langues (l'expression « langue-culture », aujourd'hui courante, ne semble pourtant pas refléter de réel changement de ce point de vue), on ne peut que souscrire à la proposition de Van Lier d'adopter une démarche linguistique susceptible de produire une didactique articulant dimensions linguistiques et culturelles. Enseigner la forme en partant de ce qu'elle contient de « culture » est, pour le linguiste belge, le moyen de sortir de l'abstraction techniciste qui frappe la didactique des langues et les sciences du langage en général.

Nous ne ferons ici qu'esquisser ce qui nous semble constituer la faiblesse de l'ouverture des *Logiques...* vers l'enseignement des langues. Si le diagnostic la prescrivant est à bien des égards justifié, cette proposition didactique pose en effet question : le figement déterministe qui, comme nous l'avons montré plus haut, caractérise la manière dont Van Lier pense les relations langues/cultures n'entre-t-il pas en contradiction avec les démarches interculturelles fondées justement sur la fluidité des langues et des cultures, le métissage et la prise en considération des processus de construction commune de ces « entités » *dans et par la relation* ? Nous ne pouvons ici que renvoyer le lecteur aux travaux publiés sur la question de l'interculturel et de la didactique du plurilinguisme et du pluriculturalisme (entre autres : Abdallah-Preteille, 2003 ; Dervin, 2007 ; Besse, 2009 ; Castellotti, 2010 ; Debono, 2010 : 425 et suiv.).

Même si l'ouverture pédagogique des *Logiques...* présente certaines limites que nous ne pouvons discuter plus longuement ici, elle nous amène à conclure sur ce qui est certainement une des qualités premières de l'œuvre de Van Lier : son interdisciplinarité.

4. Conclusion

Par ses chroniques radiophoniques « Logiques de cinq langues européennes » (1987) et « Une histoire langagière de la littérature française » (1989) diffusée sur *France Culture*, Van Lier avait pu partager avec un large public le plaisir que l'on peut trouver à s'affranchir des frontières disciplinaires. Nous retrouvons aujourd'hui ce plaisir dans ces textes des *Logiques...* où Van Lier mobilise avec érudition des références anthropologiques, picturales, musicales, philosophiques, littéraires, et, bien entendu, linguistiques. Si l'exercice est souvent difficile, et peut parfois déconcerter, nous partageons cette conviction que « seule une discipline de l'interdisciplinarité peut convenir à l'interprétation des phénomènes humains » (Agamben, 1988 ; cité par Rastier, 2001 : 275).

Les lecteurs de *Synergies Monde Méditerranéen* et de l'ensemble des revues *Synergies* du GERFLINT et, singulièrement les enseignants et chercheurs en didactique des langues-cultures, ne pourront qu'apprécier une telle démarche disciplinairement plurielle : en effet, la salle de classe étant le lieu de phénomènes complexes (culturels, linguistiques, sociologiques, sociolinguistiques, psychologiques, cognitifs, etc.), la didactique des langues-cultures n'est-elle pas, par définition, une *discipline interdisciplinaire* ? D'où l'intérêt de ces textes où Van Lier partage généreusement son « inclination au franchissement des frontières disciplinaires [qui] constitue un questionnement permanent, une réflexion, sinon une remise en cause, de positions personnelles et individuelles, sociales et collectives » (Jucquois, 2000 : 42). Cette instabilisation permanente rend la lecture des *Logiques...* réjouissante pour celui qui accepte de se laisser mener sur des chemins qui ne sont pas forcément ceux qu'il a l'habitude d'emprunter.

Notes

¹ Du latin *digit* « doigt », mais aussi « chiffre, [primitivement 'compté sur les doigts'] » (source : *Trésor de la langue française informatisé*).

² Borges, J. L., Œuvres complètes, Paris : Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 2010, pp. 747-751.

³ Au sens premier du terme : « Qui tient de l'analogie », du rapport de ressemblance (source : *Trésor de la langue française informatisé*).

⁴ Nous reviendrons (voir 3.2.) sur les enjeux des objections faites par Van Lier à Saussure (et, plus largement, aux « linguistiques du digital », qui nous semblent dépasser largement la seule question de l'arbitraire du signe.

⁵ Nous avons mentionné plus haut la variation entre langues dans l'exploitation de la désignation analogique et le fait que, pour Van Lier, le français est une langue très digitalisante : il y voit une explication possible de la très bonne réception de la théorie de l'arbitraire en France : « Le locuteur français parle volontiers après Saussure de l' 'arbitraire du signe', sans penser à préciser 'signe digital ou digitalisable' » (« Épilogue... »).

⁶ Si la parenté nous semble plus évidente avec Humboldt (dont Van Lier se réclame par ailleurs), on pourrait également mentionner ici, avec Van Lier, le nom de Peirce : contrairement à Saussure, Peirce conserve en effet l'idée d'un rapport entre le désignant et le désigné-objet, en distinguant le signe arbitraire (qu'il nomme « symbole ») d'autres types signes entièrement (« icône ») ou partiellement (« indice ») motivés. Voir : *Anthropogénie générale*, 23D3b. Une linguistique structuraliste ».

⁷ Critique qu'il faut aussi remplacer dans le contexte plus large d'une contestation d'une linguistique dominante « abstraite », intéressée par le seul « digital » (cf. plus bas, 3.2.).

⁸ « Ce sont les différents besoins dans les différents climats, qui ont formé les différents manières de vivre ; et ces différentes manières de vivre ont formé les diverses sortes de lois » (Montesquieu, *L'Esprit des lois*, 3^e partie, Livre XIV, chap. X). Ce n'est d'ailleurs peut-être pas un hasard si Van Lier fait référence à Montesquieu prêtant certains caractères (naturels ?) aux langues : « Le français est iambique (-), l'italien trochaïque (-), remarquait Montesquieu, pour qui l'anglais était dactylique (-.) ».

⁹ Au sens ou l'entend, entre autres, Benveniste : « [La pensée] n'est rien d'autre que ce pouvoir de construire des représentations des choses et d'opérer sur ces représentations » (*Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, T.I, 1966, p. 27-28). Une définition qui englobe donc ce que l'on appelle communément « culture ».

¹⁰ Notons que Van Lier revendique ce pêle-mêle impressionniste : « Retenons quelques exemples un peu au hasard et sommairement, en laissant le soin des compléments et des nuances au lecteur ».

¹¹ Expression empruntée à H. Meschonnic (Meschonnic, 1997 : 87).

¹² Le jugement est bien entendu inverse concernant la « langue de la liberté » : « Je viens appeler aujourd'hui votre attention sur la plus belle langue de l'Europe, celle qui la première a consacré les droits de l'homme et du citoyen, celle qui est chargée de transmettre au monde les plus sublimes pensées de la liberté et les plus grandes spéculations de la politique » (Barère, 1794 : n.p.).

¹³ Martinet dénoncera également cette thèse de la langue-nomenclature dans ses *Éléments de linguistique générale*.

¹⁴ Notons également que certains font plutôt remonter la notion de « vision du monde » à Kant (Jucquois, 1998 : 144-145).

¹⁵ « [La langue est] le moule des sciences dans lequel et conformément auquel les pensées se configurent », Herder, J. G., *Fragmente über die neuere deutsche Literatur*, in *Herders Werke*, Teil 19, Berlin, p.340 (cité par Schaff, 1969 : 18).

¹⁶ Fink G.-L., « De Bouhours à Herder. La théorie française des climats et sa réception Outre-Rhin », *Recherches Germaniques*, 1985, n°15, pp. 3-62.

¹⁷ La même opinion est développée par A.-M. Chabrolle-Cerretini dans son ouvrage *La vision du monde de Wilhelm Von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique*. Voir en particulier le paragraphe intitulé « La vision du monde dans ses limites relativistes » (2007 : 95-96).

¹⁸ Cf. *Anthropogénie générale*, « 23D4. La linguistique fondamentale et différentielle du MONDE 3 ».

¹⁹ Pour une critique de cette idée que l'on retrouve dans certaines linguistiques russes actuelles, voir Sériot, 2008 : « Le déterminisme linguistique en Russie actuelle ».

²⁰ « Épilogue linguistique – 8. Langue et linguistique ». Citons également ces propos tirés de l'*Anthropogénie générale*, 23D4 : « Les machines à traduction, ainsi que la terminologisation des langues exigée par la technique et l'industrie planétaires supposent une grammaire générative et transformationnelle aussi étendue que possible, et les linguistiques traditionnelles ont des aspects quantifiables que les autres n'ont nullement.

²¹ « Épilogue linguistique – 8. Langue et linguistique ».

²² *Anthropogénie générale*, « 23D4. La linguistique fondamentale et différentielle du MONDE 3 ».

²³ « Épilogue linguistique – 8. Langue et linguistique ».

²⁴ Van Lier avance une autre explication intéressante à la domination des linguistiques du digital qui tient à la complexité des approches analogiques : « [...] les linguistiques différentielles de type Leenhardt- Sapir-Whorf demandent des années d'études et supposent des intérêts fort divers, alors qu'un modeste informaticien peut assimiler en une semaine *Natural Language Understanding*, où James Allen résume un siècle de linguistique traditionnelle, avec en sus ses rapports à l'ordinateur. » (*Anthropogénie générale*).

²⁵ Et l'on trouve ici la raison de la publication initiale des *Logiques...* dans le *Français dans le monde*.

²⁶ *Anthropogénie générale*, 23D4. La linguistique fondamentale et différentielle du MONDE 3 ».

Bibliographie

- Abdallah-Preteceille, M. 2003. *Former et éduquer en contexte hétérogène. Pour un humanisme du divers*. Paris : Anthropos/Economica.
- Auroux, S. 1979. *La Sémiotique des Encyclopédistes. Essai d'épistémologie historique des sciences du langage*. Paris : Payot.
- Baetens, J. 2011. « Henri Van Lier : un maître, un vrai ». *Les impressions nouvelles*. 4 avril, n.p. URL : <http://www.lesimpressionsnouvelles.com/henri-van-lier-un-maitre-un-vrai-2/>.
- Barère (de Vieuzac), B. 1794. *Rapport du comité de salut public sur les idiomes*, 8 pluviôse an II, 27 janvier, n.p.. URL : <http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/francophonie/barere-rapport.htm>.
- Besse, H. 2009. « Comment développer la perception interculturelle des apprenants d'une langue étrangère ». *Actes des Rencontres pédagogiques du Kansai*, pp. 61-65.
- URL : http://rpkansai.com/bulletins/pdf/023/061_065_besse.pdf (consulté le 3 août 2010).
- Blanchet, P. 2000. *La linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche socio-linguistique*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Blanchet, P. 2007. « Quels 'linguistes' parlent de quoi, à qui, quand, comment et pourquoi ? Pour un débat épistémologique sur l'étude des phénomènes linguistiques ». *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n°1.
- URL : <http://www.upicardie.fr/LESCLaP>.
- Calvet, L.-J. 2007. « Pour une linguistique du désordre et de la complexité ». *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n°1. URL : <http://www.upicardie.fr/LESCLaP>.
- Castellotti, V. 2010. « Attention ! Un plurilinguisme peut en cacher un autre. Enjeux théoriques et didactiques de la notion de pluralité ». *Cahiers de l'Acedle*, vol. 7, n°1, pp. 35-61.
- Chabrolle-Cerretini A.-M. 2007. *La vision du monde de Wilhelm von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique*. Paris : ENS Éditions.
- Cioran, E. M. 2009. *De la France*. Paris : l'Herne.
- Coste, D., Moore, D. et Zarate, G. 1997. *Compétence plurilingue et pluriculturelle*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.
- Debono, M. 2010. *Construire une didactique interculturelle du français juridique : approche sociolinguistique, historique et épistémologique*. Thèse, Université de Tours.
- URL : <http://www.theses.fr/2010TOUR2008/document>.
- Dervin, F. 2007. « Les canulars de l'interculturel : mettre fin à la quasibiologisation ». *LMS Lingua*, n°4, pp. 27-29.
- Formigari, L. 1992. « Le langage et la pensée », In : Auroux, S. (dir.), *Histoire des idées linguistiques*, T.II « Le développement de la grammaire occidentale ». Liège : Mardaga, pp.442-465.
- Humboldt (von), W. 2000. *Sur le caractère national des langues*, trad. D. Thouard. Paris : Seuil.
- Jucquois, G. 1998. « 'Vision du monde', vision du langage », *Cahiers de l'Institut de Linguistique et des Sciences du Langage*. Université de Lausanne, n°11, pp. 139-154.
- Laugier, S. 2006. « Hypothèse Sapir-Whorf », in Mesure, S. et Savidan, P., *Dictionnaire des sciences humaines*. Paris : PUF, pp.590-592.

Meschonnic, H. 1997. *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*. Paris : Hachette.

Rastier, F. 2001. *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF.

Robillard, D. (de). 2007. « La linguistique *autrement* : altérité, expérenciation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le *Titanic* ne coule pas ». *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n°1.

URL : <http://www.upicardie.fr/LESCLaP>.

Robillard, D. (de). 2008. *Perspectives alterlinguistiques*, vol. I : *Démons*, vol. II : *Ornithorynques*. Paris : L'Harmattan.

Schaff, A. 1969. *Langage et connaissance*. Paris : Anthropos.

Sériot, P. 2008. « Le déterminisme linguistique en Russie actuelle », In : Sériot, P. (dir.), *La question du déterminisme en Russie actuelle*. Lyon : ENS LSH, n.p.. URL : <http://institut-est-ouest.ens-lsh.fr/spip.php?article156>.

Trabant, J. 1986. « La critique de l'arbitraire du signe chez Condillac et Humboldt », In : Busse W. et Trabant, J. (eds.), *Les Idéologues : sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française*. Amsterdam-Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, pp. 73-96.

Trabant, J. 1992. *Humboldt ou le sens de langage*. Liège : Mardaga.

Trabant, J. 2006. *Langue et révolution*. URL : <http://www.sens-et-texte.paris4.sorbonne.fr/IMG/pdf/doc-63.pdf>.

ENTRE IMPRESSIONNISME ET POINTILLISME

LOUIS-JEAN CALVET

Je n'avais pas lu les articles d'Henri Van Lier lors de leur publication dans *Le Français dans le Monde* en 1989-90. J'étais pourtant un collaborateur plus que régulier de la revue, mais je ne sais quel pressentiment m'avait éloigné de ces textes. Ou peut-être avais-je jeté un coup d'œil sur les premières lignes du premier texte (*Le français et le jardin*) et avais-je haussé les épaules. On y trouvait en effet, on y trouve toujours, un mélange de mots techniques employés à contre sens, de néologismes pas toujours utiles, de mots rares et un peu pédants, de métaphores nombreuses (quelques exemples pour ces différentes catégories : tessiture, phonosémie, incorporité, moquette verbale...) qui nous menaient bien loin du vocabulaire et du discours scientifiques habituels. Bref, je n'avais pas poursuivi ma lecture au delà des premières phrases.

Après une telle introduction, il y a bien sûr de fortes chances pour que le lecteur s'attende de ma part à des excuses ou à un acte de contrition : j'ai lu, dorénavant, et j'ai compris mon erreur. Et bien non : je n'ai pas changé d'avis. On m'avait demandé une sorte de postface, ou un texte d'accompagnement, je n'avais répondu ni oui ni non, simplement que j'allais voir, j'ai donc lu les dix articles et le texte « théorique » qui les suit, et je n'ai eu aucune « révélation ». Henri Van Lier a de la culture et du style, une façon d'aborder les problèmes de langage caractéristique des philosophes et une certaine tendance à brouiller les cartes. Lorsqu'il traite par exemple du français il passe avec brio de la phonosémie à la syntaxe puis au comportement, aux idées politiques, au bipartisme, à la logique, aux grands desseins (Concorde, Ariane), à la mode (Coco Chanel), bref à tout et n'importe quoi. Et l'on se demande parfois, au détour de ses phrases, s'il sait lui-même ce qu'il dit. Que dit-il par exemple lorsqu'il écrit : « *La psychanalyse française parlera de «Moi» et de «Surmoi» là où Freud parlait de «Ich» et «Uber-Ich»* ». Est-ce une simple réflexion sur la traduction ? Une assertion plus profonde sur le français et les Français ? Ou sur les aventures de la psychanalyse hors de la langue allemande ? Et en quoi ceci contribue-t-il à une théorie de la langue ?

L'ordre déterminant/déterminé, ou son contraire, l'incite à considérer le français et l'anglais comme des pôles opposés, tout comme la forme active et la forme passive, ce qui le mène à d'étrange positions. Il écrit par exemple : « Si je dis 'Abel a été assassiné par Caïn', je vais droit au fait cru, brutal, un cadavre sur le sol, puis je m'occupe (légalement) de l'assassin. Si je dis : 'Caïn a assassiné Abel', Abel l'assassiné est mis en complément, et l'assassin, cause du résultat, est en sujet. On ne s'étonnera pas trop que beaucoup de tournures françaises actives se rendent en anglais par des tournures passives ».

Le propos n'est pas nouveau : certains ont déjà affirmé que *le chat mange la souris* était une forme française et que *la souris est mangée par le chat* était à l'inverse de l'anglais. Faudrait-il dès lors

considérer que, dans la « partie de cartes » de Marcel Pagnol, lorsque Marius dit « tu me fends le cœur, j'ai le cœur fendu par toi », il passe du français à l'anglais ?

Plus sérieusement, associer comme le fait Van Lier la langue française à un jardin, la langue anglaise à la mer, l'allemand à une forge, l'italien à une l'estrade, l'espagnol à un grill, le russe à une isba, le néerlandais au polder ou le grec à la lumière blanche, tout cela relève au mieux de la poésie, au pire de la métaphore facile et attendue, mais ne constitue pas une théorie. Ou alors, mais ce serait pire que tout, une théorie des climats qui ne dirait pas son nom. Et pourtant !

Et pourtant on lit en toutes lettres que « certaines langues sont en relation étroite avec leur environnement », « qu'une façon de se protéger contre un environnement hostile c'est de multiplier les consonnes », ou que « dans les langages de défense contre l'environnement les voyelles, trop découvertes, sont généralement réduites ». C'est en dire trop ou pas assez, et l'on se précipite sur l'« épilogue linguistique », présenté comme la partie théorique de l'ensemble. Déception : le mot *environnement* n'y apparaît pas une seule fois. D'ailleurs, le lecteur reste ici largement sur sa faim. On a parfois l'impression, lorsque Van Lier parle de désignation digitale et analogique, qu'il rebaptise l'opposition entre dénotation et connotation, et lorsqu'il parle de désignant et de désigné qu'il remplace avec frivolité le signifiant et signifié de Saussure. Mais, derrière ces appellations différentes, où sont les différences théoriques ? Où est l'épistémologie ? Ecrire que « le langage est communicationnel, mental et présentiel-absentiel » ne signifie pas grand chose si l'on n'a pas défini précisément ces termes, et, justement, on ne trouve nulle part ces précisions nécessaires.

Ou encore, lorsque Van Lier définit ce qu'il appelle « l'information digitalisable » comme « celle dont la quantité croît en raison inverse du logarithme de la probabilité », on se dit qu'il mobilise de bien grands mots pour ne rien dire de nouveau. En effet, depuis qu'existe la théorie de l'information, c'est-à-dire depuis la fin des années 1940, l'information est, par définition, conçue comme une fonction inverse de la fréquence, et ce type de formulation (« raison inverse du logarithme de la probabilité ») est de la poudre aux yeux : tout le monde est capable de comprendre que plus un fait, un effet de sens, un comportement, sont rares ou inattendus, plus ils apportent d'information.

Parfois le propos s'appuie sur l'histoire, par exemple lorsqu'il écrit : « Alors que l'italien est du latin parlé continûment pendant vingt siècles, que le français est du latin très tôt parlé par des Germains ou au contact de Germains, l'espagnol est du latin parlé en face d'Arabes ». Et nul ne peut y trouver à redire : il ne s'agit que d'informations. Mais le plus souvent nous sommes dans un autre registre, apprenant que « la sentence espagnole fait le plus souvent un effet de rafale, de tir soutenu et constant », ou que « ce n'est donc pas seulement parce qu'il est le souvenir d'une langue prestigieuse, impériale, que l'italien est si *mémorant*, mais parce que la langue par lui *mémorée* fut elle-même déjà incroyablement *introréverbérante* ». Et les trois termes que j'ai mis en italique dans la dernière phrase ne sont, une fois de plus, nulle part définis.

En bref, Henri Van Lier fait surtout de la littérature, ce qui est son droit le plus strict, ou plutôt il fait de la peinture, fluctuant entre impressionnisme et pointillisme. Cela peut faire rêver le lecteur, parfois le faire sourire et parfois l'agacer. Mais on voit mal quel intérêt représentent ces assertions pour qui cherche à comprendre la complexité des rapports entre langue, histoire et société ?

Qu'apporte par exemple, à propos de l'italien, cet aventureux rapprochement entre deux accents toniques à deux mille ans de distance : « Cicéron ressuscité, et entendant dire aujourd'hui

«Cicciolina», se souviendrait de la façon dont lui-même avait clamé «Catilina» dans sa fameuse invective. Pareille continuité à travers deux millénaires doit d'abord être expliquée, avant d'en mesurer les conséquences éthiques, politiques, culturelles » ? Deux mots de quatre syllabes, l'un latin et l'autre italien, rimant en *lina*, avec la même place de l'accent : hasard peut-être, ou nécessité. Mais cette rencontre mérite-t-elle ces ronflantes déclarations ?

Lorsqu'il pose, en sous-titre, la question *qu'est-ce qu'une langue ?* on se dit qu'enfin nous arrivons au cœur du sujet, mais là aussi nous ne trouvons que quelques banalités sur les relations entre langues et dialectes. Il poursuit en expliquant que, depuis plus de cinquante ans, une partie de la linguistique est dominée par l'obsession de la machine à traduire, ce qui est à la fois vrai et peu original : tout le monde le sait, tout le monde l'a dit ou écrit. Ceci le mène à cette conclusion, qui ne signifie pas grand chose, ou du moins dans laquelle je n'arrive pas à comprendre ce qui peut être dit d'important ou de nouveau : « Si la linguistique est la science du langage en général, elle doit au moins signaler, à défaut de maîtriser, cet aspect essentiel de son objet. Sinon, il serait plus honnête de la redéfinir comme la science du langage traductible exclusivement ».

En bref, avec la meilleure volonté du monde, on peine à trouver une cohérence dans ces pages, certes parfois flamboyantes, mais où la théorie est sacrifiée sur l'autel du style. On a beau revenir en arrière, relire, soupeser ce qui est dit sur les langues que l'on connaît, rien ne semble tenir la route et l'on se demande d'où vient ce quiproquo qui a pu faire croire qu'il y avait là quelque chose de théoriquement neuf. J'ai une hypothèse, certes fragile, celle de l'origine radiophonique de ces chroniques, qui furent d'abord dites, et donc écoutées, peut-être par celui ou celle qui décida ensuite de les publier dans *Le Français dans le monde*. On sait ce que la voix, le souffle, peuvent apporter à un texte et je me remémore, en écrivant ceci, la voix de Roland Barthes et ce qu'il appelait lui-même, justement, le « grain de la voix ». Je ne sais rien de la voix d'Henri Van Lier, je ne l'ai jamais entendue, mais elle a peut-être magnifié ses textes aux oreilles de certains. Au point d'en oblitérer le peu de sens ?

*

L'ANTHROPOGÉNIE DE HENRI VAN LIER : JOINDRE LE GESTE À LA PAROLE

CHRISTOPHE GENIN

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Christophe Genin propose un parcours dans l'œuvre méconnue de Henri Van Lier, un penseur non téléologique de l'évolution qui, à travers un matérialisme de la variation différentielle à modèle linguistique, de l'appariement et de la concaténation, réinscrit la métaphysique des « origines de l'homme » dans l'immanence et la présence. On découvrira entre autres une philosophie de l'index où la logique est accouplée à son geste effectif et où se vérifie la définition de l'homme comme « un primate redressé devenant un technicien sémiotisant ».

Henri Van Lier est un philosophe belge méconnu en France, quoiqu'il ait rédigé de nombreuses rubriques en français pour l' *Encyclopaedia Universalis*, qu'il ait participé pendant treize ans aux *Radiophonies* sur France Culture, et qu'il ait été un remarquable connaisseur et goûteur de la langue française. La Belgique a ce sort de sembler être le parent pauvre de la France alors même qu'elle a produit parmi les plus grands artistes ou écrivains francophones du XXe siècle.

Anthropogénie, à laquelle Van Lier travailla pendant plus de vingt ans, se donne comme une somme des savoirs actuels sur l'homme. C'est un des rares auteurs des temps présents à pouvoir encore englober et élucider l'ensemble des connaissances et des actes humains dans une vision synthétique, à l'image d'un Michel Serres ou d'un Edgar Morin.

Il me semble qu'un trait fort et commun de sa pensée est d'inscrire les productions humaines, y compris - et peut-être surtout - les productions artistiques, dans le processus d'organisation de la vie, en particulier de la sexualité¹. Un second trait est son recours fréquent au multilinguisme occasionnel, à l'étymologie des notions, non pas par coquetterie académique ni curiosité gratuite, mais par souci de méthode.

Comprendre comment cela se dit dans une autre langue, ou pourquoi cela se dit ainsi et non pas autrement dans la nôtre, est certes un élément de méthode comparative pour élucider un concept, mais surtout une thèse sur le langage. Celui-ci est à la fois une appréhension corporelle du monde, à l'instar du bébé dont les gémissements redondants et mimétiques modulent la tétée de la mamelle maternelle, une désignation du monde comme indexation sonore, et une variation des sons en tons initiés dans « l'intervention » sociale et l'accentuation affective, comme le suggérait Rousseau.

Est-ce dire pour autant que Van Lier opterait pour un déterminisme du corps ? Tout l'intérêt de l'Anthropogénie est de suspendre ces débats philosophiques sur le primat du corps sur l'esprit, ou

l'inverse, parce qu'ils dissocient ce qui fonctionne ensemble. Cet ouvrage me semble intéressant comme type de pensée par couples. A sa façon l'auteur reprend le dualisme occidental, de Persépolis à Stockholm, via Jérusalem, Athènes et Rome, construit sur un jeu d'antithèses (la lumière contre l'ombre du zoroastrisme, l'esprit irréductible au corps du christianisme, la transcendance par-delà l'immanence, etc.), par un dualisme extrême oriental dont le jeu de synthèses suppose le rythme, l'intervalle, l'entre-deux. L'Anthropogénie est ainsi un schéma de l'alternance qui dépasse le schéma de l'alternative.

Pourquoi résumer notre lecture à la formule « joindre le geste à la parole » ? Nous exposerons trois motifs qui scanderont notre étude.

1. Un rapprochement avec André Leroi-Gourhan : le principe rythmique de l'évolution humaine et la pensée par couples

La pensée de Henri Van Lier (2010) me semble proche de celle de André Leroi-Gourhan (1964), son contemporain, qui écrit *Le geste et la parole*² dont la pensée me semble proche et qu'il cite de nombreuses fois (*Anthropogénie*, pp. 267, 269, 309). « Station debout, face courte, main libre pendant la locomotion et possession d'outils amovibles sont vraiment les critères fondamentaux de l'humanité » écrivait l'archéo-anthropologue³. Comment ne pas y retrouver l'inauguration de l'*Anthropogénie* : stature, main plane, bouche réduite, ustensiles ?

En outre, même si Van Lier critique par endroits les thèses de Leroi-Gourhan, comme lui, il voit dans la pensée par « couples » le principe rythmique de l'évolution humaine.

Ces couples sont des alternances de temps fort et faible, de ligne continue ou discrète (*yang-yin*), de plein et de vide, de liquide et de solide (oral, anal), d'action et de passion, de don et d'acceptation. Si le geste inaugural d'Homo est bien le redressement, la stature, de sorte que son orientation dans le monde s'altère, alors le « couple initial » est le rythme d'une cadence : temps fort de la *thésis* et faible de l'*arsis* par une marche chaloupée qui parcourt le monde. Ces alternances se déclinent donc en compléments solidaires, comme la rencontre mutuelle du *yoni* et du *lingam* (du tenon et de la mortaise), ou en opposés contradictoires livrés à la dure frontalité du face à face, voire du dos à dos.

Cette logique binaire s'initie dans ce premier geste de la marche, se déployant par la suite en variations sur le principe de l'alternative. En effet, Van Lier retrouve dans « l'allure » les connecteurs logiques élémentaires : l'un et l'autre, ou l'un ou l'autre (*Anthropogénie* : 18) si l'on pense un même temps, ou l'un puis l'autre si l'on pense deux temps successifs. L'allure donne ainsi le schéma élémentaire de la conjonction, de la disjonction, ou de la série.

Reprenons. La stature libère la main, le thorax qui se déploie et s'ouvre, la vue qui donne tournure au monde jusqu'à en avoir le tournis. La libération de la main devenue plane, caressante, gestuelle, sémiotique, délivre incidemment la mâchoire, disponible à la modulation : « les mains planes techniciennes, écrit Van Lier, dispensèrent progressivement la bouche d'Homo de la morsure du combat, de la mise à mort de la proie, ... » (*Anthropogénie* : 33). Il reprend cette idée plus loin : « à mesure que les mains d'Homo devenaient ouvrières, sa mâchoire se libéra des tâches d'attaque et de défense, de dépeçage, de broiement et de mastication lourde. » (*Anthropogénie* : 197).

Ainsi la main et la bouche font couple : ce n'est plus la denture qui déchire et déchiquette, mais la main qui découpe, fragmente. Mais de même que le pied bat la mesure d'une cohésion, de même

la main coupe et colle, dispose et compose. En départageant le monde d'un geste sécant, elle le réordonne. Elle articule le monde comme la bouche articule ses paroles. La section va de pair avec l'articulation. D'où la richesse de cette racine *ar (*Anthropogénie* : 16) qui expose le corps (*arthros*=articulation, *arm*=jonction du bras et de l'épaule), le geste (harmoniser, armer, articuler), la juste manière (art), l'artefact (araire), ou la pensée ordonnatrice (harmonie, arithmétique). Des pieds à la tête, Homo est harmonisation. Ici encore, la logique élémentaire est construite sur l'alternative de ce qui est disposé de part et d'autre jusqu'à la disjonction irrémédiable, ou jusqu'à la conjonction de ce qui peut être réuni, rassemblé.

Dès lors cette cadence du pied - le pied du musicien qui bat la mesure ou celui du poète qui rythme sa parole - fait couple avec une main qui, d'une frappe sécante, partage le monde, ouvre un axe continu/discontinu. Cette main fait jeu avec une colonne d'air, une caisse de résonance, et une bouche dont les modulations sont musiciennes et différenciellement significatives. Van Lier suppose, de façon très judicieuse, que l'origine de la musique ne provient pas d'abord de la zone oto-rhino-laryngologiste, mais de la main qui, à l'occasion, déclenchait par ses manipulations des différences de timbres (*Anthropogénie* : 198).

Ici un lecteur critique pourrait croire que Van Lier est un usurpateur qui s'érige en archéo-anthropologue pour tirer des conjectures fumeuses sur les débuts de l'humanité. Ce serait un total contresens. Pour le déjouer, encore faut-il bien entendre la perspective de l'Anthropogénie, son vecteur. S'il est un problème non résolu, récurrent dans l'histoire, c'est bien de se connaître soi-même, comme le notait Rousseau. En termes kantien : « Qu'est-ce que l'homme ? ». Dans cette question Kant voyait l'interrogation finale de tout le savoir humain. À quoi bon penser Dieu, connaître la nature, étudier les us et coutumes, réfléchir sur les arts et techniques si c'est pour s'ignorer soi-même ? L'*Anthropogénie* tente de répondre. C'est une somme. Une somme et non pas une encyclopédie ordinaire, même si, on le sait, l'auteur contribua largement à l'*Encyclopédie Universalis*.

D'abord pourquoi ce terme « anthropogénie » ? Il signifie « naissance de l'homme », engendrement de l'espèce qui se sait mortelle (par opposition aux Immortels). Identifier son origine est un souci constant de l'humanité par l'affabulation ou la science. Les recherches ou significations non-scientifiques n'intéressent pas directement Van Lier. Il ne parle pas de l'Homme, cette hypostase essentialiste des hommes existants après laquelle les penseurs courent sans grand succès, mais de *Homo*, ces individus, ces espèces observables, attestés par des fouilles, des analyses d'os, des œuvres étudiables (foyers, silex, incisions, etc.). Il ne part pas d'une réflexivité de l'homme actuel qui, par une histoire récurive, pose un premier homme *ad hoc*, propre à légitimer le porteur actuel de l'*animus reflexivus*, mais d'un état de fait, riche d'abductions.

L'anthropogénie est l'étude et la connaissance de la reproduction humaine, l'étude de l'apparition de l'espèce humaine et de son évolution, ou encore l'histoire de l'évolution humaine, selon Ernest Haeckel (*Anthropogénie* : 62) qui étudia les principes de l'embryologie et de la phylogenèse humaines (1874) à partir des théories darwiniennes. Van Lier suit son principe de description : l'ontogenèse récapitule la phylogenèse. Mais il ajoute une incidente – récapitule « plus ou moins » (A. 757, 816, 938) - ce qui donne une définition sensiblement plus nuancée et complexe.

L'*Anthropogénie* est donc « une macroHistoire darwinienne des équilibres ponctués d'Homo » (A. 1007). Ici chaque mot compte et est riche d'une culture implicite. La macrohistoire désigne, à la suite de l'École des Annales, les travaux qui, à l'analyse des événements historiques, intègrent l'environnement géographique, les données économiques, les idéologies et les pratiques

culturelles, dans une saisie dialectique des rapports de l'espace et du temps. Ce que Van Lier nomme par là est une vision globalisante de l'homme, à chaque séquence : le rapport entre une morphologie et un milieu, le lien entre un corps et tous ses possibles, les rites et cultures d'une espèce.

Cette macrohistoire est *darwinienne* non pas tant par le souci de suivre une évolution que par les concepts adjacents que permet la théorie de l'évolution de Darwin. Cette théorie scientifique a le mérite de suspendre toute référence à une origine mythique ou transcendante. Une espèce s'explique par des interactions immanentes à son biotope. Ces interactions sont la sélection et l'adaptation, qui fait que les plus adaptés à l'environnement sont les moins victimes de prédateurs (sélection utilitaire), et que les plus aptes sexuellement sont les plus expansifs (sélection sexuelle).

Mais comme le note très tôt Van Lier, la théorie darwinienne est une pensée de la variation et de la variabilité : une « race » varie sous l'effet de circonstances naturelles, variations qui peuvent être héréditaires (*inherited*). Et L'Anthropogénie concerne donc une seule race, Homo, dont il repère des variations dans le temps. Ou plus exactement Homo est la race des variations, qui fait de la variabilité non pas un mécanisme évolutif, mais un principe éducateur comme « possibilisation » du monde, ouverture et accomplissement de potentialités, ce qu'Aristote définissait sous le terme d'art.

À dire que Homo est l'être « possibilisateur », Van Lier signifie que l'ouverture de tous les possibles est la condition même de l'homme comme être de variations. Autrement dit, Homo est darwinienement une variation de primate, mais il est, vanlieriennement parlant, indéfiniment variation de lui-même. Il est donc à la fois le thème et la variation. Le même geste de la tête, inclinée de bas en haut, est rendu possible par un rapport entre l'atlas et l'axis, mais peut signifier oui pour les uns ou non pour les autres.

Est-ce un hasard si Van Lier cite si souvent des langues à *déclinaisons* - grec, latin, allemand – et peu l'anglais, pourtant langue de Darwin, et s'il prend un plaisir manifeste à faire de l'étymologie pour montrer les *dérivations* langagières? Un même geste se décline en variations sémantiques comme un même *étymos* dérive en variables phoniques et sémantiques ; d'un même geste dérivent des évolutions culturelles (*pagus* : planter un pieu, paganisme ou circonscription d'un pays) comme un même mot décline ses variables d'intensités (*super-superus-superio-supremus*, *Anthropogénie* : 76).

Ces temps de variations posent donc une autre conception du temps de l'évolution. Elle n'est plus graduelle en une ligne continue, mais discontinue, alternant temps faibles et forts, des périodes *ponctuelles* d'intense activité évolutive étant séparées par de longues périodes stagnantes⁵. Ce qui expliquerait nos lacunes en fossiles. Le prix intellectuel à payer pour la théorie des « équilibres ponctués » de Gould (A. 700, 977) est qu'« il n'y a pas de sens à l'Évolution ». Autrement dit, c'en est fini d'une téléologie qui verrait dans l'histoire humaine l'accès à une finalité rédemptrice, salvatrice, régénératrice.

L'évolution de Van Lier procéderait ainsi de façon matérialiste : partir de la nature physiologique de l'homme, en s'appuyant sur la neurologie, pour arriver à la nature culturelle et morale. Posant en principe qu'il faut « s'en tenir à ce qui est constatable », il échappe au cycle de la poule et de l'œuf, et sort de ces querelles indécidables pour identifier le Premier Moteur, pour caler une « Cause première » (A. 180), pour définir le primat de la nature ou de la culture, de l'expérience ou de l'*a priori*, du relatif ou de l'absolu, de l'immanent ou du transcendant, du *faber* ou du *sapiens*.

Henri van Lier opte pour une pensée de la concomitance, qu'il rapproche d'un *occasionalisme*. Le concept d'occasion (A. 124) est une aubaine de la pensée, car il permet de concilier la causalité, donc l'identification d'un principe actif dans notre recherche des antécédents, avec l'opportunité, soit une décision active dans l'instant ouvert à tous les possibles. Le présent de l'opportunité ne permet donc pas de remonter à une origine hypothétique perdue dans la nuit des temps passés, mais inversement l'occasion permet d'identifier plusieurs facteurs, plusieurs conditions suffisamment convergentes pour générer une variation opératoire le moment venu. Mais alors que la cause occasionnelle désignait chez Malebranche (A. 185) une réciprocité des modalités de l'esprit et du corps, dans le monde, selon la volonté d'un Dieu extérieur, l'occasionalisme de Van Lier suppose *a minima* une résonance de deux éléments en phase. Encore une histoire de couple ! Du geste à la parole, il n'y a donc pas du principe à la conséquence, ni de l'origine à la fin, mais des occasions d'appariements qui nous font la vie belle.

2. Indexation, jonction, appariement : une union bio-technico-sémantique

En second lieu, nous reprenons une formule citée par Van Lier lui-même : « Il est rare qu'une fiche technique se suffise sans 'joindre le geste à la parole' » (*Anthropogénie* : 107). Il note ainsi que si le langage est foncièrement *indexation* (pointage, découpe, articulation, cadrage), il est tout autant geste que parole, dans une alternance, une complémentarité ou une substitution des doigts et des sons qui d'ailleurs historiquement sont uniment du corps en acte. Il convient donc de les joindre, non pas par une sorte de pédagogie mimétique qui, faute de pouvoir faire un dessin pour expliquer un long discours, se rabattrait sur des mimiques expressives, mais plutôt pour les rejoindre, pour raccorder la chaîne du corps et la concaténation des mots et des concepts, dissociée par toute une histoire de la métaphysique qui voudrait penser l'arrachement à la corporéité, là où, au contraire, Van Lier réinscrit la métaphysique même dans un statut particulier de la *présence*, celle qui se pense en regard de l'indescriptible posé en absence. Union bio-technico-sémantique, pense Van Lier. Vivre, faire, signifier sont tout un chez Homo.

Que ce soit geste ou parole, il recourt à l'étymologie, non pas parce qu'elle aurait en soi quelque valeur probante, mais parce que justement elle porte mémoire de notre provenance une et met, ainsi, sans arrêt en consonance les concepts de la parole la plus abstraite avec les gestes de l'action la plus terrestre.

Cette unité première, primitive, primale même, se dit dans le dire même. Dire (A. 584) c'est uniment donner de la voix ou montrer du doigt pour mettre en évidence, thématiser, pour parler comme Van Lier.

L'étymologie, puisée chez Ernout et Meillet (A. 1019), donne le « vrai » (*etymos*) sens des mots par sa « racine ». Par cette racine linguistique, la parole savante elle-même garde mémoire dans son savoir de la saveur de cette racine que le paysan suit du regard, cherche du doigt, fouille de la main, et dégage d'un geste sûr.

Le geste et la parole se résument à un même corps de mot : l'*index*. « Les index sont gestes par lesquels le corps dressé, transversalisant et manipulateur d'Homo, avec son cerveau neutralisant, a développé peut à peu le pouvoir de pointer des cibles » (A. 97). De cet index⁶, qui pointe du doigt le monde en regard d'Homo, Van Lier en fait une matrice signalétique d'où dérive le langage du corps par l'expressivité de ses postures ou de la danse, et le langage des mots par des indexations ordonnées et théorisées. L'*index* est intentionnel, conventionnel (immotivé, arbitraire), et vide, i.e. immédiatement vide de corps en acte. Par exemple, la fumée est l'indice du feu, mais l'*index* d'un signal de communication optique lors de l'élection du Pape.

L'Homo observable est ainsi un « primate redressé devenant un technicien sémiotisant » (A. 92). Le technicien accomplit des gestes quand le sémioticien recueille cela en paroles. C'est pourquoi Van Lier ne distingue pas langage gestuel et langage phonique, signes du corps et signifiés des mots, uniment signifiants.

En effet, outre la stature qui est la bascule décisive de *Pithécos* à *Anthropos*, le premier geste d'Homo est de segmentariser et par là même de thématiser. Découper, c'est distinguer, donc mettre en retrait cela pour mettre en évidence ceci. Par là même, cette segmentation de l'environnement installe une technique, cette découpe du monde, par un geste de prélèvement, et pose une sémiotique comme résultat de cette découpe, posé en présence.

Le geste d'offrande s'accompagne d'une présentation par la parole. Le sacrifice fait disparaître ce qui a été posé comme présence d'évidence par une formule magique. D'où cette distinction cruciale entre *indice* et *index*.

L'indice est une trace qui marque l'empreinte d'un vivant. Elle est présence continuée de l'absent, par une sorte de métonymie (A. 87) qui fait que l'effet ponctuel permet de remonter à une cause globale. Des crottes tièdes de chevreuil me signalent que le gibier est passé par là, il y a peu de temps. L'indice de cette crotte est typique de cette bête qui se présente par ses effets en son absence.

En revanche, l'index est une autre sorte de bascule, d'escamotage qui répartit le champ du visible et du faisable en mettant en avant ceci et par là même en plaçant en retrait cela. Le doigt qui montre la lune est bien ce que regarde l'imbécile, même si le sage voulait faire signe vers l'astre de la nuit. L'index qui rend présent produit par la même une forme d'absence par ailleurs puisque le temps de l'indexation segmente l'espace. Par ce jeu de monstration/occultation, « moyennant la rythmique du geste et de la voix ». Van Lier pose la bascule de tout jugement : « l'index, avant même de mathématiser, ouvre le champ de la logique, c'est-à-dire de la négation, de l'exclusion, de l'affirmation, du choix et de l'interrogation, avec leurs inférences réciproques » (A. 103).

3. Les dichotomies philosophiques revisitées

D'où, en troisième lieu la possibilité de comprendre que justement joindre le geste à la parole est une façon de reprendre les anciennes dichotomies philosophiques entre pratique et logique, descriptible et indescriptible, physique et métaphysique, corps et âme, monde et conscience.

Là où la rhétorique et la philosophie classiques posaient le primat du *logos* comme raison d'être du monde, comme catalogues de figures nées de l'esprit même, comme catégories du jugement analysables réflexivement, Van Lier voit un geste qui par indicialité fait naître « le langage parlé et les images », ou un geste qui par indexation constitue les logiques comme formalisation des indexations pures.

Il écrivait déjà à propos du rapport entre le design et les objets : « Il fait d'abord en sorte qu'ils se désignent eux-mêmes : que la chaise soit repérable comme chaise, qu'elle suggère les gestes appropriés, qu'elle marque sa dépendance ou son indépendance à l'égard de la table. Tels sont les *messages* dénotés de l'objet, auxquels se joignent souvent des messages connotés : une chaise évoque la sécurité bourgeoise, une autre la simplicité fraternelle ; certains garde-boue d'automobiles s'ouvrent comme des ailes ». L'objet manufacturé provient d'un geste qui en conditionne d'autres pour signifier une image du monde.

Même si Van Lier survole les logiques d'une façon qui pourrait étonner un logicien, en particulier quand il interprète les quantificateurs « existentiel » et « totalisateur », qui reprennent les quantités logiques (particulier/universel), en termes de qualités métaphysiques (existence/essence), il n'en demeure pas moins que sa thèse évolutionniste est recevable. Si la logique cherche à régler le binaire selon le canon de la cohérence, alors elle relève bien d'un geste corporel couper/articuler.

Théorie des indexations qui pointent les éléments du jugement et de la proposition, la logique est aussi une théorie de l'ordre qui pense les rapports entre disjonctions (ou), connexions (et), consécutives (puis). Inscire la logique dans la dimension totale de l'Homo, et non dans le seul cadre du logos, permet du coup de s'ouvrir aux civilisations du monde dont la grammaire logique n'est pas normée par la langue grecque (A. 580), mais civilisations qui pourtant procèdent également par bifurcations. Cela permet également de ramener la logique à son geste effectif, et donc de suivre de concert les logiques syntaxique, sémantique, et pragmatique : la syntaxe se préoccupe de l'ordre selon les principes d'identité et du tiers exclu, la sémantique, de la pertinence ; et la pragmatique se présente comme cohésion du raisonnement et de l'opération, comme corrélation entre une action sur le monde et ses paradigmes d'intelligibilité.

Mais Van Lier, conséquent avec lui-même, ne commence pas par la logique d'Aristote. Il entend plutôt la logique dans « son acception la plus vaste », un art de la notation au service de la cohérence estimerait Valéry, ce qui lui permet de relier « les logiques gestuelles et langagières » (A. 568-569), la logique et la pratique, par le couple *massif/détaillé*.

Est « massif » ce qui ne présente qu'un degré rudimentaire de différenciation (A. 202), entre le brut et le détaillé. À l'image du silex massif, simple galet aménagé qui s'oppose au silex détaillé, biface ou lame, le langage massif est celui qui présente des différenciations signifiant des oppositions, certes insuffisamment détaillées pour être mesurables dans le temps et dans l'espace, mais suffisamment pour être opératoires.

Soit l'opposition massive entre « ho ! » et « hisse ! ». Chaque son n'est pas un nom ni un adjectif détaillé. « Ho ! hisse ! » ne forme ni une proposition ni un jugement. Mais il s'agit de deux tons nettement distinguables, long-grave vs bref-aigu, qui marquent deux temps du halage, une saisie de préparation pour le temps faible et la traction du soulèvement pour le temps fort. Ces sons valent par leur ordre et comme signaux d'action qui s'articulent entre eux comme agencement d'un geste collectif.

Ce langage massif relève donc d'une logique pragmatique comme ordre minimal du langage qui établit une intercérébralité et un rapport manuel aptes à intervenir sur et dans le monde. D'une façon plus « pure » on pourrait parler du « et un et deux ! » du maître de danse qui scande les évolutions des danseurs (A. 210). Ces signaux déterminent moins un autre ordre du monde qu'un ordre du corps dont le résultat, passant par l'intercérébralité, relie la parole et le geste lui-même.

Joindre le geste à la parole, soit l'indexation, n'est donc pas anecdotique, mais constitue toutes les dimensions de la vie humaine, extérieure et intérieure, personnelle et collective. Jusqu'à la vie politique (A. 863) dont les partis reprennent la répartition d'Homo : l'axe « devant, derrière » définissant l'avant des échecs et l'après des espoirs, opposant le « nous » fraternel aux « ils » du camp d'en face ; l'axe « haut, bas » distinguant les grands de la haute des petits du bas peuple ; l'axe « droite, gauche » répartissant le conservatisme du continu et le progressisme du discontinu.

Cauda. Systématique ou systémique ?

L'*Anthropogénie* est une œuvre systématique et non systémique. La systématique est une systémique thématisée. Le systémique se boucle sur lui-même : c'est un système refermé qui semble être la cause déterminante de ses parties. C'est une culture dans laquelle tout se tient.

Le systématique cherche à se boucler : c'est un système ouvert qui n'arrive pas à atteindre le point ultime. C'est une philosophie dont l'alpha et l'omega sont inaccessibles, à l'instar du système hégélien qui finit par une citation d'Aristote sur la contemplation ouverte à la divinité.

Faire système : faire en sorte que des choses diverses se réunissent en un même corps, forment un ensemble (*syn*) tenu par une même tresse (*stéma*). L'ironie, toute vanitiesque, veut qu'en grec *stéma* désigne tant l'amarre qui relie le bateau au quai que le pénis qui relie l'homme à la femme. Ulysse le marin pleure sa Pénélope⁸, lui dont les amarres à vau l'eau sont la métaphore d'un pénis sans port ; comme Henri Van Lier dédie son récit de vie à Micheline Lo, *linga* et *yoni* ne pouvant plus faire système que par leurs cendres mêlées (A. 1019).

Le systématique c'est, dans le fond, ce qui fait couple : *yin* et *yang*, *a priori* et *a posteriori*, ombre et lumière, ou encore geste et parole, technique et sémiotique, Henri et Micheline. On est en présence d'une phylogénèse en séquences suivies qui ne se développent pas en un système linéaire selon le modèle de l'arbre cartésien, partant de racines, par un tronc vers des branches ; ni selon le *more geometrico* spinoziste qui se rappelle à chaque étape les acquis des étapes précédentes, mais en système réticulaire à la manière d'un *rhizome* dont chaque surgen s'insère dans le filet des intercroissances. Ainsi ce système rhizomique passe-t-il son temps à se signifier dans sa dispersion recollée ou dans son recollement dispersé. On a comme un mouvement orthonormé de jeu d'échecs où chaque pièce argumentaire avancée retentit sur le maillage des autres pièces tout en leur ouvrant une marge de manœuvre.

J'ai souvent employé le terme de « couple », ce module binaire premier dont l'*Anthropogénie* est la démultiplication tabulaire et architecturale, à l'instar d'ornements mauresques dont les pleins et les vides s'emboîteraient à l'infini. Par ce mot, probablement l'un des plus utilisés par Van Lier, il arrivait à unifier diverses dimensions de la vie humaine : la pensée dichotomique, dont les couples de notions peuvent être contradictoires ou complémentaires, la rencontre occasionnelle de deux êtres dans l'accouplement par des organes coaptatifs (A. 153), la vie amoureuse qui, troublant les mathématiques, fait que $1+1=1$, couple dont les deux éléments se vivent en une indéfectible unité (A. 855) jusque dans le mélange des cendres (A. 1019). Comment ne pas entendre le souvenir de sa femme Micheline Lo dans la phrase suivante : « Chez Homo, la mort d'autrui fut d'autant plus significative qu'elle concluait une maladie plus ou moins longue, thématisée par les soins techniques et sémiotiques dont elle était accompagnée. » (A. 245)

À lire l'*Anthropogénie*, il me semble que derrière la somme de savoirs, de savoir-faire, de rappels, de tableaux, de descriptions, d'agencements, il y a la vie d'un homme. Tous ces savoirs sont au service d'un savoir-vivre qui fut, apparemment, un savoir-aimer. J'en veux pour preuve la considération qu'il porte au *baiser* (A. 80) qui, dans l'ordre des rencontres, est un geste d'approche, d'enquête, de communion, effectué par l'organe même de la parole. Par ce geste oral, l'amour fait signe de sorte que la vie amoureuse puisse devenir œuvre en elle-même (A. 855), non comme objet d'un calcul, mais comme pratique d'un geste de *foi pour autrui*. Des paroles d'amitié ou d'amour s'accompagnent d'une main sur le cœur.

*

Notes

¹ Article « Sexualité » dans l'*Encyclopædia Universalis*, 2007.

² *Le geste et la parole*, Paris, Albin Michel, 1964.

³ *Le geste et la parole*, op. cit. p. 33.

⁴ Virgile, *Enéide*, II, 741.

⁵ Il y aurait des transitions rapides entre espèces, sur le mode des « révolutions génétiques ».

⁶ Ce qui expliquerait pourquoi on ne trouve pas tous les stades de l'évolution lorsque l'on étudie une espèce : il manque les individus intermédiaires. D'après Gould ces stades ont été si rapides (à l'échelle du temps terrestre) que nous n'avons quasiment aucune chance de les trouver.

⁷ Cf. article *Design*, nous soulignons, *Encyclopædia Universalis*, 2007.

⁸ La « biographie intempestive » de Van Lier est dédiée à Pénélope, femme d'Ulysse.

Christophe Genin est professeur à l'Université Paris 1, auteur de : *Images et esthétique*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2007 ; *Juger l'art ?* Ibid., 2009 ; *Miss.Tic, femme de l'être*, Les Impressions Nouvelles, Paris/Bruxelles, 2e éd. 2009 ; *Kitsch dans l'âme*, Paris, Vrin, 2010 ; *Déconstruire l'image* (collectif), Paris, Publications de la Sorbonne, 2011.

Texte en ligne le 6 juin 2010, publié dans Mezetulle, repris ici avec l'accord de l'auteur que nous remercions vivement.

<http://www.mezetulle.net/article-henri-van-lier-joindre-le-geste-a-la-parole-par-c-genin-51768031.html>

**IV. LE DEBAT :
LES FRONTIERES ENTRE LES LANGUES**

LES LANGUES SELON HENRI VAN LIER : L'OCÉAN, LES POISSONS ET LA NASSE

PIERRE ESCUDÉ
Université Toulouse II Le Mirail

« Le français et le jardin » ou le génie de la langue

Quand on demande au scientifique de décrire la taille des poissons qui peuplent l'océan, le scientifique y plongera sa nasse, la ressortira, et dira : pas moins d'un mètre. C'est que la dimension des carrés de sa nasse est de un mètre. Si on lui demande plus de précision, il replongera une nasse plus précise, aux carrés de dix centimètres : les poissons de l'océan ne font pas moins de dix centimètres. S'il souhaite être plus précis encore, il pourra dire : pas moins d'un centimètre. Tel l'Achille du Zénon d'Élée, le scientifique jamais n'atteindra l'objet de sa recherche. Car cet objet a toujours le calibre de l'outil qui le révèle, en un sens, le construit.

Henri Van Lier, lui, arrive à son objet, mais par un moyen différent. Il jette dans l'océan une nasse étanche et en ressort l'océan lui-même. Puis, il articule par un procédé systématique et buissonnant de pas moins de « 80 thèses¹ » l'ensemble des éléments pris, à la main, dans cette nasse-océan. Tout est dans le tout, et réciproquement, pourrait-on dire.

Concernant les langues, Henri van Lier avance donc de même, par une composition réticulaire impressionnante qui buissonne au sein d'une encyclopédie tout à la fois mouvante et systématisée. Les langues y sont maintes fois présentes, se recoupant dans des « thèses » variées.

La présente revue nous livre ici une part importante de ces textes des plus difficiles à trouver. Par contre, leur lien doit être fait avec les importants chapitres d'*Anthropogénie* : 10. Musiques et langages massifs » ; 16. Les dialectes quant à leurs éléments ; 17. Les dialectes quant à leurs pratiques ; 18. Les écritures. On ne trouvera ici, dans la présente revue que *les théories du langage* qui terminent le chapitre 23.

Les quelques notes de lecture, ici proposées, concernent « *Logiques de dix langues européennes* », et notamment « le français et le jardin », soit comme émission diffusée par France Culture en 1988, soit comme article ayant le même titre², et que publie, en 1989, la revue *Le français dans le monde*.

A la lecture et à l'audition de ces deux textes, très sensiblement différents malgré un titre commun, on est frappé par une sorte de familiarité avec les images qui systématisent la langue française et nous révèlent sa « logique ». Egrenons les éléments les plus probants qui ressortent de ce « bon sens » familier et largement partagé.

Pour le Français que Henri van Lier nomme le plus souvent « locuteur français » : « nous substantivons tout ce que nous touchons » ; nous ne faisons que peu de cas de l'étymologie, le français s'instaurant comme une langue première face aux autres ; le locuteur français est intolérant avec sa propre pratique, figé dans une attitude de componction face au sacré de sa propre langue, au statut de l'erreur élevée au rang de Faute ; la langue française assure un équilibre entre voyelles et consonnes, elle se définit par sa clarté ; « la langue se résume à un seul personnage : René Descartes, il va nous dire tout ce que nous avons dit [sur la langue] : il va nous dire que notre langue est claire et distincte » ; fort de cette clarté, les français sont les meilleurs dans les domaines de la signalétique, de l'urbanisme, de la cartographie ; la langue française est claire mais manque d'épaisseur ; la langue française permet une « très grande littérature qui traverse les siècles avec le même nombre d'auteurs majeurs » ; etc, etc...

Le titre même de ces deux textes, « Le français et le jardin », renvoie sémiotiquement mais sans pour autant jamais le dire ouvertement, à l'expression de « jardin à la française », c'est-à-dire à la représentation la plus classique et la plus construite d'une mainmise de la Culture sur la Nature ; le début, la clef de voûte et l'aboutissement d'une *représentation* poétique et politique classique qui a également créé la notion de « génie de la langue ». C'est contre cette notion que nous souhaiterions revenir, en deux points.

Comme le rappelle l'ethno et sociolinguiste Robert Lafont, « la langue n'existe jamais sans sa représentation ». Mais pour autant, on ne peut réduire la langue à l'une de ses représentations, qui plus est des plus auto et orthonormées. Une épistémologie des représentations est donc nécessaire, deux fois salutaire. « L'anthropogénie locale » appliquée aux langues de Henri van Lier, quoique se réclamant d'un « darwinisme des sciences humaines », est en effet bien proche d'une description vitaliste des langues qui n'interroge jamais les éléments de la construction des représentations langagières, sa mise en contexte historique. C'est ce que nous souhaitons reprendre en un premier temps.

Le second et dernier point de ces quelques brèves notes reprendra la théorie linguistique de Saussure que Henri van Lier écarte d'un léger revers de main. Outre la distinction de langue et langage que n'intègre pas Van Lier dans sa cosmogonie théorique, c'est l'identité de chaque langue fonctionnant, selon Saussure, par « esprit de clocher » et « force d'intercourse » qui va nous interpeler.

La langue ne fonctionne pas hors des langues, mais dans un système de variations et de continuum, qui de fait interdit les frontières définitives de logique étanche qui identifierait chaque langue. Dans ce cadre là, la variation est interne et externe. L'ignorer, c'est imposer une *logique définitive de la langue* qui tue son objet, tandis qu'elle était censé décrire dans sa progression et son foisonnement capillaire et diffus, son fonctionnement énigmatique et complexe.

Génie et eugénisme des langues

La présentation logique de la langue française (pour ne prendre qu'elle) fonctionne par ce que Van Lier nomme lui-même « causalité circulaire » ; causalité circulaire et tautologique à partir de constructions employées a posteriori. « Nous substantivons tout ce que nous touchons », dit Van Lier du français, « les choses comme les idées abstraites ». « Si je parle français, je suis d'office substantialiste, si je parle anglais, je suis d'office non substantialiste ; si je parle allemand, je vois tout comme un *polemos*, une guerre interne de chaque élément et de chaque principe... »

Ainsi, « *Human rights*, ce n'est pas *Droits de l'Homme* ». Il est vrai qu'en français, en droit français devrions-nous dire, *Droits de l'Homme* signifie Droits de la Personne humaine en tant que personne générique, Homme en tant que tous les hommes, quel que soit le droit positif en vigueur ou les autres facteurs locaux (ethnie, nationalité, religion, etc.).

Pour la langue anglaise en revanche, pour le droit anglais en fait et même si *Human Rights* est par ailleurs la traduction exacte de *Droits de l'Homme*³, *Droits de l'Homme* correspond davantage à droits de l'individu, de la « personne » (en un contexte donné) plutôt que de « l'être humain ».

Dans la réalité, et pour qui a parcouru le site communautaire européen, il apparaît que les exemples d'arrêts pris par la CEDH/ECHR sont très largement grevés d'une conception du droit positif. Ainsi par exemple⁴, la Cour européenne des droits de l'homme condamne à l'unanimité la France pour « violation de l'article 6 § 1 (droit d'accès à un tribunal) de la Convention européenne des droits de l'homme » et donne raison à deux automobilistes français qui, ayant été flashés sur autoroute au-delà de la vitesse autorisée et condamnés à verser l'amende due, se sont plaint de ce que : « le rejet, par le ministère public [français], de leurs requêtes en exonération d'amendes les privaient de leur droit à ce qu'une décision sur le bien-fondé de toute accusation en matière pénale soit prise par un tribunal indépendant et impartial. »

Dans ce cas précis, l'anecdote, outre qu'elle démontre ce que deviennent les enjeux européens tandis qu'aucune politique extérieure européenne cohérente n'est lisible dans le monde, révèle une irréductible différence entre deux conceptions génériques de l'Etat. Pour un Français bien né, ce n'est pas l'Humanité qui est en jeu dans ce jugement, mais la personne. Dans un cas (droit français), la Loi est transcendante, l'individu s'y soumet ; dans l'autre (droit anglais), la loi est la somme des intérêts de chacun, la loi est immanente. Ces conceptions, anglo-saxonne d'un côté, autour de l'inaliénabilité de l'individu, et française de l'autre, autour de l'inaliénabilité de l'Etat, proviennent de constructions historiques. La langue révèle ces conceptions, mais n'en est pas la cause.

La création d'un Etat absolutiste, puis impérial, puis relayé par une 3^e République farouchement centralisée ont conduit pendant trois siècles (1650-1950) à modeler profondément une *représentation* de l'Etat, de la langue de l'Etat, à la fois hyper-normée et très expansionniste qui devient matricielle, structurante, normalisante, pour l'ensemble du corps politique français.

Au sortir de l'époque baroque (l'époque Montaigne – Molière) où langues et littérature expriment la réalité d'une France multilingue, la période classique verticalise les rapports de pouvoir politique et poétique. Les anciennes élites sont réduites à la fonction de courtisan ; les nouvelles sont modelées au service du nouvel Etat, et notamment autour de la langue de la cour et de l'administration.

La 3^e République industrialise ce mouvement pour l'ensemble des locuteurs français qui restent, comme le révèle l'enquête du ministère Duruy en 1863⁵, très largement plurilingue ou diglossique. Trois générations d'école primaire suffisent à faire intégrer au corps global de la population de l'espace politique français (métropole, capitale et provinces, et colonies) que la seule langue est le français (le reste, *id est* toutes les autres langues non françaises, est patois), et que le seul français est celui de la classe supérieure (le reste, *id est*, toutes les autres variétés accentuelles du français, est également patois). Le grammairien suisse Maurice Grammont définit à l'évidence cette réalité d'une « bonne prononciation » du français comme étant celle « de la bonne société parisienne, constituée essentiellement par les représentants des vieilles familles de la bourgeoisie⁶ ».

La comparaison entre langue soi-disant *pragmatique*, individuée et de philosophie immanente (l'anglais) et langue soi-disant *universelle*, abstraite et de philosophie transcendante (le français) est parachevée par les travaux de Vinay et Darbelenet dès les années 1958⁷ : « D'une façon générale, les mots français se situent généralement à un niveau d'abstraction supérieur à celui des mots anglais. Ils s'embarrassent moins de détails de la réalité. La remarque de Bailly comparant l'allemand et le français reste vraie si on oppose le français et l'anglais : la langue allemande, mise en présence d'une représentation complexe de l'esprit, tend à la rendre avec toute sa complexité, tandis que le français en dégage plutôt le trait essentiel, quitte à sacrifier le reste ».

Dans ces années d'après-guerre, où le nationalisme exacerbé s'effondre, l'intégration entre nations européennes s'organise de concert avec l'édification de sociétés internationales, le comparatisme linguistique peut reflourir⁸. Se développe ainsi une première sociolinguistique qui décrit le contact des langues dans une même société et en un même individu, sous le nom de *diglossie*.

Van Lier, en un sens, traite de LA langue (ici le français) dans le cadre d'une diglossie systématique, mais où le terme alternatif qui sert à identifier LA langue en la comparant (*plus abstraite que ... moins étymologique que ...*) est, paradoxalement, systématiquement absent.

Van Lier, ainsi, estime que « le locuteur français ne répète pas les choses », son vocabulaire est « relativement pauvre », il « appauvrit le lexique, il ne prête pas attention à l'étymologie *contrairement à l'anglais* [il cite alors le dictionnaire de Webster] où l'étymologie a une importance capitale ». Dans la *construction politique* de la langue française, l'étymologie est redoutablement importante. Le français est la langue la plus conservatrice de l'étymologie gréco-latine, comme pour montrer, depuis la Renaissance, qu'elle est la fille aînée des langues premières de civilisation, et en un sens première langue moderne de la civilisation. Le français va même jusqu'à surjouer l'étymologie : ainsi, l'accent circonflexe⁹ du mot « théâtre¹⁰ », ou le groupe PH de « nénuphar¹¹ ». « On a longtemps cherché pour la langue française des origines les plus nobles, justifiant sa grandeur. Découvrir qu'elle provenait d'un latin populaire mêlé de gaulois et de germanique, qu'elle était la moins latine des langues romanes, fut un chagrin. On sut toutefois compenser ce manque initial en édifiant un idiome comparable à la latinité enfuie : orthographe savante, lexique refait, grammaire réglée, fonction sociale éminente. (...) A la fin de 19^e siècle, la science républicaine changea cette légende en savoir positif¹². »

Les dictionnaires Webster¹³ ne prouvent évidemment rien de l'attachement étymologique des Anglais, sinon que l'époque postclassique européenne sera, pour des raisons politiques encore, différemment canalisée en France : la France, des années 1850 à 1950 modélise la langue française en la figeant dans une gangue sacrée, hors du temps et de l'espace, pure de toute atteinte diachronique (le français est éternel, transcendant) ou dialectale (le français est non local, universel).

Le lecteur français peut comparer la même entrée des dictionnaires Larousse – parangon de la science positive à l'époque de la 3^e République – et Robert. Le premier n'offre aucune étymologie, aucune comparaison du mot avec les langues de même famille, rarement des expressions populaires. Le second fait *vivre* le mot dans la langue, c'est-à-dire dans l'espace et le temps, à l'instar de l'extraordinaire *Tresor d'ou Felibrige* de Mistral (1878) qui pour chaque entrée d'un mot occitan, offre la référence en français, catalan, espagnol, italien, roumain... ainsi que des expressions dialectales (gascon, languedocien, auvergnat, limousin...) de siècles différents (de l'époque des Troubadours, 11^e à 13^e siècles, jusqu'à la fin du 19^e siècle).

Alors oui, « le locuteur français est le plus intolérant du monde : je ne peux pas faire de faute de langue, je dois parler comme l'Académie... ». Van Lier désigne finalement le comportement linguistique français, « intolérant » puisque « dressé », construit de manière coercitive contre la *nature* même de sa langue, et de ce qu'est la langue. L'Académie créée comme un instrument de prise en main de la langue par un pouvoir autoritaire, centralisé et expansionniste, régule depuis 1635 la langue de l'élite poétique du royaume.

A l'époque révolutionnaire, on joue de la même symbolique classique d'un centre civilisé assiégé par des périphéries sauvages, tant dans leurs *parlers* que dans leur comportement culturel : « Le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton ; l'émigration et la haine de la République parlent allemand ; la contre-révolution parle italien et le fanatisme parle basque. »

Le discours de Barère au nom du Comité de Salut Public le 8 pluviôse An II (27 janvier 1794) reprend la rhétorique de l'abbé Grégoire développée quatre ans plus tôt dans son *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française*. L'Etat nouveau doit fonder des citoyens nouveaux, un peuple né de rien (l'an 1), fédéré par une langue universelle, celle du lieu de pouvoir et de l'élite qui pratique ce pouvoir. Ultime conséquence : casser « ces instruments de dommage et d'erreurs » que sont les langues *naturellement* parlées par les Français au profit de LA langue transcendante, salvatrice, régénératrice. Cette rhétorique classique « précise le champ clos où les *Lumières* vont s'opposer aux *ténèbres* pendant une guerre de cent ans : l'institution scolaire rurale¹⁴. »

Cette « guerre de cent ans » est menée de 1850 à 1950¹⁵ et inculque à des enfants parlant une autre langue que le français de l'école que leur langue n'en est pas une. L'objectif scolaire est d'amener la totalité de la population française à partager la matrice linguistique monolingue, mais pas à la dominer : seul 1% de la population française a le niveau bac jusqu'en 1945¹⁶. Le ministre de l'Instruction primaire A. de Monzie¹⁷ publie des *Instructions Officielles* qui seront les mêmes de 1923 à 1972. Elles éduquent des générations de Français dans la conscience de l'unicité et de la verticalité de la langue française, l'objectif du maître étant de déraciner chez l'élève ce qui serait soit « l'argot du quartier », soit le « patois du village », soit le « dialecte de la province », pour l'élever vers la maîtrise de la seule « langue de Racine ou de Voltaire ». Les intentions de la politique scolaire, consubstantielles de cette idéologie monolingue, sont nettement explicites : « L'enseignement du français, ce n'est pas seulement travailler au maintien et à l'expansion d'une belle langue et d'une belle littérature, c'est fortifier l'unité nationale¹⁸. »

Déjà Antoine Meillet, dans un article de 1913, se prononçait contre un normativisme étriqué et déplorait « l'état actuel de la grammaire française et la façon dont on l'enseigne ». Les règles décrites par les grammaires d'usage n'ont plus de rapport avec la réalité, l'écart entre français parlé et français écrit devient irréparable. Comment y remédier ? Par un retour au réel, notamment de l'usage des langues de France et du comparatisme : « Par une surprenante anomalie, l'enseignement des langues néo-latines, de la dialectologie gallo-romane et de la langue française n'est pas représenté dans la plupart des universités françaises¹⁹. »

On a compris sans doute que la logique interne d'une langue n'est pas de nature *vitaliste*, elle est parfaitement construite dans un processus politique et historique. Claude Duneton, dès 1973, s'interroge malicieusement : « Le français est une langue plus abstraite. Parfait. Mais est-ce un caractère inaliénable du peuple français dans son ensemble de préférer les concepts ? Est-ce une qualité qui nous vient du climat, du quarante-cinquième parallèle, de l'air que nous respirons ? Est-ce que la bonne cuisine nous a fait passer à tous cette tendance à l'abstraction dans le sang ?²⁰ »

Dans les années 1960-1970, nous passons d'une sociolinguistique du contact à une sociolinguistique du conflit, qui analyse le phénomène de « langues en contact » systématiquement en situation de dérégulation, d'aliénation, d'effacement des unes au profit d'une autre : la langue du pouvoir s'impose aux autres et cette fin justifie tous les moyens. L'intérêt de la sociolinguistique du conflit²¹ est de lever le voile d'hypocrisie qui habille LA langue (ici, française) pour décrire, derrière la façade d'une logique autoproclamée d'essence vitaliste, le phénomène de construction de sa représentation. Le « génie » de la langue intervient très tôt : « Vaugelas et Bouhours sont encore assez dissimulés pour déguiser en qualités esthétiques et morales, notamment en *pureté et chasteté* les manières de dire de la classe au pouvoir²². » Mais ce « génie » est d'inspiration totalement politique : « L'Éloge du français est une apologétique royale²³ ».

Le pouvoir génère alors un savoir savant (historique, linguistique, littéraire, poétique, culturel) transmis au sein d'une machinerie sociale contraignante (l'école, l'université). La « causalité circulaire » selon Van Lier fonctionne à plein : le produit d'une création foncièrement politique devient sa propre cause, et la légitime en retour. Le « génie » de LA langue mène à un *eugénisme* des autres langues. Pour le dire sans détour, comme le fit le Maréchal Lyautey qui n'était pas linguiste, mais vraiment militaire : « Une langue, c'est un dialecte qui possède une armée, une marine et une aviation. »

« Esprit de clocher » et « force d'intercourse » contre logique de l'étanchéité

Le pouvoir est de nature politique, économique ; il se nourrit et s'habille d'un usage langagier ; il se construit et se révèle par une représentation linguistique. Cette représentation, Henri Van Lier la désigne par l'image du « tapis plein » : « La langue est un tapis plein » ; « un tapis plein auquel [le locuteur français] réduit le monde et son propre corps ».

A son corps défendant sans doute, Van Lier emploie avec la métaphore *vitaliste* du jardin, un autre de ces « sophismes nationalistes » qui selon Meschonnic bâtissent la théorie de la « clarté » et de « l'exceptionnalité de la langue française²⁴ » : la métaphore du « tapis » [fleuri]. Or, cette métaphore du « tapis » renvoie à celle de la « tapisserie », instituée par le linguiste français Gaston Paris dans un contexte politique et linguistique très précis. En 1888, dans un texte fondateur sur « Les Parlers de France²⁵ », Gaston Paris répond à une question fondamentale : y a-t-il ou non deux langues distinctes en France ? La romanistique, discipline linguistique qui a le triple handicap d'être créée par des romanistes méridionaux, d'être développée par l'université allemande, de faire émerger la supercherie d'une unité essentialiste dans les domaines linguistique, poétique, historique de l'espace politique français de la 3^e République, fait apparaître en plein 19^e siècle la réalité de deux espaces linguistiques : langue d'oïl et langue d'oc. C'est un de trop dans un Etat-Nation qui fonde son essence dans une racine unique et monolithique de toute représentation : République une et indivisible ; langue unique et sans variation ; laïcité excluant toute variabilité dans le domaine de la représentation du sacré, et s'instituant même comme représentation du sacré moderne et athée. Aussi, pour Gaston Paris et la philologie de la Sorbonne, la réponse est sans conteste non. La nation est linguistiquement « une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées ».

« Il n'y a pas deux France ». D'un même geste, la romanistique française enregistre la « récupération patriotique de la geste épique²⁶ », geste fondatrice de LA Nation, et efface toute trace de différence linguistique sur son territoire politique. Le « génie » génère l'eugénisme : la mort des langues autres que LA langue, la mort des variations intrinsèques à LA langue.

La logique qui découle de cette fondation de l'unicité-universalité est le déni de réalité linguistique. Voici pourquoi Van Lier récuse d'un revers de main la linguistique de Saussure. Il a beau jeu d'estimer que celle-ci est « structuraliste²⁷ », c'est-à-dire d'essence « mathématique », trop théorique et abstraite (!), tandis que la langue est, en conclusion et avant tout : « un phrasé, une certaine ponctuation, ou articulation, une dynamique - des hauts des bas -, un tempo ; chaque peuple a un tour logique comme le prouve les études sur les enfants de moins de un an qui sont sensibles au phrasé de la langue (...) ; la langue est d'abord un phénomène analogique : une manière de se situer dans l'espace et dans le temps ; donc c'est assez peu arbitraire (...) Or, une langue est une affaire de physique d'abord, de mécanique, d'hydraulique, et de thermodynamique²⁸. »

Si nous relisons Saussure avec discernement, nous y trouvons une définition assez essentielle sur le fonctionnement de la langue, régie tout à la fois par ce qu'il appelle « l'esprit de clocher » et « la force d'intercourse ».

L'esprit de clocher, ou campanilisme, est ce mouvement de fragmentation, d'identification de la langue en fonction d'un groupe de locuteurs, de son âge (généraliolecte), de son appartenance sociale ou professionnelle (sociolecte), de sa géographie (géolecte) : toute langue est amenée à être dialectale, la langue étant « une manière de se situer dans l'espace et dans le temps », comme le rappelle par ailleurs et sans sourcilier Van Lier.

Force d'intercourse : la langue fonctionne dans un mouvement qui est, lui aussi, identitaire et qui réunit dans une même énergie globale des éléments disparates ou discontinus. En un sens, une langue est la somme de ses dialectes.

Ainsi, la langue fonctionne selon un continuum géopolitique (ou vertical) : « grande » et « petite » langue - comme on l'entend parfois²⁹ - certes en état d'inégalité de représentation, mais bel et bien présentes toutes deux en un même réseau d'*existence*. Ce réseau, chez Van Lier, n'existe pas, du moins n'est-il jamais pointé : le réseau contrevient à l'essence infrangible de la logique étanche de LA langue. La langue fonctionne également, enfin, selon un continuum géolectal (ou horizontal), qui pour les langues romanes, unit les langues européennes allant du Portugal à la Roumanie, et dont l'occitan, absent des Logiques de Van Lier, est linguistiquement « langue centrale de la romanité » selon Walter von Wartburg³⁰.

La logique de la langue s'oppose à sa réalité : la langue fonctionne dans un double système de variation et de fusion, notamment par le jeu d'une littérature, d'une poétique, d'une grammaticalité, d'une représentation, d'une transmission, soit régulée par un système d'Etat, soit par un système de « marché ». Si ce système est double, c'est qu'il est tout à la fois interne (la dialectalisation est propre à chaque langue) et externe (chaque langue est finalement le dialecte d'un système plus vaste qui est, pour *l'ensemble* des langues européennes dont Van Lier analyse la « logique », celui d'une famille de langues : romane, germanique, slave).

Nous avons assez parlé du « système d'Etat » qui régule la langue et assure sa transmission – écartelant ainsi le français réel du français normatif³¹. Quant au « système de marché », Jules Ronjat en décrit la situation pour la langue occitane, plus vaste seconde langue de France, dans un texte de 1913 : *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*. Dans ce texte, Ronjat emploie pour la première fois le terme « d'intercompréhension » pour décrire la compétence pragmatique d'un locuteur non érudit qui est en interaction langagière avec un autre locuteur de même nature, en une langue par ailleurs écartée du réseau de reconnaissance et de transmission

sociale et culturelle de l'Etat. Il s'agit de locuteurs français parlant dans des dialectes différents de l'occitan sans avoir conscience de l'unité de cette langue : « Les différences de phonétique, de morphologie, de syntaxe et de vocabulaire ne sont pas telles qu'une personne possédant pratiquement à fond un de nos dialectes ne puisse converser dans ce dialecte avec une autre personne parlant un autre dialecte qu'elle possède pratiquement à fond. (...) Non seulement dans les assemblées félibréennes, qui réunissent les hommes de quelque culture ou tout au moins de quelque entraînement linguistique, *mais aux foires, dans les cabarets des villages situés à la rencontre de parlars différents*, j'ai toujours vu se poursuivre sans difficulté, entre gens des pays les plus divers, les conversations familières comme les discussions d'affaires. On a le sentiment très net d'une langue commune, prononcée un peu différemment ; le contexte fait saisir les sons, les formes, les tournures et les vocables qui embarrasseraient s'ils étaient isolés ; tout au plus a-t-on quelquefois à répéter ou à expliquer un mot, ou à changer la tournure d'une phrase pour être mieux compris³². » (nous soulignons).

La capacité à parler, en contexte de « foire », de « marché linguistique libre », définit une utilisation de la langue comme circulation pragmatique de parole. Elle nous semble reprendre une autre distinction qu'écarte encore Van Lier, celle entre « langue » et « langage » : « Nous avons parlé de langue et de langage sans nous en expliquer. On aura remarqué que nous n'avons pas retenu la distinction saussurienne langage/langue, serait-ce parce que *language* anglais, qui couvre les deux termes, la rend provinciale. »

L'anglais langue-universelle marginalise, satellise, la langue française (et l'ensemble des langues ayant deux vocables pour désigner les deux notions distinctes de *langue* et *langage*) : c'est bien que la représentation de la langue est plus forte que ce que la langue désigne.

Or, chez Saussure, *langage* peut signifier l'aptitude naturelle³³ partagée par tous les êtres humains (et en cela profondément universelle) de pouvoir discriminer et reproduire des sons faisant sens ; *langue* peut signifier l'encodage culturel qui dans un contexte donné d'espace et de temps socialise cette aptitude et en fait un phénomène identitaire de civilisation. La distinction saussurienne, loin d'être « provinciale », est bel et bien centrale. Elle permet d'affecter au terme de « logique » son véritable espace : il n'est pas dans la règle grammaticale de la langue, qui correspond à un système de code aléatoire et de construction sociale, mais dans l'aptitude naturelle discriminante et productive qui, elle, est bien universelle. Les travaux de comparatisme des langues indo-européennes, de Humboldt à Benveniste, en passant par Meillet, appartiennent à cet espace de logique.

Le terme « d'intercompréhension » est pour nous central à plus d'un titre. D'abord, parce qu'il déblaie les étanchéités fallacieuses et nocives que l'on peut construire autour de langues réduites alors à des « systèmes clos de prescriptions normatives³⁴ », ensuite parce qu'il rappelle que l'identité d'une langue comme d'un locuteur est double : tout à la fois campaniliste (l'identité *contre*, ou soustractive) et fusionnelle (l'identité *comme*, ou exponentielle).

Le terme *d'intercompréhension* est sans doute choisi par Ronjat, relecteur des travaux de Saussure pour l'édition posthume de ses *Cours de linguistique générale*³⁵, en référence au concept de « force *d'intercourse* ». Il s'agit donc, au-delà des différences « de phonétique, de morphologie, de syntaxe et de vocabulaire » de faire langue, malgré les différences dialectales – et au-delà, de faire langue, malgré les différences de langue.

Il n'est pas indifférent alors que « l'intercompréhension » ait été ravivée au cours des années 1980, et par Claire Blanche-Benveniste, l'éminente grammairienne qui a revisité le français oral et l'a sorti de sa gangue où la normativité étanche du français, « langue claire, langue universelle » l'avait écarté³⁶.

Car, en fin de compte, quel est le français de Van Lier ? Une langue construite par une élite à un moment donné pour assurer sa propre représentation, sa propre suffisance, sa propre supériorité, sa propre reproduction. Ce français est un isolat de la langue, quand bien il se considère comme le cœur même d'un système étale – un « tapis ». Cet isolat peut être considéré en réalité comme un dialecte d'une langue française, qui comme toute langue, fonctionne dans un système de variation interne et de continuum externe avec d'autres langues de même famille. Mais ce qui distingue longtemps ce dialecte, c'est sa volonté farouche de se considérer comme isolat : le français (de Van Lier) révèle une représentation politique verticale, souveraine, transcendante, codée. Il révèle également une représentation poétique qui justifie ce pouvoir politique³⁷, et le nécessite pour exister et perdurer – « L'État culturel », « religion moderne » que fustige Marc Fumaroli, en est la marque tout à la fois vivace et controversée³⁸.

Van Lier, lui-même, explicite le domaine de ce français, langue claire et universelle : « De même, en raison de notre propos, nous nous sommes constamment tenus au plus centripète. Par exemple, pour le français, nous n'avons nullement envisagé le très difficile statut linguistique des dialectes qui se parlent au Québec, en Suisse romande, en Alsace, dans une moitié de la Belgique, dans certains pays d'Afrique, des Antilles, du Pacifique. Car il est certainement inexact de dire qu'il y a là de simples gauchissements d'un archétype. Ce sont bel et bien des dialectes originaux, qui seulement subissent moins de forces centripètes du dialecte-langue central, et d'avantage de forces centrifuges des dialectes-langues étrangers. » Plus loin, Van Lier développe encore : « Je n'ai pas parlé du français en général, j'ai parlé de la langue d'oïl (sic). Ni de tous les locuteurs français qui refusent le français : il y a ceux qui parlent la langue d'oc, et bien sur les Belges, les Suisses, les Canadiens, les Néocalédoniens, les Antillais, ce n'est pas qu'ils ne sachent pas parler français, ils refusent de le parler, ils refusent le *tapis plein*, ils veulent absolument qu'il y ait du bruit dans la langue. Le français est en train de muter, tout ce que je vous ai dit était valable il y a encore dix ou quinze ans. »

Dix ou quinze ans : Van Lier note que la fin du français langue claire et universelle date de la décennie 1960-1970, celle qui a consacré la perte de l'Empire colonial, la décentralisation, l'intégration à l'Europe, l'alternance politique, le renouveau dans la plupart des sciences sociales et des représentations poétiques. On peut donc acter que la « logique des langues européennes » repose davantage sur une vision qui brouille les catégories du subjectif et de l'objectif, une aimable promenade dans un jardin qui n'est ouvert au public que lors de la Journée du Patrimoine.

*

Notes

¹ Cf. <http://www.anthropogenie.com/main.html>.

² Cf. http://www.anthropogenie.com/anthropogenie_locale/linguistique/cinq_langues.html. Nicole Salerne réalise 5 émissions dans le cadre d'une « Histoire langagière de la littérature » (Producteur délégué : Emmanuel Driant) sur cinq langues : « le français et le jardin », « l'anglais et la mer », « l'allemand et la forge », « l'italien et l'estrade », « l'espagnol et le gril » (les deux dernières langues réunies en une seule émission).

³ Cf. le site officiel de la Cour Européenne des Droits de l'Homme / European Court of Human Rights, site bilingue français et anglais <http://www.echr.coe.int/echr/>

⁴ On consultera avec intérêt la page d'accueil du site communautaire (http://www.echr.coe.int/ECHR/Homepage_FR) pour observer les exemples d'arrêts pris par la Cour contre des Etats de la Communauté.

⁵ L'enquête sur « l'usage de la langue française parmi l'ensemble de la population et dans les écoles » (1863) est analysée notamment par Michel de Certeau, Dominique Julia, Jacques Revel, *Une politique de la langue*, Paris : Gallimard, 1975 (carte p. 299) ; François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire, l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris : Minuit, 1977 ; Eugen Weber, *La fin des terroirs*, Paris : Fayard, 1983, 108-145.

⁶ Maurice Grammont, *La prononciation française, traité pratique*, Paris : Delagrave, 1914, 7.

⁷ J.P. Vinay, « Peut-on enseigner la traduction ? ou Naissance de la Stylistique comparée », *Méta*, 1957, 2-4, 141-151, J.P. Vinay et J. Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Montréal, Beauchemin, 1958.

⁸ « Il est évident que, après le long silence auquel l'avaient condamnée les événements politiques, la linguistique romane a connu un incontestable renouveau », Jean Bourciez, « avant propos de la cinquième édition » des *Eléments de linguistique romane* de Jean Bourciez (1910), Paris : Klincksieck, 1967, VIII. La linguistique romane traite du français avec les autres langues de même famille : portugais, castillan, catalan, occitan, italien, roumain, dans leur acceptation dialectale synchronique et diachronique.

⁹ Lire à ce sujet l'excellent *Accent du souvenir* de Bernard Cerquiglini, Paris : Minuit, 1995, qui étudie derrière les polémiques orthographiques les enjeux politiques et anthropologiques attachés à la construction de la langue française.

¹⁰ Le français est la seule langue romane à conserver systématiquement les groupes « grecs » TH et PH.

¹¹ L'Académie française orthographe « nénufar » de 1762 à 1935, époque d'un resserrement nationaliste qu'on lira également dans l'Instruction Primaire, où la huitième édition du *Dictionnaire* marque « nénuphar » : la surinterprétation impérialiste de l'Académie impose le digramme *ph* conforme à la translittération du ϕ (phi) du grec ancien, alors que la véritable étymologie est persane. L'Académie permet donc, lors de la recomposition orthographique de 1990 (alias « guerre du nénufar ») de pouvoir orthographier avec les deux formes.

¹² Bernard Cerquiglini, *Une langue orpheline*, Paris : Minuit, 2007, 23.

¹³ Le lexicographe Noah Webster édite le *Compendious Dictionary of the English Language* en 1806. Depuis lors, le nom propre de Webster est quasiment devenu un synonyme anglais de « dictionnaire », comme un temps en France, le mot « Larousse ».

¹⁴ Certeau, Julia, Revel, *id.* p. 20.

¹⁵ Voir notamment le récent livre d'Andrée Tabouret-Keller, *Le bilinguisme en procès, cent ans d'errance (1840-1940)*, Limoges : Lambert-Lucas, 2011.

¹⁶ Il faut attendre 1950 pour atteindre 5% de la population au niveau du baccalauréat ; 19% en 1969. Cette « démocratisation » du savoir permet également sa régénérescence.

¹⁷ Anatole de Monzie, publie une circulaire en 1925 pour proscrire définitivement l'usage des « parlers locaux » et des patois dans l'école de France, et y *sanctifier* la langue unique : « L'École laïque, pas plus que l'Église concordataire, ne saurait abriter des parlers concurrents d'une langue française dont le culte jaloux n'aura jamais assez d'autels. » (nous soulignons). La même année, le ministre va encore plus loin en déclarant officiellement que « pour l'unité linguistique de la France, la langue bretonne doit disparaître ». Le pouvoir républicain et industriel réaffirme une didactique monolithique et verticale, et accorde de la même manière peu de crédits à « l'école émancipée » - Monzie déplace d'office Célestin Freinet qui démissionnera, soutenu cependant par Gabriel Péri et Maurice Wullens, directeur de la revue pédagogique *Les Humbles*. L'intérêt de la connaissance des langues n'est qu'ethnographique, folklorique : à même époque, s'affiche la supériorité de la race blanche sur les populations exhibées lors des expositions coloniales (1931) ou dans des « documentaires » tel *Au pays des buveurs de sang*, de Baron Gourgaud (1932) qui a pour sous-titre « Le vrai visage de l'Afrique ».

¹⁸ *Instructions Officielles* de 1923.

¹⁹ « La crise de la langue française », *Revue bleue*, 1913, 385-389.

²⁰ Claude Duneton, *Parler croquant*, Paris : Stock, 1973, 119-120 ; réédition, Meuzac : Lo Cham de Sent-Jaume, 2009. Sur ce point, la pensée buissonnante de Van Lier obscurcit sa théorie de la pensée claire : la langue française est claire, « comme sa cuisine » dit-il dans l'émission de France-Culture. Cuisine qui est « toujours en sauce ». Que faut-il extrapoler ? que la cuisine française aime le liant (« l'équilibre parfait entre consonne et voyelle »), le bouilli ?

²¹ Représentée en Europe par des sociolinguistes comme Robert Lafont, *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, Paris : L'Harmattan, 1997 ; Victor Aracil, *Papiers de sociolinguística*, Barcelona : La Miugrana, 1982 ; Henri Boyer, disciples des deux premiers, *Langues en conflit. Etudes sociolinguistiques*, Paris : L'Harmattan, 1991.

²² Alain Rey, *L'amour du français*, Paris : Denoël, 2007, 56.

²³ B. Cerquiglini, *Une langue orpheline*, op. cit., 26. Pour le Père Bouhours, la parole du Roi est parfaite (« Il n'y a personne dans le royaume qui sache le français comme il le sait »). Le Roi illustre la langue comme il la répand par les armes dans tout l'univers (« Les Rois doivent apprendre de lui à régner ; mais les peuples doivent apprendre de lui à parler »), cf. *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671.

²⁴ Henri Meschonnic, *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*, Paris : Hachette, 1997, 163. Dans cet ouvrage magistral, Meschonnic examine les principaux points d'appui du motif de la « clarté exceptionnelle » de la langue française (ordre des mots, structure de la phrase, temps des verbes, etc.) et en démonte l'inexactitude et les contradictions.

²⁵ *Revue des Patois Gallo-Romans*, 1888, tome 7, Paris : Champion, Neufchâtel : Attinger, 161-175.

²⁶ Jean-Claude Dinguirard, « L'épopée perdue de l'occitan », *Via Domitia*, 30, 1983, Université de Toulouse II – le Mirail, 15.

²⁷ « Saussure invente le structuralisme car il est français » (sic).

²⁸ Ici Van Lier parle du rapport de quantité « bruit-information ».

²⁹ Van Lier joue également de cette verticalité des représentations. Les « Logiques des cinq langues européennes » le prouve assez : 1- français ; 2- anglais ; 3- allemand (qui ont droit à une émission pleine chacune) ; 4- espagnol et 5- italien (qui se partagent la quatrième émission). Faut-il croire qu'au Panthéon des Langues ayant droit à une Logique propre (les autres, n'ayant pas de logique, ne sont pas des langues identifiables), certaines soient encore supérieures : le français et les grandes langues du Nord contre les grandes langues du Sud. Ce serait croire qu'il y a également un génie de la géographie.

³⁰ Walter von Wartburg, « La fusion du grec, du gaulois et du latin en occitan », *X^e congrès international de linguistique et de philologie romanes*, 23-28 avril 1962, Paris : Klincksieck, tome 1, 3-13, 1965.

³¹ « En somme, le Français moyen d'aujourd'hui [1973] se trouve dans une situation hautement bizarre : il n'écrit pas la langue qu'il parle et il ne parle pas la langue qu'il écrit. », Claude Duneton, *op. cit.*, 179.

³² *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, Mâcon : Protat frères, 1913, 12-13.

³³ Naturelle si elle est cultivée et éduquée : c'est ce que nous apprend Itard dans son *Mémoire* (1801) et son *Rapport sur Victor de l'Aveyron* (1806), cf. Lucien Malson, *Les enfants sauvages*, Paris : UGE, 119-247. Victor, n'ayant pas eu accès au langage, n'aura jamais l'accès à quelque langue que ce soit, malgré les efforts de son père adoptif, médecin à l'hôpital des sourds-muets de Paris.

³⁴ Bernard Py, *Être bilingue*, Bern : Peter Lang, 1995, 29.

³⁵ « Nous exprimons nos plus vifs remerciements à M. Jules Ronjat, l'éminent romaniste, qui a bien voulu revoir le manuscrit avant l'impression, et dont les avis nous ont été précieux », Ch. Bally, Alb. Sechehaye, *Préface de la première édition*, juillet 1915, 8.

³⁶ La même année 1997, Claire Benveniste publie deux ouvrages fondamentaux : l'un, approches du français réel, « Approches de la langue parlée en français », Paris : Ophrys ; l'autre, premier ouvrage pratique d'intercompréhension entre (quatre) langues romanes : *Eurom4 : méthode d'enseignement simultané des langues romanes*, Firenze : Nuova Italia Editrice.

³⁷ Les ouvrages de Marc Fumaroli étudient tous ce nœud entre pouvoir politique et pouvoir poétique : *L'âge de l'éloquence*, Genève : Droz, 1980 ; *Trois institutions littéraires*, Paris : Gallimard, 1994 ; *Héros et orateurs*, Genève : Droz, 1996.

³⁸ Qu'on songe aux multiples éléments de régulation apportée aux marques de la culture en France : loi sur le prix unique du livre, aides au cinéma français, à la presse – sauf en langue régionale-, ou encore religion entretenue des prix littéraires, des grandes expositions, de la journée du patrimoine, qui remplacent d'autres cultes devenus démodés (Académie française, dictée de Pivot...).

LES LANGUES ROMANES ET L'ÉVENTAIL, RÉFLEXIONS SUR LE GÉNIE DES LANGUES DANS LES ESSAIS DE VAN LIER

MARIE-CHRISTINE JAMET
Université Ca' Foscari Venezia

En proposant ses *Logiques de dix langues européennes*, où il montre comment la composante sonore de la langue mais aussi sa structure semblent déterminer son essence culturelle et intellectuelle, le philosophe et sémiologue Henri Van Lier renoue avec le discours ancien du *génie de la langue* que voudraient occulter les sciences du langage.

De fait, Van Lier développe sa réflexion sur les langues dans un système de pensée holistique qui englobe toutes les sphères de la vie de l'homme et il n'hésite pas à s'inscrire en faux contre la doxa linguistique. En 2008, il écrit que la *linguistique anthropogénique* qu'il défend « ne croit nullement à « l'arbitraire du signe » de Saussure. Ni à la traductibilité universelle adéquate des langues l'une dans l'autre de Jakobson. Ni à la permutabilité axiomatique de l'Expression et du Contenu de Hjelmslev. Ni à la syntaxe cartésienne universelle de Chomsky, et moins encore à son innéisme langagier. » Par contre, elle envisage le langage comme une « *pratique phonosémique* » (in *Linguistique anthropogénique et phonosémie mallarméenne*³).

Or il n'est pas le seul à se pencher sur cette question ancienne où la frontière entre science et mythologie peut apparaître floue. En 2000, Henri Meschonnic rassemble plusieurs essais de linguistes et stylisticiens dans un ouvrage au titre interrogatif et interrogateur, *Et le génie des langues ?* où il souligne une vision pluraliste: « il y a la question générale. D'où le pluriel : des langues. Elle est à revoir spécifiquement pour chaque langue-culture »².

Van Lier l'avait fait. Vingt ans après la parution dans les colonnes du *Français dans le monde* de ses essais portant donc sur le génie de chacune des dix langues examinées, c'est sous l'angle de l'apprentissage des langues que nous souhaiterions réagir aux thèses du philosophe, et en particulier à l'aune de ce courant nouveau de la didactique que représente l'approche d'intercompréhension entre langues voisines.

Nous retiendrons les quatre langues romanes sœurs : *Le français et le jardin, l'italien et l'estrade, l'espagnol et le gril, le portugais et l'océan*. Quatre langues au génie bien différent si l'on s'en tient au terme métaphorique – et mythologique – que Van Lier leur associe, censé traduire l'essence de la langue décrite : le *jardin* (à la française bien sûr) pour la langue française, modèle d'ordre, d'équilibre, de stabilité et de mesure, de pureté et de distinction ; *l'estrade* pour la langue italienne qui est restée la plus proche de sa mère latine, en terme d'accent de hauteur et d'intensité, et trouve son expression naturelle sur une scène où peuvent se jouer à la fois la grandeur, la saillance et la douceur, le « geste comique et dramatique (non tragique) parlé » ; le *gril* (celui de saint Laurent

qui a servi de plan pour l'Escorial) pour la langue espagnole, qui a hérité de la dureté de l'arabe et qui refuse tout alanguissement, car l'espagnol est une langue de constriction, qui se lance pour se brider et dont le succès en Amérique du sud résulte précisément du fait qu'elle a rencontré des langues ethniques elles-mêmes constrictives ; enfin, *l'océan* pour la langue portugaise parlée sur cette terre du bout du monde qui se dresse face à l'océan, et qui traduit un élan vers l'ailleurs, imprégné de « *saudade* », dans « l'insistance et la distance conjointes d'une houle continue ».

Egalité et fraternité des langues

Quatre langues sœurs issues des variantes parlées du latin, et quatre langues que leur nature linguistique différencie au point d'irriguer singulièrement les créations et l'âme des peuples qui les parlent, selon les nombreux exemples rapportés par Van Lier. Souvent le discours sur le « génie des langues » s'est appuyé sur une comparaison à visée hiérarchisante, et les langues se sont fait la guerre, chacune cherchant à affirmer sa supériorité, face au grec et au latin, tant que ce dernier est resté la langue du pouvoir, de la science et de la culture, puis face à celles d'entre elles qui pour des raisons historiques avaient émergé sur le plan culturel ou politique avant les autres.

Ainsi l'italien a-t-il été source d'admiration mais également d'émulation pour une langue française plus jeune qui voyait dans la langue italienne et sa littérature un modèle dont s'inspirer pour le dépasser. C'est le sens de l'entreprise d'illustration que Du Bellay a conduite dans son désir de défendre le bien-fondé de la langue française à prétendre à une reconnaissance littéraire (Du Bellay, *Défense et illustration de la langue française* 1549).

Le même mouvement d'illustration s'observe pour l'espagnol (la première grammaire date de 1492, date de la reconquête et de la découverte de l'Amérique) et l'espagnol revendique sa parité avec le latin, tandis que la première grammaire de portugais est publiée en 1536 et affirme la supériorité de cette langue en termes de clarté³.

Dans la perspective de Van Lier, cependant, le discours sur le génie des langues s'universalise dans la mesure où le philosophe polyglotte abolit toute velléité compétitive et porte son regard également empreint d'empathie sur plusieurs langues à la fois. C'est du reste une démarche partagée à la fin du XX^e siècle où le discours sur les langues s'est lui aussi démocratisé et le droit au respect de chacune dans sa spécificité n'est plus mis en doute. Il est même revendiqué institutionnellement par des instances mondiales comme l'Unesco ou l'Union européenne dont la devise – *In varietate concordia - Unie dans la diversité* – inclut une interprétation écolinguistique qui se trouve être au cœur des préoccupations des didacticiens des langues.

Adhérent pleinement à la nécessité de « défendre » les langues parlées sur le territoire de l'Europe, c'est aux spécialistes d'enseignement que revient la tâche de proposer des solutions concrètes pour promouvoir le plurilinguisme chez les citoyens européens, comme conséquence incontournable de la richesse linguistique de l'Union, précisément parce que le multilinguisme exprime une diversité des cultures.

Van Lier le montre bien, articulant finement observation linguistique et identités culturelles. L'originalité du sémiologue en effet est de penser le couple langue/culture dans une dynamique de réciprocité continue : l'environnement géographique et historique (position du pays, contacts ou absence de contact avec d'autres populations) a modifié la langue mère, en l'occurrence le latin, et inversement la nouvelle langue génère un être au monde qui devient l'essence de sa culture.

L'imbrication profonde entre langue et culture est un concept que la didactique des langues a fait sien mais que la société utilitariste peine à accepter réduisant le plus souvent la langue à un seul outil de transmission d'informations, et de ce fait ne comprenant pas le risque que constitue le choix – souvent entériné par les politiques linguistiques éducatives de nombreux pays - de privilégier une langue véhiculaire unique qui se trouve être aujourd'hui, pour des motifs contingents, l'anglais. Parmi toutes les solutions proposées pour relever le défi du plurilinguisme/pluriculturalisme, figure l'approche de l'intercompréhension entre langues voisines, apparue dès le début des années 90.

Universalité et transversalité : un socle pour l'intercompréhension

Cette approche se fonde sur une idée simple : la proximité des langues, spontanément perçue par tous, est un atout pour un apprentissage accéléré lorsqu'on ne cherche à développer que les compétences réceptives, écrites ou orales. L'absence de production en langue étrangère implique la libération d'un potentiel cognitif qui permet d'envisager d'apprendre plusieurs langues à la fois. Ainsi voit-on avec une certaine facilité s'ouvrir des sources authentiques d'information et peut-on envisager que différents locuteurs s'expriment chacun dans leur langue tout en se comprenant.

L'approche d'intercompréhension, déjà bien rodée pour les langues romanes (langues nationales, régionales, et même dialectales), repose cependant sur des principes qui en apparence sont contraires aux idées de Van Lier et la perspective du génie des langues apparaît diamétralement opposée aux principes de l'intercompréhension qui se fonde tout au contraire sur ce que les langues ont de commun et pas sur ce qui les distingue.

Ainsi va-t-on s'appuyer précisément sur l'arbitraire du signe pour montrer ce que peuvent avoir de commun des signes aux signifiants spécifiques à chaque langue, mais au signifié identique ou partiellement identique. Les zones de recouvrement entre les langues romanes sont très grandes, et c'est sur cette transparence qu'on va faire lever pour accéder rapidement au sens. Certes, personne ne revendique une « traductibilité *universelle adéquate* des langues ». Chacun sait ce que certaines expressions ont d'irréductible, ce qui n'empêche toutefois pas la traduction d'exister, consciente de ne pouvoir toujours être parfaitement en adéquation avec l'original.

Dans le cadre de l'intercompréhension cependant, on part du principe que la traductibilité, aussi imparfaite, voire approximative soit-elle, est la clé d'accès au sens dans la langue étrangère inconnue, un savoir qui se construit petit à petit à travers des stratégies métalinguistiques de perception des similitudes, qu'elles soient morpho-lexicales, morpho-syntaxiques, syntaxiques ou discursives. En effet, l'accès au sens de la langue inconnue se fait à partir de tout ce que l'apprenant sait déjà : d'abord et avant tout sa connaissance préalable de sa langue maternelle et éventuellement d'autres systèmes linguistiques, mais aussi sa connaissance du monde qui lui permet de faire des hypothèses interprétatives sur les mots qui vont apparaître pour décrire une situation, ou sur la nature sémantique du COD qui peut apparaître après un verbe comme *manger* (quelque chose qui se mange), pour ne donner qu'un exemple.

La connaissance des règles générales de la grammaire qui fondent les hypothèses chomskyennes aide également. Prenons le cas du sujet et de la règle « Tout verbe a un sujet », exprimé ou pas. Le fait que les autres langues romanes soient des langues dites à sujet nul déroute le francophone habitué à chercher l'information de la personne du verbe dans le pronom qui précède et pas dans la désinence verbale. Ce qui va le guider dans sa propre découverte du système morphologique verbal de l'italien, de l'espagnol ou du portugais, c'est précisément l'axiome général qui l'obligera

à chercher « quelque part », dans la phrase qu'il examine la marque du sujet. Précisons qu'en intercompréhension, la langue n'est pas « enseignée », elle est « découverte ».

Du même au différent : le « paysage sonore » des langues

Ces observations sur le socle commun qui unit les langues voisines infirment-elles les propos de Van Lier ? Pas nécessairement, car l'objectif de l'intercompréhension est précisément celui d'ouvrir l'éventail des langues et donc de donner accès aux cultures qui s'expriment à travers elles.

Ainsi à cause de cette particularité toute française par rapport aux autres langues romanes qui consiste en l'uniformisation à l'oral de la désinence verbale (comme en anglais) et de l'imposition du pronom sujet atone préverbal comme marque de la personne en l'absence de sujet nominal, s'est développé en français un système de redondance : *moi, je - toi, tu - nous-on*, etc. Van Lier voit dans le morphème « moi », qui sous l'effet de l'accent tonique résulte de la diphtongaison du « e » long latin, un mot « à la phonie puissante » qui permet de donner au « je » une consistance. Observant que le *moi* français peut aussi être complément, le sémiologue y voit la preuve de l'importance qu'a pris le *moi* dans la philosophie cartésienne, un moi capable de penser et d'être pensé avec clarté parce que bien identifié.

Certes ce même rôle est joué par une seule série de pronoms personnels dans les autres langues, qui du seul fait qu'ils sont exprimés alors qu'ils sont d'ordinaire absents, permettent d'obtenir le même effet de mise en relief ou de contraste : *io penso che, yo pienso che, eu acho que, moi, je pense que*.

Mais ce que suggère Van Lier, c'est que la diversité de la réalisation d'une même fonction a dans un deuxième temps des effets sur la façon même de penser et de concevoir le monde, et c'est là que réside le génie des langues. Le socle commun, sur lequel s'appuiera la didactique de l'intercompréhension, devra porter, dans un second moment, à mieux comprendre les différences, à mieux les interpréter et à entrer ainsi dans le corps des langues.

Ce corps des langues est avant tout musical. Van Lier pose d'abord une *phonosémie*. Dans chacun de ses essais, c'est au préalable la musique de la langue qui est décrite, et qui est associée ensuite à d'autres traits sémantiques ou syntaxiques convergeant vers une interprétation unificatrice. La musique des langues romanes résulte des contacts que le latin a eus avec d'autres langues : « alors que l'italien est du latin parlé continûment pendant vingt siècles, que le français est du latin très tôt parlé par des Germains ou au contact des Germains, l'espagnol est du latin parlé en face d'Arabes » (in *L'espagnol et le gril*), et le portugais est resté aux marges de l'empire, seul face à l'océan.

La langue italienne la plus proche du latin dont elle a conservé le rythme trochaïque (-.) avec l'accentuation la plus fréquente sur l'avant dernière syllabe, a maintenu la dernière syllabe comme en suspens (le français l'a le plus souvent éliminée), et allonge parfois la syllabe accentuée. Elle se forge au mètre de la musique classique, variant mètres et hauteurs, évitant les contacts trop durs de consonnes (assimilation *attore* pour *acteur*), modulant avec souplesse son rythme. Van Lier ne cherche-t-il pas ainsi à justifier, par l'analyse, l'impression commune que « l'italien chante » ?

À l'opposé l'espagnol se caractérise par une sorte « d'élan réprimé ou comprimé » ; lorsque l'accent tombe à la fin des mots, l'impression est d'une coupure ; le « s » est toujours dur et n'a pas son pendant sonore /z/ (l'italien du sud non plus du reste, mais le « s » n'a pas la netteté tranchante de l'espagnol). L'espagnol donne l'impression d'une langue « rude ».

Le portugais lui se distingue par une « nasalisation vocalique hypertrophiée », plus importante qu'en français, plus intériorisée aussi, si bien que la musicalité de la langue implique un « mentalisme » teinté de « nostalgie continue et lancinante ».

Quant à l'effet de mesure du français, il est attribué à la parité des syllabes, « toutes prononcées avec des hauteurs et des impacts à peu près égaux ce qui exclut les variations de rythme ». L'accent tonique de groupe, qui distingue le français de ses sœurs romanes, donne selon Van Lier cette « allure calmement décidée ». La richesse vocalique (16 phonèmes vocaliques en effet qui inclut le système des 5 voyelles de base de l'espagnol, 7 de l'italien, et qui rivalise avec les 14 voyelles monophthongues du portugais) entraîne selon Van Lier une capacité discriminative qui aura ses implications au niveau de la clarté de la pensée. Le français donne l'impression de « l'égalité d'une moquette verbale ».

En fait, ce que fait Van Lier, c'est d'essayer de mettre en mots le « paysage sonore », pour reprendre une expression d'Elisabeth Lothe (1990⁴), c'est-à-dire l'ensemble des facteurs acoustiques qui vont déterminer la perception de la langue : variation de fréquences qui détermine le timbre (l'espagnol est beaucoup plus grave que le français et l'italien), variation de rythme (le français est la seule langue à avoir un accent de groupe).

Les variations de vitesse et de volume sont contextuelles. Tout étranger a l'impression que l'autre parle plus vite que lui ne le ferait dans sa propre langue. De même, pourquoi a-t-on spontanément l'impression que les enfants italiens crient davantage que les enfants français quand ils jouent et pense-t-on qu'ils se disputent ? Ne peut-on attribuer cela au fait que les voyelles nasales assourdissent la résonance de la langue française et ne pas dire que les enfants italiens sont moins bien éduqués ?

La phonosémie est-elle toujours légitime ?

La difficulté en intercompréhension de l'oral est précisément due au fait que le paysage sonore qui implique des habitudes d'écoute est un obstacle à la reconnaissance des mots pourtant proches que l'on aurait compris plus facilement en les voyant écrits.

Le français est particulièrement difficile sur ce point car les frontières de mots s'abolissent à travers les liaisons et les enchaînements consécutifs à la chute des « e » muets. Ces mêmes « e » dont la spécificité phonologique est de pouvoir s'effacer ou pas – tout dépend de leur position dans la chaîne sonore – entraînent des resyllabations : huit syllabes écrites pour *j(e)te l'apport(e) rai d(e)main*, cinq pour l'oral. L'impression d'un « langage structurellement et fantasmatiquement très stabilisateur » invoquée pour le français semble davantage relever de la diction soutenue (dans son expression artistique notamment à travers la poésie ou la langue classique) que de la langue spontanée contemporaine.

Reprenons, toujours pour le français, l'exemple de l'accord grammatical développé par Van Lier. Selon l'auteur, cet accord « intervient partout, en nombre, en genre, jusqu'au participe passé. C'est qu'il renforce la dépendance à l'égard des substances organisatrices (...). Tous les éléments sont des parties intégrantes du tout. ». Il y voit un signe de l'équilibre cohérent du français autour de la « substance » inscrite dans le substantif, qui lui semble le propre de la langue de Molière. « Or, cet accord grammatical en français oral est le plus souvent réduit à quelques marques seulement, alors que c'est précisément dans les autres langues romanes qu'il opère comme un véritable ciment autour de la tête nominale. Comparons : *le château majestueux se dresse sur le*

côteau et *il castello maestoso si erge sul colle*. Un seul morphème à l'oral indique que la phrase est au pluriel, l'article, il y en a quatre en italien. Il y en aurait pareillement quatre en espagnol ou en portugais. Par conséquent, l'écoute du français est rendue plus difficile par la moindre redondance des marques de nombre en particulier. L'argument de Van Lier devrait donc être déplacé sur les autres langues, mais s'insérerait-il dans la valeur sémique globalisante qu'il leur attribue ? »

Ajoutons aussi que le paysage sonore d'une langue peut notoirement varier selon les régions. Le français en partage en Europe, parlé avec l'accent belge ou l'accent provençal, donne-t-il la même image de mesure ? Sans nul doute, l'espagnol argentin ou chilien s'est-il adouci (au contact des vagues d'immigration italiennes ?), le brésilien semble amortir la houle de l'océan, évitant les syncopes de syllabes... et l'âme de ces peuples parlant la même langue est de fait différente. Van Lier aurait-il pu montrer combien l'appropriation par des peuples différents d'une langue européenne parlée avec des inflexions différentes est en train de conduire à un autre génie de la langue ?

Et pourtant...

Le risque de la position de Van Lier est d'établir une corrélation tout intellectuelle entre forme et sens qui tente de réfuter l'arbitraire du signe, dans une visée déterministe, mais qui en réalité relève davantage du principe d'association métaphorique, à partir de ce que l'on sait déjà de l'évolution de la langue d'un côté et des grandes lignes des évolutions culturelles de l'autre. C'est un risque, certes, et pourtant... à des détails près, on est convaincu. On a l'impression de voir justifiées des intuitions jamais vraiment formulées, si ce n'est en terme de clichés. Entre le jardin, l'estrاده, le grill ou l'océan, c'est à la fois l'équilibre naturel, l'exhibition enthousiaste, la rudesse du tragique ou l'appel de l'ailleurs que l'on souhaite pouvoir faire découvrir dans une approche plurilingue simultanée où ces langues s'offrent toutes ensemble comme autant de branches d'un éventail s'épanouissant autour d'un point axial commun, pour apporter un vent de fraîcheur dans la didactique des langues.

*

Notes

¹ Article disponible sur le site de Van Lier : *Anthropogénie* : http://www.anthropogenie.com/anthropogenie_locale/linguistique/phonosemie.html

² Meschonnic H. (ed.). 2000. *Et le génie des langues ?* Saint Denis : Presses Universitaires de Vincennes, p 13.

³ Pour un développement plus complet, voir Meschonnic, H. 1997. *De la Langue française. Essai sur une clarté obscure*. Paris : Hachette, p. 362.

⁴ Lothe, E. 1990. *Le paysage sonore d'une langue*, le français. Hamburg : Buscke Verlag.

V. LE DEBAT : LES LANGUES

QUELQUES DÉTOURS DANS LE JARDIN

RUGGERO DRUETTA
Università di Urbino, Italia

1. A l'approche du jardin anthropogénique : entre admiration et dépaysement

C'est par un heureux hasard que j'ai fait la rencontre des textes de Henri van Lier : œuvre étonnante par sa vision systématique, par l'étendue, la précision et l'interrelation des connaissances mobilisées, par l'ambition d'éclairer l'apport spécifique de l'humain dans le monde. Le linguiste que je suis se réjouit de l'attention portée à la matérialité du langage dont nombre d'aspects phonétiques, morphologiques et syntaxiques sont décrits avec finesse et exposés avec un véritable sens de l'interprétation (*l'actio* de la rhétorique) qu'on apprécie tout particulièrement à l'écoute des enregistrements de ses émissions sur France Culture, où les exemples des langues dont il présente la logique sont à la fois l'illustration de ses propos théoriques et le point de départ de nouvelles analyses. Enfin, son choix de caractériser chaque langue à travers des métaphores et des procédés analogiques (*le français et le jardin, l'italien et l'estrade...*) correspond à un souci de vulgarisation réussie qui permet de répandre la connaissance de cette approche malgré la complexité indéniable de la théorie anthropogénique qui la sous-tend et dont *l'épilogue linguistique* offre un aperçu.

En même temps, j'avoue avoir éprouvé un certain malaise face à ces textes : ceux-ci reflètent, en l'argumentant par des éléments scientifiques, le jugement spontané du « locuteur-plongé-dans-la-langue » qui réagit à la diversité des idiomes en établissant des liens entre tel aspect de la culture, de la société, des mœurs d'un peuple et l'idiome dont il se sert. C'est une attitude que nous partageons tous et à laquelle n'échappent pas non plus les linguistes : observer l'autre à partir de sa propre langue et, par ricochet, juger sa propre langue à partir du constat que d'autres parlent différemment de nous, mais tout aussi efficacement que nous, que celle-ci n'est pas la seule possible, qu'elle est le résultat d'une sélection parmi les potentialités des ressources phonatoires de la voix humaine, de leur relation mutuelle et de leur valeur oppositive, tout cela fait partie d'un processus d'établissement de sa propre identité, tant au niveau personnel qu'au niveau communautaire, tant à l'échelle de la phylogenèse que de l'ontogenèse, qui est essentiel et qui s'accompagne de la possibilité d'un jugement de valeur¹.

Que le lecteur français songe à Vaugelas et à la connotation morale que prend chez lui la notion de « bon usage » (celui de « la plus saine partie de la cour ») ou à Rivarol et à son argumentation qui argüe d'une « clarté » intrinsèque à cette langue (« ce qui n'est pas clair n'est pas français ») pour conclure à son universalité (« sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine »).

Ce type d'approche correspond pleinement aux présupposés de l'œuvre de Henri van Lier, car, puisque l'anthropogénie est l'étude systématique, dans tous les domaines de l'expérience, du différentiel de l'humain dans le monde, l'apport du langage ne s'arrête pas à une utilisation symbolique (d'abord substitutive et ensuite de plus en plus autonomisée) et coordonnée des ressources vocales de *homo*, mais chaque langue naturelle, par le découpage et la représentation de la réalité qu'elle opère, par la sélection des conceptualisations lexicalisables et par le type de concaténation retenu (endocentrique-exocentrique, ordre déterminant-déterminé, etc.) correspond à une ontologie particulière et instaure un « ordre » du monde qui lui est propre. C'est cette idée fondatrice qui lui permet d'établir des ponts entre langue, culture savante et réalisations (culture matérielle) des peuples dont il décrit la « logique de la langue ».

C'est ainsi qu'il établit un rapport entre le français et le « jardin à la française », entre l'éducation précoce des enfants et les vertus phonétiques de la langue, entre la mode et la structure de la phrase, entre la cuisine et l'accord du participe passé : Une éducation précoce des enfants facilitée par la phonie claire, qui en fait vite de petits adultes. [...] De même, une vestimentation rendant le corps évident et intégré, comme la sentence, et créant par là une mode amiable, Coco Chanel. Une cuisine de sauces, aussi accordante que l'accord du participe passé. Une guillotine excellent dans des exécutions lisses et parfaitement disjonctives (« Tout condamné à mort aura la tête tranchée ») a suscité l'admiration conjointe de Stendhal et de Claudel). Des jardins dits « à la française », qui rangent, taillent, émondent les croissances et dépérissements sauvages de la nature, et disposent les chemins boisés comme des discours.

En réalité, il est possible de citer d'autres faits de langue contredisant ces consonances culturelles ou des points de vue discordants concernant les éléments cités par Henri van Lier. L'éducation des enfants est certes précoce, mais l'apprentissage de l'orthographe est malaisé et la maîtrise de la correspondance phonèmes-graphèmes jamais véritablement acquise au cours de la scolarité, et même au-delà, ce qui conforte un sentiment généralisé de la faute face à la Langue, perçue comme une institution transcendante, donc inatteignable.

En ce qui concerne la phonie du français, de nombreux auteurs se sont élevés contre sa nasalité, la bizarrerie des *e* muets, qui en feraient une langue peu claire et, globalement, peu ou pas musicale (Philippe 2010, p. 213-251).

Les règles de l'accord sont une introduction tardive et artificielle, elles ont été empruntées à l'italien et figées par l'institution Académique et scolaire – ce qui a bloqué toute évolution ultérieure – pour donner au français un vernis de prestige et de raisonnable qui aurait contribué à sa réputation. Ce point, tout comme le vocabulaire, en dit bien plus long sur les institutions que sur le « génie » de la langue.

Enfin, la rigidité topologique des constituants de l'énoncé (l'ordre SVO), plus généralisée que dans les autres langues romanes, a pu être utilisée, au cours de l'histoire, tour à tour comme un argument de la rationalité et de la clarté du français ou comme un argument de sa pauvreté artistique et poétique, alors que la grandeur de la production littéraire française serait justement le fruit de la lutte (victorieuse) contre ses limites linguistiques. C'est le point de vue défendu par Rivarol, dans son *Discours sur l'universalité de la langue française*, où il dit que celle-ci « serait encore la dernière des langues si la masse de ses bons écrivains ne l'eût poussée au premier rang en forçant son naturel ».

2. Les allées de l'anthropogénie et les parterres de la linguistique

Le malaise dont j'ai fait état disparaît si l'on considère que Henri van Lier n'avait pas l'intention de faire de la linguistique lorsqu'il a écrit ces textes. En effet, la linguistique post-saussurienne impose un principe fondamental d'immanence à l'activité du linguiste : il s'agit d'étudier la langue « en elle-même et pour elle-même », de privilégier la description du système et de s'abstenir de toute évaluation. Lorsqu'on déroge à ce principe, on risque de faire autre chose que de la linguistique : la « grammaire » traditionnelle, par exemple, ne présente pas toute la langue, mais sélectionne des usages qu'elle décrit pour les recommander, alors qu'elle en proscribit d'autres, sur la base de considérations esthétiques ou morales qui reflètent un *mainstream* social relayé par le grammairien.

De même, dans des ouvrages tels que *Défense et illustration de la langue française* de Du Bellay, *De l'universalité...* de Rivarol ou ceux des différents « remarqueurs »², il est bien moins question de langue que de littérature et d'utilisation artistique ou sociale de la langue. Dans tous ces cas, le discours sur la langue est une sorte de détour métonymique (conscient ou inconscient) pour désigner ce que les gens font avec celle-ci.

Ce principe d'immanence a pu être critiqué par nombre de courants linguistiques qui visent les différents aspects de la communication, dans la conviction que l'option saussurienne ne permettrait qu'une linguistique du code : sociolinguistique et variation, pragmatique, visée communicative et contexte d'énonciation, rhétorique, stéréotypes et culture... En réalité, ce qu'interdit le principe d'immanence, ce n'est pas l'étude du discours, de l'acte individuel de parole, des conditions d'énonciation, des effets illocutoires ou perlocutoires, mais la possibilité de mélanger les différents niveaux de l'analyse à des fins explicatives avant d'avoir épuisé le niveau linguistique, dont il faut défendre l'autonomie pour s'assurer de la fiabilité de ses résultats, qui doivent posséder une cohérence interne permettant de formuler des généralisations. Ce principe concerne davantage la conscience de la frontière entre ce qui relève de la langue et de sa logique propre et ce qui n'en relève pas mais qui intervient avec elle lors de sa mise en discours et concourt à la réalisation de la communication concrète et des effets de celle-ci.

Les textes de Henri van Lier mélangent effectivement l'observation de phénomènes langagiers et de phénomènes culturels au sens anthropologique. C'est une pratique illustre et fort ancienne (que l'on songe à *L'esprit des lois* de Montesquieu, où la diversité des systèmes politiques est rattachée aux caractéristiques du climat), qui a été théorisée, dans un cadre épistémologique structuraliste, par ce qu'on appelle l'hypothèse Sapir-Whorf, qui stipule que le langage conditionne la perception du monde, qu'en passant d'une langue à une autre, ce n'est pas le même monde avec des étiquettes différentes qu'on trouve, mais bel et bien un autre monde.

L'approche de Henri van Lier partage cette vision du rapport entre langue et culture, sous la forme du corollaire qui est à la base de la discipline ethnolinguistique³, à savoir que les langues sont le reflet de la culture d'un peuple, la cristallisation de ses traits fondamentaux, et qu'on peut avoir accès à ces traits par une étude ciblée de la composante langagière.

Les résultats de ces approches sont très intéressants, mais comme la finalité de l'analyse est extérieure à la description de la langue, on conviendra qu'on fait là de l'ethnographie, de l'anthropologie ou de l'anthropogénie à partir de données linguistiques. En effet, si l'on suit ce raisonnement jusqu'à son bout, on parvient à des résultats linguistiquement contradictoires : d'une part, si telle langue sélectionnait ses unités en fonction des caractéristiques naturelles et culturelles de ses locuteurs, on devrait assister à un changement linguistique beaucoup plus rapide et profond, à une diversification très marquée entre langues différentes, voire à l'impossibilité de dire « exactement » la même chose dans une autre langue (relativisme culturel) : Henri van Lier

dit par exemple dans son texte sur le français (1A3) que ses modalisations verbales sont « rares ou absentes (non pensables, non pensées) dans beaucoup d'autres langues ».

D'autre part, le principe de l'arbitraire du signe serait anéanti par cette interrelation généralisée entre faits de société et faits de langue (déterminisme culturel). Or, il est aisé de montrer que les changements dans la société ne s'accompagnent que rarement de modifications majeures dans la langue et que c'est justement en vertu de l'arbitraire du signe que les mots et les structures syntaxiques échappent à cette instabilité⁴.

3. L'éthique est dans le jardin : morales langagières et usages sociaux

Sur bien des points, si le panorama dressé par Henri van Lier permet d'éclairer maints aspects de la langue-culture (au sens de R. Galisson) à l'aide de raccourcis linguistiques originaux, un examen plus attentif montre cependant que la réalité linguistique n'est pas aussi univoque. En effet, on peut considérer que les éléments qu'il décrit sont souvent des épiphénomènes, alors que, sous la surface, il y en a d'autres qui pourraient les contredire. Nous avons déjà mentionné la « phonie claire » et les opinions divergentes de plusieurs auteurs ; ajoutons que l'entreprise d'alphabétisation a toujours été problématique, à cause de l'instabilité du rapport entre phonèmes et graphèmes, et qu'elle s'est accompagnée d'une véritable « moralisation » de l'apprentissage de la langue, qui en est venue à s'identifier aux vertus laïques du bon citoyen (Chervel 2006), si bien que toute tentative de modification de l'orthographe est perçue comme un crime de lèse-majesté et que l'orthographe elle-même cristallise en France l'idéal de la langue correcte (aussi bien écrite qu'orale), face à laquelle tout locuteur est fautif. Les enfants interviewés par C. Blanche-Benveniste (1997), qui affirmaient mal parler « parce qu'ils parlaient avec des fautes d'orthographe », reflètent bien un sentiment partagé par une grande partie de la population. Le poids de l'institution scolaire dans la représentation de la langue et dans la création d'une « grammaire seconde⁵ », où entrent des normes syntaxiques ou textuelles promues par l'école elle-même, est indéniable.

On en retrouve la trace dans la présentation de la syntaxe de Henri van Lier (1A3), lorsqu'il parle du marquage explicite des transitions par des connecteurs, du refus de la répétition des mots et de la rime intérieure cacophonique, mais aussi du rappel du thème principal à intervalles réguliers dans un texte : ce sont les « règles » du genre de la dissertation et du commentaire composé pratiqués au collège et au lycée, pas des exigences intrinsèques de la langue, tout comme l'idée de la « licence » qui tolère que les grands auteurs enfreignent ces règles de non répétition ou de rime intérieure « à des fins oratoires ou lyriques, comme chez Pascal ».

Concernant la morphologie verbale, l'affirmation selon laquelle les modes et les temps « se distinguent fermement » doit être nuancée, car on assiste depuis plusieurs décennies à une simplification du système temporel et à une réduction significative des formes phonétiquement distinctes de subjonctif, tandis que se répand un futur analytique à côté du futur synthétique. Henri Van Lier dit aussi que la limitation du lexique, depuis le début du XVII^e siècle, a été pratiquée par *le français*. Il faut souligner que – là non plus – ce ne sont pas des exigences internes à la langue (son « génie ») qui ont motivé ce processus, mais un choix délibéré de politique linguistique portant sur le corpus, et qui dure encore aujourd'hui, sous la forme de commissions terminologiques ministérielles dont la mission est de pondérer la tendance à l'emprunt typique des technocrates et de promouvoir la néologie autochtone.

De même, si « le français ne parle pas 'ça' », c'est encore en raison d'une morale langagière, de l'intériorisation de certains tabous par la pratique langagière autorisée à partir du XVII^e siècle (Préciosité), qu'on peut retrouver dans les différentes langues de bois qui se sont succédées depuis et dont le « politiquement correct » n'est qu'un des avatars.

Parallèlement, le jeu de mots est certainement une « formation réactionnelle » du français, mais il faut souligner que, d'une part, calembours, contrepèteries et autres charades se fondent d'abord sur l'absence de correspondance entre phonèmes et graphèmes, donc sur une convention sociale (l'orthographe), alors que, d'autre part, s'agissant d'un jeu, la règle doit en être socialement partagée, ce qui en confirme le caractère foncièrement culturel (Druetta 2007).

4. Le jardin et la peinture du jardin : plus vrai que nature ? La part de la tradition et de l'idéologie dans la description de la langue

Les recherches sur la grammatisation des langues occidentales (cf. p. ex. Auroux 1992 et 1994) expliquent que le processus d'élaboration et d'objectivation de la norme a profondément modifié le rapport des locuteurs vis-à-vis de leur propre langue, qu'ils se situent à un niveau épilinguistique ou métalinguistique. Canut (2000 et 2007) a montré que les locuteurs de langues dépourvues de tradition écrite ou de tradition grammaticale ne pratiquent pas de discours épilinguistique sur le système (évaluation de leur propre langue ou de celle d'autrui, correction d'une personne qui aurait « mal » parlé), parce qu'ils ne disposent pas de discours normatif préexistant et que la langue n'est pas ressentie comme un instrument de différenciation sociale.

En France, les débuts du discours épilinguistique esthétique (la *Défense et Illustration...* de Du Bellay, 1549) coïncident avec la publication des premières grammaires écrites en français (Louis Meigret, 1550 ; Robert Estienne, 1557)⁶, ce qui prouve à quel point l'objectivation du système est une condition essentielle pour le rendre pensable, évaluable, comparable avec ceux d'autres langues. Dès lors, tout discours sur la langue, qu'on le veuille ou non, entre en relation avec cette pratique culturelle, avec sa sédimentation historique, avec le déjà-là des prédiscours qui le traversent et dont on ne peut s'abstraire (Paveau 2006 ; Paveau & Rosier 2008).

Ceci concerne évidemment aussi l'analyse de Henri van Lier, voire même le texte que je livre ici, malgré mon intention d'adopter un point de vue extérieur : l'observateur des faits linguistiques n'est jamais neutre, car il est lui aussi partie prenante de ce système sémiotique ; en outre, la langue est à la fois un système de signes objectivable, mais aussi l'instrument de sa propre description (fonction réflexive et métalinguistique).

Or, la description de Henri van Lier, qui se situe dans une perspective anthropogénique et qui garde tout son intérêt de ce point de vue, porte par ailleurs le sceau d'une culture où le discours sur la langue s'accompagne d'une évaluation sur la rationalité et la moralité des pratiques langagières, ce qui risque de fausser la compréhension que nous en avons. Il importe donc, pour le lecteur présent et futur des *Logiques de dix langues européennes*, de bien faire la part des choses et de saisir le sens de cette étude sans tomber dans le piège de vouloir la considérer à tout prix comme un essai linguistique, ce qui la réduirait à une série d'idées reçues.

On n'y trouvera peut-être pas la logique de la langue, mais à coup sûr celle de la société qui s'en sert, la présentation anthropologique de son *Volksgeist* via des éléments linguistiques évocateurs de cet usage. On y découvrira en outre une réflexion sur la place que la langue occupe dans l'élaboration de l'image de soi-même et de l'autre, dans la prise de conscience de sa manière d'interagir avec l'univers, y compris par la conceptualisation qu'on en opère par l'intermédiaire des langues naturelles, sans que cela remette en cause leur fonctionnement linguistique, qui reste fondamentalement conventionnel.

*

Notes

¹ Ainsi que de la possibilité de sélectionner certains traits pour en donner une représentation plus avantageuse. Cf. Cerquiglini 2007.
² Par ce terme, nous faisons référence aux auteurs d'un genre littéraire – celui des Remarques sur la langue française – qui s'est développé à partir du XVI^e siècle et qui a connu son apogée au XVII^e siècle (Vaugelas, bien sûr, mais aussi Bouhours, Ménage, Boisregard et bien d'autres). Ce genre continue encore aujourd'hui sous la forme de livres ainsi que de rubriques dans les journaux et magazines. Cf. le numéro 70 de la revue *La Licorne*, consacré à ce sujet.

³ On pourra se reporter à Cardona 1976 pour un aperçu général de cette discipline.

⁴ Faute de place, nous n'aborderons pas ici la distinction entre arbitraire (absolu) et motivation (relative) du signe, qui permet, dans une certaine mesure, de rendre « raisonnable » le rapport entre signifiant et signifié et, entre autres choses, de tenir un discours épilinguistique sur son rapport, en tout cas non isomorphe, avec la culture.

⁵ C. Blanche-Benveniste 1990.

⁶ La toute première grammaire française est celle de Barton (1409), publiée en Angleterre et visant essentiellement le latin.

Bibliographie

Auroux, S. 1992. *Histoire des idées linguistiques 2. Le développement de la grammaire occidentale*. Liège : Mardaga.

Auroux, S. 1994. *La révolution technologique de la grammatisation : introduction à l'histoire des sciences du langage*. Liège : Mardaga.

Blanche-Benveniste, C. 1990. « Grammaire première et grammaire seconde : l'exemple de en », *Recherches sur le français parlé* 10, pp. 51-73.

Blanche-Benveniste, C. 1997. *Approches de la langue parlée en français*. Paris-Gap : Ophrys.

Canut, C. 2000. « Subjectivité, imaginaires et fantasmes des langues : la mise en discours "épilinguistique" ». *Langage et société* 93:71-97.

Canut, C. 2007. « L'épilinguistique en question », in Siouffi G., Steuckardt A. (éd.), *Les linguistes et la norme. Aspects normatifs du discours linguistique*. Berne : Peter Lang, p. 49-72.

Cardona, G. R. 1976. *Manuale di Etnolinguistica*. Bologna : Il Mulino.

Caron, Ph. (éd). 2004. *Les Remarqueurs sur la langue française du XVI^e siècle à nos jours*. La Licorne 70.

Cerquiglini, B. 2007. *Une langue orpheline*. Paris : Minuit.

Chervel, A. 2006. *Histoire de l'enseignement du français du XVII^e au XX^e siècle*. Paris : Retz.

Druetta, R. 2007. « Quand le français s'amuse avec ses... maux : calembours, holorimes, contrepèteries et tutti quanti », *Publifarum*, n. 6 (*Bouquets pour Hélène*), http://publifarum.farum.it/ezine_articles.php?id=24

Paveau, M.-A. 2006. *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Paris : Presses Sorbonne nouvelle.

Paveau, M.-A. et Rosier, L. 2008. *La langue française. Passions et polémiques*. Paris: Vuibert .

Philippe, G. 2010. *Le français, dernière des langues. Histoire d'un procès littéraire*. Paris : PUF.

Sapir, E., Mandelbaum D. G. (ed.) 1983. *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, University of California Press.

Whorf, B. Carroll, J. B. (ed.). 1956. *Language, Thought, and Reality: Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, MIT Press.

QUAND CLAUDE HAGÈGE REJOINT HENRI VAN LIER

NELLY CARPENTIER
Université Paris Descartes

Hagège, Van Lier ?

Dans *Le français et le jardin*, Henri van Lier décrit le français comme « exceptionnellement égal. Il forme une pellicule transparente entre le locuteur et ce dont il parle... Cela va jusqu'à une certaine incorporité... Les syllabes sont toutes prononcées avec des longueurs et des impacts à peu près égaux, ce qui exclut les variations de rythme et d'intensité locales... Etant donné l'incorporité de mise, les mots analogiques, comme « hop », « vlan », « bof », sont rares et réputés vulgaires car ils viennent troubler l'égalité de la diction et de l'idéation par le mime du corps vocal voire du corps entier. »

Reportons-nous en 1776 et découvrons, grâce à Claude Hagège (2000), cette précieuse citation du Piémontais Carraccioli qui, dans *L'Europe française*, publiée à Turin, écrit : « Il faut revenir à la langue française quand on veut converser : moins diffuse que toute autre, moins difficile à prononcer, elle n'exige ni une abondance de mots ni des efforts de gosier pour donner du corps aux pensées ». Voilà un bien étonnant précurseur de Van Lier et de sa « moquette verbale du français ».

Nous sommes bien loin d'avoir lu les nombreux livres de Claude Hagège, nous avons cependant noté une autre formule vanlierienne dans *La structure des langues*. Hagège (2001, 1984 : 115) y évoque « la richesse tonale de langues parlées dans de vastes régions plates où les modulations de la voix portent loin ».

Hagège, le français et l'anglais

Au-delà de ces exemples, nous n'avions pas perdu l'espoir de découvrir d'autres recherches de Claude Hagège coïncidant avec celles de Van Lier. Nous manquions de foi, incapable de pressentir le miracle qui s'est produit, début 2012. Claude Hagège publie *Contre la pensée unique* dont le chapitre 5 s'intitule : « Le français et l'anglais : deux langues, deux univers ». Nous sommes là bien proche de Van Lier et de ses « destins-partis d'existence ». D'ailleurs, comme Van Lier, Claude Hagège (2012 : 59, 165) se réclame clairement de l'hypothèse Humboldt-Sapir-Whorf en rappelant avec Mounin (1963 : 45-46), la présence de positions voisines chez L. Hjelmslev, K. Vossler, J. Trier, C. Bally, S. Ullmann et divers philosophes comme E. Cassirer. Hagège cite également A. Martinet (1960 : 25) définissant la langue comme « instrument de communication avec lequel l'expérience humaine s'organise différemment selon chaque communauté ».

Comment le miracle a-t-il pu se produire ? Il nous semble objectif de l'interpréter en raison du combat que mène Hagège pour la pluralité des langues. Il n'accepte pas que, pour des raisons seulement géopolitiques, une langue prenne une telle place, qu'elle puisse devenir, par là même, un inconvénient possible (ou déjà réel) pour les autres langues mais aussi d'ailleurs pour elle-même comme le signale fort justement Jacques Cortès (2011).

Si Meschonnic (1997) fut irrité par le discours convenu et répété de la clarté du français, Hagège, lui, est irrité par le discours convenu et répété de la facilité, de la simplicité, de la concrétude, de l'objectivité, de la clarté de l'anglais. Il souhaite que nous y regardions de plus près.

« L'orthographe, la phonétique... »

Par exemple, l'orthographe du français est réputée difficile, pourtant : « celle de l'anglais peut être considérée comme une des plus ardues qui soit ». En français, « 36 phonèmes sont notés par 190 graphèmes ». Par contre, « il faut 1120 graphèmes pour noter les 62 phonèmes de l'anglais ».

Hagège note que si « la dyslexie handicape très peu les Italiens, beaucoup plus les Français, elle est un vrai fléau pour les Anglo-saxons. Il cite de nombreuses difficultés : les cinq prononciations différentes de ce qui s'écrit « ou », les cinq prononciations de « u » (*full, dull, use, busy, buy*), les six prononciations de « ea » (*heart, heard, tear* (déchirer), *tear* (larme), *measles, Reading* (ville du Berkshire) ; enfin les huit prononciations de « o » (*do, show, ogle, one, sword, women, shovel, worse*). Il poursuit, non sans humour : « je n'insisterai pas sur la phonétique puisqu'il est largement reconnu que la prononciation de l'anglais est une des plus difficiles qui soit. »

La polysémie de l'anglais

Qu'est-ce qui peut faire qu'une langue est plus simple qu'une autre, tout en rendant des services comparables ? Il y a bien des réponses à cette question. Regardons ici du côté de l'organisation sémantique, monde déjà considérable pour ne pas dire plus ! Deux difficultés opposées se présentent déjà. Si j'ai un très grand nombre de mots, la langue sera peut-être précise mais l'abondance de ce vocabulaire ne rendra pas son maniement et son acquisition faciles. Inversement, une réduction des mots pourrait présenter un intérêt mais avec le grave inconvénient bien connu de la polysémie.

Claude Hagège pense retrouver celle-ci de façon importante en anglais. Il cite : « le fameux *manager* qui veut dire soit « directeur », soit « président », soit « gérant », soit « organisateur »... Ou encore « Le mot *coach* très à la mode ... qui désigne, selon la situation, un entraîneur, un guide, un moniteur, un maître ». Claude Hagège est heureux que, pour sa part, le français, distingue « langagier » et « linguistique » et aussi « globalisation » et « mondialisation ».

Mots pleins et mots-outils, l'implicite et l'explicite

Toujours au plan de cette difficulté à s'assurer des moyens du sens, Hagège note « la tendance anglaise à présenter en succession des noms qui ne sont pas liés entre eux par des mots-outils ». Il donne l'exemple de *Supplementary Staff Test*, suite nominale qui n'indique pas par elle-même s'il s'agit d'une « épreuve supplémentaire pour le recrutement du personnel » ou d'une « épreuve pour le recrutement de personnel supplémentaire ». Il poursuit « la tendance de l'anglais à mettre les mots en série sans ligatures est particulièrement forte dans les manchettes et titres de journaux ». D'après Vinay et Darbelnet (1977 : 169), il cite : « *Port to get new grain facilities* » qui

requiert « un titre français beaucoup long explicitant le sens », soit « De nouvelles installations sont prévues pour la Manutention des grains dans le port [de Montréal] ».

La relative suspension, voire suppression, des mots-outils concerne aussi les démonstratifs que le français préfère souvent remplacer par les noms eux-mêmes. Ainsi : « *this has radically changed the situation* » donne en français compréhensible : « cette initiative [mesure] du président change la situation du tout au tout ».

Autre exemple d'explicitation nécessaire en passant de l'anglais au français. Le titre du « roman de H.G. Wells *The Time Machine* ne fait pas sens quand il est traduit littéralement... Il y faut quelques mots d'explicitation donnant, par exemple « La machine à mesurer le temps ».

Un discours et plus ou moins de « charnières »

Hagège note que, pour certains auteurs : « la différence fondamentale se trouve dans le fait que l'anglais favorise plutôt le temps du réel, et le français le temps de l'entendement ». Il cite de nouveau Vinay et Darbelnet (1977 : 222-223) : « Le français, tout au moins dans la langue littéraire, philosophique, scientifique et juridique, affectionne les articulations, et se passe difficilement des précisions qu'elles peuvent apporter dans le déroulement de la pensée. L'anglais, au contraire, même dans ses formes classiques, fait beaucoup moins appel aux articulations explicites, donc laisse au lecteur le soin de suppléer lui-même les articulations qui s'imposent... ». Ils insistent : « traduire du français articulé en anglais, c'est se résigner à laisser les charnières implicites dans une large mesure... Inversement, la traduction vers le français oblige le traducteur à expliciter les charnières zéro du texte anglais ».

Claude Hagège s'interroge sur l'origine historique d'un tel phénomène. Pour lui, « la prose française possède plus que la prose anglaise une tendance oratoire, peut être héritée des modèles grec et latin ; elle utilise largement les charnières comme « *et, donc, cependant* », mais aussi celles qui rappellent un passage précédent comme – « *ainsi que nous l'avons dit plus haut* » – qui annonce un développement subséquent, comme « *Passons maintenant aux causes de ces événements* ». Hagège met aussi en évidence deux expressions sans cesse employées en français, dont les dictionnaires ne fournissent pas d'équivalents anglais adéquats. Il s'agit de « *en effet* » et de « *d'ailleurs* ». Il en cherche l'équivalent dans une douzaine de langues et n'en trouve pas d'exact sauf peut être dans le « *luso-brésilien* avec son « aliás ».

Des actions vues comme générales ou comme particulières...

Hagège conclut : « ce moindre souci, en anglais, des charnières et des articulations... relève de la même tendance que l'habitude de rendre la multiplicité du concret et relève également de la même tendance que la très forte précision des mots qui dépeignent des actions concrètes comme les mouvements dans l'espace ». Il précise : « pour des actions que le français désigne par des verbes de sens général, l'anglais tend fortement à utiliser des verbes au sens très concret ». Il insiste : « l'anglais tend beaucoup plus que le français à rendre et dépeindre la multiplicité concrète du réel. C'est là une caractéristique ancienne qui vient des mots du fonds saxon ». Il note à cet égard que les différents types de marche, les manières de frapper, de décrire les bruits dûs aux chutes des objets bénéficient d'une richesse remarquable de notations. Par exemple, les termes de la langue anglaise : « *walk, ride, drive, sail* » seront utilisés afin d'évoquer ce que, dans la langue française, on nommera « promenade à pied, à cheval ou à bicyclette, en voiture, en bateau ». La langue anglaise n'éprouvera pas le besoin d'organiser ces expériences sous le terme générique de « promenade » comme le fait la langue française.

On peut avoir l'impression surtout si on est un locuteur français que le terme générique de « promenade » met de l'ordre dans l'expérience. C'est tout relatif et certainement subjectif. D'ailleurs, l'expérience est aussi désordre. Qui plus est le français commence vite à s'égarer dans son organisation puisqu'il tombe dans la polysémie d'une promenade signifiant l'action d'un promeneur et d'une autre promenade désignant le lieu où elle s'effectue. Or, justement, ce dernier sens, plus concret, spatial, est moins ignoré de la langue anglaise que le premier. « Ordre, désordre » ; « explicite, implicite » ; « général, particulier » sont des antagonismes adaptatifs à l'œuvre dans toutes les langues. Les choix cependant peuvent différer sur un point ou sur un autre.

Il traverse ou il nage... les deux, mon « général » !

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre l'exemple tiré de Vinay et Darbelnet (1977 : 58) auquel se réfère Henri van Lier. Là où le locuteur français « traverse la rivière à la nage », le locuteur anglais nage à travers la rivière (*'swims across the river'*) : ce sont deux ontologies. Claude Hagège (2012 : 160-164) reprend le même exemple (« *He swam across the river* »). Il écrit : « En anglais, c'est le verbe (« *swam* ») qui exprime le « moyen » [concret, effectif] du mouvement et c'est le complément circonstanciel, marqué par une préposition (« *across the river* ») qui exprime le « résultat obtenu » correspondant à l'intention de l'acteur. Les deux langues disent la même chose mais pas de la même manière. En effet, c'est l'intention, avec son résultat, la traversée qui, en français, est exprimée par le verbe ; tandis que le moyen concret vient après, sous la forme d'un « complément circonstanciel » : à la nage.

Claude Hagège donne en allemand deux exemples pareillement éclairants : « *der Vogel fliegt aus dem gebüsch heraus* » et « *das Schiff segelt in den Hafen hinein* » qui sont à traduire par : « l'oiseau sort du buisson » et « le navire entre dans le port ».

Au zoo de San Diego en Californie

Claude Hagège (2012 : 158) se fait une joie de nous faire part de l'observation faite par D. I. Slobin (2006 : 59-60) d'un écriteau lisible à l'entrée du Parc des animaux sauvages du Zoo de San Diego (Californie) et sur lequel on peut lire :

DO NOT TREAD, MOSEY, HOP, TRAMPLE, STEP, PLOT,
TIPTOE, TROT, TRAIPE, MEANDER, CREEP, PRANCE,
AMBLE, JOB, TRUDGE, MARC, STOMP, TODDLE, JUMP,
STUMBLE, TROD, SPRING OR WALK ON THE PLANTS »

Une telle prolifération d'injonctions ne peut être nécessaire que pour quelqu'un qui risquerait de penser que tout ce qui n'est pas strictement interdit est permis. Dans ces conditions, une morale publique se doit d'explicitement en détail tout ce qui n'est pas autorisé. Hagège tente de nous donner « une traduction en français, dans la mesure où elle est vraiment envisageable, ce serait quelque chose comme » :

Interdire... précisément, très précisément

« Il est interdit de marcher sur les plantes, que ce soit au pas, en filant, en sautillant, en piétinant, à petits pas, en marquant des repères (ou d'un pas de comploteur), sur la pointe des pieds, au trot, en trainant les pieds, en serpentant, en rampant (ou furtivement), en caracolant, d'un pas tranquille (ou en allant l'amble), en s'affairant, en clopinant, d'un pas cadencé, en trépigant, en trotinant, en sautant, en chancelant, à pas légers, en bondissant ou au pas de marche. »

On remarquera qu'étant donné la brièveté des termes employés par l'anglais, l'écríteau reste relativement lisible. Il n'en va plus de même en français dans la mesure même où la longueur du texte est triplée. Indépendamment de cela, la langue française peut donner l'impression qu'elle fait confiance à son locuteur pour comprendre que c'est toute forme de marche qui est interdite. On rejoint effectivement là une réelle abstraction qui peut s'exprimer en seulement deux mots : « pelouse interdite ».

Par contre, si l'expérience est vue du côté de sa concrétude, il est peut être bon de préciser le détail des actions interdites. Faute de quoi elles pourraient être accomplies sous le prétexte qu'elles n'ont pas été interdites en tant que telles. Comment un seul mot pourrait-il prétendre pouvoir nommer à lui seul toutes ces actions ?

Taine et Gide, de la couleur et du dessin, en anglais et en français

Claude Hagège rapproche nombre d'orientations de la langue anglaise. Citons-le encore : « Ce moindre souci, en anglais, des charnières et des articulations... relève de la même tendance que l'habitude de rendre la multiplicité du concret et relève également de la même tendance que la très forte précision des mots qui dépeignent des actions concrètes comme les mouvements dans l'espace... Dans les deux cas, s'opposent une langue, l'anglais qui fait prévaloir le concret et son observation détaillée et une autre, le français, qui généralise à partir des cas particuliers et s'attache aux articulations logiques ».

Claude Hagège éprouve un réel plaisir, et nous avec lui, à trouver chez Vinay et Darbelnet (1977 : 59) les belles observations métaphoriques de Taine et de Gide. Taine écrit : « Traduire en français une phrase anglaise, c'est copier au crayon gris une figure en couleur ». Réduisant ainsi les aspects et la qualité des choses, l'esprit français aboutit à des idées générales, c'est-à-dire simples, qu'il aligne dans un ordre simplifié, celui de la logique. De son côté, dans une *Lettre sur le langage*, publiée dans *Amérique française* de novembre 1941, Gide écrit : « Il est du génie de notre langue de faire prévaloir le dessin sur la couleur ».

Adam Smith : division du travail, richesse des actions et de leurs verbes

A la jonction de ces observations et de ces réflexions, nous n'avons pas manqué d'être frappée par un texte classique mais oublié d'Adam Smith (1999, 1776). Il nous est apparu, dans une perspective vanliérienne, comme essayant de suivre un lien exigeant entre technique et langage. Dans ce texte, il est question de la division du travail et celle-ci découpe l'expérience en une multitude d'actions et de verbes pour la signifier. Pourtant, il ne s'agit là que de simples épingles : « Un ouvrier *tire le fil à la bobille*, un autre le *dresse*, un troisième *coupe* la dressée, un quatrième *empointe*, un cinquième est employé à *émoudre* le bout qui doit recevoir la tête. Cette tête est elle-même l'objet de deux ou trois opérations séparées : la *frapper* est une besogne particulière ; *blanchir* les épingles en est une autre ; c'est même une activité distincte et séparée que de *piquer* les papiers et d'y *bouter* les épingles... dix-huit opérations distinctes ou environ... »

Un retrait des territoires palestiniens qui diffère en anglais et en français

Dans tout ce chapitre, Claude Hagège n'oublie pas son intention qui est de combattre toute tentative de suprématie exercée consciemment ou inconsciemment à partir de l'anglais. De ce fait, il entend ne pas occulter deux exemples dans lesquels son emploi a révélé des insuffisances importantes voire tragiques.

Dans la question des préjugés concernant l'interprétation du sens des langues, il ne faut jamais oublier non plus le rôle que peuvent jouer les stratégies impliquées dans tel ou tel contexte. Une langue peut offrir plus ou moins de facilité à telle ou telle stratégie intéressée.

Claude Hagège en donne un exemple saisissant en ce qui concerne « la morphologie des groupes nominaux à propos de l'article ». La différence qu'il y a sur ce point entre l'anglais et le français met la précision au compte du français et l'ambiguïté au compte de l'anglais. Ainsi, « La résolution 242 de l'ONU en novembre 1967, à la suite de la guerre des Six-Jours et de la conquête israélienne de plusieurs territoires arabes, possède deux versions, une anglaise et une française. La version anglaise recommande le « *withdrawal of Israel Armed forces from territories occupied in the recent conflict* ». Hagège précise la différence des deux langues : « dans la version française, la syntaxe postule que l'équivalent « territoires » soit employé soit en un sens partitif auquel il sera précédé de « de », soit en un sens défini auquel il sera précédé de « des ».

On peut comprendre que la version française qui parle du « retrait des forces armées israéliennes des territoires occupés dans le récent conflit », soit celle qui doit faire autorité du point de vue des Pays arabes, alors que la version anglaise est celle que retient l'Etat hébreu puisqu'elle permet de considérer que l'ONU recommande un retrait des forces israéliennes, non de la totalité mais d'une partie des territoires ». En anglais, l'ambiguïté n'est pas levée puisque le terme « *territories* » peut être interprété « comme indéfini, c'est à dire partitif, ou comme défini même en l'absence de l'article *the*, qui n'est pas indispensable en anglais, s'agissant d'un mot traité comme un pluriel abstrait. »

« *Turn left, right now* » : l'interprétation tragique du 29 décembre 1972

Dans les nombreuses pages qu'il consacre à toutes ces questions, Claude Hagège n'a pas voulu occulter, à côté de l'exemple israélien précité, les conséquences graves qui peuvent résulter des particularités d'une langue. Il s'agit d'un accident tragique rapporté par S. Cushing (1977) : « Un avion de la Compagnie *Eastern Airways* s'écrasa le 29 décembre 1972, dans les Everglades, célèbre région subtropicale occupant tout le sud de la Floride et couverte d'épais marécages. La région bénéficie d'une série policière télévisuelle que certains connaissent. L'accident « causa la mort de la totalité des passagers et de l'équipage, la tour de contrôle avait ordonné : « *Turn left, right now* », c'est-à-dire « *Tournez à gauche, immédiatement !* ». Cet ordre d'une extrême urgence paraissait simple et clair. Il faut comprendre en effet que la signification « immédiatement » recouvre « juste maintenant », « exactement maintenant », « strictement maintenant ».

Or le pilote qui n'est pas un locuteur anglais a, lui, compris que la seconde expression annulait la première. Il a donc traduit : « *Tournez à gauche, à droite maintenant* ». Il ne s'agit pas de démontrer qu'avec une telle ambiguïté, l'anglais ne peut pas prétendre au rang de *lingua franca* internationale. Aucune langue ne le peut ! Il s'agit simplement d'indiquer qu'à croire en un rôle universel possible de l'anglais on en viendrait à légitimer ses ambiguïtés stratégiques, comme dans le cas de la résolution de l'ONU de novembre 1967, ou ses conséquences tragiques, comme dans le cas de cet accident d'avion dans les Everglades.

Claude Hagège s'impose de rechercher des exemples de « langues dans lesquelles un même mot s'emploie, en même temps dans le sens de « (à) droite », et dans celui de « tout de suite », en combinaison avec un adverbe de temps signifiant « maintenant ». Il conclut : « on n'en trouve aucune, parmi les plus connues et les plus parlées du monde... ». En l'absence du contexte, il y a de fait « une ambiguïté inhérente au mot anglais « *right* ». Elle est la « source essentielle de l'échec de communication ». Hagège ne veut pas occulter le problème : « Cette ambiguïté

propre à l'anglais est un des facteurs qui rendent très surprenante l'imposition d'une telle langue comme langue véhiculaire à l'échelle mondiale, et plus encore dans les situations où la sécurité est un impératif absolu comme les vols aériens ». Claude Hagège trouve légitime de s'indigner car, en ce qui concerne ces données tragiques, on dispose de nombreux renseignements « dans l'ouvrage de Cushing (1977), vite connu des milieux aéronautiques ». Pourtant, « les organisations internationales ayant pour charge d'améliorer les procédures de contrôle aérien et d'accroître ainsi la sécurité des vols... n'ont tenu aucun compte de ces données, et refusèrent de remettre en question le règne de l'anglais dans l'aviation ».

Le différentiel des langues, oui, le préjugé, non !

L'ambiguïté géopolitique intéressée ou l'ambiguïté tragique, dont nous venons de traiter en ce qui concerne l'anglais, pourraient d'une façon générale se retrouver, sous diverses formes, dans d'autres langues. Il est certes nécessaire de comprendre les bifurcations qu'opère une langue à l'intérieur d'elle-même et les bifurcations qui se font entre langues. Le préjugé ne commence qu'avec la généralisation abusive que l'on peut faire de telle ou telle modalité particulière d'expression dans une langue. Le plus souvent, pour la mettre dans une perspective valorisante ou dévalorisante. Toute langue est complexe en ce sens qu'elle charrie toutes sortes d'intentions différentes, opposées, et même contradictoires provenant d'interlocuteurs multiples dans l'espace et dans le temps. Ni le français, ni l'anglais, ni aucune langue ne peuvent ignorer qu'il y a, dans la réalité, à la fois des intentions, des finalités et des moyens. Inutile de tenter de prendre en défaut une langue ou une culture sur un déficit de logique. C'est là que réside le préjugé. Par contre, la peur du préjugé ne doit pas non plus nous faire méconnaître la différence. L'organisation de l'expérience peut se faire tout aussi bien de plusieurs manières. On se fourvoierait et on se paralyserait quant à la capacité de traiter des différences entre langues si l'on généralisait telle orientation d'une langue à l'ensemble des domaines qu'elle investit. Par exemple, ce n'est pas parce que l'écrêteau de San Diego est explicite que tout le sera, systématiquement, dans la langue anglaise, on l'a bien vu.

« La construction antagoniste des langues : synchronie et diachronie »

Toute langue est devant un ensemble de dilemmes qui l'engagent dans des oscillations, qu'il lui faut réduire en partie. Pourquoi le locuteur serait-il explicite avec sa famille et ses amis qui peuvent comprendre ses allusions puisqu'ils partagent son contexte de vie ? Pourquoi le locuteur serait-il implicite avec un étranger ignorant tout du pays dans lequel il arrive ? Il serait sûr de ne pas être compris. Toute langue doit faire face à un grand nombre d'« antagonismes adaptatifs » de ce genre. Elle peut souhaiter faire correspondre un terme précis à une réalité précise. Dans ce cas, son vocabulaire risque de s'étendre et de compromettre ainsi des possibilités d'apprentissage, de mémorisation, d'usage. Mais, nous l'avons vu, si elle réduit son vocabulaire, elle risque alors la polysémie.

Il y a, de fait, une « construction antagoniste » de toute langue entre soi, le monde et les autres. Une double vérité minimale s'impose à l'analyse des langues. Elles relèvent de logiques adaptatives synchroniques aux résultats variables. Elles dépendent aussi de circonstances diachroniques, et même géohistoriques, fort diverses. Or, synchronies et diachronies ne cessent d'interférer dans leurs genèses et dans leurs usages. C'est au détour des analyses insuffisantes de cette complexité que les préjugés fleurissent. On l'a bien vu, la langue anglaise tantôt se sert de mots qui veulent dire plusieurs choses, tantôt préfère utiliser une abondance de termes. Il en va de même pour toute langue. Il ne faut pas pour autant se décourager de ces variations et renoncer à comprendre.

C'est là qu'Henri Van Lier nous demande un effort de plus pour découvrir les « destins-partis d'existence » eux-mêmes complexes et variables qui interviennent dans les genèses et les usages des langues. Les acteurs humains, les locuteurs, vivent dans des contextes divers et, de plus, ils ont la liberté d'y réagir diversement. Tout cela est compliqué parce qu'ils ne sont pas seuls, ils sont tributaires d'un ensemble humain dans lequel ils interagissent au travers de toutes sortes d'actions, d'activités et d'organisations (Demorgon, 2010a).

Contre la pensée unique : pour une « relation féconde des cultures »

Même si, en l'occurrence, l'anglais peut, et même doit, être légitimement critiqué, cela ne devrait pas conduire à se tromper sur les intentions de Claude Hagège. Il souligne en conclusion du chapitre : « Comme on a pu le voir, il ne s'est pas agi de considérer la situation en termes de jugements de valeurs. De l'anglais et du français, il n'est pas question de déclarer que l'un soit supérieur à l'autre... la différence entre l'anglais et le français, de même que celle qui existe entre l'anglais et tout autre langue, est une donnée fondamentale de la relation féconde des cultures. Cette relation met en présence, dans une large mesure, des grilles d'interprétation, de découpage et de mise en mots de l'univers... faisant apparaître des différences souvent profondes, qui peuvent, en élargissant le débat, être tenues pour des différences de pensée... On a donc quelques fondements à ne pas exclure que le monde puisse aujourd'hui être exposé à un risque de ce qu'il faut bien appeler une pensée unique ».

Bibliographie

- Cortès, J. 2011, « Entre Gerfaut et Germinal – *Le GERFLINT* » – in Borg S. et Pochat L., *Jacques Cortès, linguiste, Didacticien et Humaniste. Textes et documents*, pp. 201-214.
- Cushing, S. 1977. *Fatal Words : Communication Clashes and Plane Crashes*, University of Chicago Press.
- Demorgon, J. 2010, *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*. Paris : Economica.
- Hagège, C. 2011. *Contre la pensée unique*. Paris : Odile Jacob.
- Hagège, C. 2001 (1984). *La structure des langues*, Paris : PUF.
- Hagège, C. 2000. *Le souffle de la langue, Voies et destins des parlers d'Europe*. Paris : O. Jacob.
- Martinet, A. 1960. *Éléments de linguistique générale*, Paris : Armand Colin.
- Meschonnic, H. 1997, 2001. *De la langue française, essai sur une clarté obscure*. Paris : Hachette Pluriel.
- Mounin, G. 1963. *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard.
- Slobin, D. I. 2006. « What makes manner of motion salient », in M. Hickmann, S. Robert (eds), *Linguistic Systems and Cognitive Categories*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, « Typological Studies in Language », vol. 66, p. 59-81.
- Smith, A. 1990 (1776). *La Richesse des nations*, 2 tomes. Paris : Gallimard ; cité in Dufour D.-R., *L'individu qui vient... après le libéralisme*. Paris : Denoël, 2011, p. 186.
- Vinay, J.-P., Darbelnet, J. 1977. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris : Didier.

« L'italien et l'estrade » - FAIRE SE RENCONTRER LES LANGUES

MADDALENA DE CARLO

Università di Cassino e del Lazio Meridionale, Italie

C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet

Emile Benveniste

Langue, miroir de l'âme?

Le caractère unique du langage humain explique sans doute la fascination qu'il a exercé au cours des siècles, avant même de l'exercer sur les linguistes, les psychologues, les philosophes, les poètes, les hommes de sciences, les politiciens et les religieux : "Dans la vaste variété des systèmes de communication des autres animaux, il n'existe rien de comparable au langage humain ; il est ainsi le constant prétexte – le dernier peut-être – pour notre arrogance anthropocentrique"¹ (Yang, 2007: 2)². Les langues naturelles, réalisations observables de cette habileté, jouissent elles aussi d'une attention spéciale qui les relie à d'autres prérogatives humaines : la pensée, la culture, l'identité sociale et individuelle. On arrive même à rêver d'un retour aux origines, de la *confusio linguarum* à la langue d'Adam, à cette langue parfaite dans laquelle et par laquelle Dieu distingua le chaos du cosmos. (Eco, 1993)³

Difficile donc d'accepter, d'un point de vue biologique, que le langage soit un résultat de l'évolution au même titre que la stature verticale ou le pouce opposable⁴ ; et d'un point de vue proprement linguistique, qu'il n'existe aucun rapport de nécessité entre les langues et les mondes qu'elles racontent.

Ainsi Van Lier, dans son interprétation de la genèse de l'espèce humaine⁵ met-il en garde ses lecteurs : "Dans la lecture des chapitres des anthropologies locales qui vont suivre, il faudra toujours présupposer cette « linguistique anthropogénique », laquelle ne croit nullement à « l'arbitraire du signe » de Saussure. Ni à la traductibilité universelle adéquate des langues l'une dans l'autre de Jakobson. Ni à la permutabilité axiomatique de l'Expression et du Contenu de Hjelmslev. Ni à la syntaxe cartésienne universelle de Chomsky, et moins encore à son innéisme langagier. Par contre, elle envisage le langage comme une « pratique *phonosémique* » réalisant le destin-parti d'existence des individus et des groupes, c'est-à-dire leurs topologies, leurs cybernétiques, leurs logico-sémiotiques, leurs présentivités (la pondération qu'il pratiquent entre fonctionnements et présence-absence)".

Une vision poétique et englobante de la nature des langues exprimée de façon admirable, pour la beauté du style, pour la richesse des références culturelles, pour la finesse des arguments, pour le

génie des associations, pour la passion que les langues suscitent, par un homme d'extraordinaire culture, dont la production s'étend de la philosophie, à l'architecture, la photographie, la linguistique, la littérature, la biologie, la psychologie.

On pourrait cependant observer que de tels propos rappellent ces conceptions romantiques des langues qui ont permis de créer et justifier le monolinguisme radical de certains pays européens au XIX^e siècle, exposé dans la formule « une langue, un peuple, une nation ». Klinkenberg (2008) dénonce les dangers de ces conceptions inspirées de Herder, selon lesquelles chaque culture nationale, unique et incomparable aux autres, rendrait compte - autant que sa langue - du "génie" et de l'âme d'un peuple : "La langue apparaît ainsi comme une des grandes pourvoyeuses d'identités. [...] A partir de ce moment, on voit fréquemment les cultures faire de leur langue la synecdoque d'elles-mêmes ; elles la dotent d'une haute valeur émotionnelle, de sorte qu'elle suscite des sentiments d'allégeance ou de fidélité comparables à ceux que peuvent susciter la foi religieuse, le lien familial ou l'engagement politique. [...] Il est dès lors compréhensible qu'elle déclenche les passions et les guerres". (2008: 143-44)⁶

En effet, s'il est tout à fait évident, qu'une langue déterminée exprime les contenus de la pensée d'une culture particulière, il n'y a aucune nécessité qui lie telle culture particulière à telle langue en particulier et à elle seule. Chaque langue exprime la culture de la société qui la parle, non pas selon un lien de nécessité, mais précisément parce que dans chaque langue il est possible d'exprimer n'importe quel contenu mental ou culturel : dans chaque système linguistique il existe une *universalité* potentielle qui consiste à réussir à associer à des structures morphologiques particulières n'importe quel contenu sémantique ; ce sont les facteurs historiques, politiques ou culturels, externes au système linguistique qui déterminent les conditions qui font que de nouveaux contenus sémantiques s'associent aux structures grammaticales d'une langue donnée.

Charaudeau (2009), reconnaît que « le langage est au cœur de la construction aussi bien individuelle que collective du sujet, - et ce dans trois domaines d'activité de l'humain :

- le domaine de la *socialisation* des individus dans la mesure où c'est à travers le langage que s'instaure la relation de soi à l'autre, et que se crée le lien social ;
- le domaine de la *pensée* dans la mesure où c'est par, et à travers, le langage que nous conceptualisons, c'est-à-dire que nous arrachons le monde à sa réalité empirique pour le faire signifier ;
- le domaine des *valeurs* dans la mesure où celles-ci ont besoin d'être parlées pour exister et que, ce faisant, les actes de langage qui en sont les porteurs sont ce qui donne sens à notre action ».

Charaudeau établit aussi un autre genre de lien : celui entre discours (usages) et culture. Ce qui expliquerait le fait que des cultures très différentes, dans différentes régions du monde, aient pu s'exprimer au moyen de la même langue. C'est donc le discours qui témoigne des spécificités culturelles et non pas la langue : « C'est que la pensée s'informe dans du discours, et le discours, c'est la langue mise en scène socialement, selon les habitudes culturelles du groupe auquel appartient celui qui parle ».

Or, la logique des langues de Van Lier constitue une heureuse tentative d'interpréter certaines caractéristiques de ce « destin-parti d'existence des individus et des groupes » sous les deux angles de l'histoire interne et externe d'une langue, évitant ainsi le risque d'essentialisme. Dans le conflit entre nécessité et arbitraire, cette histoire peut justement constituer un facteur de contrainte et expliquer ces « consonances culturelles », qui mettent en relation les traits linguistiques avec des traits culturels, sans pour autant prétendre à un consubstantialisme entre expression linguistique et sentiments, postures et visions du monde de ses locuteurs.

Deux caractéristiques de l'italien

La musicalité

Je prendrai alors en considération deux caractéristiques de l'italien interprétées par Van Lier. Un premier aspect concerne la musicalité supposée de l'italien. Yaguello dans son *Catalogue des idées reçues sur les langues* rappelle que des critères idéologiques peuvent guider le jugements exprimés sur les langues, ce qui explique le fait que les Français, ainsi que les Italiens d'ailleurs, trouvent que l'allemand est une langue « dure » et désagréable à entendre, car associée plutôt aux officiers des SS qu'à Goethe et à Hölderlin, de même que les Wolofs considèrent l'arabe beau et musical, sans doute pour le fait que c'est la langue du Coran. D'autre part, la linguiste spécifie aussi que « l'oreille effectuerait un tri entre les sons qui semblent relever de la musique et ceux qui relèvent du bruit. Les voyelles sont plus musicales que les consonnes, et, parmi les consonnes, les occlusives sont les moins musicales ».

Pour cette raison, « en ce qui concerne la langue et le chant, on a souvent proposé l'italien parlé dans la région de la Toscane, comme la langue la plus facile et la plus parfaite pour le chant mélodique: toutes les voyelles sont ouvertes et ceci en abondance, il n'y a aucune diphtongue au sens pur du terme ou triphongue ». (Herboly, 2001: 11)⁸ D'autres raisons justifieraient ce parti pris sur l'italien. Le linguiste italien De Mauro, reconstruisant l'histoire de notre langue, se prononce sur la valeur de l'idiomatologie⁹ (l'évaluation globale d'un système linguistique) qui s'étant libérée, à la suite du structuralisme, de l'impressionnisme et de l'approximation précédents, a pu analyser et définir les caractéristiques des langues selon une typologie interne. Ainsi tout en rappelant que la musicalité de l'italien « est un lieu commun international », De Mauro constate son fond de vérité : « En conséquence de sa proximité du latin, l'italien a gardé, à la différence du français et de l'espagnol, la distinction en syllabes de différent poids rythmique (ouvertes et fermées) ainsi que la distinction entre mots ayant l'accent tonique avant l'antépénultième syllabe, sur l'avant dernière et sur la dernière syllabe. Tout cela donne au rythme du discours italien une variabilité désormais effacée en français ou en espagnol, de laquelle peut dériver l'impression de variabilité musicale qu'on perçoit en présence de l'italien » (1991: 318).¹⁰

Le faux brillant¹¹

Si Van Lier parle de verbosité et de théâtralité de l'italien, des jugements tels que langue artificielle (« langue d'art »), « loin du droit et du bon sens » datent de plusieurs siècles. De Mauro explique de nouveau...ces jugements en termes historiques : « L'impression d'artificialité peut être comprise si on se réfère aux façons dont l'italien a été employé au cours des siècles et déjà à partir du XVI^e siècle. Ces façons pouvaient être considérées comme non naturelles dans le sens que la langue commune, loin de se présenter comme un point de repère populaire et naturel pour l'écrivain et éventuellement pour le locuteur, se présentait comme un but à atteindre avec beaucoup d'effort ». (*ib.* : 319)

L'Italie linguistique, comme le rappelle Bruni est une invention de Dante¹² (*De vulgari eloquentia*), qui dans la recherche d'une langue italienne vulgaire (littéraire surtout), fait converger dans la langue du *si*, le toscan, le bolonais contemporain et le méridional de l'école sicilienne. Ce « vulgaire » littéraire devait se détacher de l'infinité de dialectes qui caractérisait le paysage linguistique italien¹³, perdre sa municipalité et se faire langue « *aulica* » et « *curiale* ». L'*aula* étant cet espace réel où l'empereur accueille les hommes les plus cultivés et la *curia* représentant cette entité où l'on administre la *res publica* avec justice et équité, de même que les poètes devaient administrer avec discernement et sagesse la langue vulgaire.

Mais cet idéal linguistique que Dante élabore pendant son exil, ne trouvera pas en Italie (un pays où le pouvoir central a toujours du mal à être reconnu) de support politique : « *l'aula* et la *curia* entendues dans un sens idéal et non institutionnel signifient entendre la langue comme le résultat de l'inventivité et de la créativité confiées à des personnes qui n'appartiennent pas à des organismes politiques ou étatiques. [...] C'est une position de faiblesse mais aussi de liberté et légèreté: deux forces immatérielles qui ont accompagné presque sans exception, l'italien, au cours de toute sa vie et des mutations historiques » (Bruni, 2010 : 82)

Au XVI^{ème} siècle, en continuité avec la pensée de Dante, le vénitien Pietro Bembo³⁴, dans son ouvrage *Prose della volgar lingua* (1525)³⁵ recommande à tous ceux qui veulent écrire un italien « vago » et « gentile », d'étudier les textes des grands écrivains toscans du XIV^{ème} siècle (les trois couronnes Dante, Pétrarque, Boccace) suivant la même méthode utilisée pour l'étude des classiques. Car, une langue, pour être considérée comme telle, doit avoir des écrivains et non des locuteurs « non si può dire che sia veramente lingua alcuna favella che non ha scrittori ». Le toscan pris à modèle, n'est donc pas celui du *marché* ou de la *maison*, qui au cours des siècles s'était éloigné de sa source, mais le florentin littéraire des siècles précédents. Cette conception de la langue, qui sera diffusée dans la péninsule et dans toute l'Europe cultivée, confère à l'italien littéraire, mais aussi à l'italien tout court, sa physionomie tout à fait particulière dans le panorama des langues européennes : « L'italien n'est pas statique, pourtant, en italien seulement, contrairement aux autres langues européennes, un poète du début du XIX^{ème} siècle comme Leopardi peut répéter, à cinq siècles de distance, les mots de Pétrarque : ce qui n'empêche pas à Leopardi de former des messages ayant un contenu nouveau et différent ». (Bruni, 2011 : 226)

Se confronter, se connaître

Le texte « *Logiques des langues...* » de Van Lier, comme le souligne Demorgon (2008 : 59)³⁶ a la grande vertu de contribuer à la rencontre des langues et à leur intercompréhension : « les langues-cultures sont encore trop peu reliées, trop peu pensées ensemble. C'est pourtant, seulement, en confrontant, dans une double profondeur synchronique et diachronique, les orientations divergentes des langues-cultures, que l'on pourra comprendre les destins croisés des pays, des peuples et des personnes ».

Pour nous, didacticiens qui œuvrons pour la diffusion de l'intercompréhension entre langues apparentées (et non), la comparaison interlinguistique est au centre de nos intérêts. Elle peut apporter des réponses à la question historique de l'unité et de la diversité linguistique, deux différents aspects du même type de problématique et de recherches : les études sur les universaux du langage - ce qui est commun à toutes les langues - et celles sur la typologie linguistique - ce qui les rend différentes (cf. Comrie 1981, cité par Cristofaro & Ramat, 2002)³⁷.

La comparaison interlinguistique est, en effet, à la base de la recherche typologique depuis le XVIII^{ème} siècle, quand « la diversité des langues était considérée comme un phénomène superficiel derrière lequel se cachait un univers de concepts innés constituant le fondement de la pensée rationnelle » (Cristofaro & Ramat, 2002 : 15). Par la suite, Humboldt a déplacé l'attention comparative sur les caractères historiques de chaque langue qui la façonnent d'une manière tout à fait originale par rapport aux autres langues, répondant aux exigences socioculturelles des locuteurs.

Depuis, le débat – sur les spécificités des langues et leur relation avec la culture et la mentalité de ceux qui les parlent – n'a jamais cessé de se développer. Quoi qu'il en soit, que ce soit pour en dégager des invariants, ou pour en souligner les caractères uniques, « la confrontation

entre les langues nous évite universalisme et culturalisme naïfs. Elle nous fait retrouver des problématiques adaptatives humaines fondamentales. Telles sont, en effet, les possibilités de choisir entre plus d'abstraction ou de concrétude, de stabilité ou de changement, de séparation ou de dissémination, de personnalisation ou de globalisation, d'absolu ou de relatif» (Demorgon, 2008 : 64). Le texte *Logiques des langues* de Van Lier nous conduit à penser ainsi les langues à partir de ressemblances et de différences, démontrant que toute quête d'identité se réalise toujours par la prise en compte de l'altérité.

*

Notes

¹ Toutes les traductions des citations sont de la responsabilité de l'auteur.

² Yang Ch., (2006). *The infinite gift: how children learn and unlearn the languages of the world*. New York: Scribner.

³ Umberto Eco nous rappelle en effet que "La création se réalise par un acte de parole et c'est seulement en nommant les choses que Dieu leur confère un statut ontologique" (*La ricerca della lingua perfetta*, Roma-Bari: Laterza, 1993, p. 13)

⁴ Le philosophe du langage Ferretti se demande si cette résistance idéologique ne soit à l'origine de l'interdiction de la part de la Société de Linguistique de Paris de présenter des interventions concernant l'origine du langage en 1866. (cf. Ferretti F. (2010). *Alle origini del linguaggio umano*. Roma-Bari: Laterza).

⁵ "en quoi Homo, dont la biologie et la paléanthropologie nous ont montré l'animalité, en particulier celle d'un mammifère et d'un primate, se singularise parmi les animaux, et parmi tous les autres états-moments de l'Univers?"

H. Van Lier, *Le tour de l'homme en 80 thèses*, http://henrivanlier.com/anthropogenie_succinte/theses.htm; consulté le 23/01/12

⁶ Klinkenberg, J.-M. (2008). "Quelle place pour l'identité sur le marché des concepts francophones?" *Synergies Monde* 5, pp. 143-147.

⁷ Charaudeau P. (2009). *Identité linguistique, identité culturelle: une relation paradoxale*. <http://www.patrick-charaudeau.com/identite-linguistique-identite.html>; consulté le 23/01/2012. Voir aussi Patrick Charaudeau, "Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière", in Charaudeau P. (dir.), *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, L'Harmattan, Paris, 2009, consulté le 23 janvier 2012 sur le site de Patrick Charaudeau - Livres, articles, publications. URL: <http://www.patrick-charaudeau.com/identite-sociale-et-identite.html>

⁸ Herboly A. (2001). *La musicalité des langues*, Munich : GRIN

⁹ Voir également à ce propos Léon P. (1968). "L'accent méridional: problème d'idiomatologie" in *Studia Linguistica* 22 – I, 33–50.

¹⁰ De Mauro T. (1991). *Storia linguistica dell'Italia unita*. Bari-Roma : Laterza

¹¹ Significatif cet exemple, tiré de Lamartine et reporté dans le Trésor de la langue française à l'entrée *brillant*: "... la Jérusalem délivrée traduite par Lebrun, avec toute la majesté harmonieuse des strophes italiennes, mais épurée par le goût exquis du traducteur de ces taches éclatantes d'affectation et de faux brillant qui souillent quelquefois la mâle simplicité du récit du Tasse, comme une poudre d'or qui ternirait un diamant, mais sur lequel le français a soufflé". *Les Confidences*, (1849 : 53).

¹² Je me permets d'interpréter cette expression dans le sens qu'Hobsbawm donne à *invention de la tradition*, d'après lequel la tradition, perçue par chaque communauté comme une donnée atemporelle, sans commencement ni fin, n'est en effet qu'une construction socioculturelle, une construction formée au cours des siècles à travers des événements et des apports multiples (Hobsbawm E. J., Ranger, T. (1984). *The invention of tradition*. Cambridge University Press : Cambridge).

¹³ Et qui sont encore aujourd'hui très vivants.

¹⁴ Rappelons qu'à cet humaniste font référence Pierre Scavée et Pietro Intravaia, pour expliquer les raisons historiques du style soutenu de l'italien moderne (*Traité de stylistique comparée. Analyse comparative de l'italien et du Français*, Bruxelles : Didier, (1979). Ainsi, nomment-ils le "complexe de Pietro Bembo", ce style qui "reflète un souci d'élégance personnelle plus ou moins affirmé, mais qui s'inscrit toujours dans les normes communément admises par le goût collectif" (*ib.*: 151)

¹⁵ Propos inspirés de F. Bruni (2011) *Italia. Vita e avventura di un'idea*, Bologna : Il Mulino.

¹⁶ Demorgon J. (2008). "Parler en français, parler le français", *Synergies Monde*, 5, pp. 51-68.

¹⁷ Cristofaro S. & Ramat P. (2002). *Introduzione alla tipologia linguistica*. Roma : Carocci.

L'ESPAGNOL : ENTRE CONSTRICTION ET EXPANSION

VERONICA ESTAY STANGE

Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis

Dans ses réflexions sur la langue espagnole, Henri Van Lier constate que « l'espagnol se dresse, se bande sur place » et, plus encore, qu'« il carre, presque incarcère ». Cette remarque qui guidera le parcours proposé par le philosophe à travers la phonosémie, la sémantique, la syntaxe et la culture hispaniques est directement rapportée à l'analogie qui donne titre à l'essai en question, entre « L'espagnol et le gril ». Comme on le sait, le « gril » est un « ustensile de cuisine formé d'une grille métallique placée au-dessus d'un foyer ou plaque de fonte permettant une cuisson à feu vif »¹.

Deux traits sémiologiques sont ainsi associés à ce terme : l'instrument (la « grille métallique ») et l'action qu'il rend possible (la « cuisson », corrélée à la figure du « feu »). Curieusement, Van Lier laisse dans le flou l'acception plus fondamentale de la séquence narrative (de la cuisson) impliquée par le mot « gril », en n'en retenant que le sème lié à l'objet-instrument, la « grille ». C'est donc à partir de ce sémantisme partiel qu'il développe l'association métaphorique entre l'espagnol et le gril.

« L'espagnol et le gril » : le statut de la métaphore

Or, si les éléments de description de la langue présentés à ce titre sont pour la plupart justes, le linguiste ou le sémioticien ne pourrait s'empêcher de voir dans l'emploi discursif et argumentatif de cette métaphore fondamentale une énigme si ce n'est une provocation. S'agit-il de la cristallisation figurative (sorte d'*exemplum*) d'une réflexion abstraite et rationnellement fondée ? Ou bien constitue-t-elle un *a priori* délibérément choisi à partir duquel se déploie un univers conceptuel également métaphorique² ? Autrement dit, la métaphore se trouve-t-elle au bout de la conceptualisation, ou bien en est-elle le point de départ ? La réponse à cette question ne manque pas d'importance : d'elle dépend la distinction entre une démarche analogique, corrélée à un registre poétique ou mythique, et une démarche proprement scientifique, associée à un registre déductif, objectivant³. À ce propos, l'auteur laissera planer le doute tout au long de ses *Logiques de dix langues européennes*, provoquant ce qu'on peut considérer comme une sorte de « suspension épistémologique ».

Si cette incertitude concernant le statut de la métaphore ouvre des potentialités de sens peu habituelles, elle court le risque de projeter comme horizon philosophique une ontologie du langage contre laquelle Van Lier lui-même se serait certainement prononcé. Par conséquent, le devoir du lecteur ou du commentateur consiste à reconnaître les limites et une certaine fragilité scientifique de la métaphore comme conditions mêmes de sa valeur et de sa richesse heuristiques.

C'est donc dans cette perspective, la seule à même de rendre possible une anthropologie et une sémiotique des langues, que nous prolongerons les observations de Van Lier concernant la force

« constrictive » de l'espagnol (d'Amérique latine), illustrée par la métaphore du gril – et, plus précisément, de la « grille métallique ». Ce faisant, nous tenterons de mettre en évidence la relativité de cette force constrictive, en suggérant son conflit avec une force contraire qui, considérée comme « expansive », pourrait donner lieu à d'autres représentations métaphoriques, ou bien conduire à l'intégration de la figure du feu (de la cuisson) comme élément essentiel du sémantisme du « gril ».

La grille du gril : *constriction éthique*

Après avoir étudié les manifestations de la *carrure* (associée à la grille métallique) en tant que principe général d'organisation dans la prosodie, dans la sémantique et dans la syntaxe de l'espagnol, le philosophe explore les « consonances culturelles » de ce phénomène de contention, d'abord dans l'univers hispanique, et ensuite dans le monde hispano-américain. Au sein de ce dernier, il reconnaît l'existence d'une « constriction logique » manifestée dans les labyrinthes philosophiques et intellectuels de Jorge Luis Borges, d'une « constriction imagétique » incarnée par la figure des gallinacés détruisant les mailles des fenêtres dans *El otoño del Patriarca* de Gabriel García Márquez, et d'une constriction d'ordre naturel (climatique, territorial) illustrée par les paysages désertiques dans *Pedro Páramo*, de Juan Rulfo.

Or, en lisant attentivement l'ensemble du texte « L'espagnol et le gril », on remarque que le motif de la « constriction » tel qu'il est abordé par Van Lier possède un caractère éminemment modal⁴ : il se définit par l'impuissance ou par l'interdit, par le /ne pas pouvoir/ ou par le /ne pas devoir/ (sortir du labyrinthe, détruire les mailles en métal, féconder la terre). C'est pourquoi la diction espagnole, au contact de l'arabe, est envisagée comme « une sorte d'élan aussitôt réprimé ou comprimé ». De la compression à la répression, un dispositif modal se met en place : « la jota s'arrache avec violence sans se libérer », « le r infinitif bloque plus qu'il ne propage », le mot *ejecución* accomplit l'exécution qu'il désigne...

Par conséquent, aux trois formes de la constriction identifiées par le philosophe dans la culture hispano-américaine pourrait s'ajouter une quatrième, que nous appellerons la *constriction éthique*. Ce type de constriction, plus fondamentale car impliquée par les autres, permettrait de mettre en évidence le dispositif modal et la visée axiologique qui les sous-tendent.

En dernière instance, ce phénomène socio-sémiotique rendrait compte de l'imaginaire cristallisé dans la métaphore du gril (et, plus précisément, de la grille métallique) proposée par Van Lier. En effet, si l'espagnol « incarcère », c'est moins par ses propriétés immanentes, qui définiraient une sorte d'« esprit de la langue », que par les conditions (sociales, culturelles) de sa production, de sa réception, et aussi de son analyse. De ce point de vue, en jouant le jeu de la métaphore mais en reconnaissant sa subjectivité inhérente, nous aborderons quelques manifestations langagières de la *constriction éthique* dans l'espagnol d'Amérique latine.

Ethique de la véridiction, éthique de l'altérité

a) Le plus-que-parfait

Dans son ouvrage *Suma de minucias del lenguaje*⁵ (*Ensemble des minuties du langage*), José G. Moreno de Alba observe que l'espagnol d'Amérique Latine, et notamment celui du Mexique, possède un caractère plus « cordial » que l'espagnol d'Espagne. Au niveau supra-segmental, cette cordialité se manifeste par une intonation moins vigoureuse, un *tempo* plus lent et un ton plus aigu que ceux qui sont propres à la prononciation ibérique.

Dans la morphosyntaxe, la cordialité est associée à l'emploi fréquent du diminutif, tandis que dans le domaine lexical elle est corrélée à l'utilisation dans l'espagnol mexicain de termes comme « mande », « mande usted » (« ordonnez-moi ») ou « a sus órdenes » (« à vos ordres ») à la place du « qué » interrogatif (« quoi ? ») pour répondre à un appel ou parfois pour solliciter la répétition d'un énoncé mal compris.

Comme le rappelle Moreno de Alba, deux raisons sont le plus souvent invoquées pour expliquer ces phénomènes : l'influence des langues amérindiennes, et le contexte socio-historique dans lequel s'est développé l'espagnol d'Amérique latine. En admettant avec réticence ces explications, le même auteur suggère que, dans le cas des formules de politesse telles que « mande usted », leur utilisation actuelle – devenue indépendante de la différence hiérarchique effective entre les interlocuteurs – répond à un phénomène de « ritualité », c'est-à-dire d'usage. Par conséquent, conclut-il, il se peut que l'origine historique de ces formules ait été une relation de soumission ; il faudrait enquêter là-dessus. Cependant, aujourd'hui elles doivent être considérées, du moins à mon avis, comme des manifestations du caractère fortement courtois de l'espagnol mexicain.⁶ Moreno de Alba évite ainsi de se prononcer à l'égard de l'hypothèse, sans doute réductrice, selon laquelle ces expressions, issues de la colonisation, seraient des révélateurs d'un caractère national marqué par l'humiliation subie pendant plusieurs siècles⁷.

Pour ce qui nous concerne, il est intéressant de constater que, en dehors de la controverse socio-historique, la « cordialité » peut être abordée comme un trait objectivement analysable car inscrit dans l'usage hispano-américain de la langue. La *constriction éthique* que, en prolongeant la réflexion de Van Lier, nous essayons d'approcher, désignerait donc cette composante axiologique dans la praxis de l'espagnol américain.

En étudiant les influences du quechua⁸ sur l'espagnol des Andes, Ana María Escobar⁹ affirme qu'au-delà des emprunts strictement lexicaux, l'espagnol a développé en contact avec le quechua des fonctions discursives particulières, appelées « forces discursives », qui se manifestent par des éléments morphologiques. Ces forces discursives, qui résultent de la combinaison des caractéristiques sémantiques des deux langues, concerneraient d'une part le rapport entre l'énonciateur et son énoncé, et d'autre part le rapport entre l'énonciateur et l'énonciataire.

Selon notre hypothèse, ce sont des « forces discursives » de cette sorte qui contribuent à la configuration du cadre modal caractéristique de l'espagnol américain. Concrètement, selon Escobar, le rapport entre l'énonciateur et son énoncé s'exprime, parmi d'autres phénomènes, par un usage particulier du plus-que-parfait qui diffère de son emploi courant en espagnol ou dans d'autres langues.

En effet, le plus-que-parfait de l'indicatif possède habituellement une fonction temporelle qui permet de faire référence à un événement passé qui a eu lieu avant un autre événement passé. Mais, dans l'espagnol en contact avec le quechua, le plus-que-parfait possède aussi la fonction d'exprimer des événements passés qui ont eu lieu *avant que l'énonciateur lui-même* puisse les constater.

Ainsi, on trouve des phrases où le passé simple exigé par les normes grammaticales est remplacé par le plus-que-parfait en raison d'une précaution discursive : il s'agit d'assumer (ou non) la responsabilité de l'information rapportée, en indiquant son statut véridictoire – /certain/ car constaté par le locuteur-témoin (passé simple) ; /incertain/ car non constaté par lui (plus-que-parfait).

Cette fonction discursive étant obligatoire dans la langue quechua, son omission signifie un « manque de respect ou d'intérêt dans l'interaction »²⁰. En espagnol, cette fonction étant facultative, elle possède pourtant la même connotation axiologique que dans le quechua.

Quant à la force discursive qui, selon le même auteur, intensifie sous l'influence des langues amérindiennes le rapport entre l'énonciateur et l'énonciataire, elle concerne un phénomène encore plus généralisé dans l'espagnol d'Amérique latine : l'emploi du diminutif.

b) Le diminutif

En espagnol, le diminutif se construit par dérivation, c'est-à-dire par l'addition d'un suffixe²¹ à la racine du mot – par exemple : casa (maison) > *casita* (petite maison). Comme les hispanophones le constatent intuitivement, et comme de nombreuses études linguistiques et socio-linguistiques le montrent sans pour autant parvenir à une explication unanime²², dans l'espagnol américain l'utilisation du diminutif est beaucoup plus importante que dans l'espagnol ibérique.

En Amérique latine, non seulement les noms (communs et propres) sont susceptibles d'une dérivation diminutive, mais également les adjectifs – feo (laid) > *feito* ; blando (souple) > *blandito* –, certains adverbess (l'adverbe étant normalement invariable) – adios (au revoir, adieu) > *adiosito* ; ahora (maintenant) > *ahorita* – et locutions adverbiales – por favor (s'il te plaît) > *por favorcito* – ; et même, bien que plus rarement, quelques verbes au gérondif – durmiendo (dormant) > *durmiendito* –, ainsi que des vocables d'origine étrangère – sweater > *sweatercito*.

En envisageant un classement sommaire²³, on peut soutenir que, d'un point de vue sémantique, au niveau figuratif le diminutif désigne des traits liés à la dimension spatiale (petite taille) ou temporelle (jeunesse) de l'objet perçu. Au niveau modal et passionnel, il exprime une tension affective euphorique (tendresse, sympathie, compassion) ou dysphorique (rejet, mépris) entre le sujet et l'objet de son énonciation.

En revanche, d'un point de vue sémio-pragmatique, le diminutif s'inscrit dans une dimension relationnelle : c'est un marqueur d'affection (mais cette fois entre l'énonciateur et l'énonciataire) aussi bien qu'un marqueur de « courtoisie » – c'est par ailleurs cet usage qu'Escobar associe à l'influence des langues amérindiennes.

Ainsi, le diminutif en tant qu'opérateur relationnel peut jouer un rôle passionnel, d'un côté, et un rôle que nous considérerons comme *éthique*, de l'autre. C'est évidemment sur ce dernier type d'usage (dit de « courtoisie »), particulièrement présent dans l'espagnol d'Amérique latine, que nous centrerons l'attention.

À propos de cette fonction que nous appelons *éthique*, Jeanett Reynoso Noverón²⁴ remarque que le diminutif peut être utilisé comme un indicateur de respect et de distance de l'énonciateur vis-à-vis de l'énonciataire – « le hablamos al *patroncito* » (« nous avons parlé au petit patron »). Mais, poursuit-elle, le diminutif peut également être employé comme un « amortissant » qui permet d'atténuer l'effet produit par un contenu désagréable : le diminutif joue alors un rôle euphémistique – « Si tan siquiera fuera güerillo puede que lograra algo ; pero así, *prietito*... » (« Si au moins il était blond, peut-être il réussirait quelque chose ; mais tel qu'il est, (*petit brun*... »). Dans cet exemple, le mot *prieto* (brun) pouvant être considéré comme une insulte dans l'espagnol mexicain, son effet (potentiellement) péjoratif est adouci par le diminutif.

Cette même fonction « amortissante » permet aussi d'expliquer le phénomène signalé par Escobar qui consiste en l'utilisation du diminutif lorsque l'énonciateur sollicite quelque chose à son interlocuteur (un objet, un service) : dans ce cas, le diminutif permet d'atténuer l'effet d'imposition produit par la demande¹⁵.

Entre la politesse (modalisée par le /devoir/) et l'accueil (modalisé par le /vouloir/), cet usage du diminutif de « courtoisie » illustre, par le *rétrécissement* même que le diminutif implique, la *constriction* éthique que la métaphore du gril nous a permis d'envisager.

L'emploi du plus-que-parfait dans la région des Andes manifeste, nous l'avons suggéré, une sorte d'*éthique de la véridiction* inscrite dans le langage. De leur côté, les formes relationnelles du diminutif que nous avons citées font partie d'une *éthique de l'altérité* à la lumière de laquelle il serait intéressant d'étudier les éléments supra-segmentaux (d'intonation, timbre et *tempo*) et lexicaux (« mande usted ») évoqués par Moreno de Alba, et même des phénomènes de gestualité (comme le sourire) qui font partie du stéréotype de l'hispanophone latino-américain.

De la constriction éthique à l'anéantissement de soi : « je ne vaux plus rien »

Par ailleurs, en revenant sur le caractère fondamental de la constriction éthique, il est utile de remarquer que chez Juan Rufo, d'ailleurs cité par Van Lier, la « constriction climatique » ainsi que certaines « constrictions imagétiques » relèvent, plus profondément, d'un rapport conflictuel au pouvoir : d'une constriction éthique qui prend, ici, la forme de la soumission forcée.

Dans le conte « Diles que no me maten » (« Dis-leur de ne pas me tuer ») du recueil *El llano en llamas*, au cœur du récit se trouve la figure d'une clôture entre deux champs – l'un, riche pâturage ; l'autre, terrain désertique – maintes fois détériorée par Juvencio, l'habitant de la zone désertique, et autant de fois reconstruite par don Lupe, le propriétaire du pâturage, pour empêcher le bétail de son voisin de s'y nourrir.

Si l'on prend cette figure pour une « constriction imagétique » (équivalente à celle évoquée par Van Lier des gallinacés qui détruisent les mailles dans *El otoño del Patriarca*), on constate qu'elle apparaît comme la cristallisation d'un conflit d'ordre social. En effet, plongé dans la misère, désespéré par le fait que ses animaux meurent de faim, et accablé par l'interdit de plus en plus violent posé par le puissant don Lupe, Juvencio ne trouve d'autre solution que de le tuer. Vivant depuis lors dans l'ombre par peur de la « justice » (ou de la vengeance), plusieurs années après il sera condamné à mort par le fils de don Lupe, devenu colonel. « Dis-leur de ne pas me tuer », c'est la prière adressée par Juvencio au colonel qui donnera à ses hommes l'ordre de l'exécution.

Si la narration est écrite dans un style cru, sans concessions, les interventions de Juvencio sont parsemées de diminutifs : « [...] Por eso me vine a vivir junto con mi hijo a este otro *terrenito* que yo tenía » (« [...] C'est pourquoi je suis venu habiter avec mon fils dans ce petit terrain que j'avais »¹⁶), se justifie-t-il inutilement. « Yo no le he hecho daño a nadie [...] Más *adelantito* se los diré » (« Je n'ai fait du mal à personne [...] Plus (petit) loin je le leur dirai »), pensait-il pendant que les bourreaux l'amenaient. Face au colonel, avec le sombrero entre les mains « par respect », Juvencio finit par se rétrécir lui-même, tout comme le diminutif a rétréci son discours : « ¡Mírame, coronel! [...] Ya no valgo nada. No tardaré en morirme *solito*, derengado de viejo. ¡No me mates! » (« Regarde-moi, colonel. [...] Je ne vaux plus rien. Je ne tarderai pas à mourir (petit) seul, épuisé de vieillesse. Ne me tues pas ! »).

« Je ne vaud plus rien », c'est sans doute la forme la plus radicale de la constriction éthique, qui bascule alors vers la négation de soi. À ce stade, le mobile de la politesse et du respect n'est plus le vouloir ou le devoir mais la peur. La constriction éthique devient alors stratégie de survie.

Par ses potentialités discursives et lexicales – renforcées, selon les analystes, au contact des langues amérindiennes –, l'espagnol peut donc exprimer avec des nuances très subtiles cette gamme axiologique qui va de la « cordialité » assumée à la « soumission » imposée, en passant par la « politesse » exigée.

Le feu du grill : forces expansives de l'espagnol

Or, cette lecture métaphorique de l'espagnol resterait incomplète si l'on n'y reconnaissait pas une force expansive au moins aussi puissante que les forces constrictives ici évoquées. En effet, si l'espagnol est le grillage, il est aussi la flamme qui déborde, le feu qui se répand, la fumée qui s'échappe. C'est seulement à cette condition qu'il peut être associé à la métaphore du grill. « La sentence espagnole » est un « tir soutenu et constant », affirme Van Lier pour caractériser la syntaxe hispanique. Mais il est également vrai que, dans l'expression écrite, l'espagnol tend à faire appel à des formes plus souples et plus approximatives que celles de la sentence, et cela justement pour des raisons syntaxiques : il y a dans la langue espagnole, fortement rattachée à l'esthétique baroque, une volupté de la syntaxe qui s'exprime par une grande capacité à intégrer et à cumuler sans violence rythmique ni grammaticale des périphrases, des tournures linguistiques et des suites de constructions subordonnées que les autres langues supporteraient difficilement.

Ainsi, dans la traduction espagnol-français – dont nous avons quelque expérience –, le « jardin » français se trouve souvent comblé et même dépassé par la fécondité syntaxique de l'espagnol, qui fait proliférer les relatifs et les appositions enchaînés ou emboîtés, créant des arborescences interminables que le jardinier français découperait volontiers en des phrases indépendantes.

Le doctorant hispanophone qui s'entraîne à écrire en français doit commencer par apprendre à limiter l'exubérance syntaxique que sa langue lui impose et à laquelle le français académique est pour le moins réticent : s'exercer à composer des phrases classiques au déploiement rigoureusement contrôlé, fait partie de l'entraînement de base de l'hispanophone qui s'initie à la francophonie.

Pour reprendre l'exemple de *El otoño del Patriarca* cité par Van Lier, la force constrictive qu'exprime, au niveau figuratif, l'image initiale des gallinacés détruisant les mailles, et que manifeste, au niveau axiologique, la puissance dictatoriale du Patriarche, se trouve en tension avec la force expansive qui, au niveau syntaxique, forme des unités de sens si vastes que des dizaines de pages se succèdent sans un seul point à la ligne.

À cette force expansive de la syntaxe s'ajouterait enfin, du point de vue sémantique, la force expansive de la métaphore, notamment dans la littérature hispano-américaine. Le mouvement littéraire qu'on a appelé le « réalisme magique », révélateur d'un imaginaire culturel, repose de manière importante sur des procédés métaphoriques souvent fondés sur l'hyperbole.

C'est ainsi qu'à Macondo – le village où García Márquez situe le récit de *Cien años de soledad* –, pendant le déluge (qui a duré « quatre ans, onze mois et deux jours »), « l'atmosphère était si humide que les poissons auraient pu entrer par les portes et sortir par les fenêtres en naviguant dans l'air des chambres ».

De même, les personnages sont marqués par des traits hyperboliques : Remedios, la bella, était si belle et si angélique qu'un jour, entourée par la blancheur lumineuse des draps ondoyants qu'elle était en train de plier dans le jardin, éprise d'un élan de beauté elle a fini par s'envoler dans le ciel jusqu'à disparaître ; l'un des derniers Aureliano – celui qui a déchiffré les parchemins prophétiques de Macondo – avait une « masculinité » si « inconcevable » qu'il parcourait la maison de son amante en portant une bouteille de bière sur son sexe ; Úrsula, la fondatrice de la famille Buendía, a vieilli en se momifiant et en se rétrécissant jusqu'à devenir « un pruneau perdu dans sa chemise de nuit » qu'il fallait secouer de temps en temps pour s'assurer qu'il était vivant.

Et que dire encore de *Los funerales de la Mamá Grande*, un récit construit autour d'un personnage qui est l'incarnation hyperbolique du pouvoir. Par des procédés semblables, Juan Rulfo raconte comment dans le village de *Luvina* la tristesse est si profonde qu'elle prend proprement corps et vie : « On peut la voir à toute heure. Le vent qui souffle la remue, mais il ne l'emporte jamais. C'est comme si elle y était née. On peut même la goûter et la sentir, car elle est toujours sur vous, bien serrée contre vous, et parce qu'elle est oppressante comme un grand cataplasme sur la chair vive du cœur. »¹⁷

Ces différents exemples de constriction et d'expansion montrent que l'espagnol (d'Amérique latine) se définit en dernière instance par une opposition de forces que la métaphore du gril peut incarner aussi bien que d'autres métaphores.

Ce qui nous intéresse en tout cas, c'est de suggérer l'existence d'un substrat tensif dans les cristallisations langagières de la praxis énonciative. Entre la constriction éthique, d'une part, et la révolte syntaxique et métaphorique, de l'autre, c'est comme si la langue cherchait (et trouvait) son équilibre. En explorant les avatars de cette quête, nous avons tenté d'appréhender la spécificité de la langue au sein d'une certaine culture, ou bien la spécificité d'une culture telle qu'elle se manifeste dans l'usage de la langue.

Notes

¹ *Le Petit Robert*, 2004.

² Il s'agit là du procédé cognitif qu'A. J. Greimas appelle « raisonnement figuratif ». Ce type de raisonnement fait reposer sur le niveau figuratif (celui des « figures du monde ») la syntaxe et le sémantisme des autres niveaux, plus abstraits, du discours. L'exemple classique de ce type de raisonnement est celui de la parabole évangélique, où le récit de base est corrélé, plus profondément, à des dispositifs axiologiques. Algirdas Julien Greimas, « Le savoir et le croire : un seul univers cognitif », *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1983.

³ Telle est précisément la distinction proposée par Greimas (*ibid.*) entre la rationalité fondée sur le « croire », et celle fondée sur le « savoir ».

⁴ Nous rappelons qu'en sémiotique les modalités se définissent comme des prédicats qui modifient d'autres prédicats. La classe des prédicats modaux se limite à cinq catégories essentielles : *vouloir*, *devoir*, *croire*, *savoir*, *pouvoir*, qui modalisent les verbes *être* ou *faire* – ce dernier peut modaliser aussi l'ensemble de la série, donnant lieu alors à ce que les grammairiens appellent la factitivité : « faire-croire », « faire-faire », etc., et que les sémioticiens isolent comme un vaste domaine d'étude : celui de la « manipulation ».

⁵ José G. Moreno De Alba, « Mande usted, a sus órdenes », *Suma de minucias del lenguaje*, Mexique, Fondo de Cultura Económica, 2003.

⁶ C'est nous qui traduisons.

⁷ Cette logique est en effet questionnable car, radicalisée, elle pourrait conduire à affirmer par exemple qu'en français le mot « merci », signifiant étymologiquement « pitié », rend compte d'une disposition passionnelle nationale. À cette différence près qu'en France peu de traces restent des circonstances historiques du surgissement de ce vocable au Moyen Âge, tandis qu'en Amérique Latine la question (et même la blessure) de la domination sur les indiens, source probable de l'expression « mande usted », reste toujours ouverte...

⁸ Le quechua était l'une des langues de la civilisation inca. Il est actuellement parlé dans la région des Andes et dans l'Amazonie (Bolivie, Colombie, Equateur, Pérou...).

⁹ Ana María Escobar, « Fuerzas discursivas en el español en contacto con el quechua », in Julio Calvo Pérez, Daniel Jorques Jiménez (éd.), *Estudios de lengua y culturas amerindias II – lenguas, literaturas y medios*, Université de Valencia, 1998.

¹⁰ *Ibidem*, p. 131.

¹¹ L'espagnol possède au moins sept suffixes qui expriment le diminutif : *-ito, -illo, -ico, -ete, -ejo, -uelo, -in*.

¹² Cf., parmi d'autres, Amado Alonso, « Noción, emoción, acción y fantasía en los diminutivos », *Estudios Lingüísticos (Temas Españoles)*, Madrid, Gredos, 1951/1974, pp. 161-189 ; J. Ignacio Davila Garibi, « Posible influencia del náhuatl en el uso y abuso del diminutivo en el español de México », *Estudios de Cultura Náhuatl*, vol. 1, Mexique, UNAM, 1959, pp. 91-94 ; Juan M. Lope Blanch, « La influencia del sustrato en la gramática del español mexicano », in *Estudios sobre el español de México*, Mexique, UNAM, 1971/1991, pp. 161-168 ; Emilio Nájiz Fernández, *El diminutivo. Historia y funciones en el español clásico y moderno*, Madrid, Gredos, 1973.

¹³ Pour une analyse détaillée des différentes fonctions du diminutif, cf. José Joaquín Montes Giraldo, « Funciones del diminutivo en español: ensayo de clasificación », Instituto Caro y Cuervo, Bogotá, 1972. Cf. également Jeanett Reynoso Noverón « Procesos de gramaticalización por subjetivización: el uso del diminutivo en español », Mexique, UNAM, 1985. En ce qui concerne spécifiquement l'usage de courtoisie du diminutif, cf. les ouvrages cités d'A. Alonso, d'E. Nájiz.

¹⁴ Reynoso Noverón, *op. cit.*, p. 83-84. Nous avons emprunté les exemples au même auteur.

¹⁵ Escobar, *op. cit.*, p. 134.

¹⁶ Dans cette citation et dans les suivantes, c'est nous qui traduisons.

¹⁷ Juan Rulfo, « Luvina », *El llano en llamas*.

HENRI VAN LIER, LINGUISTE ANTHROPOGÉNIQUE

JAN BAETENS

KU Leuven, groupe de recherches MDRN

On imagine volontiers Henri Van Lier en «ketje» jouant dans les rues de Bruxelles, en slalom entre piétons et sacs de poubelle, sautant par-dessus les vélos et les voitures pour échapper aux agents de la loi, essayant de dire *klaxon, ouille, bonjour* en français, en flamand, et en bruxellois, regardant les affiches qui sans qu'on doive les lire proclament tout haut des choses auxquelles on pense tout bas, toujours prêt à «zwanzer» car sachant bien qu'à l'instar de la danse la blague fait partie de la vérité des langues.

Fantaisies anachroniques, me dira-t-on, car Henri Van Lier, qui n'est pas né en Belgique et qui a passé une partie de son enfance en d'autres endroits que la capitale, n'était pas comme Quick et Flupke «gamin de Bruxelles». Et fantaisies d'autant plus dangereuses qu'elles se heurtent frontalement au sérieux scientifique et à la gravité de l'auteur qui se penche sur les langues européennes dans l'espoir d'en faire ressortir les structures invariants, dans un esprit du reste moins classiquement comparatiste que profondément anthropogénique (mais l'anthropogénie n'est-elle viscéralement comparatiste, qui reconnaît comme un de ses principes de base la nécessaire diversité des mutations de l'homme?). Ces structures tournent autour de trois axes: la manière dont la langue découpe et structure le réel, la manière ensuite dont ce découpage et cette structuration sont liés au corps du sujet parlant, enfin la manière dont langage et culture ne peuvent être pensés l'un sans l'autre. Ces principes ne sont nullement incompatibles avec la linguistique, pour peu qu'elle ne s'enferme pas dans ce que Henri Van Lier dénonce très justement comme l'idéologie du signe «traductible», limité à sa fonction de véhicule d'un sens transmissible. Toutefois, on se tromperait à vouloir juger les analyses linguistiques de l'auteur à la lumière de la seule linguistique. Lire et interpréter Henri Van Lier en linguiste seulement, c'est forcément passer à côté de l'essentiel, qui est de l'ordre de l'anthropogénie. De là bien entendu la petite fantaisie qui a ouvert ces pages et dont on espère qu'elle suggère quelque chose de juste sur l'interprétation très personnelle que Henri Van Lier donne de l'analyse linguistique.

Ce qui frappe le plus dans la présentation du néerlandais, c'est le choc entre le haut degré d'abstraction de l'analyse et son caractère très personnel, presque poétique. Regardons d'un peu plus près le premier point, moins apparent au lecteur non-néerlandophone que le second. Défendant l'idée que toutes les langues sont des langues-dialectes, c'est-à-dire des variations et des transformations de versions antérieures (sans croire pour autant en l'existence de quelque langue babélique), l'anthropogénie soutient aussi l'idée de vraies frontières entre les langues et partant de l'unité fondamentale de chacune d'elles, malgré les variations internes dont une langue peut être le théâtre. Pour l'analyse du néerlandais, il en résulte une série de mises entre parenthèses, qui s'expliquent et se justifient sans aucun doute sur le plan théorique, mais qui

ne correspondent que très peu à l'expérience vécue et intuitive des locuteurs eux-mêmes. Les exemples seraient légion: Henri Van Lier tend à minimiser les différences entre le néerlandais des Pays-Bas et celui qu'on parle en Flandre; de même, il semble ignorer la résistance et la survie incontestables des dialectes, surtout en Flandre; par-dessus le marché, il fait une impasse certaine sur les variations sociologiques à l'intérieur de chaque communauté, géographique ou autre; enfin, mais d'un tout autre point de vue, il ne s'intéresse que très peu à la graphie des mots.

Bref, à première vue, on pourrait avoir l'impression que le néerlandais que scrute Henri Van Lier est une langue presque imaginaire, déposée comme par miracle des quelques notes manuscrites de Spinoza en marge du texte latin de son *Éthique*, citées en exergue d'une quasi-rêverie de poète, et que toute l'essence aussi bien que toute la vérité de du néerlandais seraient comme condensées dans ces quelques mots magiques, coupées de tout ce qui fait l'épaisseur, mais aussi l'obscurité historique, sociale, culturelle d'une langue vraiment vivante. Redisons-le: ce serait là faire un mauvais procès à Henri Van Lier; plus exactement: ce serait lire l'auteur comme linguiste seulement, là où son ambition est beaucoup plus forte et, au fond, beaucoup plus originale. Henri Van Lier ne se détourne nullement du concret: les interprétations très audacieuses des structures phoniques et syntaxiques du néerlandais en font preuve. Il ne cherche pas du tout à se réfugier dans les structures profondes: son acharnement à ramener la langue au corps du sujet parlant et à la terre qu'il habite, en témoigne abondamment.

La visée de l'analyse est ici radicalement différente. Il ne s'agit pas pour Henri Van Lier de reconstruire le contexte pragmatique dans lequel la communication verbale a lieu, ni de contribuer à une histoire de la langue néerlandaise et des mille et une variantes qu'elle a pu faire naître, moins encore d'expliquer l'écart entre la norme idéale et l'usage quotidien qui en est fait. L'enjeu de l'analyse est anthropogénique: voir comment la langue, comme d'autres outils de l'être signé qu'est l'homme, fait partie d'un processus plus large, celui du «devenir-homme» qui conjugue l'émergence de l'humain au contact du monde et la transformation graduelle du second par le premier.

Vue dans cette perspective, l'analyse de Henri Van Lier offre un savoir, et aussi une saveur, qu'une lecture superficielle du texte n'est pas capable de libérer. La question, ici, n'est pas de savoir si le «réalisme très immédiat» (le goût du solide et du simple, le dégoût de l'orthodoxie, de l'universel, de l'idéologie) désigne de façon appropriée le rapport qu'ont les néerlandophones avec leur environnement, ni d'évaluer la justesse des spéculations sur le nom de Van Gogh ou de Rembrandt, moins encore d'accepter ou de rejeter comme représentatives d'une analyse syntaxique complète les hypothèses de l'auteur sur l'ordre des mots dans quelques phrases choisies plus ou moins au hasard (et pas toujours très «naturelles»). Ce qui compte, c'est de voir qu'il y a de vraies différences entre le néerlandais et les langues environnantes (le français, l'anglais, l'allemand, le danois) et que ces différences, apparemment, font système, non pas de manière abstraite, mais aussi et surtout de manière concrète, matérielle, physique. La grande leçon de Henri Van Lier, c'est que les signes d'une langue, qu'il s'agisse du néerlandais ou non, proposent certes un découpage «digital» unique du monde (chaque langue utilise ou non, et dans des proportions variables, un ensemble de paramètres ou de propriétés, selon une logique binaire 0/1), mais que ce découpage est aussi «analogique» (non pas au sens un peu naïf du cratylisme intégral, mais bel et bien au sens plus fort et plus stimulant d'un lien certain entre la langue et le réel: il est vrai sans aucun doute que tout peut se dire autrement, mais cela ne veut pas dire que tout peut se dire n'importe comment dans une langue donnée).

À la lumière de cette nouvelle leçon, anthropogénique et non plus linguistique, on comprend mieux les partis pris de Henri Van Lier, qui n'a pas peur de généraliser et que l'existence d'éventuels contre-exemples ne trouble nullement. Tous les substantifs en néerlandais ne sont pas combinables au moyen d'une procédure d'agglutination, mais beaucoup le sont, là où en français le phénomène est plutôt rare; de plus, ces mots agglutinés, s'ils peuvent être relativement longs, n'atteignent que rarement la longueur qu'ils ont plus facilement en allemand; enfin, ces mêmes mots, qui d'une façon ou d'une autre font penser à ce que les productions artistiques ou économiques des locuteurs néerlandophones ont souvent de compact, ne sont pas dénués de résonances culturelles (ou pour le dire de manière polémique: les résonances culturelles de ces observations linguistiques ne se laissent pas facilement évacuer, les mots n'étant jamais «purs» de toute référence culturelle). Voilà le genre de phénomènes sur lequel se penche Henri Van Lier, et que son regard d'anthropologue dénote.

C'est là un geste violent: les analyses de Henri Van Lier prennent à rebrousse-poil les idées que les locuteurs se font de leur propre langue, ne fût-ce que parce qu'il leur enlève le confort des particularismes. Selon qu'on est Hollandais ou Flamand, adepte du néerlandais standard ou amoureux de son dialecte, soucieux des nécessaires hypocrisies du bon usage ou militant du franc parler et du sans chichis, inconditionnel de la pureté de la langue ou tolérant à l'égard des mots d'emprunt (et l'on sait qu'en néerlandais l'ouverture aux langues étrangères est exceptionnelle), l'idée qu'on a de sa langue sera différente. Henri Van Lier balaie toutes ces différences, pour se concentrer du début à la fin sur ce qui échappe à la presque tous les lecteurs: l'ancrage de la parole dans la dialectique fondamentale de l'indice et de l'index, du signe non-intentionnel qui résulte d'une trace du réel et qui indique une cause par son effet (le signe marque que quelque chose a eu lieu et en est la trace) et du signe intentionnel mais à référent indéterminé (le signe pointe vers quelque chose, mais ce quelque chose n'est pas clairement circonscrit). Cette façon d'aborder les signes n'est plus très habituelle dans le domaine de la linguistique, qui s'est en quelque sorte désolidarisée du point de vue anthropogénique. Le grand mérite de Henri Van Lier est de nous rappeler qu'on a toujours intérêt à revenir vers cet horizon fondamental.

*

« LE PORTUGAIS ET L'OCÉAN »

ADRIANA MARTINS

Université Catholique de Lisbonne

Dans *Logiques des langues européennes*, Henri van Lier propose une nouvelle compréhension de l'évolution des langues. La perspective adoptée est liée à l'expérience culturelle des peuples comprise dans sa dimension historique nationale, au travers de laquelle ils sont influencés par leur interaction avec l'Autre.

En ce qui concerne le portugais, Henri Van Lier choisit l'image de l'océan et de deux figures illustres de la littérature portugaise pour naviguer à travers l'histoire de la langue portugaise et de ses transformations.

D'une façon subtile et poétique, même si elle est, parfois, trop impressionniste, Henri Van Lier part de l'épopée *Les Lusíades* de Camões, épopée qui chante les grandes découvertes des marins portugais à travers les océans du monde.

Il se réfère en même temps aux tropes, ou figures, de la culture portugaise, comme la 'saudade' (la fameuse nostalgie qui est à la base du 'fado') pour aborder la 'phonosémie', la syntaxe et la sémantique du portugais.

Le voyage de Van Lier à travers la langue portugaise le conduit ensuite au port de la poésie de Fernando Pessoa qui, en se démultipliant en plusieurs hétéronymes, a voulu devenir une espèce de Supra-Camões qui élèverait le Portugal à une position hégémonique dans le monde.

La navigation de Van Lier, après cette exploration des œuvres de Camões et de Pessoa, l'emmène au Brésil et à la créativité des métamorphoses linguistiques, sonores et sémantiques de la poésie de Haroldo de Campos qui, d'une certaine façon, fait la synthèse de la complexité des procédures développées par les interactions des portugais avec d'autres européens et peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

Ayant croisé tous les océans concrets et métaphoriques des cultures variées, le portugais comme langue s'affirme comme un océan riche des consonances entre cultures diverses comme l'atteste la richesse de la littérature d'expression portugaise.

*

LE DANOIS

ERIK HEMMING

Université des Sciences Appliquées d'Åland, Finlande

La perspective adoptée par Henri Van Lier est fascinante, car on se demande comment un étranger a pu saisir et interpréter des détails aussi précis sur la phonologie, la syntaxe, la morphologie, et la sémantique du danois tout en portant une vue globale sur un peuple, un terrain, et les échanges culturels établis entre le pays où se parle cette langue et les peuples voisins ou lointains.

Je suis Suédois, mais je connais le Danemark et même si je parle souvent suédois avec les Danois, je comprends le danois. Je voudrais dire que la plupart des remarques de Van Lier sur le danois sont également vraies pour le norvégien et le suédois sauf dans le domaine de la phonologie, que van Lier décrit avec la métaphore de la bulle entre le corps et le monde.

Sur ce point, le danois diffère sensiblement des autres langues nordiques car il est considéré, à juste titre, comme beaucoup plus difficile à comprendre à l'oral qu'à l'écrit.

La vision distanciée que donne Henri Van Lier est vraiment intéressante pour un locuteur nordique. En effet, grâce à sa qualité d'étranger à cette langue, grâce aux comparaisons avec d'autres langues, Van Lier a pu en distinguer les traits pertinents que l'on ne voit pas forcément lorsque, locuteur natif, on habite cette langue. Je ne peux que constater, sensible à l'éclairage neuf qu'il me fournit, la justesse de sa description en ce qui concerne la structure de la langue danoise.

En revanche, je suis plus perplexe quand Van Lier, laissant de côté la description de la langue, s'intéresse à l'importance supposée que cette structure a eu sur les œuvres de quelques auteurs danois qui ont eu la chance et le talent d'être connus hors de leur pays. C'est fort intéressant, mais moins crédible, à mon sens. Cela ne signifie pas que ce qu'il nous apprend des thèmes d'Andersen ou de Kierkegaard est faux, mais seulement que ce sont des idées que l'on peut avoir quand on se limite à deux ou trois auteurs, sans prendre en considération ceux qui ont écrit différemment.

La notoriété de Kierkegaard a coloré l'image du Danemark, de la même façon que celle du metteur en scène Bergman a coloré l'image de la culture suédoise. La plupart des Suédois ne se reconnaissent pas dans ses films qui n'expriment, à leur avis, qu'une partie de la vérité. Les grands écrivains ne sont pas déterminés par la langue qu'ils pratiquent ; ils ont su dépasser les limites que la langue pouvait leur imposer pour rejoindre quelque chose d'universel et donc de compréhensible dans tous les pays à travers les traductions.

Van Lier n'est peut-être, sur ce point, qu'à moitié dans le vrai. Si l'on peut admettre que l'on voit bien certaines choses à distance, ce sont surtout celles qui sont grandes. Pourtant, une compréhension exacte, ne peut pas se fonder uniquement sur ce qui est grand. Ainsi, je ne crois pas que le Danemark soit le seul pays où Shakespeare ait pu placer Hamlet et Ophélie, même si la géographie et la lumière y sont spéciales.

Sapir et Whorf n'appuient pas leur hypothèse sur des exemples essentiellement tirés de textes d'écrivains, même s'ils peuvent prendre en compte Andersen et Kierkegaard (danois en même temps qu'universel). Et les découvertes de Bohr et Brahe sont probablement plus reliées à la culture de certains groupes de la haute société qu'à des expressions souvent utilisées dans leur langue.

Il n'en reste pas moins que la beauté du texte de Van Lier résulte de la synthèse qu'il fait entre toutes ces choses et toutes ces personnes issues du Danemark, en soulignant les connexions possibles entre elles. Il peint un panorama culturel qui donne envie de réfléchir à ces spécificités et d'en savoir encore plus sur cette façon originale que s'est donnée l'humanité de s'exprimer à travers la langue et le peuple danois.

*

LA LANGUE GRECQUE MODERNE : UNE DAME, JEUNE ET PLEINE DE VIE

SOFRONIS CHATZISSAVIDIS, ARGYRO MOUMTZIDOU
Université Aristote de Thessalonique

La langue grecque

La langue grecque moderne est une dame jeune de 36 ans. Ces années lui ont permis de vivre libre et de grandir au travers des expressions orales et écrites de ses locuteurs et de ses auteurs, en prenant son autonomie à l'égard de sa demi-soeur, la langue « officielle », la langue *Katharevousa*.

La langue grecque moderne court ici et là dans la prairie verdoyante de la plaine grecque, elle grimpe l'Olympe, la Pinde, un pied à Lemnos et l'autre à Mykonos et encore une fois à Rhodes et à Crète. Elle n'oublie pas d'aller à Chypre pour rencontrer les locuteurs du dialecte chypriote. Elle se baigne dans les eaux du Pénée et d'Aliakmona ; elle vole sur la mer ionienne et de l'autre côté sur la mer Égée ; elle se repose sur les côtes de la baie de Pagasitikos, sous le Mont Pélion.

De temps à autre, elle rencontre sa sœur, la langue *Katharevousa* et sa cousine, la langue grecque de l'évangile, par exemple, au Mont Athos, aux monastères des Météores, ou d'Arkadi, comme dans les églises des villes et des villages.

La langue grecque moderne est le résultat d'une longue symbiose entre, d'une part, la langue démotique, langue grecque populaire, qui avait déjà commencé à se former à l'époque du Christ et, d'autre part, la langue érudite, continuateur de la langue grecque ancienne, et instrument de diffusion de la civilisation en Europe et en Asie.

La phonosémie

« L'impression auditive produite par le grec moderne, lu ou parlé, est celle d'une langue sonore et chantante, au débit rapide, accumulant les énoncés, avec impétuosité, et non sans trouble ... » soutient le linguiste André Mirambel.

La langue grecque a déjà, dès l'époque chrétienne cessé d'être prononcée à la manière des grecs anciens du 5^{ème} siècle AEC. Cela signifie que n'apparaît plus la prononciation des voyelles de longue durée ; elles ont toutes la même courte durée ; les sons, les diphtongues, qui s'entendaient comme un son et demi n'existent plus ; a disparu également l'accentuation de type musical qui distinguait trois différentes accentuations du mot : aiguë, grave, circonflexe. De nos jours, il n'y a plus qu'une seule accentuation.

La langue grecque moderne est musicale parce qu'un assez grand nombre de voyelles existent au sein des mots. Les cinq voyelles dont la langue dispose sont assez ouvertes. Une voyelle succédant à une consonne est la combinaison la plus habituellement constatée ; plus rarement, on aura des combinaisons de consonnes avec deux consonnes et moins encore avec trois voyelles. En effet, ces combinaisons de consonnes présentent souvent une consonne sonore ([v], [r], [z], [n], [l] etc.), afin que soit modérée la diminution du son due à l'emploi des consonnes. L'accentuation du mot crée une plus grande musicalité lors du discours, on a l'impression d'entendre les vagues qui gonflent et dégonflent la mer pour venir après des montés et des descentes se briser sur la plage. L'accent (le ton) dans la langue grecque moderne peut apparaître sur l'une des trois dernières syllabes du mot, ce qui rend la fluctuation tonique plus intéressante et la sonorité plus vivante. C'est pourquoi lorsque le locuteur de la langue grecque moderne termine son texte on a l'impression d'un doux effacement musical comme le murmure des vagues sur la plage. « La musicalité est due tout d'abord au caractère de l'accent, puis à la mélodiation de la phrase, qui peut se dessiner dans le champ d'un intervalle très étendu (plus d'une octave) » dit à nouveau Mirambel (1959) en décrivant l'acoustique de la nouvelle décennie grecque de 1950, lorsque la langue quotidienne subissait la pression de sa coexistence obligatoire avec la langue *Katharevousa* dont la musicalité était plus limitée en raison de sa structure.

La fluidité de la prononciation de la langue grecque moderne est rapide, grâce au caractère des sons de courte durée ainsi qu'à la relation étroite qui préservent les mots entre eux ; en fait les mots pendant leur rencontre sont souvent altérés morphologiquement, puisqu'ils subissent (à leurs limites) divers phénomènes, comme l'éllision, la sonorisation, les nasalités.

Comme pour toutes les langues du monde, la prononciation n'est pas la même dans toutes les régions. Même chose pour la langue grecque. Nous trouvons des sons qui se prononcent différemment selon les régions : entre autres le son [l], ([limani]=port, prononciation à Athènes, [[λ]imani] port, prononciation à Mytilène, ([niki]=victoire, prononciation à Thèbes, [[v]iki]=victoire, prononciation à Volos. Le son [c] ([ceros]=temps, prononciation à Patras, [tseros] = temps, prononciation à Crète, [d] ([andras]=homme, prononciation à Edessa, [adras]=homme, prononciation à Naxos) etc.

La prononciation des habitants des îles de la mer ionienne porte un ton chantant, elle ressemble à la prononciation de la langue italienne, tandis que la prononciation des habitants du nord de la Grèce apparaît plus lourde et plus dorique que celle des habitants du sud de la Grèce.

Indépendamment de la prononciation du grec moderne, une discussion habituelle entre deux locuteurs grecs pourrait donner l'impression aux européens de l'ouest qu'il s'agit d'une sorte de confrontation qui se passe entre eux à cause des gestes que les locuteurs du grec moderne utilisent ainsi qu'à d'autres éléments paralinguistiques.

La morphologie

Le grec moderne comprend des mots qui présentent différentes formes au discours (déclinables) et d'autres qui portent seulement une forme (in-déclinables). Noms, adjectifs et pronoms changent de cas en cas ; de nombreuses fois ils changent aussi d'accentuation, ce qui les fait ressembler à des danseurs. A chaque fois que ceux-ci posent leur pied sur terre / sur le sol, ils prennent une forme différente.

Chaque paradigme de déclinaison ressemble à une figure de danse pareille aux figures que font les danseurs des danses grecques : ànthropos (homme)-anthrópou-àntropo-ànnthrope, δηλαδί ÷ --[os], --[ou], ÷ --[o], ÷ --[e]).

Les mots indéclinables intervenant dans la parole brisent le changement de rythme et de mouvement résultant des mots déclinables. On a un fonctionnement avec de petits moments d'arrêt au sein du mouvement continu ; ils apparaissent comme de petits ponts, comme des rochers qui saillent dans l'eau d'une petite rivière, eau qui coule perpétuellement d'un rythme rapide. D'ailleurs, les mots indéclinables sont des mots surtout grammaticaux, des mots qui ne se réfèrent pas à une signification ou à un objet ; mais qui sont utilisés pour lier les mots déclinables et les propositions.

Les formes que prennent les verbes du grec moderne indiquent le temps de l'acte, la durée ; elles précisent si l'acte est déjà terminée ou s'il continue ; elles montrent aussi qui est la personne agissante, le nombre des personnes qui agissent, si la ou les personnes agissent ou subissent, et ce qui concerne l'attente, la supposition, le désir du sujet, et d'autres significations. Les diverses formes verbales sont faites soit d'un mot (/γράφι/=il/elle/on écrit, /έγραφε/= il/elle/on écrivait) soit de façon périphrastique de mots (/έξι γράψι/= il/elle/on a écrit, /θα έξυμε γράψι/= il/elle/on aura écrit).

Nous dirions que cette morphologie-ci est le résultat d'un changement continu des formes que le verbe a subi depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. La plupart des mots se terminent en / o / ou en / os / (/ pezo / / γραπο/=je joue/ / j'écrirai, / uzo/= (sorte de Pastis), / δoro/= cadeau, / poto/= boisson, / lipos/= graisse, / ixos/= son) et en / i / (/ tixi/= chance, / pezi/= il/elle/on joue, / peði/= enfant, / kori/= fille). Les consonnes qu'on pourrait rencontrer à la fin du mot grec ne sont que le / s / et / n / (/ sismos / = ébranlement, / otan / = quand, / den / = ne, / volos / = bille.)

Un des traits importants de la morphologie du grec moderne est la variété morphologique qu'il présente. Il facilite ses locuteurs à créer du style et à enrichir leur langue avec diverses formes, pareil aux diverses formes que nous pouvons rencontrer dans la nature grecque ; en fait, une variété admirable du paysage méditerranéen apparaît sur les îles grecques, au sud de la Grèce continentale alors que les caractéristiques du paysage balkanique font leur apparition au nord du pays. Il est normal donc, qu'une nature qui sait présenter une grande variété morphologique comme celle de la Grèce peut évidemment créer une langue d'une morphologie fort variée.

La syntaxe

La syntaxe du grec moderne est fondée sur le schéma structurel qui caractérise les langues indoeuropéennes, c'est-à-dire la structure sujet-verbe-objet ou accusé. Généralement parlant, le sujet se met au nominatif, alors que l'objet grammatical est à l'accusatif.

L'ordre classique que la langue garde dans le discours est celui-ci : sujet-verbe-objet ou accusé (/to peði pèzi bàla/=l'enfant joue au ballon). Contrairement à ce qui arrive à de nombreuses langues de l'Europe occidentale, cette structure pourrait aussi bien changer, à savoir qu'on pourrait avoir une phrase où l'objet pourrait aussi bien précéder le verbe. Cela dépend de la motivation du locuteur.

Le grec moderne ne dispose plus des caractéristiques de la langue grecque ancienne, tel que l'infinitif ; il n'a pas conservé un grand nombre de participes. Ceux-ci ont été remplacés par des propositions secondaires qui montrent ce que la personne dit ou encore ce que quelqu'un pense faire. Ainsi, la structure du grec moderne est-elle analytique, contrairement à l'ancien grec qui

portait une structure synthétique. De plus, on dirait que la structure du grec moderne - surtout à l'oral - est de type [parataktiki], c'est-à-dire que les propositions utilisées sont mises l'une à côté de l'autre et sont liées par les conjonctions *kai* (*et*), le *αλλά* (*mais*), et par d'autres prépositions juxtaposées. C'est comme si cette structure nous rappelle à la fois le rang παράταξη des bateaux lors des batailles navales en Grèce antique et la coopération forte mais rare entre les membres de la société grecque.

La sémantique

Concernant le vocabulaire du grec moderne, André Mirambel (1959 : 300), il y a 50 ans, disait que « A n'en considérer que l'aspect extérieur, on peut reconnaître au lexique néo-grec trois principaux caractères : 1/ richesse ; 2/ homogénéité ; 3/ motivation. Ces traits n'ont évidemment rien d'absolu, et ce n'est guère que par comparaison qu'il est possible de les définir, mais, considérés soit séparément, soit, surtout, dans leur association, ils contribuent à donner au vocabulaire du grec moderne une physionomie qui le distingue de celui d'autres langues, en dépit de ressemblances qu'on ne manquera pas d'apercevoir ».

Les caractéristiques mentionnées par Mirambel apparaissent encore plus puissantes aujourd'hui. Le grec moderne dispose une richesse issue d'une multitude de sources comme celle du grec ancien et de diverses périodes de sa grande histoire; elle provient de la riche production littéraire à laquelle de nombreux mots issus des dialectes grecs vivants et des diverses idiolectes sont intégrés ; elle provient d'un vocabulaire issus des langues étrangères telle que le turc, l'italien, le vénitien, le français et l'anglais. Il est vrai que les Grecs, d'un pays maritime et habitués à la navigation, ont toujours beaucoup voyagé et rapporté des continents et de leurs pays, des mots appartenant à d'autres langues. Ajoutons aussi les effets de la domination turque ainsi que les effets que nous dépistons aujourd'hui d'autres cultures dominant le grec moderne.

Toutefois, nous dirions que la source principale du lexique grec moderne reste le caractère productif et synthétique dont dispose la langue grecque. Presque chaque nom a son adjectif qui dérive de ce nom (/kima/=vague-/kimatòdis/=ondulatoire kimatistòs/=ondulant), alors que de nombreux mots qui se composent forment des mots composés (/vivlio/=livre+/uiki/= - /vivliothiki/=bibliotheke). De plus, elle sait former de nombreux diminutifs et de nombreux augmentatifs (pedi/=enfant→/pedàki/=petitenfant,/spiti/=maison→/spitar òna/=grande maison).

D'un côté, il peut y avoir des notions modernes difficiles à introduire dans la langue grecque. De l'autre, il existe des mots grecs qui se traduisent difficilement dans une autre langue (/filotimo/ susceptible).

Même si la nature grecque est fameuse pour ses nombreuses couleurs, la langue ne dispose que d'un petit nombre de mots susceptibles de décrire ces couleurs. Pour couvrir ses besoins, le grec moderne introduit des termes pris dans d'autres langues (/bleu/). Par contre, il y a de nombreux mots pour décrire les relations de parenté (/gambros/=gendre, /kouniados/ =beau frère, /nifi/=belle-fille).

La polysémie et la synonymie sont deux phénomènes qui apparaissent souvent avec une forte présentation en grec moderne créant parfois un malentendu chez les locuteurs. Parallèlement, cette polysémie et cette synonymie deviennent un outil aux mains des scénaristes pour élaborer des expressions théâtrales humoristiques dans des comédies suscitant vraiment le rire en soulignant l'ambiguïté.

On dirait que le grec moderne a réussi à montrer une plus grande homogénéité que dans le passé ; cela veut dire qu'entre temps des types de *Katharevousa* mais aussi des types dans le vocabulaire qui proviennent de langues étrangères ont été adaptés. Une explication pourrait être que le préfixe et le suffixe disposent d'une grande importance dans le vocabulaire grec.

Certains des problèmes de vocabulaire auxquels les locuteurs semblent affrontés sont dus aux mots étrangers qui font leur apparition d'abord dans le discours quotidien des jeunes mais aussi dans des terminologies spécifiques se référant à telle ou telle activité humaine (économie, athlétisme, sciences etc.). Concernant le discours quotidien des jeunes, on dirait que comme la plupart d'entre eux connaissent l'anglais, ils introduisent des termes anglais sans aucune adaptation (go, ok, I am down), ainsi que des termes hybrides de grec moderne et d'anglais (/serfaro/=naviguer, /guglaro/=je cherche dans google).

Dans les domaines spécifiques et dans les discours journalistiques et scientifiques des mots étrangers sont spontanément insérés, sans adaptation. En effet, dans le discours scientifique, on utilise souvent des mots grecs même si les écrivains se sentent obligés de signaler entre parenthèses le terme correspondant lorsque celui-ci vient d'une autre langue.

Un autre problème qui existe dans le domaine du lexique concerne les termes anglais qui tirent leur racine du grec ancien ou moderne. Plusieurs de ces mots présente une signification différente de celle que révèle la racine du mot, comme par exemple /kivernitikos/(cybernétique), qui, en grec renvoie à l'importance du gouvernement, alors qu'en anglais le terme renvoie à la science gouvernementale. Même chose pour les termes spécifiques /paradigmatique/et/syntaxmatique/.

Le style général

Les Grecs plus que les autres habitants des pays de l'Europe occidentale, utilisent l'oral. A l'opposé du type de vie urbaine que les Grecs vivaient ces trente dernières années, et qui était caractérisée par un certain isolement, les gens aujourd'hui participent à des manifestations sociales où ils discutent, disputent, racontent des histoires à propos des événements. Une grande partie des Grecs souhaite toujours communiquer avec leur prochain même s'il s'agit d'un inconnu. C'est une chose habituelle de voir les gens discuter dans le bus, dans le train, à l'aéroport, dans l'avion, en donnant l'impression de personnes qui se connaissent depuis longtemps.

Dans les espaces publics, dans des restaurants, aux cafétérias, aux bars etc. tout le monde discute en créant un tumulte sourd, ce qui ne se rencontre pas dans les espaces publiques de l'Ouest ou du Nord de l'Europe.

La forme linguistique orale; est différente ; elle manifeste une assez grande distance par rapport à l'écrit ; plus grande que celle qui existe dans les autres langues. Cette distance est à l'origine des rires qui se manifestent lorsqu'un locuteur utilise le style de la langue écrite dans son discours oral.

Auparavant, la même caractéristique constituait une marque de culture, et cela jusqu'aux années soixante-dix. C'était alors considéré comme un élément de haute pédeia/culture. On n'oublie pas que les savants utilisaient *Katharevousa* comme langue de haute finesse. Ceci a changé à partir des années soixante, via la littérature, ainsi qu'à travers certains journaux, surtout de gauche, qui choisissaient de transférer dans la langue écrite des éléments du parler populaire.

Ceci avait comme conséquence la présence dans l'oral de certains traits dont les plus importants à citer sont : a) l'emploi fréquent d'expressions stéréotypées (bon mois, bonne semaine, sois bien, bon appétit, à ta santé etc.) ; b) l'emploi fréquent d'interrogations correspondant à des questions rhétoriques (quoi dire ?) ou se présentant comme des réponses à d'autres questions (comment ça ?) ; c) l'emploi fréquent de propositions elliptiques mais aussi l'emploi fréquent de propositions hyper analytiques dans lesquelles une partie de la question se répète sans que cela soit indispensable (selon des critères grammatico-syntactiques (tu iras à l'école ? réponse : bien sûr que j'irai à l'école), alors que la réponse qui suffit est le mot : certainement ; d) l'emploi de phrases figées dépourvues de sens précisé (bof, tu vois, donc, t'as compris), expressions qui aident plutôt le locuteur à mémoriser son discours ; e) un emploi fréquent d'expressions idiomatiques qui résultent d'une attitude personnelle du locuteur face à ce qui est dit (bon à toi, με γεια σου και χαρά σου) ; h) un emploi très fréquent de proverbes et de clichés provenant soit de formules largement diffusées par la publicité, soit de paroles d'hommes politiques importants ; g) Enfin, ces dernières années, les jeunes ont l'habitude d'utiliser des mots et des expressions relevant d'une langue nommée slang (je mords la laminé pour décrire l'amour, lakizo=je pars sans que personne me voit).

Concernant le grec moderne à l'écrit, il est très difficile de parler d'un style unique ; en effet, chaque genre de texte peut introduire beaucoup de caractéristiques venant de l'oral, ou peu, voire pas du tout. Dans le premier cas, nous avons des textes de la littérature folklorique ou même de la littérature de jeunesse, des textes de journaux sportifs ou de revues diverses, ou des lettres échangées entre personnes qui se connaissent bien. Dans le deuxième cas, nous trouvons des textes scientifiques, des textes législatifs, des circulaires administratives. Entre les deux genres, on a les textes journalistiques, les discours publics, les proclamations, les protestations, les notes informatives, etc.

En général, s'agissant du style de la langue moderne, nous pourrions adhérer à ce que dit A. Mirambel (1959 : 432) : « Le style néo-grec est caractérisé par l'intensité dans l'expression plutôt que par la représentation objective ».

Langue et littérature

Nous dirions qu'il existe une stricte relation entre le grec moderne du 20^{ème} siècle et la littérature grecque moderne. Alors que les premières décennies du 20^{ème} siècle ont été caractérisées par une domination de *Katharevousa*, langue utilisée par beaucoup de littéraires. Par contre, les écrivains des années trente, à l'esprit plus libéral et démocratique, usaient de la langue populaire, ce qui a contribué à la naissance du grec moderne à cette époque. Parmi ces écrivains littéraires, nous trouvons deux poètes grecs titulaires du Nobel : Georges Seféris, en 1963, et Odysseas Elytis, en 1979. D'autres poètes s'inscrivent encore dans cette mouvance, tels que Nicos Eggonopoulos ou Empirikos.

Nous pourrions mentionner aussi des prosateurs de cette génération, comme Aggelos Terzakis, Georges Theotokas et Stratis Myrivilis. Dans la langue des poètes précités, et plus encore dans celle des poètes modernistes, Kaknabatos et d'autres plus récents, la structure classique de la relation entre paradigme et syntagme est brisée, ce qui permet un surgissement du rythme. Les éléments morphologiques habituellement créateurs du rythme – rimes, mesure, styles discursifs, etc. – n'ont plus la même importance que dans les créations poétiques du passé. Dans le vocabulaire, on a des nouveaux mots presque impossibles à traduire dans une autre langue si l'on veut le faire d'un seul mot. Par exemple, chez Elytis : iliopoti, ereboktonos, nisiotizo ; chez Empirikos : avrofilites, kissostefis ; chez Eggonopoulos : amfilyki, doxografos, chez Kaknabatos : feggariopomenon, egkefalokynigos).

La nouvelle langue poétique grecque est à notre époque d'un grand dynamisme. Par l'abstraction et par le vocabulaire, elle parvient à exprimer des notions, des états, des rêves, des déceptions, des paysages et des sentiments qui ne pourraient pas être décrits par la langue qu'utilisaient les poètes jusqu'au début du 20^{ème} siècle. Chaque poète contemporain a sa propre langue moderne mais tous réussissent à révéler les forces intimes dont dispose la langue grecque. Ce qui offre cette possibilité aux poètes tient au type de productivité et au caractère synthétique qui distingue la langue grecque de toutes les autres langues.

Par contre, autrefois, les écrivains usaient de la langue populaire des Grecs qui, ne disposant d'instruction, n'étaient pas imprégnés de la langue *Katharevousa*. Parallèlement, ils utilisaient certains éléments pris dans des dialectes. C'est, par exemple le cas de Kazantzakis et Pandelis Prevelakis. Toutefois, il ne faut pas oublier non plus la renaissance de *Katharevousa* dans le travail d'Alexandros Papadiamanti, qui même s'il écrivait à la fin du 19^{ème} siècle, est encore aujourd'hui largement lu. Sa langue est un type de *Katharevousa* très proche de la langue ecclésiastique.

Tous ces poètes et prosateurs des années trente constituent un capital littéraire vraiment grec, et non pas helléno-centrique. C'est ce qui a permis et permet encore aux poètes et prosateurs d'aujourd'hui d'exploiter ces forces du grec moderne et de constituer une nouvelle langue. Leurs thématiques sont contemporaines : l'amour actuel, la trahison, le désespoir des grandes villes, la pollution de l'environnement, la mondialisation, les relations des hommes et des femmes, leurs pensées. Les sentiments des écrivains modernes s'expriment dans une langue pleine d'images alternées de petites propositions brèves, avec un vocabulaire quotidien et une syntaxe simple. Ces dernières années, la littérature de jeunesse s'est développée en contribuant aussi à la formation du grec moderne. On y trouve, le plus souvent, un vocabulaire sans métaphore, une rédaction plus simple et le style spécifique d'une littérature de jeunesse.

Finalement on a, d'une part, une alternance rythmique entre voyelles et consonnes qui caractérise l'oral en relation avec l'accentuation du grec moderne, ses variations morphologiques, la polysémie de son vocabulaire permettant la fabrication, la création de mots nouveaux, ainsi qu'une attention à l'intégration des mots étrangers ; on a une flexibilité rédactionnelle, une adaptabilité aux déclinaisons des noms et à tout ce qui est idiomatique surtout à l'oral.

D'autre part, il existe une littérature dans laquelle les auteurs usent des caractéristiques de la langue grecque qui permettent d'approcher et de représenter à l'écrit les sentiments intenses de l'âme grecque, des situations grecques et européennes, des images de la nature grecque.

Ces deux orientations littéraires composent un ensemble linguistique que l'on peut représenter comme une Dame, jeune, très animée, très vivante qui renonce à trahir ses traditions, et résiste aux tentations qu'exercent sur elle d'autres langues dominantes.

Bibliographie

Mirambel, A. 1959. *La langue grecque moderne : description et analyse*. Société de linguistique de Paris. Centre National de la recherche scientifique.

VI. GEOHISTOIRE ET DEVENIRS MEDITERRANEENS

QUELQUES ÉCLAIRAGES SUR LA GÉOHISTOIRE DU MAGHREB

YVES MONTENAY

Démographe, Président de l'Institut Culture, Economie
et Géopolitique (ICEG)

Introduction

Le Maghreb, réduit ici au Maroc, à l'Algérie et à la Tunisie, est à la fois une île et l'Occident. Une île parce qu'il est pris entre Méditerranée et Sahara, l'Occident parce qu'il est déporté à l'ouest du monde arabe. On pourrait ajouter aujourd'hui « parce qu'il en est la partie la plus proche de l'Europe occidentale et en particulier de la France ». Ce dernier point lui donne une originalité certaine qui s'ajoute à celle due à son caractère « insulaire ».

Mais le Maghreb n'est pas une entité homogène. La géographie et l'histoire l'ont fragmenté en trois pays dont les politiques divergentes ont creusé des différences voir que le décor rural, urbain et linguistique masque dans un premier temps aux touristes ou au voyageur pressé.

Après avoir rappelé quelques racines géo-historiques antérieures à la période coloniale et encore pertinentes aujourd'hui, puis les conséquences démographiques et économiques durables de l'implantation française, nous décrivons l'évolution des 50 dernières années et terminerons par les problématiques contemporaines.

I/ Les racines géo-historiques

Comme ailleurs, la géographie a largement modelé l'histoire. Elle a notamment guidé les nombreuses invasions et généré les frontières politiques. L'histoire a été très riche, mais l'arrivée des Arabes a en partie effacé les strates antérieures. La période française a défini, rapproché mais aussi différencié les trois pays, ce qui s'est encore accentué depuis les indépendances. Reprenons ces différents points.

La géographie, cadre de l'histoire

Très schématiquement, le Maghreb est une longue côte Est-Ouest, au sud de laquelle se trouve une série de chaînes de montagnes qui lui sont parallèles. À chaque extrémité, ces montagnes laissent la place à des plaines, celle de Tunis et celle du Maroc central. C'est donc là que se sont formées les structures politiques et humaines sources des deux États dont l'origine est bien antérieure à l'arrivée des Français : la Tunisie et le Maroc.

La plaine tunisienne est tournée vers les pays méditerranéens voisins, ce qui a permis une ouverture au monde méditerranéen, mais aussi les invasions maritimes et terrestres (Phéniciens, Romains, Byzantins, Arabes).

À l'autre extrémité, le détroit de Gibraltar n'a permis qu'une seule invasion, celle des Vandales, tandis que les tentatives espagnoles et portugaises n'ont eu de succès que le long des côtes, succès d'ailleurs limités dans l'espace et dans le temps.

La géographie physique a donc privilégié les mouvements est-ouest sur les mouvements nord-sud : les Carthaginois se sont installés dans la plaine tunisienne, mais leur comptoirs du centre et de l'ouest du Maghreb ont buté sur la chaîne côtière et l'expansion carthaginoise y a été limitée, justement, à des comptoirs.

Les Romains ont également pris pied au Maghreb par la plaine tunisienne pour réduire Carthage en 202 avant JC. Ils ont ensuite progressé vers l'Ouest jusqu'à la plaine marocaine. Les Vandales venant de l'ouest chassent les Romains et atteignent en 439 Carthage, redevenue, depuis César, capitale de la plaine tunisienne.

La reconquête byzantine (reprise de Carthage en 533) concerne grosso modo la même zone géographique que celle contrôlée par la Carthage punique avec la plaine orientale et une présence de plus en plus effilée sur la carte lorsque l'on se dirige vers l'Ouest.

De même les États barbaresques, au moment de leur apogée des 17^e et 18^e siècles, avaient un vaste territoire maritime (du moins entre deux expéditions vengeresses du Nord), mais butaient vers l'intérieur sur les premières montagnes. Ils n'ont donc pas eu d'assise territoriale et ont disparu lorsque les marines occidentales ont interrompu « la course ».

Les Français ont subi les mêmes difficultés, qu'ils n'ont résolu que peu à peu du fait de leur puissance militaire, et les récits abondent d'unités françaises en perte dans la neige en franchissant les montagnes. Tout cela a maintenu la quasi-totalité de la population de la future Algérie à l'écart du reste du monde méditerranéen.

La population du Maroc s'isolait également mais pour d'autres raisons : son orientation vers l'Atlantique, son éloignement aux époques où la distance était déterminante, et, plus tard la force de l'État marocain assis sur la grande plaine centrale, qui a repoussé les envahisseurs, dont par ailleurs les succès très limités le long de la côte ont déclenché une réaction d'isolement culturel et religieux.

Une histoire pré-coloniale tourmentée

L'invasion vandale, et surtout les quelques huit invasions arabes, ont pratiquement gommé le Maghreb antique qui a cessé d'être une dimension de l'identité historique des peuples qui ont suivi. La dernière invasion arabe, celle des nomades hillaliens à la fin du onzième siècle, a détruit l'agriculture locale, et donc vidé des villes encore peuplées de communautés chrétiennes, par ailleurs persécutées par les Almoravides, supprimant ainsi le dernier lien avec l'Antiquité.

Celle-ci fut quelque peu remise à l'honneur par les Français, et aujourd'hui par les touristes. On ne peut toutefois pas dire que la masse de la population se soit réappropriée l'Antiquité, même si les progrès de la scolarisation ont fait réapparaître timidement Jugurtha et Saint-Augustin, notamment chez les Berbères.

C'est donc avec la conquête arabe que commence l'histoire populaire. Elle est loin de se limiter à l'avancée des Arabes et à la résistance berbère. Elle est une suite de basculements politico-militaires au fil des alliances et des variantes religieuses. D'où une série de destructions qui distinguent le Maghreb du reste du monde arabe, où l'empire byzantin a cédé la place aux nouveaux maîtres à la suite de quelques grandes batailles épargnant les pays et leurs élites.

Ce n'est donc pas au Maghreb, mais au Machrek (Orient) et dans sa réplique andalouse que l'on trouve les grandes heures de la civilisation arabe. Dans ces conditions, le Maghreb subit avec l'ensemble de la région l'éclipse intellectuelle de « la fin de l'Itjihad », qui coïncide avec le début du décalage croissant par rapport à l'Europe.

Certes, les réfugiés d'Andalousie, et plus tard les corsaires et commerçants arabes ou renégats d'Alger et des autres ports donneront un coup de fouet momentané à certaines villes de la région. Certes, l'arrivée des Turcs au Maghreb oriental et central amènera un reflet de la relative avance des Ottomans, mais attirera aussi vers l'Orient une bonne part de l'élite andalouse, juive notamment, tandis que la quasi indépendance de la petite élite turque au Maghreb ne permettra pas « la mise à niveau » avec les rives du Bosphore. La résultante de tout cela est un retard démographique et économique au seuil du XIXe siècle.

La situation démographique au XIXe siècle

Cette situation est difficile à évaluer faute de données. Philippe Fargues¹ estime que l'espérance de vie était restée au mieux au niveau de l'Antiquité. Elle était de toute façon limitée par les problèmes de subsistance, le nomadisme limitant la production agricole et le compartimentage de la région, en dehors des plaines de Tunis et du centre du Maroc, multipliant les famines locales, tandis que l'absence de transport empêchait toute réaction d'ensemble aux famines générales.

Ainsi la population en 1830 de la future Algérie est controversée, notamment du fait d'arrière-pensées politiques, car partir d'un chiffre élevé permet de parler de massacres coloniaux plus importants². De toute façon, la population de l'ensemble du Maghreb était beaucoup plus faible que celle d'aujourd'hui (5 à 6 millions contre 80), et très inférieure à celle de la France d'alors (30 millions). Le Maghreb était donc considéré comme sous-peuplé et notamment sous exploité sur le plan agricole.

II/ La période française et ses conséquences durables

Sur le plan économique, la conséquence la plus importante aujourd'hui de la période française n'est pas la plus visible pour le grand public : il s'agit du juridique au sens large, hérité des décisions politiques à l'époque coloniale, juridique qui joue encore un rôle clé dans le cadre de la vie économique aujourd'hui. En matière de population, la colonisation a involontairement lancé et entretenu l'explosion démographique.

Un cadre juridique déterminant

Lors de la période française, les trois pays avaient des statuts juridiques différents. A partir de 1870, le statut algérien a été celui de « l'Algérie française », c'est-à-dire que s'y appliquaient les lois de la métropole, avec comme exception fondamentale le « statut de l'indigénat » qui écartait les musulmans du pouvoir politique « en contrepartie » du maintien de leur « statut personnel », régi par le droit musulman. Nous disons bien « les musulmans » car les Algériens de confession

juive ont été naturalisés par le décret Crémieux de 1870. Ce statut de l'Algérie succéda à une conquête longue et sanglante, puis à un régime plus libéral sous Napoléon III.

Dans les pays voisins, l'installation du pouvoir français s'est faite « dans le cadre d'un accord de protectorat » en 1887 en Tunisie, et en 1912 au Maroc, certes sous pression financière et militaire, mais avec beaucoup moins de violence. Cette différence de statut pèse encore lourd aujourd'hui.

Une autre conséquence de « l'Algérie française » qui pèse encore aujourd'hui est la fixation de frontières. L'administration borna le Maroc et la Tunisie, ainsi que le Niger, le Mali et la Mauritanie. L'Algérie « française » fut extrêmement favorisée par ce découpage, qui lui apporta un territoire immense... et pétrolier. On peut même dire que c'est l'administration française qui créa, territorialement, l'Algérie actuelle puisqu'à l'intérieur de ces frontières il n'y avait jamais eu d'État ni de nation.

D'ailleurs, en Algérie, les revendications anticoloniales se faisaient au nom de l'islam et de l'arabe ou à celui de l'égalité, points qui ne sont pas spécifiquement algériens, alors que les Marocains et Tunisiens se référaient à un passé national.

Cette importance du « juridique français » est particulièrement nette dans le domaine économique. Le droit commercial est resté d'inspiration française. La structure législative et administrative correspondante (administration et services publics, chambres de commerce, notaires, réglementations diverses etc.) a également été largement conservée, et l'usage du français s'y est souvent maintenu. Certes, les hommes et leurs « habitudes » ne sont plus les mêmes, et lesdites réglementations ont évolué entretemps en France, mais tout cela reste une simplification considérable par rapport à d'autres pays pour les investisseurs français, occidentaux, et, à mon avis, nationaux et du reste du monde.

Sur le plan matériel, la colonisation a laissé une infrastructure importante (routes, chemins de fer, bâtiments...) qui est restée longtemps la seule après les indépendances, car il a fallu plusieurs décennies, comme nous le verrons plus loin, pour que ce cadre matériel de l'économie redémarre massivement.

Dans ce cadre juridique, administratif et matériel, les entreprises présentes à l'indépendance ont eu des destins variés. Une partie a disparu, d'autres ont perduré après leur nationalisation ou avec des propriétaires maghrébins, d'autres encore, notamment au Maroc, existent toujours. Retenons pour l'instant que ces entreprises, en tant qu'organisations humaines structurées indépendamment des individus les composant, ont pu servir de modèles, faisant gagner un temps considérable aux nouveaux États.

La démographie

Comme la quasi-totalité du monde au XIXe siècle, la population musulmane avait une fécondité élevée qui compensait une effrayante mortalité générale et infantile. Les deux sont liées : il faut une très grande probabilité de survie des enfants pour que les parents envisagent d'en limiter le nombre.

Or la mortalité de la population musulmane baissa fortement à l'époque coloniale, du fait de l'amélioration des transports en période de famine, tant des importations que de la distribution intérieure et ensuite par la diffusion très imparfaite certes, mais médicalement très efficace des premières notions d'hygiène, notamment en matière d'eau, d'alimentation, et de vaccination.

Même après des décennies de baisse de la mortalité, la fécondité ne diminua pas. Cela vient à notre avis du fait que cette baisse de la mortalité n'était pas la conséquence d'une évolution interne de la société (où fécondité et mortalité baissent parallèlement au fur et à mesure de l'évolution politique et sociale, comme alors en France), mais d'une action extérieure, celle de l'autorité coloniale.

Toutefois, c'est cette même autorité qui, en maintenant l'isolement politique, social et éducatif de la population musulmane, a freiné la diffusion de la baisse de la fécondité. De plus, deux des déterminants du lien entre baisse de la mortalité et de la fécondité, la scolarisation et le travail extérieur urbain des hommes, et plus encore des femmes, sont restés longtemps démographiquement non significatifs. Ce maintien d'une fécondité élevée et de la baisse de la mortalité a entraîné une progression rapide de la population.

À la limite de la démographie, on peut également citer parmi les conséquences durables de la colonisation l'évolution qualitative des populations berbères. D'une part l'amélioration coloniale des transports et le début de l'urbanisation a contribué à arabiser une partie des Berbères, mais d'autre part elle a donné davantage de fondement à leur identité. L'administration française et les « pères blancs » se sont passionnés pour leur civilisation, l'ont étudiée et ont formé une élite berbère.

Que ce soit à fin de « diviser pour régner », comme le disent certains arabophones, que ce soit à des fins de connaissance purement scientifique, ou enfin parce que certains milieux catholiques y voyaient « d'anciens chrétiens islamisés de force », le résultat fut la formalisation et un début de diffusion des textes et chansons berbères, l'étude et parfois l'officialisation (le « dahir berbère » marocain) de leurs traditions, bref un renforcement de leur identité, notamment en Kabylie. Cette dernière a bénéficié d'une scolarisation en français, qui, quoique modeste, fut bien supérieure à celles d'autres régions, instituant ainsi un bilinguisme français-kabyle qui perdure aujourd'hui

III/ L'impact d'un demi-siècle d'indépendance

On sait que les indépendances ont été relativement simples et sans grand drame dans le cas des protectorats tunisien et marocain en 1956. Par contre l'issue en 1962 d'une guerre longue et sanglante en Algérie a été prolongée par une attitude officielle évoquant avec insistance les pires épisodes de la période coloniale. Cette différence d'origine puis de comportement n'a pas seulement joué sur les relations avec la France, mais a aussi accentué la divergence entre les trois États dans d'autres domaines.

Les migrations

Dans les trois pays, les faits marquants sont le départ des populations non musulmanes, l'émigration des populations nationales, la prise de conscience de l'explosion démographique et la chute rapide de la fécondité. Le départ des populations non musulmanes (Français, autres Occidentaux et Juifs) a été brutal et total en Algérie et en Tunisie, plus progressif et moins accentué au Maroc. Actuellement leur présence redémarre doucement en Tunisie et plus nettement au Maroc.

En Algérie, le déroulement de la fin de la guerre et notamment l'épisode de l'OAS ont fait partir la plupart des Pieds-noirs dès l'été 1962. Ceux qui désiraient rester ont ensuite été presque tous découragés et sont partis dans les deux ou trois années suivantes. En Tunisie, la transition pacifique et un gouvernement stable et reconnu a permis le maintien de ces communautés jusqu'aux incidents ponctuels mais graves de Bizerte et des « terres de colonisation »³.

Au Maroc, la transition a été également pacifique, et l'absence d'incidents analogues à ceux de Tunisie a permis une longue période de stabilité, puis, à partir de 1973, une « marocanisation » progressive (et moins spoliatrice). Cette marocanisation a été levée en 1983, et le nombre de résidents étrangers, surtout français a, de nouveau, fortement augmenté.

L'émigration des populations nationales qui était déjà notable depuis 1945⁴ s'est amplifiée, et s'est étendue aux conjoints et enfants depuis les traités permettant «le regroupement familial», puis aux femmes célibataires. La France a été dans un premier temps la destination quasi unique, puis l'Europe occidentale, puis l'Amérique du Nord. Pour des raisons linguistiques, on trouve de nombreux Maghrébins en Wallonie, à Bruxelles et au Québec, et, dans le monde entier, dans des organismes où le français est présent.

La fécondité

Mais c'est surtout l'explosion démographique qui s'est révélée être le principal souci des gouvernements. Nous avons vu qu'elle avait été générée par la baisse de la mortalité à l'époque coloniale, la baisse de la fécondité ayant été retardée par ce que j'appelle « la situation de non appropriation de l'évolution des sociétés occidentales ». L'indépendance ayant levé cet obstacle, les mécanismes de la baisse mondiale de la fécondité ont pu jouer. Ils ont été accélérés par une urbanisation rapide (logement inexistant ou inextensible, coût de l'enfant scolarisé, diffusion des nouvelles normes sociales...).

Surtout, l'échec économique dont nous parlerons plus bas, et dont la grave pénurie de logements n'est qu'un aspect, a retardé « l'établissement » des couples. Or dans des pays où les rencontres et à fortiori les naissances sont quasi impossibles hors mariage, ces dernières ont été souvent retardées de 10 à quinze ans (maternités à trente ans au lieu de quinze à vingt), tandis que les difficultés matérielles et de logement poussent à la contraception dans le mariage à partir de deux enfants et souvent avant. Mais cela s'est passé de manière différente dans chaque pays.

En Tunisie, le régime relativement laïque de Bourguiba a immédiatement proclamé l'urgence d'une baisse de la fécondité, et a pris des mesures dans ce sens tant matériellement (services de planification familiale) que médiatiquement. Cette action a trouvé sa pleine utilisation dans le contexte d'alors : un statut de la femme largement occidentalisé et la généralisation de la scolarisation. La fécondité tunisienne a donc baissé régulièrement de 7,2 enfants par femme à son niveau actuel de 1,8 à 2.

Au Maroc, le régime religieux a été médiatiquement plus prudent, n'a lancé la politique familiale qu'en 1966, la scolarisation a été plus lente et le statut de la femme est resté beaucoup plus traditionnel jusqu'en 2005. Néanmoins la fécondité a également fortement diminué, partant d'un niveau analogue pour arriver à son niveau actuel de 2,3 enfants par femme.

L'évolution a été plus heurtée en Algérie, qui, contrairement à ses voisins, a longtemps été nataliste et est toujours ultraconservatrice dans les domaines du statut de la femme. Le Président Boumediène avait pris nettement position : "Nous ne sommes pas partisans de fausses solutions comme la limitation des naissances"⁵ (la « vraie solution » étant le socialisme), position réaffirmée en 1974, lors de la conférence de Bucarest, dans l'euphorie politique et financière du premier choc pétrolier, qui voit l'envolée des recettes. Mais les mêmes forces que dans les pays voisins étaient à l'œuvre et la politique de population s'inversa. Le déclencheur fut la baisse des recettes consécutive au contre-choc pétrolier : les naissances s'effondrent en 1986 et la fécondité a maintenant rejoint celle du Maroc

L'explosion démographique continue

Mais la baisse de la fécondité ne signifie pas la fin de l'explosion démographique. Le cas de l'Algérie l'illustre nettement : jusqu'en 1986 chaque promotion était supérieure à la précédente, donc il y a, une génération plus tard, davantage de parents chaque année. Les quelque trois millions d'Algériens musulmans des années 1870 (paix civile, plus de grande famine, mise en place de l'administration de « l'Algérie française ») étaient devenu 9 millions vers 1960 malgré une mortalité élevée en début de période, et sont 36 millions aujourd'hui. En effet, la promotion 1985 (la plus nombreuse) n'a que 26 ans en 2011 et le nombre de parents va encore augmenter quelques années (sur la base d'une première naissance vers trente ans). En particulier les jeunes adultes n'ont jamais été aussi nombreux dans la tranche 26-35 ans. La situation est analogue mais moins typée au Maroc et surtout en Tunisie, où la baisse de la fécondité a été plus précoce.

Le résultat final est que le Maghreb est passé d'environ 25 millions de musulmans vers 1960 à 79 millions en 2010, soit environ la population de l'Égypte et 1,3 % de la population mondiale. En 2025, la population du Maghreb pourrait atteindre 94 millions (Algérie : 44, Maroc : 38, Tunisie : 12). L'explosion démographique serait alors en gros terminée et la population devrait culminer autour de la centaine de millions dans les décennies suivantes.

L'économie du Maghreb

L'économie du Maghreb a été fortement chahutée depuis les indépendances, notamment du fait de l'évolution du « décor » mondial. Au moment des indépendances, la population qualifiée était principalement européenne, alors que l'état d'esprit du « Sud » était nationaliste et socialiste. Le départ des plus qualifiés a gravement nuit à l'économie, tandis que les mesures nationalistes, et, en Algérie surtout, socialistes, ont aggravé le mal comme dans les autres pays ayant fait de même. Autour de 1990, au contraire, l'échec socialiste devient patent, l'URSS s'écroule, la Chine et l'Inde se libéralisent dans un contexte de mondialisation et notamment de recul du nationalisme économique. Les économies des trois pays ont été influencées par ces mouvements de fond, mais chacune de manière différente.

L'économie au Maroc

Le Maroc était le pays le moins développé, malgré la brillante exception de Casablanca, mais il fut celui qui commit le moins d'erreurs : pratiquement pas de mesures socialistes, des mesures nationalistes progressives et relativement modérées. Donc, corrélativement, un départ de l'élite économique plus « en douceur » que dans les autres pays, et qui ne fut pas total. L'abrogation des mesures nationalistes (1984) et une ambiance économique-politique plus sereine qu'en Tunisie et surtout qu'en Algérie permirent un redémarrage très net qui se poursuit actuellement.

Les investissements étrangers ainsi encouragés se multiplièrent, venant surtout de France, mais aussi d'Espagne, du reste de l'Europe, d'Amérique et des pays arabes pétroliers, tandis que se multiplient les entreprises privées marocaines. Les relatives nouveautés de ces dernières années sont l'accélération d'un tourisme plus diversifié qu'en Tunisie, l'installation de dizaines de milliers de retraités français, les progrès des infrastructures portuaires, routières et ferroviaires, et bien sûr l'activité corrélative du bâtiment et des travaux publics. L'économie échappe progressivement à la dictature de la pluviométrie qui traditionnellement déterminait les récoltes, donc l'activité des secteurs en aval et finalement celle du pays.

Les faiblesses de l'économie marocaine sont sa structure encore relativement féodale, la médiocrité d'une scolarisation encore incomplète, atténuée toutefois par un secteur privé dynamique, la pauvreté persistante d'une partie de la population et l'absence de pétrole qui frappe très durement les finances du pays. D'ailleurs la pression migratoire demeure vive.

L'économie en Tunisie

En Tunisie, une période néocoloniale « normale » a succédé à l'indépendance, suivie d'un passage à vide beaucoup plus prononcé qu'au Maroc, avec le départ brutal des Français, des Italiens et des Juifs. Le démarrage du tourisme a été bien antérieur à celui du Maroc, mais focalisé sur le bas de gamme, la meilleure scolarisation a attiré les investisseurs étrangers. Ensuite la prédation généralisée pratiquée par l'équipe au pouvoir jusqu'au début 2011 a considérablement freiné les initiatives privées et certaines initiatives étrangères.

La Tunisie bénéficie toutefois d'une petite production pétrolière et reste le pays où le PIB par tête est le plus élevé des trois. L'économie traverse actuellement un trou d'air du fait de « la révolution » de l'hiver dernier et de l'écroulement du client et fournisseur d'emplois libyen, qui devrait être provisoire.

L'économie en Algérie

L'économie algérienne est beaucoup plus délicate à analyser. L'indépendance a vu non seulement le départ des Pieds-noirs, mais aussi celui d'une bonne part de l'élite musulmane, émigration qui continue depuis. Cela pour des raisons politiques, dont l'orientation socialiste, puis la guerre civile, qui ne sont pas notre propos ici.

Par contre l'infrastructure matérielle était plus développée que chez ses voisins et le pétrole a apporté des rentrées de devises considérables « qui nous ont permis de payer nos erreurs, et donc de les faire durer, alors que nos voisins ont dû réagir plus sérieusement »⁶. Finalement l'économie ne produit pas grand-chose d'autre que le pétrole, dont une partie des recettes est détournée, le reste permettant des importations qui font vivre le secteur de la distribution.

Le pays a proclamé sa sortie du socialisme en 1994 sous la pression du FMI. Cette proclamation n'a été que très lentement suivie d'effet, la bureaucratisation, les entraves au fonctionnement du secteur privé national comme étranger étant toujours très fortes. Corrélativement, le développement « réel » reste très en retard sur celui des pays voisins, et les responsables se demandent ce que deviendra le pays alors que la production pétrolière devrait décliner dans quelques années. On note toutefois un redémarrage récent de l'agriculture qui avait été totalement paralysée par sa nationalisation.

IV/ Les problématiques contemporaines

Sur la base de ces données démographiques et économiques, évoquons maintenant les problématiques contemporaines. Comme nous y avons fait parfois allusion, les régimes politiques, économiques et démographiques sont liés. Le maintien de la haute fécondité maghrébine, la baisse de la mortalité et l'explosion démographique sont en partie tributaires par leur ampleur et leur calendrier, du système économique et politique de la colonisation. De même, la baisse ultérieure de fécondité est en partie la conséquence de l'ouverture intellectuelle, commerciale et économique sur la France et l'étranger, entraînant une occidentalisation partielle des genres

de vie. Cela est illustré *a contrario* par la suite de l'histoire au cours de laquelle l'Algérie a opéré, dans ces domaines, une relative fermeture, elle-même cohérente avec des choix économiques et politiques, voire linguistiques.

« Fardeau démographique », économie, révoltes et harragas

Nous avons vu que la population continuait à augmenter malgré la baisse de la fécondité ; et cela allait durer encore 10 à 20 ans. Cette constatation (« le fardeau démographique ») sert d'excuse « tous azimuts », depuis les difficultés de la scolarisation jusqu'au marché de l'emploi, et maintenant aux révoltes (Tunisie) ou tentatives de révolte (Algérie et, dans une moindre mesure, Maroc). Or il faut y regarder de plus près.

D'une part le nombre d'enfants et d'adolescents s'est stabilisé. Ce n'est donc pas là qu'il faut chercher la cause des difficultés de scolarisation, tant quantitatives (Maroc, en zone montagneuse surtout) que qualitatives. L'abandon de l'école par les élèves et la faible qualification de ceux qui y restent a d'autres causes, linguistiques, pédagogiques et d'inadaptation à l'emploi, que nous développerons plus loin. D'autre part le manque d'emploi, problème très grave en lui-même, est de plus maintenant une des causes principales des révoltes. Or il ne vient pas, à mon avis, du nombre de jeunes. C'est au contraire l'échec économique et politique qui fait que ces jeunes ne sont pas employés.

Rappelons que les États-Unis sont passés en deux siècles de cinq à trois cents millions d'habitants avec un chômage de 4 à 9 % selon les années, contre au moins 20 % au Maghreb, dont peut-être 40 à 50% chez les jeunes (les chiffres officiels ne sont pas fiables). Ce n'est pas une question de surpopulation, donc d'espace (voir par exemple Hong Kong et Singapour), espace qui d'ailleurs ne manque pas au Maghreb, mais une question de liberté politique et économique.

Le fait que le manque de liberté politique réagisse sur le marché d'emploi a été illustré par le cas tunisien : elle permet un comportement prédateur du groupe au pouvoir, qui décourage les entrepreneurs nationaux et étrangers et donc la création d'emplois.

Un phénomène analogue existe en Algérie, aggravée par la bureaucratiation héritée de l'époque socialiste, théoriquement terminée en 1994. Le manque de libertés politiques joue également contre l'économie en poussant les plus qualifiés à l'émigration du fait d'un climat étouffant. Ces phénomènes existent aussi au Maroc, mais à un degré bien moindre. Ajoutons que le mauvais niveau général d'éducation, dont nous parlerons ci-après, n'a fait que « plomber » davantage ces pays.

Si la politique et l'économie, et non le fardeau démographique, ont joué le rôle principal concernant les révoltes, on peut néanmoins évoquer certaines variables démographiques⁷. Si ce n'est pas le nombre de jeunes qui importe, c'est par contre le fait qu'ils vivent maintenant en ville et sont donc moins mal alphabétisés et connectés ; et surtout qu'ils peuvent faire masse à pied en quelques heures, masse qui peut tromper quant à sa représentation électorale. C'est aussi le fait qu'ils ne sont plus mariés et pères de famille comme naguère, mais célibataires et disponibles, et par ailleurs sans lieu de rencontre et de distraction (les salafistes n'apporteront pas de solution à ce dernier problème, au contraire) ... Et, bien sûr, ils sont une fois sur deux chômeurs ; on retombe donc sur l'échec économique.

Cet échec économique et politique explique enfin les tentatives de plus en plus nombreuses d'émigration clandestine (les « harragas »), où de nombreux jeunes ruinent leurs familles et

risquent leur vie. Le phénomène est aggravé par la situation encore pire des États subsahariens qui envoient leurs propres migrants au Maghreb en espérant passer de là en Europe.

L'échec linguistique et culturel

Par ailleurs, pour revenir à des idées qui nous sont chères, si cet échec économique est dû, surtout en Algérie, au mode de gouvernance, partout il est aggravé par la politique linguistique qui est aussi un échec culturel avec l'arabisation du primaire et du secondaire dans les trois pays du Maghreb.

Cette arabisation n'était pas la solution « normale et naturelle » de la décolonisation, comme l'ont proclamé à l'époque des dirigeants maghrébins, et comme se l'imaginent beaucoup de Français (et d'autres). Cela pour plusieurs raisons liées entre elles, la plus importante étant que la langue maternelle des Maghrébins n'est pas l'arabe mais les diverses *darja* (« ce que je parle ») et les parler berbères. Et quand nous disons « l'arabe », il faut ajouter que la religion, qui en est le vecteur principal, s'appuie sur des textes en arabe littéraire incompréhensibles il y a quelques décennies, et encore ardues aujourd'hui. Et c'est d'ailleurs pourquoi la scolarisation tente de s'appuyer sur un arabe standard plus simple.

À l'époque des indépendances, il fallait ajouter à cela que seul un tout petit nombre de Maghrébins étaient capables d'enseigner dans le primaire et le secondaire tant en français qu'en arabe. Les enseignants en français ont été pendant une vingtaine d'années les dizaines de milliers de « coopérants » qui ont disparu, d'une part avec l'arabisation et, d'autre part, parce que l'explosion démographique faisait de cette coopération une tâche gigantesque pour la France et par ailleurs mal connue et donc mal soutenue⁸.

Quant aux enseignants en arabe, ils ont d'abord été « importés » notamment d'Égypte et de Syrie. Ces pays ne se seraient pas séparés de leurs meilleurs éléments, et auraient fourni en priorité « les islamistes les plus gênants », appréciation évidemment qualitative et non vérifiable. Par ailleurs, l'habitude « orientale » d'apprentissage du cours par cœur était éloignée des standards français pratiqués par les cadres maghrébins de la génération précédente et n'était pas favorable à l'esprit d'initiative des élèves⁹.

Le Maghreb a ainsi depuis une trentaine d'années un enseignement public principalement en arabe standard, et très accessoirement français, c'est-à-dire dans des langues étrangères aux élèves et à leurs familles, le tout assuré par un corps professoral recruté dans un premier temps comme nous venons de le voir, puis « avec les moyens du bord »¹⁰, et maintenant devenu par son nombre une terrible force d'inertie. Certes il y a eu des améliorations récentes, notamment par la formation dans les ENS, mais elles sont pour l'instant limitées et ne joueront qu'à très long terme.

L'arabisation a été ressentie comme une catastrophe¹¹ économique et culturelle ayant produit « des analphabètes dans les deux langues ». L'État algérien a du par exemple lancer des cours de rattrapage pour l'apprentissage du français pour des « arabophones » (terme en usage dans ce contexte) qui lui reprochaient de les avoir conduits au chômage. Pour des raisons analogues, il a été décidé d'abandonner l'option pour l'anglais à la place du français, option introduite en Algérie en 1995.

Et l'avenir du français ?

Revenons à cette « grande coopération » qui a formé en français les cadres en activité depuis l'indépendance. Les derniers formés ont maintenant la soixantaine et chacun bien sûr se demande quelles seront les conséquences de leur départ sur la situation du français. Les générations suivantes sont infiniment moins bien formées dans cette langue, à part la minorité qui est passée par l'enseignement privé, ou qui est issue de familles francophones. Mais une partie de cette minorité a quitté l'Algérie et pas seulement³² à cause de la guerre civile des années 1990.

En sens inverse, il y a le contact de nombreuses familles avec les francophones : cousins émigrés en vacances, touristes et retraités. Il y a surtout la pression de l'emploi : la pratique du français est indispensable dans une grande partie de l'économie. Remarquons que les contempteurs du français, le plus récent étant le parti Enahda qui dirige le nouveau gouvernement tunisien, ne peuvent changer ces deux données.

J'ai ailleurs³³ décrit le processus cumulatif entre l'enseignement privé, les entreprises et les médias qui joue en faveur du français. Ce processus a pris une grande ampleur au Maroc et est notable en Algérie et en Tunisie. J'ai constaté le préjugé de certains universitaires envers le privé (héritage d'une tradition française !), où les établissements d'enseignement, qui sont des entreprises commerciales, fournissent en personnel d'autres entreprises. Ce préjugé semble s'atténuer avec la constatation qu'est ainsi fourni un niveau de français supérieur à celui de l'enseignement général et surtout qu'il mène à l'emploi. Ce niveau se maintient ou s'améliore ensuite par l'usage professionnel et le brassage social qui en découle. Cela bien sûr tant que l'emploi est en français. Ce fut longtemps été le cas, non seulement dans les entreprises françaises et marocaines, mais aussi dans les autres entreprises étrangères. Cela le reste encore massivement, y compris dans les entreprises à capitaux des pays producteurs de pétrole, que l'on voit apparaître de plus en plus, notamment au Maroc.

J'espère également que le nombre de Chinois étudiants le français pour travailler en Afrique fera de même pour les inévitables implantations de l'Empire du Milieu. Néanmoins, la demande de l'anglais professionnel pointe un peu partout et, avec elle, celle d'un enseignement dans cette langue pour les « chers petits » (comme en France). Cet enseignement reste couplé à celui du français, sans lequel on est socialement isolé dans les classes moyennes et supérieures. On voit donc qu'il y a une course de vitesse entre l'enracinement du français et la pression de l'anglais.

Je passe maintenant des constats à des opinions plus personnelles. L'enracinement du français sera d'autant plus profond qu'il aura une composante affective et culturelle. Cela vient en principe naturellement lors d'études supérieures en littérature française ou lors d'une formation à l'enseignement du français. Cela vient aussi de voyages et d'échanges intellectuels plus variés pour l'élite publique ou privée, entretenus par les médias francophones qui vont de la télévision à une presse économique de bon niveau. Tout cela touche peu « le francophone de base », quant à l'élite dont nous parlons, elle ne manquera pas d'être sensible aux efficaces séductions du monde anglophone.

*

Notes

¹ Philippe Fargues, « Un siècle de transition démographique en Afrique méditerranéenne : 1885-1985 », *Population*, vol. 41, n°2, Paris 1986.

² Une estimation de 1845 donne 2 028 millions de musulmans ; une autre de 3,5 millions semble plus politique. La population marocaine était peut-être du même ordre de grandeur, la tunisienne peut-être d'un million d'habitants.

³ Il y avait environ 190 000 Français et 67 000 Italiens en Tunisie à l'indépendance. Il en restait environ 17 000 respectivement et 10 000 en 1966. Les départs ont lieu principalement à l'occasion de la crise de Bizerte en 1961 et de celle de la nationalisation des « terres coloniales » en 1964, donc assez longtemps après l'indépendance. Le développement de Tunisie en a été gravement retardé, et j'ai pu personnellement constater le passage à vide corrélatif du pays, et notamment la désorganisation de la production agricole. Après 1966 le nombre de Français a encore diminué avec la fin de la « grande coopération » (voir plus loin). Ce nombre a vraisemblablement recommencé à augmenter depuis une vingtaine d'années, mais la communauté française est maintenant largement composée de cadres d'entreprise et de retraités, et non plus de « Pieds-noirs ».

⁴ Les Algériens bénéficiaient de la "préférence nationale" dans le cadre de l'Algérie française, puis de facilités d'immigration ensuite ; les visas pour les Maghrébins n'ont été établis qu'en 1986 (je simplifie ici une législation complexe et fluctuante)

⁵ Discours du 20 juin 1969.

⁶ Confiance privée d'un ancien ministre ayant aujourd'hui d'autres fonctions officielles

⁷ Yves Montenay, *Révoltes et démographie*, n°46 de *Histoire et Liberté*, Paris, septembre 2011.

⁸ Voir Alain Bry, 2011, in *Cahiers de l'Orient* n° 103, op. cit.

⁹ Les rapports successifs du PNUD sur le monde arabe depuis 2000 sont sévères pour l'enseignement et la vie culturelle en général et relient, eux aussi, l'échec à l'absence de liberté.

¹⁰ Aujourd'hui encore, d'après la presse algérienne, l'enseignement du français dans de nombreuses écoles du Sud serait inexistant à la fois faute de « vrais » enseignants et de motivation de la part des élèves qui, contrairement à ce qui se passe à Alger ou en Kabylie, ne voient aucun usage du français dans leur environnement.

¹¹ Les allusions à cet échec sont de plus en plus fréquentes et explicites dans les milieux économiques. Des Maghrébins modestes s'interrogent : « Mais que vont devenir nos enfants ? »

¹² Il en est ainsi du deuxième départ d'Algérie d'Assia Djebar et de nombreux professionnels renommés (médecins, chercheurs ...) qui pouvaient y faire une belle carrière.

¹³ « Un plurilinguisme de plus en plus pratique : l'utilitaire, le culturel et le politique », Colloque «Dynamiques plurilingues», RFS & ENS de Bouzarea, Alger, 30 mai-2 juin 2011.

Bibliographie supplémentaire

Cahiers de l'Orient. 2007. n° 88 : Le monde arabe et le poids du nombre.

Cahiers de l'Orient. 2011. n° 103 : Vous avez dit francophonie.

Échos du monde musulman. Lettre décadaire. Paris : Editions du Sud.

Hérodote. 2007. *Géopolitique de la langue française*, n° 126, Paris, septembre.

Montenay, Y. 2003. *Le mythe du fossé Nord-Sud*. Paris : Les Belles Lettres.

Montenay, Y. 2004. *Nos voisins musulmans*. Paris : Les Belles Lettres.

Montenay, Y. 2005. *La langue française face à la mondialisation*. Paris : Les Belles Lettres

Montenay, Y. 2006. *Retraites, familles et immigration en France et en Europe*. Paris : L'Harmattan,

Montenay, Y. 2011. *Le français et le monde arabe*, Paris : Editions du Sud.

Tullon, H. « Arabe et Français dans les systèmes éducatifs tunisien et marocain au tournant du XXIe siècle »
Synergies Tunisie n° 1. 2009 pp. 39-51.

VII. LECTURES

LECTURES

JACQUES DEMORGON

Dany-Robert Dufour, *L'individu qui vient... après le libéralisme*. Paris, Denoël, 2011.

Dany-Robert Dufour a produit une œuvre dont on comprend mieux encore l'importance au sein de la crise généralisée dont il étudie l'origine et le développement. Au départ, « *Le bégaiement des maîtres* » puis « *Les mystères de la trinité* » formaient une véritable somme sur la pensée depuis la fin du 19^e siècle. Dans ses analyses, de Nietzsche à Lacan, en passant par Benveniste, Dufour met en évidence la profonde systémique (dés)adaptative de la conduite humaine. Elle s'exprime dans les tensions entre trois logiques - unaire, binaire, ternaire - privilégiant l'identitaire, la maîtrise des choses, le tiers séparateur et médiateur. Il faut lire cette synthèse qui reste fondamentale.

L'auteur s'est ensuite engagé dans une critique systématique de notre (in)culture contemporaine. D'abord avec *Folie et démocratie* (1996), puis avec sa « trilogie » : *L'Art de réduire les têtes* (2003), *Le Divin Marché* (2007), *La Cité perverse* (2009). La politique, la religion, l'économie, l'information y sont étudiées dans leur actuelle bacchanale totalitaire.

Aujourd'hui « *L'individu qui vient... après le libéralisme* » au titre, apparemment simple, entend franchir une étape supplémentaire en passant de la critique à l'action et aux propositions. L'ouvrage est hautement synthétique révélant les dimensions antagonistes de la géohistoire humaine.

1. Les récits théo-logico-politiques : l'humanité des royaumes et des empires

Au cours de la genèse des royaumes et des empires, l'antiquité méditerranéenne et son prolongement continental européen ont construit de grands récits qui sont restés vivants pendant des millénaires à partir de grands livres sacrés et philosophiques. Ces récits étaient fondés sur l'alliance prédominante entre les acteurs du politique administratif et militaire et les acteurs du religieux. Dufour en indique la résonance aux trois plans du politique, du familial, de l'individuel.

Au plan politique, Georges Dumézil a mis cela en évidence comme théâtre indoeuropéen d'une tripartition sociale et de son contrôle hiérarchique : « prêtre-roi, guerrier, paysan », dont l'extension géohistorique fut même plus grande.

Au plan familial, Emmanuel Todd (2011) montre, à l'échelle planétaire, que les devenirs royaux et impériaux des tribus ont conduit à divers développements de la prédominance masculine. Dans la famille patrilinéaire souche avec l'héritier masculin, souvent l'aîné. Dans la famille communautaire conjoignant l'autorité du père et l'égalité des frères.

Au plan individuel, Dany-Robert Dufour rappelle comment, en concordance, les Grecs se réfèrent à la tripartition psychologique parallèle, celle des trois âmes hiérarchisées : « *noûs, thumos, épithumia* », « esprit, cœur, désir ». Les enjeux étaient précis. C'était la loi, le contrôle, la mesure contre la démesure personnelle et le désordre social. La pensée grecque a été impressionnée par certains épisodes de la période tribale. Des chefs, courageux, chanceux et victorieux, devenaient, en temps de paix, incontrôlables, insatiables.

On comprend que, en fondant les Cités, les Grecs aient jugé nécessaire d'inventer la discipline des sports de compétition comme régulation des ambitions ; ou encore la tragédie comme démonstration de ce qui arrive fatalement quand on se soustrait aux lois des Dieux. Et, en même temps, une éducation qui met en avant la mesure dans les mathématiques et dans la musique.

Dufour se réfère à un travail de Nemrod Carrasco (2008) qui met en avant la question de la pléonexie, désir d'avoir toujours plus. Le philosophe espagnol montre que La *République de Platon* est tout entière construite contre la pléonexie qui représentait pour les Grecs la principale menace. Dufour cite à cet égard les profondes observations de Vernant. Il indique aussi que de nombreuses sociétés la dénoncent et la combattent. Il rappelle que Marcel Mauss n'hésitait pas à dire que les sociétés tribales avaient « horreur de la pléonexie ».

Les récits théo-logico-politiques ont ainsi menés de pair souci de l'ordre moral personnel et souci de l'ordre social. Cette dénonciation de la pléonexie laissait subsister un véritable problème, les hommes libres qui voulaient la combattre étaient tributaires pour cette liberté d'hommes qui ne l'étaient pas : les esclaves. La dénonciation de la pléonexie et, d'une façon générale, la morale théologicopolitique, finiront par donner l'impression qu'elles contribuaient à cacher cet abus premier, fondateur de la société ?

2. Le récit du marché et la jouissance individuelle : l'humanité de la modernité

Les grands récits politico-religieux ont bien accompagné l'unification de grands ensembles humains. Toutefois, en évoluant peu sur la durée, ils ont en effet donné l'impression qu'ils engendraient une certaine stérilisation des esprits et des entreprises entraînant de profonds handicaps pour le développement des connaissances et celui des économies.

La subversion allait donc venir sur ces deux plans de l'économie et de l'information. Les fabricants et les marchands allaient agir contre les contraintes politiques et religieuses qui entravaient leurs développements. La mise en cause des vérités révélées (*a priori*) était indispensable pour ouvrir la voie aux vérités découvertes (*a posteriori*).

Des dogmes intolérants, rétrécis, allaient céder devant le dynamisme d'un nombre croissant d'acteurs humains. Ceux-ci s'intéressaient aux résultats, fruits de leurs capacités – techniques et symboliques – d'exploration et d'exploitation de la nature. Ils agissaient sur elle par des moyens nouveaux pour produire mieux et plus.

Dans cette situation, Dany-Robert Dufour, avec William Ashley, situe le « *turning point* » de l'évolution économique européenne au moment précis où Calvin, sollicité, répond dans « *Concilium de usuris* » en conseillant d'en finir avec l'interdit de l'usure entre coreligionnaires. Dufour clarifie la question. Les trois religions monothéistes n'interdisent l'usure qu'entre coreligionnaires. Comme les chrétiens dominent en Europe, ils ne peuvent pas se prêter entre eux. D'où, le privilège crucial des Juifs. Pour Calvin, il faut lever l'interdit et reprendre cet avantage. L'époque s'y prêtait car les chrétiens, divisés politiquement et religieusement, ne faisaient plus communauté.

Cette révolution des pratiques économiques va se doubler d'une révolution des mœurs morales personnelles. Ce sera la « fin de l'interdit moral portant sur l'amour propre ». Chacun pourra suivre ses propres désirs. Alors « le monde bascule » dans la modernité. Ce renversement « éthique » se prépare au long de toute une série de mutations dans la pensée humaine. En France, au travers des œuvres de Pascal, Nicole, Bayle et Mandeville, dont chacun a lu celui ou ceux qui le précèdent.

Au sommet de la mystique chrétienne, Juan de la Cruz pose la nécessité d'une « nuit des sens » et d'une « nuit de l'esprit ». « Pascal rétablit, dans la souffrance, la *libido sciendi* liée à la passion de voir, de concevoir et de savoir. Nicole et Bayle ont libéré la *libido dominandi* de toute opprobre et chanté la passion de s'enrichir et de posséder toujours plus ». Bernard de Mandeville confirme et légitime une troisième concupiscence : « la *libido sentiendi* liée aux passions des sens et de la chair ».

Sur ces bases, les scènes de la vie philosophique grecque opposant « logique » et « sophistique » vont se rejouer au 18^e siècle. Les Thrasymaque, Adimante, Glaucon, Calliclès (des Dialogues socratiques), favorables à la pléonexie, ont « mis en marche un pendule qui va finalement faire un tour complet », à travers la nouvelle sophistique des « lumières anglaises ». Et cela, avec David Hume, Jeremy Bentham, John Stuart Mill, Adam Smith, repris, plus tard, par William James, John Dewey et d'autres. Cette sophistique invente l'utilitarisme qui entend ne référer la vérité qu'à l'utilité. Elle fonde aussi le pragmatisme de la réussite personnelle au dépend de la morale publique. Ces deux sophistiques tirent leurs forces de la conjonction entre l'émancipation économique et l'émancipation morale des individus. Le capitalisme se trouve ainsi fondé sociologiquement et psychologiquement, au travers de ce récit du « *Divin Marché* ». Il est « *Divin* », puisqu'il manifeste le miracle que seule peut opérer la main invisible de dieu quand elle transforme en bonheur public commun des vices privés laissés à eux-mêmes.

Mensonge et sophisme car, on le verra de mieux en mieux, cet individu, exalté comme autonome, est en fait, deux fois enchaîné : comme producteur faiblement salarié et comme consommateur totalement dépendant. Le miracle, c'est que cet individu consommateur s'enchaîne de lui-même à la satisfaction de désirs sans limites, constamment encouragé par la publicité pour faire marcher le commerce et l'industrie. Tout cela au détriment d'un réel développement personnel. Sans parler d'une nature surexploitée pour cela et de plus en plus mise à mal.

Certes, il y a eu et il y a toujours des moments de progrès de ce « capitalisme ». Les désirs des individus jouent, en effet, un rôle moteur décisif. Toutefois, au début de l'aventure, les grands récits théo-logico-politiques des royaumes et des empires et le grand récit de la modernité se tenaient en respect. Les erreurs des premiers qu'il fallait combattre donnaient au discours de la modernité, une certaine légitimité de contrepoids régulateur.

Il faudra un temps pour que l'on commence à s'inquiéter : si le libéralisme libère l'individu des abus extérieurs qu'il subit, qu'en est-il des abus que cet individu « libéré » fait subir aux autres ? Il est vrai, en réplique immédiate au primat des intérêts individuels et à la braderie de la morale, il y eut la sagesse de l'impératif kantien. Il exigeait de toujours traiter la personne humaine comme une fin et jamais comme un moyen. Kant dénonçait l'immoralisme utilitariste et attendait avec un vif intérêt la Révolution française.

C'est un fait que la modernité a largement oscillé entre le libéralisme économique des Lumières anglaises et le libéralisme politique des Lumières allemandes et des Lumières françaises.

Ce sont, aujourd'hui, les premières qui l'emportent largement même si le débat n'est pas terminé. Il est même relancé du fait que le capitalisme financier à son paroxysme apparaît comme cause de désordres majeurs. Disqualification sans mesure des grands récits, forçages technoscientifiques et productivistes, consommations sans limites sont les normes régnautes. Avec la conduite pléonexique du toujours plus.

3. La post-modernité : « une libération en trompe l'œil »

Cette domination a pu apparaître, même aux penseurs critiques, comme un coup de force exceptionnellement « réussi » du néolibéralisme, du néocapitalisme. Nous n'étions plus des modernes qui restaient encore quelque peu des croyants, nous étions devenus postmodernes en adoration devant les seules performances.

Avec ce terme de postmodernité, Jean François Lyotard entendait simplement définir la sortie du théo-logico-politique et Marcel Gauchet la religion de la sortie de la religion. Le courant le plus révolutionnaire de la philosophie entend ne pas sous-estimer ce coup de force réussi du capitalisme néolibéral. Ces forces devaient pouvoir lui être reprises et retournées révolutionnairement contre lui. C'est dans cet esprit que peu après 1968, Deleuze & Guattari publient « *L'anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie* ». Au delà des soumissions freudiennes au *principe de réalité*, les deux philosophes pensent affaiblir les dominations sociales en s'inspirant du psychotique. Il s'agit de revaloriser les fantasmes contre les répressions pour libérer l'individu de ses « déterminations sociales ».

Pour Deleuze & Guattari (1980 : 134-135) : « C'est la variation continue qui constitue le devenir minoritaire de tout le monde, par opposition au Fait majoritaire de Personne... C'est en utilisant beaucoup d'éléments de minorité, en les collectant, en les conjuguant qu'on invente un devenir spécifique, autonome, imprévu ».

Dufour reconnaît qu'à l'époque, « la folie causée par la sortie des anciens grands récits lui avait semblé bonne conseillère ». Quarante ans après, c'est bien différent, il pense que si, avec ce « programme postidentitaire » « Deleuze croyait doubler le Marché sur sa gauche, il s'est fait doubler sur sa droite par le Marché ». D'ailleurs, seul le Marché disposait de « toute la logistique nécessaire ... pour s'engager dans cette folie consistant à soutenir le fantasme jusqu'au bout ».

Dufour évoque le capitalisme postmoderne au travers de ses hauts bénéficiaires comme Bill Gates ou de ses hauts serviteurs comme Alan Greenspan. L'un se fait philanthrope, l'autre n'en revient pas que de grands capitalismes aient pu ne pas voir où était leur intérêt. Aujourd'hui, il est au service de l'un d'eux qui lui a réussi des profits fantastiques en raison des erreurs des autres.

Dufour montre encore que le contrepoint de cet invraisemblable pléonexe postmoderne est le prolétaire postmoderne. On feint de croire que le mot « prolétaire » relève d'une réalité dépassée. C'est tout le contraire. Le terme ne concerne pas seulement, comme hier, les prolétaires de la production mais aussi maintenant ceux de la consommation.

Dufour éclaire les apparences à travers quelques chiffres. Le revenu quotidien du prolétaire postmoderne a cru de 100%. Il n'avait qu'un dollar, il en a deux. Dufour traduit correctement : « *le revenu du prolétaire qui n'avait rien a été doublé.* » A l'opposé, Bill Gates, philanthrope, qui donne 25 milliards de dollars, la moitié de sa fortune, va-t-il vivre moins bien ?

4. Le récit du patriarcat et son retournement : du sexe au genre

A côté de ces questions monétaires, le capitalisme postmoderne s'accompagne de changements des mœurs dont l'aberration devrait être évidente. Pourtant ce n'est pas le cas ! Et déjà dans le domaine du sexe.

Dans la domination patriarcale, les hommes s'appuient sur des formulations générales, prétendues lois naturelles et il reste aux femmes à vivre leurs situations singulières. Après quoi, les hommes démontrent que le logos des femmes est seulement singulier. Or la pensée de tout être humain dépend d'une dialectique ternaire : particulariser, généraliser, singulariser, clairement formulée par Hegel.

On a trop regardé la psychanalyse du côté de la révélation de l'importance du sexuel. Celle-ci était bien connue. Plus profondément, Dufour note, en rappelant son entrée par l'hystérie, que la psychanalyse freudienne fut « le moment où, dans la narrativité occidentale, le logos (supposé masculin) se mit en position d'entendre le mythos (supposé féminin).

Déjà la *République* de Platon était « révolutionnaire ». Elle s'attaquait à la relation patriarcale de plusieurs façons. Le projet de Platon casse la connaissance de la filiation paternelle. En même temps, en même temps, il casse la programmation domestique différente des hommes et des femmes et les rétablit ensemble hommes et femmes également en mesure de gérer le politique.

Todd (2011), nous l'avons dit, a étudié la diversité des évolutions qui sur l'ensemble de la planète, ont pu favoriser la structure patriarcale de la famille. Ce que l'histoire a fait, elle pourra le défaire. D'autant, qu'à l'origine, il y eut d'abord des systèmes familiaux nucléaires dans lesquels la relation des hommes et des femmes était égalitaire.

Le programme de l'identité postmoderne se pense radical. Le Patriarcat n'a pas de sens puisque l'individu aujourd'hui doit pouvoir bénéficier de tous ses possibles et par conséquent ne pas se laisser enfermer dans un prétendu sexe. Au départ, quand pour Simone de Beauvoir, « on ne naît pas femme, on le devient », il s'agit du devenir culturel des femmes qui dépend de l'évolution même des sociétés.

Par contre, la formule de Simone de Beauvoir a été tirée dans le sens du devenir biologique lui-même par des penseurs étatsuniens tels que Robert Stoller et Judith Butler auxquels Pierre Bourdieu semble à l'occasion s'associer. En mobilisant indûment la communication performative, ils posent que si l'on ressent soi-même que l'on est d'un genre, le sexe doit s'y conformer.

Désormais, la loi pourra même vous condamner à nommer « Madame » un homme qui se prend pour une femme. Pourtant, dans ses chromosomes, il continue à ne pas l'être, quelles que soient ses modifications d'apparence ou plus profondes, dues à la chirurgie. Dufour souligne : « La Cité postmoderne est devenue la Cité où celui qui ment est cru et où celui qui ne ment pas est poursuivi. »

Cette prétendue autonomie qui, « de droit » reviendrait à l'individu quant à son être, fait à ce point loi que, dans certaines universités américaines, on exige l'emploi exclusif du mot genre », allant jusqu'à interdire le mot « sexe ».

A côté de la transgression de la différence des sexes, le programme postidentitaire pose la transgression d'autres différences : celles du fou et du normal ou encore de l'homme et l'animal.

5. Que faire ?

Dufour prend acte des critiques faites à ses travaux. Les partisans d'une sagesse traditionnelle le voient en dangereux révolutionnaire. Ceux qui perçoivent la modernité et la postmodernité comme révolutionnaires, le voient en dangereux réactionnaire. Il redéfinit sa position : droit d'inventaire des forces et des faiblesses des grands récits, droit de retrait à l'égard de la pensée unique, sophistique, du marché. Mais il passe aussi des critiques aux propositions d'où les réponses qu'il apporte dans sa quatrième partie « *Que faire ?* »

D'abord, revenons au titre de son ouvrage : *L'individu qui vient...* ce n'est pas un individu nouveau, idéal qui va venir. C'est déjà simplement l'individu car il n'est jamais véritablement advenu. Son advenir semble bloqué au sein d'une formidable tension millénaire transhistorique. D'un côté, l'individu ne peut advenir quand la situation qui lui est faite le ploie au travail, lui remplit la tête et le courbe à genoux. D'un autre côté, l'individu ne peut advenir s'il n'est que le fidèle des temples de la consommation et des sports, s'il laisse envahir sa tête de publicités et de résultats éphémères, s'il oblitère sa vie de produits déjà périmés mais toujours mieux emballés.

Nous l'avons vu, la pléonexie du « toujours plus » a pourtant fait l'objet d'une dénonciation régulière. Des communautés et des tribus ont même inventé la destitution des pléonexes comme ce fut le cas avec l'institution du Potlatch. Davantage, elles ont posé le don comme supérieur en tant qu'il fonde, sans l'imposer, la confiance en son retour, c'est-à-dire une société de réciprocité libre. Dufour souligne le travail de nombre de chercheurs actuels – Robert Axelrod, Axel Honneth, Samuel Bowles, Herbert Gintis – autour des théories de la « reconnaissance morale » ou de la « réciprocité forte ». Des travaux proches tels que *L'Anthropogénie* d'Henri Van Lier (2010) et « *Homo sacer* » de Agamben (2002a) sont fondamentaux.

L'individu ne peut venir qu'en revenant de façon permanente à sa source : la « vie générique » humaine. Elle ne dicte pas sa conduite, elle ne garantit pas ses choix mais seulement la possibilité où il est toujours de prendre acte de ses ressources que sont la séparation, la communauté, le visage, le geste, le langage, la pensée. Il peut, en revenant à cet exercice partagé de l'humain, ne pas se laisser confisquer son advenir par les narrations préalables théo-logico-politiques ou économiques.

Toutefois, ce qui est inscrit dans la « vie générique » humaine fait figure non de contrainte mais d'exigence. Les humains en ont, ou pas, la profonde intuition, la compréhension et le désir de s'y engager. C'est là que commencent à pouvoir venir ensemble l'individu et la communauté humaine. Dufour cite Agamben (2002b : 116) : « L'homme est l'animal qui doit se reconnaître humain pour l'être ». L'individu ne peut venir qu'en échappant aux simplifications, réductions, malédictions qu'ont projeté sur lui des acteurs en mal de constituer des sociétés à leurs profits. Dans ces conditions, l'antagonisme humain originel et producteur est devenu souvent destructeur.

S'il est un cas exemplaire c'est sans doute celui des religions. Elles ont presque toujours réussi l'unification d'acteurs humains qui, en amont, restaient divisés. Par contre, elles n'ont jamais pu empêcher que ces unifications, à leur tour deviennent destructrices d'autres unifications religieuses, antérieurement constituées (les croisades) ; voire de leur propre unification livrée aux prétendues hérésies. Si, étant donné les divisions liées aux multiples religions, aucune loi divine ne peut s'imposer, « cette loi ne peut être qu'humaine. » Encore faut-il qu'elle ne soit pas seulement à la manière de Hobbes une démission des acteurs humains qui abandonnent leur souveraineté dans les mains d'un Etat qui pourra toujours en abuser.

C'est là justement la plus grande difficulté. L'acteur humain ne peut pas devenir individu s'il ne s'affirme pas tel de lui-même. En même temps, il ne peut y parvenir sans l'aide de la « communauté » humaine. C'est ensemble seulement que, dans leur antagonisme régulateur, individu et communauté, peuvent devenir libres et humains. C'est pourquoi Dufour ne fait confiance qu'en une véritable loi tierce, celle d'une venue commune, conjointe, de l'individu, enfin réel et sympathique, et de l'Etat, contrôlant et contrôlé. D'où « l'auto-transcendance : religion sacrée, laïque et démocratique ». Dès lors, comment ne pas rapprocher la formule titre de Dufour « *L'individu qui vient* » de la formule titre d'Agamben (1990, 2002a, b) « *La communauté qui vient* » et de sa formule texte « *la politique qui vient* ».

Dufour précise encore que *L'individu qui vient* devra se référer à tout ce qui s'est amorcé en ce sens dans l'histoire en faisant la différence entre créer des conservatoires et être conservateur. Il y faudra également une éducation et une école exigeantes. Il prend soin de répondre à une foule d'objections de détail à partir desquelles il formule, en Annexe, trente propositions impératives de changement dans les relations des humains au monde, aux autres et à eux-mêmes. Il est clair que cet individu qui vient n'y parviendra pas sans nous.

Reste deux interrogations que nous souhaitons partager avec l'auteur. Peut-on trouver, dans la culture contemporaine, des adjuvants à la venue de l'individu. Rifkin (2011 : 324) semble le penser dans « *La troisième révolution industrielle* ». En accord avec Dufour, il recommande de mettre Adam Smith à la retraite, il propose un nouveau récit d'espoir dans une troisième révolution industrielle. Il précise : « Le passage de la centralisation de la deuxième révolution industrielle à la latéralité de la troisième » liée à l'internet et aux énergies renouvelables, devrait conduire à « restructurer l'expérience scolaire afin qu'elle soit pertinente pour des jeunes qui doivent apprendre à vivre dans une économie distribuée coopérative nichée dans un monde biosphérique ».

Toujours dans l'esprit de cet irréductible lien du devenir individuel et du devenir communautaire humain, notre seconde interrogation concerne la question des décalages et des orientations radicalement opposés qui subsistent sur la planète entre les différentes sociétés. Comment *L'individu qui vient* pourra-t-il concilier ces différentes figures ?

D'où notre troisième interrogation : l'individu et la communauté humaine qui viennent peuvent-ils y parvenir sans des lieux et des moments fort d'implication partagée. C'est dans cet esprit que Stephen Hawking, David Cosandey (2008), Henri Van Lier (2010) pensent que, dans les deux siècles à venir, l'humanité pourrait disparaître si les humains ne sont pas capables d'avancer ensemble sur le chemin de la conquête spatiale.

Dany-Robert Dufour, toujours attentif, pourrait bien être en train de prendre position dans un prochain ouvrage, un conte philosophique, en dialogues, où « *Le dernier homme* » pose la question de sa résistance, possible ou non, aux sirènes, ses propres voix incomprises, qui peuvent aujourd'hui le conduire à sa disparition finale.

*

Bibliographie

Agamben, G. 1990. *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*. Paris : Seuil.

Agamben, G. 2002a. *Moyens sans fins. Notes sur la politique*. Paris : Payot.

- Agamben, G. 2002b. *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal « Homo sacer II »*. Paris : Rivages.
- Carrasco, N. 2008. Pleonexía : el centro ausente de La república de Platón, *Daimon, Revista de Filosofía*, n° 45, 71-83.
- Cosandey, D. 2008, *Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*. Paris : Flammarion.
- Deleuze, G., Guattari, F. 1972. *L'Anti-Œdipe – Capitalisme et schizophrénie*. Paris : Minuit.
- Deleuze, G., Guattari, F. 1980. *Mille plateaux*. Paris : Minuit.
- Demorgon, J. 2010. *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*. Paris : Economica.
- Demorgon, J. 2010b. *Déjouer l'inhumain. Avec Edgar Morin*. Paris : Economica.
- Dufour, D.-R. 1996. *Folie et démocratie*. Paris : Gallimard.
- Dufour, D.-R. 2003. *L'Art de réduire les têtes*. Paris : Denoël.
- Dufour, D.-R. 2007. *Le Divin Marché*. Paris : Denoël.
- Dufour, D.-R. 2009. *La Cité perverse. Libéralisme et démocratie*. Paris : Denoël.
- Rifkin, J. 2012. *La troisième révolution industrielle. Comment le pouvoir latéral va transformer l'énergie, l'économie et le monde*. Paris : Les liens qui libèrent.
- Todd, E., 2011. *L'origine des systèmes familiaux*. Paris : Gallimard.
- Van Lier, H. 2010. *Anthropogénie*. Liège : Les Impressions Nouvelles.

LECTURES

JACQUES DEMORGON

Maurice Mauviel, *L'histoire du concept de culture. Le destin d'un mot et d'une idée*. Paris, L'Harmattan, 2011.

« *L'histoire du concept de culture* » de Maurice Mauviel est un ouvrage fidèle à son titre. Il ne se contente pas de parcourir les définitions d'un concept. Il parcourt les siècles. Disons pour être précis cinq siècles, de Montaigne à Hsu. Et d'ailleurs grâce à cet auteur, invraisemblablement méconnu, il parcourt aussi les continents. De ce fait, même si l'ouvrage arrête ses analyses historiques un peu avant la fin du XXe siècle, il est étonnamment moderne et en avance. Il n'est pas facile de découvrir cette vérité car une documentation d'une très grande richesse peut la cacher au lecteur. Des centaines d'auteurs sont pris en compte et plusieurs d'entre eux voient leurs travaux analysés en détail. L'auteur se maintient de plus dans une attitude d'historien scrupuleux qui suit les auteurs, leurs œuvres et leurs analyses dans tous leurs méandres. C'est là où ce qui est un inconvénient pour des lecteurs pressés devient un très grand avantage pour des lecteurs chercheurs qui lisent en pensant aussi ce qu'ils lisent.

Les lecteurs attentifs constateront d'abord qu'à suivre avec cette rigueur, cette précision, cette richesse d'analyses d'auteurs désireux de poser un concept de culture, c'est toute la culture humaine qui est abordée sous ses multiples aspects inévitablement opposés et même contradictoires. Maurice Mauviel s'y plonge et nous avec. Il fait parfois un geste pour nous rattraper en direction de quelque complémentarité naissante à l'intérieur d'une œuvre voire entre plusieurs auteurs. Sans aucune systématisme voulue mais de chapitre en chapitre, de page en page des diagonales se forment et nous passons de l'histoire morcelée des idées aux processus à l'œuvre dans l'exercice et la production géohistorique de la culture. C'est alors que ce livre historique s'ouvre en profondeur sur notre avenir. Nous comprenons la nécessité d'une conception antagoniste de l'adaptation pour participer à la construction planétaire de la culture humaine nécessairement diverse et une.

Même si, classiquement, comme Hannah Arendt, Maurice Mauviel remonte à *la cultura animi* du Cicéron des Tusculanes, deux foyers de documentation et de réflexion novatrices l'emportent dans son travail.

D'une part, il entend rétablir une vérité historique : il existe une première anthropologie culturelle française que nous n'avons pas su reconnaître, éblouis que nous étions par la production des *Lumières* françaises au XVIIIe siècle. Il faut lire des anthropologues américains dont Marvin Harris pour constater qu'ils connaissent, eux, et apprécient cette première anthropologie culturelle française.

D'autre part, cette même exigence de vérité historique s'impose à Maurice Mauviel désireux de nous faire partager nombre de contributions d'auteurs américains encore trop méconnus en France. Entretemps, nous bénéficierons d'une jonction importante qui s'intéressera au XIXe siècle européen, période où les définitions se formeront et entreront en compétition. Singulièrement des pays prendront position pour préférer la notion de civilisation ; d'autres, la notion de culture. Et qui plus est les uns emploieront ces concepts au pluriel et d'autres au singulier. Entrons donc dans ce bouillonnement géopolitique et théorique qui dure déjà. Il n'est d'ailleurs sans doute pas à sa fin si nous en jugeons par les polémiques sur les civilisations qui sont parvenues jusque dans la Chambre des députés française et ont conduit un gouvernement tout entier à la quitter. Les questions de culture(s) et de civilisation(s) avec ou sans « s » restent très vives. Raison de plus pour être informés et attentifs.

1. La première anthropologie culturelle française

Rappelons que Montaigne, en son temps, prend déjà une position très claire. Il n'est pas question pour lui de traiter simplement de barbares et de sauvages ceux qui ne nous ressemblent pas. Il écrit : « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Nous n'avons aucune mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes ». En fait, la conception factuelle ethnographique de la civilisation relève de toute une tradition. C'est elle d'ailleurs qui va favoriser le passage du singulier au pluriel. Lucien Febvre pense trouver pour la première fois cette substitution dans un texte de Pierre Simon Ballanche (1981) datant de 1819. Cette conception factuelle ethnographique que l'on trouve aussi chez Ibn Khaldoun (1377), chez Bacon (1537) se prolongera chez Locke (1689).

Maurice Mauviel poursuit : « La pensée française au XVIIIe siècle a joué un rôle non négligeable dans l'élaboration d'une première ébauche du concept scientifique de culture. Il n'est peut être pas inutile de rappeler que la France connut les premiers ethnographes ; l'un d'entre eux J. N. Demeunier est considéré par certains anthropologues nord-américains, dont Marvin Harris, comme le plus grand du siècle des *Lumières* ».

Par la suite, nous l'avons dit, nombre de chercheurs français seront davantage séduits par la préoccupation universelle des *Lumières* soucieuse de la nature humaine en général. C'est ainsi qu'un Diderot voyage sans vraiment s'intéresser aux expressions culturelles des ressortissants des pays qu'il traverse.

Il n'en va pas de même pour les idéologues tels que Volney, Garat, Ginguené, Bonstetten, Mirabeau. Ils se déplacent en Europe mais aussi hors d'Europe. Ils cherchent à définir et à situer les ethnocentrismes, les préjugés. Ils fondent donc bien une anthropologie culturelle Et ils ont à cœur d'observer les conduites culturelles des ressortissants des pays où ils se trouvent.

Garat en fait même une profession de foi politique « les philosophes avaient pénétré dans les Palais des Rois, la chaumière du Laboureur est une demeure qui leur convient bien davantage. Ainsi, Ginguené dans son histoire littéraire d'Italie décrit « l'humble vie des paysans de la région de Padoue au XVe siècle ».

Dominique Joseph Volney voyage en Lybie, effectue un long séjour en Syrie (1787). Cheminant à pied ou à cheval, il apprend même l'arabe. Il étudie les processus d'enculturation des enfants. Il séjournera également en Amérique du nord, publiera même un vocabulaire de la langue Miami. « Il suggéra au gouvernement américain la fondation d'un Institut chargé d'étudier les

langues indiennes en voie de disparition ». Il s'interrogeait sur la possibilité pour une telle étude de « préciser l'origine du peuplement initial de l'Amérique ». comme le souligne Jean Gaulmier, auteur de *L'idéologue Volney* ». Mauviel trouve stupéfiant cet oubli des Idéologues. Il est heureux que Georges Gursdorf les ait considérés comme victimes d'un véritable refoulement. Sergio Moravia le déplorait aussi.

Par contre, on regrettera qu'un Edward Saïd ne voit, dans l'anthropologie française du XVIII^e siècle, qu'une entreprise de « mesureurs de crâne précurseurs du colonialisme ».

2. Civilisation(s) et culture(s) et genèses des nations

On ne peut manquer d'être impressionnés par la réapparition continuelle de polémiques concernant les civilisations et les cultures. Ce fut le cas lors de la rédaction d'une Constitution européenne quand la question se posa de savoir s'il fallait mentionner ou non les racines chrétiennes de l'Europe. Ce fut de nouveau le cas, en 2007, quand le président de la République française, dans un discours à Dakar, donna l'impression que l'homme africain « n'était pas assez entré dans l'histoire ». On pouvait en déduire que la civilisation en Afrique ne pouvait pas être au même niveau qu'ailleurs. De fait, en 2012, le ministre français de l'intérieur et des cultes précisait : « pour nous, toutes les civilisations ne se valent pas... il y a des civilisations que nous préférons ». Ces polémiques politiques, reconduites et répétitives, tiennent au fait que les notions de « culture » et de « civilisation » restent traversées par des oppositions difficilement réductibles sur lesquelles nous reviendrons. Voyons d'abord l'introduction historique de ces concepts dans les langues européennes.

Mauviel (p.91) précise que selon Emmanuel Hirsch, en langue allemande, « c'est sans doute Samuel Pufendorf (1632-1694), l'un des pères fondateurs de l'*Aufklärung*, qui usa le premier du terme « *Kultur* ». En français, avant le XVIII^e siècle, A. Rey (2005 : 1580) précise qu'on emploie le substantif « *civilité* » qui s'apparente à l'ancienne « *courtoisie médiévale* ». Le mot italien pour exprimer l'idée de civilisation est d'ailleurs demeuré « *civiltà* ». C'est dans le 3^e quart du XVIII^e siècle, qu'apparaissent « *civilisation* » en France et « *civilization* » en Grande-Bretagne.

Maurice Mauviel (p.94) signale que Lucien Febvre, découvre le mot « civilisation » au singulier, dans une œuvre posthume de Boulanger (1766), l'auteur étant décédé en 1759. Emile Benveniste (1962) signale la présence du terme « une dizaine d'années plus tôt dans *l'Ami des hommes ou Traité de la population du Marquis de Mirabeau*, paru en 1757... Le terme est admis au Dictionnaire de l'Académie en 1798 ». Quant au terme anglais « *civilization* » « il serait attesté en langue anglaise en 1772 ». Cependant, Maurice Mauviel précise encore que « les verbes « *civiliser* » et « *to civilize* », les participes passés « *civilisé* » et « *civilized* » sont apparus bien avant le substantif ». Des textes de Montaigne et de Descartes en témoignent.

Par la suite se structure, avec déjà le premier Herder, l'opposition entre civilisation et culture. Cela vient des orientations sociétales différentes de la France et de l'Allemagne comme l'a bien montré Norbert Elias (1989). A partir de l'idée d'une histoire universelle de Kant (1784), il y aura opposition entre *Zivilisation* et *Kultur*. Selon Alain Rey (2005) : « Bientôt, l'opposition des deux termes devient plus souvent polémique que scientifique... *Zivilisation* représente l'emprunt à la notion française issue des Lumières, universaliste, rationaliste et humaniste alors que *Kultur* représente le style et le génie de la nation allemande, voire l'esprit de ce peuple (*Volkgeist*) ».

C'est là, aussi, un effet lié aux destins différents des couches sociales. En Allemagne, la bourgeoisie montante cultivée se met en avant et s'oppose à la noblesse. Elle critique indirectement cette dernière au travers d'une critique de la noblesse française dont la prétendue civilisation ne consiste qu'en « manières » et en « maniérismes ».

Mauviel (p.10-11) souligne qu'avec la gloire que lui procure la proclamation de l'Empire allemand, à Versailles, le 18 janvier 1871, l'Allemagne consacre « *Kultur* ». Leo Frobenius (1921) définit celle-ci comme un être vivant qui enveloppe et éclaire toutes les attitudes et les conduites d'un peuple... Le mot clé se répand dans les chaires universitaires de Göttingen, Bonn, Königsberg, Berlin.

La réception du terme fut plus contrasté en Amérique latine. Maurice Mauviel nous réfère au grand folkloriste brésilien Luis da Camara Cascudo qui dans « *Civilização E Cultura* », fit la lumière sur ce qui mit aux prises les adeptes du nouveau vocable magique allemand et les fidèles de l'ancien. Dans certains pays, le mot « *Civilização* » fut même banni de certains dictionnaires universitaires. En Europe, la Grande-Bretagne résiste. En effet, contrairement aux Etats-Unis qui disposait d'une anthropologie culturelle, la Grande Bretagne développait une anthropologie sociale. D'ailleurs, quand « Oswald Spengler (1880-1936) écrivait : « *Haute Culture* », Arnold Toynbee (1889-1975) répliquait « *Civilization* ».

En France, la résistance apparaît clairement aussi. E. B. Tylor publie *Primitive culture* (1871), dont la traduction française est *Civilisation primitive* en 2 tomes (1876, 1878). Marcel Mauss traduit *Kulturkreislehre* par « cercles de civilisation ». Enfin, *Patterns of Cultures* de Ruth Benedict (1934) paraît sous le titre *Echantillons de civilisation* (1950).

Reprenons les questions de fond. Si les polémiques politiques que nous avons signalées ne cessent de réapparaître, c'est aussi parce que la clarification des concepts de civilisation et de culture apparaît singulièrement difficile. Il y a par exemple opposition entre l'unité et la pluralité. On dit « la » civilisation et « les » civilisations comme « la » culture et « les » cultures. On est bien déjà là en présence de cette construction antagoniste de la notion de culture. C'est compréhensible dans la mesure où elle est bien obligée de tenir compte des antagonismes de la réalité.

Si aujourd'hui, on ne parle plus de race mais de l'espèce humaine, l'unification culturelle de cette espèce n'est pas acquise. C'est là sans doute une donnée que l'on peut voir comme positive. La genèse culturelle de l'espèce humaine ne peut se poursuivre qu'en échappant aux deux menaces – celle de morcellements, de dispersions, de disséminations, facteurs d'incommunicabilité ; – et celle de l'unification forcée, du rétrécissement, de la rigidité, facteurs d'appauvrissement.

Pareillement, on voit bien que les notions de civilisation et de culture sont irréductiblement traversées par une autre opposition, entre le domaine du factuel et le domaine de l'éthique. Maurice Mauviel met en évidence cette prise de conscience chez Lucien Febvre. En effet, celui-ci souligne que quand on parle de civilisation, c'est « en ayant bien dans l'esprit un jugement de valeur ». Pourtant, les choses vont changer. Lucien Febvre évoque, à cet égard, la conception ethnographique formulée par Alfredo Niceforo (1921). Mauviel cite encore Febvre : « La notion d'une civilisation des non civilisés est courante... On verrait sans émoi un archéologue traiter de la civilisation des Huns – de ces Huns dont nous apprîmes naguère qu'ils furent les fléaux de la civilisation ». A juste titre, l'historien s'inquiète de notre langue française, « réputée claire et logique alors qu'un même mot y désigne aujourd'hui deux notions très différentes et presque contradictoires ». En effet, dans le premier cas, la civilisation est une valeur qui peut être haute ou basse. Dans le second cas, elle est simplement un fait humain.

3. Individus et sociétés moins opposés que reliés

La dimension collective a été longtemps mise en avant dans les genèses et les productions culturelles. Elle est clairement visible à la source des formes successives des sociétés. Elle a même conduit certains à poser les cultures comme des « systèmes de programmation » des individus. Le psychosociologue néerlandais Geert Hofstede a même affiché cette notion de « programmation mentale » sur la couverture de son principal ouvrage. Un certain nombre de besoins humains – de stabilité, de reconnaissance, d'assurance identitaire – se sont en effet bien accommodés de conduites prescrites acquises par l'éducation et souvent ritualisées. Cependant, on a dénoncé cette essentialisation, cette réification des cultures comme idéologie culturaliste. D'où une réaction en faveur de la dimension individuelle de la culture. L'ethnométhodologie a pris acte de ces transformations. Elle s'est opposée aux prétentions des sociologues qui pensaient pouvoir déterminer les conduites des individus à partir des structures sociales. Elle a proposé un retour à l'expérience en faisant l'hypothèse que les phénomènes quotidiens, microculturels, étaient mal compris, déformés, sous-estimés, quand on les observait avec la grille sociologique macroculturelle.

L'ethnométhodologie trouve que la sociologie se focalise trop sur des notions telles que normes, règles, structures pour en faire un ensemble de déterminants extérieurs, indépendants des interactions individuelles qui sont davantage sources des cultures.

Pour Garfinkel et Sacks (1970), « les faits sociaux sont les accomplissements des membres... Même l'apparente stabilité de l'organisation sociale est continuellement créée ». Au lieu de faire l'hypothèse que les acteurs suivent des règles, l'ethnométhodologie cherche à mettre en évidence les méthodes par lesquelles ces acteurs « actualisent » les règles ou les inventent : « Les acteurs interprètent la réalité sociale et inventent la vie dans un bricolage permanent... ils produisent et traitent l'information dans les échanges ... ils utilisent le langage comme une ressource ... ils fabriquent un monde « raisonnable » afin de pouvoir y vivre. »

Ces positions que l'on met souvent au seul compte de l'ethnométhodologie sont présentes dans bien d'autres travaux. Les études détaillées entreprises par Maurice Mauviel (p.116) permettent de s'en rendre compte. Il rappelle que : « pendant un certain temps, la théorie dite des niveaux avait placé au sommet de la hiérarchie les phénomènes sociaux et culturels envisagés sous l'angle collectif ». Il précise que Leslie White, qui publia surtout entre 1949 et 1959, « fut l'un des représentants notoires de cette façon de voir les choses ».

Dès 1927, Sapir déplore cette dominance excessive de la dimension collective : « l'anthropologie culturelle met l'accent sur les traditions du groupe aux dépens des fluctuations du comportement individuel ». En 1932, il souligne qu'il faut la corriger : « Le véritable lieu de la culture, ce sont les interactions individuelles auxquelles chacun participe ... chaque individu est donc... le représentant d'au moins une sous-culture, surgen de la culture du groupe auquel il appartient ».

En 1955, Georges Kelly insiste sur l'activité, voire la créativité du sujet, à l'égard de ses ressources culturelles. En 1957, Anthony Wallace critique la personnalité de base en montrant que les traits culturels communs n'y sont pas si nombreux. Il propose le concept de « *personnalité modale* ». En 1958, Th. Schwartz propose d'étudier l'évolution des cultures selon deux niveaux, proposition à laquelle se rallie Margaret Mead en 1960. Pour la macroévolution, ils proposent le concept « *multiverse* » insistant sur la diversité, et pour la microévolution le concept « *idiverse* » insistant sur les singularités individuelles.

En 1964, Morris Opler juge nécessaire de dénoncer : « l'échec relatif d'une conception monolithique de la culture agissant sur l'individu de façon mécanique... L'homme modèle sa matière culturelle ». En 1965, Goodenough présente l'individu comme un « sélectionneur d'identités ». Cette référence à l'individu et à sa diversité est aussi une visée classique des stratégies économiques désireuses de stimuler les créateurs scientifiques et techniques, les entrepreneurs, les commerciaux et les consommateurs. En France, autour de 1968, l'individu est également au programme des penseurs révolutionnaires désireux de le soustraire au *principe de réalité* freudien.

Dans *L'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie* », Deleuze et Guattari (1972) veulent affaiblir les dominations sociales en s'inspirant non plus du névrosé mais du psychotique. Il s'agit de libérer l'individu en revalorisant ses fantasmes contre ses « déterminations sociales ». Dany-Robert Dufour (2011 : 234) développe leur point de vue : « Je est non seulement un autre... Je est une tribu, une clameur, une meute, un peuple. Dans ce cas, il n'y a plus besoin de la politique dans la *polis* puisque, de toute façon, je suis à moi tout seul tout un peuple ».

Pour Deleuze et Guattari (1980 : 134-135) : « C'est la variation continue qui constitue le devenir minoritaire de tout le monde, par opposition au Fait majoritaire de Personne... C'est en utilisant beaucoup d'éléments de minorité, en les collectant, en les conjuguant qu'on invente un devenir spécifique, autonome, imprévu ». Une telle formulation deleuzienne pourrait pratiquement rendre compte du programme de bien des chercheurs, aujourd'hui, soucieux d'une conception de la culture marquée par des stratégies interindividuelles.

Dans des cas extrêmes, on peut voir se manifester un désir d'aller jusqu'à la suppression de la notion de culture. Jadis, Jacques Ardoino l'avait envisagé avant d'y renoncer. Aujourd'hui, Fred Dervin (2011 : 123) regrette de ne pouvoir se passer de la notion d'interculturalité. Toutefois, il précise qu'il travaille « à partir de l'idée d'un interculturel sans culture... ».

On a pu noter qu'à mesure que les interactions individuelles étaient mieux considérées dans la genèse de la culture, l'exigence d'un équilibre se faisait sentir. Après avoir exagéré la dimension collective, on privilégiait de manière excessive la dimension individuelle. Pour comprendre la complexité du réel social et sociétal, il fallait restaurer la part de la dimension collective. On voit bien encore ici comment les analyses précises et prolongées de Maurice Mauviel ne cessent de nous incliner régulièrement, sans même le chercher, vers une conception profondément antagoniste de la culture.

L'accent, selon les moments et les lieux, sera mis davantage sur la dimension collective ou sur la dimension individuelle. Selon les moments vécus par les observateurs et les chercheurs, ils seront plus ou moins conduits à négliger l'une des deux dimensions. Dans une genèse de la culture sur le long terme, ce n'est plus possible.

Soulignons quelques faits historiques concernant la notion d'individu. Les travaux d'Emmanuel Todd montrent que l'individu est déjà là dans les sociétés communautaires et tribales. Il y bénéficie de plus de liberté et de plus d'égalité, en particulier dans la relation des hommes et des femmes que ça n'est le cas dans les royaumes et les empires qui allaient émerger.

Par la suite, la situation devait se modifier en raison du remplacement du sujet des royaumes par le citoyen démocratique ou républicain. En même temps, l'économie et l'information davantage développées allaient offrir à l'individu de nouvelles marges d'action.

Toutefois, aujourd'hui, Dany-Robert Dufour estime, pour sa part, qu'aucune société n'a pu vraiment faire advenir l'individu. Pour lui, « *l'individu qui vient... après le libéralisme* » sera peut être là demain mais seulement s'il peut se construire une nouvelle culture politique contrôlant l'économie financière. Jeremy Rifkin (2011) est un peu plus optimiste. Selon lui, le pouvoir de centralisation résultant de la seconde révolution industrielle devrait diminuer au profit du pouvoir latéral résultant de la troisième révolution industrielle, celle d'internet et des énergies renouvelables. On le voit, ces contributions de Mauviel, auxquelles nous associons celles toutes récentes de Dufour et de Rifkin, conduisent à comprendre que les deux dimensions de l'individuel et du collectif sont constamment à l'œuvre en équilibre et en déséquilibre dans la genèse des cultures humaines.

4. Vers une conception antagoniste de la culture

Etant donné l'étendue, la rigueur, la profondeur des analyses conduites par Maurice Mauviel, il n'est ni possible, ni souhaitable de prétendre les résumer ici, il faut les lire. Nous allons toutefois continuer à les parcourir pour assurer ce que nous avons commencé à percevoir : une conception antagoniste de la culture s'y engendre. Maurice Mauviel, souvent indirectement, la met en évidence dans plusieurs domaines. Ainsi, nous venons de le voir en ce qui concerne comme contrepoint au primat antérieurement excessif du collectif dans l'étude des cultures.

Au départ, dans nombre de cas, certaines analyses, certaines théories mettent en évidence un primat. Ensuite, d'autres analyses, d'autres théories posent alors le primat de ce qui était précédemment réduit et délaissé. En apparence, on a seulement un conflit théorique de concepts, d'analyses et d'idées. Mais tous ces conflits intellectuels ne viennent pas de rien. Ils révèlent en fait une opposition sous-jacente qui se trouve dans la réalité.

L'un des exemples les plus intéressants que nous livre Mauviel concerne les changements théoriques auxquels s'est successivement ralliée Margaret Mead. Au départ, dans ses travaux avec Gregory Bateson, elle se centre davantage sur la dimension collective. On se souvient de l'époque où elle observait que les hommes et les femmes étaient semblablement agressifs chez les Mundugumor alors que chez les Arapesh, ils étaient doux et pacifiques. Quant aux Chambouli, c'est la femme qui était agressive et l'homme qui était doux. La culture collective s'imposait aux individus.

Maurice Mauviel (p.149) souligne le changement qui va résulter de la coopération entre Margaret Mead et Theodore Schwartz. Les deux auteurs se rendent bien compte de la nécessité de mieux relier les dimensions individuelle et collective. Ils précisent : « la typologie de l'évolution culturelle doit envisager deux niveaux : la macroévolution et la microévolution ». Soucieux de préciser le lien entre ces deux niveaux, Schwartz propose quatre moments d'articulation : la socialisation, l'affectivité, la connaissance et la réflexion. Il insiste pour nous faire percevoir l'adaptation antagoniste à l'œuvre, écrivant : il y a « une sorte de respiration entre l'intériorisation et l'extériorisation, tout un processus d'échanges s'organise ». Il se reproche même de n'avoir pas encore « mis suffisamment l'accent sur la notion de conflit ».

Maurice Mauviel fait encore état d'une reprise réflexive qu'effectue Marvin Harris concernant l'opposition « émique/étique » proposée par Pike en 1957. Harris indique qu'il ne faut pas « la ramener à « subjectif/objectif ». Elle pose plutôt une exigence supplémentaire d'objectivité. Celle-ci doit être définie comme la possibilité d'une articulation intelligible entre l'émique et l'étique.

A partir de ces nouveaux exemples, nous confirmons bien la réalité à laquelle parviennent ces auteurs plus proches de nous, à savoir la construction de la culture relève d'une continuelle adaptation antagoniste. Elle s'effectue dans les conceptions parce qu'elle s'effectue dans les actions et que les conceptions, au travers de leurs oppositions, finissent par s'en rendre compte et tentent des synthèses.

Les questions se compliquent quand on s'intéresse aux relations qu'entretiennent les acteurs, les groupes, les sociétés à partir des grands domaines des activités humaines. Face à cette complexité, les disciplines à la tâche ne peuvent être qu'en difficulté.

Mauviel aborde la question de plusieurs points de vue. Il écrit : « l'anthropologie a subi, semble-t-il la pression de deux courants de pensée qui recherchaient des points de convergence. L'un d'eux, représenté par l'étude de la langue et des autres systèmes de communication, l'autre fondé sur une approche biologique et évolutionniste cherchant un substrat panhumain à la variabilité culturelle ». On voit bien que les oppositions disciplinaires conduisent à découvrir des oppositions réelles. En l'occurrence, entre le biologique et l'unité, d'une part ; le linguistique et la pluralité, d'autre part. Aucune de ces deux orientations ne peut être éliminée de la réalité et de la construction de la culture. A terme, elle ne pourra pas l'être dans la construction de la culture.

Mauviel (p.165) considère autrement l'interaction des activités : « une théorie de la culture doit être reliée étroitement au système économique et social ». Dans les oppositions plus classiques que relève encore Mauviel, citons le comportemental et le mental, ou, si l'on préfère, l'importance accordée au corps et à ses pratiques ou bien à l'esprit et à ses symboles. Nombre d'oppositions font écho les unes aux autres. Dans ce cas, celle entre la culture comme élitisme et la culture populaire sur laquelle nous trouvons de remarquables observations de Louis Aragon.

La culture coïncide donc bien avec un système antagoniste adaptatif qui permet des productions nombreuses et variées puisqu'elles s'engendrent au cours d'oscillations multiples qui s'arrêtent ici ou là entre les pôles opposés. Et heureusement qu'elles le font parce que c'est ainsi qu'elles peuvent répondre à la diversité complexe des réalités et des libertés humaines.

Parmi bien d'autres, évoquons deux auteurs : Georges Bastide et Georges Devereux. Avec sa théorie de la coupure, le premier souligne clairement les efforts que les acteurs humains doivent faire au cœur de l'opposition entre tradition et novation. Ainsi, les acteurs Afro-brésiliens sont, dans la journée, en prise avec l'économie moderne, ce qui ne les empêche pas de pratiquer en soirée le *Candomblé* en d'autres moments et d'autres lieux.

De son côté, Georges Devereux a rigoureusement détaillé les nombreux moyens qui sont mis en œuvre par les dominés pour défendre leur culture antérieure ou pour s'approprier la culture moderne venue d'ailleurs. Il a ainsi clairement défini « l'acculturation antagoniste ». On sait que le terme, sans cet adjectif, tendait à souligner constamment, de façon excessive, le rôle des dominants dans les acquisitions culturelles des dominés. En réalité, en lisant bien le *Memorandum* pour l'acculturation des anthropologues américains, il était clair qu'ils mettaient déjà l'accent sur l'interculturalité.

Il n'aura pas échappé que, dans la construction antagoniste de la culture on a, d'une part, des personnes, des groupes, des sociétés qui s'opposent parfois jusqu'à la destruction. De l'autre, on a des problématiques antagonistes, certes théoriques mais qui ne se révèlent qu'à la lueur d'expériences répétées et mieux comprises. C'est en maîtrisant la régulation, l'articulation de

ces problématiques que les acteurs, les groupes, les sociétés pourront aller plus souvent vers la construction commune que vers la destruction mutuelle.

5. Vers une construction planétaire de la culture

On l'aura compris, la recherche de Mauviel est ouverte et multiple d'où son intérêt considérable. Elle est ouverte à l'histoire des multiples domaines et secteurs des actions, des activités, des organisations humaines. De ce fait, la culture y est perçue sous un très grand nombre de dimensions dont l'organisation et la hiérarchisation peuvent faire problème. Elle relève de toutes les sciences de la nature et de l'homme. Biologie, psychologie, sociologie, histoire, géographie, anthropologie, philosophie, et leurs branches, entendent toutes avoir droit au chapitre de la compréhension de la culture et de son développement. Mais chacune peut, dans certaines circonstances, devenir dominante et, de ce fait, réduire cette compréhension et ce développement.

C'est donc un impératif nouveau de la conceptualisation et de la construction de la culture de ne pas transiger sur sa globalisation. Celle-ci doit être fonctionnelle, c'est-à-dire tenir compte de l'ensemble des domaines d'exercice et de production de la culture. Elle doit être géohistorique, c'est à dire tenir compte de l'ensemble des pays considérés au travers de l'histoire. Sans négliger le fait que des disciplines nouvelles ont la possibilité de transformer une part de la préhistoire en histoire. C'est le cas de la génétique des populations éclairant les interactions entre les Basques et les indo européens.

Le coté planétaire de la construction culturelle est pris en compte par Maurice Mauviel (p.215-227), en partie grâce à l'œuvre, tout à fait méconnue en France, du Mandchou, Félix L.K. Hsu, émigré aux Etats-Unis. Cet auteur mobilise une étonnante capacité de synthèse pour penser la culture de ses continents de départ, de voyage et d'arrivée, l'Asie, l'Europe et l'Amérique. Il porte heureusement son regard sur la famille dont le privilège est de conjuguer « passé, présent, futur » mais aussi « données individuelles, données collectives ». Il se centre sur les huit dyades familiales de base : mari-femme, père-fils, mère-fils, père-fille, mère-fille, frère-frère, frère-sœur, sœur-sœur, pour comparer les systèmes de parenté : hindou, japonais, chinois et occidental. Nous n'évoquons que les deux derniers.

Hsu observe qu'en Chine, « père-fils » est la dyade dominante avec pour attributs : continuité, autorité, inclusion, asexualité. En Occident, c'est la dyade « mari-femme » qui domine. Ses attributs sont la volition, la discontinuité, l'exclusion et la sexualité. De ce fait, la relation « parent-enfant » est transformée « en disposition temporaire » qui sera « remplacée ou abandonnée quand l'enfant deviendra adulte ». Hsu observe que la dyade dominante mari-femme s'accompagne d'une grande tension, d'insécurité et d'angoisse. Une seconde dyade occupe une place dominante mais seconde : celle que compose la mère et le fils. Sur ce point, il évoque aussi la culture japonaise.

Un étonnant recoupement s'opère de F.L.K. Hsu dont les travaux s'achèvent dans la décennie 80, au moment où commencent ceux d'Emmanuel Todd prolongeant ceux de Frédéric Le Play. Todd (2012) vient de publier *L'origine des systèmes familiaux*. Une mise en perspective géohistorique s'y déploie et se prolonge. Elle conjugue au plan planétaire cultures familiales et cultures politiques. Todd définit quinze systèmes familiaux différents. Pour ce qui est de la dyade « mari-femme », présentée comme caractérisant l'Occident par Hsu, Todd confirme et explique l'origine.

Pour comprendre la question, Todd éclaire le problème dans la mesure où il met en conjonction l'histoire et la géographie. Du point de vue de l'histoire, le Moyen Orient et l'Asie sont en avance, en ce sens qu'ils vont passer des tribus aux royaumes et aux empires. L'Europe, d'ailleurs aussi pour des raisons de glaciation prolongée est en retard. De ce fait, y subsistent, singulièrement dans sa périphérie ouest, des sociétés tribales. Leur système familial dominant est la famille dans laquelle l'individu est relativement libre et les relations des hommes et des femmes plutôt égalitaires. Nous pensons que notre démocratie nous vient des Grecs. Dans une certaine mesure sans doute mais elle nous vient déjà de cette persistance puis de cette résistance des systèmes familiaux nucléaires dans l'ouest européen.

Pendant ce temps, au Moyen Orient et en Asie, se constituent les royaumes et les empires, qu'ils soient plutôt sédentaires, fondés sur l'agriculture et l'élevage proches, ou plutôt nomades, fondés sur l'élevage extensif et la domestication du cheval. La famille nucléaire y est alors remplacée par la famille patrilocale, d'abord souche avec un héritier unique, généralement l'aîné. S'y ajoute ensuite la famille patrilocale communautaire qui conjoint l'autorité du père sur les fils et l'égalité des frères (devant l'héritage).

Todd explique ainsi d'où vient la dyade « père-fils », fondatrice et dominante dans maintes cultures asiatiques. On note aussi l'étonnante analogie entre la continuité politique qui s'exprime au travers des durées exceptionnelles – plusieurs siècles – de certaines dynasties chinoises, et la durée de la relation de chaque famille à ses ancêtres. Quand Hsu exposait cette caractéristique culturelle asiatique aux étudiants américains, certains osaient lui demander : « comment est-il possible d'entretenir des relations avec les morts ? »

Bien entendu, les systèmes familiaux autoritaires vont aussi se retrouver en Europe. Ils y seront en opposition avec les systèmes familiaux libertaires. Cette différence ne sera pas étrangère au devenir de l'Occident et à la spécificité de ses conflits politiques. L'opposition transpolitique actuelle entre la Chine et l'Occident peut bien avoir quantité de déterminants géopolitique. Hsu et Todd nous avertissent fortement d'un profond noyau culturel où les individus et leurs sociétés ont une complicité profonde. Si nous laissons cela de côté, au lieu de l'échanger et de le travailler, pour ne regarder que l'économique et les apparences politiques, nous risquons de laisser venir de bien grandes catastrophes.

Pour le moment, Mauviel conjoint les intuitions de Hsu et celles de Georges Devereux. Il fait état de la distinction opérée par celui-ci entre « sociétés caninophobes » et « sociétés caninophiles ». Il y réfère la relative distanciation entre parents et enfants posée par Hsu comme caractéristique de la famille occidentale. Sur ces bases, Mauviel explore en particulier la peinture hollandaise du 17^e siècle. Il y découvre l'évolution du traitement du chien. L'animal d'abord utile, singulièrement à la chasse (avant le 17^e), devient animal de compagnie vivant même dans l'intimité des adultes.

Il vérifie aussi si les représentations picturales notent bien la distance entre adultes et enfants. C'est le cas même si elle peut être ponctuellement atténuée comme dans *La fête de Saint Nicolas* où l'on découvre une grand-mère faisant un signe du doigt et un clin d'œil de consolation à son petit fils en pleurs car privé de cadeaux. Mais laissons le lecteur découvrir maints autres aperçus de ces relations « exemplaires » entre arts et cultures. Mauviel expose Hsu traitant de son choc à la lecture des romans occidentaux. Il évoque aussi les productions culturelles musicales.

On l'aura compris, en particulier avec le travail de Hsu et son entrée en correspondance avec le travail de Todd, nous sommes entrés dans l'ère de la construction planétaire de la culture. Bien

entendu, nos travaux (Demorgon, 2002, 2010) se situent dans cette optique mais bien d'autres auteurs sont à citer comme, par exemple, le biogéographe Jared Diamond (2000), l'anthropologue britannique Jack Goody (2010), l'ingénieur chercheur suisse David Cosandey (2008), le penseur belge Henri Van Lier (2010).

La construction planétaire de la culture sera de plus en plus à l'ordre du jour, depuis le développement de la « nouvelle histoire », avec Braudel ; puis de l'histoire globale dans la perspective de laquelle travaillent aujourd'hui de nombreux auteurs. Cette histoire, planétaire et plurimillénaire, brasse un ensemble considérable de connaissances et va contribuer à poser la question de la conception et de la construction d'une culture elle-même globale. Inutile de souligner que cela se fera au cours d'une histoire à venir dont on sait à quel point elle est déjà conflictuelle.

*

Bibliographie

- Cosandey, D. 2008. *Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*. Paris : Flammarion.
- Cuche, D. 2004. *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris : La découverte.
- Deleuze, G., Guattari, F. 1972. *L'Anti-Œdipe – Capitalisme et schizophrénie*. Paris : Minuit.
- Deleuze, G., Guattari, F. 1980. *Mille plateaux*. Paris : Minuit.
- Demorgon, J. 2002. *L'histoire interculturelle des sociétés. Pour une information monde*. Paris : Economica.
- Demorgon, J. 2010. *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*. Paris : Economica.
- Dervin, F. 2011. *Impostures interculturelles*. Paris : L'Harmattan.
- Diamond, J. 2000. *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*. Paris : Gallimard.
- Dufour, D.-R., 2011. *L'individu qui vient... Après le libéralisme*. Paris : Denoël.
- Goody, J. 2010. *Le vol de l'histoire : Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*. Paris : Gallimard.
- Rey, A. 2005. *Dictionnaire culturel de la langue française*. Paris : Le Robert.
- Rifkin, J. 2012. *La troisième révolution industrielle. Comment le pouvoir latéral va transformer l'énergie, l'économie et le monde*. Paris : Les liens qui libèrent.
- Todd, E. 2011. *L'origine des systèmes familiaux*. Paris : Gallimard.
- Van Lier, H. 2010. *Anthropogénie*. Liège : Les Impressions Nouvelles.

LECTURES

JEAN MOREAU

Ismaël Diadié Haïdara, *Les Juifs à Tombouctou. Recueil des sources écrites relatives au commerce juif à Tombouctou au XIX^e siècle*, Editions Donniya, Bamako, mars 1999, 146 pages.

« L'ignorance est plus obscure que la nuit » dit un proverbe bambara. En sachant que l'on ne peut comparer que ce qui est comparable, et en évitant le piège de la téléologie, l'étude du passé construit des repères pour comprendre l'actualité. C'est pourquoi est particulièrement précieux le livre de Ismaël Diadié Haïdara au moment où la situation géopolitique malienne est préoccupante. L'UNESCO vient de lancer un cri d'alarme pour sauver les bibliothèques de Tombouctou qui, selon la presse, auraient été pillées lors des troubles récents.

Sur les événements eux-mêmes, nous sommes tributaires de la manière souvent manichéenne, simpliste, « acéphale » dont se comportent les media. L'islamisme, en particulier, est très souvent assimilé à l'intégralisme qui est la tentation totalitaire de toute confession quand elle confond le religieux et le politique.

Le Mali, pourtant, a une Constitution laïque. 20 % de la population est chrétienne. Le nom même de D., Man N'Gallah¹, une crase, témoigne de l'esprit d'adaptation et de la capacité de syncrétisme des Musulmans du pays. L'Islam est souvent confrérique, sinon sùfi².

Qui fut reçu naguère à Tombouctou, pour la *Tabaski*, au sein d'une famille³, a apprécié la paix qui règne dans les cœurs. L'alcool y est prohibé. « Musulmans de gauche » – ainsi s'appellent souvent les laïques – chrétiens de diverses obédiences, mécréants du voisinage, ainsi que l'ami étranger y participent. « D. aime l'infidèle » proclame la *Tidjaniya*.

Le conflit immémorial de Caïn et d'Abel hante le pays. Dans les contes, la querelle de l'éleveur eu du cultivateur est proverbiale. C'est que les Peuls et les Touaregs, eux-mêmes, sont nomades. Les premiers se sédentarisèrent un moment pour créer le royaume du Macina, au XIX^e siècle, vite conquis par le Toucouleur El Hadj Omar.

Le Rabbin Mardochée Abi Sérour (infra), vers 1865, aurait rencontré des Juifs vivant parmi les Touaregs⁴. L'Histoire de tous ces peuples, Peuls, Touaregs, Juifs, etc., témoigne de la dialogique qui s'instaure chez les hommes quand ils parcourent des territoires ou, au contraire, s'approprient l'un d'eux.

La rébellion touareg est ancienne, considérant l'Azawad (le Nord Mali), comme le berceau de sa civilisation. Elle veut aujourd'hui un Etat. Le Mouvement National de Libération de l'Azawad (MNLA) les représente. Il a été rejoint par des Touaregs mercenaires qui furent au service de Khadafi. Peu nombreux, ils sont bien armés. Une troisième composante, minoritaire, Ansar Dine, l'armée de la religion, intégriste, est en contact avec Aqmi (Al Qaëda au Maghreb).

Jacques Demorgon distingue « quatre grandes formes sociétales : communautaire-tribale, royale-impériale, nationale-marchande, informationnelle-mondiale⁵ » qui ont successivement dominé au cours de l'histoire humaine mais coexistent encore. Tribus et royaumes, par exemple, n'ont pas disparu : ainsi la revendication de l'Azawad est une revendication nationale, qui s'exprime dans le monde d'aujourd'hui : celui des réseaux de la post-modernité. Quant au Maroc voisin, par exemple, il est alaouite et royal ; l'Algérie, elle aussi concernée, est autoritariste et laïque, etc.

Cette complexité évolutive des cultures est le fruit d'une adaptation antagoniste. Connaître ce processus et s'y référer constituent le meilleur antidote contre la cachexie de la pensée que favorise la contemporaine conjonction du politique et du médiatique.

*

Ismaël Diadié Haïdara, et son livre, *Les Juifs à Tombouctou...* nous ont impressionné : des Juifs, à diverses époques, descendirent jusqu'au fleuve Niger pour vivre à Tombouctou, la mystérieuse.

Descendant de la dynastie des Kati⁶, l'auteur, chercheur à l'université de Grenade, précise quelles sont les sources écrites qu'il présente. Il les a rassemblées dans sa maison de Tombouctou mais elles avaient commencé avec l'exil de son ancêtre « le Wisigoth islamisé, Ali B. Ziad al-Kouti qui quitte Tolède en 1468 pour s'installer en pays soninké⁷ ; dès lors, écrit-il, la bibliothèque ne cessa de s'enrichir à travers plusieurs générations de Kati, mes aïeux. Nous avons décidé en 1999 de les exhumer. » A Tombouctou, des milliers de manuscrits dorment encore chez des particuliers. Cependant, d'aucuns sont rassemblés dans des bibliothèques, celle de Mohammed Alaty, celle de Mamma Haïdara, ainsi que dans le Centre d'Etude, de Documentation et de Recherche Ahmed Baba⁸. Au passage, ces précieux « greniers culturels » pulvérisent deux idées reçues : la première selon laquelle l'Afrique serait, depuis Hegel, un continent sans Histoire, ou depuis le discours de Dakar, à peine entré dans celle-ci. La seconde idée reçue affirme que l'Afrique ignore l'écriture. Pourtant, nombre de documents transcrivent en alphabet arabe les langues africaines, notamment, le fulani et le bambara⁹. Certains comportent en marge des notes en hébreu.

Ismaël Diadié Haïdara introduit son recueil en évoquant « l'Atlas catalan », nautico-géographique conçu probablement en 1375, commandé par le roi de France Charles V au roi chrétien Pédro de Aragon qui ne le livre qu'en 1381 à Charles VI. Le cartographe est Abraham Cresque, Juif de Majorque, assisté de son fils Jafuda (Jame Ribes). Celui-ci sera un converso en 1391. Il enseignera, une fois exilé au Portugal, la cartographie à Henri II le Navigateur¹⁰, qui, en 1415 souhaite vaincre l'Islam par le sud et envoie ses navires sur les côtes de Guinée « où les gens sont extrêmement noirs¹¹ ».

Pour notre propos, 1492 est une date-repère. Outre la pseudo-découverte des Amériques par Christophe Colomb¹², c'est aussi la date du décret d'expulsion des Juifs d'Espagne par les Rois très Catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand II d'Aragon. La même année, meurt dans des conditions non élucidées, Sonni Ali-Ber, converti en apparence à l'Islam mais toujours animiste, le souverain de l'empire songhoï¹³, au retour d'une expédition guerrière dans le Gourma au sud de l'empire du Mali.

Toujours en 1492, au Touat²⁴, le Cheikh Al Maghili, est au service de Sonni Baro, successeur de Sonni Ali-Ber. Il offre 7 mithcals d'or à qui tuera un Juif. Ceux qui échappent à la mort descendent dans le Royaume de Gao.

Vers 1492, enfin, Mahmoud Kati signale la présence des Banou Israël, dans la boucle du Niger. Le Kadi de Tombouctou, Mahmoud Ben Oumar, n'applique pas l'édit d'expulsion, en invoquant que ces Juifs ont le droit de vivre en terre musulmane. Gens du Livre, ils ont le statut de *Dhimmi*²⁵.

Ismaël Diadié Haïdara dépasse la polémique de l'époque coloniale sur la présence des Juifs, très ancienne en Afrique noire. Des historiens, comme Maurice Delafosse, la surestimeraient, d'autres, comme Raymond Mauny, la minoreraient.

L'intérêt du livre de Ismaël Diadié Haïdara est de nous apporter des pièces à conviction. Certes, elles sont limitées diachroniquement et synchroniquement puisqu'elles comportent un corpus relatif à la seule ville de Tombouctou. Il commence en 1841 et s'arrête en 1897 : actes juridiques, lettres, récits de voyages, actes de ventes mais qui ont le mérite de permettre une critique externe et interne des documents.

La critique externe ne pose pas de problème, les documents sont authentiques ; la critique interne ouvre de nouvelles perspectives car elle éclaire sur le statut de *Dhimmi*, variable selon les époques ainsi que la relation équitable qui existait entre le débiteur et le créancier : par exemple, un certain Baba B. Muhammad B. Ammâr B. al-Sayd (...) « doit au *Dhimmi* 3 barres de sel de qualité moyenne qui doivent être livrées à Tombouctou en contre-valeur d'une pièce de tissu, correctement livrée » (p. 93). Sont indiqués le délai de paiement et la date.

Ces documents renouvellent les connaissances que l'on a du commerce transsaharien. L'Histoire des Juifs, des Arabes, des Berbères et des Noirs, on le sait, est cousine. Ils ne se définissent ni comme une race, ni comme une religion, ni même comme une nation. Nombre de Juifs étaient des négociants convertis à l'Islam qui avaient gardé leur patronymie juive. Par exemple, citons, en 1766, Al Hâjj Abd Al-Salâm Al-Kûhîn, ancêtre des Awlad Al-Kûhun, c'est-à-dire de la famille des Cohen, nombreux à Tombouctou au siècle des Lumières (p. 28). Mungo Park, à la même époque signale la présence de nombreux Juifs dans la vallée du Niger, notamment à Tombouctou où islamisés, habillés comme les Musulmans du pays, ils prient à la mosquée.

Le thème de la présence juive en Afrique noire passionne les historiens. Celle-ci remonte au moins au début de l'ère chrétienne. Il faut considérer sur un plan épistémologique, 1492 comme une date charnière : avant et après les persécutions, bien que celles-ci, en Europe, aient précédé le décret ibérique d'expulsion. Selon Haïm Zafrani ou Jacob Oliel²⁶, des petites communautés ont existé, y compris en pays targui, berbérophones ou tamazight.

Ismaël Diadié Haïdara enfin, met en lumière le voyage et l'installation, en 1860 à Tombouctou, d'un rabbin, Mordokhay (Mardochée) Abi Sérour²⁷, qui renoue avec la tradition et fait venir trois ans plus tard, nombre de ses coreligionnaires, notamment les Rabbins Isaac Ben Mouchy et Isaac Ben Aaroun. Il y fait commerce et obtient l'autorisation d'ouvrir une synagogue.

« Tout change en s'échangeant » aimait à observer le regretté Edouard Glissant. Le périple des populations juives dans la vallée du Niger, à Gao, à Djenné, ainsi qu'à Tombouctou, nous interroge sur le problème si passionnant des identités successives et multiples, bien connues pour l'Europe : de ce fait témoignent les Marranes au XV^e siècle, devant les persécutions de l'Inquisition, convertis

de gré ou de force au catholicisme, et au XVII^e siècle, les Deumnès, ces Juifs de Livourne et de Turquie devenus Musulmans¹⁸, suite à la conversion de leur « messie » Sabbataï Tsvi, kabbaliste, qui affirmait connaître l'imprononçable formule réservée à D.

Ces juifs dont certains des ancêtres furent Wisigoth ariens, puis catholiques ou musulmans forcés ou consentants, dans tous les cas marranes - Yirmiyahu Yovel¹⁹ dans un livre récent, en a tracé la mosaïque diversifiée : du carriériste au martyr, de la sécularisation précoce à l'irrégulier, voire à la crise mystique, à l'athéisme ou à l'agnosticisme, comment les définir ?

Cela pose la problématique de ce que Albert Memmi appelle le triangle de l'identité : *judéité*, *judaïcité*, *judaïsme* qui se double, à Tombouctou de deux autres triangles : *arabité*, *arabité*, *arabisme* et *négrité*, *négrité*, *négrisme*²⁰. Une telle Histoire invite à réfléchir sur les phénomènes de jonction/disjonction en ce qui concerne les identités. Tantôt antagonistes, tantôt complémentaires, elles renvoient aux hybridations culturelles (Edgar Morin). Certains de ces hommes qui vont prier à la mosquée de Sankoré (le terme signifie « le quartier des Maîtres de la connaissance » ; ancienne université médiévale) ne sont-ils pas d'anciens judéo-gentils ?

En outre, la biologie contemporaine a mis en évidence le polymorphisme génétique, pulvérisant ainsi le mythe de la pureté du sang et, en ce qui concerne Homo Sapiens, la notion de race. La structure de l'espèce, en effet n'est pas raciale, mais populationnelle : un Juif bambara est plus près génétiquement d'un Bambara non Juif que d'un Juif non Bambara (Jean Bernard – Jacques Ruffié²¹).

On a beaucoup compté sur l'hématologie géographique pour renouveler l'étude des phénomènes migratoires et souligné la somptueuse diversité du vivant. Certes, les coïncidences patronymiques notées précédemment, intriguent, mais des études hémothypologiques – en collaboration avec anthropologues, historiens, etc. – ont-elles été menées pour les Juifs islamisés de la vallée du Niger ? On a ainsi là de quoi réfléchir sur l'Histoire et la post-modernité, en liaison au concept d'altérité d'Emmanuel Levinas et au concept d'« intérité » de Jacques Demorgon.

L'ouvrage de Ismaël Diadié Haïdara, publié en 1999, trop méconnu, est non seulement celui d'un historien rigoureux, mais aussi celui d'un philosophe qui, dans la préface, parle de son « travail de jardinier ». Citant Michel Serres, il ajoute que « entre les sources et le docte public, il y a toujours un tiers, lui, l'historien, le parasite qui fait d'un système binaire (sources – lecteurs) un jeu à trois où l'un fait jouer les deux autres²² ».

Sur un autre plan, dans une époque où l'on croit réfléchir pour éviter de penser²³ et où, en conséquence, surgissent les manichéismes et les diabolisations réciproques, il est heureux de constater combien Ismaël Diadié Haïdara n'ignore pas la complexité en observant qu'à Tombouctou, une minorité juive fut « tolérée par les Kadis et les Imams. La tolérance rend les civilisations, comme les villes, supportables (...) Tombouctou était aussi ouverte qu'Amsterdam ». Dans ce lieu-carrefour, l'auteur sait repérer et interpréter les signes comme éléments symboliques d'une culture. Il incite à réfléchir sur le différentiel culturel dans les interactions humaines en Afrique.

La Cité légendaire fut longtemps un port caravanier sur d'antiques pistes méridiennes prolongées par des transversales très actives convergeant vers elle²⁴. Le déclin de Tombouctou commence en 1591, avec l'invasion de l'armée marocaine qui s'empare de la ville et met fin au brillant empire songhoï. Quand René Caillié parvient à Tombouctou en 1828, sa déception est grande : la ville ne ressemble en rien aux récits anciens. 1885, à la Conférence de Berlin, les puissances européennes se partagent l'Afrique. Le Commandant Joffre²⁵ entre à Tombouctou le 23 mars 1894. Commence, pour la grande Cité, ce que Jack Goody appelle *Le vol de l'Histoire par l'Occident...*²⁶.

« *Les Juifs à Tombouctou* » constitue un précieux petit livre pour les lecteurs de *Monde méditerranéen*. En effet, on y voit comment s'élaborent les synergies entre *Mare Nostrum* et cet océan de sable de l'espace saharien²⁷, ainsi que les adaptations antagonistes réussies qui, à une période donnée, permettent l'essor d'une ville mythique. L'Histoire de Tombouctou offre en quelque sorte un laboratoire d'idées puisqu'elle fut géopolitiquement transculturelle, pluriculturelle et parfois une cité de rencontres interculturelles réussies, en dépit d'aléas inévitables.

Enfin, une telle aventure historique souligne peut-être la richesse de divers concepts à l'époque de la globalisation qui est loin de la mondialité à laquelle rêvait Edouard Glissant : le phénomène diasporique²⁸ ne coïncide-t-il pas avec l'archipélisation du monde ? Giorgio Agamben²⁹ rappelle que les Grecs traduisaient le mot « vie » par deux termes distincts : *zoé*, le simple fait de vivre et *bios*, la forme ou la manière de vivre, propre à un individu ou à un groupe. Ici, la ville-carrefour semble reconnaître l'importance de la « bios » puisque nombre de ses habitants et leurs ancêtres – dont l'auteur – furent successivement peut-être Ariens, Chrétiens, Juifs, Musulmans ou Marranes, voire, pour reprendre l'appellation appliquée aux Livournais, Deumnès. Dans cet extraordinaire métissage culturel et religieux, tantôt effrayant, tantôt prometteur, paradoxalement marche « à pas de colombe³⁰ » une certaine/incertaine liberté de l'esprit.

*

Notes

¹ Man est le dieu des Bambaras. L'animisme est encore présent au Mali. Mais, contrairement à une idée reçue, il s'appuie souvent sur un dieu unique : *Amma*, chez les Dogons, *Guéno*, chez les Peuls, etc. Les génies étant comparables à nos saints, dans une vision du monde souvent analogique (Philippe Descola – *Par-delà nature et culture*. Ed. NRF Gallimard (2005).

² Ainsi, la Tidjaniya et la Hamalliya.

³ La Tabaski est le nom donné par les musulmans de l'Afrique de l'Ouest à l'Aïd. Des membres d'une même famille peuvent être de diverses convictions religieuses et philosophiques.

⁴ Selon Jacob Oliel, Henri Lhôte et Théodore Monod eux-mêmes se sont posés la question.

⁵ *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*. Paris : Economica, 2010.

⁶ Mahmoud el-Kati est l'auteur du célèbre *Tarikh el Fettash*. Le nom viendrait de Cota, particulièrement porté par des Juifs convertis en Espagne. D'origine romane, le nom connaît de nombreux dérivés. Sénèque et Cicéron l'évoquent dans leurs œuvres (*Les Juifs à Tombouctou*, pp. 23, 24, 25). Il est porté en Espagne, au Portugal, en France, en Amérique Latine, etc. Ce sont partout des hommes de « plume et de Cour ».

⁷ Les Soninké ou Sarakolé, nombreux dans la région de Ségou, appartiennent, comme les Songhoï et les Dogons, au groupe soudanien, distinct du groupe Mandingue qui comporte Bambaras (Bamanians), Malinkés et Dioulas. Existents aussi, au Mali, un groupe dit voltaïque (Bobo, Sénoufo, Mossi), sans compter les nomades dont nombre sont sédentarisés : Peuls, Touaregs et Maures.

⁸ Nom d'un « nègre » savant du XVI^e siècle, juriste, astronome, mathématicien, professeur de rhétorique. L'auteur de l'article, lors d'un voyage à Tombouctou a vu au Centre d'Etude, de Documentation et de Recherche Ahmed Baba nombre de manuscrits conservés dans des boîtes grillagées. D'aucuns commencent à être numérisés. L'ONU, ainsi que l'UNESCO s'efforcent d'apporter une aide économique pour éviter leur décomposition.

⁹ Nombre de langues africaines sont écrites. Citons : outre le shū-mo des Bamoun qui ne date que de la fin du XIX^e siècle, l'arako, le nsibidi (Nigeria), le giscandi (Kenya), le mendé (Sierra Léone), etc.

Les ajamis sont des langues africaines transcrites en alphabet arabe.

¹⁰ Pour Joseph Ki Zerbo (*Histoire de l'Afrique noire – 1978*), la Traite négrière commence avec cet événement.

¹¹ Chronique de Diégo Gomez (XV^e siècle).

¹² Des navigateurs européens – notamment malouins – mirent le pied sur le Nouveau Monde avant lui.

¹³ Événement intéressant pour la recomposition des savoirs à l'époque de la mondialisation, une étude sommaire de l'empire songhoï est introduite depuis peu dans les programmes scolaires... et combattue par des idéologues eurocentriques ou « gaulois » qui se gaussent curieusement de cette initiative heureuse et pourtant bien timide.

¹⁴ Groupe d'oasis sahariennes au sud-ouest du grand erg occidental.

¹⁵ Revue *Tapama* n° 1 (décembre 1996), « Tombouctou. Histoire des Juifs », par Ismaël Diadié Haïdara. Ed. Donniya.

¹⁶ Haim Zafrani, historien de la culture séfarade, hébraïsant et arabisant (Recherches sur les Juifs du Maghreb, 1997, Université Paris VIII ; Le monde de la légende. Littérature de prédication juive en Occident musulman, 2003) Jacob Oliel, enseignant à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

²⁷ Mordokhay Abi Sérour dit avoir rencontré les Daggatoun « blancs comme neige » dont le lexique semble riche de mots d'origine hébraïque (Jacob Oliel).

²⁸ Comme les Marranes, qui sont parfois plus catholiques que Juifs ou réciproquement, voire sceptiques ou courtisans, les Deumnès connaissent un sort analogue, mais cette fois-ci montrant les interactions entre le politique et un religieux musulman. Le père d'Edgar Morin, quand il vint pour la première fois en Espagne, parlait le djidio, c'est-à-dire un castillan médiéval.

²⁹ *L'aventure marrane. Judaïsme et modernité*, Yirmiyahu Yovel. Ed. Seuil.

³⁰ *Le Buveur et l'amoureux*, Albert Memmi. Ed. Arléa. *Judéité* : le fait et la manière d'être Juif (le zoé et le bio). *Judaïcité* : la population (poreuse). *Judaïsme* : les valeurs et les institutions. De même pour les Noirs et les Arabes, etc.

³¹ Jean Bernard, *Le Sang et l'Histoire*. Ed. Buchet/Chastel (1986).

Jacques Ruffié, *De la Biologie à la culture*, Ed. Flammarion, Nouvelle bibliothèque scientifique (1977) et *Traité du vivant*, Ed. Fayard, le Temps de sciences (1982).

³² *Le Tiers instruit*, Michel Serres. Ed. François Bourin (1991).

³³ « C'est une perte de temps de réfléchir quand on ne sait pas penser » (Haruki Murakami, *Kafka sur le rivage*. Ed 10/18, p. 461).

³⁴ *Histoire de l'Afrique noire*, par Joseph Ki Zerbo (p. 168). Ed. Hatier (1978).

³⁵ C'est l'époque de la République impériale. Joffre est Franc-maçon, tout comme Jules Ferry qui, en 1885, avait déclaré à la Chambre : « Je vous défie de soutenir jusqu'au bout votre thèse qui repose sur l'égalité, la liberté des races inférieures. Messieurs, il faut parler plus haut et plus vrai ! Il faut dire ouvertement que les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures ».

³⁶ *Le Vol de l'Histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, Jack Goody. Ed. NRF Essais Gallimard (2010).

³⁷ Tombouctou, en effet est, d'une certaine manière, le lieu géométrique où convergent des populations venues de Djezirat-el-Maghreb (l'île du Maghreb) et de pays franchement continentaux dont les voyageurs franchissent la Méditerranée. Une telle situation géopolitique favorise paradoxalement la liberté des échanges commerciaux et culturels.

³⁸ A l'heure de la mondialisation, le phénomène ne concerne pas les seuls Juifs : certes, des populations issues d'Histoire et de culture différentes, coexistent depuis longtemps à l'intérieur des nations. Il s'amplifie. Peut-être même les populations intéressées se « diasporisent » au-delà des frontières existantes...

³⁹ Agamben Giorgio : *Moyens sans fins. Notes sur la politique*. Ed. Rivages Poche. Petite bibliothèque.

⁴⁰ Nietzsche, F. 1990. *Ecce Homo*. Paris : Gallimard.

Bibliographie

Caillie R. 1996. *Voyage à Tombouctou*, 2 vol. Paris : La Découverte.

Demorgon, J. 2002. *L'histoire interculturelle des sociétés. Une information-monde*. Paris : Economica.

Diakité, T., 2008. *La Traite des Noirs et ses acteurs africains*. Paris : Berg.

Es-Sâdi, A. 1965. *Tarikh es-Soudan*. Paris : Maisonneuve.

Ibn Battuta, 1992. *Voyages et périples choisis*. Paris : Gallimard.

Kati, M. 1981. *Tarick el Fettach*. Paris : Maisonneuve.

Levinas, E. 1982. *Difficile liberté*. Paris : A. Michel.

Lewis, B. 1981. *L'Islam, d'hier à aujourd'hui*. Paris : Bordas.

Miquel, A. 1982. *L'Islam et sa civilisation*. Paris : Armand Colin.

Moreau, J. 1993. *Le Chacal et l'enfant-génie. Dit et non-dit de la connaissance*. Paris : Montorgueil.

Morin, E. 1989. *Vidal et les siens*. Paris : Seuil.

Morin, E. 2007. *Le Monde moderne et la question juive*. Paris : Seuil.

Annexe



CONSIGNES AUX AUTEURS

■ Revue **Synergie Monde Méditerranéen** ISSN : 2110 - 6126

1. Les propositions d'article seront envoyées pour évaluation à l'adresse suivante : synergies.mondemediterraneen@gmail.com. L'auteur y joindra un court CV. Lors de la remise définitive de l'article, il fera parvenir à la rédaction un paragraphe de 5 lignes résumant son cursus et ses axes de recherche.
2. L'auteur enverra sa proposition et son article en langue française. Les articles rédigés dans une autre langue que le français seront acceptés dans la stricte limite de 3 articles non francophones par numéro. La rédaction d'un article doit se limiter à 2 auteurs avec indication en note des noms de collaborateurs éventuels.
3. Les travaux seront inédits et n'auront pas été envoyés à d'autres lieux de publications. Ils n'auront pas non plus été proposés simultanément à plusieurs revues du GERFLINT.
4. Les articles suivront un processus de double évaluation anonyme par des pairs membres du comité scientifique et du comité de lecture de la revue ou/et par des évaluateurs extérieurs. À l'issue de la double évaluation par les pairs, l'admission de l'article par le Rédacteur en chef de la revue est toujours sous réserve d'acceptation définitive par le conseil supérieur scientifique et technique du GERFLINT. L'auteur recevra le contenu de ces évaluations.
5. Le titre de l'article, centralisé, taille 10, en gras et en petits caractères, ne sera pas trop long. Le prénom et le nom de l'auteur (en gras), de son institution, du pays et l'adresse électronique de l'auteur seront centrés et en petits caractères.
6. Tout article devra être précédé d'un résumé de 8-10 lignes maximum suivi de 3 ou 5 mots-clés en petits caractères, taille 9. Ce résumé, suffisamment clair pour être traduit, ne ressemblera ni à une présentation ni à une introduction.
7. Titre de l'article, résumé et mots-clés en français seront suivis de leur traduction en anglais.
8. La police de caractère est Trébuchet ou Times New Roman, taille 10. Le texte, sur fichier Word, doit être saisi au kilomètre. La tabulation est interdite. La revue a son propre standard de mise en forme.
9. Les auteurs, dans la mesure du possible, éviteront de dépasser 30.000 signes, soit 10 pages Word, bibliographie et notes comprises.
10. Tous les paragraphes (titres en gras, petits caractères) seront distincts avec un seul espace. La segmentation en 2 voire 3 niveaux de titre est suffisante.
11. Les mots ou expressions que l'auteur souhaite mettre en relief seront entre guillemets ou en italique. Le soulignement, les caractères gras et les majuscules ne seront en aucun cas utilisés, même aux noms propres et dans les références bibliographiques, sauf la majuscule initiale.

12. Les notes, brèves de préférence, figureront en fin d'article avec appel de note automatique continu (1,2,...5). L'article ne devra pas avoir plus de 10 ou 15 notes.

13. Dans le corps du texte, les renvois à la bibliographie se présenteront comme suit : (Dupont, 1999 : 55).

14. Les citations, toujours conformes au respect des droits d'auteurs, seront en italique, taille 8. Les citations dans une langue autre que celle de l'article devront être traduites dans le corps de l'article avec la version originale en note.

15. La bibliographie en fin d'article (sans alinéa, 10 à 15 références) s'en tiendra principalement aux ouvrages cités dans l'article et s'établira par classement alphabético-chronologique des noms propres.

→16. **Pour un ouvrage** : Baume, E. 1985. *La lecture - préalables à sa Pédagogie*. Paris : Association Française pour la lecture.

Fayol, M. et al. 1992. *Psychologie cognitive de la lecture*. Paris : PUF.

Gaonac'h, D., Golder, C. 1995. *Manuel de psychologie pour l'enseignement*. Paris : Hachette.

→17. **Pour les travaux publiés dans un ouvrage collectif** : Morais, J. 1996. La lecture et l'apprentissage de la lecture : questions pour la science. In : *Regards sur la lecture et ses apprentissages*. Paris : Observatoire National de la lecture.

→18. **Pour un article de périodique** : Kern, R.G. 1994. « The Role of Mental Translation in Second Language Reading ». *Studies in Second Language Acquisition*, n°16, pp. 41-61.

→19. **Pour les références électroniques** : Les auteurs supprimeront l'hyperlien et le soulignement automatique. Elles seront suivies de la date de consultation après une stricte vérification de leur fiabilité et du respect du Copyright.

20. En cas de recours à l'Alphabet Phonétique International, utiliser gratuitement les symboles sur le site : <http://www.sil.org/computing/fonts/encore-ipa.html>

21. Tout document (Graphiques, schémas, figures, photos, cartes géographiques etc.) sera envoyé sans couleur en format PDF ou JPEG, avec obligation de *références, de mettre une légende et un titre* conformes au copyright sans être copié/collé mais scanné à plus de 300 pixels (avec paramètres de cadrage). Un extrait de texte scanné doit être réécrit en Word, il est également possible d'utiliser un logiciel de reconnaissance des caractères pour éviter tout problème de qualité d'impression. L'épaisseur de trait des tableaux doit être de 0,25. Les tableaux (Police Trébuchet Taille 8) qui ne sont pas assez clairs sont refusés.

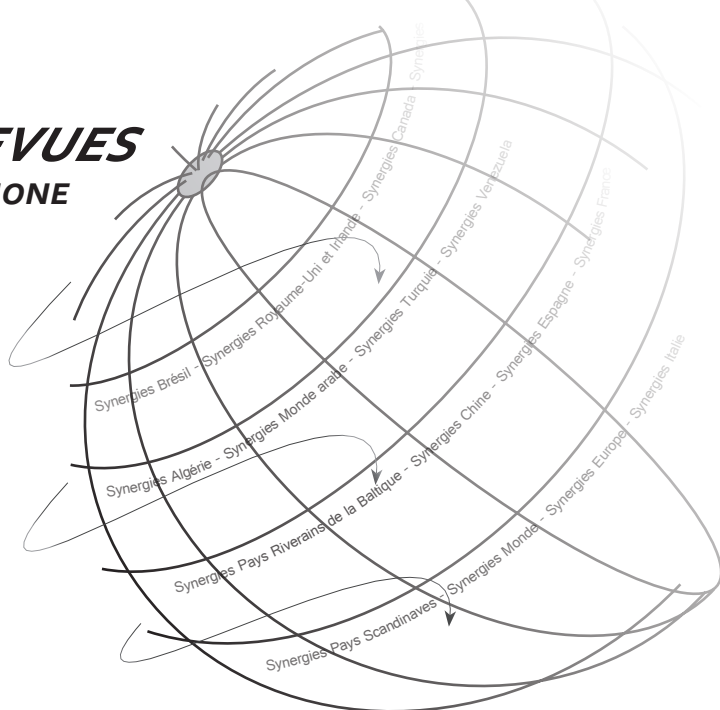
22. Les captations d'écrans sur l'internet ne sont pas acceptées. Tout extrait de texte doit être réécrit en Word avec indication des références.

23. Lorsque l'article aura reçu un avis favorable ou favorable sous réserve de modifications, son auteur est prié de procéder, dans les plus brefs délais, aux corrections demandées par les évaluateurs et le comité de rédaction. Les articles sous réserve de modification seront soumis à une seconde évaluation.

24. L'article sera mis en ligne et diffusé par le service éditorial du GERFLINT dans son intégralité. L'auteur recevra un exemplaire du numéro imprimé.

25. Une fois publié et numérisé par le GERFLINT, l'article ne devra pas être auto-archivé ni déposé en post-publication, sans que le Directeur de publication en soit averti et donne explicitement son autorisation.

SYNERGIES REVUES **MONDE FRANCOPHONE**



GERFLINT ——— ASSOCIATION BÉNÉFICIAIRE DU PATRONAGE DE LA FONDATION
MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME DE PARIS

Président d'Honneur - Edgar Morin

Président - Jacques Cortès

Vice-Président d'Honneur - Roger Goglu †

Conseil de Direction

Vice-Présidentes - Sophie Aubin, chargée de l'indexation

Małgorzata Pamuła-Behrens, chargée de la coordination générale

Graphisme et mise en page - Laurent Pochat

Site Internet - Thierry Lebeaupin

Vice-Présidents - Conseillers - Serge Borg, Jean Paul Roumegas,

Nelson Vallejo-Gomez, Francis Yaïche

Conseillère - Marilu Soria Borg

© Gerflint - Avertissement

Article L. 111-1 du **Code de la propriété intellectuelle** : L'auteur d'une œuvre de l'esprit jouit sur cette œuvre, du seul fait de sa création, d'un droit de propriété incorporelle exclusif et opposable à tous.

Cyberplagiat : <http://noplagia.com>